



HAL
open science

Le choix intolérable

Nicole Décuré

► **To cite this version:**

Nicole Décuré. Le choix intolérable : L'évolution des mouvements féministes aux États Unis . Education. Université Toulouse 2 Le Mirail, 1974. Français. NNT: . tel-01353790

HAL Id: tel-01353790

<https://shs.hal.science/tel-01353790>

Submitted on 13 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Toulouse-Le Mirail

Études nord américaines

LE CHOIX INTOLÉRABLE

OU

L'évolution des mouvements féministes aux États-Unis

"On ne naît pas femme: on le devient"

Simone de
Beauvoir

Directeur: Maurice LÉVY

Jury

Marianne Debouzy, présidente

Maurice Lévy, directeur

Raymond Ledru

**Thèse de 3ème cycle
présentée par Nicole DÉCURÉ**

6 décembre 1974

Avertissement

Dans une société sexiste, le langage ne peut être que sexiste, et particulièrement la grammaire; le masculin l'emporte sur le féminin, apprend-on à l'école primaire. Hélas! Beaucoup de mots sont masculins parce que le sens qu'ils recouvrent, s'applique ou s'appliquait uniquement aux hommes. Ainsi dit-on un juge, un docteur. Nous nous trouvons donc devant une difficulté quand il s'agit du mouvement féministe. Faut-il dire chaque fois la femme-docteur, la femme-juge? Ou faut-il dire le "juge... elle...", "le docteur... elle..."? On ne peut pourtant pas dire "il". Peut-être faudrait-il inventer des pronoms neutres. Mais le propos de cette thèse n'est pas d'innover dans le domaine du langage. Aussi emploiera-t-on quelquefois ici des accords grammaticaux hasardeux pour éviter les surcharges ou les lourdeurs de style. Deux astérisques suivront la "faute", d'une part afin de montrer que l'école enseigne bien la grammaire et d'autre part, pour montrer le problème qui se pose à une femme qui écrit et se sent brimée par le langage. Puisse la fréquence des astérisques donner à réfléchir.

Introduction

“Any study of the reasons why women now become feminists has lost all meaning.”¹

“The minority status of women goes unnoticed because they are the only minority in history that lives with the master race.”²

Les références complètes aux textes cités se trouvent dans la liste des abréviations de la bibliographie.

¹ RIE, p. 182.

² D.L. PULLEN citant C. BIRD, “The Educational Establishment”, THO, p. 128.

On dit souvent que la femme (blanche) américaine est, sur terre, l'être humain le plus gâté par la vie. Elle a de l'argent, de l'éducation, elle est en bonne santé, elle jouit d'une certaine liberté que beaucoup lui envient. Dans un sens, elle mène une vie plus agréable qu'un homme (blanc) qui est obligé de travailler dans un système de concurrence basé sur le profit. Donc, *a priori*, on pourrait penser que la femme américaine est satisfaite de son sort.

Or, il nous faut constater qu'aujourd'hui, c'est aux États-Unis que les femmes s'élèvent avec le plus de force contre la domination des hommes et le système patriarcal. N'y a-t-il pas là un paradoxe?

C'est que, sous l'apparence de privilégiées, les femmes américaines subissent les mêmes oppressions, à des degrés divers, que toutes les femmes partout dans le monde, oppression que Engels a résumée en disant: "Dans la famille, l'homme est le bourgeois, la femme joue le rôle du prolétariat"³.

Nous partons donc de l'hypothèse (facilement vérifiable) que la femme, qu'elle soit américaine ou non, **est** opprimée par l'homme, oppression qui va de la simple domination à l'exploitation la plus dure. Si l'on n'accepte pas ce point de départ, tout le reste n'est que littérature, un jeu pour intellectuels.

Avant de s'attacher à l'oppression spécifique à la femme américaine, il convient d'examiner quel rôle joue la femme dans la société en général, quelle image on projette d'elle, car les revendications féministes se font sur des bases générales bien plus que nationales. On est femme avant d'être américaine ou chinoise, un être biologique auquel la société, dirigée par des hommes, assigne un certain rôle et une certaine place. On peut changer de nationalité ou d'idéologie; sauf de très rares exceptions, on ne change pas de sexe. La maxime de Freud "L'anatomie c'est le destin" se révèle comme tristement vraie dans le cas des femmes car le rôle de la femme a toujours été défini à partir de sa fonction biologique principale: la reproduction de l'espèce, ce qui n'est pas le cas pour les hommes dont on ignore longtemps le rôle qu'ils jouaient dans la reproduction. Le matriarcat tend à valoriser cette fonction en faisant de la femme l'être le plus important. Le patriarcat valorise également cette fonction mais en profite pour asservir la femme: la femme en tant que reproductrice devient un être précieux, vulnérable, donc à protéger, et de la protection on passe très vite à la domination et à l'oppression. Le patriarcat ne s'embarrasse pas de contradictions. Mais, dans les deux cas, la femme est définie en tant que reproductrice d'abord.

³ F. ENGELS, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, p. 82.

Essayons donc de définir en gros ce qu'est l'oppression des femmes, comment elle se manifeste (et par là nous verrons tout de suite si ces généralités s'appliquent à la femme américaine) et ce que veulent les féministes pour y remédier.

On parle beaucoup de libération de la femme à l'heure actuelle. À entendre certains, on pourrait croire que le problème est récent, qu'il s'agit là d'une mode passagère, comme l'ont été le charleston ou les crinolines, une de ces lubies dont les femmes sont coutumières. "Ça leur passera," répondent fréquemment les hommes (ou les femmes) qui ne veulent pas voir le problème en face, qui nient même qu'il y ait problème. Ils assimilent cette révolte à une crise d'adolescence. Après tout, "la femme est l'égal de l'homme" ou, plus subtil, "la femme n'est pas égale à l'homme, elle est différente". Cela fait étrangement penser à la célèbre doctrine "séparés mais égaux", employée pour écarter les noirs de l'*American Way of Life* sous des apparences égalitaires. Mais la comparaison est-elle bien valable? Les femmes forment-elles une minorité? Non, car dans la plupart des cas elles sont plus nombreuses que les hommes. Mais une minorité ne se définit-elle que par son nombre? En fait, une majorité de personnes peut être considérée dans certains cas comme une minorité et opprimée en tant que telle.

Nous pouvons reprendre ici une définition de Louis Wirth qui convient parfaitement aux femmes.

"A minority group is any group of people who because of their physical or cultural characteristics, are singled out from the others in the society in which they live for differential and unequal treatment, and who therefore regard themselves as objects of collective discrimination".⁴

L'exemple le plus flagrant d'une majorité opprimée est sans doute celui de l'apartheid en Afrique du Sud. Une fois de plus nous comparons les femmes aux noirs.

Il existe en effet des similitudes évidentes entre les deux situations et l'une peut aider à faire comprendre l'autre. On a très souvent employé cette comparaison pour expliquer quel est le statut des femmes, quoique, au début, cela se fit à rebours.

Au 17^{ème} siècle, quand il fallut trouver un statut légal pour l'esclave aux États-Unis) alors colonie anglaise, l'analogie la plus proche et la plus naturelle que les colons purent trouver pour définir l'esclave fut le statut de la femme. Les deux groupes furent alors placés sous la juridiction du pouvoir patriarcal. Leur rôle était de libérer l'homme blanc de tâches d'importance secondaire, dans les champs ou à la maison.⁵

⁴ H.M. HACKER, "Women as a Minority Group", ROS, pp. 131-132.

⁵ JOREEN, "The 51% Minority Group", MOR, p.44.

Par la suite, la comparaison se fit dans l'autre sens et les féministes l'utilisèrent à leur profit. On définit alors la femme à partir du noir, et non l'inverse, pour bien montrer que la femme était opprimée. Mary Wollestonecraft et Thomas Paine comparèrent l'esclavage des femmes et l'esclavage des noirs.⁶ On retrouve aujourd'hui cette comparaison dans les écrits de féministes telles que Susan Sontag⁷ ou dans ceux de Shirley Chisholm, députée** noire, qui affirme que dans sa carrière politique elle a rencontré plus de difficultés en tant que femme qu'en tant que noire. Pour elle, racisme et anti-féminisme sont deux composantes fondamentales de la civilisation américaine.⁸

La plupart de ces auteurs reprennent les mêmes arguments en définissant les points communs aux femmes et aux noirs (essentiellement les noirs américains).

Le dénominateur commun le plus évident dans ces deux groupes est leur "visibilité". On reconnaît un noir à la couleur de sa peau ou d'autres caractéristiques raciales (cheveux, nez, etc.). On reconnaît une femme à ses caractères sexuels secondaires (pilosité différente, morphologie). Les noirs portent quelquefois des vêtements distinctifs (turban, couleurs voyantes) tout comme les femmes (robes, chapeaux, chaussures).

On attribue aux femmes comme aux noirs certaines caractéristiques qui, objectivement, ne sont pas vérifiées: intelligence inférieure, cerveau plus petit, avec moins de circonvolutions. Le noir est décrit comme plus instinctif, plus émotif, avec un comportement infantin.

On lui envie des prouesses sexuelles imaginaires. La femme est également représentée comme un être irresponsable, illogique, instable du point de vue émotionnel. On fait également de la femme une "tentatrice" qui détourne l'homme du droit chemin (elle est la descendante d'Ève). Le noir est dit inférieur, la femme faible, ce qui revient au même.

Les hommes blancs ont éprouvé le besoin de rationaliser ce concept d'infériorité. Des chrétiens ne peuvent, sans problèmes de conscience, opprimer un autre être humain. Ils durent donc trouver une justification à un état de fait qu'ils avaient créé. Après tout, disent les blancs, les noirs se sentent bien à la place qu'on leur a attribuée: ils n'ont pas de soucis, pas de responsabilités. De même, la place de la femme est au foyer, et elle s'y trouve dans son élément. Il existe un mythe du noir satisfait de son sort comme il y a un mythe de la femme satisfaite: la femme "féminine" est heureuse dans un rôle de subordonnée, sinon elle n'est pas femme.

⁶ E. FISHER, "The Second Sex, Junior Division", STA, p. 91.

⁷ S. SONTAG, "Réflexions sur la libération des femmes", *TM*, p. 907

⁸ S. CHISHOLM, "Women Must Rebel", *THO*, p. 208.

Les deux groupes ont adopté une attitude de conciliation vis-à-vis de l'homme blanc. Le noir "oncle Tom" parle avec une intonation suppliante, geignarde. La femme rit, sourit, baisse les yeux, fait des mines. Le noir se compose une attitude déférente; la femme flatte l'homme. Le noir cache ses vrais sentiments; la femme emploie des "ruses féminines". Le noir et la femme étudient les points faibles du groupe dominant, trouvent les failles et essaient d'en profiter. Le noir feint de demander des conseils, d'être ignorant; la femme fait semblant d'être incapable de quoi que ce soit sans l'aide d'un homme.

Noirs et femmes sont en butte à des discriminations identiques. Le niveau de scolarité des noirs est moins élevé que celui des blancs et, si les femmes en sont plus proches, leur éducation souvent ne leur sert à rien, ce que nous verrons plus loin. Noirs et femmes doivent rester à leur place et certains domaines leur sont fermés, voire interdits. Ils se trouvent réduits à prendre des emplois traditionnels, trouvent très rarement des emplois de direction, des postes à responsabilités. On a peur de leur concurrence. De plus, ni les noirs ni les femmes ne trouvent parmi les membres de leur famille semblables à eux, de précédents qui leur feraient envisager comme possible un changement de rôle, leur donneraient des aspirations différentes de celles qu'ils trouvent dans le modèle proposé par la société.

Noirs et femmes sont presque dépourvus d'importance politique et subissent une ségrégation sociale et professionnelle. Ils sont également vulnérables à la critique.

Leurs problèmes sont similaires en ce sens que leurs rôles ne sont pas clairement définis par des textes mais plutôt par une pratique sociale. De surcroît, ces rôles sont en mutation par suite de l'évolution de la société. Un conflit constant apparaît entre leur statut réel et leur statut traditionnel. Les deux groupes souffrent du paternalisme de l'homme blanc mais tendent à accepter leur rôle (c'est de loin la solution la plus facile) bien que ceci se vérifie de moins en moins à l'heure actuelle. Les deux groupes également tendent à former une "sous-culture", différente de celle du groupe dominant, et qui, à la fois les enferme dans leur rôle et leur offre une certaine "autonomie" trompeuse.⁹

Les analogies sont importantes mais les différences le sont aussi, et il nous faut voir en quoi l'oppression des femmes diffère de celle d'autres minorités, en quoi le mouvement féministe est original par rapport à d'autres mouvements de libération.

Tout d'abord, les femmes, géographiquement, sont partout présentes dans la population. Il n'y a pas de ghettos de femmes comparables à Harlem et le pourcentage de femmes ne varie guère d'une région à l'autre. Leur éparpillement géographique est d'ailleurs une source de

⁹ H.M. HACKER, *op. cit.*, ROS, p. 140.

faiblesse, les liens entre femmes étant moins étroits à cause de leur isolement. Il n'existe pas souvent de solidarité féminine, ce qui vient aussi du fait que les femmes tendent à adopter les préjugés des hommes envers les femmes. On entend dire par des femmes aussi bien que par des hommes: "On ne peut pas faire confiance aux femmes". On imagine mal une émeute de femmes comparable à celle de Watts ou de Détroit, ni même d'ailleurs un Wounded Knee féminin.

De plus, les femmes vivent en contact quotidien et permanent avec leur oppresseur: au sein de la famille (père, mari, frère, voire fils), au travail (patrons, supérieurs, qui sont presque toujours des hommes), dans la vie de tous les jours (dans la rue les magasins, au cinéma). C'est loin d'être toujours le cas pour les minorités, surtout dans les "quartiers réservés". La famille tout au moins reste, dans la grande majorité des cas, non mixte.

Une autre importante différence est que l'oppression des femmes se cache sous un voile d'érotisme.¹⁰ Les femmes tendent à croire que parce que l'on s'intéresse à elles en tant que partenaires sexuelles, femmes ou mères, c'est parce qu'on les considère comme des êtres humains à part entière. Mais que la femme essaie de sortir de l'un de ces rôles, et elle est rejetée. La situation est plus claire chez les minorités: les rapports sexuels entre dominants et dominés sont le plus souvent des rapports de viol et il n'y a pas d'ambiguïté. Un blanc ne désire pas une femme noire en tant qu'être humain mais en tant qu'objet sexuel exotique et défendu, de même pour les femmes blanches. Eldridge Cleaver a très bien analysé ces rapports.¹¹

Ceci se vérifie dans l'attitude des blancs vis-à-vis des mariages interraciaux. Calvin C. Hernton a étudié les rapports entre racisme et sexualité aux Etats-Unis.¹² Il dit notamment que lorsqu'un blanc épouse une femme noire, ce mariage est beaucoup moins un objet de scandale que lorsqu'un noir épouse une blanche. La femme est objet, même si on lui fait croire le contraire. Qu'elle soit objet noir, c'est dans l'ordre des choses. Mais qu'elle soit **objet blanc**, supérieure en tant que blanche et inférieure en tant que femme dans la relation sexuelle ou conjugale, il y a là une contradiction scandaleuse et insupportable car elle détruit le système qui l'a créée. Dans la relation entre blanc et blanche, la femme peut se laisser abuser: on la met sur un piédestal et elle ne voit pas qu'elle joue le rôle d'une pièce de musée.

Enfin, les mouvements de libération des minorités envisagent quelquefois la séparation totale du groupe dominant comme unique solution. Et cela est du domaine du possible. Mais

¹⁰ B. ROSZAK, "The Human Continuum", ROS, p. 300.

¹¹ E. CLEAVER, *Soul on Ice*, p. 100.

¹² C. HERNTON, *Sex and Racism*, p. 66.

peut-on envisager de séparer hommes et femmes si les luttes de femmes n'aboutissent pas à l'égalité? Cela veut dire la fin de l'espèce humaine. Encore que l'on puisse se demander – et certaines féministes extrémistes comme Valérie Solanas se le demandent¹³ – si, avec les bébés éprouvette ou l'insémination artificielle le problème de l'avenir ne serait pas résolu. À l'extrême, on peut aussi se demander si cela vaut la peine de perpétuer une espèce dans laquelle une moitié domine ou exploite l'autre. Mais, dans la plupart des cas, les féministes voient la lutte contre les hommes moins en termes de lutte violente qu'en termes de révolution culturelle où hommes et femmes changent la société. Il ne s'agit pas de renverser le rapport de force, comme c'est le cas pour certaines minorités chez qui cela est indispensable.

Parlons maintenant de la femme américaine plus précisément. Comment se situe-t-elle dans cette analyse sommaire?

Il existe des stéréotypes particuliers à la femme américaine. On la décrit comme une femme autoritaire, menant enfants et mari par le bout du nez, prenant toutes les décisions tandis que son mari se tue au travail pour elle, paie les factures, fait la vaisselle et promène les enfants, toutes occupations indignes d'un homme "viril". Cette caricature était déjà courante au 19^{ème} siècle.¹⁴ Nous verrons que tout ceci est loin d'être vrai, sinon à un niveau très superficiel.

D'autres stéréotypes sont également très puissants: la "star" d'Hollywood, la "femme blanche sacrée du Sud", la "brûleuse de soutien-gorge", l'"anti-mâle", ces deux derniers étant des stéréotypes nés depuis la naissance de la dernière vague de féminisme.

Les femmes américaines se laissent de moins en moins prendre à ces stéréotypes qu'elles ont longtemps parfaitement assimilés et savent voir que le rapport de domination entre les sexes ne leur est pas, en fait, favorable.

Revenons donc à la question posée plus haut: que veulent les femmes américaines? Que veulent-elles de plus que ce qu'elles ont? Elisabeth Cady Stanton, une grande figure du mouvement féminin, le disait déjà en 1854: les femmes veulent tout ce que les hommes ont revendiqué pour eux-mêmes depuis l'arrivée du *Mayflower* et ceci se base sur un principe très simple: chaque être humain a des droits identiques, quels que soient son sexe ou sa race.¹⁵

Il s'agit là, bien sûr, d'une généralité. Elle inclut plus précisément: égalité des chances dans l'emploi, l'éducation, égalité d'accès à la propriété, égalité devant la justice, égalité dans

¹³ V. SOLANAS, *SCUM Manifesto*.

¹⁴ SAN, p. 150.

¹⁵ E.C. STANTON, "Address to the New York State Legislature", SCH, pp. 115-116.

les salaires pour un même travail, le droit de disposer librement de son corps (ce qui inclut contraception et avortement).

Il y a évidemment des différences entre les diverses époques. Toutes les femmes n'ont pas mis l'accent sur les mêmes problèmes. Aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, on insistait sur le droit de vote, le droit à la propriété pour les femmes mariées, le droit à l'éducation, l'égalité des salaires, l'étude de la Bible, la critique des vêtements féminins. On s'intéressait à la nature du mariage, du foyer, de la famille, sans tellement les remettre en question.¹⁶

Aujourd'hui, le droit de vote étant acquis, les féministes font plutôt une remise en cause fondamentale de la société puisque le suffrage ne leur a pas apporté ce qu'elles voulaient: critique de la famille, du sexisme, du patriarcat, du capitalisme et de l'impérialisme. Elles réclament une libération de la sexualité, l'avortement et la contraception libres et gratuits, des garderies d'enfants vingt-quatre par jour, toutes choses qui n'étaient pas concevables un siècle auparavant, sinon chez quelques rares individus plus avancées** que les autres. La critique de Freud a remplacé la critique de la Bible; la révolution socialiste est maintenant l'enjeu, et non plus le droit de vote.

Et pourtant, fondamentalement, une féministe est féministe parce qu'elle a conscience d'une chose: de la domination des hommes (même si cette domination est plus sensible dans un domaine que dans un autre à un moment donné) et qu'elle veut que cela change.

Une autre constante domine le mouvement féministe américain: son rôle d'avant-garde par rapport aux autres mouvements féministes des pays occidentaux. Il y a eu, bien sûr, Lysistrata en Grèce, et les femmes ont revendiqué des droits pour elles-mêmes pendant la révolution française de 1789 et la Commune. Certaines femmes isolées comme Mary Wollestonecraft en Angleterre, ont fait entendre leur voix dans un quasi désert.

Mais très tôt, aux Etats-Unis, un mouvement de femmes s'est constitué un peu plus de deux siècles seulement après l'arrivée du *Mayflower* et ce mouvement est resté un modèle pour les autres. La lutte des suffragettes en Angleterre était inspirée de la lutte des suffragistes américaines, même si elle l'a dépassée dans les formes de lutte. Le mouvement actuel est né aux États-Unis vers 1967 et les mouvements européens l'ont suivi.

Ceci est d'autant plus étonnant que, comme nous l'avons vu, les femmes américaines font plutôt figure de privilégiées par rapport aux autres femmes. Leurs conditions de vie sont meilleures. On ne leur impose pas de marcher derrière leur mari ou de porter le voile. Elles ont le droit de sortir de chez elles sans permission. Elles peuvent voter, obtenir des postes

¹⁶ KRA, pp. 77-78.

dans le gouvernement, vendre ou acheter des terrains ou des immeubles, elles peuvent également créer une entreprise et la diriger. Des lois interdisent toute discrimination contre elles qui serait basée sur leur sexe (*Civil Rights Act* de 1964 et *Equal Rights Amendment*). Alors pourquoi?

Le fait même qu'elles soient privilégiées par rapport à d'autres, qu'elles aient acquis certains droits, les conduit à en demander d'autres, car cela semble du domaine du possible. Leur idéal n'est jamais atteint, ni dans la loi ni dans les faits, mais reste à leur portée.

Les femmes ont été des pionnières, au même titre que les hommes, aux États-Unis. Jusqu'au siècle dernier, elles ont "bâti la nation". Mais alors qu'elles étaient indispensables à la croissance du pays, par leur travail et par les enfants qu'elles faisaient, on leur niait la plupart des droits que possédaient les hommes. À cette époque, il ne s'agissait pas encore de faire de la femme un objet fragile restant à la maison, sauf pour une petite minorité de femmes de la haute bourgeoisie. Les femmes conquièrent l'Ouest tout comme les hommes, défrichèrent, plantèrent, fournirent la main-d'œuvre des premières usines, firent la guerre à l'occasion. Mais elles étaient "taxées sans représentation" et le ressentaient comme une "tyrannie"; il leur semblait que le gouvernement ne détenait pas de "justes pouvoirs" puisqu'il ne demandait pas le "consentement" de la moitié des "gouvernés". Or, c'était pour cet idéal que s'étaient battus les hommes de la révolution de 1776. Dans un pays imbu de démocratie (en théorie) c'était une situation insoutenable. Le comble de l'injustice leur parut atteint quand les noirs reçurent le droit de vote, mais pas les femmes. Tout ceci dans un pays jeune, combatif, plein d'espoir, auquel rien ne semblait impossible et bâti sur un idéal égalitaire (même si les faits étaient en contradiction flagrante avec l'idéologie).

Aujourd'hui, les choses ont changé. Les femmes ont obtenu beaucoup des droits qu'elles revendiquaient auparavant. Mais elles restent insatisfaites.

Aujourd'hui, les femmes sont plus libres, plus éduquées, mais aussi mieux à même d'analyser l'oppression qui les entoure. De plus, pendant les années cinquante et soixante, on assiste à une régression dans leur statut. Pendant ces vingt années, le nombre de femmes en politique, dans les professions libérales, les universités, le gouvernement, n'a fait que décroître. Les femmes sont rentrées au foyer après la deuxième guerre mondiale. Maintenant, elles n'acceptent plus cette situation. Certains événements les ont sorties de leur inertie, de leur confort, de leur aveuglement, de leur confiance en la société américaine.

Les horreurs de la guerre au Vietnam, les manifestations pacifistes ont montré à beaucoup que la guerre n'était pas la guerre sainte à laquelle on avait voulu leur faire croire. Les noirs américains ont retrouvé un certain degré de combativité et sont devenus un sujet

d'actualité brûlant. Les inégalités entre riches et pauvres, noirs et blancs, les nations industrielles et le tiers-monde, les problèmes d'écologie sont devenus voyants. Beaucoup de femmes ont participé à ces mouvements de protestation et se sont aperçues qu'elles aussi subissaient une oppression et une discrimination. C'est de là que partit le mouvement actuel, mouvement d'avant-garde dans le monde occidental.

De même que les oranges de Californie sont les plus grosses, les gratte-ciel de New York les plus hauts et la mafia de Chicago la plus puissante, le mouvement féministe américain est le plus fort et le mieux organisé. Aux yeux des occidentaux, la femme américaine représente la femme de demain si le système ne change pas, et même s'il change peut-être, car ce mouvement féministe, tout au moins son avant-garde, se veut révolutionnaire. Ce mouvement joue un rôle de modèle pour les autres, non seulement à cause de ses conditions spécifiques, mais aussi à cause du rôle que jouent les États-Unis dans le monde, un rôle d'avant-garde dans le monde occidental capitaliste. Quand on regarde les États-Unis, on croit voir l'Europe de demain. L'Europe a le regard tourné vers la ligne jaune de l'atmosphère polluée de Manhattan et tout ce qui s'y passe est examiné à la lorgnette et abondamment commenté. J.F. Revel dit qu'il n'y aura pas de révolution en Europe s'il n'y a d'abord une révolution aux États-Unis. Il est difficile d'être un prophète de la révolution et Revel n'est certainement pas Marx (ni Jésus d'ailleurs) et même les analyses de Marx sont incomplètes, surtout en ce qui concerne la femme. Il n'en reste pas moins que les mouvements féministes européens n'existeraient peut-être pas à l'heure actuelle s'il n'y avait eu d'abord un mouvement aux États-Unis. Les hippies, les communautés, la drogue, les révoltes dans les prisons sont, si l'on peut dire, des "inventions" américaines comme le marketing ou les ordinateurs. Imitation? Coïncidence? Évolution inéluctable? Difficile à dire, et après tout peu importe qui a commencé une lutte lorsque celle-ci est juste, et répétons que nous partons de cet *a priori*.

Afin de mieux cerner ces problèmes que nous venons brièvement d'évoquer, nous verrons dans un premier temps l'évolution historique des conditions de vie des femmes américaines ainsi que celle du mouvement et de ses chefs de file.

Ensuite, nous examinerons les idées des féministes (car contrairement à ce que beaucoup pensent, les femmes ont des idées) et l'on s'apercevra très vite qu'il existe des points communs entre les diverses époques. Certaines revendications existent toujours, même formulées différemment. Trois axes principaux seront abordés: le sexisme à travers les

attaques des anti-féministes, la discrimination et le double standard. Puis nous verrons comment les femmes ont critiqué les rôles qu'on leur a fait jouer, principalement en tant que mères, épouses et travailleuses. Enfin, nous nous interrogerons sur les contradictions auxquelles doivent faire face les féministes.

Dans la dernière partie, nous essaierons de tirer des conclusions de ces analyses en évoquant les objectifs des féministes. Après une brève étude de l'organisation du mouvement et des moyens que se sont donnés les femmes pour lutter, nous essaierons d'analyser l'éternel dilemme auquel les femmes américaines n'ont pas échappé: quelle voie choisir entre réformisme et révolution?

Quel est notre objectif en faisant cette étude? Comprendre. Faire comprendre. La lutte des femmes américaines est une lutte universelle qui décidera peut-être de l'avenir de l'humanité. Mais, bien sûr, elle n'est pas prise au sérieux par les hommes qui tournent en ridicule ce qui les menace dans leurs prérogatives. Ils n'ont pas encore compris, ou ne veulent pas comprendre, tel Freud, que beaucoup considèrent comme un expert en psychologie féminine et qui montrait ses limites quand il demandait: "What does woman want? Dear God! What does she want?"¹⁷ réponse faite par les féministes de tous temps a rarement été "La liberté ou la mort" mais plutôt diverses versions de la formule de Margaret Sanger, pionnière américaine du 19^{ème} siècle dans le domaine de la limitation des naissances et qui n'était pourtant pas une féministe révolutionnaire au sens marxiste du terme: "Ni dieux, ni maîtres".¹⁸

¹⁷ D. TRILLING citant FREUD, "Culture, Biology and Sexual Roles", *Dialogue* 4, 1970, p. 13.

¹⁸ SAN, pp. 109-110.

Partie 1

L'historique du mouvement ou Histoire des États-Unis au féminin pluriel

“The happiest women, like the happiest nations, have no history.”

George Eliot¹

“A woman’s glory is in not departing from her woman’s nature, which is to have no fame in the world, whether for praise or blame.”

Périclès²

“Woman was the first human being to taste of bondage.”

Bebel³

*“Our history has been stolen from us. Our heroes died in childbirth, from peritonitis, overwork, oppression, from bottled up rage. Our geniuses were never taught to read or write. We must invent a past adequate to our ambitions. We must create a future adequate to our needs.”*⁴

¹ L. & M. COWAN citant G. ELIOT, *The Wit of Women*, p. 31.

² N. SHAINNESS citant PÉRICLÈS, “A Psychiatrist’s View”, MOR, p. 231.

³ A.G. SPENCER citant BEBEL, “Duty to the Women of our New Possessions”, KRA, p. 266.

⁴ Cité sans référence, *WOMEN, a Journal of Liberation* 3, 1970, p. 66.

Introduction

L'Amérique a-t-elle découvert les femmes?

L'histoire des femmes américaines fait-elle partie de l'histoire générale des États-Unis ou alors les femmes ont-elles une histoire bien à elles, au même titre que les noirs, les Indiens, et autres minorités?

Il faut remarquer que les livres d'histoire n'attachent pas d'importance à ces minorités et les femmes subissent le même sort. S'il faut citer une femme américaine célèbre, quels noms viennent à l'esprit? Jacqueline Kennedy, Eleanor Roosevelt, Marilyn Monroe peut-être, et encore celles-ci font-elles partie d'un passé récent. De plus, ce sont des femmes qui ne sont connues qu'en fonction des hommes: de leur mari ou des hommes qui constituent leur public (dans le cas de Marilyn Monroe). Sans ces hommes, personne n'en aurait entendu parler.

Mais qui connaît Susan B. Anthony, Anna H. Shaw, Elisabeth Cady Stanton, Carrie Chapman Catt et bien d'autres? Peut-être Emma Goldman est-elle plus connue que les autres mais non à cause de ce qu'elle a fait pour les femmes, notamment en matière de contraception, c'est une partie de sa vie qu'on passe sous silence. "Emma la Rouge", voilà celle dont on parle: une femme qui n'en était pas une aux yeux des gens parce qu'elle avait envahi un domaine de la politique réservé aux hommes, une espèce de phénomène, de monstre.

Les femmes ont été privées de leur histoire et par conséquent privées de leur identité en tant que groupe.⁵

Dans l'histoire, les femmes font partie du décor, au même titre que la géographie et les phénomènes naturels, décor nécessaire pour que les hommes jouent leur rôle, mais auquel on ne fait pas attention. On peut également penser qu'il s'agit d'une omission volontaire: l'histoire des femmes, comme celle des minorités, fait ressortir de façon trop voyante les injustices et inégalités d'un système dit démocratique.⁶

Eleanor Flexner, dans son histoire du mouvement féminin, note que *The Oxford History of the American People* de Samuel Eliot Morrison (New York, 1965), consacre deux phrases à l'obtention du droit de vote par les femmes par le dix-neuvième amendement à la Constitution dans un chapitre consacré à la société après la première guerre mondiale; le paragraphe concerné s'intitule d'ailleurs "Bootlegging and Other Sports"! Par contre l'auteur écrit trois pages sur la prohibition et le dix-huitième amendement.⁷

⁵ SCH, p. xi.

⁶ B. ROSZAK, "The Human Continuum", ROS, p. 302; KRA, p. 4.

⁷ FLE, p. vii.

La *World History* de William H. McNeill, publiée en 1967, ne comporte qu'un seul nom de femme dans l'index, celui de Catherine de Russie, et on trouverait quantité d'autres exemples.⁸

Beaucoup d'ouvrages ne parlent pas du tout du mouvement suffragiste ou alors dans une note en bas de page, et encore, sur ce ton ironique que les femmes connaissent bien chez les hommes qui parlent d'elles.

Aujourd'hui, pour protester contre le sexisme des livres d'histoire, les féministes remplacent le mot *history* (his story) par *herstory*. NOW demande:

“We remember the warnings of Paul Revere, but... have we forgotten the longer, all-night ride of Sybil Ludington? We remember Lewis and Clark, but how have we forgotten Sacajawea, who led them? We remember Ulysses Grant, but how have we forgotten Anna Ella Carroll, whose military maps and strategy led to the Union victory?”⁹

L'histoire du mouvement suffragiste constitue certainement la partie la plus connue de l'histoire des femmes américaines. On en parle peu, mais des documents de toutes sortes existent dans les bibliothèques ou les collections privées. Les femmes elles-mêmes ont écrit *A History of Woman Suffrage* en six volumes. On peut également trouver nombre de documents sur ce que les hommes pensaient des femmes à travers leurs écrits ou les lois qu'ils ont passées les concernant. Le portrait n'est pas flatteur.

Mais que sait-on de la vie quotidienne des millions de femmes qui contribuèrent à “faire l'histoire des États-Unis”? Les femmes ont écrit aussi: des romans, des poèmes, des articles dans les journaux, mais la plupart de ces documents ne sont plus publiés.¹⁰ Ce n'est pas qu'on n'ait pas beaucoup écrit de tous temps, sur les femmes. Le catalogue de la bibliothèque municipale de New York en mai 1944, contenait 10 625 volumes consacrés aux femmes et seulement 446 consacrés aux hommes. Mais beaucoup d'inepties ont été écrites.¹¹

Cependant, depuis ces dernières années, depuis que le mouvement féministe a repris de la vigueur, beaucoup d'ouvrages paraissent sur les femmes, soit des œuvres de femmes du 18^{ème} siècle ou du 19^{ème} siècle qui n'étaient plus publiées, soit des biographies de femmes célèbres en leur temps, floraison semblable à celle des ouvrages sur les autres minorités. On redécouvre l'histoire des femmes. En 1876, Charles F. Adams écrivait:

“The heroism of the females of the Revolution has gone from memory with the generation that witnessed it, and nothing, absolutely nothing, remains upon the ear

⁸ B. A. CARROLL, “Mary Beard’s *Woman as a Force in History*”, EDW, p. 126; FRA, pp. 115-116.

⁹ FRA, p. 200.

¹⁰ C. BROWN, J. SEITZ, “You’ve Come a Long Way, Baby”, MOR, pp. 3-4.

¹¹ LUN, p. 6.

of the young of the present day but the faint echo of an expiring general tradition.”¹²

Un des buts du mouvement féministe est de réparer cet oubli.

Quand on lit l’histoire, on a donc l’impression que les États-Unis sont un pays d’hommes et que eux seuls ont fait de ce pays ce qu’il est. On a de la difficulté à imaginer comment vivaient les femmes, quel était leur rôle et ce qu’elles en pensaient.

Si l’on prend pour exemple la conquête de l’Ouest, aussitôt nous viennent à l’esprit des images de cow-boys, de bandits, de chercheurs d’or, de chefs indiens. Si l’on s’arrête un moment pour chercher quelle image nous avons des femmes à cette époque, on voit des filles de saloon et peut-être quelquefois des ménagères et leurs enfants, dans une ferme de la prairie, faisant la cuisine ou la lessive. À l’occasion aussi, apparaît une pure jeune fille au cœur tendre dont le seul but dans la vie est de conquérir le cow-boy viril qui deviendra son mari.

Qui est responsable de cet état de fait? L’histoire seule ne suffit pas à donner cette image du Far West. Le cinéma aussi y a beaucoup contribué. Existe-t-il un seul western où la femme est l’héroïne, et non pas le shérif ou le gangster? Même les bandes dessinées transmettent la même idée. D’ailleurs, en France, aussi on peut remarquer l’absence des femmes, dans *Astérix* par exemple. L’oubli est universel.

Mais peut-on penser que les États-Unis en sont arrivés à leur stade de développement actuel uniquement grâce aux hommes? Non. Il convient donc d’oublier ceux-ci un moment pour partir à la découverte de l’histoire des États-Unis au féminin pluriel.

¹² SCH, p. xi.

Chapitre 1

**Quelques voix dans le désert
1607-1848**

Les femmes, bien sûr, ne sont pas arrivées dans le nouveau monde sans passé culturel et social. Elles ont amené avec elles, et les hommes étaient là pour le leur rappeler, les valeurs de la civilisation occidentale judéo-chrétienne en ce qui concerne les relations entre les sexes.

Nous n'entrerons pas dans les querelles entre les différentes écoles d'anthropologie et d'ethnologie, voire d'archéologie, pour savoir si, à l'origine, la femme était l'élément dominant, ou si, au contraire, l'homme l'a été dès la naissance de l'humanité. Chaque jour, de nouvelles découvertes remettent en question nos connaissances sur l'humanité primitive et, la science n'étant pas objective, un anthropologue marxiste et un autre qui ne l'est pas auront tendance à interpréter le même fait de façon différente. Il semble cependant qu'il y ait, à l'origine, des sociétés matrilineaires plutôt que matriarcales.

Ce qui est sûr, c'est que bien avant l'arrivée des Européens en Amérique du Nord, la femme avait été asservie. La vente des filles, le port du voile, le bandage des pieds, la lapidation de la femme adultère, en sont autant de signes.

Il nous faut surtout considérer le rôle joué par l'Église dans ce domaine, et surtout ce que dit la Bible sur les femmes, car les pionniers lisaient assidûment la Bible (beaucoup fuyaient les persécutions religieuses). Jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, les femmes se battirent sur ce terrain-là, et allèrent même jusqu'à réécrire la Bible.

Dans la Genèse déjà, l'on voit que Dieu a créé Ève en tant que compagne d'Adam. Elle n'est pas sur un pied d'égalité dès le départ. Elle est créée **pour** lui.

Paul, dans la première épître aux Corinthiens, enseigne que l'homme est la tête de la femme (chapitre 11, verset 3) et que la femme a été créée pour l'homme et non l'inverse (chapitre 11, verset 8). Dans l'épître aux Ephésiens, Paul recommande aux femmes de se soumettre à leur mari comme au Seigneur (chapitre 5, verset 22). L'homme doit aider sa femme mais la femme doit respecter son mari (chapitre 5, verset 33). Ils sont une même chair et cette même chair c'est l'homme, bien sûr, comme beaucoup l'ont déjà dit.

Les Puritains de la Nouvelle-Angleterre réglaient leur vie d'après la Bible et ces quelques lignes ne leur ont pas échappé.

Il n'y avait pas que des chrétiens dans les treize colonies; mais les Indiens et les noirs étant considérés comme inférieurs, sinon comme des animaux, leur culture dans ce domaine n'eut aucune influence sur les blancs (dont un des soucis était d'ailleurs d'évangéliser ces "barbares").

La famille du 17^{ème} siècle était une famille élargie. Notons en passant l'origine du mot "famille" qui, comme le fait remarquer Engels fort pertinemment, vient des mots latins *famulus* signifiant *esclave domestique* et *familia*, l'ensemble des esclaves appartenant à un même homme.¹ Une famille élargie comprenait non seulement le couple et ses enfants, mais aussi les grands-parents, les oncles, tantes ou cousins célibataires. Le père était le chef de famille, investi de tous les droits sur sa famille et sa propriété (sa famille était d'ailleurs considérée comme sa propriété). Se marier pour une femme équivalait à une "mort civile". Le droit commun britannique faisait la comparaison suivante

"Man and wife are one person, but understand in what manner. When a small brooke or little river incorporateth with Rhodanus, Humber or the Thames, the poor rivulet looseth its name, it is carried and recarried with the new associate, it beareth no sway, it possesseth nothing during coverture. A woman as soon as she is married, is called *covert*, in Latin, *nupta*, that is, *veiled*, as it were, clouded and over-shadowed, she hath lost her streame [...] To a married woman, her new self is her superior, her companion, her master."²

L'expression anglaise *man and wife* (l'homme et l'épouse) montre bien que la femme est considérée uniquement en relation avec un homme et non pas en tant que personne, comme pour l'homme. Le mot *femme* en français est plus ambigu.

Quels étaient les pouvoirs exorbitants de l'homme?

Les femmes travaillaient et payaient des impôts (directement ou non) mais n'avaient pas le droit de vote; or la Déclaration d'Indépendance disait: "Taxation without representation is tyranny". Les jurys excluait les femmes, donc la femme était jugée par son oppresseur. La femme mariée ne pouvait rien posséder et rien vendre. Elle ne pouvait ni signer de contrat, ni disposer de son salaire. Sa personne son temps, ses services étaient la propriété d'un autre. Elle ne pouvait se défendre elle-même devant les tribunaux, ni attaquer quiconque en justice, ni être attaquée elle-même. Elle n'était pas tenue pour moralement responsable d'un crime commis en présence de son mari. Un homme pouvait mettre un enfant en apprentissage sans le consentement de sa femme.

S'il était sur le point de mourir, il pouvait disposer de ses enfants comme il l'entendait et ainsi en priver la mère. En cas de séparation, la loi donnait les enfants au père ou à la famille de celui-ci. D'autres lois, plus bénignes mais tout aussi révélatrices, existaient. Dans le Massachusetts avant 1840, une femme ne pouvait légalement être trésorière de son propre club de couture, à moins qu'un homme n'accepte de la prendre sous sa responsabilité. Un

¹ F. ENGELS, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, p. 66.

² FLE, pp. 7-8.

homme avait le droit de prescrire quels médicaments sa famille devait prendre et en quelles quantités, quelle sorte de nourriture manger.³

En plus des lois, des coutumes restreignaient encore le champ d'activité des femmes. Par exemple, une femme n'avait pas le droit d'assister à un procès ou de se promener seule sur les docks.⁴ Nathaniel Hawthorne, dans *The Scarlet Letter*, a remarquablement décrit le destin d'une femme adultère. La religion achevait ce que la loi ne suffisait à faire. La femme devait payer pour le péché d'Ève.⁵

La femme, propriété de l'homme, remplissait trois fonctions: celle de servante, celle de génitrice et celle d'objet sexuel (le mariage sans consentement des filles était chose courante). Mais après tout, comme disait le Dr. Johnson: "Nature has given women so much power that the law has wisely given them very little."⁶

Et les hommes, et bien des femmes, pensaient en effet que la femme dispose d'autres pouvoirs, que tout est bien ainsi. C'est encore une forme de pensée courante aujourd'hui.

La femme est donc une mineure légale au 17^{ème} siècle. Va-t-elle continuer à l'accepter? Le nouveau continent va-t-il la libérer?

La tradition, qui idéalise toujours les choses, veut que ce soit le pied d'une femme, Mary Chilton, qui se soit posé le premier à Plymouth Rock en 1620.⁷ Et il y avait, en effet, dix-neuf femmes sur le *Mayflower*. Mais cette tradition qui exalte la femme cache un autre fait moins brillant pour l'histoire.

Si tous les historiens ne sont pas d'accord sur le fait de savoir s'il y avait ou non des femmes sur le bateau qui amena les premiers colons à Jamestown un 1607 et si d'autres mentionnent l'arrivée de deux femmes, Anne Forest et Annie Burns en 1608 en Virginie, tout le monde tombe d'accord (du moins ceux qui en parlent) et sur un ton parfois égrillard, sur l'arrivée de quatre-vingt-dix "jeunes filles" en 1619. Les marchands de Londres pensaient, avec juste raison, que les colons seuls ne pouvaient assurer la stabilité d'une colonie et, ayant investi de l'argent en Virginie, envoyèrent donc quatre-vingt-dix jeunes filles, données en mariage à l'arrivée aux hommes qui paieraient cent vingt livres de tabac pour leur transport,

³ FLE, pp. 62-63; JENS, p. 82; KRAD, p. 4; H.H. ROBINSON; "Early Factory Labor in New England", SCH, p. 55; E.C. STANTON, "Address to the New York State Legislature", SCH, pp. 111-116.

⁴ J. GERSH, *Women who Made America Great*, p.18, p. 136.

⁵ FLE, p. 8.

⁶ Cité dans *Women: Pro and Con*, p. 43.

⁷ W.W. FOWLER, *Women on the American Frontier*, p. 19; ONE, p. 122; O. BROWN, "On the Foreign Menace", KRA, p. 258.

ceci “afin que l’esprit des planteurs s’attache à la terre de Virginie par le lien de femmes et d’enfants”. Ces femmes furent accueillies à bras ouverts et vite, on en réclama d’autres.

Qui étaient-elles? Comment en étaient-elles arrivées là? On n’en parle pas.

Les premières femmes étaient donc ni plus ni moins des esclaves, des prostituées, des objets de troc, des marchandises. L’avenir des autres ne se présentait pas sous les meilleurs auspices.

Coïncidence ou signe fatidique? La même année marqua les débuts de l’esclavage avec l’arrivée de vingt noirs en Virginie.

L’année suivante, en novembre, le *Mayflower* amena à son bord des femmes et des hommes: dix-huit femmes et dix-sept jeunes filles parmi les cent un passagers. Il n’y avait donc pas que des Pères parmi les Pèlerins.

Leur vie fut dure et parfois très courte. Un enfant naquit en mer, un autre à l’arrivée, un troisième était mort-né quand les Pèlerins touchèrent la terre. La femme de Bradford se noya à côté du bateau. Au printemps, quatre femmes parmi les dix-huit étaient encore vivantes, six enfants avaient été sauvés, vingt garçons et onze filles vivaient encore.⁸

Par la suite, le recrutement se fit de la façon dont il avait commencé. Les femmes formaient en gros trois catégories: les femmes arrivant avec leur famille sur la “terre promise”, fuyant les mêmes tyrannies et oppressions que les hommes, avec le même courage; les femmes amenées plus ou moins contre leur gré et qui formaient la main-d’œuvre nécessaire au développement des colonies, liées à un maître pour quatre ou cinq ans dans des conditions très proches de celle du servage; ces femmes, soit voulaient échapper à la justice, soit étaient envoyées de force pour dépeupler les prisons britanniques ou encore étaient kidnappées par des gens faisant un trafic de main-d’œuvre. Les hommes, d’ailleurs, subissaient le même sort. Remarquons également que ces pratiques n’ont pas disparu de nos jours en Europe (trafic de travailleurs immigrés, traite des blanches). Les femmes de couleur amenées d’Afrique pour devenir esclaves formaient le troisième groupe.

On ne trouve pas trace, dans les premiers temps, de femmes venues seules, volontairement; il a dû y en avoir, mais certainement une toute petite minorité.

L’éthique puritaine a vite dominé dans la majeure partie des treize colonies. Dieu et la nature avaient décrété que les femmes étaient inférieures. La sexualité devint tabou et, parallèlement, on accorda une grande importance au travail. La sexualité était le péché, elle était aussi obstacle au travail. Or il fallait travailler pour réussir et se prouver qu’on faisait

⁸ FLE, pp. 3-5; A. NEVINS, H.S. COMMAGER, *A Pocket History of the United States*, p. 6.

partie des élus de Dieu. D'autre part, le travail était absolument nécessaire du point de vue économique pour que les colonies prospèrent. Et le travail ne manquait pas. Il fallait que tous, femmes, hommes et enfants s'y mettent. Et plus on travaillait, moins on risquait de succomber aux tentations du diable. Les femmes étaient des proies faciles pour le démon et il fallait les maintenir dans une sujétion légale et morale pour les empêcher de "tomber". Et de même qu'un homme qui gagnait plus d'argent que son voisin se sentait supérieur, la tendance croissante de l'homme de gagner seul le pain de la famille accroissait son sentiment de supériorité masculine.⁹

En l'absence de manufactures, et vu l'éloignement de l'Angleterre et le prix de revient des marchandises importées, les familles vivaient plus ou moins en économie fermée. Il fallait produire pour la maison: nourriture (travail des hommes surtout) et confection de tissus, vêtements, savon, bougies, etc. (travail des femmes). Aux femmes revenaient aussi l'entretien de la maison et la garde des enfants. Comme beaucoup d'hommes partaient en exploration, à la chasse, à la pêche, à la guerre contre les Indiens, et beaucoup mouraient, les femmes se retrouvaient fréquemment seules, avec des enfants jeunes et devaient prendre en charge tout le travail, le leur et celui des hommes. Durant l'époque coloniale il n'était pas rare de trouver des femmes bouchères, bourrelières, gardiennes de prison, imprimeurs**, apothicaires, docteurs**, ce qui disparut par la suite quand les conditions de vie s'améliorèrent. Il fallut de longues luttes pour que les femmes puissent reconquérir le droit à de tels emplois.¹⁰

Avec le manque de main-d'œuvre chronique, les femmes devaient travailler pour survivre. Et même le travail spécifiquement féminin était indispensable au bon fonctionnement d'une famille (ce qui n'est plus le cas aujourd'hui).

De sorte que, femmes et hommes travaillant ensemble à une tâche commune, travail productif et travail à la maison n'étant pas séparés, il s'établit, surtout chez les pionniers allant vers l'Ouest, une sorte de sentiment égalitaire entre les sexes, et ceci resta dans l'idéologie (sinon dans la pratique) même après que les conditions de vie aient changé.¹¹

Fait troublant, au début de l'époque coloniale les femmes possédaient le droit de vote et même votaient quelquefois puisque le suffrage allait de pair avec la propriété. Ce n'est que plus tard que des lois apparurent supprimant ce droit: en Virginie en 1699, dans l'état de New

⁹ FIG, p. 84; E.J. DINGWALL, *The American Woman*, p. 33.

¹⁰ C. BIRD, *Born Female*, p. 17; MAS, p. 19.

¹¹ FLE, p. 9; C. BROWN, *op. cit.*, MOR, p. 5; J. COWLEY, *Pioneers of Women's Liberation*, pp. 3-4.

York en 1777, dans le Massachusetts en 1780, dans le New Hampshire en 1784 et dans le New Jersey un 1806.¹²

Toutes les femmes n'acceptaient pas sans rechigner cet état de choses. Les procès et exécutions de "sorcières" montrent que beaucoup de femmes ne se conformaient pas à la norme. Il était facile de les punir en les accusant de sorcellerie. Neuf millions de sorcières ont été exécutées entre le 15^{ème} et 18^{ème} siècle.¹³

Anne Hutchinson (1589?-1643) faisait partie de ces femmes qui osèrent critiquer l'ordre établi. Dans la religion puritaine, comme dans bien d'autres, les femmes n'avaient qu'un seul droit, celui de se taire et d'écouter Dieu et ses représentants sur terre qui se trouvaient, bien sûr, être des hommes. Arrivée à Boston en 1634, Anne Hutchinson revendiqua pour les femmes le droit de **pensée** et d'expression dans les affaires religieuses. Cela peut faire sourire à l'heure actuelle, quoique ces revendications existent toujours. Anne Hutchinson réunissait des femmes chez elle pour commenter les Écritures. Elle pensait qu'un individu pouvait communiquer directement avec Dieu et cela menaçait non seulement l'Église mais la société de la colonie de la Baie du Massachusetts toute entière puisqu'il n'y avait pas séparation de l'Église et de l'État. Anne Hutchinson posait un principe: gouvernants et gouvernés sont égaux devant Dieu. Elle fut jugée. Enceinte et très malade, elle n'eut pas le droit de s'asseoir pendant le procès, ce qui montre le peu de cas qui est fait, en pratique de la maternité sacrée. Son procès fut truqué et elle fut jugée coupable et bannie de la colonie, puis excommuniée.

Anne Hutchinson, qui n'avait reçu aucune éducation formelle, osa s'opposer aux plus grands penseurs de l'époque. Elle est la première femme connue qui revendiqua pour les femmes un autre rôle que celui qui leur était assigné.¹⁴

Avant et pendant la révolution et la guerre d'Indépendance, les femmes jouèrent un rôle important.

On parle beaucoup de la "partie de thé" de Boston, mais les femmes aussi agirent dans ce sens. Elles organisèrent des ligues anti-thé et répandirent des substituts à ce produit. Certains groupes étaient fortement organisés et contribuèrent au boycott des produits anglais en tissant et faisant des vêtements, ou en s'engageant publiquement à n'acheter que des produits locaux. Pendant la guerre, les femmes formèrent des commandos et, par la force, obligèrent les marchands qui stockaient des vivres à les sortir de leur cachette.

¹² J. COWLEY, *Ibid.*, p. 4.

¹³ WITCH, "WITCH", MOR, p. 543.

¹⁴ LER, p. 21; FLE, pp. 10-12.

Pendant la guerre encore, et cela se reproduisit souvent par la suite, les femmes remplirent les fonctions des hommes qui se battaient loin de la maison. Elles fournirent aussi les vêtements à l'armée. Certaines femmes, déguisées en hommes, se battirent dans les rangs mêmes de l'armée.¹⁵

La révolution américaine, en cela semblable à toutes, n'apporta pas la libération des femmes en tant que femmes (elle n'abolit pas l'esclavage non plus). On ne leur accorda pas le droit de vote, sauf le New Jersey qui le leur rendit en 1776 pour le supprimer en 1806. Rien ne changea dans leur statut. L'oppression britannique disparut mais l'oppression patriarcale resta bien en place. Les exhortations d'Abigail Adams à son mari ne servirent à rien, sinon à lui attirer moquerie et dédain de la part de son époux révolutionnaire. Il faut s'arrêter un instant sur la lettre célèbre qu'elle écrivit à John Adams le 31 mars 1776.

Abigail Smith Adams (1744-1818) était la fille d'un pasteur du Massachusetts fort respecté, femme du deuxième président des États-Unis et mère de six enfants. Pas une féministe comme on se les imagine. Une femme respectable. Elle n'alla jamais à l'école. Pendant que son mari faisait la révolution à Philadelphie au Congrès Continental, elle s'occupait seule de faire marcher la vaste propriété familiale. Quelques mois plus tard, John Adams devait participer à la rédaction de la Déclaration d'Indépendance qui promet, comme chacun** sait, le droit à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur... pour les hommes blancs. La lettre qu'elle écrivit alors, et la réponse qu'elle reçut, méritent d'être citées car c'est une sorte de prophétie, quelques soixante-dix ans avant la première convention féministe.

“31 March 1776

[I]n the new code of laws which I suppose it will be necessary for you to make, I desire you would remember the ladies and be more generous and favorable to them than your ancestors. *Do not put such unlimited power into the hands of the husbands.* Remember, all men would be tyrants if they could. If particular care and attention is not paid to the ladies, *we are determined to foment a rebellion,* and will not hold ourselves bound by any laws in which we have no voice or representation. [*Italiques ajoutés.*]

That your sex are naturally tyrannical is a truth so thoroughly established as to admit of no dispute; but such of you as wish to be happy willingly give up the harsh title of master for the more tender and endearing one of friend. Why, then, not put it out of the power of the vicious and the lawless to use us with cruelty and indignity with impunity. Men of sense in all ages abhor those customs which treat us only as the vassals of your sex.”

Il ne s'agit ici que de la femme mariée, mais les pères ne sont-ils pas aussi visés?

¹⁵ FLE, pp. 12-14; L. GRANT DE PAUW, “The Forgotten Spirit of ‘76””, *Ms.*, juillet 1974, pp. 51-56.

Cette lettre était bien dans l'esprit d'une période révolutionnaire. Si l'on abolit une tyrannie, pourquoi pas les autres?

La réponse de John Adams est également typique: les femmes, pour lui, sont une tribu insolente et désobéissante, des enfants gâtées.

“14 April 1776

As to your extraordinary code of laws, I cannot but laugh. We have been told that our struggle has loosened the bonds of government everywhere; that children and apprentices were disobedient; that schools and colleges were grown turbulent; that Indians slighted their guardians, and Negroes grew insolent to their masters. But your letter was the first intimation that another tribe, more numerous and powerful than all the rest, were grown discontented.”

John Adams compare lui aussi les femmes aux autres minorités, sans se rendre compte de la portée et de la vérité de sa comparaison. Il voit le côté “mineur”, “enfantin” et non le côté “opprimé” de ces groupes. La réponse d'Abigail Adams reprend, hélas (mais seule, que pouvait-elle faire?) l'éternelle réponse des femmes: nous obtiendrons par le charme ce que la loi nous refuse. Patience, résignation, douceur, ruses féminines, l'image traditionnelle de la femme réapparaît quand l'homme a élevé la voix.

“7 May 1776

I cannot say that I think you are very generous to the ladies; for, whilst you are proclaiming peace and good-will to men, emancipating all nations, you insist upon retaining an absolute power over wives. But you must remember that arbitrary power is like most other things which are very hard, very liable to be broken; and, notwithstanding all your wise laws and maxims, we have it in our power, not only to free ourselves, but to subdue our masters, and without violence, throw both your natural and legal authority at our feet; – ‘Charm by accepting, by submitting sway. Yet have our humor most when we obey.’”¹⁶

N'oublions pas que la révolution américaine, comme la révolution française (ironie du féminin de ce mot) est fille du siècle des lumières et que les idées des philosophes français avaient joué un certain rôle. Or, que dit Jean-Jacques Rousseau sur les femmes dans *L'Émile*? S'il vivait aujourd'hui, “mâle chauvin” serait sans doute l'épithète qui lui conviendrait le mieux dans ce domaine.

“Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce: voilà les devoirs

¹⁶ A. ADAMS, “Letters”, SCH, p. 2-4.

des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.”¹⁷

Ceci se passe de commentaires.

Deux sortes de femmes vivaient de façon quelque peu différente de celles que nous avons décrites: les esclaves et les femmes blanches du Sud.

On estime à vingt millions le nombre d'esclaves kidnappés en Afrique pendant deux cent ans et à un demi ou un tiers le nombre de ceux** qui survécurent au voyage. Les conditions de vie sur ces bateaux étaient atroces. Elles ont été amplement décrites. Un tiers environ des esclaves étaient des femmes. Enchaînées, manquant d'eau et de nourriture, décimées par les épidémies, accouchant enchaînées à des cadavres, données aux autres esclaves ou à l'équipage comme objets sexuels (souvent pour éviter les mutineries), à l'arrivée dressées puis vendues, à la merci de leur maître blanc, séparées de leur famille: voilà un groupe de femmes opprimées en tant que race et en tant que sexe pour qui le “rêve américain” a toujours été un cauchemar.¹⁸

La vie sur la plantation n'était guère plus épanouissante. La femme esclave avait deux rôles principaux: main-d'œuvre gratuite dans les champs et reproductrice. Une “bonne reproductrice” représentait un capital car les enfants devenaient la propriété du maître (c'étaient d'ailleurs souvent ses propres enfants) dont il pouvait disposer à son gré. Beaucoup de femmes préféraient tuer leurs enfants plutôt que de les voir vendre. L'esclave domestique jouissait d'un statut un peu plus élevé. La célèbre *mammy* noire s'occupait des enfants du maître et avait parfois plus d'influence et d'autorité que sa maîtresse. Cela impliquait évidemment qu'elle négligeait sa propre famille pour se consacrer à celle de l'opresseur. Aucune femme esclave n'avait la possibilité de refuser les avances sexuelles du blanc ou même l'accouplement en vue de la reproduction avec un autre esclave. Il n'était pas question de mariage ou de famille stables dans un tel système. La femme était le centre de cette structure. Comme aux temps préhistoriques, on ne pouvait reconnaître de filiation qu'à travers elle seule. D'où le mythe du matriarcat chez les noirs dont nous aurons l'occasion de reparler.¹⁹

Par contraste, la femme blanche de la plantation faisait figure de privilégiée. Voilà une femme qui, grâce aux esclaves, n'avait pas à se battre pour gagner sa vie, qui avait accès à la

¹⁷ J.J. ROUSSEAU, *L'Émile*, p. 475.

¹⁸ FLE, p. 18-22.

¹⁹ LER, pp. 59-65; M. WILLIAMS, “Why Women's Liberation is Important to Black Women”, JEN, p. 41; P.M. ROBINSON, “A Historical and Critical Essay for Black Women of the Cities”, STA, p.274.

culture et aux loisirs. Cette apparence de facilité est cependant trompeuse. S'occuper d'une maison coloniale dans le Sud ne représentait pas une mince affaire. Mais la femme du Sud fut placée, bien plus que toute autre, sur un piédestal, entourée d'un halo de romantisme, considérée comme sacrée, sans doute en partie parce que les hommes, prenant leur plaisir avec les femmes esclaves (qui pour eux n'étaient pas tout à fait humaines), avaient besoin de rassurer leur conscience en faisant de leur femme et de leurs filles des êtres purs: ils réconciliaient ainsi leurs passions et la Bible. De plus il fallait protéger la femme blanche du noir trop viril.²⁰

Les plantations vivaient en économie quasiment fermée et pouvaient abriter plus de cent personnes. La femme avait la responsabilité du logement, de la santé et de l'instruction religieuse des esclaves. Elle devait les habiller, les faire travailler, les former, les récompenser, les punir. Elle jouait également le rôle de notable, ce qui impliquait visites, réceptions, œuvres de charité. Son domaine était strictement séparé de celui des hommes. Les femmes passaient leur temps entre elles ou avec les esclaves et les enfants tandis que les hommes chassaient, jouaient, s'occupaient de leurs affaires. La division des rôles était bien plus nette que dans le Nord.²¹

Cette position privilégiée ressemblait fort à une prison, ne laissant aucune autonomie à la femme, qui devait obéir à un code strict. Il est à remarquer que très peu de féministes du 19^{ème} siècle venaient du Sud où l'on s'occupait plus de maintenir l'esclavage que de réformer le système comme cela se faisait dans le Nord où le mouvement humanitaire était important.

Deux changements importants dans le fonctionnement de la société américaine survinrent au 19^{ème} siècle qui poussèrent les femmes à revendiquer leurs droits: la révolution industrielle et la conquête de l'Ouest.

En 1814, le premier métier à tisser à vapeur fut installé à Waltham dans le Massachusetts et confié à une femme, Deborah Skinner. En 1817, trois métiers fonctionnaient à Falls River, également avec des femmes.²²

C'est ainsi que, peu à peu, les femmes quittèrent la production familiale (ou se virent privées d'une partie de ces tâches) pour aller travailler dans les usines de textiles. D'une part, la main-d'œuvre masculine manquait car les hommes partaient vers l'Ouest (surtout après l'achat de la Louisiane) et d'autre part on croyait en la plus grande habileté manuelle des

²⁰ C. BROWN, *op. cit.*, MOR, p. 8.

²¹ LER, pp. 58-59.

²² FLE, p. 24.

femmes (et des enfants aussi). De toutes façons, l'industrie naissante était gagnante car femmes et enfants recevaient des salaires bien inférieurs à ceux des hommes. À Lowell, les ouvrières vivaient en pensionnat, où leur confort et leur morale étaient supervisés par une matrone. La journée de travail pouvait aller jusqu'à quinze heures (de quatre heures et demie du matin à sept heures et demie le soir). Les ouvrières gagnaient en moyenne trente-sept cents et demi. La plus grande partie de cette somme revenait à l'usine pour payer chambre et nourriture.

En 1824, dix ans après l'entrée de la première femme dans l'industrie, une première grève de femmes (cent deux) eut lieu à Pawtucket dans le Rhode Island. Quatre ans plus tard, les ouvrières se mirent en grève, seules dans une usine de coton à Dover dans le New Hampshire pour réclamer la réduction de leur temps de travail à dix heures par jour. Les grèves de Lowell, dans le Massachusetts en 1830, 1834 et 1845 sont beaucoup plus connues. Cependant les femmes n'entrèrent pas dans les syndicats ou n'en formèrent pas elles-mêmes car elles manquaient de temps et d'argent et n'étaient pas soutenues par les hommes, même dans leur propre famille. Les deux ou trois associations qui virent le jour dans les années 1820 (*The United Tailoress Society of New York*, *The Lady Shoe Binders of Lynn, Massachusetts*) eurent la vie courte. Sarah Bagley, ouvrière à Lowell, l'une des premières essaya d'organiser les femmes à une plus grande échelle. En 1846, les mouvements ouvriers la reconnurent officiellement, elle et ses compagnes. Trois femmes (et cinq hommes) se retrouvèrent à la tête de la *New England Labor Reform League*. La ligue remporta peu de victoires, mais Sarah Bagley fut une pionnière du mouvement ouvrier féminin (et la première femme télégraphiste), bien oubliée de l'histoire. À partir de 1840, les immigrants commencèrent à remplacer les femmes dans les usines.²³

Dans l'Ouest, les choses se présentaient de façon quelque peu différente. L'Ouest fut toujours en avance sur les autres états du point de vue de l'esprit "démocratique", par le fait même qu'il s'agissait d'un territoire inconnu, coupé de la "civilisation" et où les règles de conduite traditionnelles non seulement perdaient de leur sens mais représentaient même un obstacle à la conquête du continent. En face d'une situation nouvelle, il fallait inventer des solutions nouvelles.

Dans l'Ouest, les femmes étaient rares, donc précieuses. En 1865, il n'y avait encore qu'une femme pour trois hommes en Californie, une pour quatre dans le Washington, une

²³ FLE, pp. 55-60; D. WOODROOFE, *Sisters in Struggle*, p. 6; LER, p.51; V. POLLARD, D. KECK, "They Almost Seized the Time", STA, p. 269; C. BROWN, *op. cit.*, MOR, pp. 7-8; SCH, p. 49.

pour huit au Nevada et une pour vingt dans le Colorado.²⁴ C'est une des raisons pour laquelle la femme se trouva placée sur un piédestal dont elle a encore de la peine à descendre. Dans l'Ouest, tout comme au début de la colonisation, la femme dut aussi, en plus de son rôle traditionnel au foyer, remplir le rôle des hommes: planter, défricher, récolter, soigner le bétail, se défendre contre les Indiens ou les bêtes sauvages. C'était la condition de la survie. Dans l'Ouest on choisissait une femme pour sa force et ses compétences. La vie était un danger perpétuel et souvent les femmes restaient veuves et devaient continuer à s'occuper de la ferme ou du commerce, acquérant ainsi (en pratique) un statut voisin de celui de l'homme. Le courage des femmes démontra qu'elles n'étaient pas inférieures du point de vue physiologique ou nerveux. En 1838, les femmes reçurent le droit de vote scolaire dans le Kentucky.

Des observateurs étrangers tels que De Tocqueville et Harriet Martineau, en 1840, étaient frappés par la haute position sociale dont jouissaient les femmes américaines tout en reconnaissant que leur indépendance était sévèrement limitée par les liens du mariage. Il ne faut donc pas voir les choses sous un jour trop riant car beaucoup d'hommes continuaient à croire en leur suprématie. L'Ouest restait un monde d'hommes, son code de valeurs restait un code d'hommes et les femmes devaient se conformer à certaines définitions. On acceptait qu'elles se tuent au travail, qu'elles deviennent vieilles avant l'âge à cause de nombreuses maternités, la femme étant à sa place dans son rôle d'animal domestique; cependant les choses "sérieuses" ne se discutaient pas en leur présence, mais dans les bars et les saloons que seules les "femmes de mauvaise vie" fréquentaient. Dans les saloons, les hommes se retrouvaient également pour jouer aux cartes, boire, manger, sans leurs femmes dont ils se croyaient toujours les supérieurs, physiquement et mentalement.²⁵

Abigail Scott Duniway, qui se battit pour le droit de vote dans les états de la côte du Pacifique et surtout dans l'Oregon, raconte qu'elle ne put dire un mot lorsque son mari hypothéqua leur propriété et les ruina. Elle savait le danger qu'il courait, mais elle n'eut pas le droit d'assister à la transaction et ce fut grâce à son travail, par la suite, que sa famille put se tirer d'affaire.²⁶

En même temps, on reconnaissait aux femmes un rôle civilisateur. C'est elles qui transmettaient les traditions, la culture, gardaient le foyer, exerçaient une influence moralisatrice, restaient un élément de stabilité et de "civilisation" dans un monde inorganisé.

²⁴ ONE, p. 18; MAS, pp. 16-17.

²⁵ C. BROWN, *op. cit.*, MOR, pp. 4-6; MOR, p. 563; ONE, p. 18; MAS, p. 11, p. 17.

²⁶ DUN, pp. 13-15.

Le foyer protégeait l'individu contre le désordre social et la femme était la reine du foyer. L'Ouest avait besoin d'une famille forte et stable ce qui nécessitait l'assujettissement des femmes dans un rôle bien défini. De plus, la population croissant rapidement, un besoin d'éducation se fit sentir et on fit appel aux femmes pour l'enseignement.²⁷ Beaucoup de femmes acceptèrent leur rôle et leur image d'ange gardienne du foyer. D'autres non.

Entre l'Indépendance et la première convention féministe à Seneca Falls en 1848 quelques femmes élevèrent la voix en faveur de leur sexe.

En 1818, Hannah Mather Crocker (1752-1829), petite-fille de Cotton Mathers, mère de dix enfants, publia le premier ouvrage féministe, *Observations on the Real Rights of Women, with their Appropriate Duties, Agreeable to Scripture, Reason and Common Sense*. Elle s'inspirait beaucoup du livre de Mary Wollestonecraft mais refusait d'aller trop loin: les femmes ont de la chance d'être tenues à l'écart des affaires publiques et ne devraient pas tenter de changer cet état de choses car ce serait "moralement impropre et physiquement très incorrect". Mais elle réclamait le même genre d'éducation pour les deux sexes comme remède à l'inégalité. Les femmes sont différentes des hommes physiquement et moralement, mais leurs égales intellectuellement. Elle réclamait donc l'égalité dans la famille mais non dans la vie publique. Hannah M. Crocker était une modérée, même anti-féministe par certains côtés. À son époque (1780-1820) on assiste au déclin de l'influence du rationalisme et du statut des femmes qui se voient glorifiées dans leur rôle au foyer et dont le domaine devient de plus en plus distinct de celui des hommes.²⁸

La véritable "mère" du mouvement est en fait Frances Wright (1795-1852). D'origine écossaise, elle arriva en 1818 aux États-Unis, repartit, puis revint en 1826, avec La Fayette. Elle était nourrie des idées de la révolution: liberté, égalité pour tous, importance de la pensée rationnelle, de la raison. En 1826, elle fonda une communauté, Nashoba, dans le Tennessee, dans le but de libérer les esclaves qui y travaillaient en leur apprenant à devenir indépendants du point de vue économique. Elle prôna un mode de vie absolument libre, l'amalgame des races, la suppression de la "servitude du mariage", de la propriété, de la religion, l'éducation libre et gratuite pour tous. Après l'échec de Nashoba, elle publia avec Robert Dale Owen, le fils de Robert Owen, *The New Harmony Gazette* et commença une carrière de conférencière, puis publia un autre journal avec Owen, *The Free Enquirer*, qui exposait des idées féministes:

²⁷ C. BROWN, *op. cit.*, MOR, pp.12-13; KRA, p. 13.

²⁸ RIE, p. 7; H.M. CROCKER, "Observations on the Real Rights of Women", KRA, pp. 39-44; FLE, pp. 24-25.

l'égalité complète dans tous les domaines, le contrôle des naissances. Le journal soutenait aussi les ouvriers et toutes sortes de réformes.

À cause de ses idées en faveur de la liberté sexuelle et de l'athéisme, Frances Wright devint l'objet de violentes attaques. Pendant longtemps, l'expression *Fanny Wrightist* resta une injure.²⁹

Une de ses déclarations mérite d'être retenue:

“However novel it may appear, I shall venture the assertion that, until women assume the place in society which good sense and good feeling alike assign to them, human improvement must advance but feebly. It is vain that we would circumscribe the power of one half of our race and that half by far the most important and influential [...] Let women stand where they may in the scale of improvement, their position decides that of the race.”³⁰

De même Engels dira plus tard: “In every society the degree of liberation of women is a natural criterion of general liberation”.³¹

Frances Wright, qui pendant quinze ans avait entretenu financièrement son mari, se vit destituée de tous ses biens et de la garde de son enfant lors de son divorce. La même chose arriva à une autre féministe, Fanny Kemble, mariée à un riche planteur de Géorgie.³² Fanny Wright fut la première femme à parler régulièrement en public mais son nom, à l'époque, était synonyme d'opprobre. Elle était née trop tôt. Peu de gens étaient prêts à l'écouter et à même de la comprendre.³³

Vers la même époque, en 1821, Emma Hart Willard (1787-1870) créa Troy Female Seminary, première institution subventionnée d'éducation supérieure pour les filles de bonne famille, dans le but d'en faire de bonnes mères ou des enseignantes. Emma Willard, dans sa jeunesse, se vit refuser le droit d'étudier les mathématiques et, ayant pris conscience du manque d'éducation des filles, éducation souvent sacrifiée à celles de leurs frères, elle tenta d'y remédier.

Cependant elle resta fort traditionnelle: obéir aux hommes, se rendre agréable à leurs yeux, elle reprit à son compte les principes de Rousseau. Rien ne changeait dans la distribution des rôles, sinon une efficacité accrue. Elizabeth Cady Stanton fut une élève de Troy. Elle n'y critiqua qu'une chose: l'école n'était pas mixte. Mais Troy marqua tout de même un grand progrès dans l'éducation des filles. L'école choqua à l'époque car on y

²⁹ F. WRIGHT; “Course of Popular Lectures”, SCH, pp. 18-22.

³⁰ *Ibid*, p. 22.

³¹ C.B.COHEN citant ENGELS, “Women of China”, MOR, p. 389.

³² LER, p. 86.

³³ RIE, pp 10-15.

enseignait la physiologie. Emma Willard, à qui on avait refusé l'entrée de l'université de Middlebury, décida d'inventer elle-même ses propres méthodes pédagogiques et de former ses professeurs. Elle dut donc tout étudier toute seule. Elle inventa des méthodes d'éducation plus actives que celles qui étaient en vigueur et reste donc une pionnière dans son domaine, car si les résultats qu'elle obtint peuvent faire sourire aujourd'hui, c'était à l'époque une grande victoire pour les femmes, grâce aux femmes, malgré les hommes.³⁴

Oberlin College, dans l'Ohio, fondé en 1833, fut la première institution d'éducation supérieure à admettre des étudiants sans distinction de sexe et de race. Parmi les élèves, on trouve d'éminentes féministes telles que Lucy Stone et Antoinette Brown. Cependant, à Oberlin, on apprenait toujours à la femme que son rôle consistait à être une mère intelligente et une femme soumise. Les filles servaient les garçons, devaient rester silencieuses dans les classes mixtes et ne pouvaient étudier qu'une littérature expurgée. Lucy Stone se rebella: elle refusa d'écrire un discours qu'elle n'aurait pas eu le droit de lire elle-même en public et qui devait être lu par un homme. Parce qu'elle souffrait de migraines, elle refusa de porter un bonnet à l'église, en dépit du scandale ainsi causé.³⁵

Mary Lyon (1797-1849) ouvrit Mount Holyoke quatre ans plus tard, sous forme d'un séminaire pour femmes et sur des principes plus avancés: l'école devait disposer de suffisamment de fonds; l'éducation serait ouverte à toutes; les programmes, plus approfondis, seraient semblables à ceux des universités pour hommes; les femmes devraient se préparer à dépasser le rôle de mère ou de professeur. Ce ne fut pas facile. Elle attendit dix ans pour introduire l'étude du latin tant l'opposition était forte.

Toutes ces écoles rencontraient d'énormes problèmes financiers. Les écoles étant chères, les élèves venaient en général de familles aisées. Pour remédier à cette situation, Emma Willard et Mary Lyon se battirent pour obtenir des crédits et prêtèrent de l'argent aux élèves pauvres qui remboursaient après avoir commencé à travailler ou travaillaient au pair dans l'école. Mary Lyon elle-même, en tant que directrice, recevait le salaire "mirobolant" de 3.85 dollars par semaine alors qu'un professeur homme en touchait 10. Il faut noter que Mary Lyon rencontra énormément de difficultés dans le domaine financier. Alors que Mount Holyoke n'était encore qu'un projet et qu'elle essayait de collecter des fonds, elle dut faire

³⁴ FLE, p. 25; E.H. WILLARD, "Address to the Public", KRA, pp. 79-82; RIE, p. 47; E.C. STANTON, *Eighty Years and More*, pp. 35-37.

³⁵ KOM, p. 92; C. BIRD, *Born Female*, p. 22; M. ATKINS, *The Early Feminist Movement in the United States*, p. 4.

appel à des intermédiaires masculins pour les transactions. Finalement, elle s’y mit elle-même bien que cela fit scandale.³⁶

Une autre éducatrice de cette époque doit être mentionnée, Catherine Beecher, membre d’une famille célèbre de la gauche libérale d’alors et qui institua les premières écoles normales. Ses vues sur l’éducation des filles étaient conventionnelles. Cependant elle introduisit pour la première fois dans l’éducation des filles l’hygiène et l’éducation physique. Elle-même était farouchement opposée au droit de vote et croyait en l’infériorité naturelle des femmes.

“Heaven had appointed to one sex the superior, and to the other the subordinate station”.³⁷

Elle attachait beaucoup d’importance à la formation des enseignants et créa à cet effet plusieurs écoles dont une existe encore. Elle aussi n’apparaissait en public que sous forme de discours lus par des hommes et attaqua même Angelina Grimké qui osa parler elle-même en public.³⁸

Plusieurs facteurs contribuèrent à la croissance du féminisme: les associations de femmes, les mouvements de réforme et la lutte pour l’abolition de l’esclavage.

La tendance à former des associations existait depuis longtemps aux États-Unis et les femmes, coupées du monde des hommes, constituèrent également des associations. Les premières associations de femmes se formèrent autour des églises. Elles proliférèrent de façon extraordinaire au début du 19^{ème} siècle de même que les sectes. Les femmes étaient encouragées à explorer le domaine religieux.³⁹ Les femmes se rencontraient une fois par semaine dans des cercles de couture dans le but de vendre les objets de leur fabrication au profit d’organisations charitables. Les cotisations de un cent par semaine contribuaient à l’entretien de l’église et à envoyer des jeunes gens faire des études en vue d’une carrière ecclésiastique. En même temps qu’elles cousaient, les femmes lisaient à haute voix et discutaient leurs lectures. Ainsi naquirent beaucoup de sociétés littéraires. À la fin des années vingt, les femmes se mirent à soutenir toute une gamme d’organisations: bibliques, missionnaires, de tempérance, etc. Cependant, la direction de ces groupes appartenait toujours aux hommes puisque, nous l’avons vu, une femme ne pouvait même pas être trésorière de son propre cercle de couture. Mais les femmes se rendirent compte qu’elles étaient capables de diriger des discussions, de collecter des fonds, de changer la société, sans l’aide des hommes.

³⁶ FLE, pp. 31-36; JENS, p. 107; E. JANEWAY, *Man’s World, Woman’s Place*, p. 96; A.G. SPENCER, “Woman’s Share in Social Culture”, SCH, p. 275.

³⁷ E. DUBOIS, *Struggling into Existence*, p. 7.

³⁸ JENS, p. 45; FLE, pp. 30-33; KRA, p. 58.

³⁹ C. BROWN, *op.cit.*, MOR, p. 11.

Dans les années trente existaient des milliers de groupes de femmes occupées à des tâches diverses allant de la suppression de l'usage du tabac, à l'aide aux vieillards et la rédemption des prostituées en passant par les campagnes pour la stricte observation du Sabbat. Tout ceci s'inscrivait dans le vaste mouvement de réforme de cette époque, de nature essentiellement philanthropique. On prônait toutes sortes de changements: l'abolitionnisme, l'égalité des femmes, le socialisme de type Fourier ou Owen, le syndicalisme, l'athéisme, la tempérance, la réforme des prisons, le divorce, le contrôle des naissances, toutes causes assez impopulaires à l'époque.⁴⁰

À la fin de la première moitié du 19^{ème} siècle, la plupart des féministes prirent conscience de leur oppression propre en se battant pour l'une de ces causes. Elles partirent quelquefois de la lutte pour la tempérance mais plus souvent encore de la lutte pour l'abolition de l'esclavage.

La participation des femmes au mouvement abolitionniste fut très importante. Environ la moitié des signatures sur les pétitions adressées au Congrès étaient celles de femmes, obtenues grâce à d'autres femmes qui faisaient circuler ces pétitions. "The right of petition is the only political right that women have", dira A. Grimké.⁴¹ Frederick Douglass écrivit dans son autobiographie: "When the true history of the antislavery cause shall be written, women will occupy a large space in its pages, for the cause of the slave has been peculiarly woman's cause".⁴²

Dans les années trente, il existait une centaine de sociétés anti-esclavagistes féminines. La première fut créée en 1833. Trois femmes, dont Lucretia Mott, assistèrent, en tant qu'observatrices, à la Convention de Philadelphie qui devait fonder l'*American Anti-Slavery Society*, car la Convention n'avait pas de déléguées femmes. Quelques jours plus tard, vingt femmes se réunirent pour former la *Philadelphia Female Anti-Slavery Society*. En 1839, l'*American Anti-Slavery Society* ouvrit ses portes aux femmes sur un pied d'égalité avec les hommes.⁴³

Les femmes se rendirent compte qu'elles n'avaient pas le droit de parler en public en faveur des esclaves. Bien que glorifiées dans leur "sphère propre", elles étaient ridiculisées, quelquefois maltraitées en public quand elles s'avisèrent de sortir de leur rôle. On ne les acceptait pas comme déléguées aux conventions anti-esclavagistes ce qui les conduisit à

⁴⁰ ONE, p. 18; LER, p. 71; RIE, p. 197.

⁴¹ LER, p. 76; G. LERNER, *The Grimké Sisters*, p. 186. ONE, pp. 19-20.

⁴² SCH, p. 83.

⁴³ ONE, p. 20; LER, pp. 75-76; G. KURLAND, *Lucretia Mott*, p. 16; C. STIMPSON, "Women's Liberation and Black Civil Rights", GOR, p. 631.

prendre la défense, non seulement des esclaves, mais aussi des femmes. Certaines pensaient que si elles possédaient le droit de vote, l'abolition de l'esclavage serait plus facile à obtenir. Quelques hommes tels que William Lloyd Garrison, Frederick Douglass, Wendell Phillips les appuyèrent. La campagne abolitionniste amena les femmes à apprendre à s'organiser, tenir des réunions publiques, mener des campagnes et finalement ébaucher une philosophie.⁴⁴

Ces femmes étaient considérées comme excentriques, voire immorales. Cependant la plupart étaient des femmes mariées, mères de famille, provenant de milieux bourgeois, ayant reçu une certaine éducation, et toutes ne prirent pas une conscience féministe. Certaines abolitionnistes se battirent même contre le droit de vote pour les femmes. Mais ni les ouvrières, ni les noires ne se sentirent concernées par les droits des femmes car le droit au travail, le droit à des salaires décents, le droit de manger représentaient pour elles des luttes prioritaires et elles ne disposaient ni du temps, ni de l'éducation nécessaire à une lutte féministe. C'est donc dans la bourgeoisie prospère que se pose au 19^{ème} siècle le problème de la dépendance des femmes. Il est lié au développement du capitalisme, à la création d'une classe "oisive" de femmes qui possédaient du temps, de l'argent, de l'éducation.⁴⁵

Les sœurs Grimké représentent un exemple typique de femmes venues au féminisme par le biais de l'abolitionnisme, exemple d'autant plus remarquable eu égard à leur origine.

Sarah (1792-1873) et Angelina (1805-1879) Grimké avaient été élevées à Charleston en Caroline du Sud. Leur père possédait beaucoup d'esclaves. C'était un planteur et un membre de la législature de l'état. Les deux sœurs appartenaient donc à l'aristocratie du Sud.

Dès leur enfance, elles haïrent l'esclavage. Sarah partit à Philadelphie en 1821 et devint quaker. Sa sœur la rejoignit en 1828 et se convertit à la même religion. À l'époque, les quakers formaient la seule secte où l'on admettait que les femmes avaient leur mot à dire dans les affaires religieuses, pouvaient prendre la parole dans les assemblées et être ordonnées ministres du culte encore qu'hommes et femmes soient séparés à l'église. De plus, les quakers s'opposaient depuis fort longtemps à l'esclavage, en paroles du moins. En fait, un blanc et un noir ne s'asseyaient pas sur un même banc pendant les services religieux. Grace Douglass, la femme de F. Douglass, ne fut jamais admise comme membre.

Angelina et Sarah prirent contact avec les cercles abolitionnistes de Philadelphie vers 1834 et bientôt commencèrent à écrire sur l'esclavage. Angelina publia en 1836 un émouvant appel aux femmes du Sud, contre l'esclavage. Le pamphlet fut brûlé en public à Charleston et Angelina menacée de prison si elle revenait dans sa ville natale.

⁴⁴ FLE, p. 4.

⁴⁵ RIE, p. 70.

Puis ces deux sœurs se mirent à parler de l'esclavage en public à New York, à des femmes d'abord, puis à des audiences mixtes, très nombreuses, culminant par une tournée en Nouvelle-Angleterre en 1837. Cela ne s'était pas vu depuis Fanny Wright.⁴⁶

Les églises du Nord se déchaînèrent également contre les sœurs Grimké. L'attaque la plus violente se produisit le onze août 1837 sous la forme d'une lettre pastorale du conseil des pasteurs congrégationalistes du Massachusetts, lue dans tout l'état et distribuée largement sous forme de tract. L'attaque ne mentionnait pas directement le nom des sœurs Grimké. Cette lettre reste célèbre car elle montre clairement tous les préjugés des hommes envers les femmes: leur domaine est la maison. Malheur à celle qui ose en franchir le seuil et sortir de son rôle traditionnel.

“We invite your attention to the dangers which at present seem to threaten the female character with wide-spread and permanent injury.

The appropriate duties and influence of woman are clearly stated in the New Testament. *Those duties and that influence are unobtrusive and private, but the source of mighty power [...]* The power of woman is in her dependence, flowing from the consciousness of that weakness which God has given her for her protection, and which keeps her in those departments of life that form the character of individuals and of the nation. There are social influences which females use in promoting piety and the great objects of Christian benevolence which we cannot too highly commend [...]

But when [woman] assumes the place and tone of man as a public reformer, our care and protection of her seem unnecessary; *we put ourselves in self-defence against her*; she yields the power which God has given her for protection, and her character becomes unnatural. If the vine, whose strength and beauty is to lean upon the trellis-work and half conceal its clusters, thinks to assume the independence and the overshadowing nature of the elm, it will not only cease to bear fruit, but fall in shame and dishonor into the dust. We cannot therefore, but regret the mistaken conduct of those who encourage females to bear an obtrusive and ostentatious part in measures of reform, and countenance any of that sex who so far forget themselves as to itinerate in the character of public lecturers and teachers. We specially deplore the intimate acquaintance and promiscuous conversation of females with regard to things “which ought not to be named”; by which that modesty and delicacy which is the charm of domestic life, and which constitutes the true influence of woman in society, is consumed, and the way opened, as we apprehend, for degeneracy and ruin.”⁴⁷ (*Italiques ajoutés*).

Le coup fut rude. Mais cette lettre eut l'effet contraire de celui souhaité: elle poussa les deux sœurs à épouser à fond la cause des femmes, à creuser le problème, ce qu'elles n'avaient pas fait jusque-là. De telles attaques contiennent en effet l'essence de l'anti-féminisme qui est de considérer la femme comme une subordonnée, jouant un rôle bien précis et limité. C'est

⁴⁶ FLE, p. 44; G. LERNER, *The Grimké Sisters*.

⁴⁷ “Pastoral Letters of the Massachusetts Congregationalist Clergy”, KRA, pp. 51-52.

contre de telles attitudes que s'élevèrent les premières féministes, les suivantes et celles d'aujourd'hui et peut-être de demain.

En 1838, Sarah répondit sous forme d'un pamphlet "The Equality of the Sexes and the Condition of Women". Les sœurs Grimké étaient profondément religieuses et très érudites en la matière. Elles basèrent en grande partie leur argumentation sur le terrain de la religion. Sarah attaqua la justification donnée par la Bible de l'infériorité des femmes en replaçant le Nouveau Testament dans son contexte historique et en citant quantité d'exemples. Pour elle c'est l'homme qui a voulu la sujétion de la femme.

"All history attests that man has subjected woman to his will, used her as a means to promote his selfish gratification, to minister to his sensual pleasures, to be instrumental in promoting his comfort; but never has he desired to elevate her to that rank she was created to fill. He has done all he could to debase and enslave her mind; and now he looks triumphantly on the ruin he has wrought, and says the being he has thus deeply injured is his inferior."⁴⁸

De plus, l'homme a profité de cette situation pour s'octroyer tous les privilèges. Angelina Grimké demande des "droits humains" pour tous, non des droits spécifiques aux hommes et aux femmes.⁴⁹ (Il est à remarquer que Malcolm X fera la même revendication pour les noirs). Il apparaît comme parfaitement clair à Sarah que "Whatsoever it is morally right for a man to do, it is morally right for a woman to do".⁵⁰ Elle veut la fin de l'oppression masculine:

"But I ask no favors for my sex. I surrender not our claim to equality. All I ask of our brethren is, that they will *take their feet from off our necks* and permit us to stand upright on that ground which God designed us to occupy."⁵¹ (*Italiques ajoutées.*)

Les amis des sœurs Grimké leur demandèrent d'abandonner la question des droits de la femme pour ne pas nuire à la cause de l'abolitionnisme (argument qui sera repris au moment de l'émancipation des esclaves). Angelina refusa.

"What then can woman do for the slave, when she herself is under the feet of man and shamed into silence."⁵²

Angelina continua cependant à lutter pour l'abolition de l'esclavage. Elle fut la première femme à témoigner devant la législature du Massachusetts en 1838 où elle apporta une pétition contre l'esclavage signée par 20 000 femmes.⁵³ Cependant sa carrière s'arrêta là. Le

⁴⁸ S.M. GRIMKÉ, "Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Women", SCH, p. 38.

⁴⁹ A.E. GRIMKÉ, "Letters to C.E.Beecher", KRA, p. 65.

⁵⁰ S.M. GRIMKÉ, *op. cit.*, ONE, p. 103.

⁵¹ *Ibid*, SCH, p. 38.

⁵² Cité dans FLE, p. 48.

⁵³ FLE, p. 49.

seul domaine que les sœurs Grimké reconnaissaient comme spécifiquement féminin était celui du foyer, ce qui s'avéra être une grave erreur.⁵⁴

En mai 1838, Angelina épousa Théodore Weld, un ardent abolitionniste. La cérémonie du mariage fut dirigée par un pasteur blanc et un pasteur noir et T. Weld déclara publiquement qu'il abandonnait les droits tyranniques du mari sur la femme. Angelina et sa sœur se retirèrent de la vie publique pour prouver qu'on pouvait être féministe, mener une carrière publique et en même temps s'occuper du ménage et des enfants. Ce fut un tragique échec. Elles se trouvèrent submergées par leur vie domestique et on ne les revit plus sur la scène politique sauf pour quelques apparitions dans des réunions abolitionnistes, des conventions de femmes où elles faisaient figure d'invitées d'honneur. Par contre, T. Weld continua comme par le passé. Les deux sœurs prouvèrent donc en fait, une fois de plus, et comme elles avaient si bien su l'analyser, que si les femmes occupent une position inférieure, les causes en sont culturelles et non naturelles. Leur carrière politique fut bien trop courte. Mais elles furent parmi les toutes premières femmes à faire une analyse sérieuse de l'oppression des femmes, même si la plupart de leurs arguments étaient basés sur la Bible. Elles condamnèrent violemment le patriarcat et firent sentir aux femmes les liens qui les unissaient. De façon très moderne, Sarah signait ses lettres: "Thine in the bonds of womanhood".⁵⁵ On dirait *sisterhood* aujourd'hui, mais l'esprit est le même. Surtout, les sœurs Grimké gagnèrent pour les femmes le droit à l'expression et ouvrirent la route à toute une génération de femmes qui suivirent leur lignée: des abolitionnistes devenues féministes, s'appuyant sur des arguments religieux et poursuivant leur but essentiellement au moyen de conférences publiques.

D'autres femmes telles que Lydia Maria Child et Abigail Kelley Foster travaillèrent également d'abord à la cause abolitionniste et ensuite pour les droits des femmes. Abby Kelley écrivit:

"We have good cause to be grateful to the slave for the benefit we have received to ourselves, in working for him. In striving to strike his irons off, we found most surely, that we were manacled ourselves."⁵⁶

Margaret Fuller (1810-1850), parmi toutes ces femmes, fait quelque peu figure de solitaire. On la connaît surtout pour son appartenance au mouvement transcendantaliste. Si les transcendentalistes prêchaient la liberté de l'individu, elle s'aperçut que cela était refusé aux femmes. Pendant cinq ans, elle organisa des "conversations" avec les femmes de Boston. Elle fut rédactrice en chef du journal transcendantaliste *The Dial* de 1840 à 1842 et la première

⁵⁴ E. DUBOIS, *Struggling into Existence*, p. 8.

⁵⁵ SCH, p. 43.

⁵⁶ M. ATKINS, *op. cit.*, p. 5.

femme à faire partie de l'équipe de rédaction d'un journal New Yorkais, *The New York Tribune* de Horace Greeley, à partir de 1845. En 1845, elle publia *Woman in the 19th century*. Bien que le livre soit difficile à lire parce que très intellectuel, bourré de références érudites et quelque peu confus par endroits, le message est clair: la femme doit devenir un être indépendant, un individu qui ne doit compter que sur elle-même et non sur les hommes. Le livre eut une grande influence sur toute une génération de femmes. C'est le premier livre américain qui définit la place des femmes dans la société et propose une alternative cohérente à cette situation.

M. Fuller mourut dans un naufrage à quarante ans, avec son enfant et son mari, au large des côtes américaines.⁵⁷



Dans la première moitié du 19^{ème} siècle, les problèmes furent donc posés de façon assez globale, même si les femmes les plus radicales, telles Fanny Wright, eurent une audience très limitée. La génération suivante ne continua pas dans cette voie, sauf au tout début du mouvement et s'attacha surtout à la lutte suffragiste.

Mais bien que cette première époque présente des aspects assez révolutionnaires, il n'y eut pas de mouvement organisé de femmes, simplement un certain nombre d'individus** qui osèrent aborder la question en public. Cela en resta au stade de la parole le plus souvent ou de l'entreprise individuelle (écoles) mais ouvrit la voie à la génération suivante qui put s'organiser pour essayer de changer les choses grâce à ces femmes qui avaient déjà conquis pour elles le droit d'expression et avaient ébauché une analyse.

⁵⁷ FLE pp. 66-68; M. FULLER, *Woman the Nineteenth Century*, p. vi.

Chapitre 2

**Le “vieux” féminisme
1848-1920**

Un mouvement féministe organisé naquit en 1848, mais sa véritable origine remonte à 1840.

Cette année-là, le mouvement abolitionniste se scinda en deux, quand Abby Kelley fut élue au Comité National de l'*American Anti-Slavery Society*. Il ne s'agissait là, bien sûr, que d'un prétexte, et les causes de la division étaient bien plus profondes. Mais désormais, deux mouvements coexistèrent, l'un admettant les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes, l'autre restant exclusivement masculin. Le mouvement ne retrouva jamais sa vigueur première.

Un peu plus tard, pendant l'été, une convention mondiale anti-esclavagiste se réunit à Londres. La délégation américaine, alignée sur la position de William Lloyd Garrison, comprenait des femmes. Mais après un débat houleux, il fut décidé que celles-ci n'auraient pas le droit de participer aux débats et ne pourraient y assister qu'en spectatrices, depuis le balcon des visiteurs**, cachées aux regards des hommes par un rideau. Garrison et d'autres hommes suivirent les femmes au balcon et refusèrent de participer à la convention en signe de solidarité. Parmi les femmes présentes se trouvaient Lucretia Mott et Elizabeth Cady Stanton qui, au cours de longues conversations dans les rues de Londres, tout au long des six semaines que dura la Convention, se promirent de changer la condition de la femme et de réunir une convention pour en discuter. C'est du moins ainsi que Elizabeth C. Stanton rapporte les événements dans *History of Woman Suffrage*, écrite bien plus tard, et qui est une œuvre de propagande se basant sur les souvenirs personnels des féministes, quelquefois embellis *a posteriori*. Certains historiens contestent cette version des faits et situent la décision beaucoup plus tard.¹

Mais, de toutes façons, il fallut attendre huit ans pour que la convention se réunisse.

Entre temps, une lutte importante se déroula: la première lutte de femmes pour les femmes, pour le droit à la propriété de la femme mariée. En 1836, une proposition de révision de la loi fut présentée à la législature de l'état de New York. La même année arriva aux États-Unis une jeune polonaise, Ernestine L. Rose (1810-1892) qui commença à faire circuler des pétitions pour soutenir le projet de loi. En 1840, E.C. Stanton et Paulina Wright Davis se joignirent à elle. La loi fut votée en mars 1848. Bientôt, le Mississippi, la Pennsylvanie, la Californie et le Wisconsin adoptèrent des lois similaires. Il faut cependant remarquer que le passage de cette loi ne fut pas dû uniquement à l'action des femmes. Les riches propriétaires hollandais qui ne voulaient pas que

¹ R.E. PAULSON, *Women's Suffrage and Prohibition*, p. 34; V. POLLARD, D. KECK, "They almost Seized the Time", STA, p. 266.

leur propriété passe entre des mains autres que celles de leurs fils ou de leurs filles (ils avaient peur des gendres dépensiers) s'organisèrent pour faire passer la loi, et ils avaient bien plus d'influence que les femmes. Sans eux, la loi ne serait pas passée. Mais c'est la première fois que les femmes luttèrent pour elles-mêmes et par elles-mêmes, pour résoudre leurs problèmes en tant que femmes. Les hommes ne les soutinrent pas. Bien que cette loi fut réformatrice (elle ne concernait que des femmes privilégiées), elle marque un pas important en direction d'une reconnaissance des droits de la femme.

Dans la même décennie, des lois furent votées restreignant le travail des enfants et rendant l'éducation obligatoire dans plusieurs états, affaiblissant ainsi l'autorité paternelle. À partir de là, il devint plus facile de remettre en question l'autorité des hommes sur les femmes.²

Pendant l'été 1848, E.C. Stanton et L. Mott se rencontrèrent à nouveau. Au cours d'une réunion avec trois autres femmes quakers, elles décidèrent d'appeler les femmes à une "convention" (bien qu'il n'y ait pas de déléguées) sur la "condition sociale, civile et religieuse et les droits de la femme".³ Elles firent paraître une annonce dans le *Seneca County Courier* du 14 juillet. Puis elles rédigèrent une *Declaration of Sentiments and Resolutions* sur le modèle de la Déclaration d'Indépendance.⁴

Le mercredi dix-neuf juillet 1848, trois cents personnes arrivèrent d'un rayon de quatre-vingts kilomètres pour assister à la Convention de Seneca Falls, dans l'état de New York. Les hommes ne devaient pas être admis le premier jour mais il y en avait quarante et on leur permit tout de même d'entrer. Le mari de L. Mott, James Mott, présida les débats car aucune femme ne s'en sentait le courage. Au cours des deux jours que dura la convention, L. Mott, E.C. Stanton, F. Douglass et bien d'autres encore parlèrent. Toutes les résolutions furent votées à l'unanimité sauf celle concernant le droit de vote qui ne l'emporta que par quelques voix malgré un discours passionné en sa faveur de F. Douglass, ancien esclave, un des leaders du mouvement abolitionniste. Le mari d'E.C. Stanton refusa d'ailleurs d'assister à la convention à cause de cette clause. Beaucoup pensaient que cette résolution discréditerait le mouvement (on avait déjà fait, en d'autres circonstances, une remarque similaire aux sœurs Grimké, et les femmes entendirent souvent cette remarque par la suite quand leurs demandes paraissaient excessives à certains). L. Mott elle-même trouvait cette résolution "excessive" et "prématurée". Une seule parmi les femmes ayant participé à la convention vécut assez

² LER, pp. 80-81; SCH, pp. 72-73.

³ SCH, p. 76.

⁴ On peut voir au *Smithsonian Institution* la table d'acajou sur laquelle fut rédigée la Déclaration, R.E. PAULSON, *op. cit.*, p. 32.

longtemps pour voter lors de l'élection présidentielle de 1920 où les femmes votèrent pour la première fois, **soixante-douze ans plus tard**. Soixante-deux femmes et trente-deux hommes signèrent la déclaration. Plusieurs retirèrent leur signature dans les jours qui suivirent, après lecture des commentaires de la presse. Mais on peut penser que si la presse ne s'était pas déchaînée pour ridiculiser la Convention de Seneca Falls, celle-ci serait passée complètement inaperçue aux États-Unis au lieu de devenir, pour les féministes un événement quasi légendaire.

Parmi les discours et résolutions, on affirma l'égalité de l'homme et de la femme, le droit pour les femmes à la propriété, à l'éducation, à tous les métiers, le droit de participer aux "causes justes", de parler en public, d'enseigner, d'écrire, de disposer de leur salaire, de garder leurs enfants, d'être entendues devant les tribunaux et de voter.

Il est à remarquer que la chapelle qui servit de lieu de réunion et qui devrait être considérée comme monument historique, au même titre qu'*Independence Hall*, est aujourd'hui démolie. Encore récemment, seul un panneau sur le trottoir en indiquait l'emplacement. À la place s'élèvent une station d'essence et un garage.⁵ Mais en août 1973 fut inauguré un *U.S. Women's Hall of Fame* à Seneca Falls, sorte de musée des femmes célèbres américaines. On est revenues** aux sources.⁶

Cette année 1848 était une année de grande agitation sociale et politique dans le monde, l'année des révolutions en Europe, l'année où parut *Le Manifeste Communiste*. La Déclaration de Seneca Falls s'inscrit donc dans ce mouvement de révolte et de recherche de la démocratie. Cependant, elle reste très américaine. Elle imite la Déclaration d'Indépendance, en reconnaissant ainsi implicitement la valeur (ce procédé sera souvent repris par d'autres groupes, notamment les Panthères Noires en 1966). Elle se place donc dans un cadre constitutionnel et fait appel à la raison, à la religion et aux droits inaliénables de l'homme**.

La Déclaration dénonce le statut de la femme de cette époque de façon très claire et s'élève contre l'assujettissement psychologique de la femme. Cependant, elle évite d'analyser la famille et le rôle de la femme dans la famille. Ceci, même si quelques femmes y avaient pensé, aurait été alors inacceptable. Les femmes réclamèrent donc l'égalité de la femme dans tous les domaines, sauf au foyer qui constitue cependant la principale source d'oppression.

Cette analyse a manqué au mouvement qui n'a pas su voir l'oppression de la femme de façon globale. La famille étant le fondement même de la société, toute analyse qui ignore son rôle ne peut être que parcellaire et vouée à l'échec ou alors à des actions ponctuelles, à court

⁵ FLE, p. 71; D. WOODROOFE, *Sisters in Struggle*, p. 7.

⁶ *Newsweek*, 3 septembre 1973, pp. 50-51.

terme. Si le mouvement s'est braqué sur la question du droit de vote, c'est peut-être à cause de ce manque d'analyse que pourtant beaucoup de femmes auraient pu faire (elles ressentaient toutes les contraintes de leur rôle au foyer) mais n'ont pas faite parce que cela était impossible à cette époque quasi victorienne où, rappelons-le, on voilait les pieds de piano. Qui aurait alors osé contester le mythe de la femme "ange gardien" du foyer, très vivace chez les femmes elles-mêmes? Très peu ont essayé de le détruire et, comme Fanny Wright, se sont retrouvées seules en face des suffragistes et d'une société hostile à leurs idées.

Il convient de parler un peu plus longtemps des deux femmes qui ont été à l'origine de ce qui s'appellera, dans une première époque allant en gros jusqu'à la guerre de Sécession, le mouvement pour les droits de la femme.

Lucretia Coffin Mott (1793-1880) venait d'une famille quaker de Nantucket Island où les femmes, à cause des absences prolongées des hommes, pêcheurs de baleine, occupaient une position importante.⁷ De plus, nous l'avons déjà dit, les quakers avaient des notions plus égalitaires que les autres au sujet des femmes.

Lucretia reçut une assez bonne éducation et, comme beaucoup de filles de la petite bourgeoisie, commença par enseigner. Elle épousa James Mott à l'âge de dix-huit ans, mit au monde six enfants et mena une vie domestique bien remplie et heureuse si ce n'est pour la mort d'un fils (ce qui était peu à l'époque, vu le taux élevé de mortalité infantile). Ayant l'habitude des assemblées de quakers, elle commença à prendre la parole dans des réunions publiques en 1818. Puis elle et son mari s'engagèrent à fond dans la lutte abolitionniste, au point que J. Mott abandonna son commerce de coton à Boston à cause du lien entre le coton et l'esclavage (les abolitionnistes s'efforçaient souvent de n'utiliser aucun produit provenant des états esclavagistes bien que cela fut difficile et revint très cher). Les Mott s'installèrent à Philadelphie où Lucretia, à vingt-huit ans, devint pasteur** quaker, droit qui fut toujours refusé à Sarah Grimké.

Comme les sœurs Grimké également, elle s'irrita de plus en plus de voir refusée aux femmes une participation aussi active que celle des hommes dans le mouvement abolitionniste. Elle fonda donc la *Female Anti-Slavery Society* de Philadelphie dont elle resta quarante ans présidente. Puis vint sa rencontre avec E.C. Stanton à la Convention de Londres en 1840.

⁷ FLE, p. 72.

Sur la question du rôle de la femme, L. Mott avait des opinions plus modérées que la plupart des autres féministes. Pour elle, les sexes étaient égaux mais différents (doctrine qui se rapproche beaucoup de celle de “séparés mais égaux” appliquée aux noirs et justifiant en fait leur position subordonnée). Elle ne remit jamais en question le rôle de la femme au foyer tout en réclamant l’égalité dans d’autres domaines tels que l’éducation. Elle considérait que les revendications concernant le droit de vote, l’amour libre, n’étaient que des modes passagères et que “the intelligence of the age is ripe for the woman question, and it only needs the asking on the part of women, to receive”.⁸ Elle joua jusqu’à sa mort un rôle très important dans l’organisation d’un mouvement de femmes et aussi de par son influence sur des féministes telles que E.C. Stanton. Son attitude modérée, son optimisme, faisaient d’elle un personnage sympathique. D’apparence douce et distinguée, L. Mott savait dompter les foules récalcitrantes et les convaincre que les femmes pouvaient combiner féminité et participation active à la vie politique et sociale.⁹

Elizabeth Cady Stanton (1815-1902) fut très influencée par L. Mott qui servit de catalyseur à sa conscience féministe latente, et devint le chef** de file du mouvement pour les droits de la femme. Elle naquit à Johnstown, dans l’état de New York. Alors qu’elle avait onze ans, le fils unique de la famille mourut d’un accident à la fin de ses études universitaires et son père, inconsolable de voir ainsi s’envoler tous ses espoirs (puisque seul un garçon pouvait être promis à de hautes destinées) dit à Elizabeth: “Oh, my daughter, I wish you were a boy!”¹⁰ et elle se promit de faire tout son possible pour remplacer ce frère. Le lendemain elle se mit à apprendre le grec, puis les mathématiques et l’équitation. Son père cependant ne reconnut jamais qu’elle pouvait être l’égale d’un garçon ce dont Elizabeth souffrit, très tard dans sa vie.

Pendant son enfance, cachée dans un coin du bureau de son père, juge et Représentant au Congrès, elle put voir et entendre beaucoup de femmes venir exposer au juge leurs problèmes légaux: leur mari (ou leur fils ayant hérité du père) avaient disposé de leurs biens ou s’appropriaient leurs gains ou avaient obtenu la garde des enfants à la suite d’une séparation. Le juge ne pouvait rien faire légalement pour ces femmes et Elizabeth décida un jour de supprimer aux ciseaux les passages concernant les femmes dans les livres de droit. Son père l’en dissuada en lui montrant la futilité de son geste et lui conseilla d’attendre d’avoir grandi pour essayer de changer les lois, quoique par la suite, quand elle voulut mettre

⁸ RIE, p. 23.

⁹ RIE, pp. 19-23; LER, p. 76.

¹⁰ E.C. STANTON, *Eighty Years and More*, p. 20.

ses bons conseils à exécution, il la désapprouva toujours: ce n'était pas le travail et le rôle d'une femme.

Bien qu'étant la meilleure élève de son école, elle ne put entrer à l'université comme son frère ou les garçons de sa classe. Elle reçut cependant la meilleure éducation qu'une fille puisse obtenir à l'époque en entrant en 1830 pour deux ans à Troy, chez Emma Willard. Cependant elle regretta que l'école ne soit pas mixte et que l'atmosphère religieuse soit oppressive. Et elle n'apprit pas grand-chose qu'elle ne savait déjà.

Tous les ans, elle passait quelques temps chez un parent, Gerrit Smith, dont la maison constituait l'un des relais de l'*underground railroad* où l'on pouvait rencontrer tous les libéraux de l'époque, ce qui éveilla Elizabeth au mouvement de réforme.

En 1840, malgré l'opposition de son père, elle épousa un abolitionniste célèbre, Henry B. Stanton et insista pour que soit supprimé le mot "obéir" de la cérémonie de mariage. Tout de suite après, elle rencontra les sœurs Grimké puis se retrouva, jeune mariée en voyage de noces, à la convention de Londres où pendant six semaines elle eut tout loisir de discuter de la condition de la femme avec L. Mott.¹¹ La lutte abolitionniste (dans laquelle elle n'était d'ailleurs pas directement impliquée) confirma donc en elle une conscience féministe déjà bien éveillée et lui donna le désir d'agir.

Rentrée aux États-Unis, elle se plongea dans la vie de femme au foyer, d'abord avec délices, puis avec une irritation croissante. Sept enfants naquirent entre 1842 et 1859, apportant un surcroît de travail considérable. E.C. Stanton participa à la campagne en faveur du *Woman's Property Act*. Quand, en 1847, la famille s'installa à Seneca Falls, elle devint très consciente de l'isolement et de la routine d'une vie de femme au foyer dans une petite ville. Son mari était souvent absent, les enfants turbulents, les serviteurs difficiles à former à son goût et elle se sentait frustrée loin de la ville où du moins, comme à Boston, elle avait pu mener une certaine vie culturelle et sociale.¹²

"The general discontent I felt with woman's portion as wife, mother, housekeeper, physician, and spiritual guide, the chaotic conditions into which everything fell without her constant supervision, and the wearied, anxious look of the majority of women impressed me with a strong feeling that some active measures should be taken to remedy the wrongs of society in general, and of women in particular."¹³

Puis vinrent la rencontre préparatoire à la convention et la Convention elle-même. E.C. Stanton poursuivit sa carrière de féministe jusqu'à sa mort en 1902, infatigablement. Elle joua un rôle prépondérant dans le mouvement en tant que théoricienne, conférencière, écrivain**.

¹¹ *Ibid.*, pp. 31-33, p. 72, p. 83.

¹² RIE, p. 89.

¹³ E.C. STANTON, *op. cit.*, pp. 147-148.

Douée d'une énergie peu commune, elle se trouva au centre de toutes les batailles et de toutes les controverses qui agitèrent le mouvement.

Deux semaines après Seneca Falls, le 2 août 1848, un autre congrès se tint à Rochester, dans l'état de New York, sur les mêmes principes. Le troisième se réunit un an et demi plus tard, à Salem, dans l'Ohio, et les hommes n'eurent pas le droit de s'exprimer:

“Never did men so suffer. They implored just to say one word but no; the President was inflexible – no man should be heard. If one meekly arose to make a suggestion he was at once ruled out of order. For the first time in the world's history men learned how it felt to sit in silence when questions in which they were interested were under discussions.”¹⁴

Il faut dire qu'avant la guerre civile, au contraire de ce qui se passe aujourd'hui, les hommes étaient les bienvenus dans ces réunions. Des hommes tels que Garrison ou Wendell Phillips y jouaient un rôle important. E.C. Stanton et L. Mott avaient sur la question des idées différentes. La première pensait que les femmes, toutes seules, devaient obtenir leurs droits, tandis que la seconde envisageait plutôt une lutte commune aux hommes et aux femmes. Cette divergence de tactique, face aux hommes, se retrouve aujourd'hui.¹⁵

Une *National Woman's Rights Association* naquit moins d'un an plus tard. Mary H. Hallowell en devint présidente et L. Mott lui succéda en 1852. Le mouvement était officiellement lancé.

Le premier et le deuxième congrès nationaux du nouveau mouvement se tinrent à Worcester dans le Massachusetts en 1850 et 1851 et furent organisés par P. Wright Davis. Des femmes déjà connues y participèrent: L. Stone, L. Mott, P.W. Davis, E. Rose, A.K. Foster et A. Grimké. D'autres femmes émergèrent lors de ces conventions telles Antoinette Brown, Harriot Hunt et Sojourner Truth. Plus de mille déléguées, dont certaines venaient de Californie, ce qui n'était pas alors une mince affaire, se retrouvèrent au premier Congrès, ce qui montre l'impact du mouvement naissant.¹⁶

De 1850 à 1860, avec l'exception de 1857 où trop de leaders** étaient accaparées par des maternités, il y eut un congrès national tous les ans et des congrès locaux.¹⁷

Parler, analyser la condition de la femme constituait le principe travail de ces congrès. De là émergèrent une forme de pensée, des leaders, des recrues, une certaine publicité faite au mouvement.

¹⁴ FLE, p. 80.

¹⁵ D. WOODROOFE, *op. cit.*, p. 7; R.E. PAULSON, *op. cit.*, p. 40.

¹⁶ M. ATKINS, *The Early Feminist Movement in the United States*, p. 6; G. KURLAND, *Lucretia Mott*, pp. 22-24.

¹⁷ B. SALSINI, *Susan B. Anthony*, p. 15.

La presse, d'abord hostile, se borna ensuite à rapporter les événements. Seuls, les journaux abolitionnistes et les journaux de femmes pouvaient servir de moyen d'expression sérieux.

Les femmes ne créèrent pas d'organisation permanente avant la guerre de Sécession, sauf un "Comité Central" composé de femmes de chaque état où un mouvement existait sous une forme quelconque. Les femmes avaient peur d'une organisation rigide et encombrante et pensaient qu'elle serait nuisible à l'effort individuel.

Le contrôle de la propriété, des salaires, la garde des enfants, le divorce, l'éducation, l'emploi, le statut légal des femmes, le concept de l'infériorité des femmes perpétué par la religion établie, tels étaient les points qui paraissaient importants pendant ces années-là. Mises** à part quelques individus, les femmes ne se préoccupaient pas encore du droit de vote.

Le grand problème restait cependant celui de savoir par quels moyens obtenir les réformes nécessaires. Cette question demeura fort longtemps sans réponse.

Une "action" s'engagea, de façon fortuite, sur les vêtements féminins et se termina par un échec.

Au 19^{ème} siècle, les femmes portaient des corsets très serrés qui coupaient la respiration et une demi-douzaine de jupes et jupons traînant à terre et dont le poids pouvait atteindre six kilos ce qui limitait sérieusement les possibilités d'activité physique des femmes et aurait dû d'ailleurs démentir le mythe de leur fragilité. Le seul exercice que quelques femmes aventureuses se permettaient était le patinage et encore, un livre d'étiquette leur recommandait de s'accrocher à la redingote de leurs compagnons afin de profiter du plaisir de cet exercice sans en éprouver la fatigue.¹⁸ C'est alors que Frances Kemble, une actrice très connue à l'époque, puis Elizabeth Smith Miller, fille de Gerrit Smith et cousine d'E.C. Stanton, introduisirent en 1851 le costume que l'on appela *Bloomer* parce que Amelia Bloomer, qui habitait Seneca Falls, en prôna les avantages dans son journal pro-tempérance, *The Lily*, qui devint à partir de là un journal féministe. Le nom d'Amelia Bloomer resta attaché au costume. Il s'agissait d'une tunique ample à la taille, d'une jupe descendant au-dessous du genou et de pantalons turcs allant jusqu'aux chevilles. Ce costume avait été inventé, en fait, par les femmes de la communauté d'Oneida en 1848 pour travailler dehors.¹⁹ E.C. Stanton, (qui se fit également couper les cheveux), Lucy Stone, S.B. Anthony adoptèrent le costume avec enthousiasme et les sœurs Grimké également, bien que déjà âgées, par

¹⁸ JENS, p. 121.

¹⁹ JEN, p. 45.

solidarité. Si ce costume n'était peut-être pas très seyant, il comportait l'énorme avantage de permettre une grande liberté de mouvements et d'être plus sain. Les sanatoriums l'adoptèrent. Ce fut d'abord pour des raisons de santé et de confort que les féministes le portèrent, et non pour lancer une campagne sur ce thème. Mais la presse fit aussitôt le rapprochement entre le costume et des réformes scandaleuses telles que le divorce, l'amour libre ou l'amalgame des races. Les hommes rendirent la vie insupportable aux femmes qui osèrent ainsi se libérer des contraintes vestimentaires en se moquant d'elles et en les suivant dans les rues si bien que l'une après l'autre, elles abandonnèrent ce costume qui, les délivrant de tortures physiques, leur infligeait des tortures mentales et aussi détournait l'attention des autres formes d'oppression de la femme.²⁰

Six ans plus tard, cette mode avait disparu. À la fin du siècle, le Docteur** Mary Walker essaya de créer un mouvement en faveur de vêtements plus pratiques mais rien n'en sortit. La femme du 19^{ème} siècle resta sévèrement limitée dans ses activités à cause des vêtements.²¹

En 1852, S.B. Anthony entra dans le mouvement et lui apporta un sens de l'organisation qui faisait défaut jusque-là et forma avec E.C. Stanton un "couple" efficace pour le mouvement, l'une étant la tête et l'autre le bras. E.C. Stanton pensait, parlait, écrivait; S.B. Anthony organisait et, petit à petit, acquit de l'aisance dans les réunions publiques. On a souvent dit que S.B. Anthony tirait les balles que E.C. Stanton fabriquait.²² E.C. Stanton écrivit à propos de cette association qui domina le mouvement jusqu'à la fin du siècle:

"In thought and sympathy we were one, and in the division labor we exactly complemented each other. I am the better writer, she the better critic. She supplied the facts and statistics, I the philosophy and rhetoric, and, together we have made arguments that stood unshaken through the storms of long years; arguments that no one has answered. Our speeches may be considered the united product of our two brains."²³

Toutes deux développèrent une théorie de la supériorité morale de la femme qui, si elle semble aujourd'hui ridicule, aida beaucoup de femmes de l'époque à surmonter leurs sentiments d'infériorité.

Susan Brownell Anthony (1820-1906) naquit dans le Massachusetts d'une mère baptiste très puritaine et d'un père quaker, fabricant de coton, qui eut sur elle une aussi grande influence que le père d'E.C. Stanton sur sa fille. Il haïssait l'alcool, le tabac et l'esclavage.

²⁰ E.C. STANTON, "The Bloomer Costume", ONE, pp. 114-115; E.C. STANTON, *op. cit.*, pp. 200-204.

²¹ T. LLOYD, *Suffragettes International*, p. 12.

²² B. SALSINI, *op. cit.*, p. 4.

²³ SCH, p. 117.

Susan reçut une bonne éducation et resta longtemps très pieuse. Elle entra dans l'enseignement à quinze ans, dans une école que son père venait d'ouvrir, changea d'école deux ans plus tard puis devint directrice d'une école secondaire de filles. À dix-sept ans déjà, elle réclamait l'égalité des salaires avec les hommes dans l'enseignement (une femme recevait le quart du salaire d'un homme), l'éducation mixte et le droit pour les femmes à l'éducation supérieure. Elle abandonna l'enseignement à trente ans.

Elle entra dans le mouvement de réforme par le biais de la tempérance et fit son premier discours en public en 1849.

En 1848, sa mère et sa sœur assistèrent au congrès de Rochester et lui en parlèrent avec enthousiasme. Susan rencontra E.C. Stanton en 1851 dans les rues de Seneca Falls grâce à A. Bloomer, une amie de S.B. Anthony, et les deux femmes devinrent inséparables. Leur amitié devint bientôt une caractéristique importante du mouvement féministe. S.B. Anthony résidait souvent chez les Stanton et s'occupait des enfants en l'absence d'Elizabeth. Toutes deux rédigeaient tracts, pétitions, discours, lettres, motions au milieu de l'agitation constante d'une maison pleine d'enfants et de visiteurs. S.B. Anthony fut vite convaincue de la nécessité du droit de vote.²⁴

Il était facile de passer alors de la tempérance aux droits de la femme. Les femmes qui militaient en faveur de la tempérance pensaient que, puisque la plupart des alcooliques étaient des hommes, les principales victimes en étaient les femmes, brutalisées par leur mari, sans aucune sécurité matérielle. De plus, comme dans le mouvement abolitionniste, elles se rendirent compte que seuls les hommes avaient droit à la parole et aux postes de commande.

À un congrès, quelqu'un dit à S.B. Anthony: "The sisters were not invited there to speak, but to listen and learn".²⁵ S.B. Anthony quitta la réunion avec d'autres femmes et une *Woman's State Temperance Society* se créa avec E.C. Stanton comme présidente et S.B. Anthony comme secrétaire. Quand les hommes prirent de l'influence dans l'organisation, E.C. Stanton perdit son poste et les deux femmes démissionnèrent en 1853, et en fait abandonnèrent cette lutte. Mais peu à peu on accepta les déléguées.

La même année, à un congrès de professeurs à Rochester, S.B. Anthony fit remarquer que bien que les deux tiers des déléguées fussent des femmes, seuls les hommes s'étaient exprimés les deux premiers jours. Elle demanda donc la parole et l'obtint après une demi-heure de débats houleux.

²⁴ KOM, p. 92; B. SALSINI, *op. cit.*, p. 9.

²⁵ B. SALSINI, *op. cit.*, pp. 15-16.

Elle assista à son premier congrès féministe à Syracuse en septembre 1852 où elle fut l'une des secrétaires. Bientôt, elle se trouva chargée d'une partie considérable du travail, car elle était disponible, consentante, efficace, douée de sens pratique, alors que des femmes comme E.C. Stanton, à cause de leurs charges familiales, disposaient d'une liberté et mobilité moins grandes. E.C. Stanton, par exemple, assista pour la première fois à un congrès national en 1860.²⁶

En 1854, S.B. Anthony organisa une campagne dans l'état de New York pour faire pression sur la législature afin d'obtenir une révision de la loi sur la propriété de la femme mariée. Elle concentra la campagne sur trois points: le contrôle par les femmes de leurs propres gains, la garde des enfants en cas de divorce, le droit de vote.

S. B. Anthony choisit soixante femmes, une dans chaque comté de l'état, qui devraient être responsables de la collecte des signatures. Il s'agissait là d'un travail difficile. Il fallait voyager dans des conditions primitives. Les femmes seules, à cette époque, avaient de la difficulté à trouver gîte et couvert. De plus, elles ne pouvaient pas compter sur une organisation et n'avaient pas d'argent. C'était un miracle chaque fois renouvelé que d'arriver à organiser des réunions publiques, faire imprimer des tracts, des affiches, faire passer des communiqués de presse.

Cette façon de procéder, si commune aujourd'hui aux militants**, était à l'époque révolutionnaire. Toutes les féministes du 19^{ème} siècle se heurtèrent au même genre de difficultés matérielles. De plus, recueillir des signatures pour une pétition ne constitue pas un travail exaltant et elles se faisaient souvent claquer la porte au nez. Il fallait beaucoup de courage et de détermination pour mener à bien une tâche considérée comme non convenable pour une femme.

En dix semaines, elles obtinrent six mille signatures. Les féministes avaient projeté de tenir un congrès pour les femmes de l'état de New York pendant la session de la législature. En 1854, E.C. Stanton fut invitée à parler devant un comité judiciaire de l'assemblée, la première femme de l'état dans ce cas. Bien sûr, la loi ne passa pas et les femmes se remirent en quête d'autres signatures. En 1855, l'assemblée prit une décision négative dont le texte reste un monument de sexisme bien dans la ligne de la lettre pastorale. Aucun corps officiel n'oserait aujourd'hui produire de tels documents.²⁷ La loi ne fut votée qu'en 1860.

²⁶ B. SALSINI, *Elizabeth Cady Stanton*, p. 16; L.R. L.R. NOUN, *Strong-minded Women*, p. 10.

²⁷ FLE, pp. 87-88; "New York State Legislative Report", KRA, p. 191.

En 1856, S.B. Anthony partit en tournée pour l'*American Anti-Slavery Society* avec un salaire de dix dollars par semaine, le salaire d'un professeur homme, puis organisa un meeting à la mort de John Brown à Rochester. On brûla son effigie à Syracuse.

En 1860, à la veille de la guerre civile, E.C. Stanton et S.B. Anthony demandèrent au congrès national des droits de la femme d'agir pour que les lois sur le divorce soient libéralisées. Cette requête fut très controversée. Un pasteur reprocha à S.B. Anthony, en tant que célibataire, de participer à une discussion sur le mariage: "Well, Mr. Mayo," répondit-elle, "you are not a slave. Suppose you quit lecturing on slavery?" Elle aida une femme à cacher son enfant qui aurait dû être, selon la loi, donné au père. Elle trouva peu de gens pour soutenir son action. Beaucoup de réformateurs tels que Garrison soutenaient seulement en principe les droits des femmes.²⁸

Donc, à la veille de la guerre civile, nous assistons à la naissance d'un mouvement féministe organisé, armé d'une philosophie cohérente, d'une analyse assez poussée, de leaders dévouées** et de milliers de militantes anonymes, chacune contribuant dans la mesure de ses moyens, à l'organisation d'un mouvement efficace.

Mais, tout comme avant 1848, le mouvement restait cantonné à la petite bourgeoisie du Nord et de l'Ouest. Ni les femmes du Sud, ni les femmes noires, ni les ouvrières n'y participèrent.

Le code social du Sud restait rigide. Les femmes n'entrèrent pas dans l'industrie puisque le Sud restait presque entièrement agricole. Enfin, l'institution de l'esclavage, omniprésente, étouffa toute tendance à la réforme ou à la dissension. Ceux** qui n'étaient pas d'accord avec le mode de vie sudiste ne pouvaient s'exprimer ou, comme les sœurs Grimké, devaient partir vers le Nord. On ne trouve à cette époque dans le Sud aucune école de filles comparable à Troy ou Oberlin. Quant à la femme noire, libre ou esclave, son problème principal restait un problème de survie ou de liberté. La conscience féministe est, hélas, souvent, un privilège de privilégiées.

Il faut cependant parler de deux femmes noires qui devinrent si célèbres par leur lutte en faveur des esclaves et des femmes qu'on ne peut les ignorer.

Harriet Ross Tubman (1820-1913) naquit esclave dans le Maryland et devint la passeuse d'esclaves vers le Nord la plus connue et la plus efficace. Elle commença à travailler à l'âge de quatre ans. À douze ans, on l'envoya faire le travail des champs. À quinze ans, elle essaya d'empêcher son maître de tirer sur un autre esclave et, pour son audace, reçut sur la tête un

²⁸ B. SALSINI, *op. cit.*, pp. 18-19.

poids d'un kilo qui lui fractura le crâne, lui valut trois mois dans le coma et lui laissa une profonde cicatrice. Par la suite, tout au long de sa vie, elle souffrit quotidiennement d'étourdissements, d'évanouissements imprévus. À vingt-cinq ans (en 1844) elle épousa un noir libre, John Tubman. Après avoir patiemment économisé cinq dollars, elle paya un homme de loi pour retrouver ses origines et s'aperçut qu'en fait elle était une femme libre: sa mère avait été libérée à la mort de son maître en 1780. Mais les esclaves n'ayant aucun droit, l'héritier ne tint aucun compte du testament et vendit la mère d'Harriet. Celle-ci ayant peur d'être vendue quand son maître mourut, s'échappa seule vers le Nord en 1849, on imagine avec quelles difficultés. Elle arriva à Philadelphie, se mit à travailler et à économiser puis, en 1850, commença à "passer" des esclaves du Sud vers le Nord, dont tous les membres de sa famille (sauf son mari qui refusa de la suivre, bien que libre). Sous ses jupes, elle portait toujours un revolver dont elle menaçait les craintifs en disant: "You go on or die". Elle sauva ainsi trois cents esclaves en dix-neuf voyages entre 1850 et 1860 et ne perdit jamais un seul "passager". Elle devint un personnage quasi mythique que l'on appelait "Moïse" et un planteur offrit jusqu'à quarante mille dollars de récompense pour sa capture, une somme fantastique pour l'époque.

Pendant la guerre de Sécession, Harriet Tubman servit d'éclaireuse, d'infirmière et d'espionne à un régiment d'anciens esclaves et ne se fit jamais payer ses services, ce dont elle fut largement récompensée à la fin de la guerre par un contrôleur de train qui, même en voyant son certificat d'infirmière, lui refusa le droit de monter dans un compartiment de voyageurs et l'obligea à faire le trajet dans un wagon de marchandises!

Elle se remaria en 1869 (son premier mari mourut en 1867, tué par un blanc lors d'une dispute) et vécut dans la misère. Elle participa à plusieurs congrès de femmes et contribua à la fondation de la Fédération Nationale des Femmes Afro-Américaines. À la mort de son mari en 1888, elle reçut pour la première fois de l'argent du gouvernement: une pension de veuve de guerre s'élevant à huit dollars par mois et à quatre-vingts ans elle reçut enfin une pension de vingt dollars par mois. Elle mourut à 93 ans et fut enterrée avec les honneurs militaires.²⁹

Harriet Tubman est un exemple remarquable de femme militante, de ce que peut arriver à faire une femme malgré les obstacles de sexe et de couleur, ce qui prouve une fois de plus que le sexe ou la couleur comptent peu quand les individus** sont motivées pour agir.

Sojourner Truth (1797-1893) naquit également dans l'esclavage, près de Kingston, sur la rivière Hudson, sous le nom d'Isabella. Elle fut vendue deux fois avant l'âge de quatorze

²⁹ LER, pp. 66-67; H. H. GERSH, pp. 204-224; FLE, pp. 95-96; *Women, A Journal of Liberation*, Spring '70, pp. 12-15; E. CONRAD, *Harriet Tubman*.

ans et violée par son maître. Celui-ci lui refusa le droit d'épouser l'homme de son choix et la battit en présence de celui-ci pour la punir de ses idées d'indépendance. Elle épousa un autre homme avec l'"approbation" de son maître et mit au monde treize enfants dont la plupart furent vendus. Elle resta illettrée toute sa vie. Elle devint libre en 1827, quand l'état de New York abolit l'esclavage.

Arrivée à New York, elle travailla comme domestique et, fait sans précédent, gagna la liberté d'un de ses fils devant un tribunal. Ses croyances mystiques la conduisirent à prêcher pour la liberté, puis elle se lança dans la campagne abolitionniste sous le nom de Sojourner Truth. En 1850, elle assista au congrès de Worcester, la seule femme noire de l'assemblée.

C'est en 1851 qu'elle fit son discours le plus célèbre, à un congrès sur les droits de la femme à Akron, dans l'Ohio. La séance était orageuse, les hommes empêchaient les débats de se dérouler normalement. Elle supplia la présidente de séance, Frances Dana Gage, de la laisser parler et, dans un discours très court, répondit une fois pour toutes et de la meilleure façon possible, à l'argument selon lequel la femme, être faible donc à protéger, occupe en fait une position privilégiée: elle, une esclave elle faisait le travail d'un homme, personne ne l'aidait, elle avait souffert sous l'esclavage, et cependant, n'était-elle pas une femme?

L'effet fut magique et le public calmé par ces arguments frappants. Ses arguments vigoureux et concis, son attitude digne, impressionnaient le public. Elle n'avait peur de rien, convaincue que Dieu lui avait parlé. Après la guerre civile, elle contribua à donner une formation professionnelle aux femmes noires. À plus de quatre-vingts ans, bien avant Rosa Parks, elle enfreignait volontairement les lois Jim Crow en montant dans la partie des bus réservée aux blancs et faisait encore des discours en public.

Ces deux femmes sont oubliées de l'histoire. Deux défauts majeurs les ont ainsi reléguées dans l'oubli: elles étaient noires et femmes. C'est pourquoi leur "carrière" est d'autant plus remarquable: elles ont surmonté deux handicaps terribles au 19^{ème} siècle. De plus, acquérir une conscience féminine avec le problème majeur d'être noire représentait à l'époque un tour de force qui dénotait deux personnalités exceptionnelles.

Pendant la guerre civile, comme pendant toutes les guerres, les femmes jouèrent un rôle considérable, aussi bien dans l'effort de guerre que sur la scène politique. Comme toutes les guerres également, la guerre de Sécession amena de profonds changements dans la société en général et la distribution des rôles en particulier.

Les femmes servirent d'auxiliaires pendant la guerre bien que, comme pendant la guerre d'Indépendance, environ quatre cents femmes, déguisées en hommes, se joignirent aux

troupes de combat. Elles servirent aussi, telles H. Tubman, d'espionnes, de saboteuses, d'éclaireuses, de messagères. Mais la majorité des femmes travaillèrent à l'approvisionnement des soldats, la confection d'uniformes et de vêtements, l'organisation de collectes.

Les services sanitaires de l'armée, avec quarante lits, aucun moyen de transport pour les blessés, étaient pour le moins inadéquats. En avril 1861, trois mille femmes se groupèrent autour du Dr** Elizabeth Blackwell, la première femme médecin des États-Unis, belle-sœur de Lucy Stone, et reçurent une formation d'infirmières militaires. En juin de la même année, Lincoln établit la Commission Sanitaire des États-Unis qui regroupa toutes les associations de ce genre et permit ainsi une meilleure coordination des services de santé. Dorothea Dix, qui avait déjà acquis une certaine renommée en s'occupant de la réforme des prisons et des asiles, fut nommée à soixante ans directrice en chef des infirmières. Elle n'acceptait que les femmes de plus de trente ans et physiquement fortes et laides. Trois mille deux cents femmes environ, provenant de tous les milieux, travaillèrent ainsi dans les services médicaux de l'armée dans des conditions souvent très difficiles. On ne reconnut leurs services que beaucoup plus tard, en 1892, quand le Congrès vota, sans enthousiasme, une loi leur accordant une pension de douze dollars par mois. Entre temps, beaucoup vécurent dans la misère. Cependant la guerre permit ainsi l'accès des femmes à une nouvelle profession. Certaines, telles Mary Livermore, Louisa May Alcott et Clara Barton, qui fonda la Croix Rouge internationale et la Croix Rouge américaine, participèrent également au mouvement féministe.

À l'arrière, comme toujours en temps de guerre, les femmes durent prendre la place des hommes dans les fermes, les plantations, les usines, les magasins. Pour la première fois, les femmes travaillèrent dans les bureaux du gouvernement fédéral. Ces femmes, comme toutes les autres, présentaient deux avantages: elles étaient libres à une époque où l'on manquait de main-d'œuvre et elles acceptaient des salaires inférieurs à ceux des hommes. Beaucoup de femmes apprirent ainsi certains métiers tels que l'imprimerie, le commerce, le travail de bureau, de banque; on en trouva même capitaines de bateaux, agents** de change, ordonnatrices des pompes funèbres.

De plus, surtout dans le Sud, les femmes souffrirent d'avoir à continuer à nourrir leur famille alors que les denrées alimentaires se faisaient rares. Elles inventèrent toutes sortes de succédanés. On assista à des émeutes très violentes à New York, à la Nouvelle Orléans et à Atlanta auxquelles les femmes, à demi affamées, participèrent en grand nombre. L'émeute de New York, qui dura trois jours en 1863, commença comme une protestation contre le fait que ceux qui étaient appelés à l'armée pouvaient acheter un substitut pour trois cents dollars. Les ouvriers qui ne pouvaient payer une telle somme eurent peur que les noirs ne prennent alors

leur travail et l'émeute se transforma en émeute raciale. On vit des femmes devenir aussi violentes que les hommes et participer aux pillages et aux meurtres.

Quant aux féministes, elles reléguèrent au deuxième plan leurs revendications spécifiques pendant la guerre, ce qui fut un tort car, en 1862, l'état de New York amenda la loi pour laquelle elles s'étaient battues jusqu'en 1860. On enleva aux femmes mariées l'égalité des droits concernant la garde des enfants et on supprima la loi garantissant aux veuves ayant des enfants mineurs le contrôle de la propriété de leur mari.³⁰ Les féministes se joignirent donc à l'effort de guerre ou plutôt soutinrent la cause de l'esclave car, comme beaucoup d'abolitionnistes, elles n'avaient guère confiance en Lincoln qu'elles soupçonnaient capable de compromis avec les états du Sud.

Lors d'un congrès à New York, le quatorze mai 1863, elles formèrent la *Woman's National Loyal League*, peu après la Proclamation d'Émancipation. E.C. Stanton en devint présidente et S.B. Anthony secrétaire. Il fallut toute l'éloquence de S.B. Anthony, E.C. Stanton, L. Stone, E. Rose et A. Grimké pour parvenir à un accord. Les femmes se proposèrent de soutenir le gouvernement tant que la guerre resterait une guerre pour la liberté (S.B. Anthony, quaker, donc pacifiste, était opposée à toute forme de guerre). Elles se fixèrent le seul et unique but de recueillir un million de signatures (ce qui représentait un vingtième de la population du Nord) demandant la fin de l'esclavage dans tous les états. Elles en avaient obtenu quatre cent mille en août 1864, ce qui était déjà assez remarquable.³¹ Une nouvelle venue au féminisme, Anna Dickinson, alors âgée de dix-sept ans, organisa des centaines de réunions pour soutenir le treizième amendement.

À la fin de la guerre se posa aux féministes le problème du quatorzième amendement. Elles pensaient que, puisqu'on allait donner le droit de vote aux noirs, on devrait aussi le donner aux femmes, d'une part parce que la moitié des noirs étaient des femmes, d'autre part parce que les femmes s'étaient battues pour les noirs et enfin tout simplement parce qu'il s'agissait d'un **droit**. Beaucoup d'abolitionnistes, leurs alliés pendant des années, et même F. Douglass, pensaient au contraire que les femmes devraient attendre pour l'instant car c'était "l'heure du noir", ce à quoi E.C. Stanton répondit: "The demand of the hour is equal rights to all".³² Plus tard, elle écrivit dans le numéro du 14 janvier 1869 de *The Revolution*:

"Tyranny on a Southern plantation is far more easily seen by white men in the North than the wrongs of the women in their own households."³³

³⁰ M.A.B. OAKLEY, *Elizabeth Cady Stanton*, p. 70.

³¹ LER, pp. 95-105; FLE, pp. 105-112.

³² SCH, p. 129; J. J. COWLEY, *Pioneers of Women's Liberation*, p. 10.

³³ M.A.B. OAKLEY, *op. cit.*, p. 87.

Au premier congrès des droits de la femme d'après-guerre, en mai 1866, se forma une *American Equal Rights Association* qui remplaçait l'autre organisation afin de promouvoir les intérêts des femmes et des noirs. L. Mott fut élue présidente et E.C. Stanton vice-présidente.³⁴ Il devint vite apparent, sous la direction de Wendell Phillips, Horace Greely et Gerrit Smith que l'effort allait porter surtout sur le passage du quatorzième amendement qui, pour la première fois, comportait le mot *male*, la question du suffrage des femmes ayant été jusque-là laissée aux états. La discrimination sexuelle devenait donc officielle à l'échelon fédéral et par conséquent plus difficile à détruire.

Un référendum fut organisé dans le Kansas pendant l'automne de 1867, proposant deux modifications possibles à la constitution de l'état: l'une supprimait le mot *male* des conditions de vote, l'autre le mot *black*. C'était une campagne test et les féministes les plus célèbres se lancèrent dans la bataille, dans des conditions matérielles épouvantables: L. Stone et son mari, Olympia Brown, l'une des premières femmes pasteur**, E.C. Stanton, S.B. Anthony. Les femmes perdirent, ne recevant que neuf mille voix sur trente mille. Les noirs perdirent aussi avec onze mille voix. C'était le premier d'une série de cinquante-six référendums d'état qui devaient avoir lieu entre 1867 et 1918.

Le quatorzième amendement fut ratifié en juillet 1868 et le quinzième le 30 mars 1870, donnant officiellement aux noirs le droit de vote et introduisant définitivement le mot *male* dans la Constitution.³⁵ En pratique, bien sûr, et aujourd'hui encore, l'on inventa toutes sortes de moyens pour empêcher les noirs de voter alors que les femmes, qui reçurent le droit de vote bien plus tard, ne rencontrèrent pas de telles difficultés dans ce domaine.

Pendant la campagne du Kansas, E.C. Stanton et S.B. Anthony rencontrèrent un allié en la personne de George Francis Train, un personnage quelque peu douteux, financier, spéculateur, *copperhead* (Nordiste, adversaire de la guerre de Sécession), anti-noir, dandy, démocrate (E.C. Stanton et S.B. Anthony étaient républicaines), candidat à la présidence, défenseur de l'Irlande, de la journée de huit heures et des droits de la femme. Il se joignit aux deux femmes comme orateur. Un soir, au cours d'une réunion publique, il annonça, sans avoir prévenu S.B. Anthony, que celle-ci lancerait un journal hebdomadaire avec E.C. Stanton, appelé *The Revolution*. Le prix de souscription serait de deux dollars et la maxime sur la page de garde: "Principle, not policy; justice, not favors. Men, their rights, and nothing more;

³⁴ RIE, p. 54.

³⁵ FLE, pp. 142-149; LER p. 108.

women, their rights, and nothing less”.³⁶ Train paya les dépenses du voyage de retour des deux femmes et leur permit de faire une tournée dans les grandes villes des États-Unis.

Le premier numéro de *The Revolution* parut le 8 janvier 1868, un mois après leur retour à New York. Tandis que E.C. Stanton était rédactrice en chef, bien sûr, S.B. Anthony s’occupa des aspects matériels du journal, aidée par Anna Dickinson, P.W. Davis (qui avait abandonné *The Una*) et M.J. Gage. Le journal devint vite largement déficitaire. Il n’acceptait que la publicité qui plaisait à E.C. Stanton et S.B. Anthony et Train, en prison en Irlande, ne donnait plus d’argent. De plus, le journal n’était pas très populaire. Son nom déjà effrayait. Et il attaquait la religion, la morale, le système légal, l’économie, le mariage, et prônait toutes sortes de réformes telles que la journée de huit heures, l’indépendance de l’Irlande, une politique de l’argent moins stricte.³⁷ Mais ce journal de seize pages jouait par là un rôle important de tribune pour les idées féministes et aussi de moyen d’information sur toutes les activités des femmes au travail, dans les clubs, dans les professions libérales, à l’étranger.

Le mouvement se divisa au congrès de mai 1869 à New York sur la question du vote même. Tout de suite après le congrès, S.B. Anthony et E.C. Stanton organisèrent la *National Woman Suffrage Association* (ou NWSA ou “Nationale”) dans laquelle les hommes ne pourraient pas avoir de responsabilités car elles pensaient qu’ils les avaient trahies lors du passage des quatorzième et quinzième amendements. Pourraient devenir membres les femmes décidées à suivre la ligne de S.B. Anthony et E.C. Stanton. L. Mott, Maria C. Wright, E. Rose, O. Brown, E.S. Miller se joignirent à elles. Furent nommés présidents** L. Mott et T. Tilton (pourtant un homme).³⁸

En novembre 1869, à Cleveland, une autre organisation se créa, l’*American Woman Suffrage Association* (ou AWSA, ou “Américaine”), ouverte aux hommes. S.B. Anthony y participa quelques temps. Fait nouveau, seules les déléguées envoyées par des organisations suffragistes “reconnues” pourraient participer aux congrès. La nouvelle association nomma comme premier président Henry Ward Beecher. L’“Américaine” créa elle aussi son propre journal, *The Woman’s Journal*, publié pour la première fois à Boston le 18 janvier 1870, jour anniversaire de la fondation de *The Revolution*. Les responsables en étaient L. Stone et son mari, Julia Ward Howe, auteur** de “Battle Hymn of the Republic” et Mary Livermore. Le journal de l’AWSA s’adressait aux femmes des clubs, aux professions libérales, aux écrivains**. Beaucoup de ces femmes n’étaient pas prêtes à soutenir le droit de vote.

³⁶ RIE, p. 176.

³⁷ M.A.B. OAKLEY, *op. cit.*, pp. 84-86; M. ATKINS, *op. cit.*, p. 7.

³⁸ M.A.B. OAKLEY, *op. cit.*, pp. 90-91; RIE, pp. 54-55.

The Revolution s'adressait plutôt aux femmes exploitées ou rejetées par la société à cause de leurs idées. Mais, accablé de difficultés financières et concurrencé par le nouveau journal, il dut cesser sa publication le 22 mai 1870. S.B. Anthony passa six ans à payer, de sa poche, les dix mille dollars de dettes laissées par le journal. Le journal fut vendu un dollar et devint un journal littéraire et mondain, avant d'être racheté, dix-huit mois plus tard, par le *Christian Enquirer* de New York.³⁹

Les deux associations restèrent séparées et indépendantes l'une de l'autre pendant vingt ans, malgré quelques tentatives de réconciliation. Il y avait conflit idéologique entre les deux groupes, non sur le droit de vote mais sur les **moyens** à employer pour l'obtenir.

L'AWSA, plus conservatrice, évita les problèmes controversés, tels le droit au divorce, la critique de la religion, l'organisation des ouvrières, ce qui aurait pu indisposer certains groupes influents. Elle concentra son effort sur l'obtention du droit de vote dans quelques états puisque les états avaient le droit d'établir leurs propres règles en matière de suffrage.

La NWSA, au contraire, continua à agiter les problèmes des droits de la femme dans un sens large, considérant le vote comme un problème important parmi beaucoup d'autres⁴⁰ et qui ne pouvait se résoudre que par un amendement constitutionnel fédéral:

“[W]e are not dreamers or fanatics; and we know that the ballot, when we get it, will achieve for woman no more than it has achieved for man [...] The ballot is not even half the loaf; it is only a crust – a crumb. The ballot touches only those interests, either of women or men, which take their roots in political questions. But woman's chief discontent is not with her political, but with her social, and particularly her marital bondage. The solemn and profound question of marriage [...] is of more vital consequence to woman's welfare, reaches down to a deeper depth in woman's heart, and more thoroughly constitutes the core of the woman's movement, than any such superficial and fragmentary question as woman's suffrage.”⁴¹

Il est difficile de dire quel groupe détenait la position correcte. La Nationale avait certainement raison sur deux points: elle rejeta le concept d'une "idée par génération" et demanda le droit de vote des noirs et des femmes en même temps. Après tout, la guerre civile avait comme principe de donner à tous l'égalité devant la loi.

D'autre part, la Nationale eut raison de ne compter que sur les femmes puisque leurs alliés ne les avaient pas soutenues jusqu'au bout. Mais elle eut tort de ne pas appuyer la demande des noirs pour le droit de vote, ce que fit l'Américaine qui pensait à juste titre que l'obtention du droit de vote par les noirs rendrait les choses plus faciles pour les femmes.

³⁹ M.A.B. OAKLEY, *op. cit.*, p. 91.

⁴⁰ B. SALSINI, *Elizabeth Cady Stanton*, p. 23.

⁴¹ M. ATKINS, *op. cit.*, p. 7.

N'oublions pas non plus le rôle des politiciens, aussi bien des Démocrates que des Républicains, qui firent tout ce qu'ils purent pour diviser les femmes et les noirs dans leur lutte. Les arguments étant les mêmes, la logique aurait voulu qu'ils soutiennent le droit de vote pour les deux groupes. Mais comme fit remarquer un jour un Républicain à E.C. Stanton, ils n'étaient pas les esclaves de la logique mais les esclaves de la politique.⁴²

Enfin, l'époque n'était pas mûre et il fallut que les changements de la société forcent le gouvernement à accorder le droit de vote aux femmes.

Les femmes de la NWSA furent amenées à se mêler d'affaires assez douteuses, la plus célèbre étant sans doute l'affaire Claflin.

Victoria Claflin Woodhull (1838-1927) venait d'un milieu quelque peu particulier. Son père traitait femme et enfants avec une extrême cruauté et s'adonnait au spiritualisme. Victoria elle-même, encore enfant, et plus tard tout au long de sa vie, prétendit recevoir des visions. Elle épousa à quatorze ans un certain Docteur Channing Woodhull, charlatan et buveur invétéré qui lui fit deux enfants et se laissa entretenir pendant les onze ans d'un mariage qui se termina par un divorce. Victoria travailla quelques temps comme voyante extralucide, ce que faisait sa sœur depuis son enfance. En 1868, elle fit son apparition à New York avec cette sœur, Tennessee Claflin (1846-1923). Elles trouvèrent un protecteur en la personne de Cornelius Vanderbilt qui s'intéressait lui aussi à l'occultisme (et aux jeunes femmes). Sous son aile, les deux sœurs, pionnières en ce domaine, ouvrirent en 1869 une banque et une agence de change, "Woodhull, Claflin and Co., Bankers and Brokers", dans le quartier de Wall Street. Cela étonna et fit scandale, d'autant plus que "Vicky et Tennie" acquirent une réputation de femmes "faciles". En 1870, elles se mirent à publier un journal, *Woodhull and Claflin's Weekly* qui connut un certain succès en épousant des causes aussi diverses que les droits de la femme, l'amour libre, la prostitution, l'avortement, les maladies vénériennes, le socialisme (elles furent les premières à publier *Le manifeste communiste*), le spiritualisme, le charlatanisme. La première maxime du journal, "Upward and Onward" fut remplacée en octobre 1870 par: "Progress! Free thought! Untrammelled lives! Breaking the ground for future generations!"⁴³ En janvier 1870, V. Woodhull réclama le droit de vote pour les femmes devant un comité judiciaire du Congrès qui reconnaissait donc par là, pour la première fois, que c'était un problème sérieux. Elle utilisa l'argument employé plus tard par S.B. Anthony selon lequel les quinzième et seizième amendements mentionnaient des "personnes", donc n'excluaient pas les femmes.

⁴² D. WOODROOFE, *op. cit.*, pp. 10-11.

⁴³ A. KISNER, *The Lives and Writings of Notorious V. Woodhull and her Sister T. Claflin*, p. 19.

Les militantes de la NWSA, enthousiasmées par cette action, invitèrent V. Woodhull à parler à leur Congrès le jour même (la NWSA, qui voulait obtenir un amendement fédéral, tenait tous ses congrès à Washington pour pouvoir faire pression sur le gouvernement plus efficacement). La même année, dans un meeting public à New York, elle annonça: “I am a free lover!” ce qui déchaîna presse et clergé. L’année suivante, Victoria Woodhull essaya de prendre la direction de la NWSA et, empêchée par S.B. Anthony qui fut obligée, pour ce faire, d’éteindre les lumières dans la salle, forma son propre parti qui la nomma candidate à la présidence des États-Unis, avec Frederick Douglass (qui n’était pas au courant et n’accepta jamais) comme vice-président.

Entre temps, le scandale Beecher-Tilton avait éclaté. En novembre 1871, les sœurs Claflin, lassées des attaques à leur moralité, voulurent montrer l’hypocrisie de leurs censeurs et dénoncèrent dans leur journal la liaison entre Henry Ward Beecher, célèbre par sa piété et son libéralisme, le prédicateur le plus connu de l’époque et premier président de l’AWSA, et Elizabeth Tilton, femme de Theodore Tilton, réformiste, rédacteur d’un journal célèbre, premier président de la NWSA et ami de S.B. Anthony et E.C. Stanton. Le soir même le journal se vendait quarante dollars pièce.⁴⁴ Un procès s’ensuivit qui traîna pendant des mois et se termina par un non-lieu.

S.B. Anthony et E.C. Stanton prirent fait et cause pour les sœurs Claflin et madame Tilton, ne perdit aucune occasion dans la presse pour dire que, dans une telle affaire, la femme est toujours la principale victime puisque, dans le cadre des lois de l’état de New York, Elizabeth Tilton n’avait pas même le droit de se défendre elle-même devant un tribunal. En 1877, Tennie et Vicky partirent pour l’Angleterre où elles firent une campagne de presse réfutant les idées qu’elles avaient prônées jusque-là. En 1880, Victoria se présenta de nouveau à la présidence des États-Unis et ne reçut aucune voix. Les deux sœurs épousèrent des Anglais de la haute société et menèrent une vie très calme et très respectable jusqu’à leur mort.

L’épisode Woodhull fit la une des journaux pendant des années. Malheureusement pour la NWSA, on associa une fois de plus amour libre et relâchement des mœurs avec féminisme, ce qui peut-être poussa l’équipe Stanton-Anthony à se montrer plus conservatrice par la suite. L’AWSA, quant à elle, tout en soutenant madame Tilton dans son journal, accorda moins d’importance à l’affaire et s’en sortit sans égratignures.

Au premier abord, la carrière des sœurs Claflin n’a pas l’air très sérieuse: elle représente une succession de scandales, d’affaires douteuses. Mais Tennessee surtout contribua

⁴⁴ D. WOODROOFE, *op. cit.*, p. 19.

énormément à faire progresser l'analyse du rôle de la femme, par exemple en dénonçant l'idéal puritain de la chasteté de la femme, ou en prônant son indépendance économique. Cependant les deux sœurs Claflin firent tellement scandale que les suffragistes évitèrent par la suite de spéculer sur le mariage et la famille et se concentrèrent sur le droit de vote. Le mouvement perdit ainsi beaucoup de son intérêt et de sa richesse.⁴⁵

Si la lutte suffragiste stagna longtemps, par contre, depuis quelques années certaines femmes surmontaient d'énormes difficultés pour se faire admettre dans certains domaines réservés jusque-là aux hommes.

En 1848, l'année de Seneca Falls, Maria Mitchell fut la première femme à entrer à l'*American Academy of Arts and Sciences*, en tant qu'astronome. Le domaine de la médecine, certainement un des plus réactionnaires, céda lui aussi peu à peu. En 1838, Mary Gove Nichols donna des leçons d'anatomie à des femmes; Paulina Wright Davis essaya d'utiliser un mannequin pour illustrer des leçons de physiologie et vit les femmes de son auditoire s'en aller précipitamment ou même s'évanouir; Harriot K. Hunt, à qui l'on refusa l'entrée de l'école de médecine de Harvard, pratiqua la médecine pendant des années. La première femme à obtenir un diplôme de médecin** fut Elizabeth Blackwell en 1849. Au début de la décennie suivante, on vit l'ouverture d'écoles de médecine pour femmes.⁴⁶

Dans les années cinquante, Antoinette Brown devint la première femme pasteur**. En 1879, Belva Lockwood, après les essais infructueux de beaucoup d'autres femmes, fut la première femme de loi admise au barreau.

Toutes ces femmes jouèrent un rôle important dans le mouvement féministe: il était difficile en effet, dans de telles conditions, de ne pas s'apercevoir qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas dans la société! De la prise de conscience individuelle, elles passèrent donc tout naturellement à une prise de conscience collective.⁴⁷

Cependant, les femmes restèrent peu nombreuses dans les professions libérales au 19^{ème} siècle, à cause des obstacles mis sur leur chemin, et aussi à cause de l'opposition de leur propre famille qui très souvent les rejetait quand elles manifestaient ce genre d'ambitions.

Peu à peu, les femmes parvinrent à entrer dans l'enseignement supérieur. Un des idéaux du 19^{ème} siècle était l'extension de l'éducation primaire et secondaire. Les femmes constituant

⁴⁵ A. KISNER, *op. cit.*; L.R. NOUN, *op. cit.*, pp. 169-175; RIE, pp. 144-150; FLE, pp. 153-154; SCH, pp. 143-145; ONE, pp. 27-29.

⁴⁶ RIE, p. 121.

⁴⁷ FLE, pp. 113-122.

la main-d'œuvre la moins chère dans ce domaine, il fallut bien leur concéder un certain droit à l'éducation pour qu'elles puissent au moins éduquer les enfants.⁴⁸

Certaines universités devinrent mixtes. Cornell, fondée en 1868, ouvrit un département pour les filles en 1874. Vassar, d'abord appelée *Vassar Female Seminary* ouvrit ses portes en 1861. Martha Mitchell y fut engagée en 1865 avec un salaire de 800 dollars par an, ce qui paraissait énorme à certains, mais ne représentait que la moitié du salaire d'un homme. La politique de Vassar restait assez conservatrice. Pour les autorités, le rôle de la femme était "to refine, illumine, purify, adorn – not to govern or contend". Aux cours de littérature, de langues, de mathématiques, de droit, de sciences naturelles s'ajoutaient l'économie domestique et l'étude des "relations conjugales".⁴⁹

Puis Wellesley fut créée en 1875; son niveau académique se rapprochait de celui de Harvard. Et, un jour plus tard, on inaugura Smith College, le premier à être fondé grâce à l'argent d'une femme (400 000 dollars), Sophia Smith qui, à l'âge de soixante-huit ans, hérita d'une immense fortune. S. Smith insista, dès le début, pour exiger pour les femmes les mêmes critères d'admission que pour les hommes, y compris le grec et les mathématiques. Suivirent l'ouverture de Bryn Mawr avec Martha Carey Thomas à sa tête en 1885, puis Barnard et Radcliffe, ce dernier en 1893.

Ces écoles, bien sûr, étaient réservées à une élite blanche. Les femmes noires, elles, avaient accès à l'éducation beaucoup plus difficilement. En 1890, trente femmes noires seulement avaient reçu des diplômes universitaires, essentiellement à Howard, Wilberforce et Atlanta.⁵⁰

Parallèlement, la proportion des femmes enseignantes augmenta considérablement, surtout dans les écoles primaires et secondaires. Elle passa de 25 % en 1860, à 60 % en 1880 et 80 % en 1910. On ouvrit aussi des écoles normales pour former ces enseignantes, ainsi que des écoles d'infirmières.⁵¹

Avec l'invention de la machine à coudre dans les années cinquante, de la machine à écrire en 1867 et du téléphone dans les années quatre-vingt, de nouveaux emplois furent créés pour lesquels on recruta surtout des femmes. En 1888, il existait 60 000 machines à écrire.⁵²

Après la guerre civile, le nombre d'ouvrières dans les différentes usines augmenta considérablement et cela pour diverses raisons: le développement de l'industrie et du

⁴⁸ MIL, p. 76.

⁴⁹ JENS, pp. 108-110.

⁵⁰ FLE, pp. 122-130.

⁵¹ LER, pp. 110-112.

⁵² C. BIRD, *Born Female*, p. 27; V. POLLARD, D. KECK, *op. cit.*, STA, pp. 268-269; L. WELLS, *American Women: their Use and Abuse*, p. 6.

commerce exigeaient de la main-d'œuvre; beaucoup de femmes se trouvèrent sans ressources à cause d'un mari mort ou estropié et durent se mettre à travailler. Les femmes constituaient une main-d'œuvre bon marché, docile. Leur nombre augmenta rapidement.

1850	225 922
1860	270 987
1870	323 370 (15% de femmes)
1880	647 000
1890	4 005 532
1900	5 319 397 (20% de femmes)
1910	7 444 787 ⁵³

Un mouvement syndicaliste ouvrier s'organisa peu à peu mais les femmes, elles, rencontrèrent beaucoup de difficultés sur ce plan-là. Le syndicat ouvrier du cigare en 1867, puis le syndicat des imprimeurs deux ans plus tard, ouvrirent leurs portes aux femmes. S.B. Anthony essaya, surtout en 1868, de pousser les ouvrières à s'organiser. Il se forma alors une *Working Women's Association* sous l'impulsion de Miss Lewis qui travaillait comme typographe mais l'association disparut en 1874 quand Miss Lewis se maria et, histoire bien connue, disparut du mouvement ouvrier. Par la suite, la tendance des syndicats fut d'admettre les femmes dans les syndicats de métier existants plutôt que de créer des syndicats féminins. Mais, dans ces syndicats, les femmes restèrent minoritaires et suivistes par rapport aux hommes et ne purent attirer l'attention sur leurs problèmes en tant que *femmes* ouvrières, ce qui reste encore un problème aujourd'hui. Toutes les tentatives de femmes pour s'organiser entre elles échouèrent.

Les militantes du mouvement suffragiste, sauf S.B. Anthony, ne s'intéressèrent guère aux problèmes des ouvrières, ce qui est dommage car, possédant des contacts, de l'argent, de l'influence, elles auraient pu aider les femmes moins favorisées. Mais elles ne virent pas, à ce moment-là, ce qu'elles pouvaient avoir de commun dans leurs buts et leurs méthodes.⁵⁴ Il faudra attendre pour cela le début du 20^{ème} siècle.

Entre temps, le mouvement suffragiste connaissait ses premières victoires, dans l'Ouest. Là, comme nous l'avons déjà vu, les femmes étaient rares et obligées de travailler comme les hommes, donc il était difficile de penser que leur vie devrait se dérouler au foyer, sous la protection et la domination d'un homme. De plus, les traditions n'étaient pas aussi ancrées dans l'Ouest que dans l'Est.

⁵³ L. WELLS, *op. cit.*, p. 5; V. POLLARD, D. KECK, *op. cit.*, STA, p. 270; ONE, p. 64; FLE, p. 131, p. 193, p. 230.

⁵⁴ FLE, pp. 131-141.

Dans le territoire de l'Oregon, Abigail Scott Duniway (1834-1915) organisa le mouvement suffragiste dans des conditions difficiles de longues distances à parcourir, d'isolement par rapport à l'Est (de plus elle ne s'entendait bien qu'avec S.B. Anthony). Elle publia un journal suffragiste, *The New Northwest* de 1871 à 1887, presque entièrement écrit par elle-même.

Mais c'est le territoire du Wyoming qui, le premier, accorda le droit de vote aux femmes, le premier état au monde à accorder le droit de suffrage pour toutes les élections aux femmes. Auparavant, dans quelques états, les femmes avaient reçu le droit de vote scolaire, car le domaine des enfants, une des seules compétences reconnues de la femme, était concerné. Le Kentucky accorda ce droit aux veuves ayant des enfants d'âge scolaire en 1838. En 1890, dix-neuf états avaient accordé le droit de vote scolaire aux femmes, et trois le droit de vote concernant les impôts.⁵⁵ En 1887, les femmes du Kansas reçurent le droit de vote municipal.

La petite histoire raconte que la loi passa dans le Wyoming grâce au gouverneur, un célibataire, qui ne céda pas aux pressions des anti-suffragistes pour qu'il use de son droit de veto après que le Congrès du Territoire ait voté en faveur de la loi. Mais dix-neuf ans plus tôt, cet homme avait assisté au congrès de Salem dans l'Ohio lors duquel les hommes n'avaient pas eu le droit de prendre la parole. Impressionné par cette démonstration des capacités des femmes, il signa la loi donnant le suffrage aux femmes qui votèrent donc pour la première fois le 6 septembre 1870, sans problèmes, sans scandale.⁵⁶

Beaucoup d'ailleurs, par peur ou incertitude ou manque d'intérêt, n'exercèrent pas leur droit. Une autre partie de la même loi autorisait les femmes à devenir jurées** et là, par contre, les hommes montrèrent une opposition farouche, allant jusqu'à menacer de quitter leur femme si elle s'avisait de siéger dans un jury. Mais là aussi, les femmes gagnèrent la partie sans trop d'histoires et une femme devint même la première magistrate.

En février 1870, l'Utah suivit avec une loi similaire. Les Mormons donnèrent le droit de vote aux femmes sans qu'elles l'aient demandé, car une loi fédérale allait être votée au Congrès interdisant la polygamie (pour porter atteinte à la théocratie des Mormons) et les Mormons virent dans le droit de vote un bon moyen de mettre les femmes de leur côté et de préserver leur supériorité numérique sur les non-Mormons (des hommes en majorité). Cependant, en 1887, le Congrès vota une loi interdisant la polygamie. Dans cette loi, une clause supprimait le suffrage aux femmes de l'Utah qui ne le reconquirent qu'en 1896 quand

⁵⁵ FLE, p. 176.

⁵⁶ A.H. SHAW, *The Story of a Pioneer*, p. 244.

l'église mormone renonça d'elle-même à la polygamie. Dans ce cas précis, les femmes furent les jouets des hommes puisqu'on leur donna, leur reprit et leur redonna le droit de vote pour des raisons politiques sans rapport avec les femmes qui, elles-mêmes, ne participèrent pas activement aux décisions. Notons aussi que le Congrès, en enlevant le droit de vote aux femmes, pénalisa celles-ci pour la polygamie, qu'elles soient mariées ou non, et ne pénalisa pas les hommes.⁵⁷

Dans l'Est cependant, la lutte pour un amendement fédéral continuait. Tout d'abord, les femmes essayèrent de voter envers et contre tous, disant qu'en fait la Constitution le leur permettait. Le 19 Novembre 1868, jour de l'élection présidentielle, cent soixante-douze femmes (dont quatre noires) déposèrent leur bulletin de vote dans une urne réservée aux femmes, à Vineland, dans le New Jersey. C'était un geste symbolique, destiné à montrer que si les femmes votaient, la société n'allait pas s'écrouler et que cela pouvait se faire dans le calme et la dignité. D'autres essayèrent en 1871 et 1872 dans d'autres villes, sans succès. Même Angelina et Sarah Grimké (cette dernière âgée de près de quatre-vingts ans) se joignirent à de telles manifestations en 1870.

La tentative la plus célèbre demeure celle de S.B. Anthony et de seize autres femmes qui, pour l'élection présidentielle de 1872, se firent inscrire, puis votèrent à Rochester. Cela rappelle les actions des noirs dans le Sud dans les années 1960. Les femmes connaissaient les risques qu'elles encouraient: cinq cents dollars d'amende et une peine de prison pouvant aller jusqu'à trois ans.

Elles furent arrêtées puis relâchées sous caution, grâce à l'avocat de S.B. Anthony, mais contre la volonté de cette dernière, car elles perdaient leur droit d'appel à la Cour Suprême.

Le procès eut lieu le 17 juin 1873. Entre temps, S.B. Anthony et Matilda Joslyn Gage firent une campagne intensive dans tout l'état pour expliquer leur action: elles avaient voté en toute bonne foi car elles se considéraient dans leur droit légalement, donc ne pouvaient être reconnues coupables, ni en fait, ni en intention.

Lors du procès, le juge employa toutes sortes de moyens peu orthodoxes pour faire condamner S.B. Anthony (cela rappelle quelque peu le procès de Bobby Seale, bâillonné et enchaîné devant le juge Hoffman). Tout d'abord, le procureur refusa à S.B. Anthony le droit de parler pour sa propre défense, en tant que témoin**. Puis on lui refusa le droit à un verdict par jury, le juge déclarant que lui la pensait coupable et que c'était donc suffisant, bien que l'avocat de S.B. Anthony ait fait remarquer qu'on la condamnait pour un acte qu'on

⁵⁷ FLE, pp. 156-163; ONEI, p. 60, p. 147.

approuvait chez un homme. Le juge lui refusa également le droit d'appel. Mais il commit l'erreur de lui demander si elle avait quelque chose à dire pour sa défense. Sur quoi, S.B. Anthony se lança, malgré les efforts du juge pour l'arrêter, dans une dénonciation virulente de ce procès et de la privation des femmes du droit de vote. Elle termina son discours par cette formule: "Resistance to tyranny is obedience to God". Elle fut condamnée à cent dollars d'amende et déclara aussitôt qu'elle ne paierait pas un centime. Mais le juge ne la fit pas emprisonner car alors elle aurait fait appel à la Cour Suprême pour illégalité de procédure. Elle perdit donc la seule arme légale qui lui restait, mais ne paya pas l'amende que personne d'ailleurs ne vint lui réclamer.⁵⁸

Parallèlement, les époux Minor, en utilisant des arguments constitutionnels, firent appel sur le droit de vote, devant la Cour Suprême qui, en octobre 1874, prit une décision négative. Tous les arguments judiciaires de la Cour Suprême dans ce cas, et dans d'autres de même nature, relèvent, selon l'expression de la *History of Woman Suffrage*, du "coupage de cheveux en quatre". Les femmes n'étaient pas encore organisées en assez grand nombre et de façon assez structurée pour pouvoir gagner ce genre de bataille et surtout vaincre les préjugés et les traditions.

Les femmes de la NSWA, toujours menées par S.B. Anthony, se lancèrent dans une autre épreuve de force. Le jour de la commémoration du centenaire de l'Indépendance à Philadelphie, elles se procurèrent cinq tickets d'entrée pour la cérémonie qui se tenait à Independence Hall, rentrèrent dans la salle en file indienne, montèrent à la tribune, remirent une déclaration au président de séance, repartirent en distribuant à tout le monde des copies du document au milieu de la confusion la plus totale, puis sortirent. S.B. Anthony monta alors sur un podium face à la foule assemblée devant le bâtiment et lut la déclaration en public. Cette déclaration était quelque peu différente de celle de 1848. Des revendications telles que l'égalité dans l'éducation, le droit d'expression, de prêcher, d'enseigner, de gagner sa vie n'y figuraient plus car dans ces domaines les femmes avaient fait des progrès considérables. Manquaient également les accusations contre les hommes remplacées par des accusations contre l'état, le gouvernement composé entièrement d'hommes. Par contre, on trouvait dans cette déclaration des revendications concernant le droit des femmes à être jugées par leurs pairs**, la taxation sans représentation, le mot *male* dans les constitutions d'état et le code judiciaire, le "double standard" de moralité, les lois sur le divorce. Le document reconnaissait que certains progrès avaient été accomplis mais les jugeait insuffisants.

⁵⁸ B. SALSINI, *op. cit.*, pp. 24-25; S.B. ANTHONY, "Constitutional Arguments", KRA, pp. 243-252; SCH, p. 133; NOTES 3, pp. 11-12.

En 1868 fut introduite pour la première fois une demande d'amendement pour le suffrage féminin. En 1878 apparut l'«amendement Anthony» (rédigé par E.C. Stanton), qui fut présenté régulièrement par la suite jusqu'en 1896, dans les mêmes termes, et ne fut adopté que quarante ans plus tard.⁵⁹ Les femmes purent parler régulièrement devant les comités du Congrès et un flot de pétitions continua à arriver à Washington. La bataille fut longue, difficile, à cause de la mauvaise volonté évidente des sénateurs et représentants. E.C. Stanton donne un exemple:

“In the whole course of our struggle for equal rights, I never felt more exasperated than on this occasion, standing before a committee of men many years my junior, all comfortably seated in armchairs [...]. The peculiarly aggravating feature of the present occasion was the studied inattention and contempt of the chairman, Senator Wadleigh of New Hampshire [...]. He alternately looked over some manuscripts and newspapers before him, and jumped up to open or close a door or a window. He stretched, yawned, gazed at the ceiling, cut his nails, sharpened his pencil, changing his occupation and position every two minutes, effectively preventing the establishing of the faintest magnetic current between the speakers and the committee. It was with difficulty that I restrained the impulse more than once to hurl my manuscript at his head.”⁶⁰

Mais les femmes gagnèrent du terrain petit à petit en se faisant au Congrès des alliés qui les aidèrent à surmonter les obstacles. On utilisa toutes sortes d'arguments pour et contre: les femmes ne font pas de service militaire, elles sont inférieures intellectuellement, elles n'ont pas le temps de voter à cause de leurs occupations de mères et d'épouses, etc. Mais à chaque vote, les femmes gagnaient quelques voix.

L'AWSA, elle, concentrait son travail sur les états, un par un: le Michigan (1874), le Colorado (1877), le Nebraska (1882), l'Oregon (1884), le Rhode Island (1887), le Washington (1889), le Dakota du Sud (1890). C'était, là aussi, un travail de longue, haleine, difficile à cause des distances, du manque d'aide, de militantes, d'argent, d'organisation, de l'opposition farouche des gens qui avaient des intérêts dans le commerce de l'alcool (les femmes, en général, étaient favorables à la tempérance).

De plus, les femmes qui avaient acquis le droit de vote dans quelques états ne démontraient pas de façon convaincante qu'elles voulaient le suffrage. Elles étaient, en effet, peu nombreuses à voter car ce n'était pas encore entré dans les mœurs. Et souvent, comme lors des élections scolaires dans l'état de New York en 1880, l'on employa toutes sortes de moyens d'intimidation pour les empêcher de voter: menaces de représailles (du clergé, des

⁵⁹ M.A.B. OAKLEY, *op. cit.*, p. 101.

⁶⁰ FLE, pp. 173-174.

maris, par lettres anonymes), bureaux de vote encombrés ou louches, violences physiques, insultes. Rien n'encourageait donc les femmes à voter.

En 1889, le territoire du Wyoming demanda son admission comme état. Le Congrès discuta pendant des heures pour savoir si oui ou non il faudrait alors supprimer le droit de vote aux femmes. Des arguments aussi sérieux que l'impossibilité de savoir comment s'adresser à une femme députée furent avancés. Mais le Wyoming déclara qu'il préférerait attendre cent ans plutôt que d'enlever le droit de vote aux femmes. Finalement, il fut admis comme état en juin de l'année suivante. Il fallut trois mois pour ratifier la décision de la Chambre des Représentants.⁶¹

Parallèlement à cette lutte pour le suffrage, la société américaine évoluait rapidement et les changements de conditions de vie après 1880 amenèrent de profonds changements dans la vie des femmes. La lutte des femmes s'inscrit alors dans le cadre du mouvement "progressiste" qui propose des réformes législatives comme moyen de remédier aux maux de la société: la corruption, la domination des trusts, l'injustice sociale, les horreurs de la société industrielle. Mais c'est un mouvement bourgeois qui ne s'attaque pas à la racine du mal: le capitalisme.⁶²

La révolution industrielle modifia sensiblement le travail ménager qui se trouva considérablement allégé avec l'apparition de l'éclairage au gaz, des installations sanitaires, de la distribution d'eau dans les villes, la production commerciale du pain, de la glace, des aliments en paquets, des conserves en boîte, l'invention et le développement de la machine à coudre, l'amélioration des cuisinières et des lessiveuses. Une invention, qui peut paraître mineure mais qui en fait eut des retentissements profonds sur la vie des femmes, est celle du biberon en 1841 qui, amélioré par la suite, permit aux femmes de se décharger sur leur mari ou d'autres personnes d'une partie du travail de nourriture des jeunes enfants et, en libérant les femmes, rapprocha aussi le père de ses enfants, quand il consentait à se charger de cette tâche peu "virile".⁶³ À tout cela, il faut ajouter l'arrivée massive des "nouveaux immigrants" d'Europe centrale et de l'Est à partir de 1880 qui fournirent une main-d'œuvre abondante et bon marché. Il devint alors plus facile de trouver des domestiques et ainsi les femmes de la bourgeoisie purent se libérer d'une grande partie du travail ménager, faire des études, travailler, ou encore s'occuper de choses plus intéressantes et enrichissantes que le ménage.

⁶¹ FLE, pp. 164-178.

⁶² D. WOODROOFE, *op. cit.*, p. 18.

⁶³ PAC, p. 24.

C'est alors que les clubs de femmes se mirent à proliférer. Ces clubs remplaçaient les anciennes organisations paroissiales ou les cercles de couture et de lecture. Leurs intérêts étaient plus larges et variés. Le premier club vit le jour en 1868. Il fut créé par Jennie Cunningham Croly, femme d'un journaliste très connu, elle-même journaliste et mère de journaliste. On ne l'autorisa pas à assister à un dîner du Press Club de New York en mars 1868 donné en l'honneur de Charles Dickens et elle décida donc d'organiser pour les femmes un équivalent du Press Club, appelé Sorosis. Presque aussitôt, les femmes de Boston créèrent le *New England Woman's Club* qui, au contraire de Sorosis, ouvrit ses portes aux hommes. Julia Ward Howe en resta longtemps la présidente.

Par ailleurs, beaucoup de femmes se regroupèrent dans le mouvement grangiste pour atténuer leur isolement. Il faut remarquer que, dès le début, elles y furent admises sur un plan d'égalité avec les hommes et y jouèrent un rôle important.

La YWCA (Young Women Christian Association) était née tôt dans les années soixante. On vit se créer de nombreux clubs de femmes noires à but social, autour de femmes telles que Josephine Saint Pierre Ruffin et Mrs. Booker T. Washington.

Ce mouvement de clubs grandit considérablement et attira de plus en plus de femmes qui éprouvèrent alors le besoin de se regrouper en une *General Federation of Women's Clubs* (GFWC) en 1890, regroupant alors cinquante-deux organisations. En 1894, on organisa des fédérations par état et en 1896 les femmes noires fondèrent une *National Association of Colored Women* à laquelle la GFWC fit l'affront de ne l'admettre que dans des locaux séparés des siens. Le mouvement atteignit des proportions gigantesques.

1890	52 clubs	
1892	90 clubs	20 000 membres
1900		150 000 membres
1904	3 288 clubs	275 000 membres
1910		1 000 000 de membres ⁶⁴

Ces clubs réunissaient des femmes de la petite et moyenne bourgeoisie, souvent d'âge mûr, possédant des loisirs mais pas forcément beaucoup d'éducation formelle et qui désiraient faire quelque chose d'utile, remplir leur vie, jouer un rôle dans la société. Les clubs amenèrent les femmes à s'intéresser à tous les problèmes sociaux et politiques, à soutenir les syndicats de femmes, les ligues de consommatrices, le mouvement des *settlement houses* et même le mouvement suffragiste. Ce mouvement représente ce qu'on appelle en général le "féminisme social", manquant d'analyse et de cohésion, mais plein de bonne volonté. Cependant, ce

⁶⁴ ONE, p. 47, p. 149; FLE, pp. 179-181, p. 186, p. 192; LER, pp. 118-120.

mouvement, qui peut nous paraître inoffensif comparé à la NWSA, s’attira les foudres des anti-féministes qui ne supportaient même pas ce genre d’initiatives prises par les femmes. Le président Cleveland, pour n’en citer qu’un, déclara au cours d’un long article sur les clubs “Woman’s clubs are horribly misplaced and miserably vicious”.⁶⁵

La tempérance également réunit les femmes en grand nombre et cela depuis les années quarante, comme nous l’avons déjà vu. L. Mott, L. Stone, S.B. Anthony firent campagne pour la tempérance. Comme dans le mouvement abolitionniste, les femmes furent amenées, de par l’attitude des hommes, à former leurs propres sociétés de tempérance. En 1853, Antoinette Brown n’avait pas été admise à parler à la *World’s Temperance Convention* car, dirent les hommes: “We recognize women as efficient helpers in the home, but not on the platform”.⁶⁶ Au début, l’on vit des groupes de femmes empêchant la vente d’alcool dans les saloons du Middle West en s’y réunissant pour prier. On connaît également les exploits de Carrie Nation qui, la hache à la main, envahissait les bars pour casser verres et bouteilles.⁶⁷

Les sociétés de tempérance rencontrèrent d’énormes difficultés financières et s’aperçurent très vite qu’il fallait, pour atteindre leur but, considérer le problème social et politique de façon plus globale.

Frances Willard (1839-1898) joua un rôle important dans ce sens. La *Women’s Christian Temperance Union* (WCTU) fut organisée à Cleveland en novembre 1874 avec comme présidente Annie Wittenmeyer qui avait travaillé pendant la guerre civile à la Commission Sanitaire, et comme secrétaire F. Willard qui devint elle-même présidente en 1879 et le resta jusqu’à sa mort. Elle lança la WCTU dans la lutte suffragiste. La WCTU ne comprenait que des femmes, au contraire de l’*Anti-Saloon League*, ouverte aux hommes.

La WCTU s’occupa également de la réforme des prisons et des asiles, de l’hygiène, de la prostitution et de bien d’autres problèmes de ce genre et éveilla ainsi, petit à petit, l’esprit de beaucoup de femmes à leur condition générale dans la société, à partir d’un problème qui les touchait plus particulièrement. Le slogan de F. Willard était: “Do everything”. On estime jusqu’à 200 000 le nombre de femmes dans la WCTU, certainement la plus grande organisation de femmes pendant des années. Partie de quelques centaines de membres en 1874, l’organisation grandit jusqu’à compter 10 000 groupes locaux en 1892, c’est-à-dire environ 200 000 femmes et autant de jeunes.

⁶⁵ G. CLEVELAND, “Woman’s Mission and Woman’s Clubs”, ONE, p. 162.

⁶⁶ JENS, p. 49.

⁶⁷ LER, p. 123; T. LLOYD *op. cit.*, p. 28.

Mais cette importance fut de courte durée. L'opposition du commerce de l'alcool devint de plus en plus forte. De plus, les suffragistes, et parmi elles A. Scott Duniway, de façon très virulente, pensèrent qu'il fallait dissocier les deux causes, tempérance et suffrage, car la première nuisait à la seconde. Avec la mort de F. Willard en 1898, la WTCU petit à petit se concentra à nouveau uniquement sur le problème de la tempérance.⁶⁸

En même temps que se développait une classe privilégiée, la misère de toute une partie de la population, particulièrement parmi les nouveaux immigrants, s'accroissait. On vit apparaître les *sweatshops* (le nom en anglais est plus évocateur et descriptif que "atelier de confection") et les taudis surpeuplés. Beaucoup de gens prirent conscience des injustices sociales et créèrent de nouvelles formes d'organisation pour y remédier.

Les ouvrières rentrèrent de plus en plus nombreuses dans les *Knights of Labor*. En 1886, on comptait cent treize "assemblées" de femmes dans cette organisation. Elles formèrent également des *Working Girl Clubs*. Le premier naquit en 1884 à New York avec douze ouvrières et une jeune et riche héritière, Grace Dodge, qui s'intéressait aux œuvres philanthropiques; puis, l'année suivante, ces clubs se regroupèrent en une *Association of Working Girls Societies* qui tint des congrès nationaux en 1890 et 1894 et publia un mensuel, *Far and Near*. Ces clubs organisaient des "causeries" éducatives mais ne pouvaient rien faire pour améliorer les conditions de travail des ouvrières et les aider à éviter les deux grands dangers qui les menaçaient: la maladie et la prostitution.⁶⁹

Puis l'AF of L remplaça les *Knights of Labor*. Mais l'on sait qu'à l'origine, sous l'influence de Gompers, ce syndicat s'intéressait surtout aux ouvriers qualifiés et bien payés. Il ignora donc les femmes qui elles, en majorité, étaient non qualifiées et mal payées et ne pouvaient payer les cotisations élevées que Gompers jugeait nécessaires à un syndicat puissant. Le syndicat de Gompers représentait l'"aristocratie" ouvrière. De plus, Gompers jugeait inutile la syndicalisation des femmes sous le prétexte qu'elles n'étaient que des travailleuses temporaires dont la véritable place était au foyer.⁷⁰

Trois femmes jouèrent un rôle assez important dans le mouvement ouvrier bien qu'elles ne se soient pas intéressées spécifiquement aux femmes, sauf Emma Goldman.

Mary Harris Jones (1830-1930), appelée par tous "Mother Jones", arriva d'Irlande à six ans, travailla comme institutrice et couturière avant d'épouser un ouvrier métallurgiste syndiqué. En 1867, ses quatre enfants et son mari moururent dans une épidémie de fièvre

⁶⁸ ONE, p. 36; FLE, pp. 181-186; LER, pp. 123-125; R.E. PAULSON, *op. cit.*, pp. 113-115.

⁶⁹ LER, p. 133; FLE, pp. 203-206.

⁷⁰ V. POLLARD, D. KECK, *op. cit.*, STA pp. 270-271.

jaune et en 1871 elle se lança dans le syndicalisme comme organisatrice, d'abord pour les *Knights of Labor* et plus tard pour la *United Mineworkers Union*. Pendant cinquante ans, on la trouva dans toutes les luttes des mineurs. Elle mobilisa souvent les femmes pour participer aux piquets de grève quand les mineurs étaient emprisonnés et même, une fois, mena un bataillon de femmes armées de serpillières et de balais contre la police armée de baïonnettes. Elle fut souvent maltraitée, battue, emprisonnée, mais continua à lutter jusqu'à sa mort, à cent ans.⁷¹

Elizabeth Gurley Flynn (1890-1964) et Emma Goldman (1869-1940), l'une communiste et *Wobbly* et l'autre anarchiste étaient avant tout des militantes politiques qui voyaient l'émancipation de la femme uniquement comme un pas nécessaire à l'émancipation de la classe ouvrière et pensaient que la révolution socialiste devait résoudre les problèmes des femmes. Cependant, Emma Goldman, par exemple, se battit pour le droit à la contraception (ce qui lui valut une peine de prison), contre le mariage, et dénonça la prostitution. Elle ne se battit pas pour le suffrage qu'elle considérait comme inutile dans le système tel qu'il était.

Par ailleurs, un autre groupe, composé en majorité de femmes, s'intéressa aux conditions de travail des vendeuses dans les magasins, et vu la difficulté de les organiser, créa des associations de consommateurs, la première à New York en 1890, puis dans d'autres villes, ce qui aboutit en 1899 à la fondation de la *National Consumers League* qui essaya d'éveiller la conscience publique, surtout des classes aisées, sur les conditions de travail des vendeuses: deux dollars par semaine, journée de travail de 7 heures 45 le matin jusqu'à minuit, quelques minutes pour déjeuner, pas de sièges derrière les comptoirs, pas de vacances, etc. Elle demanda à ses sympathisants de boycotter de tels magasins. La ligue étendit ses efforts aux conditions de travail dans les usines où se fabriquaient les biens de consommation et s'employa à faire modifier la législation du travail en réclamant l'établissement de normes. Elle se battit pour faire supprimer, au niveau national, le travail des enfants. Florence Kelley, la militante la plus connue de ce mouvement, occupa la fonction de secrétaire pendant trente-deux ans. Si des victoires locales furent assez facilement obtenues, par contre la campagne contre le travail des enfants se termina par un échec après la première guerre mondiale.⁷² À cette époque, également, apparurent les *settlement houses*, sortes de centres sociaux établis dans les quartiers pauvres des grandes villes. L'idée venait d'Angleterre où le mouvement était surtout masculin, au contraire des États-Unis.

⁷¹ LER, pp. 133-134; H. GERSH, *op. cit.*, pp. 97-117.

⁷² V. POLLARD, D. KECK, *op. cit.*, STA, p. 271; ONE, p. 63; FLE, pp. 206-209.; LER, pp. 128-131; ONEI, pp. 95-98.

Les vingt dernières années du 19^{ème} siècle virent croître le problème urbain de façon dramatique. En 1900, trois villes avaient plus d'un million d'habitants, six plus de 500 000. La population de Chicago doubla entre 1880 et 1890 pour atteindre le million. L'exode rural commença et en 1890 (l'année de la disparition officielle de la "frontière") on comptait à peu près autant de travailleurs dans l'industrie que dans l'agriculture. Enfin, l'afflux massif des immigrants dans les villes côtières de l'Est créa d'énormes problèmes de pauvreté et d'intégration. Le crime, le vice, la corruption fleurirent, liés aux conditions de vie misérables, au déracinement, à la ségrégation sociale.

Certains philanthropes éprouvèrent le besoin de comprendre ces nouveaux phénomènes et pas seulement de les supprimer. Pour cela, ils pensèrent qu'il fallait partager les problèmes des gens en vivant avec eux et faciliter ainsi la communication. Beaucoup de femmes remarquables, issues des premières universités, participèrent à ce mouvement et, inévitablement, devinrent féministes en constatant que, toujours, les femmes se retrouvaient au plus bas de l'échelle sociale. Elles comprirent aussi la nécessité du syndicalisme et du droit de vote et essayèrent de faire passer leurs idées. Les deux femmes les plus connues dans ce domaine sont Jane Addams (1860-1935) et Lilian Wald (1867-1940), toutes deux issues de milieux bourgeois.

Jane Addams grandit dans un milieu très protégé dont elle eut vite envie de sortir. En 1899, elle s'installa à Hull House, dans un quartier pauvre de Chicago et persuada d'autres femmes des milieux aisés de venir la rejoindre. Beaucoup de ces femmes n'avaient aucune expérience pratique mais énormément de bonne volonté. Par exemple, Lilian Wald dut aller chercher dans un dictionnaire le sens du mot *union* qu'un ouvrier prononça devant elle et qu'elle n'avait jamais entendu.

Hull House devint un centre très important qui compta jusqu'à quatorze bâtiments. Cinquante centres similaires se créèrent dans les villes du Nord et de l'Est. Le centre de Lilian Wald, situé dans Henry Street à New York, était aussi très célèbre. L'ensemble de la propriété était évalué à un million de dollars. L. Wald avait d'abord travaillé comme infirmière et, après son premier contact avec des immigrants, décida de travailler pour eux et avec eux.

Le champ d'activité de ces centres était vaste: amélioration (ou plus souvent création) de la collecte des ordures, des conditions sanitaires, éducation, camps d'été pour les enfants, dénonciation de l'exploitation des femmes et des enfants, du système des *sweatshops*, des salaires de misère, revendications concernant l'aide aux nécessiteux, la sécurité sociale, l'allocation de chômage, la journée de huit heures, le salaire minimum. Ils poussèrent les gens à se syndiquer pour défendre leurs propres intérêts; ils soutinrent le mouvement suffragiste

(Jane Addams devint vice-présidente de la NAWSA en 1911), sans toutefois considérer le vote comme une panacée universelle, mais afin que les femmes puissent exprimer leur opinion sur les affaires publiques. Pour ces femmes, gouverner un pays était un problème de “ménage” à grande échelle.

Ces femmes jouèrent donc un rôle important dans le courant de réforme sociale mais cependant n’attaquèrent pas vraiment le problème à sa racine. Elles ne critiquèrent pas fondamentalement le système et ne remirent pas en question le rôle des femmes.⁷³

De 1880 à 1900, le mouvement suffragiste devint de plus en plus conservateur. C’était une période d’agitation sociale qui vit la grande grève des chemins de fer en 1877 (avec 100 000 grévistes) et l’affaire du Haymarket en 1886 qui se termina par l’exécution de quatre hommes sans aucune preuve véritable. Le mythe du péril rouge naquit à cette époque et, bien sûr, la répression grandit. Le suffrage devint une cause beaucoup plus respectable car les leaders du mouvement s’étaient embourgeoisés et vivaient confortablement. Des femmes telles que L. Stone ou Julia Ward Howe étaient fort respectées. Même E.C. Stanton et S.B. Anthony étaient devenues moins radicales. On trouva de plus en plus, dans les rangs des suffragistes, des femmes ayant un métier ou un revenu suffisant. Le mouvement se coupa encore plus des classes les plus pauvres de par son attitude envers les immigrants. Ceux-ci, arrivant de pays où le rôle de la femme n’avait pas du tout été remis en question, se prononçaient contre le droit de vote et les suffragistes, très souvent, lancèrent contre eux des attaques de caractère raciste car elles voyaient en ces nouveaux arrivants l’obstacle qui les séparait de leur but.

En mai 1881, E.C. Stanton, S.B. Anthony, Matilda Joslyn Gage publièrent le premier volume de *History of Woman Suffrage*, couvrant la période 1848-1861. Le deuxième volume parut l’année suivante (période 1861-1876) et le troisième en 1887 (1876-1885). Plus tard, S.B. Anthony et Ida Harper écrivirent le quatrième volume sur les conseils et suggestions d’E.C. Stanton. Il parut en 1902 et couvrait la période 1885-1900. I.H. Harper édita les deux derniers volumes après la mort de E.C. Stanton et S.B. Anthony. Ils furent publiés en 1922 et couvraient la période 1900-1922.

Grâce à un héritage, S.B. Anthony put distribuer gratuitement le livre à toutes les bibliothèques publiques des USA. Certaines, comme Vassar et Harvard, refusèrent ce cadeau.

⁷³ ONE, pp. 55-56; FLE, pp. 209-212; H. GERSH, *op. cit.*, pp. 49-74; P.M. GLAZER, “Organizing for Freedom”, EDW, pp. 30-34; LER, pp. 125-129; V. POLLARD, D. KECK, *op. cit.*, STA, p. 272.

Ce livre constitue une source importante de documents de l'époque bien qu'il soit moins objectif que pamphlétaire.⁷⁴

L'AWSA et la NWSA, après trois ans de négociations, se réunirent en février 1890 pour former la *National American Woman Suffrage Association* (NAWSA). E.C. Stanton en devint la première présidente et le resta jusqu'en 1892. Elle s'intéressa de plus en plus à la question du divorce et au droit de vote sur des critères d'éducation. Surtout, elle se consacra à l'étude de la responsabilité de la religion en ce qui concerne la position inférieure de la femme. En 1895 et 1898 elle publia, avec d'autres femmes, *The Woman's Bible*, une critique du Vieux Testament qui analysait et commentait les passages dénigrant les femmes. Beaucoup de suffragistes s'opposèrent à cet ouvrage, même S.B. Anthony. Le congrès de 1896 refusa publiquement toute responsabilité pour le livre, désavouant et se désolidarisant ainsi d'E.C. Stanton qui cependant continua à l'écrire jusqu'à sa mort, en 1902.

L. Stone disparut du mouvement. Elle assista à son dernier congrès en 1892 (de même que E.C. Stanton) et mourut l'année suivante. S.B. Anthony prit donc la tête de la NAWSA, bien que cela lui posa quelques problèmes. La décision introduite par Elizabeth Blackwell de ne réunir un congrès qu'une fois tous les deux ans à Washington fut adoptée: cela faisait un long trajet pour les femmes de l'Ouest et on préférait travailler au niveau des états. Au contraire, S.B. Anthony pensait qu'une telle mesure amoindrirait l'influence du mouvement.

Elle n'avait pas tort. Après 1893 et jusqu'en 1913, la proposition d'amendement ne fut plus discutée au Congrès et cessa donc par là-même d'être considérée comme un problème politique.

Cependant, les suffragistes continuaient leurs activités. Entre 1870 et 1910, on compte quatre cent quatre-vingts campagnes dans trente-trois états pour obtenir un référendum sur le droit de vote. Dix-sept référendums seulement eurent lieu, tous sauf trois à l'Ouest du Mississippi. La plupart du temps, les échecs des suffragistes venaient de l'opposition des marchands d'alcool que Carrie Chapman Catt et d'autres appelaient "l'ennemi caché". Deux référendums seulement furent couronnés de succès, dans le Colorado en 1893 et dans l'Idaho en 1896 où les campagnes furent menées par une nouvelle venue, Carrie Chapman Catt (1859-1947).

Née dans le Wisconsin, C.C. Catt étudia le droit puis entra dans l'enseignement où elle occupa des postes importants de direction. Elle se maria en 1885, se mit à travailler pour le

⁷⁴ ONEI, p. 10; M.A.B OAKLEY, *op. cit.*, pp. 104-109; B. SALSINI, *E.C. Stanton*, p. 25; B. SALSINI, *S.B. Anthony*, p. 27.

journal de son mari et à s'intéresser au droit de vote. Son mari mourut quelques mois plus tard et elle travailla pour un journal de San Francisco.

Son expérience de femme seule, essayant de travailler, confirma en elle une conscience féministe. Elle se remaria avec un suffragiste. S.B. Anthony, qui l'avait remarquée lors de campagnes locales pour le suffrage, la poussa à travailler à plein temps pour le mouvement et la désigna pour lui succéder à la présidence de la NAWSA en 1900, poste qu'elle occupa jusqu'en 1904 et plus tard de 1915 à 1920. Puis elle se consacra au problème de la paix. La fortune de son deuxième mari (qui mourut en 1905) lui permit de vivre sans problèmes financiers et même de donner de l'argent à la NAWSA.

C.C. Catt ne s'intéressait qu'au suffrage et ne remit pas en question les rôles de l'homme et de la femme, s'opposant violemment par exemple à *The Woman's Bible*. De plus, elle s'efforça d'exclure du mouvement les noires (en 1919 elle refusa l'admission à la NAWSA d'une fédération de femmes noires), des Indiennes, des immigrantes, des ouvrières, des femmes plus radicalisées. Cependant, l'on doit reconnaître ses talents d'organisatrice qui sortirent la NAWSA de l'ornière où elle s'enlisait vers 1915. Elle remplaça S.B. Anthony mais sans la largeur de vue qui caractérisait celle-ci. Elle agit également en sens contraire dans la mesure où elle contribua à décentraliser le mouvement.⁷⁵

Au début du 20^{ème} siècle, la situation était très inégale d'une région à l'autre. Le Sud restait très en retard, l'Ouest était le plus avancé. Beaucoup de limitations juridiques pesaient encore sur les femmes pour le droit à la propriété, le divorce. Mais le nombre de femmes au travail grandissait sans cesse, ainsi que le nombre de femmes faisant des études supérieures.

E.C. Stanton et S.B. Anthony qui, sur la fin de leur vie, étaient devenues des célébrités nationales, moururent en 1902 et 1906 respectivement et une nouvelle génération de leaders apparut, la plus importante, après C.C. Catt, étant sans doute Anna Howard Shaw.

Anna Howard Shaw (1847-1919) arriva toute petite d'Angleterre avec ses parents et connut pendant son adolescence la rude vie des pionniers**. Avec beaucoup de difficultés, elle parvint à faire des études supérieures et fut ordonnée pasteur** le 12 octobre 1880, à la suite d'une longue lutte. Consternée par la misère dans les taudis de Boston, elle se mit à étudier la médecine et devint docteur** en 1886. Puis elle abandonna l'église et se consacra à la WCTU (qu'elle n'abandonna jamais) puis au droit de vote. Elle tirait des revenus confortables de tournées de conférences. Elle s'acquit l'amitié de S.B. Anthony et remplaça C.C. Catt à la présidence de la NAWSA de 1904 à 1915. Elle n'avait aucun sens de

⁷⁵ RIE, p. 178; SCH, pp. 286-287; KRAD, pp. 271-272; ONE, pp. 74-75; KRA, p. 206; LER, pp. 162-163.

l'organisation et la NAWSA accomplit peu de progrès sur le plan national pendant sa présidence. Son manque de fermeté encouragea la décentralisation du mouvement (de même que C.C. Catt elle se rapprochait plus de l'AWSA que de la NSWA sur ce point-là) et la rivalité des groupes d'état. L'Ouest rechignait contre les directives venues de l'Est. Les femmes du Sud se battaient pour la suprématie blanche, employaient des arguments racistes en faveur du suffrage féminin et ne protestèrent pas contre les atteintes au droit de vote des noirs.

Réformiste, tout comme C.C. Catt, A.H. Shaw centra la lutte uniquement sur le droit de vote et n'échappa pas non plus aux pièges du racisme.⁷⁶

En juin 1904, à Berlin, se créa l'*International Woman Suffrage Alliance*, préparée dans plusieurs congrès de l'*International Council of Women*. Cette internationale comprenait huit pays membres: l'Allemagne, l'Australie, le Danemark, les États-Unis, la Grande-Bretagne, la Norvège, et la Suède. C.C. Catt en resta présidente, jusqu'en 1923.

En 1900, les femmes formaient 20 % du nombre des salariés, soit environ cinq millions. Le début du 20^{ème} siècle vit la naissance du syndicalisme féminin en 1903 avec la création de la *Women's Trade Union League*. Les premières présidentes furent des femmes dévouées à la cause mais provenant de la bourgeoisie et non du milieu ouvrier. Margaret Dreier Robins resta ainsi à la présidence de la NWTUL de 1907 à 1921, année où, pour la première fois, une ouvrière prit la présidence. Cependant, la NWTUL montrait un effort de la part de deux classes de femmes pour se rencontrer et faire quelque chose ensemble. Les ouvrières remplacèrent peu à peu les bourgeoises à la tête de l'organisation et, en 1919, M. Dreier Robins restait la seule femme non ouvrière au Comité National. La NWTUL publiait son propre journal, *Life and Labor*.

La Ligue naquit à cause du manque d'efforts de la part de l'AF of L pour organiser les ouvrières. En moyenne leurs salaires étaient de 50% inférieurs à ceux des hommes. Les syndicats s'intéressaient peu à elles: leurs cotisations étaient faibles et il était difficile de les organiser car les femmes considéraient leur travail comme temporaire et beaucoup le quittaient en se mariant. De plus, elles constituaient, en majorité, une main-d'œuvre non qualifiée. On trouve également, parmi les femmes ayant participé à la création de la NWTUL, Jane Addams et Lilian Wald qui connaissaient bien le milieu ouvrier et depuis longtemps avaient ressenti la nécessité d'une telle organisation et poussé les gens dans ce sens. La NWTUL naquit donc d'abord là où se trouvaient des *settlement houses*, qui ne purent

⁷⁶ LER, pp. 160-162; A.H. SHAW, *op. cit.*; RIE, pp. 179-180; ONE, p. 74; KRA, pp. 12-13, p. 216, pp. 266-267; FLE, pp. 119-120.

cependant pas l'aider beaucoup malgré leur bonne volonté. De toutes les organisations de femmes, la NWTUL fut la seule à compter un nombre important de juives, de socialistes et d'ouvrières.

La NWTUL était présente à chaque grève de femmes et fit beaucoup d'efforts pour aider les grévistes à obtenir satisfaction. Les premiers syndicats de femmes se formèrent dans l'industrie du vêtement à New York, Philadelphie et Chicago, là où les conditions de travail étaient les plus épouvantables de par le système des *sweatshops* dont la renommée a largement dépassé les frontières des États-Unis.

Après quelques grèves dures à New York en 1907 et 1908, les chemisières de New York et Philadelphie se lancèrent à la fin de 1909 dans une grève qui devait durer treize semaines, suivie par des milliers d'ouvriers (entre vingt et trente mille) dont 75% de femmes, de nationalités très différentes.

La NWTUL vit arriver un afflux de nouveaux membres. Il fallut faire face, sans beaucoup de préparation, à l'organisation des piquets de grève, des secours aux grévistes, du travail de bureau. Il fallut aussi payer des cautions, mobiliser l'opinion publique, collecter des fonds. La répression policière fut brutale et les tribunaux ne montrèrent aucune indulgence envers les grévistes. Un magistrat accusa ainsi un gréviste:

“You are on strike against God and Nature, whose prime law it is that man shall earn his bread in the sweat of his brow. You are on strike against God.”⁷⁷

La grève, commencée le 22 septembre, se termina le 15 février avec quelques satisfactions partielles obtenues çà et là. Surtout, la grève servit à démontrer que les femmes pouvaient jouer un rôle important dans le mouvement ouvrier et étaient capables de s'organiser et d'agir. L'année suivante, 40 000 ouvriers de la confection se mirent en grève à Chicago.

La NWTUL contribua également à élaborer la revendication pour le salaire minimum et les femmes jouèrent un grand rôle dans cette lutte qui allait durer des années avant que le mouvement ouvrier n'obtienne satisfaction.

L'AF of L aida très rarement la NWTUL bien que celle-ci l'ait beaucoup aidé à recruter des syndiquées puisque les nouveaux syndicats formés par la NWTUL s'affiliaient généralement à l'AF of L. Les fonds de la Ligue provenaient essentiellement de dons.⁷⁸

Certains tribunaux passèrent peu à peu des lois protectrices pour les travailleuses et, en 1908, la Cour Suprême prit une décision concernant le nombre d'heures de travail des

⁷⁷ FLE, p. 243.

⁷⁸ ONE, pp. 63-66; FLE, pp. 240-247; LER, pp. 132-137; ONE, pp. 98-102; P.M. GLAZER, *op. cit.*, EDW, pp. 34-40.

femmes. C'était la première fois que le gouvernement fédéral intervenait dans la législation du travail.

Un peu plus tard, une autre grève très dure eut lieu à Lawrence, dans le Massachusetts, dans les usines de laine. Les ouvriers brisèrent machines et fenêtres en janvier 1912. On vit des heurts violents entre les grévistes et les forces de l'ordre (armée et police). Une femme mourut le 30 janvier dans un de ces affrontements. L'IWW avec E.G. Flynn joua un grand rôle dans cette grève. Les femmes soulevèrent leurs problèmes de femmes ouvrières et de femmes grévistes: sur elles retombaient toujours le ménage ce qui les limitait singulièrement.

Les conditions devenant très dures pendant l'hiver, un groupe, mené par Margaret Sanger, emmena cent cinquante enfants de grévistes à New York. Un deuxième convoi fut malmené par la police. Le scandale fut si grand que la grève se termina par une victoire presque totale des grévistes sur la plupart de leurs revendications. De cette grève naquit le slogan: "We want bread and roses too." Un an après la naissance de l'IWW (*International Workers of the World*) en 1905 on retrouva beaucoup de femmes actives dans cette organisation qui leur accordait une certaine importance. Les femmes de l'IWW jouèrent un rôle très militant dans les grèves. Mais l'IWW fit aussi l'erreur de ne pas reconnaître l'oppression des femmes en tant que femmes.⁷⁹

De 1896 à 1910, le mouvement suffragiste ne connut aucune victoire et il n'y eut que six référendums dans les états, tous négatifs.

La mort des trois leaders du "vieux" mouvement se faisait durement sentir, d'autant plus que les remplaçantes n'arrivaient pas à trouver une voie efficace et cohérente. Le pays se désintéressait du suffrage, préoccupé par de graves problèmes économiques, l'expansion de l'impérialisme américain, les problèmes d'urbanisation rapide, d'exploitation des ouvriers dans l'industrie et de crise agricole.

Pendant deux ans, les femmes recueillirent des signatures pour une pétition en faveur d'un amendement à la Constitution qui fut présentée au Congrès au printemps de 1910 avec 404 000 noms.

Par contre, en Angleterre, à la même époque, les suffragettes⁸⁰, sous la direction de Mrs. Pankhurst, commençaient à utiliser des méthodes radicales pour obtenir le droit de vote.

Harriot Stanton Blatch, la fille d'E.C. Stanton revint d'Angleterre à cette époque après la mort de son mari et s'indigna en voyant l'état d'apathie dans lequel avait sombré le

⁷⁹ V. POLLARD, D. KECK, *op. cit.*, STA, pp. 272-273; SCH, pp. 305-306.

⁸⁰ Par opposition à "suffragettes", plus modérées dans leurs méthodes; "suffragette" est souvent un terme péjoratif.

mouvement, le manque d'analyse et de direction politique. Abandonnant l'espoir de réveiller la NAWSA, elle organisa son propre groupe à New York en Janvier 1907:

“We all believed that suffrage propaganda must be made dramatic, that suffrage workers must be politically minded. We saw the need of drawing industrial women into the suffrage campaign and recognized that these women needed to be brought into contact, not with women of leisure, but with business and professional women who were also out in the world earning their living. The result was the formation of the Equality League of Self-Supporting Women, later called the Women's Political Union.⁸¹

En octobre 1908, la ligue comptait 19 000 membres. On trouva dans ce mouvement des femmes telles que Charlotte Perkins Gilman, Florence Kelley, Jessie Ashley. La Ligue essaya de travailler avec le mouvement ouvrier et les syndicats. Elle organisa des meetings publics en plein air ce qui ne s'était pas vu depuis trente ans. Elle mit au point un procédé devenu courant dans les organisations politiques, un classement du fichier des membres du mouvement par district politique. Elle tint des meetings à la porte d'usines telles que General Electric et American Locomotive. Ce sont les femmes de la Ligue aussi qui organisèrent pour la première fois des défilés suffragistes dans les rues, ce qui se révéla être une arme efficace et qui devint vite respectable, une fois le premier choc passé. Ce mode d'intervention fut repris par les autres organisations.

Parallèlement, C.C. Catt s'efforça elle aussi d'organiser un mouvement plus fort et plus cohérent. Lors d'une visite en Angleterre, elle avait également été impressionnée par les suffragettes, bien qu'elle repoussât leur stratégie; elle la considérait comme trop violente. En 1907-1908, elle rassembla les organisations suffragistes existant à New York en un *Interurban Council* qui devait devenir l'année suivante le *Woman Suffrage Party*, organisation très hiérarchisée et compartimentée. D'autres états tels que le Massachusetts, le Maryland, la Californie et l'Illinois adoptèrent une forme d'organisation similaire.

En novembre 1910, les femmes de l'état de Washington obtinrent le droit de vote à la suite d'un référendum. Le mouvement reprit espoir et se lança avec énergie dans de nouvelles campagnes; il se mit à utiliser l'automobile, améliorant ainsi considérablement les conditions matérielles d'un tel travail. Beaucoup d'efforts furent déployés en Californie, récompensés par une victoire en 1911, bien qu'avec une marge de voix très petite (3 587 voix, soit en moyenne une voix par bureau de vote). Les femmes avaient donc maintenant le droit de vote dans six états, ce qui représentait trente-sept voix au collège électoral pour les élections présidentielles.

⁸¹ FLE, p. 251.

La NAWSA, déchirée par des divisions internes, resta assez inactive dans ces campagnes. Cependant, en 1910, s'établit un quartier général à New York et les femmes du mouvement ouvrier y firent sentir leur présence; on commença à les voir. Quelques défaites suivirent la victoire en Californie: dans le Michigan (à cause de fraudes électorales), l'Ohio, le Wisconsin. Par contre, de nouveaux états votèrent en faveur du suffrage en 1912: l'Arizona, le Kansas, l'Oregon et le territoire de l'Alaska, ce qui monta le total des voix au collège électoral à quarante-cinq (l'Alaska, territoire, n'en donnait aucune). Mais ces états jouaient encore un rôle politique mineur aux États-Unis. L'année suivante, l'Illinois s'ajouta à la liste, apportant vingt-neuf voix de plus au collège électoral qui maintenant en comptait soixante-quatorze. L'Illinois utilisa pour la première fois une loi permettant à la législature d'accorder le droit de vote pour les élections présidentielles sans consulter son électorat. D'autres états utilisèrent cette loi par la suite.

Cependant, au niveau gouvernemental, la question du suffrage des femmes était plutôt en recul. Bien que le *Progressive Party* avec T. Roosevelt à sa tête se soit déclaré en faveur du droit de vote (l'attitude de T. Roosevelt lui-même était plutôt mitigée) cela ne changea pas grand-chose. L'amendement Anthony n'était plus discuté au Sénat depuis 1887 et n'avait jamais atteint la Chambre des Représentants. Aucun comité du Congrès n'avait fait de rapport favorable depuis 1893 et ils avaient même cessé de faire tout rapport depuis 1896.

C'est alors qu'arriva dans le mouvement une jeune femme qui devait lui insuffler une nouvelle vigueur, Alice Paul (1885-1977), quaker, assistante sociale, était partie étudier en Angleterre en 1907. Là, elle entra dans l'aile militante du mouvement suffragiste, fut emprisonnée, fit la grève de la faim et fut nourrie de force (processus fort connu des suffragettes anglaises). Elle rentra aux États-Unis en 1910 et commença à parler du mouvement britannique aux groupes suffragistes américains, se joignit au groupe de Pennsylvanie et contribua à l'organisation de meetings en plein air à Philadelphie tout en terminant son Ph. D. à l'université de l'état.

Lucy Burns, une autre Américaine qu'Alice Paul avait rencontrée en Angleterre, rentra aux États-Unis en 1912 et les deux femmes, auxquelles se joignirent Jane Addams et A.H. Shaw, discutèrent la possibilité de travailler au passage de l'amendement Anthony. Alice Paul et Lucy Burns furent alors mises à la tête du *Congressional Committee* de la NAWSA, sans aucune promesse d'aide financière cependant.

Elles arrivèrent à Washington en janvier 1913 et commencèrent une campagne spectaculaire: les femmes devaient cesser de mendier et commencer à exiger. En deux mois, elles parvinrent à organiser un défilé de 5 000 femmes, le jour précédant l'entrée en fonction

de Woodrow Wilson. Bien qu'Alice Paul ait reçu l'autorisation de la police, le défilé tourna presque aussitôt à l'émeute à cause de l'hostilité et de la brutalité des passants qui leur jetèrent des cigares allumés, leur crachèrent à la figure, déchirèrent leurs vêtements, les insultèrent et les battirent.⁸² Il fallut appeler la Garde Nationale et le chef de police de Washington en perdit son poste. Cela apporta aux femmes une publicité dont elles avaient sérieusement besoin. Des pétitions furent recueillies dans tout le pays et présentées au Congrès le 31 juillet à la fin d'une procession automobile. Des délégations se rendirent chez le président Wilson dont l'attitude envers le suffrage féminin était assez ambiguë.

Avec l'assentiment de A.H. Shaw, Alice Paul et Lucy Burns formèrent en avril 1913 une organisation nationale, la *Congressional Union* (CU) dont le but était d'obtenir un amendement fédéral. En novembre 1915, son journal, *The Suffragist*, commença à paraître.

Au début, les deux organisations, sous la présidence d'Alice Paul, étaient en fait peu distinctes l'une de l'autre. Mais au congrès de 1913, un conflit se produisit entre la direction de la NAWSA et le groupe d'Alice Paul. Celui-ci demandait qu'on lance immédiatement une campagne pour un amendement fédéral tandis que les leaders de la NAWSA trouvaient cela prématuré et voulaient concentrer leurs efforts sur l'état de New York et aussi contrôler le *Congressional Committee*. Le congrès vota en faveur de la deuxième position et A. Paul fut destituée de son rôle de présidente du *Congressional Committee*, sur quoi L. Burns et d'autres démissionnèrent. En 1914, la rupture fut consommée définitivement et les deux organisations, CU et NAWSA devinrent complètement indépendantes l'une de l'autre.

Le conflit était aussi plus profondément politique. La NAWSA croyait en la conversion progressive des législateurs et du Président par la persuasion, alors que le CU pensait que la force constituait le seul langage que comprenne le pouvoir, ce qui impliquait faire campagne contre celui-ci. Il poussa donc les femmes à voter contre les Démocrates (au pouvoir) et contre la réélection de Wilson, sans tenir compte des prises de position personnelles des candidats sur la question du suffrage.

Le 2 mars, le Congrès reçut la proposition d'amendement Shafroth-Palmer, présentée par la présidente du CC qui succéda à A. Paul et qui prévoyait que dans chaque état où au moins 8% des votants s'étaient déclarés en faveur du suffrage devrait se tenir un référendum. La NAWSA dut donc se lancer une fois de plus dans le travail long, ardu, coûteux et peu rentable des campagnes par état. Sept référendums se tinrent en 1914 dont deux seulement

⁸² J. COWLEY, *op. cit.*, p. 13.

furent positifs et cela dans des états également peu importants sur le plan politique: le Montana et le Nevada.

En 1915, la NAWSA semblait au bout du rouleau. Son influence, comparée à celle de la CU, était devenue minime. Par contre, lors des élections présidentielles en 1914, la CU put envoyer des déléguées dans les neuf états où les femmes votaient pour inviter celles-ci à voter contre les Démocrates. Elle envoya aussi toutes sortes de délégations de femmes chez le Président. Puis elle organisa en 1915, dans les quarante-huit états, une manifestation automobile qui, partie de San Francisco, arriva à Washington après une série de meetings dans tout le pays; la CU recueillit ainsi un demi million de signatures pour une autre pétition. Le 9 mai, les femmes marchèrent sur le Capitole et présentèrent leur pétition au Président.

Tout ceci représentait une œuvre de titans qui exigeait des militantes de la CU un travail considérable et un dévouement sans bornes. Mais la CU réussit ainsi à redonner vie et vigueur à la question du droit de vote.

Quatre référendums eurent lieu en 1915 dans des états clé de l'Est: New York, le Massachusetts la Pennsylvanie et le New Jersey, tous des états industriels très peuplés. Si l'on y obtenait une ou plusieurs victoires, cela affecterait la situation sur le plan national. Les suffragistes, conscientes de l'importance de l'enjeu, se lancèrent à corps perdu dans ces campagnes, déployant des efforts sans précédent. Cela se termina par quatre défaites, avec un nombre de voix respectables, mais des défaites tout de même.

Le congrès de la NAWSA, en décembre 1915, nomma C.C. Catt à la présidence, sentant qu'elle seule était capable d'amener le mouvement à la victoire. C.C. Catt accepta, non sans réticence, car la tâche était lourde. Mais deux facteurs la poussèrent à accepter: un legs de deux millions de dollars fait par une femme à la NAWSA et la décision prise par le comité national. d'abandonner l'amendement Shafroth-Palmer, ce qui débarrassait aussi la NAWSA du poids des campagnes d'état épuisantes et stériles.

Aussitôt, C.C. Catt se mit à envoyer aux associations de tous les états des directives précises, novatrices et, au niveau fédéral, employa toutes sortes de moyens pour faire aboutir la cause: réunions entre leaders d'état et nationales, cours pour organisatrices, collecte de fonds, questionnaires, etc. Elle choisit pour travailler avec elle des femmes suffisamment libres et indépendantes pour pouvoir se consacrer entièrement à leur tâche, formant ainsi une équipe efficace. Si une femme "tombait" en chemin, on la remplaçait aussitôt. C.C. Catt réussit aussi à réunifier les éléments disparates qui constituaient la NAWSA. L'amateurisme fit place au professionnalisme (c'est également ce qui se passait au même moment dans le mouvement ouvrier).

Réunie du 5 au 7 juin 1916 à Chicago, la CU organisa le *National Woman's Party* (les deux organisations se confondirent en 1917) dans les douze états où les femmes avaient obtenu le droit de vote. Le WP continua à attaquer les Démocrates et surtout Wilson. Mais il s'aperçut vite que cette tactique était inefficace (dix états sur douze votèrent pour Wilson) et se tourna donc vers ce par quoi il est surtout connu: l'activisme.

En septembre 1916, le congrès de la NAWSA adopta un projet général, élaboré par C.C. Catt et connu sous le nom de *Winning Plan*, qui devait diriger et coordonner toutes les activités du mouvement dans les différents états. De plus, trente-six associations d'état s'engagèrent à se battre jusqu'au bout pour obtenir un amendement fédéral; en même temps, il faudrait essayer de gagner au moins un référendum dans un état du Sud et un dans l'Est et dans quelques autres états gagner au moins un droit de vote partiel, comme dans l'Illinois. C.C. Catt se donna six ans pour réussir. Cet accord resta secret entre elle et les représentantes des trente-six organisations.

À partir du 10 janvier 1917, tous les jours et par tous les temps, on vit des piquets de suffragistes du *Woman's Party* devant les grilles de la Maison Blanche, des femmes silencieuses portant des banderoles avec des slogans tels que: "Mr. President, what will you do for Woman Suffrage?" ou "How long Must Women Wait for Liberty?"⁸³

C'était la première fois que l'on voyait des piquets de grève devant la Maison Blanche et, tout d'abord, la police ne fit rien; les passants se montrèrent curieux et plutôt en faveur des femmes. Le jour de l'inauguration du Président, le 4 mars, les piquets de grève marchèrent tout autour de la Maison Blanche, sans problème.

Quand le 65^{ème} Congrès ouvrit sa session spéciale le 2 avril 1917, la première femme député** prit sa place à la Chambre des Représentants. Il s'agissait de Jeannette Rankin du Montana qui avait mené une lutte victorieuse dans son état en 1914. Elle se trouvait dans une situation assez inconfortable entre les deux associations suffragistes qui lui reprochaient de ne pas en faire assez en faveur des femmes et la partie anti-suffragiste de ses administrés qui lui reprochait d'en faire trop.

Les États-Unis entrèrent en guerre en avril 1917. Le *Woman's Party* et la NAWSA adoptèrent des positions totalement divergentes à ce sujet.

Tandis que C.C. Catt pensait qu'il fallait que les femmes soutiennent l'effort de guerre afin de pouvoir plaider leur cause plus efficacement (sans toutefois cesser de lutter pour le suffrage), le *Woman's Party* qui comprenait beaucoup de quakers n'engagea pas ses "troupes"

⁸³ FLE, p. 282.

dans l'effort de guerre (sauf quelques individus qui le firent de leur propre initiative) et même utilisa la guerre dans ses slogans avec des formules telles que: "Democracy should begin at home", par opposition au slogan de Wilson, des références à la "Russie libre" où les femmes avaient le droit de vote, et des comparaisons telles que "Kaiser Wilson". Les passants prirent cela très mal. Des bagarres se déclenchèrent entre les femmes et la foule et les arrestations commencèrent le 22 juin. Cependant, les tribunaux ne purent trouver d'autre chef d'accusation que celui d'entrave à la circulation sur les trottoirs car les femmes en fait n'enfreignaient aucune loi. Mais jamais on n'arrêta les gens qui déchiraient leurs banderoles ou les maltrahaitaient. Le *Woman's Party* fut la première victime de la suppression des libertés civiles en temps de guerre, suivi bientôt par l'IWW, les objecteurs de conscience et bien d'autres. Peu à peu les femmes se virent condamnées à des peines de prison qui allèrent jusqu'à six mois. Pendant la première session du 65^{ème} Congrès, on arrêta 218 femmes dans vingt-six états et quatre-vingt dix-sept allèrent en prison. Là se reproduisit le cycle bien connu des suffragettes anglaises et dont le gouvernement aurait dû se méfier: répression, grève de la faim, gavage, naissance de martyres. Alice Paul fit une grève de la faim de vingt-deux jours.⁸⁴ Mais, en 1970, elle manifestait encore dans les rues de New York avec les féministes.

Ces femmes n'étaient pas des excentriques. On trouvait parmi elles des femmes de la haute société ou des professions libérales, des quakers, des étudiantes, des femmes âgées, des ouvrières. Tout ceci était d'autant plus ridicule que le cabinet de Wilson (sauf un membre) était en fait favorable au droit de vote.

La NAWSA se désolidarisa publiquement, et à maintes reprises de telles actions, en condamnant ces femmes sans jamais condamner la police qui les provoquait et les attaquait, le système pénitentiaire qui les maltraitait ou les magistrats qui les transféraient illégalement en prison en Virginie, loin de leurs amis et de toute aide légale.⁸⁵

La répression ne fit qu'augmenter le nombre de femmes aux piquets de grève. Elles demandèrent le statut de prisonnières politiques. L'opinion publique commença à s'émouvoir des conditions de détention de ces femmes et elles furent toutes relâchées les 27 et 28 novembre. Plus tard, en mars 1918, la Cour d'Appel du District de Colombie invalida toutes les peines de prison et les arrestations.⁸⁶

⁸⁴ J. COWLEY *op. cit.*, p. 13.

⁸⁵ M. ATKINS, *op. cit.* p. 10.

⁸⁶ FLE. p. 287.

Tout ceci eut des effets à la fois positifs et négatifs: le mouvement y gagna en publicité mais s'aliéna la bonne volonté du Congrès. Et il fallut d'autres facteurs pour que les femmes obtiennent le droit de vote.

Le rôle des femmes pendant la première guerre mondiale ressemble beaucoup à celui qu'elles jouèrent pendant les guerres précédentes. On vit les femmes prendre la place des hommes dans les hauts-fourneaux, les usines d'explosifs, d'armement, de fabrication d'outils et de machines, d'appareillage électrique, dans les transports, etc. La liste de ces métiers occupait quatre pages en petits caractères dans une publication du gouvernement. Également, les femmes tricotèrent des quantités de vêtements et raccourcirent leurs jupes pour économiser le tissu. La présence des femmes dans de nouvelles branches de l'économie créa des problèmes quant au nombre d'heures de travail exigible et aux conditions de sécurité. C'est alors que naquit ce qui devait devenir le *Women's Bureau of the Department of Labor*, dirigé par des femmes, Mary Van Kleeck puis Mary Anderson, première directrice du Bureau en 1920.

On vit aussi pour la première fois des femmes, telles A.H. Shaw et C.C. Catt dans des bureaux du gouvernement s'occupant de l'effort de guerre dans le cadre du *Woman's Committee of the Council of National Defense*. La NAWSA offrit son aide au gouvernement. C.C. Catt abandonna même le *Woman's Peace Party*, qu'elle avait contribué à fonder, afin de ne pas faire de tort à la "Cause" (le WPP fondé en janvier 1915 avec J. Addams, C.P. Gilman, et A.H. Shaw, devint en 1919 la *Women's International League for Peace and Freedom* avec J. Addams à la présidence. Il eut fort peu d'impact.⁸⁷

La NAWSA finança et s'occupa d'un hôpital en France. Beaucoup de suffragistes travaillèrent pour la Croix Rouge. Lors d'un défilé suffragiste à New York le 27 octobre 1917, on put voir marcher aux côtés des suffragistes des fermières, des ouvrières, des femmes docteurs**, des infirmières, ce qui illustrait les changements d'occupation des femmes, le fait que c'était elles maintenant qui faisaient marcher le pays à presque tous les niveaux. Il paraissait donc absurde de leur refuser plus longtemps le droit de vote. Mais cela n'empêcha pas les anti-suffragistes d'accuser les femmes d'anti-patriotisme car elles n'avaient pas abandonné leur cause pendant la guerre (on ne peut pas demander à la politique et aux réactionnaires d'être logiques).

En janvier 1917, la législature du Dakota du Nord donna aux femmes le droit de vote présidentiel, suivie de l'Ohio, l'Indiana, le Rhode Island, le Nebraska, le Michigan et

⁸⁷ RIE, p. 78, p. 182, p. 194.

finalement, le 6 mars, du premier état du Sud, l'Arkansas. Un référendum dans le Maine en septembre se termina par un échec. Mais à la fin de l'année, les femmes de l'état de New York reçurent le droit de vote avec 100 000 voix de majorité, à la suite d'un référendum.

Wilson se décida à prendre position en faveur du droit de vote et le 10 janvier 1918, la Chambre des Représentants vota sur l'amendement Anthony. Des députés quasi mourants se déplacèrent pour l'occasion (l'un d'eux arriva sur une civière) et l'amendement passa avec 274 voix pour et 136 contre, ce qui représentait, avec une voix de trop, la majorité des deux tiers nécessaire à un amendement à la Constitution.

Mais la bataille n'était pas gagnée pour autant. Il fallut attendre août 1920 pour cela et cette année et demie fut fertile en rebondissements de toutes sortes: tentative de corruption de la part des "antis", campagnes épuisantes pour les suffragistes, etc. Le *Woman's Party* se mit à militer pour pousser le Président à agir, brûlant ses discours dans une urne placée devant la Maison Blanche où un feu était entretenu en permanence. Bien sûr, cela fut suivi d'arrestations, de peines de prison et de publicité renouvelée.

Le 30 septembre, Wilson fit un discours devant les sénateurs leur demandant, fait sans précédent, de voter en faveur de l'amendement qui allait leur être présenté. Le lendemain, le Sénat repoussa l'amendement: il manquait deux voix pour atteindre la majorité des deux tiers requise. Le WP déplaça son piquet de grève pour s'installer devant le Sénat.

Lors des élections de novembre, trois états accordèrent le droit de vote aux femmes après référendum: le Dakota du Sud, le Michigan et l'Oklahoma. Puis en février 1916, six législatures donnèrent aux femmes le droit de vote présidentiel: l'Iowa, le Minnesota, le Missouri, l'Ohio, le Wisconsin et le Maine.

Enfin, le 20 mai 1919, la Chambre des Représentants vota l'amendement avec une majorité écrasante et le Sénat confirma le vote en juin. Mais il fallait encore que trente-six états (les 3/4 du nombre total) ratifient cette décision. À mesure que les états la ratifiaient, la virulence de l'opposition augmentait. En mars 1920, trente-cinq états avaient signé. En août, il apparut que dans le Tennessee se trouvait la chance la plus probable de victoire. L'opposition se fit violente. Les législateurs en faveur du suffrage se virent menacés dans leur carrière et leurs affaires, certains furent presque enlevés, on fit boire les autres. Mais le Sénat du Tennessee vota pour et après dix jours de bataille, la Chambre des Représentants agit de même, bien que de justesse. Finalement, le 19^{ème} amendement fut signé le 26 août 1920, donnant le droit de vote à vingt-six millions de femmes qui votèrent donc lors des élections présidentielles de 1920. Mais parmi elles, ne se trouvaient aucune des fondatrices du mouvement. Vingt-six pays avaient alors accordé le droit de vote aux femmes. Pendant deux

ans, les “antis”, combattirent l’amendement devant les tribunaux mais la Cour Suprême trancha définitivement en 1922. Notons cependant que le gouverneur de Géorgie, Lester Maddox, fut le dernier à ratifier l’amendement... le 27 mars 1970! Les préjugés ont la vie dure.

Ainsi s’achevait une lutte longue de soixante-douze ans. La loi suit toujours avec un certain retard l’évolution sociale. En 1920 aux États-Unis, il devenait ridicule de refuser plus longtemps le suffrage aux femmes. Cependant, la question n’est pas si simple. Les Françaises ne l’obtinrent qu’en 1945 et les Suissesses en 1971!

Tous ces efforts pour obtenir le droit de vote semblent aujourd’hui sans commune mesure avec le but atteint, qui nous paraît dérisoire. Des millions de dollars furent dépensés et jusqu’à deux millions de femmes à la fois se trouvèrent engagées dans cette lutte.⁸⁸ Aileen Kraditor donne les chiffres suivants de la participation des femmes à la NAWSA:

1893	13 150
1905	17 000
1907	45 501
1910	75 000
1915	100 000
1917	2 000 000 ⁸⁹

Le WP n’atteignit guère plus de 50 000 femmes.⁹⁰ Mais la conception des deux organisations était très différente.

C.C. Catt résumait ainsi les efforts déployés par les femmes:

“To get that word, ‘male’, out of the Constitution, cost the women of this country 52 years of pauseless campaigns: 56 state referendum campaigns, 480 legislative campaigns to get state amendments submitted, 47 state constitutional convention campaigns, 277 state party convention campaigns, 19 campaigns with 19 successive Congresses to get the federal amendment submitted, and the final ratification campaign.⁹¹

“Millions of dollars were raised, mainly in small sums, and expended with economic care. Hundreds of women gave the accumulated possibilities of a lifetime, thousands gave years of their lives, hundreds of thousands gave constant interest and such aid as they could. It was a continuous, seemingly endless chain of activity. Young suffragists who helped forge the last link of that chain were not born when it began. Old suffragists who forged the first link were dead when it ended.”⁹²

⁸⁸ RIE, p. 77.

⁸⁹ KRAD, p. 7.

⁹⁰ J. COWLEY, *op. cit.*, p. 14.

⁹¹ KOM, p. 109.

⁹² DUN, p. viii.

Mais il est vrai qu'un droit peut paraître peu important seulement quand on le possède: on en voit alors toutes les limitations. L'erreur qu'ont faite la plupart des féministes de la deuxième génération c'était de penser que, par le vote, les femmes allaient changer le cours de l'histoire. Cela s'avéra faux, bien sûr. Mais, à cette époque, on croyait pouvoir changer la société par la voie législative. Pourtant, les hommes auraient dû savoir, par expérience, et les femmes en les observant, que voter ne suffisait pas à amener les changements désirés.

Le vote des femmes ne changea rien à la répartition des voix entre les différents partis, et n'affecta en aucune manière la politique intérieure et extérieure des États-Unis, sauf sur les questions de prohibition et de moralité des politiciens. Les femmes votèrent, mais à tous les échelons le pouvoir resta entre les mains des hommes. D'ailleurs, les anti-suffragistes ne s'étaient pas montré plus clairvoyants dans ce domaine et gaspillèrent eux aussi beaucoup d'énergie pour rien: les femmes votèrent et le ciel ne leur tomba pas sur la tête, la famille et la société n'en furent pas détruits, ni l'image de la femme.

Le vote des femmes n'entama pas le patriarcat puisque les suffragistes avaient depuis longtemps cessé de l'attaquer. En se concentrant sur le droit de vote, le mouvement féministe perdit beaucoup de sa richesse, nous l'avons vu. Ce qui est plus grave, c'est qu'après l'obtention du suffrage, le mouvement même disparut pour ne renaître que quelques cinquante années plus tard. Tout comme l'émancipation des esclaves n'élimina pas le racisme et tua pratiquement tout mouvement de contestation jusque vers les années 1960, le droit de vote n'élimina pas le sexisme. En 1920, les femmes se retrouvèrent devant un vide: la lutte avait été épuisante et à force de fixer les yeux sur un seul but, l'amendement fédéral, elles en oublièrent tout le reste et se retrouvèrent sans analyse et donc sans perspective d'action.

Chapitre 3

**“Cinquante années de dérision”
1920-1966**

À la fin de la guerre, tous les espoirs semblaient permis. C.C. Catt faisait un discours triomphant, bien prématuré:

“I have lived to see the great dream of my life – the enfranchisement of women. We are no longer petitioners, we are not wards of the nation, but free and equal citizens.”¹

Les femmes avaient obtenu le droit de vote pour lequel elles avaient lutté si longtemps et si âprement; le 19 janvier 1919, le 18^{ème} amendement avait institué la prohibition; le travail des enfants n'était bientôt plus qu'un mauvais souvenir grâce à un projet de loi passé en 1918; des lois sur le nombre d'heures de travail et le salaire minimum avaient été votées ou se préparaient; la paix était revenue et la Société des Nations paraissait pleine de promesses; les femmes entraient en grand nombre à l'université et leurs possibilités de travail s'étaient accrues.

Cependant, très vite, ces gains s'avérèrent extrêmement vulnérables. La prohibition était inapplicable, et presque intolérable, et la notion de réforme par amendement constitutionnel en fut largement discréditée. En 1922, la Cour Suprême déclara inconstitutionnelle la loi sur le travail des enfants et l'amendement ne fut jamais voté. Les féministes ne parvinrent pas à s'opposer à cette décision, pas plus qu'elles ne purent lutter contre une décision de la Cour s'opposant à un projet de loi sur le salaire minimum (la Cour ne revint sur cette décision que pendant le *New Deal*).

Tout le mouvement féministe s'écroula en même temps que mourut le mouvement de réforme; la politique du pays s'orienta vers la droite.

Les centres sociaux abandonnèrent tout projet de grande envergure et devinrent de petits centres, perdus dans les grandes villes, utiles dans un rayon limité, mais dérisoires par rapport aux besoins existants.

La GFWC, après quelques années de difficultés, retrouva un certain équilibre mais resta sans prestige et sans envergure.

La *National Consumers' League* reçut un coup dur lors de l'échec de l'amendement sur le travail des enfants. Elle existe toujours, mais très amoindrie.

La NWTUL souffrit également, surtout à cause de l'échec des tentatives de coopération internationale.

Le mouvement ouvrier se développait partout dans le monde. En 1919, lors de l'*International Labor Conference* à Washington, un congrès de femmes se réunit, organisé par la Ligue. De là sortit, en 1921, l'*International Federation of Working Women* avec M. Drier

¹ MIL, p. 84.

Robins comme présidente. Cependant, des difficultés surgirent aussitôt. Les Européennes étaient plus militantes que les Américaines à cause des difficultés économiques de leurs pays, et elles entretenaient des rapports étroits avec les mouvements ouvriers de type social démocrate. Quand l'IFWW se réunit à nouveau en 1923, la plupart des déléguées voulurent entrer à l'*International Federation of Trade-Unions*. Les Américaines refusèrent, d'une part parce que l'*AF of L* (à laquelle elles étaient affiliées) n'y appartenait pas, et d'autre part parce qu'elles avaient peur d'être vite dominées par cette organisation masculine. La majorité s'affilia donc à l'IPTU et la NWTUL se retira du mouvement: leurs convictions féministes passèrent avant leurs convictions syndicalistes. Cependant, la NWTUL déclina peu à peu et disparut après la deuxième guerre mondiale. Au contraire des Anglaises, les femmes américaines n'occupèrent jamais de poste important dans le mouvement syndicaliste de leur pays.²

Quant à la NAWSA, organisation potentiellement puissante, elle devint la *League of Women Voters*, groupe de pression et d'éducation "politique" (c'est-à-dire électorale) des femmes, mais sans aucun réel pouvoir politique au sens large. La LWW n'arriva jamais à remplacer la NAWSA. La nature même de ses activités ne soulevait pas l'enthousiasme; elle restait très neutre et elle perdit beaucoup de batailles. Tout ceci fit que les femmes jeunes ne se sentirent pas attirées par cette organisation.

Certaines femmes, comme Mrs. Oliver Hazard Perry Belmont, une veuve très riche, et Charlotte P. Gilman, essayèrent de faire comprendre aux femmes qu'elles devaient agir en dehors des partis politiques si elles voulaient obtenir certaines réformes et ne pas se trouver liées à la corruption et aux intrigues des politiciens professionnels. Charlotte P. Gilman écrivit dans le *New York Call*, le 9 juillet 1920:

"The power women will be able to exercise lies with their not joining in the party system of man. The party system of politics is a trick of men to conceal the real issues. Women should work for the measures they want outside of party politics. It is because the old political parties realize that women's influence will be negligible on the inside that they are so eager to get women to join with them."³

Le 18 février 1921, le vieux *Woman's Party* disparut, remplacé par un *National Woman's Party* avec Mrs. Belmont comme présidente. Leur position sur le problème noir était particulièrement ignoble: puisque hommes et femmes noirs du Sud souffraient de la même discrimination, le principe de l'égalité des droits entre les sexes était respecté, donc il n'y avait pas lieu d'intervenir. De même, le parti considérait la législation protectrice en

² ONE, pp. 90-91.

³ ONEI, p. 275.

faveur des ouvrières comme discriminatoire et voulait donc l'abolir, au lieu de demander que les lois protectrices s'étendent aux hommes. Pendant un certain temps, le NWP fit pression pour obtenir un amendement sur l'égalité des droits. Cependant, ce projet menaçait les acquis sur la protection du travail des femmes. Beaucoup de femmes désiraient une législation protectrice pour les femmes et les hommes, de même que les groupes de féministes en Angleterre. Le dixième Congrès de l'*International Woman Suffrage Alliance* rejeta donc la demande d'adhésion du NWP et prit également position contre l'amendement, car cela risquait de handicaper les femmes sur le marché du travail. Le NWP soutenait que, depuis Seneca Falls, rien n'avait été acquis sauf le droit de vote et se réclamait seul héritier du mouvement féministe. Mais, à la fin des années 1920, son bilan restait pauvre. Le parti avait dépensé huit cent mille dollars depuis 1921, avait préparé plus de cinq cents projets de lois dans tout le pays, la plupart oubliés dans un tiroir. Le Wisconsin demeurait le seul état à avoir passé un amendement sur l'égalité des droits. Le NWP s'affaiblit, s'appauvrit, prit de l'âge.

Lorsqu'arriva la Dépression de 1929, les demandes féministes semblèrent ridicules et déplacées: le climat n'était pas favorable à l'expression de groupes aux revendications particulières.

Anna H. Shaw avait prévu les difficultés que rencontreraient les femmes après l'obtention du suffrage. Quelques mois avant sa mort, elle écrivit:

"I am sorry for you young women who have to carry on the work in the next ten years, for suffrage was a symbol, and now you have lost your symbol. There is nothing for the women to rally round [...]"⁴

"You younger women will have a harder task than ours. You will want equality in business and it will be even harder to get than the vote, for you will have to fight for it as individuals and that will not get you far. Women will not unite, since they will be competitors with each other. As soon as a woman has it for herself she will have entered the man's world and cease to fight as a woman for other women."⁵

Si la deuxième raison qu'elle avançait alors n'est pas exactement celle qui causa la mort du mouvement, ou plutôt le plongea dans le sommeil pour cinquante ans, la première contient un élément de vérité.

On peut essayer de dégager quelques hypothèses sur ce déclin du mouvement. Non seulement la lutte pour le suffrage avait été un symbole, elle était aussi le seul lien qui unissait entre elles des femmes d'opinions et de milieux très divers, voire disparates. Après le passage du 19^{ème} amendement, beaucoup se retrouvèrent dans les partis politiques traditionnels. Comme l'avait prévu Charlotte P. Gilman, les partis donnèrent volontiers aux femmes des

⁴ ONEI, p. 268.

⁵ E. NEWELL BLAIR, "Discouraged Feminists", KRA, p. 339.

rôles symboliques mais évitèrent de leur confier des responsabilités et de les faire participer aux décisions: les femmes étaient des amateurs** en politique et ne partageaient pas la passion des hommes pour l'obtention de postes importants au sein du parti. Elles préféraient exercer leur influence à travers les organisations locales, les associations de parents d'élèves, les clubs de femmes. Dans les partis, elles continuaient à faire ce qu'elles avaient toujours fait: collecter des fonds. De plus, le vote des femmes s'alignant la plupart du temps sur celui des hommes, on s'aperçut vite qu'il ne représentait aucun danger, donc les politiciens, d'abord prudents, ne s'occupèrent plus des femmes. Enfin, les femmes ne firent pas front commun et ne soutinrent pas les candidatures des femmes. Pourquoi alors les hommes l'auraient-ils fait?⁶

Les femmes s'aperçurent que le vote ne servait pas à faire passer les réformes désirées. Rose Scheiderman écrivait en mars 1924:

“[T]he women's vote hasn't been of any sensible value in the measures which the Women's Trade Union League want. We started twelve years ago to fight for a forty-eight hour week. We are still fighting for it, and I can't see that it is a bit easier now, that we make any more impression on the Legislature than we did before we could vote.”⁷

Pourtant, la lutte suffragiste était partie du principe que si les femmes votaient le monde deviendrait meilleur. Triste illusion, vite détruite.

En faisant le bilan de ce qu'avaient gagné les femmes dans cette lutte, mis à part un principe de justice, on ne pouvait que dire avec Edward S. Martin: “Nevertheless, woman suffrage is a good thing if only to have it over.”⁸

Les femmes de la NAWSA avaient accordé trop d'importance à l'obtention du droit de vote pour ne pas être déçues après 1920. De plus, elles avaient commis des erreurs en se coupant du WP, des femmes noires, des ouvrières (le mouvement resta essentiellement bourgeois sauf en de rares occasions), en acceptant la guerre tout en la haïssant: ces compromis ne leur apportèrent rien et ne firent que limiter leur vision, les empêchant d'acquérir une politique plus globale. Elles ne firent pas non plus de projets concernant leur rôle après l'obtention du suffrage, négligeant les aspects économiques, sociaux, familiaux de la vie des femmes, et se retrouvèrent donc les mains et l'esprit vides. Elles avaient obtenu une certaine émancipation légale, mais les barrières sociales et culturelles demeuraient, ainsi que le patriarcat que l'on ne contestait plus depuis longtemps.

⁶ ONEI, pp. 264-270; LER, p. 175; ONE, p. 93.

⁷ ONEI, p. 269.

⁸ *Ibid.*

Les femmes avaient investi beaucoup trop, émotionnellement et quantitativement, dans la lutte suffragiste qui, pour beaucoup, avait donné un sens à leur vie. L'opposition implacable des "antis", la lutte longue et âpre avaient donné au vote une importance démesurée.⁹ Maintenant, il ne restait rien, que des femmes épuisées. M. Dixon résume ceci en une formule lapidaire: les femmes avaient gagné une bataille, mais perdu la campagne.¹⁰ On trouvait des organisations de femmes par catégories: étudiantes, mères, syndicalistes, etc., et, bien sûr, le *National Woman's Party*. Mais rares étaient les journaux qui en parlaient, même les journaux féminins. La seule expression féministe entre 1920 et 1960 se trouve chez des individus** qui écrivaient en leur nom propre et non pour un mouvement.¹¹

Cependant, si le mouvement s'écroula dans ses structures, les femmes évoluèrent rapidement après la guerre, essentiellement sur le plan culturel.

Les filles, peut-être influencées par les féministes et leurs discours, devinrent plus indépendantes, plus libres, plus courageuses. On les vit boire, conduire, fumer en public (en 1904, une femme avait été arrêtée pour ce motif sur la 5^{ème} Avenue). Mais dans le Sud, dans les années vingt, les femmes du monde achetaient encore des cigarettes par correspondance, car fumer n'était pas convenable.¹² Les robes, raccourcies pendant la guerre, restèrent courtes. La vente des bas de soie passa de 12 000 en 1900 à trente millions en 1930. On vit des femmes aux cheveux courts et aux bras nus. L'abolition des contraintes vestimentaires fut certainement une plus grande libération que le droit de vote, et obtenue avec moins de peine. Il n'y eut pas autour de la nouvelle mode un scandale comparable à celui qui entourait l'arrivée du bloomer quelques soixante-dix années plus tôt. Libérées de leurs corsets rigides, les femmes commencèrent à faire du sport; il y eut des championnes de natation, de tennis. Amelia Earhart fut la première femme à traverser l'Atlantique en avion, seule, en 1932.¹³ Cependant jusqu'en 1973, on ne trouvait toujours pas une seule femme pilote sur une ligne commerciale. Isadora Duncan bouleversa le monde de la danse. Sa vie privée fit d'elle le symbole de la femme émancipée. Le nombre de femmes écrivains**, journalistes, grandit, ainsi que celui des chercheuses dans les divers domaines de la science.¹⁴

Dans les usines, les écoles, les jeunes filles n'étaient plus aussi surveillées qu'auparavant. La voiture donna aux jeunes une plus grande liberté en leur permettant de s'isoler, de se rencontrer hors de la maison familiale. Les contraceptifs firent leur apparition

⁹ MIL, pp. 83-84.

¹⁰ M. DIXON, "Why Women's Liberation - 2?", SAL, p. 185.

¹¹ KRA, p. 291.

¹² JENS, p. 158.

¹³ *Ibid*, p. 89.

¹⁴ LER, p. 178; *Majority Report* 3, juillet 1973, p. 5.

de façon plus générale, l'information se répandit. On remit la chasteté en question et le taux de virginité avant le mariage décrut rapidement. En même temps, la littérature devint plus franche. Tous ces éléments libérèrent plus la femme que ne pouvait le faire un bulletin dans une urne.

Mais alors que le nombre de femmes travaillant augmentait, leur pourcentage par rapport aux hommes décroissait. Les femmes, entrées avec enthousiasme dans presque tous les domaines du travail, s'aperçurent vite qu'elles se heurtaient à la discrimination, l'impossibilité d'avancement, le sous-paiement par rapport à leurs qualifications. De plus, le travail ménager continuait à leur incomber et il était donc difficile de concilier travail et vie familiale et la plupart des jeunes filles rêvaient de mariage.

Il ne faut pas s'étonner si les femmes ne jouèrent pas un grand rôle dans la vie publique: la société ne fit rien pour les aider. Les femmes étaient libres en théorie mais pas en pratique: aucun équipement social ne les libéra du travail ménager. De même l'abolition de l'esclavage ne fut pas suivie de mesures sociales suffisantes pour permettre aux anciens esclaves de vraiment s'émanciper. L'idéologie de l'après-guerre, l'isolationnisme, encourageaient plutôt à l'individualisme et à l'abandon des "grandes causes" (qui avaient soi-disant amené un conflit mondial) et poussaient les femmes à rentrer au foyer. Les femmes voulaient s'épanouir mais ne savaient comment y parvenir: le mythe du travail libérateur n'était plus qu'un mythe; de l'idéologie féministe il ne restait rien. Les femmes se rabattirent donc sur le mariage et la maternité, produisant ce que Andrew Sinclair appelle le "Nouveau Victorianisme" et Betty Friedan (quoique la faisant partir plus tard) "la mystique de la féminité".

Betty Friedan indique deux causes principales à ce retour au foyer de la femme. D'une part, des écrivains tels que Freud (abondamment vulgarisé) et Margaret Mead rationalisèrent et respectabilisèrent cette notion du rôle essentiel de la femme en tant que mère et épouse; d'autre part, l'industrie avait davantage besoin des femmes en tant que consommatrices qu'en tant que productrices. On vit alors "l'économie domestique" se développer, persuadant la femme que toute sa créativité pouvait (et devait) s'épanouir au foyer. La femme devint "l'administratrice" du foyer, le gérant "scientifiquement", et avec art aussi. Ce qui n'empêchait pas, en 1929, la femme au foyer de passer en moyenne cinquante et une heures au travail ménager en ville et soixante-deux heures à la campagne, travail ménager formé de tâches routinières et insipides. Et, si la femme ne s'adaptait pas à ce rôle, la psychanalyse était là pour lui dire que c'était de sa faute.¹⁵

¹⁵ MOR, pp. xx-xxi.

Au début du 20^{ème} siècle, on voulait des femmes plus libres sexuellement mais peu d'hommes désiraient les voir sur un pied d'égalité avec eux dans la société. Dix ans après l'obtention du droit de vote, les femmes se retrouvèrent donc au foyer, les proies du mythe de la femme "féminine", c'est-à-dire mère et épouse. On aurait pu croire qu'aucun mouvement féministe n'avait jamais existé.

Pendant la Dépression, les femmes s'intéressèrent à nouveau, pour quelques temps, aux affaires publiques, mais plutôt en tant que libérales, communistes ou socialistes, qu'en tant que femmes. Avec le *New Deal*, Roosevelt fit passer dans certains états des lois protégeant les femmes et les enfants. Il nomma aussi des femmes au gouvernement et dans des postes importants.

Mais après 1930, le féminisme cessa d'être une force importante aux États-Unis. La Contre-Révolution (comme l'appelle Kate Millett) était bien en place.

Pendant la deuxième guerre mondiale, une fois de plus, les femmes entrèrent dans l'industrie en grand nombre ainsi que dans les diverses branches de l'économie. Quatre millions de femmes nouvelles entrèrent sur le marché du travail et *Rosie The Riveter* devint un symbole national.¹⁶ Pour cela, une loi fédérale permit de créer des crèches et divers services sociaux. On prôna les avantages du biberon sur l'allaitement maternel; on assura aux femmes que leurs règles ne devaient pas les immobiliser et qu'il était préférable pour les enfants qu'elles travaillent.¹⁷ S. Firestone fait remarquer, avec un certain humour noir, que les féministes sont obligées de faire bon accueil aux guerres: c'est leur seule chance de progrès.¹⁸ Deux cent mille femmes entrèrent dans l'armée comme volontaires. Elles occupèrent des emplois de bureau pour décharger les hommes et leur permettre d'aller combattre. Mais elles ne rentrèrent pas dans les unités de combat. Cependant, on leur donna des uniformes, on les entraîna à saluer, à défiler, etc. Tout cela coûta cher et fut parfaitement inutile dans les fonctions qu'elles occupaient. Mais qu'est-ce que l'armée sans uniforme et dans parade?¹⁹ Par contre, après la guerre, les femmes rentrèrent au foyer pour faire place aux hommes. Une fois de plus, leur rôle de main-d'œuvre de réserve manipulée était clair. On publia des statistiques sur les maladies causées par le biberon; on avertit les femmes que, si elles travaillaient, leurs

¹⁶ KOM, p. 118; L. WELLS, *American Women: Their Use and Abuse*, p. 7.

¹⁷ FRA, p. 25; J. JORDAN, *The Place of American Women*, pp. 14-15; K. KAUFER, T. CHRISTOFFEL, *The Political Economy of Male Chauvinism*, p. 49.

¹⁸ FIR, p. 29.

¹⁹ JENS, p. 95.

enfants tomberaient dans la délinquance juvénile. On supprima les crèches.²⁰ Les femmes se marièrent plus tôt et eurent plus d'enfants: on assista à un *baby boom* extraordinaire. La moyenne bourgeoisie quitta la ville pour la banlieue où la femme se retrouva isolée dans sa maison avec pour tout horizon le ménage, les enfants et la télévision. On vit fleurir les livres reprenant, en les simplifiant à l'extrême, les thèses déjà contestables de Freud. Par exemple, *Modern Woman, the Lost Sex*, écrit par une psychiatre et un journaliste connut un grand succès. Sa thèse est simple. La femme moderne est un être névrosé car elle refuse sa fonction essentielle: la maternité. Tout cela est de la faute des féministes, qui sont qualifiées de masochistes, enfants capricieuses, monstres, haïssant les hommes et les enfants, ne cherchant que leur propre satisfaction sexuelle qu'elles ne peuvent trouver, bien sûr, puisqu'elles veulent prendre la place de l'homme au lieu de rester soumises et dociles comme le veut leur nature. Passons.

On assiste aussi à la floraison de magazines féminins consacrés au foyer: comment attirer un mari et le garder, recettes de beauté et de cuisine (souvent étrangement ressemblantes), etc. Ces journaux présentent eux aussi un idéal: la mère et l'épouse dévouée corps et âme à enfants et mari. L'idéal victorien se maintient. Avant 1949, une héroïne de roman-feuilleton sur trois travaillait, et encore on la montrait en train de découvrir ce qu'elle souhaitait vraiment: redevenir femme au foyer. En 1958, toutes les héroïnes étaient devenues femmes au foyer. Une sur cent seulement avait un travail. Même les héroïnes non mariées ne travaillaient pas.²¹ Et pourtant, le nombre de femmes au travail augmentait. Donc, les magazines féminins n'étaient pas un reflet de la société mais un moyen de pression idéologique.

En 1948, la Cour Suprême déclare que hommes et femmes sont différents et que la législation n'a pas à suivre l'évolution des mœurs:

“The fact that women may now have achieved the virtues that men have long claimed as their prerogatives and now indulge in vices that men have long practiced, does not preclude the States from drawing a sharp line between the sexes, certainly in such matters as the regulation of liquor traffic. The Constitution does not require legislatures to reflect sociological insight, or shifting social standards, any more than it requires them to keep abreast of the latest scientific standard.”²²

Donc la loi renforce l'idéologie de la différenciation des sexes (au détriment de la femme, bien sûr).

²⁰ KOM, p. 119; FRA, p. 25; J. JORDAN, *op. cit.*, p. 15.

²¹ FRI, p. 38.

²² D.B. SCHULDER, “Women and the Law”, STA, p. 86.

Les années cinquante voient le maccarthysme s'épanouir: ce n'est pas une période propice à la contestation. Les livres de Reich sont détruits. Les États-Unis s'enfoncent dans le traditionalisme, la course à l'argent. Les femmes font marcher la maison.

En décembre 1961, Kennedy forme une commission sur le statut de la femme sous la pression du *Women's Bureau*.²³ Beaucoup d'états font de même. Une des intentions de Kennedy était de supprimer la discrimination sexuelle dans les emplois du gouvernement fédéral. Aussi, il apparaissait judicieux aux gouverneurs, en nommant des femmes dans ces commissions, de payer leur dette politique sans cependant donner aux femmes des positions influentes. Mais ces femmes qui participèrent à ces commissions se rendirent compte des injustices subies par les femmes et pensèrent qu'il y avait là quelque chose à faire et attendirent des changements. On les retrouvera quelques années plus tard dans NOW.²⁴ La commission fédérale fit des recommandations allant dans le sens des volontés de Kennedy.

Le début des années soixante vit aussi les femmes émerger dans le mouvement pour les droits civiques, le Corps de la Paix, les manifestations contre la guerre du Vietnam. Cependant, elles n'y participèrent pas en tant que femmes.

En 1963, l'*Equal Pay Act* établit dans la loi le principe de l'égalité de salaire pour un même travail.²⁵ D'autres lois fédérales anti-discriminatoires suivirent, et quelques états promulguèrent eux-mêmes des lois allant dans le même sens.

La même année, Betty Friedan publia son livre, *The Feminine Mystique*, analyse claire, détaillée et convaincante de la situation de la femme américaine d'après-guerre.

En 1964, la loi sur les droits civiques fut votée. L'article 7 inclut les femmes par accident: un représentant de Virginie, H.W. Smith, introduisit le mot "sexe" pour que la loi ne passe pas.²⁶ C'est donc une sorte de plaisanterie qui donna aux femmes une plus grande égalité. La loi proscrit la discrimination sexuelle dans l'emploi. Par exemple, les petites annonces ne peuvent plus être classées sous des rubriques "hommes" et "femmes"; on ne peut limiter un emploi à un sexe sauf si le travail ne peut effectivement être exécuté que par un homme ou une femme; il ne peut y avoir de listes de promotion séparées à l'intérieur d'un établissement; les employeurs ne peuvent plus faire de différence entre hommes et femmes en ce qui concerne la retraite ou les assurances.

²³ BAL, p. 53.

²⁴ J. FREEMAN, "The Origins of the Women's Liberation Movement", J. HUBER (dir.), *Changing Women in a Changing Society*, pp. 35-36.

²⁵ E.D. KOONTZ, "Women as a Minority Group", THO, p. 81.

²⁶ KOM, p. 122.

Une commission, l'*Equal Employment Opportunity Commission* (EEOC) fut créée en 1968 pour faire appliquer la loi et recevoir les plaintes. La Commission décida que la loi fédérale était prépondérante sur les lois d'état instituant des mesures protectrices sur le travail des femmes. Par exemple, un employeur ne peut plus refuser d'employer une femme, même si la loi de l'état restreint les heures de travail des femmes ou les charges à porter.²⁷ La première année, l'EEOC se rendit compte avec stupeur qu'un quart des plaintes provenait des femmes.²⁸

Ce principe de l'égalité des chances fut renforcé en 1967 par le président Johnson qui abolit toute discrimination sexuelle dans les emplois relevant directement ou indirectement du gouvernement fédéral. Cette loi fut renforcée par Nixon.²⁹ Mais parallèlement, en 1971, Nixon opposa son veto à un *Comprehensive Child Development Bill* qui aurait aidé les mères les plus pauvres, ceci afin de ne pas affaiblir la famille. Elinor C. Guggenheimer écrivit au président par l'intermédiaire de l'éditorial du *New York Times*:

“Unless he is preparing legislation to bar mothers from the labor force, women will continue to be absent from the home for a substantial portion of the day whether we provide care for their children or not. The President's vision of Mom in the kitchen putting up the conserves, fruit and vegetable is almost antediluvian. Take a good look, Mr President. Mom, almost twelve million Moms of children under eighteen, has moved out of the kitchen and into the canning factory on the edge of town. We continue to allow more than two million preschool children to receive less than adequate care, because legislation has been based on a vision instead of reality.”³⁰

Mais alors que la position des femmes semblait s'améliorer rapidement (malgré quelques reculs tels que le précédent) on vit le mouvement féministe renaître de ses cendres, plus violent, plus cohérent, plus articulé que jamais.

²⁷ E.D. KOONTZ, *op. cit.*, THO, pp. 81-82.

²⁸ KOM, p. 14.

²⁹ E.D. KOONTZ, *op. cit.*, THO, p. 82.

³⁰ FRA, p. 26.

Chapitre 4

**Le “nouveau” féminisme
1966-1974**

La femme américaine en 1966 vit une foule de contradictions:

“[O]n the one hand they had most of the legal freedoms, the literal assurance that they were considered full political citizens of society — and yet they had no power. They had educational opportunities — and yet were unable, and not expected, to employ them. They had the freedom of clothing and sex mores that they had demanded — and yet they are still sexually exploited. The frustrations of their trapped positions were exacerbated by the development of mass media, in which those contradictions were nakedly exposed, the ugliness of women’s roles emphasized by precisely that intensive character which made of the new media such a useful propaganda organ. The cultural indoctrinations necessary to reinforce sex role traditions had become blatant, tasteless, where before they had been insidious. Women, everywhere bombarded with hateful or erotic images of themselves, were at first bewildered by such distortion (could that be Me?), and, finally, angered.”¹

La femme américaine des années soixante éprouve un malaise. Sa condition s’est dégradée depuis la fin de la guerre; plus de femmes travaillent (le double) mais la plupart du temps dans des emplois peu lucratifs. Quant aux agréments de la vie de banlieue, ils ont perdu de leur charme pour les femmes au foyer de quarante ans qui trouvent leur vie vide tout à coup, maintenant que les enfants sont partis, et qui s’aperçoivent qu’elles n’ont jamais vécu pour elles-mêmes. Elles n’ont été que la femme de Fred ou la mère de John. Les familles devenant plus petites et l’espérance de vie s’accroissant, une femme qui a son dernier enfant à trente ans se trouve avec quarante-quatre ans de vie active devant elle. Il faut donc redéfinir le rôle de la femme. De plus, les conditions de vie s’étant améliorées pour les femmes sur bien des points (la contraception par exemple) elles attendent plus de la vie et se trouvent donc frustrées bien que la presse répète à tous les vents: “You’ve come a long way, Baby.”² Lynn Wells écrit: “Women’s position has *changed some*, but *improved little*.”³

Les femmes font des dépressions nerveuses et on les retrouve en nombre de plus en plus grand chez les psychiatres qui ne comprennent pas ce qui se passe chez ces femmes qui pourtant “ont tout pour être heureuses” (selon leur définition du bonheur de la femme). Le “problème qui n’a pas de nom” est tout à coup expliqué au public avec la parution de *The Feminine Mystique* en 1963. Beaucoup de femmes se reconnaissent dans le portrait tracé par Betty Friedan de la femme américaine et comprennent ce qui leur est arrivé: elles ont perdu leur identité en essayant de se conformer au modèle de la femme féminine: épouse, mère et objet sexuel. Les premières féministes se seraient retournées dans leur tombe si elles avaient

¹ FIR, p. 34.

² *Newsweek*, 23 mars 1970, p. 47.

³ L. WELLS, *American Women: their Use and Abuse*, p. 11.

pu voir les femmes de l'après-guerre abandonner l'idéal pour lequel elles s'étaient battues et revenir quasiment au point de départ.⁴

Mais ce livre n'a pas suffi, à lui seul, à faire renaître un mouvement féministe. La situation qui avait vu la naissance du "vieux" mouvement vers 1840 se reproduit sous une forme similaire quelques cent vingt ans plus tard.

Les années soixante sont une période d'agitation sociale, de réforme, de contestation: non seulement les jeunes (surtout les étudiants) se lancent dans la lutte pour les droits civiques des noirs, contre la guerre du Vietnam, contre la pollution, mais ils remettent aussi en question la société capitaliste, critiquent l'impérialisme américain. Il naît à ce moment-là ce qu'on a appelé la "nouvelle gauche". Pour ces jeunes, le rêve américain s'écroule au Mississippi et au Vietnam.

Les jeunes filles participent à ce mouvement. Mais, à l'intérieur du mouvement même, les rôles traditionnels se reproduisent; les filles font le café, la cuisine pour les militants, tapent à la machine, accomplissent le travail de photocopie et de secrétariat, rôle des femmes dans la société en général: servir l'homme. Les hommes, eux, libérés de ces tâches "mesquines" pensent et décident; les filles exécutent. Le temps du mouvement abolitionniste n'est plus où on ne les laissait pas parler. Mais cela revient presque au même: qu'elles fassent une proposition, et on la trouve stupide, même si cette proposition doit être adoptée dix minutes plus tard parce que présentée par un homme. "Make policy, not coffee" va devenir un des slogans des femmes de la gauche.⁵

En 1964, Ruby Doris Smith Robinson, une jeune femme noire qui a contribué à fonder le SNCC (*Students Non-Violent Coordinating Committee*, puis *Students National Coordinating Committee*) critique dans un article la position des femmes dans cette organisation. On rit. La motion est écartée. Elle s'attirera quand même la réflexion devenue célèbre de Stokely Carmichael: "The position of women in our movement should be prone", reprise plus tard par Eldridge Cleaver. Cette réflexion, devenue célèbre, est d'autant plus curieuse dans la bouche de Carmichael que c'était un des rares hommes du mouvement qui "s'abaissait" à faire les corvées considérées comme "féminines".⁶

En 1965, Casey Hayden et Mary King, deux femmes blanches du SNCC écrivent un article sur les femmes qui paraît dans un journal maintenant disparu, *Studies on the Left*. Cet article reçoit un accueil semblable.

Des "caucus" de femmes commencent alors à se former dans la nouvelle gauche. Les réactions des hommes vont de la dérision à la furie.

⁴ M. MANNES, "The Problems of Creative Women", FAR, p. 121.

⁵ MOR, p. xx; S. BROWNMILLER, "Sisterhood is Powerful", STA, p.143; FRA, p. 5.

⁶ S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, p. 143; HOL, p. 110.

En 1966, l'exclusion des blancs du SNCC met fin au problème. Mais les mêmes problèmes se reposent vite dans le SDS (*Students for a Democratic Society*) où les blancs se replient, et souvent de façon encore plus aiguë. Lors d'une réunion, des femmes demandent qu'on insère la question de la libération des femmes dans une résolution du SDS. Elles sont chassées de l'estrade à coups de tomates et expulsées de la salle. Bien d'autres incidents de ce genre se produisent. Même *Weatherman*, à partir de 1969, aura à réagir face à la demande d'autonomie des femmes. Mais il réagira de façon moins brutale, plus compréhensive: la libération des femmes est alors à l'ordre du jour.

Dans ce contexte, il est donc facile de comprendre comment naquit le nouveau féminisme. Tout comme dans le mouvement anti-esclavagiste ou prohibitionniste, les femmes étaient confinées à des positions et à des tâches subalternes, on leur refusait le droit d'expression. Donc, elles prirent conscience de leur oppression en tant que femmes, ce qui était d'autant plus facile que le problème des minorités opprimées était d'actualité et qu'elles se battaient contre cela. Déjà militantes, elles se tournèrent donc vers une forme oubliée du militantisme: le féminisme.

De tout cela naquit un nouveau mouvement qui présente en gros deux tendances qui coexistent sans se rejoindre pour l'instant.

D'abord, en même temps que les femmes de la nouvelle gauche se réveillent, naît en 1966 le premier groupe organisé, la *National Organisation for Women* (NOW) sous l'impulsion de Betty Friedan et Pauli Murray, qui ne purent accepter le refus des officiels de la commission sur le statut de la femme de faire appliquer l'article 7 du *Civil Rights Act* par l'EEOC, pour les femmes comme pour les noirs. Cela mit le feu aux poudres. Betty Friedan explique:

“The absolute necessity for a civil rights movement for women had reached such a point of subterranean explosive urgency by 1966, that it only took a few of us to get together to ignite the spark – and it spread like a nuclear chain reaction.”⁷

Betty Friedan est née en 1921 dans l'Illinois. Elle fait des études de psychologie à Smith et à Berkeley puis s'installe à Greenwich Village et travaille pour la presse. Elle se marie à la fin de la guerre avec Carl Friedan et s'installe dans la banlieue de New York. Là, avec trois enfants, elle mène la vie typique de la femme décrite dans *The Feminine Mystique*, éprouvant d'abord un sentiment de malaise qui la conduisit chez un psychiatre, puis l'amena à écrire son livre qui parut en 1963. À partir de ce moment-là, elle devient un personnage de l'actualité, elle fait des discours, des conférences, écrit des articles, fonde NOW, participe à des commissions gouvernementales sur la femme et à d'importantes manifestations, paraît à la télévision, est même reçue par le pape à la fin de l'année 1973. Mais elle a peu de dons d'administratrice et abandonne la présidence de NOW en 1970, remplacée par la noire Aileen Hernandez. Elle fait penser par certains côtés à E.C. Stanton: oratrice, écrivain** remarquable, personnage** controversé, ayant peu de sens pratique. Elle est connue dans le

⁷ HOL, p. 81.

mouvement pour son caractère difficile mais tout le monde s'accorde à dire, même n'étant pas d'accord avec ses idées, qu'elle a joué un rôle fondamental dans la renaissance du mouvement en tant que force d'impulsion.

NOW, fondée en juin 1966, tient son premier congrès les 29 et 30 octobre de la même année à Washington, élisant B. Friedan à la présidence. Le congrès publie une déclaration définissant ses buts: il se veut un groupe de pression politique en vue de l'obtention de mesures précises, à court terme. Il se donne une structure. De 1966 à 1968, NOW lutte contre la classification par sexe des petites annonces et la discrimination dans l'emploi, s'en prenant directement à l'EEOC, les journaux, certaines entreprises telles que Colgate-Palmolive, et obtient son premier succès en août 1968 quand l'EEOC décide que la séparation des petites annonces constitue une violation du *Civil Rights Act* de 1964. À la fin de l'année, certains journaux changent leur présentation. NOW a gagné beaucoup de batailles locales sur la discrimination dans l'emploi, dans les lieux publics. Le premier bulletin de l'organisation, *NOW Acts*, paraît à l'automne 1968. En même temps, NOW élimine sa faction radicale avec l'exclusion de Ti-Grace Atkinson, présidente du chapitre new yorkais.⁸

D'autres groupes, quelques-uns plus anciens, s'alignent sur les positions de NOW: le *National Woman's Party* qui se bat depuis 1923 pour le passage de l'*Equal Rights Amendment* (ERA); la *National Federation of Business and Professional Women's Clubs* (BPW) créée en 1919 et qui comptait cent quatre vingt mille membres en 1973; une fondation légale, *Human Rights for Women* (HRW) qui offre une aide légale gratuite aux femmes; le *Professional Women's Caucus* (PWC), la *Young Women's Christian Association* (YWCA) fondée en 1867, forte de deux millions et demi de membres et de sept mille huit cents groupes; le *United Auto Workers Women's Department* créé en 1944; *Federally Employed Women* (FEW) pour les femmes fonctionnaires du gouvernement fédéral, et enfin WEAL (*Women's Equity Action League*) qui naquit d'une scission de NOW en 1968 au sujet de l'avortement et se consacra essentiellement à lutter contre la discrimination dans l'emploi, en commençant par l'enseignement. Tous ces groupes s'inscrivent dans la tradition réformiste américaine: modérées, légalistes, travaillant dans le cadre des institutions de la constitution, ne remettant pas fondamentalement la société en question, poursuivant le rêve américain. Ils agissent par le biais du droit et de la politique. On appelle souvent NOW "le NAACP du

⁸J. FREEMAN, "The Origins of the Women's Liberation Movement", J. HUBER (dir.) *Changing Women in a Changing Society*, p. 36; HOL, pp. 81-95; *Newsweek*, 23 mars 1970, p. 46; BAL, pp. 67-74; KOM, pp. 128-133.

mouvement des femmes”. Ces groupes vont faire partie du mouvement pour les **droits** des femmes (WRM).⁹

La prolifération de ces groupes ne doit pas étonner. La tendance à l’association remonte très loin dans la tradition américaine et les associations féministes sont nombreuses. En 1960, on comptait quinze mille clubs de femmes, soit onze millions de membres. Chaque corps professionnel a une association de femmes (et de noirs). Certaines, d’ailleurs, depuis la renaissance du féminisme deviennent plus militantes.¹⁰

Si les femmes du WRM se recrutent parmi les femmes de la bourgeoisie d’âge moyen, provenant de milieux politiques, sociaux et professionnels traditionnels, les femmes du mouvement de libération des femmes (WLM) proviennent plutôt des milieux intellectuels, de la nouvelle gauche ou du mouvement pacifiste. Elles sont aussi plus jeunes. Les deux branches du mouvement regroupent essentiellement des blanches.¹¹

Le WLM présente une histoire beaucoup plus complexe que le WRM. Il se veut révolutionnaire. Il rejette certaines institutions telles que le capitalisme, l’impérialisme, la famille, le mariage. On distingue en gros deux tendances au sein de ce groupe: les “politiques”, militantes marxistes avant tout, et les “féministes radicales” qui, tout en acceptant certains concepts marxistes, pensent que la première oppression est sexiste.

Elles sont les héritières d’un courant de pensée influencé par certains auteurs** ou penseurs** tels que Reich, Marcuse, Laing, Goodman, Simone de Beauvoir, A.S. Neill, Masters et Johnson.

Le recul du temps manque pour analyser correctement l’importance et l’impact de ce nouveau mouvement féministe. De plus, la publicité faite au mouvement a été disproportionnée par rapport à son importance quantitative, surtout au début.

L’histoire des groupes composant le mouvement est une série de fondations, scissions, disparitions de groupes à intervalles rapprochés, actions spectaculaires, montée au pouvoir et chute de leaders, divisions internes, etc.

Nous avons vu les signes avant-coureurs de la naissance du mouvement: remous à l’intérieur du SNCC, du mouvement pour les droits civiques, de SDS mais aussi de SSOC (*Southern Students Organizing Committee*), SCEF (*Southern Conference Educational Fund*),

⁹ HOL, pp. 78-81; ONEI, pp. 84-90; J. FREEMAN, *op. cit.*, J. HUBER (dir.), *op. cit.*, pp. 33-42; D.L. PULLEN, “The Educational Establishment: Wasted Women”, THO, p. 119; KOM, p. 137; HOL, pp. 95-107; MAS, pp. 60-62; *Off our Backs*, 31 décembre 1971, p. 6.

¹⁰ P. SEXTON, “The Blue-Collar Wife”, P. DOMMERMUES, M. DEBOUZY, H. CIXOUS, (dir.), *Les États-Unis d’aujourd’hui par les textes*, p. 112; C. BIRD, *Born Female*, p. 118.

¹¹ HOL, p. 108.

et même SCLC (*Southern Christian Leadership Conference*).¹² Puis les femmes commencent à quitter la “nouvelle gauche”. Elles se mettent à former des petits groupes et à chercher à rencontrer d’autres femmes n’appartenant pas à la gauche radicale.

Le “caucus” féminin à la convention nationale de SDS, pendant l’été 1967 à Chicago, avait présenté un “Manifeste des femmes” visant à assurer à celles-ci une participation plus importante dans le mouvement. Deux femmes de Floride, Beverly Jones et Judith Brown présentent alors un contre-manifeste, “Toward a Female Liberation Movement”, qui posait le problème de façon plus radicale: les femmes doivent s’unir entre elles, sans les hommes, pour parler, apprendre à se défendre, à la fois physiquement et contre les attaques sexistes des institutions, apprendre leur propre histoire, réclamer certaines réformes spécifiques aux femmes (égalité des salaires, avortement, etc.). Quand une femme voulut parler de la libération des femmes, le président de séance lui fit quitter la salle en ces termes: “Take her off the stage and fuck her.”¹³ De ce congrès sortirent des groupes de femmes à Chicago et à New York.

Marlene Dixon, enseignante à l’université de Chicago et Naomi Weisstein, enseignante à Loyola, forment un caucus de femmes à la *New University Conference*. Pendant le même été, lors du congrès de la NCNP (*National Conference for New Politics*), un caucus féminin, composé entre autres de Ti-Grace Atkinson, Florynce Kennedy (avocate noire, membre de NOW), Shulamith Firestone et Joreen Freeman présentent une motion. Celle-ci est refusée et S. Firestone chassée de la tribune avec une petite tape (amicale) sur la tête et cette réflexion: “Cool down little girl, we have more important things to talk about than women’s problems”.¹⁴

J. Freeman et Heather Booth commencent à regrouper des femmes à Chicago et s’occupent surtout d’organiser un groupe appelé *Women’s Radical Action Project* (WRAP) formé de femmes ayant appartenu à SDS.

De septembre à novembre, un groupe de sept femmes se réunit chez Jo Freeman. S. Firestone et Pamela Allen se rencontrent alors à Chicago et la première décide de partir à New York créer des groupes. De là naîtront les *New York Radical Women* (NYRW).

Le groupe de Chicago grandit jusqu’à une cinquantaine de femmes et devient le *West Side Group*, politisé et rattaché à la nouvelle gauche. À la fin de l’année, d’autres groupes

¹² BAL, p. 76.

¹³ BRI, p. xv.

¹⁴ J. FREEMAN, *op. cit.*, J. HUBER (dir.) *op. cit.*, p 39; HOL, pp. 110-114.

naissent à Washington, à Chicago, à Cleveland et plus tard encore à New York, Boston, Washington et en Californie.

Le jour de l'ouverture de la première session du Congrès, le 15 janvier 1968, les nouvelles féministes apparaissent pour la première fois dans la rue lors d'une marche de femmes sur Washington en faveur de la paix, coalisées sous le nom de Jeanette Rankin Brigade, avec des participantes telles que Coretta King. Elles invitent les cinq mille femmes présentes à aller assister à Arlington, en une procession funèbre, à l'"enterrement de la femme traditionnelle". Kathy Amatniek prononce un discours.¹⁵ S. Firestone en tire une conclusion pessimiste: cela n'a servi qu'à une chose, à démontrer que les femmes étaient "politiquement invisibles".¹⁶ En effet la presse ne parla pas de cet événement. Mais de là naquit le slogan "Sisterhood is powerful". En mai 1968, Jo Freeman fait paraître le premier bulletin du mouvement, *Voice of the Women's Liberation Movement. Cell 16*, avec Roxanne Dunbar se forme en juin 1968 à Boston.

La manifestation qui, sans conteste, a attiré le plus l'attention du public fut organisée lors de l'élection de Miss America le 7 septembre 1968 à Atlantic City, où les femmes des NYRW et de WITCH couronnèrent un mouton vivant et dénoncèrent les concours de beauté, la femme-objet. Elles jetèrent symboliquement dans une "poubelle de la liberté" des faux cils, des soutien-gorge rembourrés, des chaussures à talon aiguille, des blocs de sténo représentant l'exploitation de la femme (elle ne brûlèrent pas de soutien-gorge bien que ce soit de ce jour que partit l'expression *bra burner*, inventée par les journalistes avides de titres à sensation).¹⁷ On associa aussitôt *women's lib* et provocation, exhibitionnisme. La presse s'empara du problème des femmes et beaucoup de journaux et magazines consacrèrent des articles de fonds au "problème de la femme".¹⁸

Le 17 octobre, la présidente du chapitre new yorkais de NOW, T.G. Atkinson se retire du groupe pour des raisons d'organisation et idéologiques et s'oriente vers une forme beaucoup plus radicale de féminisme. Une dizaine de femmes quittent NOW en même temps qu'elle, parmi elles Florynce Kennedy, et forment le Mouvement du 17 octobre qui prendra bientôt le nom de *The Feminists*.

Le 31 octobre, un groupe de femmes de WITCH, déguisées en sorcières, envahit Wall Street pour jeter un sort sur les financiers. La bourse baisse. Une fois encore on associe *women's lib* et sensationnel.

¹⁵ K. AMATNIEK, "Funeral Oration for Traditional Womanhood", TAN, pp. 138-142.

¹⁶ FIR, pp. 32-33.

¹⁷ KOM, p. 135.

¹⁸ H.Z. LOPATA, *Occupation: Housewife*, pp. 7-8.

En novembre, la première *National Women's Convention* se tient à Chicago, cent vingt ans après Seneca Falls. Deux cents femmes environ participent. On s'aperçoit alors qu'un nouveau mouvement est né à l'échelon national, bien distinct de la nouvelle gauche américaine.

À partir de là, en 1969 et 1970, le mouvement va se développer dans tout le pays avec rapidité, enthousiasme; les groupes vont proliférer. *Women's Lib* va devenir un mouvement important en tant que groupe de pression et courant de pensée.

Voyons cependant un peu plus en détail les divers groupes nés en 1967 et 1968, ceux du moins qui eurent une audience nationale, de par leurs actions ou leurs leaders, à travers les media.

Quand S. Firestone quitte Chicago pour New York, en novembre 1967, elle contacte des pacifistes, des militantes de SDS. Mais celles-ci ne croient pas en l'utilité d'un mouvement purement féministe. Par contre, le groupe va se former à partir d'un groupe de travail de SDS sur les femmes à Princeton, comprenant notamment Anne Koedt, et une petite troupe de théâtre. Ces femmes forment donc, à la fin de novembre, les *New York Radical Women* (NYRW). Onze femmes vont s'y ajouter dont Carol Hanisch.

Mais la première scission a lieu dès janvier 1968. Pam Allen et Peggy Dobbins constituent avec Robin Morgan le groupe WITCH (Women's International Terrorist Conspiracy from Hell) quelques mois plus tard. Le reste du groupe continue à fonctionner comme un groupe de "prise de conscience", idée introduite par Kathy Amatniek: il s'agit d'un groupe de discussion ayant pour but de faire prendre conscience aux femmes de leurs problèmes de femmes, de leur oppression en tant que femmes. Bientôt, une cinquantaine de femmes participant à ces réunions et la presse commence à en parler. Le résultat de ces discussions est un recueil de textes écrits par ces femmes, *Notes from the First Year*, qui paraît en mai 1968.

Pendant la convention de novembre 1968 à Chicago, les membres des NYRW se divisent arbitrairement (par tirage au sort) en trois petits groupes de discussion. Rentrés à New York, ces trois groupes restent distincts pour éviter le problème des leaders et du nombre. Les groupes deux et trois se désintègrent à la fin de février 1969. Certaines femmes du groupe deux rejoindront *Redstockings*, notamment S. Firestone et Ellen Willis, d'autres rejoignent WITCH (Pam Allen, Peggy Dobbins). Le groupe trois se dissout complètement. Le groupe un continue à fonctionner. Le jour de l'entrée en fonction de Nixon à Washington, les femmes, lors d'une manifestation de la gauche, déchirent leur carte d'électrice pour montrer le peu de

changements apportés par le droit de vote. Les hommes les tournent un dérision et la presse n'en parle même pas.

Les femmes présentes décident alors de former un groupe d'action. Ainsi s'organise *Redstockings* à New York en février 1969.

Aux femmes des groupes un et deux des *New York Radical Women* s'ajoutent une vingtaine d'autres parmi lesquelles Pat Mainardi, Carol Hanisch, Kathy Amatniek. Au mois de février 1969, les *Redstockings* lancent leur première action. Elles envahissent un comité législatif de l'état de New York qui étudiait un projet de réforme de la loi sur l'avortement. En réponse, le comité désigne alors des experts: quatorze hommes et une femme (une religieuse!) .En mars, *Redstockings* organise une session où les femmes témoignent elles-mêmes et essaient de mettre en lumière la dimension politique du problème. (Un an plus tard, dans le procès Abramowicz contre Lefkowitz, en janvier 1970, le même genre d'audition reprend, officiellement cette fois.) Le groupe monte aussi une pièce de Myrna Lamb, *But what have you done for me lately?* ¹⁹ Les réunions sont ouvertes à toutes les femmes désireuses d'y participer. Les *Redstockings* se situent dans la lignée *radical feminist*.

Le 5 décembre 1969, Diane Crowthers, S. Firestone, Anne Koedt, Cellestine Ware (femme noire venue de WITCH) venant soit des *Feminists*, soit des *Redstockings*, fondent la Brigade Stanton-Anthony, l'unité fondatrice des NYRF et publient un manifeste semblable à celui des *Redstockings*, mettant l'accent sur l'oppression sexiste plutôt que capitaliste. Cependant, elles se structurent fortement et se tournent davantage vers l'action. Aujourd'hui, les *Redstockings* n'existent plus.

The Feminists fut fondé d'abord par les dissidentes de NOW, sous le nom de Mouvement du 17 octobre. Il s'intéresse, entre autres problèmes, à l'avortement et grandit peu à peu. Des femmes de groupes autonomes de New York le rejoignent, puis quelques femmes de *Redstockings*, désireuses de passer à l'action. Anne Koedt avait rejoint le groupe quand NYRW avait éclaté. Le groupe prend le nom de *The Feminists* en juin 1969. Pendant l'été, un petit comité avec Ti-Grace Atkinson renforce la rigidité des règles du groupe. En août, le groupe éclate. Sa vie fut donc courte. Cinq femmes seulement restent dans le groupe. Les autres rejoignent d'autres groupes ou vont former les *New York Radical Feminists*.

En octobre 1969, *The Feminists* interviennent en tant que plaignantes dans le procès intenté par cinq avocates à l'état de New York sur la loi sur l'avortement qui, disent-elles, est

¹⁹ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *Avortement, droit des femmes*, pp. 8-9.

en contradiction avec la constitution américaine. Elles participent en novembre au *Congress to Unite Women*.

En 1969 et 1970, le groupe s'exprime devant le public par l'intermédiaire de T.G. Atkinson qui souvent fait scandale, surtout par ses positions dites "anti-mâles". Elle seule représentait le groupe et non chacune à tour de rôle comme il avait été convenu. Elle est elle-même responsable en grande partie de la scission d'août 1969 et elle est expulsée en mars 1970.

S. Firestone et Anne Koedt fondent les *New York Radical Feminists* (NYRF) en décembre 1969. Elles comprennent, à l'origine, des membres des *Redstockings*, déçues par l'inaction de leur groupe et les membres dissidentes des *Feminists* qui refusèrent les règles d'organisation rigides du groupe en août 1969. Le nouveau groupe se propose de concilier théorie et action, de s'ouvrir aux nouvelles venues dans ce mouvement.

Les NYRF fonctionnent avec des brigades comme unités de base. La brigade Stanton-Anthony, fondée le 5 décembre 1969, compte bientôt quarante membres. Une autre brigade se consacre au théâtre, une autre aux médias, avec notamment Susan Brownmiller. Cette brigade envahit le *Ladies' Home Journal* en mars. Mais les brigades commencent à s'opposer entre elles, surtout la première et la tendance plus libérale de S. Brownmiller. En mai 1970, le manifeste original est mis en minorité. La tendance Brownmiller accuse la tendance Firestone de fermer le groupe et de jouer le rôle d'élite. A. Koedt se retire en mai, puis S. Firestone en juin 1970. S. Brownmiller devient leader des NYRF. En 1971, on comptait vingt-cinq brigades à New York et deux mille trois cents membres. D'autres groupes existaient parallèlement à New York. On en comptait cent ou cent cinquante dont le nombre de membres pouvait varier de cinq à cent. C'était des groupes de quartier, ou de travail, ou des groupes de femmes à l'intérieur des mouvements politiques. On qualifie généralement la tendance de New York de "féministe" ou "radicale féministe": elle rejette toute appartenance à la gauche et considère que les hommes, et non le système, sont les oppresseurs des femmes.

Les groupes de Boston par contre sont plus politisés, plus souvent rattachés aux partis de gauche, considérant l'oppression des femmes comme faisant partie d'un système plus vaste d'oppression.

Le premier groupe de Boston, formé en juin 1968 sous le nom de *Cell 16*, regroupa des femmes telles que Dana Densmore, Betsy Warrior (un nom de guerre!), Abby Rockefeller (fille du banquier), Jayne West, Roxanne Dunbar, en tout une dizaine de femmes. Le premier numéro de leur revue, *No More Fun and Games*, paraît en octobre 1968. La cellule élabore des théories (D. Densmore et R. Dunbar), souvent fermes et violentes (B. Warrior), s'initie au

karaté (J. West). D'autres femmes, dont une noire, Mary-Ann Weathers, se joignent au groupe. Le numéro deux du journal paraît en février 1969. La presse prend des positions hostiles par rapport à ce groupe. Pendant l'été 1969, R. Dunbar, hostile à la légalisation de l'avortement, plus marxiste que féministe, part dans le Sud et organise la *Southern Female Rights Union* en 1970.

Le groupe déménage du numéro 16, Lexington Avenue, à Cambridge, et change de nom. Il devient *Female Liberation*, de tendance beaucoup plus féministe que politique avec environ vingt femmes. Cependant, jusqu'à six cents femmes participent à un congrès. Le groupe s'agrandit, surtout après la grève du 26 août, se structure. Des femmes d'autres groupes se retrouvent dans *Female Liberation*, venues d'horizons aussi divers que NOW, MORAL (*Massachusetts Association to Repeal Abortion Laws*), les *Daughters of Bilitis* (lesbiennes), *Gay Liberation*, la YSA (*Young Socialist Alliance*, trotskiste), le SWP (*Socialist Workers Party*). Le numéro trois de *No more Fun and Games* paraît. Les classes de karaté fonctionnent. Les femmes organisent des congrès: celui de MORAL en novembre, la *Female Liberation Conference* à Boston, la *New England Conference* au printemps. Ce groupe est ouvert et admet toutes les femmes. Le chapitre local de NOW se sent proche d'elles.

Cependant, la croissance du groupe est dû en grande partie à l'afflux de femmes de la YSA et du SWP. Les fondatrices du groupe se querellent avec elles et finalement se retirent. On assiste à des scènes déplaisantes: investissement de bureaux, vol de courrier, de listes d'adresses, de ronéos, retraits de fonds, changement de siège etc., imitant tristement les querelles partisans des hommes. En février 1971, il y a un procès entre les deux groupes. Pendant l'hiver 1971-1972, *Cell 16* réformée reprend la publication de *No more Fun and Games*.

Bread and Roses vit également le jour à Boston en juin 1969. Il fut formé de petits groupes venant de SDS et d'étudiantes en psychologie, une cinquantaine de femmes qui se connaissaient parce que venant d'une *Women's Union*. C'était un groupe plus politisé, plus rattaché à la nouvelle gauche, prônant l'action directe, approuvant des groupes tels que WITCH ou les *Weathermen*. Leur nom vient du slogan de la grève des ouvrières du textile en 1912 à Lawrence.

Bread and Roses comptait environ deux cents membres à la fin de 1970, mais un an plus tard il avait cessé presque toute activité; la croissance en nombre lui posa des problèmes qu'il ne parvint pas à résoudre.

À Boston, on trouve également un *Boston Women United*, créé à l'automne 1969, et qui ne fit rien de remarquable.

Le groupe le plus actif et le plus important reste le chapitre local de NOW, formé à la fin de 1969, et composé de femmes plus âgées, plus réformistes.

Citons également WITCH, né en février 1969, quand Pam Allen et Peggy Dobbins quittèrent les NYRW. Robin Morgan y joua un rôle important. On trouve des *covens* (sections) de WITCH dans plusieurs villes comme Washington, Chicago, San Francisco, Boston, Portland, Austin, en Caroline du Nord, dans certaines universités, fonctionnant sans coordination. Ce sont des groupes d'action subversive qui agissent avec un certain sens de l'humour, selon la tactique de la guérilla urbaine. On les vit à l'élection de Miss America, à Wall Street et aussi à la *Bridal Fair* de New York où huit cents fiancées assistaient avec leur mère à la présentation des derniers gadgets pour la femme au foyer. On les vit aussi protester à Chicago contre le renvoi de Marlene Dixon, enseignante féministe, envahir les bureaux de la *United Fruit*. Leur sigle changeait de signification selon les circonstances: *Women Incensed at Travelers' Corporate Hell*, ou *Women into Telephone Company Harassment*.²⁰ Ces actions et d'autres furent suivies d'une certaine publicité.

Women against Daddy Warbucks, en 1969, organisèrent quelques actions spectaculaires pour protester contre la guerre du Vietnam et la conscription, notamment en détruisant cinq cents dossiers militaires de futurs appelés. SCREWEE (*Society for Condemning the Rape and Exploitation of Women, etc., etc.*) n'est guère connue que par un manifeste parodiant la Déclaration d'Indépendance dans un style caricaturant le jargon marxiste et gauchiste.²¹ On trouve encore BITCH et SCUM tous deux issus de manifestes, le premier écrit par Jo Freeman et le deuxième par Valerie Solanas. Mais jamais un groupe n'en sortit. Une femme parlant du mouvement disait: "It's not a movement, it's a state of mind."²²

Vers 1970 émergea une autre sorte de féministes: les lesbiennes radicales. Avant la naissance du WLM, les homosexuelles rejoignaient les DOB (*Daughters of Bilitis*), organisation nationale fondée en 1955 qui essayait de faire comprendre et accepter l'homosexualité féminine sans cependant prendre de positions politiques radicales. Elles se mirent à éditer un journal, *The Ladder*, en 1956.²³ À l'heure actuelle, il existe plus d'une centaine d'organisations d'homosexuels**, hommes et femmes, aux États-Unis et au Canada.

²⁰ S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA p. 149; "WITCH", MOR, pp. 538-539.

²¹ ROB, p. 129; MOR, pp. 530-533.

²² S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, p. 142.

²³ R.M. BROWN, "Living with other Women", *Women, A Journal of Liberation*, Winter 1971, p. 33; G. DAMON, "The Least of These: The Minority whose Screams Haven't yet Been Heard", MOR, pp. 298-306.

Au début, les lesbiennes subirent une certaine discrimination de la part des femmes du mouvement et furent même quelquefois expulsées, notamment par le SWP. Celles qui restaient n'étaient pas satisfaites de l'attitude des hétérosexuelles et celles qui avaient contribué à la fondation du *Gay Liberation Front* en 1969 n'étaient pas non plus satisfaites de l'attitude des hommes dans ce mouvement. Beaucoup quittèrent le GLF ou la *Gay Activists Alliance* et se réunirent entre elles pour essayer de se définir. Ainsi se formèrent plusieurs groupes tels que *Gay Women's Liberation*, *Lesbian Feminist Liberation*, etc.²⁴

Plusieurs congrès ou manifestations ont essayé de réunir un grand nombre de femmes.

D'abord eut lieu le premier *Congress to Unite Women* du 21 au 23 novembre 1969 à New York, regroupant environ cinq cent femmes essentiellement des états du Nord-Est. Se rencontrèrent une quinzaine d'organisations: NOW, *Boston Female Liberation*, *Redstockings*, la brigade Stanton-Anthony, WITCH, DOB et bien d'autres. Des commissions discutèrent sur divers sujets. Malgré la disparité des groupes présents, un certain accord put être atteint sur la plupart des points (ni les "politiques", ni les *Feminists*, n'y participèrent, ces dernières ayant quitté le congrès au début). On décida d'établir un *Continuing Committee* pour construire une coalition pour agir sur les résolutions prises au congrès (abrogation des lois sur l'avortement, passage de l'ERA, crèches, etc.) mais il était trop tôt. Leur mouvement n'était pas assez cohérent. Un deuxième congrès se tint en mai 1970 mais avec beaucoup moins de succès.²⁵

En avril 1971, des centaines de femmes américaines et canadiennes se retrouvèrent lors de Congrès internationaux à Toronto et Vancouver. C'était une rencontre entre le WLM et *Women's Strike for Peace* d'une part et des femmes du Vietnam, du Laos, et du Cambodge d'autre part, celles-ci ayant pris l'initiative de ces rencontres pour discuter de la façon dont il fallait terminer la guerre. Deux points de vue émergèrent qui résument les deux tendances du mouvement: le point de vue selon lequel les femmes doivent participer à la lutte contre l'impérialisme, le capitalisme et le racisme, et le point de vue selon lequel le sexisme est l'ennemi principal, ce qui semblaient être des positions assez irréconciliables.²⁶

Il y eut aussi la grève nationale des femmes du 26 août 1970 dont nous parlerons plus loin.

²⁴ SAL, pp. 181-182; R. MORGAN, "Lesbianism and Feminism, Synonyms or Contradictions?" *The Second Wave* 2 : 4, 1973, pp. 17-20; BAL, pp. 159-165; G. VIDA, "The History of LFL", *The Lesbian Feminist*, 25 août 1973, p. 2; *Everywoman*, 30 juillet 1971, p. 10; *Everywoman*, 20 août 1971, p. 3.

²⁵ HOL, pp. 150-152; *NOTES* 2, p. 96; TAN, pp. 124-132; S. ABBOT, B. LOVE, GOR, pp. 614-615; S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, p. 153.

²⁶ B. BURRIS, "Fourth World Manifesto", SAL, pp. 233-242; *Off our Backs*, 31 décembre 1971, pp. 10-11; *Everywoman*, 28 mai 1971, pp. 2-3.

Ce mouvement, dont on a beaucoup parlé, a regroupé en fait une poignée de militantes. Mais elles ont vite été paralysées par les divisions internes, les problèmes d'organisation, de direction. Le nombre de groupes donne l'impression d'une force: en fait, beaucoup de femmes ont participé à plusieurs groupes. Anne Koedt, par exemple, a quitté les NYRW pour les *Feminists* et a ensuite rejoint les NYRF pour démissionner en mai 1970.

Pourtant, la force du mouvement réside dans le nombre de ces groupes, dont la plupart sont inconnus du public. En 1970, on comptait entre cinquante et deux cents groupes dans chaque grande ville. New York en avait plus de deux cents, Los Angeles cent groupes, chaque université a au moins un groupe. Les filles des *high schools* s'organisent. Le *Women's Liberation Front* de Hawaii tient son premier meeting le 13 avril 1970.²⁷ Les femmes plus âgées se regroupent dans un mouvement appelé OWL (*Older Women's Liberation*); le WLM est en effet un mouvement de femmes jeunes qui n'ont pas les mêmes problèmes.

L'influence du mouvement a débordé largement le cadre des États-Unis et on trouve des mouvements de femmes au Canada, en Grande-Bretagne, en France, au Mexique, au Japon, en Suède, en Allemagne, en Hollande, en Finlande, en Australie, en Tanzanie etc.

Les médias se sont emparés goulûment du mouvement. Susan Brownmiller raconte que son groupe ne fonctionnait que depuis quatre dimanches quand CBS leur demanda la permission de les filmer pour l'émission d'informations de Walter Cronkite. Elles refusèrent. Les médias ont magnifié les actions des femmes, hors de proportion: ça se vend bien.²⁸ À l'heure actuelle, on assiste à une extraordinaire "récupération" du mouvement, par la publicité. Il était même question de créer un billet de deux dollars à l'effigie de S.B. Anthony ce qui n'était qu'un geste symbolique.²⁹

Par réaction, on trouve des groupes de femmes anti-féministes tels que MOM (*Men Our Masters*) dont le sigle à l'envers donne WOW (*Women our Wonders*) ou la *Pussycat League* qui défendent la féminité avec des slogans comme: "Purr, Baby, Purr" ou "Better a lamb chop than a karate chop". Une organisation d'hommes s'est aussi créée, SEAM, dont le but est de restaurer le patriarcat aux États-Unis et remettre le père à la tête de la famille qu'il s'agit de préserver.³⁰ Ces groupes condamnent le WLM sans l'entendre.

²⁷ *Time*, 20 mars 1971, p. 29; BRI, p. xvi.

²⁸ S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, p. 142; ALT, p. 1.

²⁹ *Time*, 30 août 1971, p. 19; *Everywoman*, 17 décembre 1971, p. 13.

³⁰ P. HOFSTETTER, "Le 'Woman Power' contre la femme", *Valeurs Actuelles*, 24 août 1970, p. 20; MAS, pp. 147-149.

Nous allons donc essayer de comprendre ce qui se cache derrière cette façade tapageuse, complexe du WLM en reprenant les analyses faites par les divers mouvements féministes depuis leur création.

Partie 2

La rhétorique du mouvement

“We ask to be regarded, respected and treated as human beings, of full age and natural abilities, as equal fellow sinners, and not as infants or beautiful angels, to whom the rules of civil and social justice do not apply.”

Paulina Wright Davis¹

¹ RIE, p. 130.

Introduction

Le sexisme

“Blessed art Thou, oh Lord our God, King of the Universe, that I was not born a woman.”

Prière juive²

“Trois éléments sont difficiles à dompter: les idiots, les femmes et les océans; nous n’avons aucun succès avec les deux premiers.”

Spiro Agnew³

“It is a scientific fact that the peculiar species of woman properly known as the female reformer, is thin and bony.”

New York Times, 1878⁴

*“Men use their superior strength to dominate and oppress anyone weaker, especially those they are supposed to protect.”*⁵

“Dear God. Are boys better than girls? I know you are one, but please try to be fair. Love, Silvia.”

Une petite fille⁶

“Whatever man didn’t want to do he has persuaded himself and her that woman was ordained to do.”

Alice Beal Parsons⁷

² S.L. BEM & D.J. BEM, “Training the Woman to Know her Place: the Power of a Nonconscious Ideology”, GAR, p. 85.

³ I. CARLANDER, “Crève-coeur américain”, *Le Monde*, 27 août 1970, p. 1.

⁴ RIE, p. 172.

⁵ J. ARNOLD, “Consciousness-raising”, STA, p. 159.

⁶ FRA, p. 109.

⁷ LUN, p. 452.

“Heard this before? A woman’s place is in the house. Housewives are such dull people. You don’t have a mind of your own. Aggressive women are emasculating. If you’re so smart why aren’t you married? Working women are unfeminine. Where would you be without my paycheck? If you want to make the decisions in this family, go out and earn a paycheck yourself. If you can’t type we won’t hire you. Why should we promote you when you’ll just end up leaving to get married? A smart woman never shows her brains, she always lets the man think he’s the clever one. Brainy women scare me to death. Women don’t talk, they chatter. Don’t worry your pretty little head about things like that. Damn it, shut up, I’m reading the paper. Women can’t make decisions. A woman’s fulfillment is in serving her children and the man she loves. You do nothing but sit around all day and feed your face. Don’t develop ugly muscles. Women spend a fortune on clothes and makeup. It’s a woman’s duty to make herself attractive. Women are always playing hard to get. No man likes an easy woman. Prick teaser. Women, like gongs, should be beaten often.”⁸

Voici quelques stéréotypes courants par lesquels s’exprime le sexisme.

Un des arguments souvent employés par les hommes de gauche qui ne veulent pas s’avouer anti-féministes, mais qui, en fait, le sont, consiste à dire que toutes les injustices dont souffrent les femmes proviennent du capitalisme et que les hommes sont tout autant victimes que les femmes de la répartition des rôles dans la société.

Peut-être. Mais pourquoi alors les deux victimes ne s’unissent-elles pas pour lutter contre leur ennemi commun? Pourquoi a-t-on vu au cours des siècles, et pourquoi voit-on encore des hommes de tous bords attaquer les femmes de façon virulente ou les traiter avec mépris? Pourquoi y a-t-il toujours des “problèmes” plus urgents à discuter que le “problème des femmes”?

Tout le monde connaît le racisme et ses mécanismes. S. Firestone donne à un des chapitres de son livre, *The Dialectic of Sex*, un titre très explicite: “Racism: the sexism of the family of man”.⁹ Le sexisme agit de la même façon que le racisme: il prend prétexte de données soi-disant biologiques pour justifier la domination (économique, politique, sociale, intellectuelle) d’un groupe par un autre afin de satisfaire ses propres désirs, besoins, ambitions.

Les hommes de gauche, toujours prêts à discuter, diront: “Oui, mais nous sommes conditionnés à nous comporter de cette façon, donc nous sommes excusables; laissez-nous du temps, nous allons essayer de faire des efforts.”

Peut-être. Mais pourquoi alors ne pardonnent-ils pas aux racistes, aux colonisateurs, aux capitalistes, aux impérialistes? Ceux-ci aussi ont été conditionnés. “Ah oui, mais...”

⁸ ROB, pp. 21-22.

⁹ FIR, p. 119.

répondent-ils et un grand débat d'intellectuels s'engage sur des théories marxistes, freudiennes, etc. où l'on se garde bien de se remettre soi-même en question.

Essayons de voir, à travers la société américaine (mais le sexisme reste sensiblement le même dans toutes les sociétés) sur quels arguments se fonde le sexisme, comment il est perçu par ses victimes et dans quel but il se perpétue.

Peut-être convient-il d'abord de le définir. Plusieurs femmes s'y sont essayées. Kathleen Shortridge propose la définition suivante:

“Sexism – n. (1) A belief that the human sexes have a distinctive makeup that determines their respective lives usually involving the idea that one sex is superior and has the right to rule the other; (2) a policy of enforcing such asserted right; (3) a system of government and society based upon it.”¹⁰

Alors que les groupes qui dominent de par leur naissance disparaissent rapidement, dit Kate Millet, le patriarcat lui, survit, et sa plus grande arme psychologique consiste en son universalité et sa longévité.¹¹

Dans son livre à l'usage des adolescents, *The New Feminism*, Lucy Komisar propose une définition du sexisme et de son antidote.

“The system of dividing up the roles people play in society and setting them in separate categories called ‘male’ and ‘female’ is called sexism. It is saying that men should be aggressive and women passive, it is thinking that being female uniquely qualifies a person to do housework, it is asserting that a husband’s work is more important than a wife’s.

The struggle for women’s liberation is a struggle against the ‘sex-role system’ which insists that the physical differences between men and women, which should be relevant only to the part each plays in love-making and reproduction ought, in addition, to restrict their opportunities in areas of life that have nothing to do with sex.”¹²

Le sexisme c'est l'introduction du “double standard”: il existe une norme pour chaque sexe, des rôles bien définis, et il s'ensuit qu'un sexe domine l'autre car on attribue à certains rôles une valeur supérieure et il se trouve que ce sont les valeurs masculines qui sont considérées comme telles.

C.C. Catt démonte le mécanisme selon lequel agit le sexisme: on donne certains rôles à la femme, on lui en enlève d'autres, et ensuite on lui en fait grief.

“Sex prejudice has been the chief hindrance in the rapid advance of the women’s rights movement to its present status and it is still a stupendous obstacle to be overcome: this world taught woman nothing skillful and then said her work was

¹⁰ FRA, p. 2.

¹¹ MIL, pp. 24-25, p. 58.

¹² KOM, pp. 7-8.

valueless. It permitted her no opinions and said she did not know how to think. It forbade her to speak in public, and said the sex had no orators. It denied her the schools, and said the sex had no genius. It robbed her of every vestige of responsibility, and then called her weak. It taught her that every pleasure must come as a favor from men, and when to gain it she decked herself in paint and fine feathers, as she had been taught to do, it called her vain.”¹³

Le racisme agit de même: on impose à des gens d’une race différente un rôle subalterne, puis on en tire des conclusions sur leur infériorité en cherchant, pour se donner bonne conscience et convaincre l’autre, toutes sortes d’arguments soi-disant scientifiques et rationnels. Mais, dit Eve Merriam, “Sex prejudice is the only prejudice now considered acceptable.”¹⁴

Les données biologiques ont été largement utilisées pour justifier la subordination des femmes, pas toujours de la même façon selon l’époque, mais partant toujours des mêmes principes: physiquement la femme est faible, il faut donc la protéger (entendez: la dominer) et pourtant la force physique n’est plus aujourd’hui un critère de domination politique;¹⁵ sa principale fonction est sexuelle: elle produit les enfants; son cerveau n’est capable que de pensée irrationnelle, émotive, mais par contre elle possède de l’intuition. En 1835, Thomas R. Dew définissait la femme en ces termes:

“[Man] is the shield of woman, destined by nature to guard and protect her. Her inferior strength and sedentary habits [...] timidity and modesty are her attributes [...] Grace, modesty and loveliness are the charms which constitute her power [...] Her attributes are rather of a passive than active character [...] Woman we behold dependent and weak [...]”¹⁶

Jonathan F. Stearns, un pasteur du Massachusetts, ajoutait deux ans plus tard:

“It is the province of woman to make home, *whatever* it is [...] society is her empire, which she governs almost at will [...] adorn [...] charm [...] benevolence [...] She is fitted by nature to cheer the afflicted, elevate the depressed, minister to the wants of the feeble and diseased, and lighten the burden of human misery [...]”¹⁷

Et William W. Fowler renchérit:

“(Woman’s) highly strung nervous organization and her softness of fiber make labor more severe and suffering keener. It is an instinct with her of trembling at danger...”

“She has greater tact, quicker perceptions, more enduring patience, and greater capacity for suffering than man.”¹⁸

¹³ KOM, page de garde.

¹⁴ Feminists on Children’s Literature, “A Feminist Look at Children’s Books” *Notes* 3, p. 31.

¹⁵ MIL, p. 27.

¹⁶ T.R. DEW, “Dissertation on the Characteristic Differences between the Sexes” KRA, p. 46.

¹⁷ J.F. STEARNS, “Discourse on Female Influence”, KRA, pp. 47-48.

¹⁸ W.W. FOWLER, *Woman on the Frontier*, pp. 26-27, p. 36.

Ces portraits, qui se veulent flatteurs, enferment la femme dans des stéréotypes qui correspondent beaucoup plus à son conditionnement qu'à sa véritable nature biologique. John Brown appelait H. Tubman un "homme" à cause de son courage tant il estimait qu'une femme n'aurait pu accomplir de tels exploits.¹⁹

La campagne anti-suffragiste fournit quantité d'exemples de ce genre de raisonnement. Wilberforce P. Gaylord, qui se prétendait partisan des droits des femmes mais ne voulait pas leur causer de tort en leur donnant le droit de vote, soutenait que leurs nerfs ne sont pas toujours aptes à supporter l'excitation qui précède une victoire politique ou suit une défaite.²⁰ À la même époque, un pasteur expliquait, dans un langage pseudo-scientifique, que l'élément émotionnel est excessivement développé dans le système nerveux de la femme ce qui la rend névrosée et hystérique. Ceci est d'ailleurs la source de son charme quand la femme est dûment contrôlée. Mais quand elle s'excite, elle explose en paroxysmes violents et personne ne peut prévoir quand un tel cataclysme se produira.²¹

En 1887, le sénateur démocrate du Missouri, G.G. Vest pensait quant à lui que les femmes sont essentiellement émotives, excitables alors que l'exercice du droit de vote demande raison, lucidité, jugement froid et réfléchi. Les femmes en sont incapables. Par contre, le foyer est un lieu où doit régner l'émotion, le sentiment et la femme y trouve donc naturellement sa place.²²

Le sexisme, ici, utilise un argument biologique. Il observe des faits de civilisation et en tire des conclusions biologiques. De plus, en oubliant de dire si les hommes agissent de même ou non, il implique que seules les femmes possèdent ces caractéristiques. Octavius B. Frothingham, en 1890, expliquait ainsi la différence entre caractéristiques féminines et masculines

"The masculine represents *judgement*, the practicable, the expedient, the possible, while the feminine represents *emotion*, what ought to be, the dream of excellence, the vision of complete beauty [...] The predominance of sentiment in woman renders her essentially an idealist. She jumps at conclusions [...] She can make no allowance for slowness, for tentative or compromising measures. Her reforms are sweeping. She would close all the bars and liquor saloons and make it a crime to sell intoxicating drink."²³

Avec un certain humour, A.H. Shaw démontre que les femmes ne sont pas les seules à se conduire de façon passionnée et émotive en politique.

¹⁹ E. CONRAD, *Harriet Tubman*, p. 24.

²⁰ L.R. NOUN, *Strong-minded Women*, p. 47

²¹ D. WOODROOFE, *Sisters in Struggle*, p. 16.

²² "Remarks of Senator G.G. Vest" Congress", KRA, pp. 194-196.

²³ KRAD, p. 19.

“Women are supposed to be unfit to vote because they are hysterical and emotional [...] I had heard so much about our emotionalism that I went to the last Democratic National Convention to observe the calm response of the male politicians [...] I saw men jump upon the seat and throw their hats in the air and shout ‘What’s the matter with Champ Clark?’ Then, when these hats came down, other men would kick them back in the air, shouting at the top of their voices. ‘He’s all right.’ Then I heard others howling for ‘Underwood, first, last and all the time.’ No hysteria about it – just patriotic loyalty, splendid manly devotion to principle. And so they went on until five in the morning – the whole night long.”²⁴

Si les femmes ne sont pas douées de raison, par contre, s’accordent à dire les sexistes, elles possèdent une grande intuition. C’est ce que déclarait Grover Cleveland en 1905, dans un article qui lui attira les foudres des féministes (et même des non-féministes), “Would Woman Suffrage be unwise?” paru dans le *Ladies’ Home Journal*. La femme n’a pas le don du raisonnement clair et logique. Par contre, elle est douée d’une intuition qui, par un chemin plus court, la mène à la vérité abstraite. Ce qu’on ne voit pas bien dans ce cas, c’est, puisque le résultat est le même, pourquoi priver les femmes du droit de vote? Ses sentiments l’emportent sur sa raison, dit Cleveland. Alors, qu’il n’accorde pas tant de valeur à l’intuition! Une fois de plus, on donne une soi-disant supériorité aux femmes pour mieux les enfermer.²⁵

La maternité est aussi présentée comme un obstacle à la participation des femmes à la vie politique et sociale.

Dans un éditorial du 12 septembre 1852 du *New York Herald*, commentant le congrès de Syracuse, l’auteur se laisse entraîner par son imagination. Ces femmes sont ridicules de vouloir postuler aux mêmes emplois que les hommes. Et si Lucy Stone, au beau milieu d’un discours devait s’arrêter brusquement de parler pour aller accoucher? Et si Harriot K. Hunt, au chevet d’un malade, devait aller appeler elle-même un docteur pour accoucher elle aussi (de jumeaux peut-être)? Et la même chose pourrait se passer lors des débats du Congrès. On ramène donc la femme à sa fonction de reproductrice. D’ailleurs, ce n’est pas la maternité qui l’empêche de participer au monde des hommes, c’est l’accouchement.

Comme si les hommes n’étaient jamais malades! Comme si les femmes passaient leur temps à accoucher (L. Stone n’a eu qu’un enfant et vécut soixante-quinze ans; E.C. Stanton se levait tout de suite après ses accouchements et reprenait ses activités). De plus, l’auteur a l’air de supposer, soit que les femmes ne savent pas quand leur enfant va naître, ou qu’alors elles accouchent toutes avant terme. Ce qu’il cache en fait, sous une apparence de dérision, de ridicule, c’est son dégoût ou sa peur devant la maternité. Dans les tribus primitives, la femme est souvent ressentie comme un être mystérieux, effrayant, à cause de ce pouvoir de

²⁴ D. WOODROOFE, *op. cit.*, pp. 16-17.

²⁵ G. CLEVELAND, “Would Woman Suffrage Be Unwise?”, KRA, pp. 199-203.

reproduction. Un homme du 19^{ème} siècle ne peut s'avouer ce sentiment, alors il préfère attaquer les femmes indirectement.²⁶ Remarquons en passant qu'il fallut attendre cent vingt et un ans pour voir une femme enceinte au Congrès. Et sans danger de la voir accoucher au milieu des débats: on lui accorda un congé de maternité, tout simplement.²⁷

Et cependant, ce pouvoir de reproduction même reste très limité. Les hommes veulent le contrôler car autrement une partie importante, sinon fondamentale, du fonctionnement de la société et de leur pouvoir leur échappe. Un gynécologue allemand répondait ainsi à M. Sanger qui lui demandait les raisons de son opposition à la contraception

“We will never give over the control of our numbers to the women themselves. What, let them control the future of the human race? With abortions it is in our hands; we make the decisions, and they must come to us.”²⁸

D'un côté on exalte la maternité. De l'autre, on la contrôle étroitement, souvent on l'impose aux femmes, puis on s'en sert de prétexte pour les écarter de la vie publique. Au centre du sexisme se retrouve toujours cette vision sacro-sainte de la Femme-Mère et du Foyer. Lors d'un symposium (sérieux) organisé en 1963 à l'Université de Californie à San Francisco sur le thème de “The potential of woman”, trois conférenciers (mâles) terminèrent une discussion sur la féminité en définissant ainsi la femme:

“What is a woman?

Mr Howe: I think she is a man's wife.

Dr Money: Shall I follow that by saying she is also a man's mother?

Mr. Watts: And she is also a man's mistress.”²⁹

La femme est définie par l'homme et par rapport à l'homme. Même si le dernier interlocuteur veut faire de l'humour, l'intention reste claire: la femme en tant que personne n'existe pas.

La science se mit au service du sexisme car les affirmations pures et simples des handicaps physiques de la femme ne suffisaient plus. Havelock Ellis rapporte le cas d'un anatomiste qui, à l'époque où l'on pensait que le siège de l'intelligence se trouvait dans la région frontale du cerveau s'aperçut, avec horreur, que cette partie était plus développée chez la femme que chez l'homme. Il pensa donc que ses découvertes étaient absurdes. Ce n'est que lorsqu'on découvrit que cette partie était plus développée chez le singe que chez l'homme et qu'elle n'a rien à voir avec l'intelligence, qu'on voulut bien admettre que la partie frontale du

²⁶ Éditorial, *New York Herald*, KRA, pp. 189-191.

²⁷ *Time*, 26 novembre 1973, p. 43.

²⁸ *SAN*, p. 286.

²⁹ “What is a Woman?”, *FAR*, p. 101.

cerveau des femmes est plus développée que celle des hommes.³⁰ De même, certains racistes essayèrent de prouver l'infériorité des noirs et même un lauréat du prix Nobel de physique en 1956, William Shockley, à l'heure actuelle s'y est attelé.³¹

Il y a dix ans seulement, en 1964, un professeur de gynécologie suggéra, après avoir étudié sept cent dix-sept femmes stériles, la plupart minces et intelligentes, que la grosseur des seins d'une femme et son intelligence étaient inversement proportionnelles!³²

Plus fréquemment encore que les données biologiques, le sexisme utilise des arguments religieux ou "naturels". D'ailleurs, que l'on invoque Dieu ou la nature pour dire que la femme doit occuper telle place dans la société, cela revient à peu près au même. On trouve des arguments aussi absurdes que celui de Fowler: "Woman [...] is naturally [...] alien to water".³³

Ceux qui emploient des arguments religieux se basent essentiellement sur la Genèse ou sur St Paul.

Quand Orestes A. Brownson écrit en 1869 un article intitulé "The Woman Question", il reprend ces données en les présentant, non pas comme un raisonnement, mais comme une croyance, une foi: "We do not *believe* women [...] are fit to have their own head,"³⁴ se faisant ainsi l'écho de St Paul selon lequel la tête de la femme c'est l'homme.

Brownson défend la morale chrétienne: le vote des femmes affaiblirait et détruirait la morale chrétienne. La famille est déjà en danger. Que se passerait-il si la femme s'avisait d'avoir des opinions politiques différentes de celles de son mari, de rivaliser avec lui pour un poste politique et surtout si la femme gagnait? La discorde s'installerait. Ce qui veut dire, dans l'esprit de l'auteur, qu'une femme doit épouser les vues de son mari en plus de sa personne. Il ne se demande pas s'il est important que dans un mariage il y ait accord politique entre mari et femme, s'il peut y avoir mariage basé sur un désaccord politique profond. La question ne se pose même pas

"Woman was created to be a wife and a mother; that is her destiny. To that destiny all her instincts point, and for it nature has specially qualified her. Her proper sphere is home, and her proper function is the care of the household, to manage a family, to take care of children, and attend to their early training. For this she is endowed with patience, endurance, passive courage, quick sensibilities, a sympathetic nature, and great executive and administrative ability She was born to be a queen in her own household, and to make home cheerful, bright, and happy."³⁵

³⁰ FIG, p. 126.

³¹ *Le Monde*, 10-11 décembre 1972.

³² PAC, p. 362.

³³ W.W. FOWLER, *op cit.*, p. 47.

³⁴ O.A. BROWNSON, "The Woman Question", KRA, p. 193. (*Italiques ajoutés.*)

³⁵ *Ibid.*, p. 194.

La nature et la religion se rejoignent ici. Le “destin” de la femme est d’être épouse et mère: Dieu l’a ordonné et la nature l’a douée d’instincts, de qualités propres à cette fonction. La femme doit vivre dans un monde à part de la vie publique. Comme si sa vie n’en était pas influencée à chaque instant! Non. Le foyer est un endroit privilégié, à l’abri du monde et la femme doit rester là. L’homme est la tête de la femme: la nature et l’écriture l’affirment. C’est donc à l’homme de prendre les décisions politiques. Sinon la femme se priverait de sa “raison” et alors se reproduirait l’histoire d’Ève, séduite par le serpent, qui a amené péché et malheur dans le monde. L’auteur ne mentionne pas le fait qu’Ève voulait goûter au fruit de la **vérité**, du **savoir**, ce qu’Adam n’a jamais essayé de faire. Adam obéissait aveuglément. Ève, elle, voulait savoir, comprendre par elle-même. Cet aspect de l’histoire est ignoré. Ève a désobéi, elle a voulu se servir de sa tête, donc on lui en retire le contrôle. Pour Brownson, si la femme s’avise de sortir de son rôle, elle devient une “anomalie”, un “monstre”, bien qu’il lui reconnaisse un “amour naturel du pouvoir”. Le sexisme ne s’embarrasse pas de contradictions: il existe des qualités **naturelles** qui sont naturelles à la femme (patience, courage passif, etc.) et il existe des qualités naturelles qui ne le sont pas (ambition, amour du pouvoir, etc.). Tout cela prouve, pour résumer, que “women need a head and the restraint of father, husband, or the priest of God.”³⁶

L’argument de la faute d’Ève est repris dans un article anti-suffragiste du président Grover Cleveland, écrit en 1905, qui définit la femme comme l’auxiliaire de l’homme et admet qu’elle doive enfanter dans la douleur. Rappelons à ce sujet le sexisme des médecins qui pendant longtemps ne voulurent pas anesthésier les femmes lors de l’accouchement car cela était contraire au décret de Dieu bannissant Adam et Ève du Paradis.³⁷ Pour Cleveland, Dieu a fait la femme aimante, tendre, pleine d’abnégation et capable de supporter d’innombrables souffrances. Dieu a créé des rôles différents pour les hommes et les femmes. Celui de la femme est un rôle de mère et d’épouse, au foyer, dont l’influence raffine et élève l’homme. La femme inspire l’homme, le pousse dans le droit chemin aussi bien à la guerre qu’en politique. Mais, rétorquait S. Truth, qu’une mère réclame ses droits, et son fils la siffle.³⁸

Un Représentant du Congrès de la Floride en 1915, produisit l’argument suivant, un chef-d’œuvre de casuistique.

“In the origin of civilisation there is every evidence (see Genesis) that woman was given by the Creator a position that is separable from and is the complement of man. She was made man’s helper, was given a servient place (not necessarily

³⁶ *Ibid.*, p. 194.

³⁷ KRAD, p. 16.

³⁸ S. TRUTH, “The Women Want their Rights”, TAN, p. 73.

inferior) and man the dominant place (not necessarily superior) in the division of labor.”³⁹

Tant il est vrai qu’au 20^{ème} siècle, comme on ne peut plus dire à quelqu’un qu’il est inférieur, on s’arrange pour le lui faire comprendre.

On retrouve souvent cette conception de l’égalité dans la différence. J.F. Stearns l’employait déjà en 1837. Lui aussi parle de la Genèse pour dire:

“The truth is there is a natural *difference*, in the mental as well as physical constitution of the two classes – a difference which implies not *inferiority* on the one part, but only *adaptation to a different sphere*.”⁴⁰

Que la femme s’émancipe et la famille s’écroule, les enfants négligés tombent dans la délinquance juvénile, etc.⁴¹

Mais le sexisme n’est pas toujours aussi subtil. Dans l’éditorial du *New York Herald* déjà cité, l’auteur essaie d’expliquer pourquoi la femme est devenue assujettie à l’homme, fait universel (donc considéré comme normal) et bien sûr la même réponse apparaît: c’est la nature de la femme, son sexe, qui le veulent ainsi.

“How did woman first become subject to man as she now is all over the world? By her nature, her sex, just as the negro is and always will be, to the end of time, inferior to the white race, and, therefore, doomed to subjection but happier than she would be in any other condition, just because it is the law of her nature. The women themselves would not have this law reversed.”⁴²

On retrouve clairement formulée, et pas par une féministe cette fois, l’analogie sexisme/racisme. La sujétion de la femme, comme celle du noir, est naturelle (on ne voit pas pourquoi ni comment); elle a toujours existé, existera toujours et tous deux s’en portent bien et n’y voudraient rien changer. Pourquoi alors prendre la peine d’en parler? Pourquoi s’inquiéter de l’agitation féminine? Si les femmes sont satisfaites, quel danger courent-elles? Toutes ces questions ne sont pas posées, pas plus que l’auteur ne se demande pourquoi, autrefois, la femme n’était pas assujettie à l’homme (puisqu’il dit qu’elle l’est **devenue**). Non seulement la femme subit la morale chrétienne, mais encore on s’attend à ce qu’elle la propage elle-même. C’est elle la gardienne du foyer, de la civilisation, des valeurs morales. Abraham L. Kellog, républicain, déclarait en 1894 au Congrès Constitutionnel de l’état de New York que le véritable instrument de l’émancipation des femmes se trouve dans la diffusion de la morale chrétienne. Les femmes doivent enseigner à leurs fils la prière et les Dix Commandements. Ainsi apprendront-ils à aimer et à vénérer leur mère, à se battre et à

³⁹ KRAD, pp. 17-18.

⁴⁰ J.F. STEARNS, *op. cit.*, KRA, p. 48.

⁴¹ KRAD, pp. 22-23.

⁴² Éditorial, *New York Herald*, KRA, p. 190.

mourir pour elle. C'est là l'argument du pouvoir par procuration. Une femme n'a pas besoin des instruments du pouvoir. Elle exerce sur les hommes une influence si grande qu'en fait ils n'agissent que sur ses directives. On peut se demander alors, et les féministes de l'époque se le demandaient, à tort ou à raison: si cela était vrai, il n'y aurait pas de guerre, le monde serait meilleur.

Le sexisme veut la femme inférieure, par contre il lui accorde une supériorité morale (qui ne menace pas son propre pouvoir). Les féministes du 19^{ème} siècle étaient d'ailleurs souvent d'accord sur ce point. Mais pas pour les mêmes motifs: elles pensaient, qu'étant moralement supérieures, leur influence assainirait la vie publique; les anti-suffragistes, eux, prétendaient que la politique les corromprait. Les deux arguments se détruisent l'un l'autre. Reléguer les femmes sur un piédestal moral est une tactique astucieuse pour les écarter des domaines où on ne veut pas les voir; il n'y a qu'à prétendre que ceux-ci sont vils et mesquins et le tour est joué.

C'est l'argumentation que soutenait le sénateur George G. Vest dans un discours au Congrès en 1867. Le monde des hommes est corrompu et si les femmes, ces êtres supérieurs, s'y introduisaient, elles perdraient leur supériorité et dégringoleraient de leur piédestal. Mieux vaut donc qu'elles restent à la maison. Concéder cette supériorité morale aux femmes ne coûte rien et permet de les dominer dans tous les autres domaines de la vie *réelle*.

D'ailleurs, quand ce genre d'arguments se trouve poussé dans ses retranchements il s'empêtre dans des contradictions évidentes. Abraham L. Kellog soutenait que si l'on accordait aux femmes le droit de vote, les "mauvaises" femmes voteraient et imposeraient donc leurs décisions aux femmes pures qui, fort justement, ne veulent pas aller voter, par modestie. Toutes les femmes ne sont donc pas supérieures moralement? Où est donc passée cette qualité naturelle? De plus cet argument implique, d'une part que ces "mauvaises" femmes sont nombreuses et d'autre part que les hommes qui votent, eux, sont "purs". Or, on sait ce qu'il en est. Kellog détruit lui-même son argument en concluant que le vote des femmes amènerait la corruption en politique à grande échelle.

Personne n'est à l'abri des contradictions mais il semble difficile de soutenir dans un même discours que les femmes sont des êtres moralement supérieurs et que leur vote corromprait la société. Sans compter, ajoute-t-il, que cela coûterait cher aux contribuables! Comme si les femmes ne payaient pas d'impôts! Une de leur revendication était justement: pas de taxation sans représentation. Tout cela n'est pas sérieux.⁴³

⁴³ "Remarks of A.L. Kellog in New York State Constitutional Convention", KRA, pp. 197-198.

Un autre argument favori du sexisme consiste à prétendre savoir mieux que les femmes ce qu'elles veulent, ce qu'elles pensent. Après tout, nous l'avons vu, l'homme est la tête de la femme. Donc lui seul sait ce qui convient à l'autre sexe. Cela conduisit souvent à des scènes cocasses au cours de débats publics. A.H. Shaw en cite un exemple dans son autobiographie. Le président d'une commission législative sur le droit de vote à Washington, Mr. H., après que les femmes aient présenté leurs arguments, répondit que ceux-ci étaient logiques et la cause juste. Mais, ajouta-t-il aussitôt, le problème est que les femmes ne veulent pas du droit de vote: sa femme n'en veut pas et toutes les femmes qu'il connaît pensent de même. Mais sa femme était assise à côté de S.B. Anthony et lui affirma que c'était faux mais qu'elle n'osait dire le contraire. Et S.B. Anthony expliqua donc au mari que, pendant vingt ans, sa femme avait essayé de lui dire qu'elle désirait le droit de vote.⁴⁴

Une autre anecdote, souvent citée, est celle de la confrontation entre S.B. Anthony et Horace Greeley, au sujet du mot *male* dans le 14^{ème} amendement. Pourtant, H. Greeley avait souvent défendu les féministes et leur avait ouvert les colonnes de son journal. Le dialogue suivant prit place entre les deux adversaires, devant l'assemblée législative de l'état de New York:

“Miss Anthony, you are aware that the ballot and the bullet go together. If you vote, are you prepared to fight?”

“Certainly, Mr Greeley, just as you fought in the late war at the point of a goose quill.”

Et après cet échange de coups en dessous de la ceinture (mais qui donc avait commencé?) Greeley déclara que les femmes les plus remarquables qu'il connaissait ne voulaient pas du droit de vote. Sur quoi, S.B. Anthony lui présenta une pétition en faveur du suffrage signée par sa femme.⁴⁵

Enfin, très souvent, les arguments sexistes se fondent sur l'irrationnel ou la dérision. Ils ne cherchent pas à convaincre par la logique ou la morale. Ils affirment ou font rire, selon le cas, et toujours de façon gratuite. Orestes A. Brownson, dans son article déjà cité, écrit:

“The most degraded of the savage tribes are those in which women rule, and descent is reckoned from the mother instead of the father.”⁴⁶

Il voulait démontrer par là que les femmes ne doivent pas voter. On ne voit pas très bien le rapport (aurait-il peur que les femmes prennent le pouvoir?) mais passons. Que signifie un tel argument? Brownson érige en loi universelle, sans aucune preuve, que le “matriarcat”

⁴⁴ A.H. SHAW, *The Story of a Pioneer*, pp. 255-256.

⁴⁵ JENS, p. 51.

⁴⁶ O.A. BROWNSON, *op. cit.*, KRA, p. 193.

primitif était un désastre. L'assimilation civilisation primitive/droit de vote des femmes est vite faite et l'on ne peut que l'opposer à civilisation avancée/gouvernement des hommes, sans penser un instant que la deuxième analogie n'aurait jamais pu naître sans les découvertes fondamentales des femmes primitives: le feu, la cuisine, la poterie, etc. C'était une civilisation de femmes (mais y a-t-il eu vraiment un matriarcat?) donc elle était mauvaise, un point c'est tout.

L'éditorial du *New York Herald* lui aussi fait des affirmations gratuites. Il attaque personnellement les femmes présentes au congrès de Syracuse. Qui sont-elles? Des vieilles filles, des femmes laides, des femmes mal mariées, des viragos, des femmes masculines, des femmes vaniteuses et égoïstes, des femmes qui se croient supérieures intellectuellement (sous-entendu: c'est impossible, on le sait) et n'écrivent que pour voir leur nom imprimé dans les journaux (sous-entendu: les hommes eux, n'agissent pas de la même façon, ou alors, chez eux, c'est normal), des femmes reléguant aux hommes le soin de s'occuper des enfants, de faire la vaisselle, de raccommoder, de balayer (sous-entendu; c'est là un travail de femmes et non pas d'hommes). On reconnaît que parmi ces femmes il en est de sincères, d'enthousiastes voire de visionnaires... mais elles sont folles. De toutes façons, elles ressemblent beaucoup aux abolitionnistes quand elles ne sont pas abolitionnistes elles-mêmes, c'est tout dire! Quant aux hommes assistant à ce même congrès, ce ne sont que des maris menés par le bout du nez et qui feraient mieux de porter des jupons.

Tout cela correspond assez mal, comme on le voit, au portrait des féministes de cette époque. Le mari d'E.C. Stanton était rarement à la maison et elle ne put assister qu'à un seul congrès avant la guerre civile, trop occupée par ses tâches domestiques. La plupart de ces femmes étaient mariées, mères de famille, et heureuses avec des hommes remarquables eux aussi. Et toutes n'étaient pas laides, loin de là. D'ailleurs, attache-t-on tant d'importance à la beauté physique des politiciens? Aujourd'hui, les anti-féministes font toujours le même genre de remarques.

Une contradiction évidente était souvent exprimée par les anti-suffragistes; à cause de la grande différence de sexe, la femme ne **peut** pas participer à la vie politique, et ils ajoutaient aussitôt: ces différences sont si fragiles que la femme ne **doit** pas y participer afin de les préserver.⁴⁷

Dans le rapport législatif de l'état de New York de 1856, l'orateur utilise abondamment la dérision. Les femmes n'ont pas se plaindre de leur sort: elles ont droit à la meilleure place

⁴⁷ KRAD, p. 21.

en voiture, train ou traîneau; elles peuvent choisir le côté du lit qu'elles préfèrent; la robe d'une femme occupe trois fois plus de place que l'habit de l'homme, etc.⁴⁸ On regarde les choses par le petit bout de la lorgnette ce qui évite de discuter des problèmes importants.

Tous ces arguments sexistes paraissent d'autant plus suspects quand on voit des hommes tels que Hitler ou Goebbels les reprendre. Kate Millett cite ainsi certains passages dans *Sexual Politics*.⁴⁹ Il paraît invraisemblable qu'à l'heure actuelle certains osent encore employer de tels arguments.

Le sexisme ne se rencontre pas seulement sous forme d'arguments. On le rencontre aussi, plus fréquemment peut-être, dans la vie courante. Les formes de discrimination dans le travail et le mariage, basées sur le sexisme, seront étudiées plus loin. Examinons quelques exemples.

Un sondage Gallup montre que les préjugés ont la vie dure. En 1937, 31% seulement de l'électorat se déclarait prêt à voter pour une femme à la présidence des États-Unis. En 1967, 57% faisaient la même réponse. Cela semble indiquer un progrès. Mais parallèlement, les préjugés contre les juifs et les catholiques avaient décliné considérablement (de 46 à 82 % en faveur des premiers, de 64 à 89 % en faveur des deuxièmes). Mais les préjugés contre les noirs restaient équivalents à ceux contre les femmes (54%).⁵⁰ Shirley Chisholm, nous l'avons vu, déclarait que, en politique, elle avait rencontré plus de problèmes en tant que femme qu'en tant que noire et Edith Green, autre Représentante du Congrès, eut du mal à se débarrasser des journalistes qui voulaient la photographier dans sa cuisine et ne s'en tira qu'en demandant qu'on lui montre le même genre de photo pour un homme.⁵¹ En 1970, alors que les noirs avaient conquis le droit de se faire servir dans les restaurants du Sud, les femmes n'avaient toujours pas le droit d'aller seules dans certains bars de New York car on les considérait alors comme des prostituées. D'où les *sit-in* des féministes cette année-là.⁵²

La publicité a toujours beaucoup utilisé le sexisme. Toyota, sur l'une de ses affiches, montrait un jeune homme sur une plage, portant une planche de surf et contemplant une voiture familiale remplie de jeunes femmes en bikinis. La légende disait: "You can fit a lot of important things in a Toyota wagon." Après avoir reçu de NOW une *Barefoot and Pregnant*

⁴⁸ "New York State Legislative Report", KRA, p. 191.

⁴⁹ MIL, pp. 164-165.

⁵⁰ ONEI, p. 71.

⁵¹ KOM, pp. 65-66.

⁵² R. REISIG, "Holy Mother Ireland! It's the Feminists!", STA, p. 227.

Award, protestant contre l'utilisation des femmes comme objets, la compagnie retira cette affiche.⁵³

Le sexisme est souvent ridicule. Quand les femmes entrèrent à l'université, comme on ne voulait pas les appeler *bachelor* on s'ingénia à leur donner des titres fantaisistes, tous plus ridicules les uns que les autres, tels que: *Maid of Philosophy* ou *Mistress of Polite Literature*.⁵⁴

La galanterie est également une forme de sexisme. Ouvrir la porte à une femme, l'aider à mettre son manteau (en public surtout, quand tout le monde peut le voir) implique que la femme est inférieure, et si l'on veut l'égalité des droits, elle doit renoncer à la galanterie.

Alice Stone Blackwell dénonçait une telle attitude en 1890 chez le professeur Goldwin Smith qui écrivait:

“Do the woman's rights party expect to combine the prerogatives of both sexes, and have equality and privileges too? Chivalry depends on the acknowledged need of protection, and what is accorded to a gentle helpmate would not be accorded to a rival [...] But when woman has lost her privilege, what will she be but a weaker man?”

Ce à quoi A.S. Blackwell répondait:

“Justice is better than chivalry if we cannot have both.”⁵⁵

La raison d'être de la galanterie apparaît clairement sous la plume de G. Smith: c'est une mesure de compensation pour la position inférieure de la femme. Mais si les femmes deviennent des rivales (bien qu'elles ne puissent vraiment être que des hommes “faibles”, essaie-t-il de se rassurer) elles n'ont plus besoin de compensation, donc la galanterie disparaît.

La galanterie n'est donc pas un compliment, un hommage rendu à une femme, mais une sorte de compensation pour tous les autres privilèges auxquels elle n'a pas droit. Une féministe disait: “The doors that are opened don't make up for all the doors that are shut”⁵⁶ et S. Firestone ajoute que la galanterie, que l'on définit d'habitude comme une attention excessive portée aux femmes mais sans but sérieux a, en fait, un but très précis: empêcher les femmes de se rendre compte de leur position de classe inférieure.⁵⁷ Et Lucy Stone, en 1855, expliquait déjà que les femmes n'ont pas besoin d'attentions mais de droits. Le boulanger, le postier font payer le même prix aux hommes et aux femmes mais, par contre, quand une femme veut gagner autant d'argent qu'un homme, on trouve une différence.⁵⁸ Payer à dîner à

⁵³ KOM, p. 185.

⁵⁴ JENS, p. 107.

⁵⁵ A.S. BLACKWELL, “Losing her privilege”, KRA, pp. 204-205.

⁵⁶ KOM, p. 185.

⁵⁷ FIR, p. 166.

⁵⁸ L. STONE, “Disappointment is the Lot of Woman”, TAN, p. 76.

une femme au restaurant ou lui offrir une place de cinéma, c'est reconnaître qu'elle n'a pas d'argent (car elle ne gagne rien, ou gagne moins) et s'en accommoder fort bien. De plus, l'idée sous-tendue est qu'on peut acheter une femme avec un repas.

Pour les gens au pouvoir, le sexisme peut être voyant et insultant. Richard Nixon ajoute le sexisme à ses autres qualités. En août 1973, il fit tourner sur place, pour mieux la voir, une femme journaliste qui portait un pantalon. Puis, après lui avoir demandé si cela coûtait moins cher qu'une robe, il lui demanda (ordonna?) de changer de tenue.⁵⁹

Les films, les romans, la télévision, les magazines, la publicité sont sexistes. Ils offrent une image limitée, stéréotypée de la femme femme-objet, ou femme-mère, ou femme de tête ou femme castratrice, rarement une femme tout court, ou une femme avec plusieurs aspects à sa personnalité. Les pages destinées aux femmes dans les journaux (il n'y a pas d'équivalent pour les hommes, explicitement du moins) ne comportent que recettes de cuisine et articles sur la mode. On s'adresse à la femme ménagère et à la femme objet. C'est tout.⁶⁰ Ou alors, on la ridiculise. *Newsweek*, le 3 juillet 1972 (p. 32) présente la photo d'une femme journaliste sportive car le cas est rare. On la montre montée sur un escabeau, à l'arrière plan, interviewant un champion (noir) de basket-ball, très grand, au premier plan. La naine et le géant. Racisme et sexisme. Ou encore, dans un article intitulé "Women's Lob", le même magazine présente deux photos de la jeune championne de tennis Chris Evert: dans sa cuisine et sur un canapé, dans une position de vamp. De toute évidence, C. Evert n'avait pas la conscience féministe d'Edith Green, ou elle aurait refusé de poser ainsi.⁶¹ La télévision non plus n'accorde guère d'importance aux nouvelles sérieuses concernant les femmes. NOW donne quelques exemples. Le jour où le Congrès vota l'ERA, *WABC Eyewitness News* n'en parla pas mais par contre consacra une minute à parler d'une photo d'homme nu dans *Cosmopolitan*. Deux jours plus tard, un journaliste trouva une minute pour parler de l'opposition des femmes à l'ERA. Et bien d'autres exemples semblables pourraient être cités.⁶²

Penthouse, *Playboy* sont des journaux sexistes. La femme ici n'est qu'objet à vendre à une clientèle de mâles refoulés. L'exploité (le lecteur, dont le refoulement vient de la société répressive, et qui achète un rêve, une illusion) exploite à son tour en achetant une femme de papier mais qui dans la vie est une femme réelle à qui l'on fait faire ce qu'on veut et qui exploite (consciemment ou non) les hommes qui l'achètent par procuration. L'exploitation tourne en rond et Hugh Heffner fait fortune.

⁵⁹ *Newsweek*, 20 août 1973, pp. 24-25.

⁶⁰ KOM, pp. 186-188.

⁶¹ *Newsweek*, 26 juin 1972, p. 38.

⁶² "The Image of Women for Television", BLA, p. 65.

Robin Morgan voit le sexisme partout.

“Everything from the verbal assault on the street, to a ‘well-meant’ sexist joke your husband tells, to the lower pay you get at work (for doing the same job a man would be paid more for), to television commercials, to rock-song lyrics, to the pink or blue blanket they put on your infant in the hospital nursery, to speeches by male ‘revolutionaries’ that reek of male supremacy – everything seems to barrage your aching brain, which has fewer and fewer protective defenses to screen such things out.”⁶³

Le caractère du sexisme est pernicieux. Il est si courant, si habituel qu’on ne l’aperçoit pas, qu’on s’y fait, qu’on l’oublie, qu’on arrive même à se mettre du côté des sexistes et à le devenir soi-même. C’est une forme curieuse de masochisme, d’autodestruction. Certaines expériences ou sondages montrent ce caractère universel, sournois, invisible du sexisme. Dans la plupart des sondages où l’on interroge des enfants ou des adultes sur le sexe qu’ils auraient aimé avoir, on s’aperçoit que la grande majorité des filles auraient aimé être des garçons tandis que les garçons souhaitent rarement être d’un sexe différent, ce qui prouve que les deux sexes se rendent bien compte qu’une des deux positions est plus enviable que l’autre.⁶⁴

Une autre expérience, effectuée en 1968, montre que les femmes ont en effet bien assimilé le sexisme masculin envers leur propre sexe. Philip Goldberg donna à des étudiantes une série de six articles sur des sujets considérés traditionnellement comme masculins, féminins et neutres. Les articles étaient identiques mais les noms différaient pour chaque article dans les séries. Par exemple, un même article était signé John T. McKay dans une série et Joan T. McKay dans l’autre. Il fallait juger ces articles quant à leur valeur, leur force de persuasion, leur profondeur d’analyse, leur style et la compétence des auteurs. Or, les auteurs soi-disant hommes reçurent les meilleures notes dans tous les domaines, y compris pour les articles sur la diététique et le travail ménager. Les femmes ont donc adopté les préjugés des hommes: une femme ne peut pas être l’égale de l’homme, même dans un domaine professionnel bien précis.⁶⁵

Quant aux femmes sexistes, elles sont aussi fort nombreuses, car les femmes sont divisées: on leur a trop bien appris à se méfier les unes des autres et elles ont adopté les préjugés des hommes. La reine Victoria, horrifiée par les mouvements féministes, appelait les femmes, de part et d’autre de l’Atlantique, à s’unir pour lutter contre “this mad, wicked folly of Woman’s Rights on which my poor sex is bent, forgetting every sense of womanly feeling

⁶³ MOR, p. xv.

⁶⁴ MIL, pp. 56-57.

⁶⁵ FRA, p. 153; MIL, p. 55.

and propriety.”⁶⁶ Emma Hart Willard, dans un discours en 1819, ne voyait rien d’humiliant à ce que les femmes obéissent aux hommes: c’était là le juste prix à payer pour leur aide et leur protection (bien qu’elle reconnaissait qu’il était inutile de se rendre agréable à tout prix aux yeux des hommes) car hélas ce sont eux qui définissent ce que doit être la femme.⁶⁷ On a là l’exemple d’une femme qui voit un aspect du sexisme mais ne va pas assez loin dans son analyse car elle en accepte d’autres. Même une suffragiste comme A.S. Duniway pouvait écrire:

“Show me a woman who doesn’t like men, and I will show you a sour-souled, vinegar-visaged specimen of unfortunate femininity who owes the world an apology for living in it at all and the very best thing she could do for her country, provided she had a country, would be to steal away and die in the company of the man who doesn’t like women.”⁶⁸

Le livre de M. Farnham et F. Lundberg est un long tract sexiste, nous l’avons vu. Il est d’autant plus dangereux qu’il est écrit par une **femme psychiatre**, qui exerce donc une double autorité en la matière: elle est censée comprendre les ressorts profonds de la nature humaine de par son métier et, de plus, elle devrait savoir de quoi elle parle, étant elle-même une femme. La femme de Billy Graham, dont l’influence est surtout spirituelle, se range également dans cette catégorie. Elle déclare:

“I think that women should be liberated from civic responsibility, from having to work for a living and, unless it’s absolutely necessary, from all extracurricular affairs [...] I really believe God’s directives are that our husbands are the head of the home. We adjust ourselves to them, not the other way around.”⁶⁹

On se croirait revenus** au 18^{ème} siècle. Et Midge Decter, auteur d’un livre anti-féministe, écrivait dans *Commentary* en 1970: “The freedom [woman] truly seeks is [...] a freedom demanded by children and enjoyed by no one: the freedom from all difficulty”⁷⁰, ce qui prouve qu’elle n’a rien compris aux mouvements de libération des femmes et, plus grave, qu’elle se range du côté de ses oppresseurs. Dans la même veine, Esther Vilar écrit: “Women, in fact, are useless in every sphere”.⁷¹

Pour R. Morgan, nier l’oppression, c’est collaborer à l’oppression et collaborer, c’est nier être opprimée, car refuser de collaborer équivaudrait à une exécution.⁷² Les hommes et le système ont convaincu les femmes qu’elles sont anormales si elles se sentent opprimées.⁷³

⁶⁶ JENS, p. 41.

⁶⁷ E.H. WILLARD, “Address to the Public”, KRA, p. 81.

⁶⁸ DUN, p. 157.

⁶⁹ *Newsweek*, 8 mai 1972, p. 54.

⁷⁰ FRA, p. 3.

⁷¹ E. VILAR, *The Manipulated Man*, p. 34.

⁷² MOR, p. xvi.

⁷³ MOR, p. xxi.

Un jugement de la Cour Suprême, dans le procès Muller vs. Oregon en 1908, résume assez bien les divers aspects du sexisme (la loi ne fait bien souvent que refléter les opinions courantes).

Les arguments biologiques (considérés comme insurmontables):

“That woman’s physical structure and the performance of maternal functions place her at a disadvantage in the struggle for subsistence is obvious. This is especially true when the burdens of motherhood are upon her.”

La femme mère avant tout, reproductrice d’une race qui doit être saine:

“[C]ontinuation for a long time on her feet at work, repeating this from day to day, tends to injurious effects upon the body, and, as healthy mothers are essential to vigorous offspring, the physical well-being of woman becomes an object of public interest and care in order to preserve the strength and vigor of the race.”

La nature, la tradition:

“Still again, history discloses the fact that woman has always been dependent upon man. He established his control at the outset by superior physical strength, and this control in various forms, with diminishing intensity, has continued to the present [...] Though limitations upon personal and contractual rights may be removed by legislation there is that in her disposition and habits of life which will operate against a full assertion of those rights.”

La femme inférieure, mineure:

“As minor, though not to the same extent, she has been looked upon in the courts as needing especial care that her rights may be preserved.”

Séparées, mais égales:

“Looking at it from the viewpoint of the effort to maintain an independent position in life, she is not upon an equality [...] she is properly placed in a class by herself...”

La nature, la femme à protéger pour son propre bien (et surtout celui des autres), la mère:

“It is impossible to close one’s eyes to the fact that she still looks to her brother and depends upon him. Even though all restrictions on political, personal and contractual rights were taken away, and she stood, so far as statutes are concerned, upon an absolutely equal plane with him, it would still be true that she is so constituted that she will rest upon and look to him for protection that her physical structure and a proper discharge of her maternal functions – having in view not merely her own health, but the well-being of the race – justify legislation to protect her from the greed as well as the passion of man. The limitations which this statute places upon her contractual powers, upon her right to agree with her employer as to the time she shall labor, are not imposed solely for her benefit, but also largely for the benefit of all [...]”⁷⁴

⁷⁴ D.B. SCHULDER, “Does the Law Oppress Women ?”, MOR, pp. 143-144.

Les féministes ont de tous temps dénoncé le sexisme.

Sarah Grimké fut la première à le faire de façon systématique. Dans sa réponse à la lettre pastorale, elle reprend certains arguments.

La lettre pastorale disait que, d'après le Nouveau Testament, les devoirs de la femme sont de nature privée mais lui confèrent énormément de pouvoirs; à ceci, S. Grimké répond que, plus que toute autre, elle désire se conformer au rôle que lui a désigné son créateur (il n'y a à cette époque presque aucune contestation de la religion) mais elle croit que la femme doit définir ce rôle car la Bible a été faussement traduite et interprétée par des hommes. Quand les femmes pourront apprendre le grec et l'hébreu, elles pourront introduire leur propre interprétation de la Bible (c'est ce que fera E.C. Stanton). En attendant, les femmes ne doivent pas faire confiance à l'interprétation existante.

Elle se réfère au sermon de Jésus sur la montagne et conclut:

“Men and women were CREATED EQUAL; they are both moral and accountable beings, and whatever is right for man to do, is right for woman to do.”⁷⁵

Elle reprend aussi l'argument de l'influence privée de la femme qu'elle analyse correctement: ce genre d'argument, depuis que l'homme n'utilise plus le fouet, sert à asservir la femme dans son cœur et son âme, ce qui est tout aussi destructif que l'ancienne méthode.

L'homme a flatté la vanité de la femme, en a fait l'instrument de sa satisfaction égoïste et elle s'est ainsi laissée enlever ses droits. On lui apprend à être hypocrite, à faire semblant de se soumettre, et par là obtenir ce qu'elle désire. La femme est devenue dépendante de l'homme.

Sarah Grimké reconnaît la faiblesse physique de la femme (et la brutalité de l'homme) mais refuse d'accepter le concept de faiblesse mentale: les pouvoirs mentaux de la femme ont été écrasés, son sens moral faussé par l'interprétation de ses devoirs, car Dieu n'a jamais fait de différence entre hommes et femmes sur ce point.⁷⁶

Dans une lettre, elle développe cette idée de conditionnement: l'homme a fait de la femme sa servante. Lui, a toute liberté de sortir et de s'instruire, de discuter avec des gens tandis qu'elle est confinée à la maison, occupée à des travaux domestiques qui ne lui laissent guère le temps de lire ou de penser. Ainsi, il ne faut pas s'étonner si ses capacités intellectuelles sont réduites.⁷⁷

⁷⁵ S.M. GRIMKÉ, “Two Essays”, KRA, p. 55.

⁷⁶ *Ibid*, pp. 53-56.

⁷⁷ *Ibid*, p. 57.

Margaret Fuller dénonce l'attitude sexiste des hommes: on protège la femme de la politique mais on la fait trimer à la maison ou dans les champs.⁷⁸ E.L. Rose ajoutait que la femme n'avait le droit de choisir que ce que l'homme refusait de faire lui-même.⁷⁹ Et E.C. Stanton à qui l'on disait que la vie publique n'était pas assez raffinée pour une femme, répondait: "Queen Victoria looked as dignified and refined in opening Parliament as any lady one ever had seen", ou encore à un homme qui lui disait que sa femme lui avait donné huit enfants, ce qui était beaucoup plus recommandable que de voter, elle rétorqua: "I have met few men in my life worth repeating eight times".⁸⁰

C. P. Gilman parodie l'attitude sexiste des hommes dans un poème

"The Ultra-Male

Said the Stallion to the Mare
When she beat him on the course
It isn't right! It isn't fair!
You're not a Horse!
You are a Mare – not made for speed;
You've no head, legs nor tail:
You're only meant to breed – to breed!
To be a Horse is Male!
Don't try to make a horse of yourself!"⁸¹

Cela se passe de commentaires. Citons également Sojourner Truth qui démolit l'argument de la faute d'Ève, cause de la position de la femme:

"If the first woman God ever made was strong enough to turn the world upside down all alone, these women together (and she glanced her eye over the platform) ought to be able to turn it back; and get it right side up again! And now they are asking to do it, the men better let 'em".⁸²

C.C. Catt, elle, dans son discours annuel au congrès de la NAWSA en 1902, après avoir défini le sexisme, dénonce la façon dont il opère.

"Sex-prejudice is a pre-judgement against the rights, liberties and opportunities of women. A belief, without proof, in the incapacity of women to do that which they have never done. Sex-prejudice has been the chief hindrance in the rapid advance of the woman's rights movement to its present status and it is still a stupendous obstacle to be overcome. [...] When a great church official exclaims petulantly, that if women are no more modest in their demands men may be obliged to take to drowning female infants again; when a renowned United States Senator declares no human being can find an answer to the arguments for woman suffrage, but with

⁷⁸ M. FULLER, *Woman in the 19th Century*, pp. 34-35.

⁷⁹ E.L. ROSE, "Remove the Legal Shackles from Woman", TAN, p. 64.

⁸⁰ B. SALSINI, *E.C. Stanton*, pp. 23-24.

⁸¹ RIE p. 169.

⁸² F.D. GAGE, "Sojourner Truth", TAN, p. 61.

all the force of his position and influence he will oppose it; when a popular woman novelist speaks of the advocates of the movement as the ‘shrieking sisterhood’; when a prominent politician says ‘to argue against woman suffrage is to repudiate the Declaration of Independence’, yet he hopes it may never come, the question flies entirely outside the domain of reason, and retreats within the realm of sex prejudice, where neither logic nor common sense can dislodge it [...]”⁸³

Menace de retour à la barbarie, irrationalité, attaques personnelles, défense de la Constitution, le sexisme est illogique et difficile à déraciner.

NOW, plus récemment, dans sa déclaration d’intentions en 1966, affirmait que l’image de la femme dans les médias, les textes, les cérémonies, les lois, la pratique, ne fait que perpétuer le mépris de la société et des femmes elles-mêmes envers les femmes. NOW s’oppose aux mesures visant soi-disant à protéger la femme car elles ne font que limiter ses chances et créent chez la femme un sentiment de dépendance et d’infériorité, l’incitant à ne pas prendre de responsabilités car elle ne croit pas en ses propres capacités.⁸⁴

Les féministes ont souvent dénoncé l’attitude sexiste qui consiste à définir les femmes par rapport aux hommes, en fonction des hommes (ce sont d’ailleurs les hommes qui donnent ces définitions). Ainsi E.C. Stanton:

“My friends, what is man’s idea of womanliness? It is to have a manner which pleases him – quiet, deferential, submissive, approaching him as a subject does a master. [...] The women we have seen thus far have been, with rare exceptions, the mere echoes of men.”⁸⁵

D’où elle conclut que les femmes doivent apprendre à penser par elles-mêmes et pour elles-mêmes et contribuer ainsi au développement de l’humanité. V. Woolf reprendra la même idée d’écho, de reflet:

“Women have served all these centuries as looking glasses possessing the power of reflecting the figure of man at twice its natural size.”⁸⁶

Il faut un grand effort de la part des femmes pour qu’elles acquièrent cette indépendance par rapport aux hommes. Belva A. Lockwood, en 1888, disait que les femmes avaient été rendues timides. Sortir de leur sphère représentait une tâche difficile car les femmes ont peur du ridicule et de perdre l’admiration des hommes.⁸⁷ Pire encore, la femme en arrive à croire les hommes et cela la mène à avoir d’elle-même une opinion très peu flatteuse.

“Countless studies have shown that black acceptance of white stereotypes leads to mutilated identity, to alienation, to rage and self-hatred. Human beings cannot

⁸³ C.C. CATT, “President’s Annual Address”, KRA, p. 207.

⁸⁴ NOW, “Statement of Purpose”, KRA, pp. 368-369.

⁸⁵ E.C. STANTON, “Womanliness”, SCH, pp. 155-156.

⁸⁶ MOR, p. 564.

⁸⁷ RIE, p. 136.

bear in their own hearts the contradictions of those who hold them in contempt. The ideology of male supremacy creates self-contempt and psychic mutilation in women; it creates trained incapacities that put women at a disadvantage in all social relationships.”⁸⁸

La femme n’a pas d’existence, d’identité propre. C’est ce que dénonçait déjà E. L. Rose en 1851:

“From the cradle to the grave, she is subject to the power and control of man. Father, guardian, or husband, one conveys her like some piece of merchandise over to the other.”⁸⁹

Kate Millet reprend le même thème:

“The female is continually obliged to seek survival or advancement through the approval of males as those who hold power. She may do this either through appeasement or through the exchange of her sexuality for support and status.”⁹⁰

La femme n’a d’existence que par procuration, à travers un homme. T. Veblen également le dénonce dans *Theory of the Leisure Class*. C’est surtout vrai aujourd’hui de la femme mariée. Emily James Putnam disait:

“A girl should not be too intelligent or too highly differentiated in any direction. Like a ready-made garment she should be designed to fit the average man.”⁹¹

Sylvia Plath dans son roman *The Bell Jar* décrit l’effet que peut faire à une femme une existence étroitement définie et limitée par la société. Elle se retrouve “sous cloche”, incapable de respirer. S. Plath se suicida à trente et un ans.⁹²

Pour Eva Figes, la femme mariée représente un symbole de la position sociale de l’homme. Autrefois le chef de la tribu exhibait le nombre de ses femmes pour montrer sa richesse; aujourd’hui, aux États-Unis, avant d’engager un cadre, un patron peut demander à voir sa femme pour se rendre compte si elle convient au rôle, si elle saura être l’hôtesse, la conseillère, le reflet de la position sociale de son mari.⁹³ Il est bien vu, par contre, qu’elle s’occupe d’œuvres de charité et qu’elle n’ait pas trop d’opinions personnelles, soit trop efficace ou domine le couple.

Même quand on présente une conférencière parlant de la libération des femmes, nous dit S.M. Wood, on la présente en ces termes:

“Here is pretty little Miss— who is going to tell you all about something called women’s liberation
or

⁸⁸ M. DIXON, “Why Women’s Liberation - 2 ?”, SAL, p. 187.

⁸⁹ E.L. ROSE, “On Legal Discrimination”, KRA, p. 224.

⁹⁰ MIL, p. 54.

⁹¹ E.J. PUTNAM, *The Lady*, p. 70.

⁹² S. PLATH, *The Bell Jar*; FRA, p. 39.

⁹³ FIG, p. 92; CAR, p. 133; H.Z. LOPATA, *Occupation: Housewife*, p. 94.

I want to introduce Mrs— who is speaking about women’s liberation. Now don’t any of you guys get any ideas, because her husband is sitting right down there in the audience.”⁹⁴

Ce ne serait pas une vraie femme si elle n’avait mari et enfants. Ce qu’elle a à dire n’a que peu d’importance. Ce qui compte, c’est son appartenance à un homme. Et puis, quand on parle de libération des femmes, ça rassure. *The better half* n’est jamais qu’une moitié. La vie de la femme se passe à se sacrifier à ses enfants et à son mari.

“The whole notion of sacrifice and surrender pervades every part of a woman’s life. A ‘good mother’ is one who continually ignores her own needs and desires in favor of those of her family. A ‘good wife’ is always there behind her husband, making him look good, helping him out, cheering him on, ironing his shirts, raising his children. A ‘good woman’ puts her man’s sexual pleasure before her own, ‘after all, men need sex more’.”⁹⁵

À toutes ces dénonciations, certaines femmes répondirent par l’enterrement de la féminité traditionnelle.

“Sisters: men need us, too, after all. And if we just get together and tell our men that we want our freedom as full human beings, that we don’t want to live just though our man and his achievements and our mutual offspring, that we want human power in our own right, not just ‘power behind the throne’, that we want neither dominance or submission for anybody, any place, in Vietnam or in our own homes, and that when we all have our freedom we can truly love each other.”⁹⁶

Symboliquement, à Arlington, la soumission fut enterrée à côté de l’agression, les deux pôles opposés du sexisme.

Si la femme n’existe qu’à travers un homme, par contre, au regard de la loi, elle est un individu à part entière, jugée et condamnée par des lois faites par les hommes, appliquées par les hommes. Les femmes ne participent que très peu au processus judiciaire. S.B. Anthony le dénonçait en 1875 dans un discours appelé “Social Purity”.⁹⁷ Et, à cette époque, la femme n’avait même pas le droit de se défendre elle-même. Les hommes décident, quand et comme ça les arrange, si la femme possède ou non une identité propre. Aujourd’hui, dans certains états aux États-Unis, remarque Kate Millet, une femme recevra une peine plus lourde qu’un homme pour un même crime car on considère qu’enfreindre la loi est plus grave pour une femme que pour un homme (la Cour Suprême de Pennsylvanie ne supprima cette loi qu’en 1968). La femme est un être éminemment moral, rappelons-le. En fait, elle est tellement

⁹⁴ S.M. WOOD, “Questions I Should Have Answered Better: a Guide to Women who Dare to Speak”, TAN, p. 143.

⁹⁵ TAN, p. 105.

⁹⁶ K. AMATNIEK, “Funeral Oration for Traditional Womanhood”, TAN, p. 141.

⁹⁷ S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, p. 165.

brimée que le taux de criminalité chez elle est très bas: elle a trop peur, elle est trop conditionnée à obéir.⁹⁸

La femme est souvent comparée à une harpe sur laquelle le mari joue une mélodie, nous dit Ruth Herschberger dans *Adam's Rib* pour dénoncer cette malléabilité de la femme. Et elle ajoute:

“The safety and security of this metaphor is that a harp doesn't talk back. One may elicit sour tones now and again but the rest is silence. Masculine intellects have eagerly instructed one another in how to play this harp, but they have seldom asked the harp for advice. The time has come to consider whether women are not something more than passive instruments whose melodies are mere reflections of male dexterity.”⁹⁹

Certains penseurs ont été et sont toujours dénoncés par les féministes en tant que sexistes: St Paul, St Augustin, Luther, Calvin, Nietzsche, Strinberg, Freud, Rousseau, Schopenhauer, Robert Graves, Lionel Tiger, H. Miller, N. Mailer, D.H. Lawrence, le Dr Spock. Examiner ces critiques nous entraînerait trop loin.

Souvent les écrits des féministes se basent sur des citations tronquées (c'est ce que reproche par exemple N. Mailer à K. Millet dans *The Prisoner of Sex*). Mais peut-on écrire sur une ligne que les femmes sont inintelligentes, filles de Satan, impures, faibles de corps et d'esprit, monstrueuses, dépravées et j'en passe, et avoir une conception égalitaire des relations entre les sexes? Les mêmes auteurs, bien sûr, n'appliquent pas les mêmes qualificatifs aux hommes.

Il est facile de voir comment opère le sexisme, sur quels arguments il se base et même de le dénoncer. Il est beaucoup moins facile de comprendre comment il est né, si l'homme est l'ennemi ou seulement le jouet de forces beaucoup plus puissantes. Les féministes ne s'accordent guère sur ce point. En gros, on peut distinguer deux tendances: l'une considère l'homme comme le véritable responsable du sexisme, l'autre pense que la nature de la société capitaliste entraîne automatiquement le sexisme. C'est un débat de fond. au sein du mouvement de libération des femmes, et qui n'est pas résolu. Il sera examiné plus loin.

Le sexisme donne naissance au “double standard” c'est-à-dire à une double échelle de valeurs pour les hommes et les femmes et il justifie la répartition des rôles dans la société. Ces deux points sont vivement critiqués par les féministes. Nous verrons quantité d'exemples de “double standard”. Notons-en simplement quelques-uns.

⁹⁸ MIL, p. 56; “The Legal Status of Women in America”, BLA, p. 71.

⁹⁹ HER, p. 30.

Au 18^{ème} siècle, la femme adultère était lapidée ou brûlée vive mais son partenaire n'encourrait aucune sanction. À l'époque de E.C. Stanton, on considérait l'adultère comme normal chez les hommes mais inadmissible chez les femmes. Ou alors, on considérait quelquefois que l'homme était coupable parce qu'il portait atteinte à la "propriété" d'un autre!¹⁰⁰ Une femme *on welfare* est dans l'impossibilité d'entretenir des relations suivies avec un homme sous peine de se voir retirer toute aide publique; rien de tel n'existe pour un homme dans le même cas.¹⁰¹ Un homme peut être appelé à servir de juré dans un tribunal; dans beaucoup d'états, encore récemment, une femme devait en faire la demande. Une femme ne doit pas être "agressive"; par contre un homme "agressif" risque de se retrouver très vite président de sa compagnie.¹⁰² L'expérience sexuelle "ruine" une femme mais fait d'un homme un "vrai" homme. Au 19^{ème} siècle, on excluait quasiment les mères célibataires de la société alors que le père de l'enfant ne risquait rien.¹⁰³ On plaint une femme de trente ans non mariée: c'est une "vieille fille"; mais on envie à un célibataire de trente ans sa liberté.¹⁰⁴ Les femmes doivent souvent choisir entre une carrière et la maternité; on ne demande rien de tel aux hommes.

De même, nous le verrons, un congé de maternité coûte souvent son emploi à la femme alors qu'un homme peut partir en congé de maladie ou à l'armée sans courir un tel risque.¹⁰⁵ Il est fréquent de donner un emploi à un homme parce qu'il est **père** de famille plutôt qu'à une femme **mère** de famille qui est en même temps chef** de famille.¹⁰⁶ Certaines universités, encore récemment, exigeaient que leurs étudiantes soient vierges; les hommes, eux, avaient toute liberté.¹⁰⁷ En 1930, dans le Maryland, un homme pouvait demander le divorce si sa femme n'était pas vierge en se mariant. Dans le Minnesota, un homme dont la femme était adultère pouvait réclamer des dommages et intérêts à l'amant. Dans les deux cas, l'inverse n'était pas vrai.¹⁰⁸ Les facteurs ont le droit de travailler en short, pas les femmes facteurs. Dans les uniformes, le nombre de poches est souvent moins grand pour les femmes ce qui constitue un handicap dans l'exercice de ce métier.¹⁰⁹

¹⁰⁰ MAS, p. 77; E.C. STANTON, "Patriotism and Chastity", ONE, p. 126; MIL, p. 43.

¹⁰¹ C. GLASSMAN, "Women and the Welfare System", MOR, p. 103.

¹⁰² FRA, p. 58.

¹⁰³ A. SMEDLEY, *Daughter of Earth*, p. 356; MAS, p. 77.

¹⁰⁴ KOM, p. 181; Redstockings Collective, "How Women are Kept Apart", STA, p. 36.

¹⁰⁵ JOREEN, "The 51% Minority Group", MOR, p. 45.

¹⁰⁶ B.B. GUNDERSON, "The Implication of Rivalry", FAR, pp. 180-181.

¹⁰⁷ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *Avortement, droit des femmes*, pp. 47-48.

¹⁰⁸ "The Equal Rights Amendment: Senate Hearing", KRA, p. 294.

¹⁰⁹ *Ms.*, juillet 1974, p. 4.

On pourrait citer quantités d'autres exemples, certains tragiques, certains presque drôles tellement ils sont ridicules. Il n'est pas de domaine où le "double standard" ne joue pas. Aujourd'hui, une fille vit dans deux mondes: un monde qui lui affirme l'égalité entre les sexes, et l'autre, où elle vit vraiment et dont elle sait que ce n'est pas le cas.¹¹⁰ Les femmes vivent dans un monde où la référence est l'homme; les hommes ne sont pas différents des femmes, ce sont les femmes qui sont différentes des hommes.

En majorité, les femmes jusqu'à présent ont accepté cet état de choses. Les féministes, par contre, l'ont toujours dénoncé. Ellen Strong le fait clairement et de façon concise: "The double standard is a bitch".¹¹¹ C'est le contraire même de l'égalité. C'est un des points fondamentaux de la lutte des femmes.

Non moins fondamentale est la question de la répartition des rôles qui constitue la base de l'oppression de la femme. et qui se base sur des préjugés sexistes pour se justifier.

Toutes les sociétés ont attribué à chaque sexe des rôles bien différenciés. Mais l'homme et la femme ne jouent pas partout le même rôle. M. Mead notamment l'a amplement démontré dans *Male and Female*. Dans certaines tribus, les femmes sont agressives et ne s'intéressent pas aux enfants, laissant ce soin aux hommes. Et à l'intérieur d'une même société, les rôles peuvent changer aussi, évoluer. Par exemple au milieu du 19^{ème} siècle, les femmes filaient, tissaient, faisaient le beurre, le pain. Maintenant beaucoup d'hommes s'occupent de ces tâches considérées autrefois comme féminines.¹¹² L'économie a évolué. Ce sont en général les changements économiques qui modifient les rôles, par exemple en faisant sortir les femmes de leur foyer et participer à la production, surtout en temps de guerre. Mais, en gros, on peut définir les rôles traditionnels de la femme et de l'homme comme le faisait A.S. Duniway:

"Woman is the world's homemaker, and she ought always to be the home-keeper or at least the privileged and honored keeper of a sufficient area of mother-earth upon which to build and, if necessary, maintain a home [...] Man ought to be, and generally is, or is supposed to be, the home-provider."¹¹³

À cette définition s'ajoutent quelques caractéristiques soi-disant spécifiques à chaque sexe, caricaturées ainsi par *Media Women* de New York.

¹¹⁰ FRA, p. 184.

¹¹¹ E. STRONG, "The Hooker", MOR, p. 294.

¹¹² KRAD, p. 67.

¹¹³ DUN, pp. 149-150.

“IF A PERSON IS	CALL HER	CALL HIM
Ingratiating	Sweet	Ass-Licker
Supportive	Bright	Yes-Man
Intelligent	Helpful	Smart
Helpful	Good Girl	Helpful
Innovative	Pushy	Original
Insistent	Hysterical	Persistent
Tough	Impossible	Go-Getter
Cute & Timid	A Sweetheart	A Fairy
Sexy	A Piece	Handsome
Dumb	Not too Bright	An idiot
Plain Looking	Homely, Ugly	No comment
Successful	Ball-Breaker	Successful
	Up-Tight	
	Hard Dame	
	Bitch	
	The Only Successful Woman I’ve Ever Met Who Isn’t A (Ball-Breaker, Up-Tight, Hard Bitch, etc.)	
Politically Involved	Over-Emotional	Committed
Gentle	A Real Woman	A Minister’s Son
Invisible	Nice Chick	Never Heard of Him” ¹¹⁴

Un exemple typique de double standard sexiste.

Quelques phrases devenues plus ou moins proverbes sont aussi significatives des rôles joués par les sexes: “The hand that rocks the cradle is the hand that rocks the world”. “[A good wife] is a woman who loves her husband and her country with no desire to run either” ainsi que certaines expressions telles que *the man in the street* ou *the woman in the home*.¹¹⁵

C’est la fonction reproductrice de la femme, avec tout ce que cela implique, qui est à la base de la différenciation des rôles. La femme s’occupe de la reproduction et l’homme de la production. Ce sont deux mondes bien séparés, deux “sphères” disaient les féministes du 19^{ème} siècle. M. Salzman-Webb décrit de façon humoristique les rôles de la femme dans le titre d’un article, “Woman as Secretary, Sexpot, Spender, Sow, Civic Actor, Sickingie”.¹¹⁶ La femme est isolée chez elle, responsable de l’élevage des enfants, dépend financièrement de son mari, croît en l’orgasme vaginal et pousse toute la famille à la consommation. L’homme,

¹¹⁴ Media Women, “How to Name Baby”, MOR, pp. 526-527.

¹¹⁵ G. CLEVELAND, “Woman’s Mission and Woman’s Clubs”, ONE, p. 160; C.P. GILMAN, “Are Women Human Beings?”, KRA, p. 325.

¹¹⁶ GAR, p. 7.

lui, est poussé à se faire une place au soleil, à réussir, cela au détriment de toute vie familiale, travaille plus pour consommer plus, est ridiculisé s'il s'occupe trop de sa femme et de ses enfants. Et tout, dans la société, ne fait que renforcer ces stéréotypes.¹¹⁷

Toutes les féministes, de n'importe quelle génération, ont protesté contre cette définition des rôles, même si, pour des raisons tactiques, elles ont dû proclamer bien haut que le premier devoir de la femme était au foyer. Une résolution votée à une convention féministe en 1851 disait:

*“Resolved, that we deny the right of any portion of the species to decide for another portion, or of any individual to decide for another individual what is and what is not their ‘proper sphere’; that the proper sphere for all human beings is the largest and highest to which they are able to attain.”*¹¹⁸

À maintes reprises, E.C. Stanton et bien d'autres demandèrent le droit à l'autodétermination. On ne peut pas savoir quel est le domaine des femmes avant qu'elles n'aient essayé toutes les possibilités.¹¹⁹ D'ailleurs, c'est à la femme elle-même de définir son rôle.

*“If God has assigned a sphere to man and one to woman, we claim the right to judge ourselves of His design in reference to us, and we accord to man the same privilege. We think a man has quite enough in this life to find out his individual calling, without being taxed to decide where every woman belongs.”*¹²⁰

Les femmes, en obtenant leur autonomie, seront à même de définir elles-mêmes leur place dans la société. Les hommes, bien sûr, sont souvent prisonniers de la rigidité des rôles. M. Sanger faisait remarquer, par exemple, qu'un **bon** mari doit se cacher pour faire la vaisselle s'il ne veut pas avoir l'air ridicule.¹²¹ Mais les hommes, à l'heure actuelle, tirent plus d'avantages que les femmes de cette répartition, ce qui leur cache leur propre oppression.¹²² Il faut se débarrasser du genre de situation absurde dans laquelle se trouvent maintenant les deux sexes, canalisés dans un rôle, s'y conformant à cause des pressions sociales, mais sans que cela ait rien de naturel. C'est une lutte constante pour savoir ce qu'il faut faire. Betty et Theodore Roszak décrivent ceci de façon amusante.

*“He is playing masculine. She is playing feminine. He is playing masculine because she is playing feminine. She is playing feminine because he is playing masculine. He is playing the kind of man that she thinks the kind of woman she is playing ought to admire. She is playing the kind of woman that she thinks the kind of man he is playing ought to desire [...] How do we call off the game?”*¹²³

¹¹⁷ G. MYRDAL, “Women, Servants, Mules and other Property”, ROS, p. 70.

¹¹⁸ “Resolutions Passed at a Woman's Rights Convention”, KRA, p.221.

¹¹⁹ KRAD, p. 51.

¹²⁰ E.C. STANTON, “There is no such Thing as a Sphere for a Sex”, TAN, p. 41.

¹²¹ SAN, p. 66.

¹²² B. ROSZAK, “The Human Continuum”, ROS, pp. 303-304.

¹²³ ROS, pp. vii-viii.

Mais avant de répondre à cette question, il convient d'examiner plus en détail les différents rôles joués par la femme dans la société.

“It is good for man not to touch a woman [...] But if they do not have self-control, let them marry, for it is better to marry than to burn.”

St Paul¹

Chapitre 1

La femme et l’homme

OU

Rites without rights

“Wives, submit yourselves unto your own husbands as unto the Lord. For the husband is the head of the wife even as Christ is the head of the Church [...] Therefore, as the Church is subject unto Christ, so let the wives be to their own husbands in every thing.”

Bible²

“Marriage, as it exists today, is nothing but a system of licensed prostitution and rape.”

V. Woodhull³

“No unchanging shell can contain a growing body, something must break.”

C.P. Gilman⁴

“I would rather be a beggar and single, than a Queen and married [...] I should call the wedding-ring the yoke-ring.”

Elizabeth I⁵

“[Marriage] is a long, hard struggle to make the best of a bad bargain.”

E.C. Stanton⁶

¹ PAC, p. 28.

² Bible, Ephésiens, ch. 5, versets 22, 23, 24.

³ A. KISNER, *The Lives and Writings of Notorious V. Woodhull and her Sister T. Claflin*, p. 52.

⁴ GILM, p. 327.

⁵ L. & M. Cowan, *The Wit of Women*, p. 85.

⁶ RIE, p. 58.

Nous avons vu le peu de droits que possédait la femme mariée au début de la colonisation. Les commentaires de Blackstone qui formaient alors la base du droit commun définissaient ainsi son statut:

“By marriage, the husband and wife are one person in law: that is, the very being or legal existence of the woman is suspended during the marriage, or at least is incorporated and consolidated into that of the husband; under whose wing, protection and cover, she performs everything [...] But though our law in general considers man and wife as one person, yet there are some instances in which she is separately considered; as inferior to him, and acting by his compulsion.”

Comme le fait remarquer Kate Millet, le mariage ressemblait fort au servage: la femme, subordonnée à son mari, lui doit obéissance.⁷

Jusqu'en 1850, non seulement les maris avaient le droit de battre leur femme à condition de ne pas lui faire trop mal, mais encore on considérait cela comme tout à fait convenable. Après avoir donné de tels exemples, une contemporaine faisait remarquer en 1848:

“Men exhibit some common sense in breeding all animals except those of their own species.”⁸

Trois ans plus tard, E.L. Rose faisait le même parallèle: un mari entretient sa femme comme il entretient son cheval; tous les deux sont sa propriété.⁹

Que la femme soit la propriété de l'homme légalement pouvait se constater il y a cent soixante ans encore. En 1815, un mari vendit sa femme pour un shilling (et paya cinq shillings de taxe pour l'acte officiel de vente!)¹⁰ Et n'oublions pas que les premiers colons achetèrent leurs femmes avec du tabac.

La femme mariée était morte aux yeux de la loi. On la classait dans la même catégorie que les “idiots et les fous”.¹¹

Les choses s'arrangèrent petit à petit. Entre 1839 et 1850, quelques états passèrent des lois accordant aux femmes mariées un certain contrôle sur leur salaire et leur propriété. Certains états firent exception, dont le Tennessee qui conclut que les femmes ne pouvaient rien posséder car elles étaient dépourvues d'âme.¹² Par contre, l'Ouest accorda plus de libertés à la femme. Par exemple quand un mari reparaisait après une longue absence et

⁷ M. ATKINS, *The Early Feminist Movement in the United States*, p. 1; MIL p. 68.

⁸ E. COLLINS, “To Keep a Wife in Subjection”, TAN, p. 49; G. KURLAND, *Lucretia Mott*, p. 3.

⁹ E.L. ROSE, “Remove the Legal Shackles from Woman”, TAN, pp. 64-65.

¹⁰ JENS, p. 41.

¹¹ MIL, p. 67.

¹² KOM, pp. 100-101; FLE, pp. 64-65; LUN, p. 188.

trouvait sa femme remariée, la coutume voulait que la femme choisisse le mari qu'elle préférait.¹³

Mais la situation est loin d'être idyllique encore aujourd'hui. En 1971, *Mc Call's* fit une enquête et s'aperçut que plus de mille lois d'état établissaient une discrimination établissaient une discrimination envers la femme mariée en ce qui concerne la propriété, l'héritage, la garde des enfants, le contrôle des ressources de la famille, etc.¹⁴ Examinons quelques exemples.

Aujourd'hui en Floride, en Californie, au Nevada, en Pennsylvanie, une femme mariée qui veut monter une entreprise doit demander la permission à un juge en présentant un dossier sur sa réputation, ses habitudes, son éducation, ses capacités intellectuelles, ses motivations. Au pays de la "libre entreprise" on n'exige rien de tel pour un homme.

Aujourd'hui en Arizona, en Louisiane, au Nevada, au Nouveau-Mexique, les salaires du mari et de la femme sont considérés comme propriété commune, mais contrôlés par le mari.

Aujourd'hui, dans tous les états ou presque, la femme doit résider là où réside son mari sinon elle peut être accusée d'abandon de domicile. Cinq états seulement en 1969 permettaient à la femme de résider ailleurs.¹⁵

Aujourd'hui en Alabama, en Floride, dans l'Indiana, en Caroline du Nord, au Texas, une femme n'a pas le droit de vendre ses biens sans l'autorisation de son mari.¹⁶

En 1970, dans le Mississippi et en Caroline du Sud, une femme n'avait pas le droit d'être jurée.¹⁷

Dans tous les états, le mari a le devoir d'entretenir sa femme sauf s'il est incapable de subvenir à ses propres besoins.¹⁸

Récemment encore, en 1966, le juge Black, dans une décision de la Cour Suprême, reprenait la définition de Blackstone selon laquelle mari et femme font un, en ajoutant, "the one is the husband".¹⁹ Le statut de la femme mariée est un statut de pupille sous la tutelle de son mari. Par exemple une lectrice écrit dans *Ms.*:

This past year, my mother and father were planning to travel to Europe together. When they went to the passport office, they were told that they could apply for a joint passport. Being unfamiliar with traveling abroad, they

¹³ E. MADDOX ROBERTS, *The Great Meadow*, pp. 184-185.

¹⁴ FRA, p. 15.

¹⁵ "Political and Civil Status of Woman as of January 1, 1969", BRI, p. 137.

¹⁶ KOM, p. 64.

¹⁷ "Political and Civil Status of Woman", BRI, p. 140.

¹⁸ *Le Monde*, 28 août 1970.

¹⁹ D.B. SCHULDER, "Women and the Law", STA, p. 87.

accepted this type of passport rather than apply for separate passports. Later, due to a change in plans, only my mother could go on the trip. Not until a couple of days before her departure did she find out what a joint passport really meant. With this passport, a man can travel with his wife or alone. A wife, however, must travel with her husband or not at all.”²⁰

Ceci conduit à des situations quelquefois archaïques, quelquefois cocasses (pas pour les femmes concernées cependant). Par exemple, une femme mariée n’a pas le droit de faire du vin sans le consentement de son mari. ²¹

En 1966, la Cour Suprême du Texas décida d’appliquer la loi stipulant qu’une femme mariée ne peut pas, seule, passer un contrat. Ainsi, une banque ne put réclamer à une femme les quatre mille dollars que celle-ci avait promis de payer. La loi se retourne quelquefois contre les hommes. Dans un divorce, le mari est souvent obligé de payer l’avocat de sa femme.²²

Le groupe *The Feminists* occupa un bureau de mariage à New York en septembre 1969 et distribua un tract dénonçant certains aspects du mariage: le viol dans le mariage est légal; si le non-accomplissement du devoir conjugal constitue un motif de divorce ou d’annulation, il n’en va pas de même du manque d’affection; la femme est prisonnière du mari puisqu’il peut imposer le lieu de résidence; le contrat de mariage, selon l’ONU, peut s’assimiler à la pratique de l’esclavage: le mari peut exiger de sa femme une certaine quantité de travail et en retour il doit la nourrir et la loger. Aucune servante n’accepterait ces conditions disent les *Feminists* et elles concluent:

“THEREFORE, WE, THE FEMINISTS, do hereby charge the city of New York and all those offices and agents aiding and abetting the institution of marriage, such as the Marriage License Bureau, of fraud with malicious intent against the women of this city.”²³

La question du mariage est centrale au problème de la libération des femmes. La plupart des femmes se marient. Les statistiques du bureau de recensement pour 1969 indiquent que 5% seulement des femmes de plus de quarante-cinq ans n’ont jamais été mariées. D’autres chiffres donnent, pour l’ensemble des femmes, un taux de mariage de 83 %. Entre 1940 et 1964, l’âge moyen du mariage pour une femme tomba de 21,5 à 20,5 ans et pour les hommes de 24 à 23. Donc les femmes se marient tôt, ce qui veut dire qu’elles passeront une grande partie de leur vie, en moyenne cinquante ans, mariées. De plus, Vance Packard fait remarquer que si les jeunes filles manifestent un désir plus grand de se

²⁰ *Ms.*, août 1973, pp. 6-8.

²¹ *Everywoman*, 26 octobre 1971, p. 5.

²² D.B. SCHULDER, “Does the Law Oppress Women?”, *MOR*, pp. 149-150.

²³ THE FEMINISTS, “Women: Do you Know the Facts about Marriage?”, *MOR*, pp. 536-537; S. BROWN-MILLER, “Sisterhood is Powerful”, *STA*, p. 150.

marier que les garçons, par contre, une fois mariées, elles semblent moins satisfaites de leur condition que les maris. L'augmentation des divorces prouve d'ailleurs que le mariage est de moins en moins satisfaisant.²⁴

Beaucoup de féministes ont critiqué le mariage, surtout celles de la première période et les contemporaines.

Le 27 octobre 1870, *The Revolution* affirmait que le mariage constitue l'oppression principale de la femme.

“Woman’s chief discontent is not with her political, but with her social, and particularly her marital bondage. The solemn and profound question of marriage [...] is of more vital consequence to woman’s welfare, reaches down to a deeper depth in woman’s heart and more thoroughly constitutes the core of the woman’s movement than any such superficial and fragmentary question as woman’s suffrage.”²⁵

Et E.C. Stanton soutenait que le mariage enchaîne la femme.

“A man, in the full tide of business or pleasure, can marry and not change his life one iota; he can be husband, father, and everything beside; but in marriage, woman gives up all.”²⁶

Au début du mouvement féministe, certains groupes remirent le mariage en question. Il fut aboli dans certaines communautés, dont celle d'Oneida; les Shakers se passaient de mariage et de sexualité. Les féministes s'intéressèrent à ces expériences car elles sentaient que les lois sur le mariage étaient tellement discriminatoires que les femmes ne pouvaient trouver d'égalité qu'en dehors. De plus, le mariage et la maternité rendaient presque impossible toute activité en dehors du foyer, dans les classes moyennes tout au moins, car la femme pauvre, elle, était obligée de travailler (mais n'en était pas, bien sûr, plus épanouie pour autant). Le mariage d'Angelina Grimké offre un exemple frappant de ce genre de situation, et on a vu que pendant longtemps (pas avant l'âge de cinquante ans) E.C. Stanton ne put jouer un rôle vraiment actif dans le mouvement.

Mais critiquer, attaquer le mariage n'était pas chose facile à l'époque victorienne où l'on considérait la famille, le mariage comme des institutions sacro-saintes. Cependant, dès la fin du 18^{ème} siècle, quelques femmes attaquèrent courageusement le mariage en tant qu'institution oppressive, propageant l'inégalité sociale, économique et culturelle entre les sexes.

²⁴ FRA, p. 17; PAC, pp. 232, 237-238.

²⁵ ONE, p. 27; V. POLLARD, D. KECK, “They almost Seized the Time”, STA, p. 267.

²⁶ LUN, p. 542.

Frances Wright, à Nashoba, essaya d'abolir le mariage sur la base du principe de la liberté de l'individu. Cependant, sa sœur se maria à Nashoba à cause des pressions sociales exercées sur elle.²⁷

Sarah Grimké, en 1837, dénonce la tyrannie des maris; la femme s'abaisse dans le mariage, perd son individualité, son indépendance d'esprit; elle n'agit qu'à travers son mari. Elle dénonce également le fait que l'on inculque aux filles la notion selon laquelle le mariage doit constituer leur unique but dans la vie, que par là seulement elles trouveront le bonheur. Donc on ne les éduque pas car elles n'ont pas besoin d'éducation pour tenir un ménage.²⁸ Ceci est hélas un argument que l'on entend encore aujourd'hui.

Pour Margaret Fuller, le défaut du mariage réside en ce que la femme *appartient* à l'homme au lieu de former un tout avec lui. Le mariage représente trop souvent un contrat de convenance. Et elle dénonce aussi le fait que l'on "pervertit" les femmes en leur faisant croire qu'elles doivent se marier pour trouver un protecteur et un foyer. La femme n'est donc pas considérée comme un individu** à part entière.²⁹

Lucy Stone abonde dans ce sens. À cette analyse elle ajoute que, non seulement le mariage est perverti par la quête d'un mari **riche**, mais que l'homme aussi en souffre: car il peut épouser une femme qui en fait le déteste et ne s'intéresse qu'à son argent. Si la femme possédait une indépendance économique, le choix se ferait plus librement.³⁰

Pour E.C. Stanton également, le mariage se trouve au centre de la question des droits de la femme; il en est le "pivot". Elle l'attaque parce que c'est une institution basée sur l'égoïsme et la sensualité, que son but est de donner à l'homme une liberté sexuelle complète, la femme perdant ainsi tout contrôle sur son corps ce qui conduit à l'infanticide, à la prostitution, au divorce ou au célibat, dans tous les cas à une longue lutte pour se tirer au mieux d'une mauvaise affaire. Le mariage est contraire aux lois de Dieu car un des partenaires** (la femme) reste silencieux, inférieur. Non seulement l'homme s'est assuré le monopole sur les droits, la vie, la liberté, la poursuite du bonheur de la moitié de la race humaine et a sacrifié la femme à ses instincts, mais la femme en est venue à considérer comme normal de n'être qu'une machine, un objet de plaisir entre les mains de l'homme. E.C. Stanton se prononçait fermement en faveur du divorce mais demandait aussi que le

²⁷ RIE, pp. 12-13.

²⁸ S.M. GRIMKÉ, "Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Woman", SCH, pp. 44-47; S.M. GRIMKÉ, *op. cit.*, TAN, p. 40.

²⁹ M. FULLER, "The Great Lawsuit", KRA, p. 69.

³⁰ L. STONE, "Speech", KRA, p. 73.

mariage cesse d'être une institution quasi divine pour ne devenir qu'un contrat comme les autres. Mais elle sentait que la société n'était pas prête à remettre le mariage en question, tout en espérant que cela viendrait un jour ou l'autre. Une telle démarche, pour elle, constituait le "fondement du progrès".³¹

L'idée selon laquelle le mariage sert à assouvir les désirs sexuels de l'homme sera souvent reprise à la fin du 19^{ème} siècle, par exemple par Isabella Beecher Hooker.³² S.B. Anthony également s'opposait au mariage vu comme une nécessité pour la femme. Pour elle, ce devait être un luxe, non une obligation, un incident de la vie et non toute une vie. Pour cela, les femmes devraient s'assurer une indépendance économique, et à l'intérieur du mariage il devrait y avoir partage à égalité des biens et ressources. Et si un mariage ne convient pas, il faut le dissoudre.³³

Cette vision du mariage était loin d'être partagée par l'immense majorité des féministes. Antoinette Brown, par exemple, ne demandait que l'égalité entre mari et femme et admettait l'idée de divorce uniquement en cas de fraude.³⁴

Cette période, inaugurée par la vie libre de Fanny Wright, connut son apogée avec l'épisode des sœurs Claflin qui prêchèrent et mirent en pratique l'idée d'amour libre. Pour Victoria, "the marriage law is the most damnable outrage upon women that was ever conceived,"³⁵ car la femme mariée n'a plus de contrôle, ni sur sa vie ni sur son corps, et les relations sexuelles sont basées sur le devoir et non sur l'amour. Les deux sœurs dénonçaient aussi le marché du mariage, le fait qu'on apprenne aux filles à attraper un mari et pour cela à se servir d'artifices de toutes sortes. Pour elles, il fallait simplement abolir le mariage ou alors accepter les relations pré- et extra-maritales.³⁶

Mais le scandale Woodhull, nous l'avons vu, porta un coup fatal au mouvement. À partir de là, on n'entendit plus guère de critiques sur le mariage sauf dans la bouche de femmes aussi peu conventionnelles (et de toute façon extérieures au mouvement) que Emma Goldman ou Isadora Duncan. Il fallait, pour obtenir le droit de vote, rassurer les "antis": le mariage et la famille resteraient intacts.

³¹ RIE, p. 58; SCH, p. xvii; E.C. STANTON, "Address to the New York State Legislature, 1854", SCH, p. 113; E.C. STANTON, "Civil and Political Existence of Women", TAN, p. 78.

³² RIE, p. 142.

³³ S.B. ANTHONY, "Social Purity", KRA, pp. 162-165; S.B. ANTHONY, "Marriage has ever been a one-sided Affair", TAN, p. 79.

³⁴ RIE, p. 119.

³⁵ A. SHULMAN, "Emma Goldman, Feminist and Anarchist", *Women, a Journal of Liberation*, Spring 1970, p. 23.

³⁶ RIE, pp. 146-147.

E. Goldman refusait le mariage qu'elle jugeait artificiel et contraignant. Elle considérait l'amour, la sexualité, comme les éléments les plus profonds de la vie. Elle dit à A. Berkman en 1889:

“If ever I love a man again, I will give myself to him without being bound by the rabbi or the law, and when that love dies, I will leave without permission.”³⁷

Pour elle, le mariage était essentiellement un arrangement économique, une sorte de contrat d'assurance. Cependant, les bénéfices sont minces et les termes du contrat contraignants. Le mariage condamne la femme à une vie de dépendance, de parasitisme, de complète inutilité alors que l'homme, lui, se trouve moins limité par le mariage. La fille est conditionnée à voir dans le mariage le but de sa vie. Donc, les femmes qui travaillent sont difficiles à syndiquer: elles pensent qu'elles se marieront et par conséquent arrêteront de travailler. Mais plus tard, la femme mariée se trouvera impuissante dans la lutte pour la vie. Sous le voile de la protection, le mariage en fait annihile sa conscience sociale et paralyse son imagination. Mais à son époque, E. Goldman était une voix perdue dans le désert du conformisme.

En 1891, Alice S. Blackwell s'écriait dans le numéro du 3 janvier du *Women's Journal*, en réponse aux anti-suffragistes qui voyaient dans le droit de vote la destruction du mariage et de la famille:

“There is no greater mistake than the idea freedom, education and an acquaintance with public questions are prejudicial to feminine virtue [...] There is not, and never will be, any general ‘revolt against matrimony’ on the part of women. The revolt is against the unjust and unequal conditions in matrimony which have been established by one-sided legislation. That is a revolt which is growing irresistibly, and in which the best men are fighting side by side with the best women. The sooner and the more completely it succeeds, the better it will be both for the individual and for the race.”³⁸

De la critique de l'institution on était donc passé à la critique de la loi. Si les lois prévoyaient l'égalité des droits dans le mariage, tout serait parfait. Cependant elle s'avancait beaucoup quand elle prophétisait que jamais les femmes ne se révolteraient contre le mariage.

Au 19^{ème} siècle, on reproche donc au mariage essentiellement de rendre la femme dépendante, de l'empêcher de participer à la vie sociale et politique, de l'asservir sexuellement et intellectuellement, de lui ôter son indépendance.

³⁷ GOL, p. 36.

³⁸ KRAD, p. 116.

Quelques femmes refusèrent le mariage traditionnel (tout au moins au niveau de la cérémonie). Le cas le plus connu est sans doute celui de Lucy Stone qui est passée à la postérité en grande partie à cause de cela. Quand elle se décida à épouser Henry Blackwell en 1855, le couple lut et signa un document de protestation lors de la cérémonie de mariage, critiquant cette institution et s'engageant à ne pas observer les lois donnant d'injustes pouvoirs au mari. De plus, L. Stone refusa de prendre le nom de son époux. Plus tard, il se créa une *Lucy Stone League* qui, vers 1920, se battit avec succès pour que les femmes mariées aient le droit d'avoir un passeport à leur nom.³⁹

En 1832, Robert Dale Owen et Mary Jane Robinson avaient signé un document semblable par lequel le mari abandonnait tout droit sur sa femme.⁴⁰

Et A. Grimké en 1838 ne jura pas obéissance à son mari lors de la cérémonie de mariage. Ils se promirent amour et affection mutuels et Weld abandonna tout droit sur la propriété de sa femme.⁴¹

Quant à E.C. Stanton, elle avait horreur qu'on l'appelle Mrs ou par le nom de son mari uniquement.⁴²

La perte du nom de jeune fille a souvent été un problème pour les féministes. E.C. Stanton assimilait ceci à la position de l'esclave qui porte le nom de son maître ou pas de nom du tout.

"I have very serious objections, dear Rebecca, to being called Henry. Ask our coloured brethren if there is nothing in a name. Why are the slaves nameless unless they take that of their master? Simply because they have no independent existence. They are mere chattels, with no civil or social rights. Even so with women. The custom of calling woman Mrs. John This and Mrs. Tom That, and colored men Sambo and Zip Coon, is founded on the principle that white men are the lords of all."⁴³

"[S]he is nameless, for a woman has no name! She is Mrs. John or James, Peter or Paul, just as she changes masters; like the Southern slave, she takes the name of her owner."⁴⁴

Pendant quelques années, C.C. Catt refusa de porter le nom de son deuxième mari d'après les termes d'un accord pré-nuptial passé avec celui-ci. Mary Putnam signait M. Putnam et M. Carey Thomas refusait par cette appellation de dévoiler son statut de

³⁹ SCH, pp. 103-104; "Marriage of Lucy Stone under Protest", ONE, pp. 112-113; RIE, pp. 87-88; "Marriage Documents", KRA, pp. 149-150; FLE, pp. 63-64; JENS, p. 44.

⁴⁰ FLE, pp. 63-64; "Marriage Documents", KRA, pp. 148-149.

⁴¹ LER, p. 81; RIE pp. 31-32.

⁴² RIE, p. 48.

⁴³ M.A.B. OAKLEY, *E.C. Stanton*, p. 44.

⁴⁴ E.C. STANTON, "Civil and Political Existence of Women", TAN p. 78.

célibataire.⁴⁵ La même attitude se retrouve chez Margaret Mead aujourd'hui, qui, par exemple refusa de changer de nom en se mariant ou, plus récemment, chez S. Sontag pour qui à dix-sept ans cela fut un acte instinctif car sa conscience féministe n'était pas encore très claire. De même, elle refusa, sept ans plus tard, de demander une pension alimentaire. Cette attitude s'est largement répandue chez les féministes actuelles.⁴⁶ Mary Walker proposait, pour remédier à cette situation, que l'on appelle les hommes mariés *Misterer*.⁴⁷ Les féministes d'aujourd'hui ont trouvé une solution plus simple: elles demandent que, mariées ou non, on les appelle *Ms.*, ce qui ne va pas sans quelques résistances de la part des institutions.⁴⁸

Ceci peut paraître un point de détail. Le fait est que, pas plus aujourd'hui qu'en 1832, la femme mariée n'a d'identité propre et cela non seulement aux yeux de l'état civil, mais aussi dans les mœurs et les faits.

“Women never have their own names. The ‘maiden name’ belongs to one’s father, the ‘married name’ belongs to one’s husband.”⁴⁹

Vingt états considèrent qu'il est illégal pour une femme mariée d'utiliser son nom de jeune fille. En 1971, un tribunal fédéral prit la décision suivante:

“The existing law in Alabama which requires a woman to assume her husband’s surname upon marriage has a rational basis and seeks to control an area where the state has a legitimate interest.”

Le tribunal considéra que les inconvénients pour l'administration de changer cette façon de faire pour les permis de conduire étaient bien plus grands que le tort causé aux femmes qui veulent leur permis sous leur nom de jeune fille.⁵⁰ L'administration sert en fait de paravent aux préjugés et c'est considérer comme bien peu importants les désirs des femmes que d'avancer de tels arguments. Une organisation, *Center for Woman's Own Name*, s'est créée pour aider les femmes à garder leur nom de “jeune fille”.⁵¹

Depuis la renaissance du mouvement féministe, le mariage est de nouveau vivement critiqué, souvent de façon virulente, mais surtout beaucoup plus unanimement. Il ne s'agit plus, cette fois de quelques individus considérées** comme des excentriques. On trouve chez les féministes beaucoup de condamnations catégoriques du mariage.

Pour Agnes Smedley, le mariage c'est le malheur.

⁴⁵ L.R. NOUN, *Strong-minded Women*, p. 235; RIE, p. 125.

⁴⁶ *Newsweek*, 13 novembre 1972; *T.M.* p. 942; S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, pp. 152-153.

⁴⁷ *Everywoman*, 28 mai 1971, p. 11.

⁴⁸ *Time*, 14 février 1912, p. 18; *Le Monde*, 20-21 février 1972.

⁴⁹ MOR, p. 558.

⁵⁰ FRA, p. 15.

⁵¹ *Ms.*, juin 1973, p. 132.

“Sex had no place in love. Sex meant violence, marriage or prostitution, and marriage meant children, weeping nagging women and complaining men; it meant unhappiness, and all the things that I feared and dreaded and intended to avoid.”⁵²

Le *Gay Manifesto*, lui aussi a une attitude très négative par rapport au mariage.

“Traditional marriage is a rotten, oppressive institution [...] marriage is a contract which smothers both people, denies needs, and places impossible demands on both people.”⁵³

Pour beaucoup, le mariage est vicié à la base car il s’agit d’une transaction économique, vicié d’une couche de sentiment. Le slogan que l’on écrit sur les voitures de jeunes mariés et qui se veut une plaisanterie, sonne tristement vrai: “She got him today; he’ll get her tonight”. La femme est pour l’homme une proie sexuelle; l’homme est pour la femme une proie économique. La femme vend son corps (en tant qu’objet sexuel, appareil reproducteur et force de travail) en échange d’une protection matérielle.⁵⁴

Shulamith Firestone explicite un peu cette analyse. Pour les Victoriens, il était clair que la femme donnait ses services à l’homme en échange de sa protection. Aujourd’hui, les jeunes mariés ne se rendent pas compte des termes du contrat. Puisque les mariages ne sont plus arrangés par les parents, les filles se livrent à une véritable chasse à l’homme. Mais, de plus en plus, le contrat de mariage est détruit. Aujourd’hui, plus de femmes travaillent et souvent, ironiquement, pour aider leur mari à finir ses études. La femme elle-même n’y gagne rien. De plus, si quelque chose ne va pas dans le mariage, les époux ont tendance à s’accuser eux-mêmes au lieu de blâmer l’institution, car chaque individu **croit** pouvoir être un bon époux, un bon parent, bien qu’il voie autour de lui que ce n’est pas souvent le cas. Le mariage, institution privée, offre une illusion de refuge, de contrôle de son propre destin, de sécurité.⁵⁵ Mais, dit Gloria Steinem, “Today’s system of marriage is again just a way to get cheap labor – economics is all it is.”⁵⁶

Un des problèmes centraux au mariage est donc celui de la dépendance économique de la femme. Cela a constitué, dès le début du mouvement féministe, la base de l’une des grandes revendications. L’infériorité des salaires des femmes qui travaillent, à toutes les époques, vient en partie de l’idée que les femmes sont entretenues par un homme (mari ou père) donc ont besoin de moins d’argent et que, de toutes façons, le travail n’est pas pour

⁵² A. SMEDLEY, *Daughter of Earth*, p. 188.

⁵³ C. WITTMAN, “Refugees from Amerika: A Gay Manifesto”, J.A. Mc CAFFREY (dir.) *The Homosexual Dialectic*, p. 161.

⁵⁴ B. ROSZAK, “The Human Continuum”, ROS, pp. 302-303.

⁵⁵ FIR, pp. 250-256.

⁵⁶ TAN, p. 105.

une femme une nécessité impérative puisque son principal travail (non rémunéré, donc non considéré comme tel) doit se faire au foyer.

Presque toutes les féministes s'accordent à dire qu'il ne peut y avoir de libération des femmes sans indépendance économique, bien qu'elles le voient parfois sous des angles différents. Matilda Joslyn Gage, E.C. Stanton en parlent.⁵⁷ S.B. Anthony déclarait:

“What woman most needs is a true appreciation of her womanhood, a self-respect which shall scorn to eat the bread of dependence.”

Elle contribua à cet effet à fonder une Workingwoman's Association mais alla trop loin dans son idée quand elle conseilla aux femmes de prendre le travail des hommes en grève.⁵⁸

Harriot Stanton Blatch reliait maternité volontaire et indépendance économique et pensait que le divorce ne servait à rien si ces deux conditions n'étaient pas remplies.⁵⁹

Les sœurs Claflin pensaient que si les femmes pouvaient subvenir à leurs propres besoins, elles pourraient faire plus attention en choisissant un mari.⁶⁰

S. Sontag fait de l'indépendance économique une condition nécessaire mais non suffisante à la libération des femmes. L'indépendance économique des femmes entraîne une possibilité accrue d'exercer un pouvoir politique sans entraîner forcément une libération sexuelle.⁶¹

Le SWP inclut dans son programme certaines mesures destinées à assurer aux femmes leur indépendance économique telles que: à travail égal, salaire égal, passage de l'*Equal Rights Amendment*, protection législative, garantie de l'emploi, traitement préférentiel accordé aux femmes des minorités, congés de maternité sans perte de salaire ou d'ancienneté, allocations de chômage au tarif syndical.⁶²

Shirley Chisholm, elle, explique que si les femmes ne prennent pas une part plus active au mouvement de libération des femmes c'est que leur indépendance économique n'est pas suffisante et qu'elles n'arrivent pas à avoir assez d'autonomie par rapport aux hommes.⁶³

Pour Evelyn Leo, la vie de la femme se définit par la capacité de son mari à subvenir à ses besoins. C'est son statut à lui qui détermine celui de la femme (E.C. Stanton

⁵⁷ M.J. GAGE, “A Plan of Action”, TAN, p. 69; RIE, pp. 57-59.

⁵⁸ RIE, pp. 77-78.

⁵⁹ H.S. BLATCH, “Voluntary Motherhood”, KRA, pp. 173-175.

⁶⁰ RIE, p. 146.

⁶¹ T.M. pp. 917-919.

⁶² “Towards a Mass Feminist Movement”, JEN, pp. 141-142.

⁶³ S. CHISHOLM, “Women Must Rebel”, THO, p. 209.

dénonçait déjà cela). La femme ne peut donc jouer qu'un rôle secondaire. Il s'ensuit qu'elle accepte les valeurs de son mari (à cause de sa dépendance), qu'elle n'est que le reflet de son mari. Et elle est conditionnée à accepter ce rôle.⁶⁴

Mais toutes ces femmes font partie des plus radicales. Les suffragistes, elles, n'étaient pas d'accord avec ce genre d'arguments. Un mari n'entretient pas sa femme, disaient-elles; les femmes ne peuvent manger ou se vêtir de l'argent que rapporte le mari à la maison. Elles doivent d'abord transformer cet argent en nourriture, vêtements, confort ménager. Le produit fini résulte donc des efforts combinés du mari et de la femme. Et c'est de cet argument qu'elles se servaient, entre autres, pour réclamer l'égalité politique c'est-à-dire, à leurs yeux, le droit de vote. Il y eut des heurts célèbres sur ce thème entre Charlotte Perkins Gilman et Anna H. Shaw car les suffragistes ne croyaient pas en la nécessité de changements économiques fondamentaux pour que les femmes obtiennent leur égalité.⁶⁵

C.P. Gilman, dans *Women and Economics*, a lancé une attaque en règle contre la dépendance économique des femmes:

“We are the only animal species in which the female depends on the male for food, the only animal species in which the sex-relation is also an economic relation.”⁶⁶

“The female of genus homo is economically dependent on the male. He is her food supply.”⁶⁷

Et dans un article elle écrit:

“No human creature can be free whose bread is in other hands than theirs.”⁶⁸

La femme se vend à l'homme. Son “salaire” dépend des moyens et de la générosité du mari et non du travail qu'elle accomplit. Elle devient sa domestique.⁶⁹

La dépendance économique a d'autres aspects néfastes. C'est un sentiment nuisible, disait A.B. Blackwell.⁷⁰ Pour S. Firestone, elle entraîne une dépendance affective et psychologique.⁷¹ La dépendance économique des femmes fait que les hommes imposent leurs valeurs morales, écrivait S.B. Anthony: “Whoever controls works and wages,

⁶⁴ E. LEO, “Dependency in Marriage: Oppression in Middle-class Marriage”, TAN, pp. 233-238.

⁶⁵ KRAD, pp. 120-122.

⁶⁶ GIL p. 5.

⁶⁷ GIL, p. 22.

⁶⁸ C.P GILMAN, “Economic Basis of the Woman Question”, KRA, p. 177.

⁶⁹ RIE, p. 167; GIL, p. 219.

⁷⁰ A.B. BLACKWELL, “Relation of Woman's Work in the Household to the Work Outside”, KRA, p. 134.

⁷¹ FIR, p. 165.

controls morales”. Elle ajoutait qu’il faut donc que les femmes exercent tous les métiers afin de contrebalancer le pouvoir des hommes et concluait: “Independence is happiness”.⁷²

La dépendance économique engendre chez les femmes un sentiment de frustration:

“[I]n principle, if not in practice, the financial position of a married woman is similar to that of a minor. This state of dependence is more degrading than is willingly admitted and is the cause of much domestic tension and frustration. Since most women today have known the independence which a self-earned income, however small, bestows, they find it difficult to have to ask for money and to account for their expenses.”⁷³

L’humiliation aussi accompagne la dépendance économique. Une prostituée interviewée par Kate Millet l’explique clairement:

“[A]nyone who keeps me has power over me. To ask someone for money to buy something, that would be so demeaning. I couldn’t do that [...] If I loved someone and were dependent emotionally, then to be economically dependent too would be terrible.”⁷⁴

Enfin, la dépendance économique met la femme totalement à la merci de l’homme. S.B. Anthony dénonçait chez les hommes l’alcoolisme et le vice qui rendaient les femmes victimes car, sans indépendance économique, elles ne pouvaient que subir la brutalité du mari et ne pouvaient pas se sortir de cette situation sinon par la prostitution ce qui revient à tomber de Charybde en Scylla.⁷⁵

Pour résumer, comme le dit très bien Betty Roszak:

“Rejection of male exploitation must start with psychic as well as economic independence.”⁷⁶

Enfin, aujourd’hui, on ne peut plus considérer (cela a-t-il jamais été vrai?) que la dépendance économique de la femme la mette à l’abri du besoin (ou qu’elle lui garantisse le bonheur). Les veuves (70% des femmes de plus de soixante-cinq ans ont été veuves au moins une fois), les divorcées, sont trop nombreuses aux États-Unis pour que le mariage soit encore une assurance contre la pauvreté.⁷⁷

Les féministes, discutant du mariage et lui reprochant la dépendance économique de la femme, l’ont souvent comparé à la prostitution. Pour beaucoup, le mariage n’est que de la prostitution légalisée. WITCH écrit au début d’un tract:

⁷² S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, p. 163.

⁷³ MYR, p. 146.

⁷⁴ K. MILLET, *The Prostitution Papers*, p. 61.

⁷⁵ S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, pp. 159-163.

⁷⁶ B. ROSZAK, *op. cit.*, ROS, p. 303.

⁷⁷ MYR, p. 25; *Time*, 3 juin 1974, p. 54.

“Marriage is a dehumanising institution – legal whoredom for women.”⁷⁸

Tennessee Claflin argumentait que la mode qui sert à parer les femmes, en faire des objets, sert aussi à augmenter leur valeur marchande sur le marché du mariage. Ainsi l’on exhibe les femmes (ou elles s’exhibent) avec des moyens artificiels, afin de les vendre au plus offrant, au meilleur prix. Quand, en plus, aucun sentiment n’entre en jeu dans une telle transaction, il ne s’agit plus que de prostitution pure et simple.⁷⁹

Paulina Wright Davis voyait dans le mariage une forme de prostitution car il sert à assouvir les appétits sexuels de l’homme et la femme n’a souvent aucun contrôle sur son propre corps.⁸⁰

Et Mary Sergeant Nichols ajoutait, à la même époque, que dans le mariage il y a une exploitation mutuelle, et donc que cette institution était aussi dénuée de sens qu’un bordel.*⁸¹

Des féministes aussi connues que E.C. Stanton⁸² et C. P. Gilman faisaient le même genre d’analyse. Cette dernière écrit dans *Women and Economics*:

“[W]oman’s economic profit comes through the power of sex-attraction. When we confront this fact boldly and plainly in the open market of vice, we are sick with horror. When we see the same economic relation made permanent, established by law, sanctioned and sanctified by religion, covered with flowers and incense and all accumulated sentiment, we think it innocent, lovely and right. The transient trade we think evil. The bargain for life we think good. But the biological effect remains the same. In both cases the female gets her food from the male by virtue of her sex-relationship to him. In both cases, perhaps even more in marriage because of its perfect acceptance of the situation, the female of genus homo, still living under natural law, is inexorably modified to sex in an increasing degree.”⁸³

Cependant, il faut replacer ces analyses dans le contexte de leur époque. Au 19^{ème} siècle, beaucoup plus qu’aujourd’hui, la femme servait d’objet sexuel dans le mariage. L’absence de contraception, les difficultés de l’avortement, la mortalité infantile, conduisaient les femmes à supporter des maternités répétées et souvent non désirées et elles se sentaient donc soumises et victimes des appétits sexuels du mari. De plus, la sexualité étant un sujet tabou, la frustration sexuelle faisait partie intégrante du mariage et il fallait l’accepter avec une résignation chrétienne. La sexualité n’avait pas pour but le

⁷⁸ “WITCH”, MOR, p. 543.

⁷⁹ T.C. CLAFLIN, “Constitutional Equality a Right of Woman”, KRA, p. 132.

⁸⁰ RIE, p. 130.

⁸¹ T.C. CLAFLIN, *op. cit.*, p. 133. Appelons les choses par leur nom. Plus personne ne va dans une maison close, une maison de tolérance ou un lupanar mais les bordels sont toujours aussi fréquentés.

⁸² “WITCH”, MOR, p. 543.

⁸³ GIL, pp. 63-64.

plaisir mais la procréation. Ne nous étonnons donc pas que ces femmes aient pu réagir de cette façon.

Mais, à l'heure actuelle, on trouve encore cette comparaison dans la bouche des féministes. Parfois, l'analyse va un peu plus loin. On compare toujours le mariage à la prostitution mais, aux yeux de certaines, la deuxième solution semble parfois préférable à la première. Ainsi Agnes Smedley, dans un roman largement autobiographique, *Daughter of Earth*, parle de sa tante, une prostituée. La prostitution lui semble aussi honorable que le mariage car on y gagne plus d'argent et on y garde le contrôle de son corps et de son âme. Aucun homme n'osait la battre alors que, quand elle était mariée, son mari ne s'en privait pas. Elle pouvait toujours renvoyer un homme qui ne lui plaisait pas, appeler la police si elle subissait des violences, toutes choses impossibles dans le mariage. Enfin, elle ne devait obéissance à aucun homme. Il s'agit là, cela va sans dire, d'une prostituée "indépendante".⁸⁴ On retrouve les mêmes arguments chez Havelock Ellis, repris par Emma Goldman.⁸⁵

Kate Millett modère un peu cette analyse séduisante en regardant la situation par les yeux de la prostituée. Lors du premier congrès féministe sur la prostitution en décembre 1971, il apparut que les prostituées, elles, ne s'assimilaient pas aux femmes mariées, ne se rangeaient pas du tout dans la même catégorie.⁸⁶

Mais, disent certaines, toute l'éducation des filles tend à en faire des prostituées. En étant gentille avec les hommes (son père et d'autres) la petite fille apprend à obtenir ce qu'elle veut. La prostituée, en un sens, est plus honnête, plus directe; elle élimine les fioritures.⁸⁷ On apprend aux femmes qu'elles n'ont de pouvoir qu'à l'horizontale. Plutôt que de se forger une personnalité, elles vivent par procuration. Les féministes donnent comme meilleur exemple de cette vente au plus offrant Jacqueline Kennedy Onassis.⁸⁸ Esther Vilar, dans un livre très antiféministe, *The Manipulated Man*, écrit:

"By the age of twelve at the latest, most women have decided to become prostitutes. Or, to put it another way, they have planned a future for themselves which consists of choosing a man and letting him do all the work. In return for his support they are prepared to let him make use of their vagina at certain given moments. The minute a woman has taken this decision she ceases to develop her mind. She may, of course, go on to obtain various degrees and diplomas. These increase her market value in the eyes of men, for men believe that a woman who can recite things by heart must also *know and*

⁸⁴ A. SMEDLEY, *op. cit.*, p. 142.

⁸⁵ E. GOLDMAN, *The Traffic in Women*, pp. 26-27.

⁸⁶ K. MILLET, *op. cit.*, p. 23.

⁸⁷ E. STRONG, "The Hooker", MOR, pp. 289-291.

⁸⁸ M. NADLE, "Prostitutes", STA, pp. 51-56.

understand them. But any real possibility of communication between the sexes ceases at this point. Their paths are divided for ever.”⁸⁹

On appelle souvent le mariage, à l’heure actuelle, un “travail génital”.⁹⁰

Dans le mariage, le plus gros problème relié à la dépendance économique est celui du travail ménager.

Un tract anti-suffragiste illustre le mépris avec lequel on le considère généralement (et la femme qui le fait par conséquent).

“HOUSEWIVES! You do not need a ballot to clean out your sink spout. A handful of potash and some boiling water is quicker and cheaper [...] Control of the temper makes a happier home than control of the elections [...] Good cooking lessens alcoholic craving quicker than a vote on local option. Why vote for pure food laws, when you can purify your ice box with saleratus water? To shine cat glass, rub it over with a freshly peeled potato and then wash [...] Clean houses and good homes, which cannot be provided by legislation, keep children healthier and happier than any number of laws.”⁹¹

Le statut de la “femme au foyer”, tel qu’on le conçoit actuellement, est un phénomène relativement récent du point de vue historique. Avant la révolution industrielle, la cellule familiale (élargie et non nucléaire) représentait une unité de production et la femme, non seulement élevait les enfants, mais encore participait à cette production. Aujourd’hui, le tissage, la confection de vêtements, la fabrication du pain, du savon, la conservation des aliments, etc., ne font plus partie des tâches de la femme. Elles ont été industrialisées. L’éducation des enfants est devenue obligatoire, se passe en dehors de la famille qui se doit cependant de les entretenir et souvent jusqu’à un âge avancé. Les enfants deviennent un fardeau plutôt qu’une aide économique. La femme se trouva alors privée de fonctions importantes qui lui conféraient un certain prestige, et il ne lui resta plus que des fonctions d’entretien. Elle aurait donc pu aller travailler. Mais on s’aperçut alors que la femme négligeait sa maison et ses enfants ; l’opinion publique considéra qu’il était préférable que les femmes restent à la maison. On glorifia alors le travail ménager afin de bien convaincre les femmes qu’elles devaient rester au foyer.⁹²

Ceci est une analyse descriptive, et somme toute assez superficielle de l’évolution historique. Elle ne rend pas suffisamment compte du rôle que joue la femme au foyer dans

⁸⁹ E. VILAR, *The Manipulated Man*, pp. 16-17.

⁹⁰ ROB, p. 9.

⁹¹ KRAD, pp. 24-25.

⁹² MYR, pp. 1-4, 145.

une économie capitaliste, de la valeur du travail ménager dans un tel système de production.

Pour C. P. Gilman, le travail ménager a une valeur économique réelle.

“The labor of women in the house, certainly, enables men to produce more wealth than they otherwise could; and in this way women are economic factors in society. But so are horses. The labor of horses enables men to produce more wealth than they otherwise could. The horse is an economic factor in society. But the horse is not economically independent, nor is the woman.”

Le travail de la femme au foyer fait partie de son rôle fonctionnel. Ce n'est pas un emploi. Si les femmes étaient payées pour leur travail, elles ne deviendraient jamais riches (le travail ménager est peu payé) et beaucoup d'hommes ne pourraient pas se permettre d'avoir une femme. Le statut des femmes, en fait, n'a aucun rapport avec leur travail (au contraire). Le travail ménager n'est pas considéré comme un facteur dans les échanges économiques.⁹³

Margaret Benston a fait une analyse très claire de ce problème. Les femmes ont un statut de citoyennes de deuxième classe de par leur relation aux moyens de production, relation différente de celle des hommes. Les facteurs personnels et psychologiques dépendent de cette relation.

Elle distingue deux aspects de la production capitaliste et reprend en cela l'analyse de Ernest Mandel: on trouve, d'une part, des “marchandises” à valeur d'échange et, d'autre part, des produits à valeur d'usage, sans aucune valeur sur le marché. Coudre un bouton, faire la soupe, constituent une production mais restent en dehors du marché (S.B. Anthony le faisait déjà remarquer en d'autres termes en 1850).

“In sheer quantity, household labor, including child care, constitutes a huge amount of socially necessary production. Nevertheless, in a society based on commodity production it is not usually considered ‘real work’ since it is outside of trade and the market place. It is pre-capitalist in a very real sense. This assignment of household work as the function of a special category ‘women’ means that this group does stand in a different relation to production than the group ‘men’. We will tentatively define women, then, as that group of people who are responsible for the production of simple use-values in those activities associated with the home and family.”⁹⁴

Les hommes ne participent pas à ce genre de production. C'est donc là que réside la différence. Ils considèrent même que, pour eux, faire ce travail est démoralisant, mauvais pour leur santé et constitue une atteinte à leur virilité.

⁹³ GIL, pp. 13-15.

⁹⁴ M. BENSTON, *The Political Economy of Women's Liberation*, pp. 15-16; S.B. ANTHONY, “Political Economy of Women”, TAN, p. 57.

“The material basis for the inferior status of women is to be found in just this definition of women. In a society in which money determines value, women are a group who work outside the money economy. Their work is not worth money, is therefore valueless, is therefore not even real work. And women themselves, who do this valueless work, can hardly be expected to be worth as much as men, who work for money. In structural terms, the closest thing to the condition of women is the condition of others who are or were also outside of commodity production, i.e. serfs and peasants.”⁹⁵

Que le travail ménager ne soit pas considéré comme un vrai travail se voit dans la réponse même des femmes au foyer qui disent, quand on leur demande ce qu’elles font: “I’m just a housewife.”

Et pourtant, le travail ménager constitue un travail réel. Si la femme est remplacée par une nourrice, une puéricultrice, une institutrice, une femme de ménage, une blanchisseuse, une cuisinière, etc., on voit bien qu’il s’agit alors d’un véritable travail qui a valeur d’échange sur le marché. Si un homme épousait sa femme de ménage, disait un économiste, il réduirait le Produit National Brut puisque l’argent qu’il lui donne n’est plus considéré comme un salaire.

En 1968, on estimait la valeur moyenne du travail ménager à un quart du Produit National Brut, soit un salaire de 13 391,56 dollars par an et par femme ou une valeur totale se situant entre cent cinquante et deux cent cinquante milliards de dollars.⁹⁶

À quoi sert donc la famille dans une société capitaliste? C’est une institution archaïque, anachronique, qui a perdu son sens économique. Du point de vue du travail ménager elle est inefficace. Toutes les autres formes de travail sont devenues le fait d’experts payés. Le travail ménager reste le domaine de femmes inexpertes et isolées. Le travail salarié, grâce à l’automation et aux syndicats, voit petit à petit la journée de travail diminuer. Le travail ménager lui, reste constant.

Pour M. Benston, la famille sert à satisfaire les besoins affectifs de ses membres, introduisant par là une certaine stabilité dans leur vie, et les rend aptes à remplir leur rôle dans la production. De plus, le salaire d’un homme achète le travail de deux personnes, même en cas de divorce. On voit, dans ce cas-là, une des contradictions du système qui prétend que la famille est basée sur l’affection mutuelle alors qu’en fait les liens qui unissent la famille sont aussi économiques. Quarante-quatre millions de femmes fournissent des services gratuits et essentiels qui permettent à l’homme de passer la plus

⁹⁵ M. BENSTON, *op. cit.*, p. 16.

⁹⁶ J. KREPS, *Sex in the Marketplace: American Women at Work*, p. 68; *Time*, 20 mars 1972, p. 76; K. KAUFER, T. CHRISTOFFEL, *The Political Economy of Male Chauvinism*, p. 48.

grande partie de son temps au travail. En termes marxistes, le travail ménager de la femme sert à assurer la reproduction de la force de travail de l'homme.⁹⁷

“The housewife feeds, clothes, cares for, and does psychological repair work on her husband and children, so that they can be resold in the capitalist marketplace each morning.”

Et pourtant, dit M. Tax, le travail ménager n'est pas, intrinsèquement, plus aliénant que le travail au bureau ou à l'usine.⁹⁸

De plus, en payant une seule personne pour le travail de deux, la société fait pression sur l'homme et l'empêche de ne pas travailler. La femme, par contrecoup, passe de la dépendance économique à la dépendance affective, ce qui se traduit dans son comportement par un certain conservatisme, une peur du changement. Enfin, la famille, unité de production a fait place à la famille unité idéale de consommation. Les femmes, responsables du foyer compensent leur sentiment d'infériorité, de manque d'identité en achetant. Le “culte” du foyer apparaît plus fortement chaque fois que l'économie n'a plus besoin du travail salarié des femmes. Les femmes forment une réserve de main-d'œuvre.⁹⁹ Et William Lafferty ajouterait que les hommes ont intérêt à garder les femmes au foyer, non seulement pour ne pas bouleverser leur vision du monde, mais aussi pour éliminer la compétition féminine menaçante pour leur statut et leur sentiment de supériorité.¹⁰⁰ L'analyse de M. Benston rend bien compte des dimensions économiques du problème. La plupart des féministes ne sont pas parties de ce point de vue là et l'analysent de façon plus épidermique, plus émotionnelle, mais ajoutent une dimension humaine à la dimension économique.

Le travail ménager est l'oppression **matérielle** commune à toutes les femmes (sauf les très riches). Elle va de pair avec le mariage (mais aussi sans lui) dans lequel elle atteint ses formes les plus aiguës.¹⁰¹ Pour C. P. Gilman, il s'agit de la forme de travail la plus vile qui existe: la femme occupe une position de domestique.¹⁰² On peut remarquer d'ailleurs que, en tant que travail salarié, le travail ménager se situe au bas de l'échelle des salaires.

Quand un homme se marie, il épouse une domestique, une femme de ménage. C'est dans l'ordre des choses: une femme se trouve “naturellement” préposée au travail ménager. Ainsi s'exprime à ce sujet, très clairement, un personnage d'Erskine Caldwell:

⁹⁷ M. BENSTON, *op. cit.*

⁹⁸ M. TAX, *Woman and her Mind, the Story of Daily Life*, p. 17.

⁹⁹ M. BENSTON, *op. cit.*; MIL, PP. 39-40; M. DIXON, “The Rise of Women's Liberation”, ROS, p. 194.

¹⁰⁰ W. LAFFERTY, “Abortion: Women, Men and the Law”, BRI, p. 363.

¹⁰¹ ROB, p. 119.

¹⁰² C.P. GILMAN, “Economic Basis of the Woman Question”, KRA, pp. 176-177.

“But God was required to make woman. Why! Do you know that before there were any women, the men were fixing to tear the world to pieces unless women were provided? [...] Why! Because the men wouldn’t stand for it any longer, that’s why. They had to have housekeepers, or if they couldn’t be had, just wives. There’s a world of difference between the two, but at bottom they both are women, and that’s what man had to have. Otherwise, us men would have to do all the sewing and cooking.”¹⁰³

Dans une étude sociologique sur la femme au foyer, Helena Z. Lopata fait remarquer que le travail ménager n’a pas de statut. C’est le seul travail qui ne demande aucune compétence particulière et aucune éducation, aucune motivation pourrait-on ajouter. 41% des femmes au foyer ont suivi des études universitaires mais, de toute évidence, elles ne leur sont d’aucune utilité dans ce domaine. Il suffit d’être femme pour pouvoir et devoir faire ce travail. On entre dans le rôle de femme au foyer en se mariant, tout naturellement. Ce n’est pas un choix. En naissant, une fille “sait” qu’elle fera le ménage. Il n’existe aucun critère permettant de juger ce travail, ni en soi, ni par rapport aux autres femmes (encore que la publicité essaie de susciter des sentiments de rivalité au sujet d’une lessive plus blanche que celle de la voisine). On ne peut pas renvoyer une femme qui fait mal son travail (encore que ce puisse être un cas de divorce).

Il n’existe aucune récompense monétaire précise. C’est un travail vague et flou, qui peut être un travail de nuit, avec des temps de repos irréguliers, sans vacances. La femme au foyer n’a ni syndicats, ni structure. Il n’y a pas de promotion. Une maison plus grande veut simplement dire plus de travail ménager (à cause de la rareté des domestiques). Tout cela concourt à faire considérer le travail ménager comme ne constituant pas un véritable travail. De plus, le “salaire” est souvent inversement proportionnel au travail fourni (cela se voit fréquemment aussi au niveau du travail salarié d’ailleurs). La femme qui possède un manteau de fourrure n’est pas celle qui travaille le plus.¹⁰⁴

Cependant, paradoxalement, si la femme au foyer est victime d’un accident, son mari peut réclamer de sa compagnie d’assurances une compensation pour “perte de services” alors que ces mêmes services n’ont jamais été évalués et ont été accomplis gratuitement.¹⁰⁵ Voilà donc une forme de travail qui n’en devient une que lorsqu’elle cesse. Mais il est assez exceptionnel que la **femme** reçoive une compensation. Et pourtant, il y a plus d’accidents à la maison qu’au travail, à cause des mauvaises conditions de sécurité. Par contre, en Bavière, un tribunal a décidé que si la femme au foyer est blessée,

¹⁰³ E. CALDWELL, *Men and Women*, p. 60.

¹⁰⁴ S.L. & D.J. BEM, “Training the Woman to Know her Place”, GAR, pp. 90-91; H.Z. LOPATA, *Occupation: Housewife*, pp. 12, 139; E.M. STERN, “Women are Household Slaves”, KRA, pp. 347-348.

¹⁰⁵ V. LEONE, “Domestics”, STA, p. 39; E.M. STERN, *op. cit.*, KRA, p. 348; PAC, p. 365.

elle peut recevoir une assurance qui équivaut au salaire moyen d'un travailleur. Mais là aussi, ce travail est payé seulement au moment où la femme ne peut plus le faire gratuitement. La différence entre une femme au foyer et une femme de ménage est donc la suivante: l'une est payée, l'autre non.¹⁰⁶

Le travail ménager a une telle importance que les femmes lui donnent la première place dans les choses qu'elles considèrent importantes dans le mariage. Plusieurs enquêtes ont été faites pour évaluer le nombre d'heures passées au travail ménager et le coût que cela représenterait si ces tâches devenaient salariées. En Suède, on a calculé que les femmes effectuent par an 2 340 000 heures de travail ménager et 1 290 000 heures de travail salarié. Le Ministre du Travail a évalué entre 36 et 99,6 le nombre d'heures que passe en moyenne une femme avec enfants au travail ménager.¹⁰⁷ Une étude faite en France en 1947 donne des indications précieuses car ces chiffres se retrouvent à peu près dans tous les pays occidentaux:

Tableau¹⁰⁸

WORKING WEEK OF MARRIED WOMEN WITH AND WITHOUT
OUTSIDE EMPLOYMENT IN FRENCH CITIES

		Hours per week		
		spent in housework	spent in job	Total
0 child	full-time housewives	56.0		56.0
	married women with jobs	45.5	39.1	84.6
1 child	full-time housewives	73.5		73.5
	married women with jobs	44.1	38.0	82.1
2 children	full-time housewives	72.8		72.8
	married women with jobs	46.2	35.2	81.4
2 and more children	full-time housewives	77.7		77.7
	married women with jobs	48.3	35.2	83.5

On s'aperçut que la femme au foyer passe beaucoup plus de temps au travail ménager que celle qui travaille. C'est ce que Betty Friedan analyse sous le titre très explicite de "Housewifery expands to fill the time available."¹⁰⁹

¹⁰⁶ H.Z. LOPATA, *op. cit.*

¹⁰⁷ M. TAX, *op. cit.*, p. 17; B. WARRIOR, "Slavery or a Labor of Love", *The First Revolution*, pp. 38-39.

¹⁰⁸ MYR, p. 34.

Au premier abord, il ne semble pas normal que la femme d'aujourd'hui passe autant de temps que sa grand-mère au travail ménager. Bien sûr, aucune société, à ce jour, n'a vraiment industrialisé le travail ménager. Mais, en 1950, on ouvrait trente millions de boîtes de conserve par jour¹¹⁰ et les appareils ménagers se sont multipliés. Cependant, il existe des réticences et, si les appareils ménagers font gagner du temps, par contrecoup la femme s'invente du travail: elle s'occupe du linge (triage, lavage, séchage, repassage) au lieu de l'envoyer à la blanchisserie; elle fait un gâteau au lieu de l'acheter, etc. Et puis, la réduction de la famille élargie à la famille nucléaire fait que moins de membres de la famille contribuent au travail ménager et on n'a pas encore automatisé les soins à donner aux enfants. L'idéologie et l'absence d'équipements sociaux rendent cette tâche de plus en plus importante. Beverly Jones affirme: "Now, as always, the most automated appliance in a household is the mother."¹¹¹

Les femmes qui travaillent possèdent beaucoup moins de gadgets et passent moins de temps au travail ménager.¹¹² Elles parent à l'essentiel. Pour acheter, il faut avoir le temps de **vouloir** ces choses. La femme qui s'ennuie cherche de nouveaux gadgets ou va changer de rideaux ou de meubles. La femme au foyer passera beaucoup plus de temps à faire des courses. C'est une sorte d'expédition dans le monde qui la fait sortir de chez elle, et en achetant elle se donne l'illusion de changement, d'utilité.¹¹³ De plus, elle tire son identité du fait qu'elle arrive à satisfaire le mieux possible mari et enfants et qu'elle consomme bien. Elle est une proie facile de la publicité qui ne fait que refléter son rôle dans la société.¹¹⁴ Un groupe de rédacteurs de publicité reçut un jour le message suivant:

"Identifiez notre produit aux récompenses physiques et spirituelles que la ménagère trouvera dans le sentiment quasi mystique du foyer. Mettez en valeur ses sentiments d'élévation et de créativité, l'impression de réaliser le meilleur d'elle-même en choisissant un produit."¹¹⁵

Ainsi, la firme fit paraître une annonce avec une photo et la recette d'un plat aux fruits de mer car, pour elle, les femmes ont une fixation sur la cuisine et rien de ce qu'elle peut dire sur une voiture n'intéresse une femme.¹¹⁶ "A woman's place is in the oven",

¹⁰⁹ FRI, p. 224.

¹¹⁰ JENS, p. 75.

¹¹¹ B. JONES, "The Dynamics of Marriage and Motherhood", MOR, p. 56.

¹¹² FIG, pp. 93-95.

¹¹³ FIG, p. 94; MYR, pp. 146-147.

¹¹⁴ M. DIXON, *op. cit.*, ROS, pp. 194-195; L. KOMISAR, "The Image of Women in Advertising", GOR, pp. 307-308; "Consumerism and Women", GOR, p. 662.

¹¹⁵ *Le Monde*, 30-31 août 1970, p. 4.

¹¹⁶ L. KOMISAR, *op. cit.*, GOR, p. 308.

parodie une féministe.¹¹⁷ La possession de biens procure à la femme un sentiment de sécurité dans sa dépendance. Elle devient possessive et cet esprit possesseur s'étend à mari et enfants, tout en augmentant par contrecoup sa dépendance affective par rapport à eux. Enfin, acheter des biens de consommation pour la maison est une façon pour la femme de libérer son surplus d'énergie et de créativité, non utilisées au foyer.¹¹⁸ "Nothing sells like the illusion of identity", dit Meredith Tax.¹¹⁹

Donc, les appareils ménagers servent à élever le niveau du travail ménager (le travail se fait mieux, et plus vite) mais on peut facilement augmenter ce travail presque à l'infini. C'est là un problème psychologique. La femme au foyer se sent frustrée et travaille plus afin de prouver qu'elle est continuellement occupée et indispensable.¹²⁰ Mais, écrit B. Friedan,

"Many frantically busy full-time housewives were amazed to find that they could polish off in one hour the housework that used to take them six – or was still undone at dinnertime – as soon as they started studying, or working or had some other serious interest outside the home."¹²¹

Non seulement la femme au foyer passe plus de temps au travail ménager mais souvent elle n'arrive pas à finir ce travail et le soir le mari (s'il est coopérant) doit aider sa femme épuisée.¹²² En quoi consiste l'aliénation de ce travail? On trouve dans beaucoup de journaux ou livres féministes des descriptions du travail ménager et de l'insatisfaction qu'il entraîne et les mêmes reproches lui sont toujours faits.¹²³

L'incohérence semble en être la caractéristique première. La femme passe d'une tâche à l'autre, l'une n'étant pas plus enrichissante que l'autre, du soir au matin, et ces tâches ne sont jamais terminées.

"The housewife does not produce anything tangible, anything that lasts, or that has market value. Her job is to maintain the status quo. Her labor never ends, because it is involved in maintaining a process, rather than making products."¹²⁴

¹¹⁷ S.S. TRUMBO, "A Woman's Place is in the Oven", *NOTES* 3, p. 90.

¹¹⁸ E. LONGAUEX Y VASQUEZ, "The Mexican-American Woman", *MOR*, p. 381; "Consumerism and Women", *GOR*, pp. 662-663.

¹¹⁹ M. TAX, *op. cit.*, p. 12.

¹²⁰ MYR, p. 37.

¹²¹ FRI, p. 229.

¹²² FRI, p. 233.

¹²³ B. JONES, *op. cit.*, *MOR*, pp. 56-57; Redstockings, "How Women are Kept Apart", *STA*, p. 37; A. SHULMAN, "A Marriage Agreement", *STA*, p. 212; *ROB*, p. 71.

¹²⁴ M. TAX, *op. cit.*, p. 17.

Si la femme a reçu une éducation où on lui a appris à agir avec efficacité et à mener une tâche jusqu'au bout, elle se voit dans l'impossibilité de mettre cette théorie en pratique.¹²⁵

La femme accomplit son travail seule. Elle souffre d'isolement, surtout la femme des banlieues qui, le plus souvent, est femme au foyer à plein temps. Elle ne parle guère qu'aux enfants et souffre donc du manque de communication avec des adultes. Au travail, il y a des pauses, le repas de midi pendant lesquels les femmes peuvent avoir des échanges. Il existe bien des clubs de femmes, le travail sur la base du volontariat mais beaucoup le refusent (avec l'excuse qu'elles n'ont pas le temps).¹²⁶ Cet isolement produit un état de tension chez la femme. Celle qui a de jeunes enfants, à cause du manque d'aide dans les banlieues (le problème est moins aigu en ville) ne peut pas toujours sortir, avoir des activités extérieures, rencontrer des gens. Elle se trouve coupée du monde et son mari fournit souvent son seul contact avec l'extérieur d'où la dépendance affective et intellectuelle qui s'ajoute à la dépendance économique.¹²⁷ Son isolement, son sentiment de vide la poussent à faire encore plus de travail ménager, et la femme va se mettre à faire son propre pain, à astiquer les cuivres deux fois par semaine etc., toutes tâches bien superflues.¹²⁸ Des études ont montré que la femme travaille deux fois plus qu'elle ne le devrait et gaspille son énergie en mouvements et en pas inutiles.¹²⁹

Chez la femme de la classe ouvrière, le problème se pose un peu différemment. Elle souffre aussi de la solitude mais à celle de la femme des classes moyennes s'ajoute la solitude due au fait que le mari sorte souvent le soir (ce qu'elle considère comme naturel) et que ses relations avec le monde à travers son mari sont souvent très limitées de par le travail de celui-ci qui ne l'épanouit pas. De plus, elle ressent souvent durement l'éloignement de sa famille (parents, sœurs, etc.) qui constitue sa principale source de relations avec l'extérieur. Le *kaffee-klatch*, les réunions avec ses voisines constitue sa seule façon de briser l'isolement.¹³⁰

On envie souvent à la femme au foyer sa liberté: elle est son propre patron, elle peut décider elle-même de ce qu'elle fera et à quel moment. Mais c'est une fausse impression. Que l'on fasse les lits le matin ou l'après-midi, il faut toujours les faire. Et puis, les jeunes

¹²⁵ E.M. STERN, *op. cit.*, KRA, p. 352.

¹²⁶ FRI, p. 235.

¹²⁷ ROB, p. 72; MYR, p. 147; A.S. ROSSI, "Equality Between the Sexes: An Immodest Proposal", GAR, pp. 150-154.

¹²⁸ FRI, p. 232.

¹²⁹ FRI, p. 238.

¹³⁰ M. KOMAROVSKY, *Blue-Collar Marriage*, p. 60; D. RIESMAN, "Kaffee-Klatsch", DOMMERGUES, DEBOUZY, CIXOUS, *Les États-Unis d'aujourd'hui par les textes*, pp. 106-108

enfants imposent une contrainte dans les soins à donner; le mari qui rentre du travail a faim et veut manger, il faut donc préparer les repas à l'heure; les écoles, les pédiatres, le travail scolaire etc., limitent grandement le choix que peut faire la femme quant à l'organisation de son travail.¹³¹ Cependant, les femmes de la classe ouvrière subissent moins de pressions quant au temps passé au ménage et à l'élevage des enfants. Leur vie étant plus limitée, certains problèmes ne se posent pas tels que conduire les enfants à divers cours ou activités, se dépêcher de faire manger les enfants avant que la *baby-sitter* n'arrive, lire un livre ou le journal, avoir une activité sociale. Les visites chez d'autres couples sont rares et assez informelles. Une femme recevra une amie tout en continuant à repasser ou à coudre.¹³²

Un autre mythe qui a la vie dure est celui de la créativité du travail ménager. Pourquoi la femme tirerait-elle plus de satisfaction de la vaisselle ou de la lessive que l'ouvrier à la chaîne qui vient de serrer un boulon et va serrer le suivant? L'essence du travail ménager est de n'être jamais fini, d'être répétitif et cela pendant des années. Il devient alors impossible d'en tirer un sentiment créateur, car toute création est aussitôt détruite.¹³³ Mais la mystique est là qui investit le travail ménager d'une signification qu'il n'a pas.

“Housework, washing dishes, diaper-changing had to be dressed up by the new mystique to become equal to splitting atoms, penetrating outer space, creating art that illuminates human destiny, pioneering on the frontiers of society. It had to become the very end of life itself to conceal the obvious fact that it is barely the beginning.”¹³⁴

À la fin d'une journée passée à ces tâches décousues, une femme ne peut que se sentir épuisée, physiquement et moralement. De plus, les femmes qui ont de jeunes enfants souffrent du manque de sommeil et on arrive ainsi à ce qui s'appelle en jargon médical le “syndrome de la mère fatiguée”¹³⁵ que David Riesman explique ainsi:

“[T]he housewife, though producing a social work-product, does not find her work explicitly defined and totaled, either as an hour product or a dollar product, in the national census or in people's minds. And since her work is not defined as work, she is exhausted at the end of the day without feeling any right to be, insult thus being added to injury.”¹³⁶

¹³¹ E.M. STERN, *op. cit.*, KRA, p. 350.

¹³² M. KOMAROVSKY, *op. cit.*, p. 59.

¹³³ E.M. STERN, *op. cit.*, KRA, p. 349.

¹³⁴ FRI, p. 229.

¹³⁵ B. JONES, *op. cit.*, MOR, pp. 55-59.

¹³⁶ D. RIESMAN, *The Lonely Crowd*, p. 262.

On retrouve ces femmes chez les psychiatres, ou prenant des tranquillisants, ou devenant alcooliques: un million de femmes sont alcooliques, soit une femme pour trois hommes alors qu'en 1960 la proportion était de une pour cinq,¹³⁷ ou encore elles font des tentatives de suicides: la proportion des suicides chez les femmes de plus de quarante-cinq ans a augmenté considérablement ces dernières années ainsi que le nombre de femmes hospitalisées dans les établissements psychiatriques; une fois les enfants partis, elles se sentent encore plus vides;¹³⁸ ou, enfin, elles souffrent de “maladies” sans cause. B. Friedan décrit certaines de ces femmes et les symptômes de leur “mal”:

“It was in those women that I first began to notice the tell-tale signs of the problem that has no name; their voices were dull and flat, or nervous and jittery; they were listless and bored, or frantically ‘busy’ around the house or community [...]

[One woman] had decided not to go on [studying] – she had a late baby instead, her fifth. I heard that flat tone in her voice when she told me she had now retired from community leadership to ‘major again in the home’ [...] ‘My husband says, find something to occupy yourself that you’ll enjoy, why should you work?’ So now I play golf, nearly every day, just myself. When you walk three, four hours a day, at least you can sleep at night [...]

Some doctors, finding nothing organically wrong with these chronically tired mothers, told them, ‘It’s all in your mind’; others gave them pills, vitamins, or injections for anemia, low blood pressure, low metabolism, or put them on diets (the average housewife is twelve to fifteen pounds overweight), deprived them of drinking or gave them tranquilizers. All such treatments were futile, Dr. Lovshin said, because these mothers were truly tired [...]

Other doctors, finding that such mothers get as much or more sleep than they need, claimed the basic cause was not fatigue but boredom.”¹³⁹

On a souvent essayé de démontrer l’absurdité du travail ménager. En 1949, Edith M. Stern, dans un article intitulé “Women are household slaves”, inventait une petite annonce décrivant le travail ménager

“HELP WANTED: DOMESTIC: FEMALE. All cooking, cleaning, laundering, sewing, meal planning, shopping, weekday chauffeuring, social secretarial service, and complete care of three children. Salary at employer’s option. Time off if possible.”¹⁴⁰

Personne bien sûr ne répondrait à une telle annonce; personne n’oserait même la faire paraître. Même l’industrie traite mieux ses employés.¹⁴¹

Ou les auteurs de *Sexism in School and Society* imaginent la situation suivante:

¹³⁷ J. VLADIMIR, “Une révolte des femmes américaines”, *Le Nouvel Observateur*.

¹³⁸ ROB, p. 76; FRI, p. 225.

¹³⁹ FRI, pp. 226, 239.

¹⁴⁰ E.M. STERN, *op. cit.*, KRA, p. 346.

¹⁴¹ *Ibid*, p. 348.

“Suppose that a white male college student decided to room with a black male friend. The typical white student would not blithely assume that his roommate was better suited to handle all domestic chores. Nor should his conscience allow *him* to do so even in the unlikely event that his roommate should say, ‘No, that’s OK. I like doing housework, I’d be happy to do it.’ We suggest that the white would still feel uncomfortable about taking advantage of the fact that his roommate has simply been socialized to be happy with such an arrangement. But change this hypothetical black roommate to a female marriage partner and his conscience goes to sleep.”¹⁴²

On voit l’absurdité de la condition de la femme au foyer. Et pourtant, tout homme, en se mariant, attend de la femme qu’elle occupe ce rôle, et les femmes mêmes le trouvent normal, y compris celles qui travaillent à l’extérieur: le mari lui est trop fatigué après huit heures de travail (!) et l’on n’attend de lui qu’une “aide” dans les cas d’urgence tels qu’une grossesse.¹⁴³ Car la majorité des maris ne participe pas au travail ménager. Dans les familles où les deux conjoints travaillent, deux tiers des hommes ne contribuent pas du tout au travail ménager.¹⁴⁴

Dans une analyse sur les femmes au foyer de la classe ouvrière, Mirra Komarovsky précise le “partage”:

“Cooking, laundry and cleaning emerge as exclusively feminine activities in about four-fifths of the families. Almost two-thirds of the husbands hardly ever help with the dishes. Shopping for groceries, however, is “frequently” a joint enterprise for nearly two-fifths of the couples, and as many as 75 per cent plan Christmas gifts together.”¹⁴⁵

Et elle ajoute que, ne jouant que le rôle “d’aide”, le mari ne reçoit pas les critiques de la famille sur le travail ménager non accompli. Il lui est alors facile de refuser certaines tâches que sa femme juge importantes.¹⁴⁶

Mais souvent, un homme qui travaille huit à dix heures par jour n’a pas le temps matériel de s’occuper de la maison. Et même s’il milite dans un parti ou un syndicat, rentré chez lui il se montre par force plutôt réactionnaire et reproduit les préjugés de la société qu’il combat à l’extérieur.¹⁴⁷

Pat Mainardi, dans un article fort connu dans le mouvement, “The Politics of Housework” analyse l’attitude des hommes envers ce travail.

¹⁴² FRA, p. 132.

¹⁴³ J. TEPPERMAN, “Two Jobs: Women who Work in Factories”, MOR, p. 121.

¹⁴⁴ ROB, p. 70; MAS, p. 90; B. ROLLIN, “What’s Women’s Lib Doing to the Family? Plenty!”, P. BRUNETTE & C. MAREUIL, *Documents de civilisation* (b), p. 55; J. KREPS, *op. cit.*, p. 69.

¹⁴⁵ M. KOMAROVSKY, *op. cit.*, pp. 50-51.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 55.

¹⁴⁷ S. JAMES, “The American Family: Decay and Rebirth”, ALT, p. 179.

“They recognize the essential fact of housework right from the beginning. Which is that it stinks [...] The measure of your oppression is his resistance.”¹⁴⁸

Elle dresse une liste des arguments employés par les hommes et décrit leur attitude de résistance passive pour refuser le travail ménager: l’homme s’intéresse à la façon dont il est opprimé et non à celle dont il opprime; le travail ménager est trop vil pour en parler; il est humiliant, dégradant; c’est un sujet de dispute, donc mieux vaut l’éviter (et que la femme le fasse); d’ailleurs, s’il accepte de faire quelque chose, il posera tant de questions que la femme, excédée, préférera le faire elle-même; ou alors il déclarera n’avoir pas les mêmes critères de propreté que la femme, vouloir travailler à son propre rythme, donc faire la vaisselle une fois par semaine et laver le plancher une fois par an, et si la femme trouve que c’est trop sale elle n’a qu’à le faire; enfin, l’homme ne peut pas accomplir les hautes tâches auxquelles il est destiné s’il n’est pas déchargé du travail ménager. Pat Mainardi fait alors remarquer que Madame Matisse travaillait pour permettre à son mari de peindre et que Madame M.L. King s’occupait de son foyer. Voit-on souvent l’inverse? Car une femme ne peut pas se décharger du travail ménager pour faire quelque chose qui l’intéresse, ou travailler car, précisément, elle n’a pas de femme. Harriet Beecher Stowe écrivit *Uncle Tom’s Cabin* sur un genou dans la cuisine, constamment interrompue par les détails du travail ménager. Et on demanda un jour à une femme pasteur** si elle avait rencontré des obstacles dans sa carrière. Elle répondit:

“Not one, except for the lack of a minister’s wife.”¹⁴⁹

Pour P. Mainardi, tous les hommes sont légèrement schizoïdes, c’est-à-dire divorcés de la réalité, des conditions matérielles nécessaires au maintien de la vie. Et pourtant, les célibataires survivent. Mais qu’une femme arrive et c’est à elle que revient le travail. L’homme ouvrira une boîte de conserves pour lui éviter des efforts ou il “l’aidera”(ce qui veut dire que c’est son travail à elle) mais c’est elle qui rapportera vingt kilos de marchandises du marché; ou encore il lui ouvrira la porte dans un restaurant mais ne se lèvera pas pendant le repas. Et bien sûr, si la femme est “libérée”, il ne fera plus ce genre de choses, mais il ne fera rien d’autre non plus.¹⁵⁰

Cette analyse peut paraître schématique et caricaturale. Mais quelle femme ne se reconnaît pas ou ne reconnaît pas son mari sur l’un au moins de ces points?

¹⁴⁸ P. MAINARDI, *The Politics of Housework*.

¹⁴⁹ (Référence égarée.)

¹⁵⁰ P. MAINARDI, *op. cit.*; E.M. STERN, *op. cit.*, in KRA, p. 353.

La même attitude de “galanterie” se retrouve dans un arrêté de la Cour Suprême de 1908, limitant le nombre d’heures de travail des femmes sous le prétexte que rester debout toute la journée est mauvais pour la santé et que pour avoir des enfants beaux et sains et perpétuer la force et la vigueur de l’espèce il faut s’occuper du bien-être des femmes. Mais la loi n’a jamais prévu un allègement du travail ménager.¹⁵¹ Celui-là n’est pas fatigant!

Les féministes elles-mêmes n’ont pas toujours contesté le travail ménager. Bien sûr, Margaret Fuller disait (était-ce une plaisanterie?) que puisque les hommes étaient le sexe fort, **ils** devraient faire le ménage.¹⁵² Mais une femme telle que Jane Addams, qui pourtant connaissait ces problèmes, disait que le devoir élémentaire de la femme était de garder sa maison propre et de nourrir ses enfants correctement. Mais elle en reconnaissait l’impossibilité... parce que la ville ne fournissait pas les conditions nécessaires: ramassage des ordures, lumière, etc. Donc si la femme veut accomplir son “devoir” de femme au foyer, elle doit prendre conscience des problèmes politiques, d’administration locale et agir sur les autorités pour que les conditions matérielles changent. Mais à aucun moment elle ne remet en question le fait que ces charges incombent à la femme uniquement.¹⁵³

À l’époque du retour de la femme au foyer, après la deuxième guerre mondiale, Lundberg et Farnham faisaient l’analyse suivante: la femme moderne est névrosée. Elle a trop écouté les féministes qui lui ont rendu ce travail ménager désagréable. Si aujourd’hui elle montre un intérêt moindre pour la cuisine, c’est que sa capacité d’affection est réduite car le travail ménager est un “acte d’amour”. Après tout, ajoutent ces auteurs, les hommes aussi font un travail sale: plombier, mécanicien... chirurgien!

Enfin, certaines féministes plaignent les hommes qui sont conditionnés à ne pas faire le travail ménager alors que pour certains ce serait peut-être un travail qui leur conviendrait mieux que celui qu’ils font et qu’ils détestent.¹⁵⁴ Leur conditionnement de “gagneur de pain” leur ferme certaines options. Et leur situation est absurde:

“Something must be wrong in a social organization in which men may die a premature death from coronary thrombosis as a result of overwork and worry, while their wives and widows organize themselves to protest against their own lack of opportunities to work.”¹⁵⁵

Ni les hommes ni les femmes ne se sortent bien de cette situation: l’homme se détruit physiquement, la femme mentalement. De plus, la répartition des rôles fait de

¹⁵¹ D.B. SCHULDER, “Does the Law Oppress Women?”, MOR, p. 143.

¹⁵² JENS, p. 43.

¹⁵³ J. ADDAMS, “On Woman Suffrage”, KRA, pp. 282-284.

¹⁵⁴ S.L. & D.J. BEM, *op. cit.*, GAR, p. 91.

¹⁵⁵ MYR, p. 186.

l'homme un étranger dans sa famille, un être aliéné, de façon différente de la femme, mais aliéné tout de même.

“At present, a husband's share in the life of his family tends to be restricted to week-ends and otherwise to receiving his wife's reports on what has been going on during his absence. This amount of ‘participation’ may, perhaps, be adequate in the relationship between a manager and his staff; it is certainly insufficient to make a family a living community to all its members.”

Prisonnier de son rôle, l'homme n'est dans sa famille qu'un “visiteur du soir”.¹⁵⁶ Donc, la situation de domination de l'homme, si elle nuit à la femme, lui nuit aussi et il serait temps qu'il en prenne conscience.

Quelles solutions proposent les féministes?

Elles refusent, bien sûr, les solutions proposées dans les magazines féminins (par des hommes) telles que: construire une étagère à livres au-dessus de l'évier pour pouvoir lire en faisant la vaisselle (ont-ils essayé?), écouter de la musique classique en faisant le ménage (pour s'éduquer), cultiver des plantes dans le jardin et les vendre; il faudrait aussi que le mari fasse plus fréquemment des compliments à sa femme, etc. Tout cela ne remet pas en cause le fait que c'est la **femme** qui fait le travail.¹⁵⁷

Beaucoup de féministes refusent le paiement du travail ménager: ce ne serait pas une remise en question des rôles et “encouragerait” plutôt les femmes à rester au foyer puisque de toutes façons leurs possibilités de travail à l'extérieur sont limitées.¹⁵⁸ Très tôt, des solutions ont été proposées.

A. B. Blackwell, en 1873, tout en disant que la femme avait un rôle primordial à jouer au foyer, voulait que les femmes puissent aussi exercer toute activité qui leur plairait car le travail ménager à la longue devenait abrutissant. Elle préconisait le partage des tâches entre mari et femme et l'échange des tâches traditionnelles: la femme pourrait faire de l'exercice en s'occupant du jardin et l'homme s'humaniserait en s'occupant des enfants. Il faudrait réduire la journée de travail pour que hommes et femmes puissent non seulement s'occuper de la maison et des enfants, mais aussi disposer de temps libre pour eux-mêmes. La femme avec des enfants jeunes ne devrait cependant pas essayer de gagner sa vie mais il faudrait lui procurer du temps libre pour compenser.¹⁵⁹ Sauf en ce qui concerne la jeune mère, c'est une analyse assez moderne.

¹⁵⁶ MYR, p. 192.

¹⁵⁷ D. DENSMORE, “The Trapped Housewife”, BLA, p. 47.

¹⁵⁸ FIR, p. 235.

¹⁵⁹ A.B. BLACKWELL, “Relation of Woman's Work in the Household to the Work Outside”, KRA, pp. 149-150.

C.P. Gilman a consacré beaucoup d'articles et ouvrages à ce problème. Elle allait très loin dans ses propositions, mais de façon réaliste (tout au moins dans l'absolu). En tant que socialiste (non marxiste) elle préconisait la socialisation du travail ménager grâce à des professionnels (hommes ou femmes), des cuisines et réfectoires communautaires, des crèches, des garderies d'enfants. Elle considérait que la plupart des foyers étaient inefficaces (ce qui est vrai: combien de millions de femmes font chaque jour les mêmes tâches?), insalubres, fatigants, des lieux de solitude. Socialiser le travail ménager permettrait aux femmes de surmonter le premier obstacle à leur libération, leur dépendance économique, et leur permettrait d'aller travailler ou d'aspirer à autre chose que satisfaire les besoins immédiats de la famille. Elle emploie des arguments très convaincants et très justes. Les femmes gagnent leur part de richesse en tant qu'épouses. De deux choses l'une: soit le mari est employeur, soit il y a égalité, donc le travail de l'homme et de la femme sont équivalents. Ce n'est pas le cas. Les femmes, par leur travail, gagnent plus que ce qu'on leur donne. Mais cela est considéré comme une fonction et non comme un emploi. Il existe une contradiction: beaucoup de femmes travaillent en dehors du foyer et devraient donc être économiquement indépendantes. Et pourtant on les prive d'indépendance sous le prétexte que la maternité les empêche de travailler. Par exemple, la nutrition est devenue une fonction sexuelle.

“The expression ‘home-cooking’ carries a connotation of assured excellence, and the popular eating-house advertises ‘Pies like those your mother used to make’, as if pie-making were a maternal function.”¹⁶⁰

La femme se vend à table: elle flatte l'homme en lui préparant des petits plats; si elle suit des cours de cuisine, on lui apprend comment plaire avec un plat et non quelle est sa valeur nutritive. L'estomac n'est pas le cœur. La femme devrait être la compagne de l'homme et non la servante de son corps et la cuisine devrait revenir à des experts. La cuisine et le ménage ne sont pas des fonctions **familiales**. Manger est un acte individuel mais cuisiner est une “fonction sociale”.¹⁶¹ La maison devrait perdre sa cuisine comme elle a déjà perdu blanchisserie et boulangerie. Ce devrait être un lieu de repos de jeux, de rencontres. Professionnaliser le travail ménager, le socialiser en diminuerait la quantité, augmenterait son efficacité et éviterait le gaspillage en ustensiles ménagers et en nourriture.¹⁶² La femme serait libérée pour d'autres tâches, deviendrait indépendante.

¹⁶⁰ GILM, p. 124.

¹⁶¹ GIL, p. 240.

¹⁶² KRAD, p. 100; GILM.

On rencontre beaucoup d'analyses de ce genre entre la guerre civile et la deuxième guerre mondiale. Beaucoup prophétisaient que, une fois le travail ménager collectivisé, les femmes pourraient travailler et les individus (hommes ou femmes) à qui plaît le travail ménager pourraient en faire une profession. À cette époque, le travail ménager recouvrait une masse de travail qui a disparu aujourd'hui avec la mécanisation, les appareils ménagers, les conserves, les plats préparés. Et cependant on a convaincu les femmes que leur place était au foyer à plein temps.¹⁶³ Pourquoi? La cellule familiale est restée la même à la base et la distribution des rôles aussi.

Les résistances au changement sont grandes. Une féministe donne sa solution. Elle a passé un accord écrit avec son mari, partageant les tâches très précisément. Il est triste de devoir en arriver là.¹⁶⁴

Une autre prône un partage à l'amiable et tant pis si l'efficacité y perd. Ce n'est pas là le but recherché, mais la libération des individus.¹⁶⁵

S. Firestone ne se montre même pas si radicale que C. P. Gilman dans ce domaine. La société idéale, pour elle, se composerait de communautés d'une quinzaine de personnes qui partageraient les tâches par un système de rotation. Et éventuellement, la "cybernétique" automatiserait presque toutes les corvées ménagères. Cela semble peu probable dans de petites unités. Et l'on sait que la distribution des rôles dans les communautés existantes n'a pas toujours fondamentalement évolué.¹⁶⁶

Le SWP incluait un certain nombre de revendications dans son programme: centres pour les enfants ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de la naissance à l'adolescence, pour tous; la politique des centres serait définie par les usagers; cafétérias bon marché, repas à emporter; blanchisseries bon marché; services de nettoyage industriel bon marché; logements décents; pas de loyers supérieurs à 10% du revenu, sans discrimination. Ceci se rapproche plus de C.P. Gilman. Le SWP ne demande pas l'abolition de la famille mais une série d'alternatives au fonctionnement de la famille actuelle afin que les relations interpersonnelles soient une question de choix et non de nécessité économique.¹⁶⁷

¹⁶³ KRA, p. 22; DUN, p. 161; FRI.

¹⁶⁴ A. SCHULMAN, *op. cit.*, STA, pp. 211-217.

¹⁶⁵ C. PIERCE, "Natural Law, Language and Women", GOR, pp. 247-248.

¹⁶⁶ FIR, p. 265.

¹⁶⁷ "Towards a Mass Feminist Movement", JEN, pp. 140-141.

Le mariage étant ce qu'il est, il ne faut donc pas s'étonner s'il y a tant de divorces aux États-Unis. Un mariage sur trois se termine maintenant par un divorce contre un sur dix en 1910.¹⁶⁸ Mais ça pourrait être pire, dit M. Mead.

“The American marriage ideal is one the most conspicuous examples of our insistence on hitching our wagons to a star. It is one of the most difficult marriage forms that the human race has ever attempted, and the casualties are surprisingly few, considering the complexities of the task.”¹⁶⁹

Les féministes, notamment E.C. Stanton, ont depuis longtemps préconisé le divorce comme solution à un mariage malheureux. Un des deux derniers articles qu'écrivit E.C. Stanton allait dans ce sens.¹⁷⁰ Cependant elle rencontra beaucoup d'opposition car, à l'époque, on considérait le divorce comme la principale menace au mariage et E.C. Stanton mit sa réputation en jeu en soutenant constamment cette idée.¹⁷¹

Dans la déclaration de mariage de L. Stone et H.B. Blackwell, les époux s'engageaient à prendre des amis communs (et non à se référer à un tribunal) pour servir d'arbitres au cas où des difficultés conjugales naîtraient.¹⁷² Mais le divorce resta longtemps anathème. Même les socialistes le condamnaient encore au début du 20^{ème} siècle.¹⁷³ Cependant, à partir de 1890, les états commencèrent à assouplir leurs lois sur le divorce et, aujourd'hui, le divorce est largement accepté aux États-Unis.¹⁷⁴

Certaines villes comme Reno ou Las Vegas en font une véritable industrie. Les suffragistes croyaient que le droit de vote ferait tomber le taux de divorce (une autre illusion). Mais on s'aperçoit qu'au contraire le nombre de divorces augmente quand l'indépendance économique des femmes augmente.

Cependant le divorce ne sert à rien sans indépendance économique de la femme car elle quitte une tutelle pour retomber sous une autre disaient, à juste titre H.S. Blatch et d'autres.¹⁷⁵ Souvent, cette autre tutelle s'appelle *Welfare*, l'assistance aux mères de famille (et aux pauvres) qui ne peuvent subvenir à leurs besoins et ceux de leur famille. C'est l'assistance qui décide si la femme est une bonne mère, une bonne ménagère, si elle a le droit de garder ses enfants ou non. Le *Welfare* n'admet pas qu'un homme habite (ou même se trouve) chez une femme assistée car il pense aussitôt que la femme triche, qu'un autre homme l'entretient, ou devrait l'entretenir (un homme est fait pour ça) donc qu'il peut

¹⁶⁸ MOR, p. 560; “Divorce Statistics”, BLA, p. 52.

¹⁶⁹ MEA, p. 253.

¹⁷⁰ RIE, p. 59.

¹⁷¹ ONE, p. 27.

¹⁷² “Marriage Documents”, KRA, p. 150.

¹⁷³ SAN, p. 69.

¹⁷⁴ T. LLOYD, *Suffragettes International*, p. 30.

¹⁷⁵ H.S. BLATCH, “Voluntary Motherhood”, KRA, pp. 174-175; *Rat* 23, p. 6.

retirer ses services à la femme.¹⁷⁶ Cette femme ne contrôle pas plus sa propre vie que la femme mariée. Mais elle n'a pas le choix. Si elle veut travailler, elle ne gagne pas assez pour faire garder ses enfants, voire les nourrir; si elle est assistée, l'argent qu'elle reçoit ne lui permet pas non plus de vivre décemment. Un choix intolérable. On assiste également à une montée en flèche du nombre de femmes qui se sauvent de chez elles en laissant mari et enfants.¹⁷⁷ Il existe, bien sûr, des pensions alimentaires. Beaucoup ne sont pas payées ou simplement insuffisantes. Et le principe même de la pension alimentaire est contesté à l'heure actuelle car la femme reste dans une situation de dépendance (psychologique surtout). B. Friedan propose d'autres solutions telles que le paiement du travail ménager ou l'allocation chômage pour la femme qui divorce en attendant qu'elle puisse gagner sa vie, ou même une assurance-mariage (cela se fait déjà). Mais d'autres femmes, telles que Florynce Kennedy, refusent d'abandonner le principe de la pension alimentaire car les femmes ne devraient pas renoncer au peu de droits qu'elles possèdent avant d'avoir pu s'assurer leur égalité par d'autres moyens.¹⁷⁸

Et, quelquefois, certaines femmes posent la question: à qui le divorce profite-t-il? Beaucoup de cadres aisés divorcent pour prendre une femme plus jeune, plus jolie, plus soumise, et la première femme se retrouve sans ressources. Dans une institution aussi bancale que le mariage, le divorce ne peut être qu'une arme à double tranchant.¹⁷⁹

Il n'en reste pas moins qu'après une période d'ajustement difficile, et qui peut être longue, la femme divorcée se sent plus libre, plus indépendante, plus heureuse, plus responsable que dans un mariage malheureux. Il y a, à l'heure actuelle, deux millions de jeunes mères divorcées. Une association a d'ailleurs été créée pour aider les divorcés, *Parents without partners*. Aujourd'hui, le divorce n'est plus considéré comme un échec ou un scandale.¹⁸⁰

Dans de telles conditions, on peut se demander pourquoi les femmes se marient encore. Après tout, disait I. Duncan, "Any intelligent woman who reads the marriage contract, and then goes into it, deserves all the consequences."¹⁸¹ Et Ruth Herschberger écrit:

¹⁷⁶ C. GLASSMAN, "Women and the Welfare System", MOR, pp. 102-115.

¹⁷⁷ KRAD, pp. 113-116; *Off our Backs*, novembre 1971, p. 26; *Time*, 20 décembre 1971, p. 42; *Le Monde*, 18-19 mars 1973.

¹⁷⁸ D.B. SCHULDER, "Women and the Law", STA, p. 87.

¹⁷⁹ THO, p. 203.

¹⁸⁰ "Divorce", BLA, p. 51.

¹⁸¹ SCH, p. xv.

“The perfect marriage is like the gold the ancient alchemists were hotly in pursuit of. It didn’t matter how often the chemical constituents failed them: something must have been wrong with the recipe.”¹⁸²

Non sans humour, elle cite le cas d’une fois où l’on a vu un “couple heureux” à Penn Station, pendant la guerre; un jeune couple posait pour les journalistes et toutes les femmes dans la foule prirent un air envieux et amer en les voyant.

“America makes such stringent demands on its women. We are expected to be ravishingly beautiful, to have perfect children, a humble adoring husband; and to look rested and youthful in the midst of these attainments.”¹⁸³

Elle rappelle, en citant W.H. Auden, qu’il y a beaucoup de mariages heureux et beaucoup de gens malheureux.¹⁸⁴

Le mariage exige beaucoup des femmes (et des hommes aussi). Marya Mannes illustre ceci en disant que personne n’élève d’objections devant une femme écrivain **, sculpteur** ou généticienne si en même temps elle arrive à être une bonne mère, une bonne épouse, jolie, de bonne humeur, bien habillée, non agressive.¹⁸⁵ Peu d’individus (hommes ou femmes) seraient capables d’un tel tour de force.

Mais, en fait, une pression sociale s’exerce sur les filles pour qu’elles se marient. Le flirt est devenu chose courante chez les très jeunes adolescents. C’est une sorte d’entraînement au mariage. Si par hasard une fille n’est pas mariée vers trente ans, on s’inquiète, on lui demande ce qui ne va pas. M. Dixon explique que les femmes se marient à cause surtout de leur position économique. Les possibilités de travail qui leur sont offertes sont si limitées si peu satisfaisantes, que beaucoup préfèrent trimer à la maison que trimer à l’usine ou au bureau. De plus, une femme célibataire n’a pas de statut social car une femme est définie surtout par un mari et des enfants et la société a besoin qu’elle joue ce rôle. La femme célibataire ou sans enfants devient objet de ridicule ou de pitié ce qui détruit chez elle tout respect pour elle-même et son bonheur. D’où la course acharnée au mari. On apprend à une jeune fille à obtenir ce qu’elle désire à travers les hommes, son père d’abord puis son mari. Le mariage est certainement le choix le plus important qu’elle fera dans sa vie, ou tout au moins elle le considère comme tel.¹⁸⁶ Notons aussi que

¹⁸² HER, p. 102.

¹⁸³ HER, p. 108.

¹⁸⁴ HER, p. 110.

¹⁸⁵ M. MANNES, “The Problems of Creative Women”, FAR, p. 123.

¹⁸⁶ *Ibid.* p. 129; M. DIXON, *op. cit.*, ROS, p. 192; E. LEO, “Dependency in Marriage”, TAN, pp. 235-238; E. JANEWAY, *Man’s World, Woman’s Place*, pp. 217-219.

cohabiter, pour un couple sans être mariés, est illégal en Floride et dans plusieurs autres états.¹⁸⁷

Pour beaucoup de féministes, le mariage représente un reflet de la société. D'abord, il sert à maintenir le statu quo: dans la famille, les enfants apprennent à jouer le jeu de la soumission/domination en observant et participant. Le mariage paraît à beaucoup un anachronisme à cause de la contraception, de l'éducation, de l'existence du mouvement de libération des femmes.¹⁸⁸ Le mariage est le principal moyen de perpétuer l'oppression des femmes, dit M. Dixon. C'est le rôle d'épouse qui a toujours été la genèse de la rébellion des femmes au cours de l'histoire.¹⁸⁹

“The institution of marriage is the chief vehicle for the perpetuation of the oppression of women; it is through the role of wife that the subjugation of women is maintained.”¹⁹⁰

Le mariage représente une répartition économique des individus en unités qui profitent à l'état; ce sont des unités de consommation où le travail ménager et l'élevage des enfants se fait gratuitement, disent les *Women of the American Revolution*.¹⁹¹

Judith Bennington Brown pose l'équation suivante:

“*marriage* *women*
integration *blacks*”¹⁹²

Le mariage sert à intégrer les femmes dans la société, à les socialiser. Il les atomise pour leur enlever tout pouvoir car, dans le mariage, au contraire de la situation raciale, la femme aime son maître.¹⁹³ Les hommes pensent que les femmes sont inférieures, dit S. Firestone. Mais ils réservent une place spéciale à leur femme: c'est celle qu'ils ont élevée au-dessus des autres en l'associant à eux. Elle a été élevée au rang de *house-nigger* et non d'égale.¹⁹⁴

La femme ne s'en aperçoit pas car elle a été conditionnée à aimer son maître. Ce qui conduit S. Firestone à dire: “Love, perhaps even more than childbearing is the pivot of women's oppression today”¹⁹⁵ et ce qui les limite dans leur ambition: “Women are not creating culture because they are preoccupied with love.”¹⁹⁶ Elle pense que le mariage est

¹⁸⁷ *Everywoman*, 12 novembre 1971, p. 4.

¹⁸⁸ J.B. BROWN, “Female Liberation, First, and Now”, ROS, p. 222.

¹⁸⁹ M. DIXON, “Why Women's Liberation”, GAR, pp. 170-178.

¹⁹⁰ ROB. p.68; M. DIXON, “Why Women's Liberation? -2”, SAL, pp. 189-191.

¹⁹¹ “Letter to our Sisters in Social Work War”, MOR, p. 524.

¹⁹² B. JONES & J. BROWN, *Towards a Female Liberation Movement*, p. 24.

¹⁹³ J.B. BROWN, *op. cit.*, ROS, pp. 222-229.

¹⁹⁴ FIR, pp. 159-160.

¹⁹⁵ FIR, p. 142.

¹⁹⁶ FIR, p. 143.

une institution fonctionnellement défunte, bien que, comme dans le cas de la religion, on essaie de lui redonner de la vie. Et si beaucoup critiquent le mariage, presque tout le monde finit par se marier (95% des femmes se marient, 90% ont des enfants). On a habillé une institution légale de la notion d'amour (ce qui est relativement récent), on l'a enjolivée, donc presque tout le monde tombe dans le piège.

Mais le mariage offre certaines compensations. On sait ce qu'il **est** alors que, sans lui, on ne saurait comment vivre; il offre un certain contact entre hommes, femmes et enfants, une certaine forme de sécurité; il offre enfin une possibilité de relations assez stables, même si elles ne sont pas entièrement satisfaisantes.¹⁹⁷

Certaines féministes pensent que les hommes aussi sont victimes du mariage. Pour S. Firestone, le mariage leur tend un piège dans la mesure où c'est à peu près la seule façon pour eux d'avoir des enfants.¹⁹⁸ Et Barbra Balogun voit l'oppression de l'homme dans le mariage en ce qu'il est investi de la responsabilité de nourrir une famille et donc souvent de faire un travail aliénant. S'il échoue et se trouve au chômage, sa situation est aussi aliénante car il a échoué dans le rôle que la société attend qu'il joue.¹⁹⁹

WITCH, à la *Bridal Fair* de New York en février 1969, dénonça le mariage sous tous ses aspects: la déshumanisation des femmes (une épouse n'est pas une personne); la manipulation des femmes en tant que consommatrices (la publicité se sert de leurs doutes et leurs besoins pour leur vendre n'importe quoi); les firmes qui vendent des produits ménagers mais qui aussi, à l'étranger, renforcent l'impérialisme américain; la cérémonie du mariage qui n'est pour la femme qu'un changement de propriétaire.²⁰⁰

Au niveau des alternatives au mariage, le mouvement de libération des femmes en est à la vie en communauté, soit communautés mixtes soit communautés de femmes quand il n'y a pas d'entente possible avec les hommes.

Le célibat apparaît chez certaines féministes comme une alternative intéressante au mariage.

C'est ce que préconisait déjà S.B. Anthony dont l'attitude envers le mariage était assez hostile. Pour elle, l'avenir devait être "AN EPOCH OF SINGLE WOMEN [for] the woman WHO WILL NOT BE RULED, – *must live without marriage.*"²⁰¹ M. Fuller

¹⁹⁷ FIR, pp. 250-256.

¹⁹⁸ FIR, p. 167.

¹⁹⁹ B. BALOGUN, "Marriage as an Oppressive Institution", TAN, pp. 292-296.

²⁰⁰ "WITCH", MOR, pp. 543-547.

²⁰¹ RIE, p. 70.

chantait les louanges de la célibataire indépendante de l'homme²⁰² et Mary Walker créa une communauté appelée *Adamless Eve* pour les femmes célibataires, ce qu'on retrouve aujourd'hui.²⁰³

Mais le mariage étant considéré comme l'état **normal** de la femme, le célibat pose des problèmes. Certaines pensent que si la femme ne se marie pas c'est qu'elle a des problèmes. Ainsi Helen Gurley Brown dans *Sex and the Single Girl*:

“Since the married state in our culture is considered the most, if not the *only*, acceptable one for a woman, there is some basis for assuming that many women who fail to find themselves a suitable first husband by at least their thirtieth birthday are somewhat emotionally crippled to begin with.”²⁰⁴

Edna Ferber comparait le célibat à la mort.

“Being an old maid is like death by drowning – a really delightful sensation after you have ceased struggling.”²⁰⁵

Et Lundberg et Farnham allaient plus loin: les célibataires, des deux sexes sont des névrosés. Il faudrait les psychanalyser et leur faire payer plus d'impôts!²⁰⁶

La femme célibataire souffre d'être considérée (et de se considérer) comme une “vieille fille” qui a échoué dans la course au mariage, qui n'a pas “été choisie” par un homme. Les hommes, eux, jouissent d'un certain prestige en tant que célibataires: ils ne se sont pas laissés attraper!²⁰⁷

Et puis, une femme qui ne veut pas se marier n'est pas prise au sérieux par un homme: il la prend et il la jette. C'est finalement moins encombrant qu'une femme légitime et ça peut jouer le même rôle.²⁰⁸ D'ailleurs dans l'union libre, on retrouve les mêmes problèmes que dans le mariage plus, chez certains, le sentiment de “vivre dans le péché”.²⁰⁹

Cependant, aujourd'hui, le célibat est devenu beaucoup plus respectable et acceptable. Il y a quarante-huit millions d'adultes célibataires aux États-Unis (dont 1,3 millions de divorcés)... qui représentent un marché de quarante milliards de dollars. Alors, les hommes d'affaires, toujours en quête de récupération, s'en sont emparés. Les clubs, les restaurants, les bars, les centres de vacances ou de week-ends pour célibataires fleurissent. Un bar pour célibataires à Manhattan peut rapporter jusqu'à un demi-million de dollars par

²⁰² RIE, p. 102.

²⁰³ RIE, p. 127.

²⁰⁴ H.G. BROWN, *Sex and the Single Girl*, p. 218.

²⁰⁵ MOR, p. 565.

²⁰⁶ LUN, pp. 370-371.

²⁰⁷ KOM, p. 181; REDSTOCKINGS, *op. cit.*, STA, p. 36.

²⁰⁸ REDSTOCKINGS, *op. cit.*, STA, pp. 34-39; FIR, pp. 163-164.

²⁰⁹ *Le Monde*, 17-18 décembre 1972.

jour. Ainsi se forme une culture! Notons cependant qu'une association s'est créée, la *Society of Future Single Parents*.²¹⁰

Judith Syfers, une femme mariée, mère de famille, rêve: elle aimerait avoir une femme. Et elle énumère sur deux pages ses raisons qui reprennent l'analyse que nous venons de faire sur les fonctions de la femme mariée. Après avoir énuméré tous les avantages *pour un homme* d'avoir une femme, elle termine en soupirant: "My God, who WOULDN'T WANT a wife?"²¹¹

Pour conclure, citons Judith Brown qui décrit ainsi la femme mariée:

"[The female marriage partner] is locked into a relationship which is oppressive politically, exhausting physically, stereotyped emotionally and sexually and atrophying intellectually. She teams up with an individual groomed from birth to rule, and she is equipped for revolt only with the foot-shuffling, head-scratching gestures of "feminine guilt".²¹²

Et Nanette Raimone:

"The closest I've been able to come to what is wrong is that men have a greater sense of self than women have. Marriage is an aspect of men's lives, whereas it is the very center of most women's lives, the whole of their lives."²¹³

²¹⁰ *Newsweek*, 16 juillet 1973, pp. 32-36; *Ms.*, mai 1974, p. 116.

²¹¹ J. SYFERS, "Why I Want a Wife", in *Everywoman*, 5 février 1971, p. 15.

²¹² ROB, p. 69.

²¹³ ROB, p. 72.

*“When children cease to be altogether desirable,
women cease to be altogether necessary.”*
John Langdon Davies¹

*“When a woman grows weary and at last dies from
childbearing, it matters not. Let her only die from
bearing; she is there to do it.”* Luther²

Chapitre 2

La femme et l'enfant

*“Anatomy decrees the life of a woman [...] When
women grow up without dread of their biological
functions and without subversion by feminist
doctrine, and therefore enter upon motherhood with
a sense of fulfillment and altruistic sentiment, we
shall attain the goal of a good life and a secure
world in which to live it.”*
Joseph Rheingold, psychiatre³

*“Women don't need to be mothers any more than
they need spaghetti.”* Dr. R. Rabkin⁴

*“Quand on a vu une couche sale, on les a toutes
vues.”* Florynce Kennedy⁵

“Pregnancy is barbaric.” S. Firestone⁶

*“I'm glad I'm a woman because I don't have to
worry about getting men pregnant.”* Nell Dunn⁷

*“Men talk of the sacredness of motherhood, but
judging from their acts, it is the last thing that is
held sacred in the human species.”* H. S. Blatch⁸

¹ V. WOOLF, *A Room of one's own*, p. 110.

² SAN, p. 210.

³ HOL, p. 186.

⁴ HOL, p. 185.

⁵ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *Avortement, droit des femmes*, p. 132.

⁶ FIR, p. 224.

⁷ L & M. COVAN, *The Wit of Women*, p. 30.

⁸ H.S. BLATCH, “Voluntary Motherhood”, KRA, p. 169.

La maternité est presque aussi répandue que le mariage. Environ 90% des femmes deviennent mères. Et, si le célibat est mal considéré, la femme mariée qui refuse d'avoir des enfants se fait critiquer vivement; quant à celle qui ne peut pas en avoir, on la plaint et l'on compare son sort à celui de l'homme sexuellement impuissant.⁹ Marya Mannes écrit:

“Ironically, the large family is now not only considered a status symbol but has made the single or childless woman an object of derogation and pity – attitudes immensely destructive to her self-respect and happiness.”¹⁰

Presque tout le monde, même les féministes, s'accordent pour exalter la maternité. E.C. Stanton pensait que la maternité rendait les femmes supérieures aux hommes:

“This function gives women such wisdom and power as no male ever can possess.”¹¹

Etre mère constitue l'apogée de la réussite pour une femme. Le sénateur Beveridge disait de F.E. Willard, qui n'avait pas d'enfants: “the humblest mother was yet greater far than she.”¹²

E. Goldman également tenait la maternité en haute estime. Elle la définissait ainsi: “the strongest and most primitive craving of a woman: the desire of a child”.¹³

On peut se demander si elle aurait fait de sa vie ce qu'elle en a fait si elle avait été mère. Mais elle choisit de ne pas l'être afin de se consacrer à la révolution, sentant bien qu'être mère excluait le reste de l'humanité et réfutant l'argument selon lequel militer n'était qu'une compensation à la maternité pour une femme.¹⁴

Eliza Farnham voyait dans la maternité la meilleure façon pour la femme de dépenser son énergie. Après la ménopause seulement devenait-il convenable pour elle de s'intéresser au monde extérieur.¹⁵

Bien sûr, un anti-féministe aussi notoire que Norman Mailer justifie la sujétion de la femme par son pouvoir de procréer qui devient un devoir sacré.

“The prime responsibility of a woman probably is to be on earth long enough to find the best mate for herself, and conceive children who will improve the species.”¹⁶

La défense de la maternité formait un des éléments de base du mouvement anti-suffragiste: la femme doit être **mère** au foyer: ceci est prouvé par la théologie, la

⁹ M. DIXON, “The Rise of Women's Liberation”, ROS, p. 194.

¹⁰ M. MANNES, “The Problems of Creative Women”, FAR, p. 129.

¹¹ RIE, p. 57.

¹² KRAD, p. 119.

¹³ GOL, p. 61.

¹⁴ GOL, pp. 151-153.

¹⁵ RIE, p. 140.

¹⁶ L. JENNESS, “An Answer to Norman Mailer's *Prisoner of Sex*”, JEN, pp. 124-125.

biologie, la sociologie. La femme, déterminée par son sexe, est destinée à être mère. Elle ne peut y échapper.¹⁷ Plus tard, après la deuxième guerre mondiale, Lundberg et Farnham exaltent à nouveau la maternité en des termes qui commencent à devenir suspects: les femmes qui refusent la maternité sont des femmes malheureuses, anormales, névrosées, à ranger dans la même catégorie que les révolutionnaires, les contre-révolutionnaires, les criminels, les délinquants juvéniles, les alcooliques, les révoltés, les diseuses de bonne aventure, etc. D'ailleurs, les mères sont responsables de tous ces névrosés car elles ont mal accompli leur tâche. Pourtant, la maternité constitue la plus grande contribution des femmes à l'histoire. Mais l'enfant est, hélas, devenu un handicap après la révolution industrielle. Cependant, refuser d'en avoir c'est être névrosée. La preuve en est que la femme moderne ne peut se battre à la guerre car l'instinct maternel lui manque, au contraire de la femme pionnière! En temps de guerre, les femmes ne peuvent que remplir le rôle d'infirmières car c'est là une transposition de leur rôle maternel naturel.¹⁸ Comment toute une génération de femmes a pu se laisser convaincre par ce genre d'arguments dépasse l'imagination.

À l'opposé de cette position, Lucy Komisar dit simplement:

“There has always been a reverse relationship between the birth rate and the status of women.”¹⁹

Et cela se comprend aisément. Dans toute société où le poids des enfants repose uniquement sur la mère, celle-ci se trouve reléguée automatiquement au foyer qui, même si l'idéologie lui accorde un rôle important, **en fait** reste à l'écart du monde où tout se joue, où les décisions se prennent.

Il est vrai que la femme a toujours été mère et vraisemblablement le sera encore longtemps. Mais alors, s'il n'y a pas vraiment de danger que les femmes ne produisent plus d'enfants, pourquoi ce besoin, quand elles veulent s'émanciper quelque peu, de leur rappeler qu'elles sont avant tout femmes et mères? C'est ce qu'expliquait, avec un certain humour, Ms. Harper en 1900.

“There are very few great editors in the country who have been able to resist the temptation to write a soulful panegyric on the recent Mother's Congress, indulging in the usual gush over 'wifhood and motherhood'. Men can't help it because they are so emotional; nature made them that way, and, just as the sight of water sends a hydrophobic patient into convulsions so the contemplation of wifhood and motherhood throws these emotional creatures

¹⁷ KRAD, p. 15.

¹⁸ LUN, pp. 39-48, p. 71, pp. 121-124, p. 216, p. 421.

¹⁹ KOM, p. 114.

into a fit of hysteria. Imagine every woman in the country who has access to a newspaper using it to glorify husbandhood and fatherhood! [...] There never has been a time since the alphabet was invented when we have not been solemnly assured that mother love is the strongest passion humanity is capable of. From the period of Moses down to June, 1900, we have been told that God and nature, the prophecies, the ten Commandments, the beatitudes, the revelations, the Church, the Pope, the Bishops, the elders, the editors and the politicians, intended woman to be the mother of the race. She would have found it out herself if nobody had ever told her [...] Why in the name of common sense are all the small fry in creation popping up at this late day and informing her that she has got to be what she always has been? Can it be possible that at this dawn of a new century a free womanhood is about to assert itself and declare that, as man in all the past ages has exercised his individual wish as to whether he will be a husband and father, so woman henceforth will decide for herself whether she shall assume the relations of wife and mother?”²⁰

En effet, si la femme remet en question les rôles qu'on lui a assignés (et la nature n'est pas seule en cause), alors le monde, la société tels qu'ils sont organisés risquent de changer, les hommes risquent de perdre une partie de leur pouvoir.

On trouve de nombreuses critiques de la maternité chez les féministes, mais essentiellement chez les contemporaines, car au 19^{ème} siècle la maternité était considérée comme “sacrée”. Les suffragistes, bien que disant (surtout après 1900) que le devoir principal de la femme était d'être mère, contestaient fermement l'idée de l'obligation d'élever une nombreuse progéniture surtout dans les familles pauvres. Il devient alors un devoir d'avoir peu ou pas d'enfants. Plutôt que la maternité, elles exaltaient la maternité “volontaire”. La femme est un être humain avant d'être une mère.²¹

À l'heure actuelle, on trouve plusieurs sortes de critiques faites à la maternité. Certaines pensent qu'on y attache trop d'importance. M. Mead explique que l'on a trop tendance à confondre le lien biologique qui unit la mère à l'enfant avec le besoin de l'enfant d'être entouré d'adultes bienveillants à son égard, ce qui amène les jeunes mères à ne pas oser quitter leurs enfants quand ils sont tout petits.

“This [...] is a new and subtle form of antifeminism in which men – under the guise of exalting the importance of maternity are tying women more tightly to their children than has been thought necessary since the invention of bottle feeding and baby carriages.”

²⁰ KRAD, pp. 109-110.

²¹ KRAD, pp. 117-119.

Elle ajoute que les études anthropologiques montrent que l'enfant s'adapte mieux au monde s'il est entouré de plusieurs personnes bien intentionnées envers lui, prêtes à s'occuper de lui. Et elle conclut:

“It may well be, of course, that limiting a child's contacts to its biological mother may be the most efficient way to produce a character suited to lifelong monogamous marriage, but if so then we should be clear that that is what we are doing [...]”²²

Nous sommes là au cœur du problème. Attacher la mère à l'enfant, non seulement étouffe la femme mais encore socialise l'enfant de telle sorte qu'il sera amené à reproduire le même schéma familial, donc par extension les mêmes valeurs et le même type de société.

La maternité ressemble trop à un esclavage: l'enfant et la mère sont enchaînés l'un à l'autre, dit Maryanne Weathers.²³ Elle tombe ainsi d'accord avec C.P. Gilman qui considère que la mère souffre d'un manque de vie privée,²⁴ ce qui entraîne chez elle un sentiment nuisible de possession envers son enfant. Beaucoup de femmes ont fait le même genre de critique:

“Civilisation and Christianity teach us to care for ‘the child’, motherhood stops at ‘my child’.”²⁵

D'ailleurs, la mère est prise dans une contradiction, dit M. Mead. Le but de l'éducation à l'heure actuelle est de rendre les enfants indépendants, de les amener à se débrouiller seuls, sans leurs parents. Mais pour une mère à qui l'on a appris que la maternité est son rôle essentiel et le plus beau, cela équivaut à se mettre en chômage et donc elle retarde le plus possible cette indépendance de l'enfant et renforce au contraire sa dépendance affective envers elle et la sienne envers lui.²⁶ Ainsi s'exprime à ce sujet Melody Kilian:

“Anyone who believes that the best environment for children is being locked up in a small area with a person who is [...] becoming ill out of frustration and lack of stimulation, who sees no way out of her entrapment, is deluding himself. I do not believe that any woman, no matter how educated or creative, can cope lovingly with a small child when she is isolated and dependent [...] [Women are] so stunted as whole people [...] that they must find their identities through their children and husbands. Consequently the growth of those children and their eventual independence is extremely threatening. The terrible maternal grasping, the real fight almost to the death that is waged by

²² MYR, pp.17-18; L. COMER, *The Myth of Motherhood*, p. 9.

²³ M. WEATHERS, “An Argument for Black Women's Liberation as a Revolutionary Force”, STA, p. 164.

²⁴ GILM, p. 40.

²⁵ GILM, p. 165.

²⁶ MEA, p. 250.

teen-agers in order to get away from these mothers, grows out of women's realization that when these children are gone, they are no one."²⁷

Le mot "femme" est trop souvent synonyme de "reproductrice". C. P. Gilman cite Grant Allen dans ce sens:

"[Women were] not the human race – they were not even half the human race, but a sub-species set apart for purposes or reproduction merely."²⁸

Beaucoup de féministes contestent cette notion. La femme n'est **pas** un champ fertile comme le veut la traditionnelle comparaison entre la femme et la terre. Aucune femme n'est tenue de construire le monde en se détruisant elle-même. La biologie n'est pas le destin de la femme, dit Evelyn Reed.

"In truth, it is no less false to say that biology is woman's destiny than to say that biology is man's destiny. This reduces humans to the animal level. For if women are nothing but breeders then men must be nothing but studs. Such a reduction leaves out the decisive distinctions between humans and animals. Humans are above all social beings who have long separated themselves from their animal origin and conditions of life."²⁹

La femme n'est **pas** une machine à produire des enfants. Elle a bien d'autres rôles sociaux à jouer. Mais à l'heure actuelle, la femme se trouve trop étroitement liée à son rôle de mère. Trop souvent l'on considère qu'une femme devient inutile après la ménopause.³⁰

Le mythe de la maternité sacro-sainte est dénoncé par beaucoup de femmes, C. P. Gilman entre autres, qui la traite de *matriolatry* et écrit:

"Our eyes grow moist with emotion as we speak of our mothers – our own mothers – and what they have done for us. Our voices thrill and tremble with pathos and veneration as we speak of 'the mothers of great men', mother of Abraham Lincoln, mother of George Washington! and so on [...] *Who*, in the name of all common sense, raises our huge and growing crop of idiots, imbeciles, cripples, defectives, and degenerates, the vicious and the criminal; as well as all the vast mass of slow-minded, prejudiced, ordinary people who clog the wheels of progress? Are the mothers to be credited with all that is good and the fathers with all that is bad?"³¹

La maternité n'est sacrée qu'en théorie. Par exemple, deux femmes Panthères Noires se retrouvèrent en prison, enceintes et sans recevoir les soins qui s'imposaient, au contraire. L'une d'elle ne prit qu'une livre au cours de sa grossesse et mit trente heures à

²⁷ HOL, p. 306.

²⁸ C.P. GILMAN, "Are Women Human Beings?", KRA, p. 326.

²⁹ E. REED, *Is Biology Woman's Destiny?*, p. 4.

³⁰ E.W. OVERSTREET, "The Biological Make-up of Woman", FAR, p. 22.

³¹ GILM, pp. 58-59; ONEI, p. 43.

accoucher; elle dut finalement subir une césarienne... sous la surveillance d'un garde armé! Et l'enfant lui fut enlevé aussitôt né.³²

June Arnold écrit:

“The insane glorification of motherhood barely covers the fact that men think it is an obscenity.”³³

Aujourd'hui on cache encore plus ou moins les femmes enceintes. On ne les montre guère à la télévision, et dans beaucoup d'établissements scolaires on interdit à une femme d'enseigner après trois mois de grossesse: c'est un spectacle indécent, voire obscène, pour des enfants!³⁴

Les critiques que font les féministes à l'accouchement tel qu'il se pratique à l'heure actuelle montrent que la maternité, en fait, ne va pas de soi, n'est pas un phénomène naturel. M. Mead l'explique ainsi:

“When the baby is born, it is born against the force of gravity, on a delivery table designed not to let the child's own weight assist the birth, but rather to facilitate the ministrations of the obstetrician.”³⁵

Les docteurs ont chassé les sages-femmes et se sont emparé d'un métier lucratif. Les femmes ne s'accouchent plus entre elles.³⁶ Tous les experts sont généralement des hommes. Lucy Komisar ajoute à ceci qu'il n'y a plus de naissance naturelle depuis que les obstétriciens, les pédiatres, les auteurs de livres spécialisés (qui se vendent à des millions d'exemplaires) ont monopolisé ce domaine. Et elle conclut:

“It doesn't seem to be ‘unnatural’ for a man to be involved with the care of children as long as he gets paid for it.”³⁷

Bien sûr, le taux de mortalité à l'accouchement a considérablement décru (il est passé de douze mille en 1928 à quatre mille en 1948).³⁸ Mais qu'est-ce qu'une maternité “naturelle” quand on prépare “psychologiquement” une fillette violée de neuf ans à l'accouchement? Cela veut-il dire que la maternité n'est pas naturelle après tout? Ou qu'il y a un âge pour cela? Pourquoi imposer une maternité à une enfant et lui gâcher sa vie (et probablement sa santé)?³⁹ La maternité forcée n'est plus la maternité naturelle.

³² TAN, pp. 118-123.

³³ J. ARNOLD, “Consciousness-raising”, STA p. 159.

³⁴ FRA, p. 100.

³⁵ MEA, p. 200.

³⁶ Ms., août 1973, p. 74.

³⁷ KOM, p. 180.

³⁸ JENS, p. 215.

³⁹ N. SHAINNESS, “A Psychiatrist's View”, MOR, p. 242.

L'accouchement est souvent un moment difficile pour une femme. Les docteurs souvent infantilisent la femme enceinte, ne répondent pas à ses questions, la traitent en objet passif et ignorant. Ils semblent ignorer que le commandement "Tu enfanteras dans la douleur" est une malédiction pour punir Ève et non pas une nécessité⁴⁰: très peu de médecins pratiquent l'accouchement sans douleur (c'est trop long, donc pas rentable) et préfèrent l'anesthésie.... tout à la fin. Ils n'hésitent pas à employer des drogues dangereuses pour la santé de la mère et de l'enfant afin que le travail se fasse plus vite. De même, l'épisiotomie, la plupart du temps non nécessaire, se pratique couramment.⁴¹ La femme n'a guère le choix. Elle subit son accouchement au lieu d'y participer activement, et elle souffre. De plus, souvent le mari n'est pas autorisé à assister à l'accouchement.⁴² En janvier 1973, Martha Griffiths, Représentante au Congrès, en fut réduite à présenter un projet de loi autorisant le père à assister à l'accouchement. En effet, à l'accouchement, la femme est seule. L'homme se sent (et est effectivement) exclu à l'arrivée de l'enfant, et même avant car les docteurs recommandent l'abstinence sexuelle (sans raison médicale valable) six semaines avant et après la naissance (beaucoup d'hommes trompent leur femme pour la première fois à ce moment-là). L'homme, exclu de la naissance de l'enfant, n'ayant que le droit de le regarder à travers une vitre pendant les jours suivant la naissance, se sent peu motivé pour partager ensuite les soins à donner au nouveau-né. L'habitude est déjà prise. Il devient étranger à la famille et le schéma traditionnel s'établit: l'enfant se retrouve sous la responsabilité quasi entière de la mère. Il ne faut pas s'étonner si beaucoup de femmes réagissent "mal" après un accouchement: après ce qui leur est arrivé, elles considèrent que l'enfant leur doit quelque chose et le sentiment de propriété naît. Leur mari n'ayant été d'aucun secours, elles ne lui font pas confiance et souvent lui en veulent, se replient encore plus sur l'enfant, substituent l'enfant au mari. La plupart des femmes subissent une sorte de psychose après une naissance, "le syndrome de la mère fatiguée": nervosité, irritabilité, dépression dus** à la fatigue, au manque de sommeil, au sentiment de responsabilité soudaine et totale d'un autre être. La mère peu à peu se laisse absorber, "manger" totalement par l'enfant.⁴³

Dans les sociétés industrielles (par contraste avec beaucoup de sociétés "primitives") la paternité disparaît; l'homme ne s'occupe plus de son enfant et on peut se demander si la

⁴⁰ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, pp. 103-104.

⁴¹ T. BOHEN, "8 Centimeters is no Time to fight", *Majority Report*, juillet 1973, p. 14; *Our Bodies Ourselves*, p. 187.

⁴² *Ms.*, avril 1973, p. 115.

⁴³ ROB, pp. 72-73; B. JONES, "The Dynamics of Marriage and Motherhood", MOR, p. 53; V. POLLARD, "Producing Society's Babies", TAN, pp. 193-199.

créativité chez l'homme ne provient pas du fait qu'on l'empêche de s'occuper des enfants.⁴⁴ Mirra Komarovsky montre que dans la classe ouvrière, par contre, le père passe plus de temps avec ses enfants que dans les classes aisées et se sent moins coupable envers eux car il ne subit pas les pressions culturelles actuelles qui demandent que le père et l'enfant entretiennent des relations plus profondes qu'autrefois.⁴⁵

Une des cibles préférées des féministes aujourd'hui est le Dr Spock dont le livre *Baby and Child Care*, paru en 1946 et vendu à plus de vingt-trois millions d'exemplaires,⁴⁶ a beaucoup contribué à enfermer les femmes dans leur rôle de mère uniquement. Récemment encore, en 1970, il écrivait dans le *New York Times*:

“If our society can get it through its noodle that rearing children is exciting and creative work, we'll have accomplished something useful. If we don't, as more and more women go to college, who the hell is going to take care of the children?”⁴⁷

Et si tout au début de son livre il faisait l'effort louable de s'adresser aux deux parents, par la suite, il ne s'adresse plus qu'à la mère,⁴⁸ ce qui implique que seules les femmes peuvent et doivent s'occuper des enfants, au détriment de tout autre intérêt ou ambition. Sur ce point d'ailleurs, il y a opposition fondamentale entre les féministes actuelles qui réclament que les deux parents s'occupent des enfants (et pas seulement des leurs) et celles du 19^{ème} siècle, comme H.S. Blatch, qui pensaient que seule la mère devait avoir autorité sur l'enfant car ainsi les enfants seraient mieux élevés. Mais l'opposition n'est qu'apparente. Au siècle dernier, la revendication principale était une opposition à une autorité patriarcale bien plus puissante qu'aujourd'hui dans la loi. Cela cachait le fait que la femme seule s'occupe des enfants (et d'ailleurs les femmes l'acceptaient, même si elles en souffraient). Aujourd'hui, le père a moins de droits, la femme a plus d'exigences et l'on peut espérer arriver à un partage réel des responsabilités parentales.

Cependant, des inégalités subsistent. Un homme peut gagner jusqu'à trois cent dix dollars par mois avant que la loi ne l'oblige à verser une pension alimentaire pour ses enfants. Mais une femme *on welfare*, elle, touche cette somme-là pour elle et trois enfants. L'amour maternel nourrit-il?⁴⁹

⁴⁴ L. COMER, *op. cit.*, p. 5.

⁴⁵ M. KOMAROVSKY, *Blue-Collar Marriage*, p. 80.

⁴⁶ “Dr. Spock and American Attitudes”, BLA, p. 7.

⁴⁷ R. MILLER, “A Reply to Dr. Spock on Child Care”, JEN, p. 88.

⁴⁸ L. COMER, *op. cit.*, p. 5.

⁴⁹ C. GLASSMAN, “Women and the Welfare System”, MOR, p. 106.

Le principal reproche que font les féministes à l'idée de la maternité conçue comme le destin inéluctable de la femme, c'est l'obstacle que cela représente à sa participation au monde du travail et de la politique.

Au 19^{ème} siècle, c'était déjà une revendication, mais pondérée. A.B. Blackwell préconisait pour les femmes d'autres centres d'intérêt que la maternité mais pensait toutefois que les mères de jeunes enfants devraient s'abstenir de travailler afin d'être disponibles pour leur famille.⁵⁰ Et S.B. Anthony se plaignait qu'un congrès ait été annulé parce que presque toutes les femmes qui devaient y participer étaient enceintes ou venaient d'avoir des enfants.⁵¹

Aujourd'hui, alors que beaucoup de femmes veulent travailler, que leur travail est même devenu nécessaire à l'économie, rien n'est fait pour qu'une **mère** puisse travailler, NOW déclare:

“A basic cause of the second-class status of women in America and the world for thousand of years has been the notion that [...] because women bear children, it is primarily their responsibility to care for them and even that this ought to be the chief function of a mother's existence. Women will never have full opportunities to participate in our economic, political, cultural life as long as they bear this responsibility almost entirely alone and isolated from the larger world [...] [We believe] that the care and welfare of children is incumbent on society and parents. We reject the idea that mothers have a special child care role that is not to be shared equally by fathers.”⁵²

Nous avons vu qu'environ 90% des femmes ont des enfants. L'âge moyen pour le premier enfant est de 20,3 ans, ce qui veut dire que beaucoup de femmes abandonnent leurs études à cause d'une grossesse, voulue ou non.⁵³ Queen's College à New York n'accepte pas les étudiantes enceintes et le bureau des bourses de Columbia ne les emploie pas.⁵⁴ La plupart du temps, les lycéennes enceintes sont renvoyées.⁵⁵ Beaucoup de femmes enceintes ne peuvent trouver de travail, et, si elles travaillent déjà, elles sont souvent licenciées après six ou sept mois de grossesse, la plupart du temps sans paye. Il devient alors difficile à une femme de vivre et de payer les frais médicaux (les assurances sont très chères), d'autant plus que dans trente-sept états, une femme enceinte ne peut recevoir d'allocations de chômage. Les congés de maternité ne sont pas considérés comme des congés de maladie. On accorde aux étudiants en médecine deux mois de congé pour une

⁵⁰ A.B. BLACKWELL, “Relations of Woman's Work in the Household to the Work Outside”, KRA, p. 156.

⁵¹ RIE, p. 50.

⁵² HOL, p. 305.

⁵³ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, pp. 126-127.

⁵⁴ *Ibid.*, pp. 40-41.

⁵⁵ L. JENNESS, C. LUND, C. JAQUITH, *Abortion, a Woman's Right*, p.10.

hépatite, mais les étudiantes sont tenues de revenir à leurs études entre trois jours et deux semaines après leur accouchement.⁵⁶ Après la naissance de l'enfant, la femme n'est pas certaine de retrouver son travail, ni même un emploi comparable. Mais plusieurs procès ont été intentés à des employeurs et ceux-ci commencent à se montrer plus souples dans ce domaine. Les plus récalcitrants restent les établissements scolaires, qui souvent encore refusent de payer la femme en congé de maternité et de lui assurer son poste à son retour.⁵⁷

Un argument que l'on oppose aux femmes qui veulent travailler, ou s'occuper d'autre chose que de leurs enfants, consiste à leur dire que le rôle de mère est la mission la plus élevée qui soit. Faire un enfant n'est pas un acte créateur, écrit Cynthia Ozick. La femme n'est pas responsable du développement de l'enfant dans son corps, elle ne peut agir sur lui. Il se développe en parasite.

“To call a child a poem may be a pretty metaphor, but it is a slur on the labor of art. Literature cannot be equated with physiology, and woman through her reproductive system alone is no more a creative artist than was Joyce by virtue of his kidneys alone, or James by virtue of his teeth.”⁵⁸

Et la maternité n'est pas non plus une production économique, dit C. P. Gilman en reprenant la même analyse que pour le travail ménager.

“We are told that [women] obtain their livelihood as mothers. If this is so, if motherhood is an exchangeable commodity given by women in payment for clothes and food, then we must of course find some relation between the quantity or quality of the motherhood and the quantity and quality of the pay. This being true, then the women who are not mothers have no economic status at all; and the economic status of those who are must be shown to be relative to their motherhood. This is obviously absurd. The childless wife has as much money as the mother of many – more; for the children of the latter consume what would otherwise be hers; and the inefficient mother is no less provided for than the efficient one. Visibly, and upon the face of it, women are not maintained in economic prosperity proportioned to their motherhood. Motherhood bears no relation to their economic status.”⁵⁹

Enfin, notons que la maternité n'est exaltée que dans le mariage. La mère célibataire est rejetée par la société, la femme *on welfare* est encouragée (parfois par des menaces) à ne plus avoir d'enfants.⁶⁰ Bien sûr, les mères célibataires aujourd'hui se suicident rarement; l'infanticide a presque disparu. Les actrices, les femmes riches, peuvent se permettre d'avoir des enfants hors du mariage et rester “respectables”. Et même ce

⁵⁶ *Everywoman*, 22 janvier 1971, p. 4; *Everywoman*, 26 octobre 1971, p. 6; L. GREEN, “Women Doctors – Too Little, Too Late”, *Everywoman*, 12 novembre 1971, p. 9; ROB, p. 91.

⁵⁷ “Maternity Benefits for Employed Women”, BLA, p. 53.

⁵⁸ C. OZICK, “Women and Creativity”, GOR, p. 439.

⁵⁹ GIL, pp. 15-16.

⁶⁰ L. JENNESS, C. LUND, C. JAQUITH, *op. cit.*, p. 6.

phénomène s'étend aux classes moyennes. Les maisons maternelles voient décroître le nombre de leurs pensionnaires. Moins de femmes abandonnent leurs enfants. Tout ceci est dû à l'évolution des mœurs et aussi à l'influence du mouvement de libération des femmes qui a convaincu beaucoup de femmes qu'il n'était pas nécessaire d'être mariée pour être mère. Mais beaucoup de difficultés matérielles confrontent la mère célibataire, essentiellement le manque d'équipements collectifs, la difficulté pour une femme de trouver un travail suffisamment bien payé.⁶¹ Et un stigmat social s'attache toujours à la mère célibataire ainsi qu'à l'enfant "illégitime" (appelé ainsi bien que la femme ait un droit "légitime" à avoir un enfant). Une association de mères célibataires ou seules (sept millions de femmes sont dans ce cas) vient de se créer, et publie un journal, *MOMMA*.⁶²

M. Mead raisonne par l'absurde pour montrer combien il est ridicule d'empêcher les femmes de faire ce qui leur plaît sous le prétexte qu'elles sont aussi mères:

"It is as if a man were to make a set of plans for his life – to be an accountant, or a lawyer, or a pilot and then have to add, 'Unless of course, I marry.' 'Why?', you ask. 'Because then I'll have to be a farmer. It's better for the children, you know.'"⁶³

Non seulement les féministes ont critiqué la maternité en soi, ou tout au moins la façon dont elle est conçue dans la société, mais elles ont aussi contesté la notion d'instinct maternel. C. P. Gilman demandait que l'on ne confonde pas instinct maternel (si une telle chose existe) avec élevage des enfants.

"Has maternal instinct even evolved any method of feeding, dressing, teaching, disciplining, educating children which commands attention, not to say respect? It has not."⁶⁴

De toutes les femelles, la mère humaine est celle qui en fait le moins pour ses petits. Ce n'est pas elle qui leur fournit la nourriture, les vêtements, un abri; elle ne les éduque que très peu, car elle ne sait presque rien du monde. Aucune mère n'en sait plus que sa mère avant elle sur l'éducation des enfants, et tout ce qu'elle sait on le lui a appris; elle n'a aucune expérience, aucun instinct qui lui guide sa conduite.⁶⁵

Dans ses mémoires, E.C. Stanton aime à raconter les incidents où elle a montré à une mère qu'elle étouffait son enfant en le serrant trop dans ses vêtements ou le faisait mourir de soif. Une mère **ne sait pas** soigner un enfant.

⁶¹ *Time*, 6 septembre 1971, p. 56.

⁶² "Letter to our Sisters in Social Work War", MOR, pp. 524-525; *Ms.*, juin 1974, p. 74.

⁶³ MEA, p. 249.

⁶⁴ GILM, p. 59.

⁶⁵ GIL p. 189, p. 293.

Ruth Herschberger conteste également l'existence d'un instinct maternel. Elle pense que celui-ci a été trop idéalisé. Sinon, comment expliquer que tant d'enfants soient négligés? Ce sont les victimes du mythe de l'instinct maternel. Et puis, qu'est-ce que l'instinct maternel?

“The maternal instinct in humans is not predicated on the condition of the mamillary glands. The maternal instinct is a great and stimulating ideal because it comprises traits not so specifically maternal as human. The qualities we attribute to motherhood are basically human qualities; they include a warm regard for other persons, their needs and difficulties.”⁶⁶

S. Firestone va un peu plus loin. Elle suggère que peut-être il n'existe pas d'instinct maternel (ni même parental) et que ceci n'est qu'un phénomène culturel pour pousser les gens à reproduire l'espèce. De plus, à l'heure actuelle, la parenté sert d'investissement de soi: on se reproduit dans l'enfant en aliénant celui-ci. Pour elle, il existe surtout un instinct sexuel qui peut mener il est vrai à la maternité, et peut-être aussi un instinct de s'occuper des jeunes enfants, quels qu'ils soient, parce qu'ils sont totalement dépendants et vulnérables. Si la reproduction artificielle se développe et que les femmes ne sont plus conditionnées à avoir des enfants, alors on pourra vraiment se rendre compte de ce qu'il en est et peut-être se rendra-t-on compte aussi que les enfants n'intéressent personne.⁶⁷ Mais elle ne pose pas le problème de ce qui risque de se passer à ce moment-là. Et on en est encore loin.

Les théories féministes sur la maternité sont à l'heure actuelle encore assez vagues et floues. Il y a beaucoup de critiques de points particuliers mais pas une vue d'ensemble sur le problème. C'est certainement la question la plus délicate. Le rôle de mère a été tellement valorisé qu'il est bien difficile de faire exactement la part des choses.

Quelles contraintes exactement s'attachent au rôle de la mère à l'heure actuelle? Une mère au foyer passe la majorité de son temps à la maison avec ses enfants. La société américaine est fortement orientée vers l'enfant, pratique même un culte de l'enfant. Beaucoup de couples prennent des décisions importantes pour eux (travailler, déménager etc.) en considérant uniquement l'intérêt de l'enfant. Beaucoup de féministes dénoncent le marché de la consommation que représentent les enfants aux États-Unis, des milliards de dollars.

⁶⁶ HER, pp. 172-173.

⁶⁷ FIR, pp. 259-264.

“Marriage is a property relationship. Kids are the product we produce; if we fail with them, we are no good. So we’d better make motherhood a full-time profession, smother them with love and toys or we will fail for sure.”⁶⁸

À l’heure actuelle, il est de plus en plus difficile et complexe d’élever un enfant car on pense qu’il faut un certain nombre de connaissances en médecine, en psychologie, en sociologie pour mener à bien cette tâche. Or la femme se perd dans tous ces avis d’experts souvent contradictoires et vagues. Et puis, nous l’avons dit, l’élevage des enfants repose presque uniquement sur la mère. Le père, surtout dans les banlieues, ne voit que très rarement ses enfants, s’en occupe par personne interposée. Son seul rôle est de les “nourrir”, c’est-à-dire de travailler pour eux. M. Mead appelle le mari le “mari de la mère des enfants”.⁶⁹ La mère est seule pour élever son enfant, non seulement au sein de la famille, mais aussi dans son lieu de résidence et il y aura conflit quand l’enfant ira à l’école et apprendra à voir le monde d’une façon différente. Sur la mère retombe la responsabilité de la santé de l’enfant (il lui faut écouter les conseils des experts) et de son développement psychologique. La mère, dit-on, façonne en grande partie la personnalité de l’enfant et c’est là une terrible responsabilité. La mère se voit assaillie de sentiments d’anxiété, de culpabilité, de frustration. On attend beaucoup trop d’elle et rien ne l’a préparée à ce rôle, au contraire. Son éducation lui a enseigné à voir et faire les choses rationnellement, et on ne peut élever un enfant rationnellement si on veut aussi l’aimer et le comprendre.⁷⁰

Confrontée à ces problèmes, la mère américaine se transforme quelquefois en un personnage fort caricaturé et critiqué, la *Mom* qui est devenue une véritable institution connue sous le nom de *Momism*. L. Limpus écrit:

“Having children is no substitute for creating one’s own life, for producing. And since so many women in this culture devote themselves to nothing else, they end up by becoming intolerable burdens upon their children because in fact these children *are* their whole lives.”⁷¹

Phillip Wylie, dans *Generation of Vipers* (le titre est éloquent) a fait un portrait de la *Mom* fort peu flatteur. On la trouve partout; les hommes l’adorent; elle ne fait rien, elle n’a plus d’utilité biologique (elle a quarante, cinquante ans), elle dépense l’argent que son mari se tue à gagner pour elle, et elle le dépense en frivolités; elle pèse quinze kilos de trop; elle est laide mais dépense une fortune dans les salons de coiffure et de beauté; elle fume trop, elle boit trop; elle mange trop de bonbons et de gâteaux, elle appartient à des

⁶⁸ M. SALZMAN-WEBB, “Woman as Secretary, Sexpot, Spender, Sow, Civic Actor, Sickie”, GAR, p. 17.

⁶⁹ A. S. ROSSI, “Equality between the Sexes”, GAR, p. 151.

⁷⁰ H.Z. LOPATA, *Occupation: Housewife*, pp. 182-186.

⁷¹ L. LIMPUS, *Liberation of Women: Sexual Repression and the Family*, p. 6.

quantités d'organisations et de clubs qui sont la terreur des politiciens ou alors défendent la morale; elle se consacre à des œuvres de charité parfaitement inutiles, et j'en passe. Bref, "Mom is a jerk".⁷²

Cependant Wylie explique fort bien comment *Mom* a pu naître.

"I showed her as she is – ridiculous, vain, vicious, a little mad. She is her own fault first of all and she is dangerous. But she is also everybody's fault. When we and our culture and our religions agreed to hold woman the inferior sex, cursed, unclean and sinful – we made her mom. And when we agreed upon the American Ideal Woman, the Dream Girl of National Adolescence, the Queen of Bedpan Week, the Pin-Up, the Glamour Puss – we insulted women and disenfranchised millions from love. We thus made mom. The hen-harpy is but the Cinderella chick come home to roost: the taloned cackling residue of burnt-out puberty in a land that has no use for mature men or women. Mom is a human calamity. She is also, like every calamity, a cause for sorrow, a reproach, a warning siren and a terrible appeal for amends. While she exists, she will exploit the little 'sacredness' we have given motherhood as a cheap-holy compensation for our degradation of woman: she will remain irresponsible and unreasoning – for what we have believed of her is reckless and untrue. She will act the tyrant – because she is a slave. God pity her – and us all!"⁷³

On parle de *Momism* essentiellement dans les relations entre la mère et le fils car la mère reporte ses ambitions frustrées sur ses fils, investit trop en eux:

"[A] *mother-son relationship where the child is forced into virtually complete emotional dependency on a mother who is prompted by deep-seated psychological needs for such a dominance-submission relationship. In most of the incidents it can be assumed that the child's personality is overpowered by his mother and that, as a result, he tends to display lack of initiative, inability to make decisions, and impairment of his potential to be creative.*"⁷⁴ (*Italiques ajoutés.*)

Notons que cela paraît mauvais chez les garçons, mais que l'éducation produit le même résultat chez les filles sans qu'on y trouve à redire.

Momism est un phénomène qui se produit essentiellement dans la bourgeoisie. Plusieurs facteurs y contribuent: absence fréquente du père, mère ayant reçu une assez bonne éducation mais qui souffre d'un manque d'identité en tant que femme et essaie de résoudre son conflit quant à son rôle en se lançant dans la "carrière de mère" et compensant ainsi le manque d'une autre carrière, enfin la mère essayant d'appliquer des principes soi-disant scientifiques à l'élevage des enfants. L'enfant ne souffre pas de manque d'affection, d'attention; il ne souffre pas non plus d'hostilité ou de répression,

⁷² JENS, pp. 198-199; P. WYLIE, "Mom-worship", DOMMERGUES, DEBOUZY, CIXOUS, *Les États-Unis d'aujourd'hui par les textes*, pp. 99-103.

⁷³ P. WYLIE, "Common Women", BRI, p. 80.

⁷⁴ "Momism", BLA, p. 54; E. JANEWAY, *Man's World, Woman's Place*, p. 147.

mais il est condamné à dépendre émotionnellement de sa mère et devient souvent névrosé car il n'arrive pas à effectuer le passage à l'âge adulte et reste un perpétuel adolescent.⁷⁵

Mais peut-on vraiment parler de matriarcat aux États-Unis? Il est vrai que cela fait partie des mythes sur la femme américaine. Nous verrons plus loin ce qu'il en est du matriarcat chez les noirs. En ce qui concerne la femme blanche, la notion de matriarcat a souvent été dénoncée par les féministes. E.C. Stanton, dans un essai sur le matriarcat, regrette les temps primitifs où un matriarcat existait car la paix et le bonheur régnaient; elle espère que le temps reviendra où la femme jouira d'un aussi haut statut qu'alors, non pas dans le but de prendre le pouvoir, mais afin d'avoir une totale égalité avec l'homme, car aujourd'hui elle est soumise et l'homme est corrompu, donc tout va mal.⁷⁶

Pour Evelyn Reed, le matriarcat chez nos ancêtres lointains était l'opposé d'une société patriarcale telle que celle que nous avons aujourd'hui, en ce qu'elle était fondée sur le collectivisme et l'égalité, et non pas sur l'exploitation et l'oppression (y compris des femmes) actuelles.

“The exploitation, sexism, racism, and other forms of oppression and inequality which exist in our society stem from the fact that it is founded upon the private ownership of property, class divisions, and the rule of the wealthy over those who must work to survive. But primitive society, founded upon collective production and property, was classless and therefore equalitarian. The very high position of women was one of the most graphic expressions of that communistic community. Thanks to the important socioeconomic role of women, they enjoyed an unsurpassed prestige, authority, and dignity that stands in sharp contrast to the inferior, second-sex status that women occupy in our society.”⁷⁷

Pour elle, il n'existe donc pas aujourd'hui de matriarcat mais un patriarcat puisque ce sont les hommes qui sont aux postes de commande dans une société oppressive.⁷⁸

Et regardons les faits en face, dit Eve Merriam. Le matriarcat n'est qu'un mythe: malgré les progrès accomplis, les femmes n'ont pas le pouvoir, les femmes n'ont pas les meilleurs emplois, les femmes ne contrôlent pas l'argent, ni la consommation (elles sont manipulées), les femmes vivent plus longtemps mais les ulcères, les dépressions augmentent chez elles. Et puis, si les hommes apparaissent moins virils, moins forts, moins agressifs, plus “efféminés”, la faute en revient au système qui demande à l'homme dans son travail d'être diplomate, “cool”, sans couleur, sans odeur, sans sentiments, de perdre tout orgueil.

⁷⁵ “Momism”, BLA, p. 54.

⁷⁶ E.C. STANTON, “The Matriarchate”, KRA, pp. 140-147; ONE, p. 42.

⁷⁷ E. REED, “In Defense of Engels on the Matriarchy”, JEN, p. 109.

⁷⁸ *Ibid.* pp. 108-112.

“The emasculation of man has not been caused by women. It is a social not a sexual affair. The winning mystery word is not Momism but capitalism.”⁷⁹

Le problème de la contraception est étroitement lié à celui de la maternité. La contraception traduit le refus de maternité forcée, inévitable, la maternité conçue comme le destin de la femme. La contraception conteste Freud pour qui la biologie c’est le destin. La contraception est, nécessairement, une revendication récente des féministes, de par les progrès de la science assez tardifs en ce domaine. Mais elle a été de tous temps souhaitée, même si de façon voilée.

L’*Office of Population Research* de Princeton a révélé dans une étude qu’entre 35 et 45% des enfants nés aux États-Unis entre 1960 et 1970 n’étaient pas désirés par au moins l’un des parents. Le pourcentage était plus élevé chez les pauvres (42%) que chez les riches (17%). 67% des femmes interrogées déclaraient avoir eu au moins une grossesse non désirée et 80% disaient avoir avorté. Environ 33% des premiers enfants d’une femme étaient conçus hors du mariage entre 1964 et 1966.⁸⁰ Judith Bruce déclare:

“Porter un enfant non désiré est un acte irresponsable, mais les femmes sont forcées d’être irresponsables.”⁸¹

John D. Rockefeller affirmait à un congrès international sur l’avortement:

“I believe we must concern ourselves rather with the most fundamental rights of children – to be wanted, loved and given a reasonable start in the world. It is ironic that our society requires the most careful screening of persons who want to adopt children but at the same time, indiscriminately insists that parents go ahead with births they do not want.”⁸²

Dans une société qui exalte la maternité, il est en effet curieux de constater combien on se préoccupe peu, non seulement du bonheur de la mère mais encore de celui de l’enfant. Le Dr** Shainess (une femme) décrit de la façon suivante le fardeau que représente un enfant non désiré:

“C’est comme quand, mettons, les gens marchent dans la rue [...] les uns traversent, les autres sont arrêtés par un feu rouge. Admettons qu’on leur dise, simplement parce qu’ils sont arrêtés par ce feu rouge: ‘À partir de maintenant, et pendant neuf mois, vous allez porter un paquet de douze kilos sur le dos. Maintenant il va falloir que vous le supportiez, même si le fardeau vous cause des ulcères, même si votre colonne vertébrale se déforme; votre épuisement ne compte pas, vous et ce paquet, vous êtes inséparables. Au bout de neuf mois, vous pourrez vous débarrasser de ce paquet, mais à partir de ce moment-là,

⁷⁹ E. MERRIAN, “The Matriarchal Myth”, BRI pp. 144-154 (citations p. 154).

⁸⁰ KOM, pp. 62-63; D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, p. 128.

⁸¹ *Ibid.*, p. 128.

⁸² L. KEAST, “The Abortion Controversy”, pp. 6-7.

vous l'aurez attaché au poignet. De telle sorte que, où que vous alliez, il vous accompagnera pour le reste de votre vie et si, par accident, la corde vient à se rompre, ce morceau de corde vous restera toujours attaché, pour que vous ne l'oubliez pas.”⁸³

Le condom fut inventé en France dans les premières années du 19^{ème} siècle. Aux États-Unis, la première campagne en faveur de la contraception commença dans les années 1830.⁸⁴ Une femme telle que Fanny Wright en prônait la pratique dans son journal *The Free Enquirer*.⁸⁵ Elle fut suivie plus tard par E.C. Stanton qui souhaitait que les femmes puissent contrôler leur reproduction mais ne savait trop comment les conseiller sinon en prêchant l'abstinence.⁸⁶ Isabella Beecher Hooker était un peu plus explicite et prônait la “période sûre” mais pensait surtout qu'il faudrait réduire l'expression de la sexualité.⁸⁷

Par contre, une femme telle que C.P. Gilman trouvait la contraception dangereuse car elle pourrait mener à la débauche sexuelle (ceci d'ailleurs s'accordait bien avec les vues des femmes déjà citées).⁸⁸ Elle pensait donc que homme et femme devraient limiter leurs activités sexuelles à une courte période chaque année, et ainsi la famille ordinaire ne comprendrait pas plus de deux ou trois enfants.⁸⁹ Rappelons que C. P. Gilman avait été complètement traumatisée, et par son mariage et par la naissance de sa fille. Mais tout ceci est bien dans l'esprit prude et puritain du 19^{ème} siècle.

Il faut attendre Margaret Sanger et Emma Goldman pour que les choses commencent à évoluer dans le domaine de la contraception.

M. Sanger (1883-1966), qui travailla comme infirmière avant son mariage, prit conscience du problème du contrôle des naissances et de l'avortement en soignant les femmes pauvres qui suppliaient constamment les docteurs de faire quelque chose pour leur épargner une nouvelle grossesse. Elle devint socialiste. Quand elle commença à intervenir en public, n'osant pas parler de problèmes “politiques”, elle se mit à parler de la santé. Le journal *Call* lui demanda d'écrire une série d'articles sur la sexualité, ce qu'elle fit pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à ce qu'un jour son article paraisse sous cette forme, à la fin de 1912, car il avait été interdit:

⁸³ E.C. STANTON, “Address to the New York State Legislature”, SCH, p. 115.

⁸⁴ RIE, p. 197; D.M. KENNEDY, *Birth Control in America*, pp. 44-45.

⁸⁵ SCH, p. 19.

⁸⁶ L.R. NOUN, *Strong-minded Women*, pp. 182-184.

⁸⁷ RIE, p. 142.

⁸⁸ GIL, p. xv- xvi.

⁸⁹ RIE, p. 172.

WHAT EVERY GIRL SHOULD KNOW

N
O
T
H
I
N
G

!

BY ORDER OF
THE POST-OFFICE DEPARTMENT.”⁹⁰

Dans cet article elle avait parlé des maladies vénériennes et Anthony Comstock, chef de la New York Society for the Suppression of Vice, avait utilisé la loi Comstock de 1873 qui permettait à la poste d’interdire l’envoi de pamphlets ou articles “séditieux” sur le mariage et la famille, ainsi que toute information sur la sexualité et le contrôle des naissances, tous ces sujets étant considérés “obscènes”.⁹¹ L’information sur la maternité “sacrée” se retrouvait donc classée avec la pornographie! La loi Comstock (appliquée par Comstock lui-même) sévit pendant quarante-deux ans, envoya des centaines de personnes en prison et freina considérablement l’évolution des idées et des mœurs dans ce domaine.⁹²

De plus en plus, M. Sanger se rendit compte que les grèves, l’agitation politique, ne prenaient jamais en considération les problèmes des femmes, surtout le problème des maternités trop nombreuses. Les partis politiques, les syndicats considéraient ces problèmes comme non politiques et refusaient de les inclure dans leur programme. M. Sanger conçut alors l’idée de fonder un journal, *The Woman Rebel*, qui s’intéresserait aux problèmes des femmes et l’on vit alors apparaître l’expression *birth control*. En 1878, une femme docteur ouvrit en Hollande une clinique gratuite pour les femmes pauvres et les enfants où elle répandit une information sur la contraception. C’était la première fois que cela se faisait dans le monde. En 1883, un gynécologue allemand inventa le diaphragme. Un travail sérieux pouvait alors commencer. M. Sanger rentra d’Europe en 1915 et, dans son journal, essaya de diffuser l’idée selon laquelle le féminisme consiste d’abord à se

⁹⁰ SAN, p. 77.

⁹¹ ONE, p. 26; ONEI, pp. 25-26.

⁹² KOM, p. 115; D.M.KENNEDY, *op. cit.*, pp. 23-24.

débarrasser de l'esclavage biologique. Elle lança une campagne massive pour abolir toutes les barrières légales à la contraception et à l'information. Au début de sa carrière de conférencière, elle citait sept cas dans lesquels les couples devaient pratiquer le contrôle des naissances: quand les parents étaient porteurs de maladies héréditaires, quand une grossesse risquait de retarder la guérison d'une femme malade, quand les parents avaient déjà des enfants anormaux, quand il s'agissait d'adolescents et de pauvres; elle préconisait aussi un espacement de deux ou trois ans entre chaque naissance et une attente d'au moins deux ans après le mariage avant d'avoir le premier enfant afin que les parents puissent se rendre compte si leur mariage était solide. On était encore loin des théories actuelles. Mais la prudence était recommandée dans ce domaine qui choquait beaucoup les esprits.

En 1916, M. Sanger fut arrêtée pour distribution de tracts et acquittée le lendemain. La même année, Emma Goldman fut arrêtée pour avoir expliqué en public lors d'une conférence, comment employer un contraceptif. C'était la première fois que cela se faisait. Elle fut condamnée à quinze jours de prison. Un magazine écrivit alors:

“Emma Goldman was sent to prison for advocating that women need not always keep their mouths shut and their wombs open.”⁹³

M. Sanger essaya d'ouvrir des centres de contraception et rencontra beaucoup de difficultés d'ordre légal. Le premier centre s'ouvrit à Brooklyn en 1916. Elle fut à nouveau arrêtée dans l'un de ces centres et condamnée à un mois de prison. Sa sœur, arrêtée également, commença une grève de la faim. À sa sortie de prison, M. Sanger participa à la réalisation d'un film sur la contraception qui fut aussitôt interdit. Mais, pendant la guerre, le passage de “What every girl should know” concernant les maladies vénériennes put enfin être distribué.... aux soldats!

Puis M. Sanger trouva en Allemagne de la gelée spermicide. À la même époque, les premières cliniques de contraception s'ouvrirent en Angleterre et au Japon et en novembre 1921 se tint à New York le premier congrès national sur le contrôle des naissances. Puis, à partir de 1923, on se mit à fabriquer aux Etats-Unis même diaphragmes et gelée. En 1924, après un congrès international malthusien sur le contrôle des naissances, M. Sanger et le Dr Little formèrent une association internationale.

En juin 1928, M. Sanger démissionna de la présidence de l'*American Birth Control League* qui devenait essentiellement une organisation charitable, apathique, qui ne se battait guère pour répandre largement le contraception.

⁹³ SCH, p. 308; A. SHULMAN, “Emma Goldman, Feminist and Anarchist”, *Women, a Journal of Liberation*, Spring 1970, p. 24.

Enfin, en 1937, les médecins reçurent le droit de diffuser des contraceptifs légalement. Une grande bataille était gagnée.⁹⁴

Cependant, les réticences ne disparurent pas du jour au lendemain. En 1921 la contraception était toujours considérée comme un crime dans le Connecticut (c'était heureusement le seul état dans ce cas) et le resta jusqu'en 1965.

En 1970, dans le Massachusetts, la contraception était encore illégale pour les célibataires et, dans la plupart des états, pour les mineures de moins de seize ans. Une fille a le droit d'être enceinte mais n'a pas le droit à la contraception. C'est encore une survivance de la vieille équation: sexualité = péché = punition. À Harlem, 44% de filles quittent l'école parce qu'elles sont enceintes. Il y a environ trois cent mille naissances "illégitimes" (la plupart non voulues) par an. 40% seulement des états n'ont aucune loi limitant la distribution ou l'étalage de contraceptifs.⁹⁵ En 1967, un homme, William (Bill) Baird, un demi-siècle après E. Goldman, fut arrêté à Boston pour avoir montré une pilule lors d'une conférence et tendu une boîte de gelée contraceptive à une jeune femme de vingt-deux ans, célibataire. Ce dernier point surtout choqua; la contraception, cela voulait dire la débauche. Bill Baird fut arrêté sept fois et fit en tout quarante-deux jours de prison. Deux ans plus tard, la Cour Suprême renversa la décision du tribunal du Massachusetts qui aurait pu lui infliger jusqu'à cinq ans de prison.⁹⁶ En mars 1972, la Cour Suprême du Massachusetts (cas Bill Baird) abolit la législation interdisant l'accès de la contraception aux femmes célibataires. En 1965, la Cour Suprême avait supprimé la loi du Connecticut interdisant l'**usage** des contraceptifs en donnant deux motifs: cela gênait les docteurs dans leur liberté d'exercer et violait la vie privée **conjugale** (le droit des célibataires était ignoré).⁹⁷

Mais la contraception n'est toujours pas libre, dit Judith Bruce. 40% seulement des médecins abordent spontanément le sujet avec leurs clientes. La clinique M. Sanger (!) à New York, il y a quelques années encore, ne donnait pas de contraceptifs à une femme célibataire. Aucun contraceptif n'est efficace à 100%. Certaines féministes demandent que les laboratoires pharmaceutiques soient tenus pour responsables des échecs de leurs

⁹⁴ SAN; D.M. KENNEDY, *op. cit.*; M. SANGER, "Woman and the New Race", SCH p. 325, p. 332; N. SABAROFF, "M. Sanger and Voluntary Motherhood", *Women, a Journal of Liberation*, Spring 1970, pp. 28-32.

⁹⁵ KOM, p. 116; C. DREIFUS, "Women's Lib Hits the Courts: The Great Abortion Suit", STA, p. 64; L. CISLER, "Unfinished Business: Birth Control and Women's Liberation", MOR, p. 248; E.H. NORTON, "For Sadie and Maud", MOR, p. 359.

⁹⁶ *Time*, 23 août 1971, p. 20; L. CISLER, *op. cit.*, MOR, p. 249.

⁹⁷ *Our Bodies, Ourselves*, p. 106.

produits. La stérilisation est difficile à obtenir même pour une femme qui a déjà plusieurs enfants, sauf si elle est noire bien sûr.⁹⁸

Quels arguments a-t-il fallu employer pour obtenir le droit à la contraception? Celui qui revient le plus souvent, et dès le début du mouvement féministe, est le droit des femmes à disposer de leur corps, liberté élémentaire de tout être humain. On trouvait cet argument dans la bouche de E.C. Stanton⁹⁹ et on le retrouve dans le SWP qui en fait une pré-condition fondamentale à la libération des femmes. Si une femme ne jouit pas de ce droit élémentaire, elle ne peut prétendre à aucun contrôle sur le reste de sa vie.¹⁰⁰ Lucinda Cisler, très active dans le mouvement sur la contraception et l'avortement, explique ceci clairement:

“[D]ifferent reproductive roles are *the* basic dichotomy in humankind, and have been used to rationalize all the other, ascribed differences between men and women and to justify all the oppression women have suffered. Without the full capacity to limit her own reproduction, a woman’s other ‘freedoms’ are tantalizing mockeries that cannot be exercised. With it, the others cannot long be denied, since the chief rationale for denial disappears.”¹⁰¹

Helen Keller, dans une déclaration faite après l’arrestation de M. Sanger, disait que la contraception permettait de combattre la pauvreté.

Souvent, on (les églises) objecte à la contraception qu’elle n’est pas “naturelle”. Pourquoi alors, disait M. Sanger, porte-t-on des lunettes car, après tout, les défauts de la vue sont “naturels” Et pourquoi y a-t-il des célibataires (argument dirigé contre les prêtres et les religieuses catholiques)? C’est contre la “nature” que d’empêcher ainsi la propagation de l’espèce humaine.¹⁰²

Les arguments contre la contraception sont les éternels arguments du sexisme: la femme est faite pour être mère, la nature (ou Dieu) l’a faite ainsi; la femme utilisant la contraception va jouir d’une liberté sexuelle trop grande et la famille, la fidélité conjugale vont s’écrouler dans la débauche et le vice! Des gens comme Norman Mailer n’ont pas peur d’écrire encore plus directement (ce qui témoigne de leur honnêteté!):

⁹⁸ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, pp. 53-54, p. 70; J. BRUCE, “Women as a Public Health Problem”, STA, pp. 81-85.

⁹⁹ L.R. NOUN, *op. cit.*, p. 184.

¹⁰⁰ “Towards a Mass Feminist Movement”, JEN, p. 140.

¹⁰¹ L. CISLER, *op. cit.*, MOR, p. 246.

¹⁰² SAN, p. 294.

“I don’t want my chicks using pills – that demolishes my immortal sperm.”¹⁰³

La contraception est une atteinte à la virilité de l’homme. Celui-ci n’est plus maître du destin de la femme, ni du sien. C’est la femme qui prend les décisions en dernier recours. Cela va bien avec la vision de Mailer sur la femme en tant que reproductrice.

“The prime responsibility of a woman probably is to be on earth long enough to find the best mate for herself, and conceive children who will improve the species.”¹⁰⁴

Les réticences des hommes à la contraception sont aussi d’un autre ordre. Si, à l’heure actuelle, la contraception féminine est à peu près acceptée, il n’en va pas de même pour la contraception masculine. Quand des savants eurent mis au point une pilule pour hommes en 1959 et qu’ils voulurent l’expérimenter, ils ne trouvèrent pas un seul volontaire. Même les prisonniers du “couloir de la mort” à Sing Sing refusèrent de l’essayer.¹⁰⁵

Les féministes firent paraître une affiche représentant un homme “enceint” qui connut un énorme succès; la légende disait que si les hommes pouvaient être “enceints” ils feraient plus attention. Et il est vrai que le problème ne semble guère les concerner. D’ailleurs, beaucoup de féministes pensent que la contraception masculine reste une illusion tant que les hommes ne se sentent pas vraiment responsables de la maternité des femmes, c’est-à-dire tant que des rapports différents n’ont pas été établis entre les sexes.

Les féministes ne nient pas l’effet libérateur de la contraception. La pilule fut mise au point en 1954 et en 1967 au moins six millions de femmes l’employaient.

Non seulement la contraception libère la femme des maternités multiples mais encore lui permet d’avoir une sexualité plus épanouie, une fois débarrassé de la peur de la grossesse. Elle a enfin l’impression de maîtriser son destin.¹⁰⁶

Mais, à cette analyse globale, plusieurs critiques sont faites.

La pilule, bien que reconnue comme le moyen le plus efficace, apparaît aux yeux de certaines non comme une libération mais comme une contrainte: les hommes les considèrent comme constamment disponibles et sans risques pour eux. De plus, la contraception reste le souci unique des femmes. La sexualité risque de se vider peu à peu de tout sentiment, de toute notion d’engagement.¹⁰⁷

¹⁰³ J. BRUCE, *op. cit.*, STA, pp. 81-85.

¹⁰⁴ N. MAILER, *The Prisoner of Sex*, p. 231.

¹⁰⁵ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, p. 133.

¹⁰⁶ PAC, pp. 19-20, p. 304.

¹⁰⁷ BAL, p. 314.

Certaines femmes déplorent que l'on expérimente plus facilement sur les femmes que sur les hommes et que l'on fasse quelquefois des expériences dangereuses. Par contre, les savants hésitent à endommager les spermatozoïdes d'un homme. La recherche sur un contraceptif masculin s'arrêta net quand on s'aperçut que les yeux des hommes testés rougissaient lorsqu'ils buvaient de l'alcool. On ne fait pas tant attention aux effets secondaires chez les femmes ou à leurs malaises. Les docteurs rient souvent des douleurs de l'accouchement et il n'y a pas si longtemps qu'on refusait aux femmes l'anesthésie à ce moment-là.¹⁰⁸ Les expériences ne sont pas toujours sérieuses. Une marque de pilule, lancée sur le marché en 1960, n'avait été expérimentée que sur cent trente-deux femmes. Et l'on ne sait pas encore très bien quels sont, à long termes, les dangers possibles de l'utilisation de la pilule. Il est difficile de faire la part des choses entre ce qui est dangers réels et propagande contre la contraception.

Dans le mouvement de libération des femmes, à l'heure actuelle, on préconise souvent, soit le retour au diaphragme (qui a aussi les faveurs des femmes prêchant le retour à la nature), soit l'emploi du stérilet, soit encore la contraception masculine qui permettrait d'établir d'autres relations au sein du couple, basées sur un partage des responsabilités et la confiance. Mais, nous l'avons vu, la recherche sur la pilule pour hommes est encore bloquée et grandes sont les résistances à la vasectomie (opération pourtant simple chez les hommes).¹⁰⁹

Les femmes de WITCH entreprirent une action contre les expériences faites sur les femmes. Elles envahirent la commission sur le contrôle de la population de l'*International Development Conference* à Washington. Elles se plaignirent que l'on donnât des pilules non testées aux femmes pauvres au lieu de nourriture, de soins ou d'un logement décent.

En janvier 1970, un groupe de femmes envahit un sous-comité du Sénat sur la pilule et dénonça l'absence de femmes dans cette commission et l'utilisation des femmes comme cobayes par les laboratoires pharmaceutiques. D'autres actions de ce genre eurent lieu un peu partout.¹¹⁰

C'est surtout chez les noires et les Portoricaines que se pose le problème de l'expérimentation. La pilule et la salpingectomie furent d'abord expérimentées à Porto Rico et Haïti sur les femmes noires (pauvres) avant d'être répandues aux États-Unis chez

¹⁰⁸ ROB, p. 299.

¹⁰⁹ BAL, pp. 314-316.

¹¹⁰ ROB, pp. 130-131.

les blanches. D'où l'assimilation entre ces expériences et les expériences nazies dans les camps de concentration.¹¹¹

On fit aussi une expérience sur des femmes *Chicanas* pour vérifier si les symptômes associés à la prise de la pilule (nausées, maux de tête, prise de poids, etc.) étaient réels ou psychologiques.

On donna donc des pilules à un groupe et un placebo à un autre, sans avertir ces dernières... qui produisirent onze enfants! Le Dr Joseph Goldzieher, responsable de l'expérience se défendit en disant:

“If you think you can explain a placebo test to women like these, you never met Mrs. Gomez from the West Side.”¹¹²

Un certain nombre de noirs (femmes et hommes) accusent les blancs de vouloir opérer un génocide des peuples de couleur par la contraception. Le Peace Corps (qu'ils appellent le Death Corps) pratique des stérilisations à grande échelle. À Porto Rico, 20% des femmes de quinze à quarante-cinq ans ont été stérilisées. On appelle d'ailleurs cela *la operación* tellement c'est devenu courant. Les femmes *on welfare* se voient menacées de perdre toute aide si elles refusent la stérilisation. L'avortement est difficile pour une femme pauvre. Frances M. Beal de SNCC concluait donc qu'il y a intention de génocide et que les femmes de couleur doivent décider elles-mêmes, dans l'intérêt de la lutte (mais aussi dans leur propre intérêt), si elles doivent avoir des enfants ou non.¹¹³ Certains groupes, comme les Panthères Noires au début, allaient plus loin: accepter la contraception (ou l'avortement) c'est accepter le génocide (depuis, ils sont revenus sur cette position). Roxanne Dunbar, une marxiste blanche, tenait le même genre de raisonnement au sujet de l'avortement. Et il faut avouer qu'il y a du vrai dans tout cela. Des réactionnaires aussi notoires que Lundberg et Farnham écrivent:

“What, then, of overpopulation? That might be a problem society would have to face in the future. It is not with us now. If it should ever arise, its solution would probably lie in imposing public controls to prevent the breeding of certain strains. With a full population, a country could afford to be more selective, could discourage certain types of people from propagating.”¹¹⁴

¹¹¹ *Off our Backs*, 31 décembre 1970, p. 3.

¹¹² *Rat* 23, p. 19; *Everywoman*, 28 mai 1971, p. 5; *Everywoman*, 20 août 1971, p. 4.

¹¹³ *ROB*, pp. 130-131.

¹¹⁴ *LUN*, p. 371.

On imagine aisément quels peuvent être ces indésirables dont ils prêchent l'élimination.

Plus récemment, en juin 1973, un scandale éclata en Alabama quand on s'aperçut que deux adolescentes noires d'une famille pauvre avaient été stérilisées sans qu'elles ni leur parents le sachent. Auparavant, on les avait utilisées comme cobayes pour un nouveau contraceptif qui fut ensuite interdit parce que dangereux. Vingt-deux états autorisent la stérilisation forcée chez les handicapées mentales.¹¹⁵

Mais l'argument de génocide est repoussé par d'autres femmes de couleur. Un groupe d'entre elles fut très explicite à ce sujet: après tout, l'homme noir exploite aussi la femme noire. Si elle a trop d'enfants, il la quitte et la laisse, sans ressources, se débrouiller comme elle peut. Aussi déclarent-elles:

“For us, birth control is the freedom to *fight* genocide of black women and children [...] Having too many babies stops us from supporting our children, teaching them the truth, or stopping the brainwashing, as you say, and from fighting black men who still want to use and exploit us.”¹¹⁶

Et Maxine Williams ajoute:

“To maintain, as Jesse Jackson does, that Black women should not have control over our own bodies because we must produce more babies is to degrade women to the role of breeders. It is to say that Black women have no other function in the struggle except to produce offspring.”¹¹⁷

À cela on pourrait ajouter que la contraception en soi n'est pas une menace de génocide. Elle ne le devient que dans le cas de la stérilisation forcée. Autrement, qui peut forcer une femme à prendre la pilule ou mettre un diaphragme? Il n'est pas possible de le contrôler. Le génocide utilise des moyens beaucoup plus directs et efficaces. La contraception librement acceptée (et choisie) et la stérilisation ou l'avortement forcés sont deux choses totalement différentes.

Toni Cade dans un article intitulé “The Pill: Genocide or Liberation” résume la situation.

“I agree it is a sinister thing for the state to tell anyone not to have a child. And I know it's not for nothing certainly not for love, that b.c. clinics have been mushrooming in our communities. But [...] Seems to me the Brother does us all a great disservice by telling her to fight the man with the womb. Better to fight with the gun and the mind [...] The all too breezy no-pill/have-kids/mess- up-the man's-plan notion these comic-book-loving Sisters find so exciting is very seductive because it's a clear-cut and easy thing for her to do

¹¹⁵ *Time*, 23 juillet 1973, p. 34; *Newsweek*, 16 juillet 1973, pp. 30-31.

¹¹⁶ “Statement on Birth Control”, MOR, pp. 360-361.

¹¹⁷ L. JENNESS, C. LUND, A. MORELL, M. WILLIAMS, *Abortion: Women's Fight for the Right to Choose*, p. 10.

for the cause since it nourishes her sense of martyrdom. If the thing is numbers merely, what the hell. But if we are talking about revolution, creating an army for today and tomorrow, I think the Brothers who've been screaming these past years had better go do their homework.”¹¹⁸

Le problème de l'avortement¹¹⁹ est directement lié à celui de la contraception. Dans l'état actuel de la technique et de l'information en matière de contraception, l'avortement est essentiel. Il fait partie, au même titre que la contraception, de la prévention d'un mal: la naissance d'un enfant non désiré.¹²⁰ Mais, à l'heure actuelle, il soulève beaucoup plus les passions car les réticences sont plus grandes et la lutte n'est pas terminée.

Le problème ne se pose guère que depuis quelques années. Au 19^{ème} siècle, on ne revendiquait pas l'avortement car, d'une part, c'était une opération risquée, dangereuse et, d'autre part, et surtout, les tabous religieux étaient trop forts: avorter c'était tuer. Même une femme comme M. Sanger pensait ainsi.¹²¹ Quant à Emma Goldman, qui pourtant ne considérait pas l'avortement comme un crime, elle refusa toujours d'en pratiquer. Et pourtant, malgré les dangers pour la santé des femmes, elle aurait pu le faire. Elle explique son refus:

“I would not undertake the task. It was not any moral consideration for the sanctity of life; a life unwanted and forced into abject poverty did not seem sacred to me. But my interests embraced the entire social problem, not merely a single aspect of it, and I would not jeopardize my freedom for that one part of the human struggle. I refused to perform abortions and I knew no methods to prevent conception.”¹²²

On peut penser que, venant d'une femme comme elle, c'était une position assez lâche (elle fit bien d'autres choses mettant sa liberté en danger) mais il faut reconnaître qu'elle ne serait pas allée bien loin si elle avait commencé à pratiquer des avortements et n'aurait été ni suivie, ni comprise, ni aidée par la suite. Si des femmes telles que M. Sanger et Emma Goldman se prononçaient contre l'avortement (bien que pour des motifs différents) il est assez évident que toutes les autres, qui pourtant le pratiquaient ou le désiraient, allaient rester muettes sur ce point.

¹¹⁸ HOL, p. 190.

¹¹⁹ Nous emploierons ici le mot “avortement” et non l'expression “interruption de grossesse” car cet euphémisme ne reflète pas la vérité et ne s'utilise que dans les textes législatifs, écrits par des soi-disant experts, pudibonds et hypocrites. Interrrompre une grossesse, cela suppose que ce n'est que partie remise, que tout “espoir” n'est pas perdu. Une femme parle toujours de son/ses avortement/s, jamais de son/ses “interruption/s de grossesse”.

¹²⁰ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, p. 117, p. 130.

¹²¹ SAN, p. 217.

¹²² GOL, p. 186.

Nous ne nous étendrons pas sur les arguments contre l'avortement. Il s'agit essentiellement du droit à la vie du fœtus qui en fait cache l'idée de la femme asservie à la reproduction. Le débat est suffisamment d'actualité des deux côtés de l'Atlantique. Citons par exemple Richard Nixon:

“From personal and religious beliefs, I consider abortion an unacceptable form of population control. Further, unrestricted abortion policies, or abortion on demand, I cannot square with my personal belief in the sanctity of human life – including the life of the yet unborn [...] Ours is a nation [...] with serious social problems – problems of malnutrition, of broken homes, of poverty and of delinquency. But none of these problems justifies such a solution. A good and generous people will not opt, in my view, for this kind of alternative to its social dilemmas. Rather, it will open its hearts and homes to the unwanted children of its own, as it has done for the unwanted millions of other lands.”¹²³

Ce à quoi les féministes répondirent:

“If Mr. Nixon is so concerned about the ‘sanctity of human life’ let him begin *now* to heed the voices of living women – who are from time to time thought to be human when we say we no longer want to sacrifice *our* physical lives and our mental health and well-being for the sake of other people’s consciences. We say instead: we will grant Mr. Nixon the freedom to take care of *his* uterus, if he will let us take care of *ours*.”¹²⁴

L. Cisler explique ainsi l’attitude des opposants actuels à l’avortement:

“All the excellent supporting reasons – improved health, lower birth and death rates, freer medical practice, the separation of church and state, happier families, sexual privacy, lower welfare expenditures – are only embroidery on the basic fabric: *woman’s right to limit her own reproduction*. It is *this* rationale that the new woman’s movement has done so much to bring to the fore. Those who caution us to play down the women’s rights arguments are only trying to put off the inevitable day when the society must face and eradicate the misogynistic roots of the present situation. And anyone who has spoken publicly about abortion from the feminist point of view knows all too well that it is *feminism* – not abortion – that is the really disturbing idea.”¹²⁵

Carol Driscoll émet la même opinion: l’avortement menace la suprématie masculine et les hommes ne savent pas comment traiter les femmes si elles ne sont ni épouses ni mères. Et les femmes elles-mêmes sont tellement conditionnées par l’idée de la maternité qu’elles considèrent l’avortement avec des sentiments ambigus.¹²⁶ D’ailleurs, le sénateur du Wisconsin, James Devitt, a proposé une loi qui obligerait à fournir un certificat de décès en cas d’avortement: “This is to give the little girl who’s having an abortion a chance to think about it – that she’s causing a death”, expliquait-il. La “petite fille” en

¹²³ HOL, p. 293; FRA, p. 34.

¹²⁴ HOL, p. 294.

¹²⁵ HOL, p. 289.

¹²⁶ C. DRISCOLL, “The Abortion Problem”, TAN, p. 214.

question a souvent quarante ans et quatre ou cinq enfants! Mais la femme reste une mineure qui ne sait pas ce qu'elle veut (pour les sexistes)!¹²⁷

L'avortement existe dans 99% des sociétés étudiées par les anthropologues. Mais comment se pose exactement le problème aux États-Unis?

L'avortement n'est devenu illégal qu'en 1821. Le Connecticut (encore lui) fut le premier état à l'interdire. Les motifs? Il fallait protéger la santé de la femme d'une opération hasardeuse, mais surtout augmenter la population. Après la Guerre Civile, dans l'atmosphère puritaine répressive de l'époque, l'avortement devint illégal partout, sauf quand il s'agissait de sauver la vie de la mère.¹²⁸ Il fallut attendre une centaine d'années pour que le problème se pose à nouveau publiquement. En 1962, l'affaire de la thalidomide éclata comme une bombe. En 1964, une épidémie de rubéole causa la naissance de plus de vingt mille enfants mal formés aux États-Unis. Environ trente mille enfants moururent à la naissance ou un peu plus tard.¹²⁹ La même année Bill Baird fonda une *Parents Aid Society* à New York afin d'aider les femmes à trouver des avorteurs compétents et diffuser une information sur la contraception. D'autres associations semblables se formèrent. Entre 1966 et 1970, onze états (le Colorado le premier) réformèrent leurs lois sur l'avortement, l'autorisant dans les cas de viol, inceste, anomalies du fœtus, danger pour la santé physique ou mentale de la mère, reprenant ainsi les propositions de réforme de l'*American Law Institute* (ALI) formulées en 1959. L'idée de l'avortement devint donc un peu plus respectable.¹³⁰ Des projets de lois furent présentés au niveau des états. Et la distinction entre réforme et suppression de la loi commença à devenir plus nette:

“[R]eform and repeal are actually fundamentally incompatible ideas [...] Proposals for ‘reform’ are based on the notion that abortions must be regulated, meted out to deserving women under an elaborate set of rules designed to provide ‘safeguards against abuse’ [...] Repeal is based on the quaint idea of *justice*; that abortion is a woman’s right and that no one can veto her decision and compel her to bear a child against her will.”¹³¹

En 1970, trois états, Hawaii, l'Alaska et New York supprimèrent leurs lois existantes pour accorder aux femmes l'avortement sur simple demande, avec quelques restrictions cependant: résidence dans l'état, permission du mari ou du père (ou tuteur) pour une mineure, opération en hôpital par un docteur assermenté, limitations de temps variant de

¹²⁷ *Everywoman*, 10 septembre 1971, p. 2.

¹²⁸ HOL, pp. 280-281.

¹²⁹ L. KEAST, *op. cit.*, p. 5.

¹³⁰ L. CISLER, *op. cit.*, MOR, p. 274; HOL, pp. 283-284.

¹³¹ HOL, p. 285.

douze à vingt-quatre semaines. La loi de New York fut menacée un instant mais le gouverneur Rockefeller utilisa son droit de veto pour la maintenir.¹³² Certaines associations assez conservatrices se déclarèrent en faveur de l'avortement: *Planned Parenthood, Church Women United, American Medical Association* (sauf les médecins catholiques), etc. L'opposition, par contre, resta ferme dans les rangs de la hiérarchie catholique qui vota un budget de cinquante mille dollars pour combattre les projets de réforme de la loi (ceci étant d'ailleurs illégal car il s'agissait de fonds non imposables, ne pouvant donc pas être utilisés à de telles fins). R. Nixon prit publiquement position contre l'avortement. Les associations de type "Laissez-les vivre" se mirent à proliférer.¹³³ Mais une première bataille avait été gagnée. L'argument légal invoquait la violation des droits civiques de la femme et l'ingérence de l'état dans la vie privée des individus. Par exemple, en 1967, pour travailler à la télévision il fallait répondre à une question qui demandait si la personne intéressée avait subi des "opérations illégales"!¹³⁴ Accorder le droit à l'avortement c'était donc, en quelque sorte, défendre la Constitution.

En 1971, se pratiquaient entre un million et un million et demi d'avortements illégaux par an aux États-Unis et 1% seulement (soit neuf mille) avortements légaux (pour les riches essentiellement). Une femme sur quatre subissait un avortement. Entre mille et huit mille femmes (ces chiffres sont toujours imprécis et difficiles à contrôler) mouraient chaque année à la suite d'avortements clandestins et un nombre incalculable souffraient de complications. Et pourtant, fait dans de bonnes conditions, un avortement est huit fois moins dangereux qu'un accouchement.¹³⁵ Dans les pays où il est légal, le taux de mortalité n'est que de trois pour cent mille au lieu de cinquante ou cent. Ce qui fait dire à Kate Millet que l'interdiction de l'avortement équivaut à la peine de mort puisque, de toutes façons, les femmes se feront avorter. Où est alors le soi-disant "respect de la vie"?¹³⁶ À partir du moment où l'on considère le fœtus comme une personne avec droit de vie, la mère cesse d'en être une.¹³⁷

En 1911, une femme enceinte qui venait de contracter la poliomyélite se vit refuser un avortement en Arizona. Le juge, par contre, affecta un tuteur au fœtus de neuf semaines!¹³⁸

¹³² HOL, p. 286; *Le Monde*, 24 janvier 1973.

¹³³ HOL, pp. 290-292; L. JENNESS, C. LUND, C. JAQUITH, *op. cit.*, p. 7.

¹³⁴ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, pp. 62-63.

¹³⁵ KOM, pp. 60-61.

¹³⁶ MIL, pp. 43-44.

¹³⁷ E. REED, C. MORIARTY, *Abortion and the Catholic Church*, p. 6.

¹³⁸ *Everywoman*, 12 novembre 1971, p. 4.

De plus, la plupart des hôpitaux ne se décidaient à soigner une femme qui venait d'avorter que lorsqu'elle avait dénoncé l'avorteur.¹³⁹

L'avortement représente également un problème de classe.

À New York, en 1970, les avortements légaux étaient plus fréquents chez les blanches que chez les femmes de couleur, dans les établissements privés que dans les établissements publics. 4,7 fois plus de Portoricaines et huit fois plus de noires mouraient des suites d'un avortement. 80% de femmes qui meurent sont des femmes de couleur. Une femme qui a de l'argent peut toujours obtenir un avortement thérapeutique, pour raisons psychiatriques le plus souvent, ou alors aller à l'étranger.¹⁴⁰

Et puis, le marché de l'avortement était fort lucratif pour certains individus. On estime à trois cent cinquante millions de dollars par an le profit tiré des avortements clandestins. Un groupe de quatre docteurs de l'Est, pratiquant des avortements, gagnait environ vingt-cinq millions de dollars par an. Un avortement clandestin coûtait entre trois cents et mille deux cents dollars. Et que représente une loi détournée à si grande échelle? C'est la loi la plus violée. Il n'y avait même pas mille condamnations par an; il y en eut cent trente-six à New York entre 1946 et 1953, quoiqu'en principe avorteurs et avortées doivent être poursuivis.¹⁴¹

Mais la libéralisation de la loi dans l'état de New York montre des résultats positifs malgré les difficultés du début, dues surtout au manque d'équipement car les femmes venaient de partout pour se faire avorter. Au début, les listes d'attente étaient longues. Il fallait pratiquement prendre rendez-vous avant d'être enceinte! Un an plus tard, l'attente s'était réduite à dix jours au maximum.¹⁴²

Entre le 1^{er} juillet 1970 et le 30 juin 1973, 598 283 avortements légaux furent pratiqués dans l'état, en majorité sur des non-résidentes (56% en 1970, 67% en 1971). Ce chiffre baisse à l'heure actuelle depuis l'arrêt de la Cour Suprême. Le taux de mortalité à la suite d'avortements a baissé de 8 en 1970 et 1971, à 4 en 1973 soit 2%. Le taux de complications a également diminué. L'avortement clandestin et ses suites (septicémie, tétanos etc.) disparaissent peu à peu. Il a diminué de 70% à Harlem. Le nombre des naissances illégitimes a décliné (70% des avortements ont été pratiqués sur des femmes seules). 1,9% seulement des femmes avortées récidivent car après l'avortement on informe

¹³⁹ C. DREIFUS, *op. cit.*, STA, p. 59

¹⁴⁰ L. CISLER, *op. cit.*, MOR, pp. 258-262; MOR, pp. 559-560.

¹⁴¹ W. LAFERTY, "Abortion: Women, Men and the Law", BRI, pp. 364-365; L. CISLER, *op. cit.*, MOR, p. 261; L. KEAST, *op. cit.*, p. 13.

¹⁴² D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, pp. 160-161.

la femme et on lui donne les moyens de pratiquer la contraception. Parallèlement, le taux des naissances a légèrement baissé mais cela est dû aussi en partie à la croissance du chômage qui n'encourage guère les gens à avoir des enfants. Les femmes pauvres peuvent recevoir l'aide financière de *Medicaid* pour avorter. Plus de la moitié des femmes de l'état avortées étaient noires ou portoricaines la première année. Un tiers des avortements ont été payés par *Medicaid* et pour 10% la ville paya. Cependant, les prix ont baissé (bien que certaines cliniques profitent de la libéralisation de la loi). *Planned Parenthood*, par exemple, offre des avortements à quatre-vingts dollars.¹⁴³

Comment agissent les mouvements féministes face au problème de l'avortement? Depuis 1967, ce problème a été un de leurs grands chevaux de bataille. Les arguments sont toujours les mêmes.

- Parents are the only ones who should decide when and if to have a child and, indeed, the final choice must be the woman's alone.
- The illegality of abortion forces doctors to pit the health of a woman against the future of their careers.
- One set of religious dogma should not be incorporated into the legal code of a country which expressly separates church and state.
- Practically, morality cannot be legislated; to wit, the fact that more than a million women break the law each year and have abortions.
- The socio-economic reasons contributing to the passage of the original laws no longer exist. Moreover, present ecological conditions impel a concern for population growth control. Abortion is one such method.
- Abortion laws are unconstitutional because they violate individual rights."¹⁴⁴

En novembre 1967, à son deuxième congrès, NOW vota une résolution sur la suppression de toute loi sur l'avortement. Le débat fut houleux et passionné car certaines femmes pensaient qu'une telle prise de position ferait apparaître le mouvement comme trop radical et leur aliénerait la sympathie d'alliés en puissance. Certaines même quittèrent NOW à cause de cela, notamment celles qui formèrent WEAL.¹⁴⁵

La grande majorité des féministes demande non seulement la suppression de toute loi existante (car toutes les restrictions sont une atteinte à la liberté de la femme de décider pour et par elle-même)¹⁴⁶ mais demandent aussi que l'avortement soit gratuit et sur demande afin que les femmes les plus pauvres puissent réellement y avoir accès. Et cela est possible tout de suite.

¹⁴³ *Le Monde*, 19 juin 1974, p. 19; *Newsweek*, 19 juillet 1971, pp. 26-27; *Newsweek*, 5 février 1973, p. 49; C. SERVAN-SCHREIBER, "Avortement: comment les Américaines ont gagné", *Le Nouvel Observateur*, 9-17 juin 1973, pp. 91-93; L. KEAST, *op. cit.*, pp. 18-20.

¹⁴⁴ HOL, pp. 281-282.

¹⁴⁵ HOL, pp. 278-279.

¹⁴⁶ L. CISLER, "Abortion Law Repeal (Sort of): A Warning to Women", *ALT*, pp. 241-250.

“[I]l y a, dans le pays, quatre-vingt mille tables d’accouchement. Si chaque lit servait à un avortement par semaine pendant cinquante semaines [...] cela permettrait quatre millions d’avortements par an [...] Si seulement la moitié des gynécologues agréés pratiquaient *deux* avortements par semaine, cela permettrait un million d’avortements par an. (Un avortement peut prendre de quinze minutes à une demi-heure.)”¹⁴⁷

Les féministes ont engagé deux sortes d’actions sur l’avortement.

D’abord une action politique. Cela va de la création de groupes de pression traditionnels aux actions destinées à “éclairer” le public.

NOW a formé un groupe de pression. En 1966, Patricia Maginnis fonda l’*Association to Repeal Abortion Laws* (d’abord en Californie, puis au niveau national). L’ARAL a essayé d’agir sur la loi mais aussi d’organiser débats, conférences, etc., et aussi a délibérément violé la loi en offrant son aide aux femmes désireuses d’avorter. Un groupe semblable, issu de NOW, NYALR (*New Yorkers for Abortion Law Repeal*) fut fondé en 1969 et commença à agir sur le plan légal.

L’action la plus célèbre fut menée en mars 1969 par un groupe de femmes (qui devinrent peu après les *Redstockings*) qui envahirent un comité législatif de l’état de New York. Le comité refusa de les entendre et un mois plus tard elles organisèrent leur propre “audience publique”.¹⁴⁸ Un an plus tard eut lieu le procès Abramowicz contre Lefkowitz organisé par Florynce Kennedy, Diana Schulder, Nancy Stearns et Carol Lefcourt, toutes quatre avocates féministes qui avaient formé un *New York Abortion Project* dans le but d’attaquer les lois sur l’avortement devant les tribunaux. Elles attaquèrent ainsi l’état de New York: trois cents femmes étaient plaignantes. Le procès se déroula dans l’église méthodiste de Washington Square sur la porte de laquelle on pouvait lire le slogan: “Women of the World Unite, you have nothing to lose but your coathangers.”¹⁴⁹

WONAAC (*Women’s National Abortion Action Coalition*) se forma vers 1971 avec un recrutement très largement féministe. Elle présentait deux revendications: suppression de toute loi sur l’avortement et sur la contraception, pas de stérilisation forcée. Leurs moyens d’action allaient des manifestations aux enquêtes en passant par les piquets de grève et tous les moyens pour se faire voir et entendre, ne pas enterrer le problème.¹⁵⁰ Ce mouvement fut accusé par les féministes d’être contrôlé, récupéré, utilisé par le SWP à ses propres fins. Beaucoup de manifestations “sauvages” eurent lieu un peu partout. Par

¹⁴⁷ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, p. 131.

¹⁴⁸ *Ibid.*, pp. 8-9; HOL, pp. 296-298.

¹⁴⁹ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*; C. DREIFUS, *op. cit.*, pp. 57-72.

¹⁵⁰ L. JENNESS, C. LUND, A. MORELL, M. WILLIAMS, *op. cit.*, pp. 13-14.

exemple des femmes en deuil défilèrent devant la morgue de Détroit pour attirer l'attention sur le nombre de femmes mortes à la suite d'un avortement.¹⁵¹

Un autre type d'action a consisté à établir des centres capables de conseiller les femmes sur l'avortement, notamment en leur procurant des adresses "sûres" et pas trop chères. On trouvait de tels groupes presque partout où il existait un groupe de femmes. NOW, la YWCA et *Planned Parenthood* procuraient de tels services. ZPG (*Zero Population Growth*) utilise un ordinateur. Mais c'était un travail peu commode à cause de la difficulté de garder à jour la liste d'adresses, la plupart des femmes ne venant pas raconter comment s'était passé leur avortement, par désir d'oublier au plus vite, car un avortement clandestin culpabilise la femme.¹⁵² Ces organismes offraient leurs services gratuitement mais certains en ont profité pour monter des organismes semblables qui font payer jusqu'à cinquante dollars pour communiquer une adresse.¹⁵³ Des cliniques d'avortement s'ouvrirent au grand jour pour défier la loi, telle celle de Harvey Karman à Los Angeles. Karman, arrêté plusieurs fois, avait formé plus de soixante femmes non-médecins à employer sa maintenant célèbre seringue.¹⁵⁴

L'opinion publique, à chaque sondage, se révélait de plus en plus favorable à l'avortement. En 1973, 64% de la population et 56% des catholiques se déclaraient pour. Cependant, l'opposition persistait. Lors de la campagne présidentielle de 1972, on reprocha beaucoup à McGovern de prôner les trois A: "Amnesty, Acid, Abortion". Tout cela était trop radical.

L'expérience de New York, les actions féministes et le changement d'opinion publique amenèrent la Cour Suprême en janvier 1973 à interdire aux états de limiter le libre accès des femmes à l'avortement pendant les trois premiers mois de la grossesse, à condition que cela se fasse par un médecin agréé. Mais entre le troisième et le sixième mois, les états peuvent réglementer l'aspect médical de l'affaire.¹⁵⁵ Et ce n'est pas encore l'avortement à la demande car un docteur peut refuser d'avorter une femme.¹⁵⁶ En avril 1973, le Trésor américain reconnut que les frais de contraception et d'avortement pourraient être déduits des déclarations de revenus.¹⁵⁷

¹⁵¹ HOL, pp. 298-299; KOM, p. 135; C. JAQUITH, "Issues before the Abortion Movement", JEN, p. 59; J. BRUCE, *op. cit.*, STA, p. 81; ROB, p.131; TAN, pp. 136-137; SAL, pp. 5-6.

¹⁵² HOL, pp. 299-302; *Everywoman*, 26 octobre 1971, p. 6.

¹⁵³ *Our Bodies, Ourselves*, p. 139.

¹⁵⁴ *Newsweek*, 13 avril 1970, p. 23; 5 février 1973, p. 49.

¹⁵⁵ *Le Monde*, 24 janvier 1973; *Time*, 4 septembre 1972, p. 18.

¹⁵⁶ *Time*, 5 février 1973, p. 47.

¹⁵⁷ *Le Monde*, 13 avril 1973.

Depuis la libéralisation de la loi, il est devenu facile d’avorter dans certains états (comme New York et la Californie) mais dans d’autres, peu d’hôpitaux (ou pas) pratiquent des avortements et souvent les femmes doivent changer d’état pour avorter. De plus, les forces anti-avortement (*Right to life, Friends of the Fœtus, etc.*) se font plus virulentes que jamais et tentent de faire annuler l’arrêté de la Cour Suprême en proposant une loi fédérale ou même un amendement à la Constitution.¹⁵⁸ Evelyne Reed et Claire Moriarty résument ainsi la situation:

“The Supreme Court decision means women have scored a Technical Knockout. But neither the Catholic Church nor the U.S. government is about to throw in the towel. There are many more fights to come.”¹⁵⁹

Allant plus loin que l’avortement, que personne ne considère comme idéal, les féministes prônent aussi l’extraction menstruelle. Karman la pratiquait: ce ne pouvait être illégal puisque la grossesse n’était pas établie.¹⁶⁰ Si un avortement coûte entre cent vingt-cinq et cent cinquante dollars le plus souvent, une extraction ne coûte qu’entre trente et cinquante dollars. Les femmes la pratiquent dans les *self-help clinics* (qui pratiquent aussi quelquefois des avortements) et apprennent aux autres femmes à se le faire elles-mêmes, ce qui supprime les frais, la dépendance d’un médecin** ou des pouvoirs publics et donne vraiment à la femme le pouvoir de contrôler son propre corps. Des journaux féministes tels que *Everywoman* expliquent aussi comment la pratiquer. Toutes ces pratiques sont, bien sûr, illégales et passibles de poursuites. Une femme du *Feminist Women’s Health Center* de Los Angeles prescrivit à une autre femme du yaourt pour enrayer une infection vaginale; elle fut arrêtée mais acquittée. Ce sont les médecins** qui contrôlent le corps de la femme, pas la femme elle-même.¹⁶¹

Se pose également le problème du rôle des médecins** et des paramédicaux**. Les féministes pensent que le rôle des paramédicaux** et des sages-femmes doit être développé dans ce domaine car les médecins** ne peuvent faire face à la demande et il n’y a pas besoin de dix ans d’études pour faire un avortement.¹⁶² La première clinique d’avortement entièrement contrôlée par des femmes s’est ouverte au début de l’été 1973 à

¹⁵⁸ *Time*, 4 février 1974, pp. 42-43; R.B. GRATZ, “Never again”, *Ms.*, avril 1973, p. 45; *Ms.*, juillet 1974, p. 103; MAS, p. 98.

¹⁵⁹ E. REED, C. MORIARTY, *op. cit.*, p. 14.

¹⁶⁰ *Newsweek*, 24 juillet 1972, p. 54.

¹⁶¹ *Time*, 11 septembre 1972; *Everywoman*, 5 février 1971, p. 4; 26 octobre 1971, pp. 2-3; 18 juin 1971, p. 2; *Newsweek*, 18 décembre 1972, p. 23; *Newsweek*, 30 juillet 1971, p. 6; *Newsweek*, 20 août 1971, p. 15.

¹⁶² R.B. GRATZ, *op. cit.*, *Ms.*, avril 1973, p. 45.

Los Angeles quand le *Feminist Women's Health Center* a ouvert la *Woman's Choice Clinic*.¹⁶³

Par contre, certaines alternatives à l'avortement, telles que l'adoption, ont été clairement dénoncés. En effet, est-il humain de laisser une femme mener à terme une grossesse qu'elle refuse? Une femme n'est plus alors qu'une machine à reproduire, à laquelle son corps n'appartient pas. Nous avons déjà vu quels problèmes financiers confrontent la femme enceinte. Et l'on sait aussi que tous les enfants abandonnés ne sont pas adoptés. Il y a un manque d'enfants blancs mais les enfants de couleur ou les enfants handicapés ont peu de chances de trouver des parents adoptifs. Alors, quel avenir leur prépare-t-on dans un orphelinat?¹⁶⁴ Et dans le procès Abramowicz contre Lefkowitz il apparut clairement que l'adoption pouvait devenir un véritable marché. Certaines maisons maternelles (où le séjour est payant) par toutes sortes de pressions obligent les femmes (blanches) à abandonner leur enfant qu'elles revendent ensuite à des agences d'adoption au prix fort.¹⁶⁵ La femme, là, se trouve dans une situation pire qu'un animal reproducteur puisque l'on la fait même payer pour le travail qu'elle fournit, le produit qu'elle fabrique.

Un problème annexe à la contraception, à l'avortement et à la maternité est celui de la population. Déjà les suffragistes qui préconisaient la limitation des naissances se faisaient opposer l'argument du "suicide de l'espèce humaine" auquel elles opposaient les problèmes de pauvreté, de mortalité infantile, de malnutrition.¹⁶⁶ H.S. Blach pensait que c'est aux femmes et non aux sociologues ou autres penseurs de décider si le pays est trop peuplé ou non. Car si la maternité est exaltée, considérée comme sacrée, la femme qui a des enfants non voulus trahit la race humaine. Il faut se donner les moyens pour que la maternité devienne vraiment sacrée.¹⁶⁷

Jusqu'au 19^{ème} siècle, on pouvait encore comprendre (même si on ne l'admettait pas) l'argument de la propagation de l'espèce: le taux de mortalité très élevé (surtout chez les jeunes enfants) nécessitait de nombreuses naissances pour que la population conserve un équilibre et que le pays se développe, et plus particulièrement aux États-Unis où le manque de main-d'œuvre s'est longtemps fait sentir (c'est pourquoi les portes furent si

¹⁶³ *The Lesbian Tide*, août 1973, p. 19.

¹⁶⁴ L. JENNESS, C. LUND, A. MORELL, M. WILLIAMS, *op. cit.*, pp. 6-8.

¹⁶⁵ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, pp. 24-38.

¹⁶⁶ KRAD, pp. 117-118.

¹⁶⁷ H.S. BLACH, *op. cit.*, KRA, pp. 167-175.

largement ouvertes à l'immigration). Aujourd'hui, il y a un problème du fait que les forces les plus conservatrices et les féministes s'accordent à demander l'arrêt de la croissance de la population; mais pour des motifs différents. Les femmes demandent à contrôler leur propre corps, leur propre reproduction alors que les "experts en problèmes de population" veulent imposer aux femmes leur propre notion de ce que doit être la croissance de la population. On passe d'un extrême à l'autre: de l'obligation d'avoir des enfants à une quasi-interdiction. La femme, là-dedans, n'a toujours pas son mot à dire. C'est ce qu'exprime clairement Judith Bruce:

"[J]e tiens à souligner l'absurdité de la situation: d'après mes estimations et à partir de ce que je connais des problèmes démographiques actuels des États-Unis, dans dix ou vingt ans, on interdira aux femmes de faire ce qu'on les force à faire actuellement, et on les forcera à faire ce qu'on leur interdit aujourd'hui.

Plus précisément, la grossesse sera interdite, parce que nous ne pourrons pas avoir tant de monde sur cette terre, et l'avortement, obligatoire. Malheureusement, il n'y aura pas eu de période de liberté pour que les femmes fassent leur choix – et pas seulement les femmes, mais aussi les couples, les maris. Dans les deux cas, nous ne connaissons que le revers de la médaille."¹⁶⁸

Et on peut lire dans *Off our Backs*:

"Fifteen years ago President Eisenhower wouldn't mention birth control publicly. Today the Congress authorizes 357 million dollars for family planning programs. This indicates a startling change in the government's attitudes toward population control.

The legitimate demands of the women's liberation movement for control of our bodies can easily be incorporated into plans for population control in ways which may at first seem to improve the situation for women but in the long run can only have a controlling effect on our lives once again. It is anti-woman and anti-life to pressure women into having fewer children or to make us feel guilty for wanting them. We must be free to decide either to have children or not to have them. [...] All women are entitled to free and safe birth control. The question is who controls birth control? [...] The solution lies with controlling capitalism's excessive waste and consumption rather than numbers of people."

On détruit des stocks de nourriture mais on envoie des stérilets aux pays sous-développés!¹⁶⁹

Certaines campagnes en faveur de l'avortement et de la contraception sont ouvertement anti-féministes. Par exemple, ZPG (*Zero Population Growth*) et un de ses maîtres à penser, Paul Ehrlich, auteur de *The Population Bomb*, préconisent un nombre idéal de deux enfants par famille, un système de taxation pour décourager les gens d'avoir

¹⁶⁸ D. SCHULDER, F. KENNEDY, *op. cit.*, p. 128.

¹⁶⁹ *Off our Backs*, 31 décembre 1970, p. 3; BAL, pp. 320-321; J. BRUCE, *op. cit.*, STA, pp. 81-85; L. JENNESS, C. LUND, C. JAQUITH, *op. cit.*, pp. 12-13; ROB, p. 118.

des enfants, l'addition de stérilisants dans les eaux courantes, la "défémisation" des femmes.¹⁷⁰

Aujourd'hui cependant on est déjà très près de ce chiffre. En 1972, la moyenne était de 2,08 enfants par famille (contre 2,39 en 1971) ce qui veut dire que, heureusement, les méthodes de ZPG n'auront pas besoin d'être employées car c'est le chiffre nécessaire à la population pour se maintenir.¹⁷¹ Mais toute une génération de femmes nées pendant le *baby boom* arrivent maintenant à l'âge adulte, donc le taux de naissances risque d'augmenter à nouveau.

Une association s'est créée pour promouvoir le mariage sans enfants: NON (*National Organisation of Non-Parents*). Leurs arguments: le problème de surpopulation, mais aussi les préjugés contre les couples sans enfants, les enfants comme moyen de se cacher les réalités de la vie, ou de vivre à travers eux ses espérances déçues, ou de posséder quelqu'un ou encore une façon de s'assurer une vieillesse plus facile financièrement. NON recommande un seul enfant par famille et pas d'enfants avant vingt et un ans.¹⁷²

Après avoir considéré la suppression de l'enfant à venir, voyons ce qui concerne l'élevage des enfants existants. Parce que l'on considère trop souvent l'enfant comme responsabilité de la mère, les féministes ont souvent posé le problème des enfants et de leur éducation. Roxanne Dunbar pense que l'oppression de la femme ne réside pas dans la maternité mais dans l'élevage total des enfants, surtout quand cela implique une dépendance envers l'homme.¹⁷³

Quand une civilisation évolue, disait H.S. Blatch, l'enfance s'allonge mais au détriment de la femme puisque c'est sur elle que repose tout le poids de l'élevage de l'enfant et le poids est d'autant plus lourd que le plus souvent l'enfant n'a pas été consciemment voulu: "the birth of most human beings is a sexual accident".¹⁷⁴

Au 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}, l'idée de la maternité était fort peu contestée. On ne trouve guère pour critiquer l'élevage des enfants que C. P. Gilman qui écrit:

"The children, if possible, have less even than the mother. Under the close, hot focus of loving eyes, every act magnified out of all natural proportion by the

¹⁷⁰ BAL, p. 320, p. 394.

¹⁷¹ *Newsweek*, 5 mai 1972, p. 37; *Time*, 18 décembre 1972, p. 10; *Le Monde*, 8 décembre 1972.

¹⁷² *Time*, 3 juillet 1972; 22 mai 1972, p. 31.

¹⁷³ ROB, p. 119.

¹⁷⁴ H.S. BLATCH, *op. cit.*, KRA, pp. 172-173.

close range, the child soul begins to grow. Noticed, studied, commented on, and incessantly interfered with; forced into miserable self-consciousness by this unremitting glare; our little ones grow up permanently injured in character by this lack of one of humanity's most precious rights – privacy.”¹⁷⁵

L'enfant n'est pas assez libre; il est étouffé par sa mère, sa famille. C'est une idée assez moderne, que l'on retrouve chez les féministes actuelles.

Pendant la deuxième guerre mondiale, si l'économie demandait que les femmes travaillent, donc qu'elles confient leurs enfants à des garderies (il ne s'agissait pas de l'intérêt de l'enfant ni de la femme), vers 1950 se développa l'idée qu'une mère doit être disponible pour ses enfants vingt-quatre heures par jour et qu'elle seule **sait** s'en occuper. Notons cependant que les études faites dans ce sens l'ont été sur des enfants séparés de leur mère pendant longtemps ou des enfants placés dans des orphelinats surchargés. On cachait soigneusement les études contredisant cette théorie.¹⁷⁶ Tout ceci cadrerait bien avec l'idéologie de la femme au foyer et de la “mystique féminine” avec sa teinture freudienne. Alix Shulman décrit ainsi l'esclavage que représente le fait d'avoir un enfant:

“But even more burdensome than the physical work of childrearing was the relentless responsibility I had for the children. There was literally nothing I could do or even contemplate without having to consider first how the children would be affected. Answering their questions alone ruled out for me such a minimum of privacy as a private mental life. They were always there. I couldn't read or think. If there ever was a moment to read, I read to them.”¹⁷⁷

La mère n'a plus de vie privée (C.P. Gilman l'avait déjà dénoncé).

S. Firestone fait une analyse assez détaillée de la situation des enfants dans un chapitre de *The Dialectic of Sex* intitulé de façon significative “Down with childhood”. La femme et l'enfant sont liés l'un à l'autre par un lien très fort et très spécial (on entend souvent l'expression “les femmes et les enfants”). On ne peut donc parler de libération des femmes sans parler de libération des enfants. Après avoir parlé assez longuement de l'évolution historique du statut social de l'enfant, S. Firestone en arrive à la famille nucléaire où l'enfant représente le produit de l'unité conjugale et la raison de son maintien. La famille retient l'enfant le plus longtemps possible, le conditionne afin qu'à son tour il fonde une famille semblable. Les enfants deviennent différents des adultes (ce n'était pas le cas quelques siècles plus tôt). L'enfant est protégé des réalités de la vie, ou alors on les lui cache. L'école renforce l'éducation familiale.

¹⁷⁵ GILM, pp. 40-41.

¹⁷⁶ PAC, p. 370; HOL, p. 304.

¹⁷⁷ A. SHULMAN, “A Marriage Agreement”, STA, p. 212.

Le mythe de l'enfant trouve un parallèle dans le mythe de la féminité. S. Firestone donne quelques exemples: on considère les femmes et les enfants comme asexués, plus purs que les hommes; leur statut d'infériorité se cache sous un soi-disant "respect"; on ne discute pas de choses sérieuses avec eux; on ne jure pas devant eux; les deux portent des vêtements "fantaisie", peu fonctionnels; on les considère comme mentalement déficients; on les étouffe en les adorant; ils usent de leur charme pour obtenir ce qu'ils désirent; une excursion dans le monde des hommes devient pour eux une expédition terrifiante; ils agissent différemment avec leurs pairs et avec les hommes; femmes et enfants sont soumis aux avances des hommes ou des adultes et ne peuvent s'y opposer; ils doivent au contraire approuver, faire semblant d'apprécier avances et caresses.

"In each case a physical difference had been enlarged culturally with the help of special dress, education, manners, and activity until this cultural reinforcement itself began to appear 'natural' even instinctive, an exaggeration process that enables easy stereotyping: the individual eventually appears to be a different kind of human animal with its own peculiar set of laws and behavior ('I'll never understand women!... You don't know a thing about child psychology!')"¹⁷⁸

Ajoutons que souvent les hommes parlent aux femmes comme à des enfants en bêtifiant ou en les appelant *baby*.

L'oppression de la femme et de l'enfant se renforcent mutuellement. On parle de la "créativité" de l'élevage des enfants mais "raising a child is tantamount to retarding his development. The best way to raise a child is to LAY OFF."¹⁷⁹

Puis S. Firestone parle longuement de la répression subie par l'enfant pour conclure: "*Childhood is hell*".¹⁸⁰

Peut-être ne faut-il pas la suivre aussi loin. Quelquefois elle exagère dans ses parallèles: par exemple, pour elle, un enfant sans parents est dans le même cas qu'une femme sans mari (c'est-à-dire dans une situation pire qu'une femme mariée). Ou encore elle affirme que l'enfant qui travaille (par obligation) est envié pour son indépendance.¹⁸¹ Mais son analyse sur la comparaison entre le statut de la femme et celui de l'enfant est intéressante: on lie indissolublement deux êtres qui sont tenus à l'écart de la société. La femme s'infantilise au contact de l'enfant; l'enfant l'étouffe et par compensation elle étouffe l'enfant. Laing disait:

¹⁷⁸ FIR, p. 100.

¹⁷⁹ FIR, p. 103.

¹⁸⁰ FIR, p. 117.

¹⁸¹ FIR, pp. 107-108.

“Our own cities are our own animal factories; families, schools, churches are the slaughterhouses of our children.”¹⁸²

Peu ou pas de féministes suivent S. Firestone sur son terrain. La plupart posent le problème de l'enfant par rapport à la mère essentiellement sous deux aspects: l'obstacle représenté par l'enfant pour la femme qui veut travailler et par conséquent le problème des garderies (*day-care*).

La société n'a rien prévu pour que les femmes puissent en même temps travailler et avoir des enfants. Pourtant le problème existe. En 1971, 12,2 millions de mères travaillaient (un peu plus du tiers) ce qui représentait 25,7 millions d'enfants, dont 5,6 millions étaient âgés de moins de six ans. La plupart de ces enfants sont gardés par des parents, des amis ou personne (ce sont les *latchkey children*); 6% seulement ont accès à une crèche ou une garderie et celles-ci sont souvent mal équipées. Un tiers sont des garderies privées. Il n'y a de places aux États-Unis dans ces établissements que pour environ six cent mille enfants. Il en faudrait quatre millions. Peu d'écoles primaires s'occupent des enfants après les heures de classe. Les États-Unis sont un des pays les plus arriérés dans ce domaine. Et Nixon, en 1970 et 1971, opposa son veto à un vaste projet de création de crèches et garderies gratuites pour les enfants pauvres et donna priorité aux enfants dont les mères travaillent, en invoquant les motifs suivants: “fiscal irresponsibility, administrative unworkability and family-weakening implications”. En 1969, le Congrès attribua 22 600 000 dollars de crédits pour construire des garderies. Mais les états n'en utilisèrent que quatre millions car ils devaient financer ces centres à 25%.

Pendant la guerre, les garderies accueillaient six fois plus d'enfants qu'aujourd'hui et on ne posait pas le problème avec des arguments aussi douteux, au contraire!¹⁸³

Les garderies privées sont chères: environ deux mille cinq cent dollars par an, et une nourrice ou gardienne coûte très cher. Beaucoup de femmes dépenseraient presque tout leur salaire avec de telles solutions. Les frais de garde d'enfants ne font pas partie des “frais généraux” de la femme qui travaille, bien que les ménages gagnant moins de dix-huit mille dollars par an puisse les déduire de leur déclaration de revenus. Mais cela ne représente pas beaucoup. Le gouvernement fédéral et les états construisent des garderies essentiellement pour les enfants des pauvres afin que la femme puisse aller travailler et coûte donc moins cher au *Welfare*.¹⁸⁴

¹⁸² R.D. LAING, *The Politics of the Family*, p. 102.

¹⁸³ M. VIDAL, “Chicanas Speak out”, JEN, p. 56, KOM, p. 57; HOL, p. 304; BAL, p. 310; *Time*, 20 décembre 1971, p. 24; ROB, p. 184; FRA, p. 24; L. GROSS, P. MACEWAN, “On Day Care”, BRI, p. 274.

¹⁸⁴ *Newsweek*, 11 janvier 1971; KOM, pp. 57-59; MAS, pp. 102-103.

Certaines usines ou syndicats ont ouvert des crèches (payantes): cela fait diminuer l'absentéisme des femmes et augmente leur productivité puisqu'elles n'ont plus le souci de leurs enfants. Et on en trouve aussi dans les supermarchés pour que la femme puisse mieux consommer.¹⁸⁵

Dans tous les cas, ce n'est pas le désir de la femme qui est pris en compte mais l'intérêt de l'économie. Aujourd'hui encore, on considère que la femme doit élever elle-même ses enfants et que le travail de la femme et les garderies sont des "maux nécessaires à la société".¹⁸⁶ De plus, de telles garderies ne sont guère que des dépotoirs sans aucun but éducatif.

À cette carence des pouvoirs publics, beaucoup de féministes ont répondu en créant elles-mêmes des garderies d'enfants où pères et mères participent. Ce n'est pas toujours facile mais il y a là une recherche intéressante du partage des responsabilités entre les sexes.

En novembre 1969, le *Congress to Unite Women* pose la revendication qui est devenue l'une des principales revendications actuelles: des garderies d'enfants ouvertes 24 heures sur 24. D'autres propositions ont été faites: le travail à mi-temps pour homme et femme afin que tous deux puissent s'occuper des enfants à part égale, ou alors un arrangement où les parents travailleraient six mois à tour de rôle, ou encore L. Cisler suggère que puisque les femmes portent les enfants neuf mois, les hommes s'en occupent les neuf mois suivants et ensuite la collectivité assumera la charge des enfants. Ce n'est quand même pas un projet très sérieux car être enceinte et s'occuper d'un nouveau-né** sont deux choses assez différentes.¹⁸⁷ Alice Rossi, quant à elle, suggère que les femmes assez âgées qui sont éloignées de leurs enfants et petits-enfants et qui voudraient travailler pourraient suivre des cours de recyclage sur l'élevage des enfants et garder des enfants à domicile. Il faudrait, bien sûr, que ce genre de travail soit mieux rémunéré qu'à l'heure actuelle. Ces femmes ont de l'expérience et la présence d'enfants leur manque dans la mesure où elles ont été élevées dans la tradition de la femme-mère et n'ont guère d'autres compétences.¹⁸⁸

Dans la plupart des manifestes, on trouve une clause concernant l'élevage des enfants. Ainsi le manifeste de la *Southern Female Rights Union*:

¹⁸⁵ L. GROSS, P. MACEWAN, *op. cit.*, BRI, p. 271; FRI, p. 360.

¹⁸⁶ L. GROSS, P. MACEWAN, *op. cit.*, BRI, p. 269.

¹⁸⁷ S. BROWNMILLER "Sisterhood is Powerful", STA, pp. 153-154; L. CISLER, *op. cit.*, MOR, p. 246; ROB, p. 184.

¹⁸⁸ A.S. ROSSI, *op. cit.*, GAR, pp. 146-148.

“We demand free, non-compulsory, public childcare. The public school must be extended to include all children from birth. Free and adequate care must be available on a full-time (24 hours every day of the year) basis for infants and children of all ages, regardless of parents’ income. All meals, medical and dental care, clothing and equipment must be available for the children in the schools, so that no child is deprived by their parents’ inadequate support. An equal number of females and males in all positions must staff the schools. Tracking and counseling, textbooks, games, equipment and instruction must be free of sexual (and racial) discrimination at all levels of public education.”¹⁸⁹

Les féministes ont mis sur pied, elles-mêmes, un certain nombre de crèches et garderies. Une telle expérience (bien qu’illégale) est intéressante à plusieurs niveaux. D’abord, cela libère la mère qui veut travailler ou simplement disposer de temps libre. Ensuite, cela stimule les enfants qui ont besoin de contact avec d’autres enfants et d’autres adultes et égalise les chances (le milieu familial compte moins). Les parents, quand ils adoptent le système de la coopérative, n’abandonnent pas la responsabilité à des experts mais participent eux-mêmes et discutent entre eux, au cours de réunions, de l’éducation des enfants. On essaie d’élever les enfants sans répression, de développer leur personnalité, leur créativité, leur sens social et collectif, d’éliminer les stéréotypes sexuels. Souvent, de telles discussions débouchent sur le problème de la libération des femmes et sur la politique en général. Souvent aussi, ces garderies sont devenues des centres d’échange, de troc de jouets, de vêtements, etc., ce qui contribue à freiner la consommation et à briser l’individualisme. D’apparence réformiste, ces garderies peuvent devenir assez contestataires et subversives. Mais tout ceci reste très lent et demande de la part des gens qui s’en occupent un certain sens de leur responsabilité collective. Il faut également du temps. Peu de femmes et d’hommes qui travaillent à plein temps sont disponibles pour s’occuper régulièrement des enfants et participer à la gestion d’un tel centre. Souvent leur contribution financière est donc calculée de façon inversement proportionnelle à leur participation.¹⁹⁰

Beaucoup de féministes (elles ne sont pas toutes d’accord là-dessus) demandent des garderies d’enfants publiques mais dans lesquelles l’éducation, la politique suivie ne soient définies que par les usagers car “there could be day care centers all over the country and no improvement in the position of women.”¹⁹¹

¹⁸⁹ TAN, p. 112.

¹⁹⁰ M. WEATHERS, STA, p. 164; R. BAXANDALL, “Cooperative Nurseries”, STA, pp. 217-223; L. GROSS, P. MACEWAN, *op. cit.*, BRI, pp. 268-275; H. SANDER, “Project Company Day-care”, ALT, p.229; HOL, pp. 306-308; BAL, pp. 304-307; MAS, p. 101; A.S. ROSSI, “Women in Science: Why so Few?”, EPS, p. 115; ROB, p. 183.

¹⁹¹ K.ELLIS “Politics of Day Care”, SAL, p. 224.

Les entreprises, les universités qui voudraient créer de tels centres ne devraient fournir qu'argent et locaux car les buts de l'*Establishment* en ce qui concerne l'élevage des enfants ne sont pas les mêmes que ceux des féministes, nous l'avons vu plus haut.¹⁹²

“Si le besoin de crèches est isolé des autres besoins, les femmes obtiendront des réformes limitées qui ne feront qu'ajouter l'exploitation publique à l'exploitation privée. Des crèches données par le gouvernement et l'industrie, cela signifie une éducation qui sert le jeu des hommes et non l'intérêt des femmes. Traquant et maintenant les femmes dans des emplois où elles seront exploitées, les crèches alors entraînent les enfants à être les travailleurs dociles et obéissants que le système réclame.”¹⁹³

Les féministes accordent aussi une grande importance au rôle que doivent jouer les hommes dans de tels centres, ce qui abolit la notion de “rôle” et rapproche les enfants des pères, et des hommes en général.¹⁹⁴ Il est important que les enfants soient en contact avec les deux sexes. De plus, beaucoup de pères pourraient trouver ce travail tout aussi créateur que celui qu'ils font pour gagner leur vie, sinon plus. Mais la loi exerce en fait une certaine discrimination contre les pères en ce domaine. Il n'existe pas de “congés de paternité”. Un homme ne peut pas prendre de congés pour soigner un enfant ou l'élever pendant un certain temps. À l'heure actuelle, quelques pères commencent à attaquer leurs employeurs devant les tribunaux à cause de cela, ce qui révèle un changement d'état d'esprit appréciable chez certains pères.¹⁹⁵ Mais beaucoup d'hommes manifestent quelques réticences à travailler dans une garderie d'enfants, notamment parce que les salaires sont trop bas. Et les préjugés subsistent: ce n'est pas là la place d'un homme, ce n'est pas un travail “viril”. Il n'en reste pas moins que beaucoup de garderies “sauvages” se sont établies sur les campus et dans les villes et beaucoup d'actions ont été menées pour obliger certaines entreprises à financer de tels centres. Il faut beaucoup de patience et parfois un peu de violence pour les obtenir.¹⁹⁶ Mais les garderies ne constituent que des solutions immédiates, dit S. Firestone:

“Day-care centers buy women off. They ease the immediate pressure without asking why that pressure is on *women*.”¹⁹⁷

Et certaines féministes voient plus loin dans le futur. S. Firestone envisage une société où femmes **et** enfants jouiraient d'une indépendance économique totale. Il n'est pas question de payer la femme pour son travail à la maison et avec les enfants car cela

¹⁹² L. GROSS, P. MACEWAN, *op. cit.*, BRI, p. 271.

¹⁹³ BAL, p. 311.

¹⁹⁴ L. GROSS, P. MACEWAN, *op. cit.*, pp. 268-275; *Ibid.*, TAN, pp. 199-207.

¹⁹⁵ *Time*, 14 mai 1973; *Ms.*, septembre 1973.

¹⁹⁶ HOL, pp. 307-315; *Everywoman*, 20 août 1971, p. 4.

¹⁹⁷ FIR, p. 233.

n'éliminerait pas les conséquences psychologiques et culturelles désastreuses de la division du travail et ne constituerait pas un changement dans le rôle de la femme. S. Firestone se place dans le cadre d'une société basée sur le "socialisme cybernétique" où presque tout travail serait supprimé parce que complètement automatisé. On pourrait alors, pour la première fois, avoir une répartition égale de la richesse et tous les individus seraient libres et égaux. Mais ceci est, hélas, du domaine du rêve ou de la science-fiction et apparaît peu vraisemblable.¹⁹⁸ Beaucoup plus réaliste est son idée selon laquelle les parents ne devraient pas avoir de relations exclusives avec leurs enfants mais tout le monde se sentirait concerné par tous les enfants.¹⁹⁹ Et elle n'est pas la seule de cet avis. Mary Lou Thompson pense que, dans l'avenir, les gens auront beaucoup moins d'enfants ou même pas du tout. Mais devront-ils pour cela être privés du contact avec les enfants? Elle cite le Dr R. Revelle, directeur du centre de recherches sur la population à Harvard:

"Our typical Anglo-Saxon Protestant attitude is that children are a kind of property. They are 'my children and belong to me'. If we could think of children as belonging to a larger group, to the neighbourhood or to the community so that all of us could share, so that everyone could share in the joy of having children, it might be that there wouldn't be this proprietary need for families to have three or four or more children."²⁰⁰

Et Isadora Duncan disait:

"How strong, egotistical, and ferocious a possession is Mother Love. I do not think it is very admirable. It would be infinitely more admirable to be able to love all children."²⁰¹

Car la seule condition requise pour avoir des enfants aujourd'hui c'est d'avoir un utérus et les enfants sont complètement à la merci de la famille dans laquelle le hasard les a fait naître.²⁰²

Un groupe de femmes de la *High School Student Union* va plus loin: dans l'avenir les enfants n'appartiendront pas à un couple. C'est le groupe, la communauté qui décidera d'avoir un enfant et assurera alors la responsabilité de l'élever, en groupe, comme une personne libérée.²⁰³ Cependant quelle est la place faite au désir de l'individu dans un tel système? Beaucoup préconisent aussi le développement de la reproduction artificielle.²⁰⁴

Tout cela est du domaine de la prophétie, du désir. Personne, même pas S. Firestone, ne pose le problème de savoir comment on peut arriver à une telle solution. Le problème

¹⁹⁸ FIR, pp. 233-237.

¹⁹⁹ FIR, p. 239.

²⁰⁰ THO, p. 202.

²⁰¹ NOTES 2, p. 118.

²⁰² R. MILLER, *op. cit.*, JEN, p. 88.

²⁰³ "Excerpts from the Diaries of all Oppressed Women", MOR, p. 374.

²⁰⁴ THE FEMINISTS, "A Political Organisation to Annihilate Sex Roles", NOTES 2, p. 117; FIR p. 264.

de la révolution (dont presque tout le monde reconnaît la nécessité) n'est pas posé ou alors est posé comme acquis, allant de soi. Mais personne ne l'envisage réellement et concrètement. Quel genre de révolution? Sur quels principes? Par quels moyens? Par qui et avec qui? Tout ceci reste trop vague et les solutions proposées (mises à part les crèches qui peuvent être obtenues sans révolution) si elles paraissent séduisantes, souffrent de ne pas être étayées par une analyse plus globale, plus complète de la société.

Citons pour conclure un poème de WITCH (ce qui signifiait en l'occurrence *Women Interested in Toppling Consumption Holidays*) qui reprend les idées essentielles des féministes sur le problème du mariage et de la maternité:

“Every year we set aside
a very special day
to remind you, Martyr Dear,
that *home* is where you stay.

Your family wants to thank you
for your martyrdom.
After all, without you
no *real* work would get done.

While hubby challenges the world
his wonders to perform
you cook his meals, clean his home
and keep his bedside warm.

Your children are your challenge
in them your dreams are sown.
You've given up your own life
and live for them alone.

Now look upon your daughter
will she too be enslaved
to a man, a home, and family
or can she still be saved?

This is your real challenge –
renounce your martyrdom!
Become a *liberated mother*
a woman, not a 'mom'.”²⁰⁵

²⁰⁵ WITCH, “Mother’s Day Incantation”, MOR, p. 550.

Chapitre 3

La femme et son corps

“Woman’s degradation is a man’s idea of his sexual rights.”

E.C. Stanton¹

“There is no wholly masculine man, no purely feminine woman.”

M. Fuller²

“I have an inalienable constitutional and natural right to love whom I may, to love as long or as short a period as I can, to change that love every day if I please.”

V. Woodhull³

“[The purpose of a girl in social life] is to get a fellow so he cannot keep his hands off you and then not let him touch you.”

C. P. Gilman⁴

“A woman is valued for her body. She can make babies, she can make beds, and she can be made.”

S.M.H. Garskof⁵

“From one end of the country to the other, women have been taught that their only power is horizontal.”

Marlene Nadle⁶

¹ RIE, p. 58.

² RIE, p. 101.

³ RIE, p. 146.

⁴ RIE, p. 167.

⁵ GAR, p. 5.

⁶ M. NADLE, "Prostitutes", STA, p. 51.

Les féministes du 19^{ème} siècle n'ont guère fait qu'effleurer le problème de la sexualité des femmes. Nous l'avons vu, la société était extrêmement puritaine. Par exemple, à la galerie d'art de Philadelphie, on organisait des visites séparées pour les femmes et les hommes car certaines statues de nus (d'ailleurs partiellement recouvertes de draperies) étaient considérées comme choquantes et susceptibles d'embarrasser les visiteurs dans un groupe mixte.⁷ L'acte sexuel pour les femmes était un devoir et la procréation était son but. Pour les hommes c'était bien différent. Le "double standard" régnait.⁸

Beaucoup de féministes connues se montraient très puritaines dans leur attitude envers la sexualité, notamment Charlotte P. Gilman qui considérait l'intérêt porté à la sexualité comme excessif et morbide. Cela venait en premier lieu, expliquait-elle, de ce que l'homme et la femme sont très différents dans notre société et, par la loi des contraires qui s'attirent, plus la différence est grande, plus l'attrait est grand. Et cela est nuisible.

"The human animal manifests an excess in sex-attraction which not only injures the race through its morbid action on the natural processes of reproduction, but which injures the happiness of the individual through its morbid reaction on his own desires."⁹

La femme est soumise aux passions de l'homme. La sexualité enchaîne la femme au foyer et à la famille. Donc elle ne devrait avoir pour but que la procréation et non pas la "récréation". C.P. Gilman allait à contre-courant de son époque, les années vingt, qui virent une libération sexuelle, et elle allait aussi contre Freud. La contraception lui paraissait une arme à double tranchant dans la mesure où l'on donnerait alors libre cours aux passions sexuelles. Elle envisageait une société où, les femmes prenant de l'importance, l'activité sexuelle serait réduite presque à néant.¹⁰ Elle se plaçait toujours dans un cadre assez restrictif: "Mere promiscuity, indulged from natural desire, is not in itself a vice."¹¹ Et elle considérait parfois la sexualité comme pathologique.

"[T]he present degree of sex impulse [...] is not a 'biological urge' but a pathological one, the demand of a function inflamed and misused for thousands of years."¹²

Isabella Beecher Hooker pensait aussi que la femme éprouve peu de désirs sexuels (en partie à cause de la peur d'une grossesse) alors que l'homme en a trop, et elle recommandait

⁷ PAC, p. 426.

⁸ MAS, pp. 37-39; HER, p. 42; LUN, pp. 270-271.

⁹ GIL, p. 31, pp. 28-32.

¹⁰ LUN, p. 462; ONE, p. 41, p. 95; GIL, p. xv-xvi; RIE, p. 172.

¹¹ LUN, p. 456.

¹² LUN, p. 462.

assez vivement la chasteté. Tout ceci est relié à la notion, courante au 19^{ème} siècle, de l'immoralité des hommes et de la supériorité morale des femmes. Cette étroitesse de vue contribua à aliéner la masse des femmes des féministes après 1920.¹³

E.C. Stanton, par contre, bien que prônant souvent la chasteté (comme moyen contraceptif) entretenait une vue moins étroite de la sexualité et s'exprimait franchement à ce sujet.

“Walt Whitman seems to understand everything in nature but women. In ‘There is a Woman Waiting for Me’, he speaks as if the female must be forced to the creative act, apparently ignorant of the great natural fact that a healthy woman has as much passion as a man, that she needs nothing stronger than the law of attraction to draw her to the male.”¹⁴

C'est une opinion très moderne, et allant à contre-courant des idées de son temps. Dans son journal intime, qu'elle commença soixante-cinq ans, elle écrit:

“[T]he first great work to be accomplished for woman is to revolutionize the dogma that sex is a crime.”¹⁵

Et elle condamnait les femmes qui associent moralité et chasteté, car cela ne faisait que prouver leur mentalité d'esclave. La chasteté n'a rien à voir avec la grandeur, ni chez l'homme, ni chez la femme.¹⁶

Bien sûr, à cette époque, V. Woodhull faisait figure de révolutionnaire en matière de sexualité. Elle croyait en la liberté sexuelle et n'avait pas peur d'exprimer ses opinions en public, notamment en déclarant: “I am a free lover”.¹⁷ Elle allait plus loin: la femme est l'esclave sexuelle de l'homme et la sexualité sans orgasme ou sans plaisir est nuisible. Elle se donnait un droit de liberté absolue en matière de relations sexuelles.

“I said in my Steinway Hall Speech, ‘I am a Free Lover...’ I will supplement this by saying now: That I will love whom I may; that I will love as long or as short a period as I can; that I will change this love when the conditions to which I have referred indicate that it ought to be changed; and that neither you nor any law you can make shall deter me. I hope everybody will understand just what sort of a Free Lover I am, and never have any more contention over it.”¹⁸

Un peu plus tard, Emma Goldman reprendra à peu près les mêmes idées. La sexualité pour elle était “as vital a factor in human life as food and air”¹⁹, et c'était une question

¹³ ONE, pp. 40-41; ONEI, p. 32.

¹⁴ M.A. B. OAKLEY, *E.C. Stanton*, p. 107.

¹⁵ SCH, p. 145.

¹⁶ ONEI, p. 23.

¹⁷ SCH, pp. 143-144.

¹⁸ V. WOODHULL, “The Elixir of Life”, SCH, pp. 152-154; A. KISNER, *The Lives and Writings of Notorious V. Woodhull and her Sister T. Claflin*, p. 56.

¹⁹ GOL, p. 225.

importante à ses yeux. La femme est exploitée sexuellement dans le mariage et doit, soit se passer de sexualité, soit se prostituer (dans le mariage ou en dehors).²⁰

Les idées sur la sexualité commencent à changer aux États-Unis après 1920, dans le bouleversement qui a suivi la seconde guerre mondiale. De plus, les théories de Freud se répandent aux États-Unis mais, si on crut qu'il prônait la liberté sexuelle, en fait il ne fit que renforcer le courant anti-féministe. Les femmes "ambitieuses" se virent accusées de souffrir d'un complexe de castration dont elles ne pouvaient se débarrasser que par la maternité. Le foyer restait le lieu où elles devaient s'épanouir. La réflexion féministe était trop embryonnaire sur ce sujet pour pouvoir contrecarrer la vulgarisation des idées de Freud, et les avertissements de C. P. Gilman sur la libération sexuelle étaient trop ambivalents pour avoir beaucoup d'effet. Pourtant, elle attaqua courageusement Freud et la psychanalyse.

"Another obstacle remaining before women is that resurgence of phallic worship set before us in the solemn phraseology of psychoanalysis. This pitifully narrow and morbid philosophy presumes to discuss sex from observation of humanity only."²¹

William O'Neill explique ainsi le problème tel qu'il se posait:

"Mrs. Gilman found it hard to believe that sex would stop being a snare for women simply because they were being told to enjoy it for a change. Subsequent events have confirmed her suspicions. Though they probably do get more fun out of sex than before, it is still used to keep women in their place. Freudianism was a more sophisticated way of saying that nature made women domestic. And it offered a soon-to-become fashionable explanation of what ailed dissatisfied women. If a woman was bored or frustrated, if she felt oppressed, it was not her social position but her sex life that was at fault. What unhappy women needed was not liberation but therapy. That this was damaging to many women, a point well understood in Mrs. Gilman's time, has only recently been discovered again."²²

Aujourd'hui Freud se trouve violemment attaqué par les féministes qui en font un des grands responsables de la perpétuation de l'oppression des femmes, non seulement dans la sexualité, mais aussi dans le mariage et la famille de par l'influence qu'il a eue sur la pensée américaine.²³

Les féministes reprochent à Freud, outre son manque de bases scientifiques, son incapacité à distinguer entre ce qui, dans la sexualité et la personnalité des femmes, provient de la culture et ce qui vient de la nature biologique de la femme.

"Freud did not accept his patient's symptoms as evidence of a justified dissatisfaction with the limiting circumstances imposed on them by society, but as

²⁰ A. SCHULMAN, "Emma Goldman, Feminist and Anarchist", *Women, a Journal of Liberation*, Spring 1970, p. 23.

²¹ LUN, p. 462.

²² GILM, p. xvii-xviii.

²³ MAS, pp. 80-81; FRI, pp. 94-116.

symptomatic of an independent and universal feminine tendency [...] Confronted with so much concrete evidence of the male's superior status, sensing on all sides the depreciation in which they are held, girls envy not the penis, but only what the penis gives one social pretensions to. Freud appears to have made a major and rather foolish confusion between biology and culture, anatomy and status. It is still more apparent that his audience found such a confusion serviceable."²⁴

La pensée de Freud prend racine dans la tradition juive, la Bible, Saint Thomas d'Aquin et l'idéologie de son époque. Elle n'est donc pas "objective", disent les féministes.²⁵ Plus spécifiquement, Freud considérait les femmes comme défectueuses en ce qu'il leur manquait un organe essentiel, le pénis, organe tellement important qu'elles souffraient depuis l'enfance du manque de cet organe. Leur complexe de castration les rendait névrosées, agressives. La maternité constitue une compensation à ce manque, surtout quand l'enfant est un garçon. À cela, Freud ajoutait que les femmes sont naturellement passives, narcissiques, masochistes.²⁶ Freud définit la femme de façon négative: c'est une définition par rapport à l'homme qui apparaît alors, en quelque sorte, comme "l'étalon" standard.

Importante également est la notion introduite par Freud sur l'orgasme féminin. Pour lui, l'enfant-fille possède une sexualité essentiellement clitoridienne. Pour parvenir à l'état d'adulte, elle doit effectuer un transfert du clitoris au vagin comme centre de plaisir (car il faut qu'elle devienne mère). Sinon, elle n'est pas féminine.²⁷ Eva Figes écrit:

"This is the reality principle taking over from the pleasure principle with a vengeance."²⁸

Il est d'ailleurs dangereux de ne rechercher que le plaisir, expliquent F. Lundberg et M.F. Farnham, les vulgarisateurs de Freud:

"The rule therefore is: The less a woman's desire to have children and the greater her desire to emulate the male in seeking a sense of personal value by objective exploit, the less will be her enjoyment of the sex act and the greater her general neuroticism. A woman who does not want children, who resigns herself to the indirect social prohibition on her, who accepts it as an advantage or who does not emotionally fully accept her children, invariably obtains reduced enjoyment from her sexuality. Reduced enjoyment is part of the entire complex. [...] Satisfactory sexuality, therefore, is linked for a woman with wanting and having children. [...] For the sex act is primarily concerned with having children."²⁹

Eva Figes continue:

²⁴ MIL, p. 179, p. 187.

²⁵ N. SHAINNESS, "A Psychiatrist's View", MOR, p. 232; A.S. ROSSI, "Sex Equality", THO, p. 68.

²⁶ N. SHAINNESS, *op. cit.*, MOR, pp. 234-235.

²⁷ LUN, pp. 266-267.

²⁸ FIG, p. 153.

²⁹ LUN, p. 265, p. 271.

“But Freudian feminine psychology with its emphasis on female passivity in general and exclusively vaginal excitation in particular, must have caused more frigidity than it ever cured.”³⁰

Il est de fait, dit Ruth Herschberger, que l’orgasme masculin (éjaculation) est nécessaire à la procréation, mais pas l’orgasme féminin.³¹

Cette vision de l’orgasme prévalut longtemps. Puis vinrent les découvertes de Masters et Johnson qui montrèrent que le clitoris est le seul organe du corps humain dont l’unique but soit le plaisir, qu’il n’y a pas de différence physiologique entre orgasme vaginal et orgasme clitoridien, et que la faculté d’orgasme des femmes est infinie.³²

Anne Koedt écrivit en 1970 un article considéré comme l’un des textes de base du mouvement de libération des femmes, un classique: “The Myth of the Vaginal Orgasm”. Physiologiquement, explique-t-elle, le clitoris est un organe hypersensible alors que le vagin l’est très peu ou pas du tout. Par exemple, une femme peut porter un diaphragme ou un tampon périodique sans le sentir, et même subir une intervention chirurgicale à cet endroit sans anesthésie.³³

Donc, la “frigidité” des femmes ne vient pas de leur refoulement (les hommes sont refoulés aussi mais sont moins “frigides”) mais d’une fausse conception de la sexualité.

“All this leads to some interesting questions about conventional sex and our role in it. Men have orgasm essentially by friction with the vagina, not the clitoris, which is external and not able to cause friction the way penetration does. Women have thus been defined sexually in terms of what pleases men; our own biology has not been properly analyzed. Instead, we are fed the myth of the liberated woman and her vaginal orgasm, an orgasm which in fact does not exist.[...] It is important to emphasize that Freud didn’t base his theory upon a study of the woman’s anatomy, but rather upon his assumptions of women as an inferior appendage to the man, and her consequent social and psychological role.”³⁴

Les femmes qui n’arrivaient pas à atteindre l’orgasme vaginal couraient chez le psychiatre ce qui produisait l’effet suivant:

“Psycho-analysis, whatever individual therapists may say, does tend to encourage conformity which may amount to something like brainwashing. If you are unhappy, the tendency is not to look at your situation and change that, you look within yourself and try to adapt yourself to the situation.”³⁵

³⁰ FIG, p. 158.

³¹ HER, p. 77.

³² A.S. ROSSI, *op. cit.*, THO, p. 68; M.J. SHERFEY, “A Theory on Female Sexuality”, MOR, pp. 227-228; L. CISLER, “Unfinished Business: Birth Control and Women’s Liberation”, MOR, p. 254.

³³ A. SCHULMAN, “Organs and Orgasms”, GOR, p. 294.

³⁴ A. KOEDT, “The Myth of the Vaginal Orgasm”, pp. 1-2.

³⁵ FIG, p. 160.

Beaucoup de femmes pensent éprouver un orgasme vaginal (les femmes connaissent mal leur anatomie) ou font semblant de l'éprouver afin de plaire à l'homme, de lui être agréable, ou de se débarrasser au plus vite d'une corvée. Cela provient des fausses conceptions de la sexualité qui nous sont imposées, dit Margaret Mead.

“[There/is a] doctrine that women should have climaxes just like men, and they should get them not by learned responsiveness, but from the simple act of copulation. If they did not they were voted as frigid by a psychiatry in which a European male version of sex differences was very influential.”³⁶

Tout ceci constitue une menace pour l'homme. Si la femme refuse la relation sexuelle “normale” parce que peu satisfaisante, quel rôle peut-il jouer hormis celui de reproducteur? Et bien sûr la conséquence logique c'est que l'homosexualité (ou la masturbation) peut être une forme beaucoup plus satisfaisante de sexualité pour les femmes, offrant de surcroît l'avantage d'établir des relations plus humaines entre les deux partenaires. Les hommes risquent alors de perdre beaucoup de leur pouvoir et de leur prestige si les femmes ne dépendent plus d'eux pour obtenir une satisfaction sexuelle.³⁷

Souvent, on a essayé de supprimer le clitoris chez les femmes, soit par voie chirurgicale, soit en employant de petites ceintures de chasteté, soit encore en en réduisant le volume à l'aide de produits chimiques.³⁸ Ruth Herschberger dénonce le sort fait au clitoris:

“It was quite a feat of nature to grant the small clitoris the same number of nerves as the penis. It was an even more incredible feat that society should actually have convinced the possessors of this organ that it was sexually inferior to the penis.”³⁹

Mais cette situation n'est pas gratuite:

“The definition of normal feminine sexuality as vaginal, was a part of keeping women down, of making them sexually, as well as economically, socially and politically subservient.”⁴⁰

Beaucoup de féministes émettent la théorie selon laquelle la femme primitive jouissait d'une sexualité incontrôlable, insatiable, mais qu'elle a été subjuguée, canalisée dans la famille, afin d'assurer la transmission de la propriété.⁴¹ Aujourd'hui, les femmes réclament à nouveau le droit à l'orgasme:

“[T]he twentieth century being what it is, the combination of resexualized bodies and an ambiance of equality, there developed a veritable cult of orgasm. Women came to expect, even demand, sexual gratification on equal terms. It became practically a civil right.”⁴²

³⁶ MEA, p. 219.

³⁷ A. KOEDT, *op. cit.*

³⁸ *Ibid.*, pp. 4-5; A. SCHULMAN, *op. cit.*, in GOR, p. 300.

³⁹ HER, pp. 32-33.

⁴⁰ S. LYDON, “The Politics of Orgasm”, MOR, p. 201.

⁴¹ M.J. SHERFEY, *op. cit.*, MOR, p. 225.

⁴² J. BERNARD, “What do you Mean ‘the Sexes?’”, EPS, p. 46.

À partir de là, se pose tout le problème de la libération sexuelle et même de la révolution sexuelle.

On parle beaucoup à l'heure actuelle de révolution sexuelle, dans la mesure où l'on redécouvre que les femmes ne sont pas des êtres asexués ou frigides, mais qu'au contraire leur sexualité a été refoulée.⁴³

Mais les féministes se montrent méfiantes à cet égard. Qu'entend-on par révolution sexuelle? S'il s'agit de relations sexuelles hors du mariage, cela ne change rien fondamentalement aux rapports de domination/oppression entre hommes et femmes. La femme reste objet.⁴⁴ La révolution sexuelle ne profite qu'aux hommes, disent certaines. Les femmes deviennent plus "faciles" donc le "marché" s'étend pour les hommes et la femme "non libérée" se fait traiter de tous les noms, se voit rejetée, méprisée. Une oppression en remplace une autre. La femme se trouve toujours exploitée dans la relation sexuelle, sans aucune compensation; le mariage après tout procurait à beaucoup de femmes une certaine sécurité matérielle et un statut social.⁴⁵ L'effet le plus visible de la libération sexuelle a été jusque-là l'exploitation grandissante de la femme-objet, dans la publicité notamment et le développement considérable de la pornographie.⁴⁶

Un groupe de femmes explique:

"The sexual revolution – liberated orgasmic women, groupies, communal love-making, homosexuality – has made us feel that we must be able to have sex with impunity, without anxiety, under any conditions and with anyone or we're uptight freaks. These alienating, inhuman expectations are no less destructive or degrading than the Victorian puritanism we all so proudly rejected."⁴⁷

Et Robin Morgan, dans sa lettre de rupture avec la nouvelle gauche, écrivait:

"Goodbye to Hip Culture and the so-called Sexual Revolution which has functioned toward woman's freedom as did the Reconstruction toward former slaves – reinstated oppression by another name."⁴⁸

Pourquoi cette importance accordée à la sexualité aujourd'hui? David Boroff, professeur à l'université de New York, écrit:

⁴³ HER, p. 12.

⁴⁴ T.M., p. 919.

⁴⁵ FIR, pp. 160-161.

⁴⁶ B. STONE, *Sisterhood is Powerful*, p. 5.

⁴⁷ *Our Bodies, Ourselves*, p. 23.

⁴⁸ R. MORGAN, "Goodbye to all that", ROS, p. 244.

“Sex is the last area of adventure in the quasi welfare state in which we now live.”⁴⁹

Quelques féministes émettent des opinions semblables. Pour Elizabeth Janeway, l'importance accordée à la sexualité aujourd'hui traduit un manque: manque d'émotions fortes, manque de vie communautaire, manque de foi. Le plaisir de l'effort physique, de la vie communautaire ayant disparu, il se produit un phénomène d'individualisation. Notre conception de la sexualité provient d'une tradition romantique qui déclare que la passion est le sommet des expériences émotionnelles. Le plaisir sexuel se présente comme une sorte d'expérience mystique. On se débarrasse des doutes et des problèmes de la vie courante par ce biais-là. La sexualité se trouve investie d'un statut quasi mystique, en dehors de la société. Cette conception romantique s'oppose à la tradition classique qui pense qu'il est dangereux de négliger la raison et le sens des proportions et qu'il ne faut pas trop investir dans l'émotionnel.⁵⁰ S. Firestone offre une analyse semblable. L'érotisme est une des principales composantes du romantisme. Aujourd'hui, l'isolement des individus produit un manque et par conséquent un besoin d'affection physique. La relation sexuelle se présente comme la seule façon de satisfaire ce besoin.

“[E]roticism is the concentration of sexuality [...] signifying the displacement of other social/affection needs onto sex [...] Virility and sexual performance become confused with social worth.”⁵¹

Et Dana Denmore ajoute:

“Most of what passes for sex need is need for attention, affection, ego gratification, security, self-expression, to win a man or conquer a woman to prove something to somebody. Sex is very rarely about sex.”⁵²

Mais la relation sexuelle homme/femme est une relation de “sexploitation”⁵³ et non de libération. La révolution sexuelle est trop souvent considérée comme une fin en soi.

“What the ‘Sexual Revolution’ has actually done is to establish a new bartering system, on the premise that one kind of freedom can only be won at the sacrifice of another; fulfillment ‘as a woman’ (orgasm, childbearing, motherhood,) is made from fulfillment as a person.”⁵⁴

La révolution sexuelle a une fonction contre-révolutionnaire: la femme est définie en fonction de son corps, de la jouissance qu'elle peut en tirer mais cela au détriment de toute sorte d'autres plaisirs possibles. Contrôler son propre corps cela ne signifie pas simplement

⁴⁹ PAC, p. 65.

⁵⁰ E. JANEWAY, *Man's World, Woman's Place*, p. 219, pp. 269-270.

⁵¹ FIR, pp. 166-167.

⁵² D. DENSMORE, “On the Temptation to be a Beautiful Object”, SAL, p. 203.

⁵³ FIR, p. 128.

⁵⁴ “I am furious (female)”, GAR, p. 186.

une liberté totale des relations sexuelles. La femme étant définie uniquement par ses caractéristiques physiques, il faut étendre la définition: contrôler son corps doit signifier contrôler son destin.⁵⁵

Pour Ti-Grace Atkinson, la relation sexuelle est une institution politique qui garde les femmes dépendantes, soumises à l'homme.⁵⁶ Beverley Jones explique en quoi la relation sexuelle exploite la femme:

“Ever heard the expression ‘A woman loves the man who satisfies her’? Some men find that delusion very comforting. A couple of screws and the slate is wiped clean. Who needs to pay for servants or buy his wife a washing machine when he has a cock?”⁵⁷

Prôner la révolution sexuelle, rejeter le rôle passif de la femme dans la relation hétérosexuelle, cela apparaît à beaucoup comme un danger. Qu'advient-il alors de la “féminité”, cette valeur si chèrement prisée?

“[W]omen are praised for being ‘feminine’ which is another example of mythic illogic. Why should anyone be praised for being what she is supposed to be by nature?”⁵⁸

Qu'entend-on traditionnellement par “féminité” et qu'en pensent les féministes? Une femme féminine est traditionnellement douée de certaines “qualités”: émotivité, illogisme, intuition, délicatesse. Ces qualités (qui sont considérées comme des défauts chez les hommes) la rendent belle. On pensait au 19^{ème} siècle que si les femmes votaient elles deviendraient “masculines”, donc laides!⁵⁹ En bref, une femme est féminine quand elle ne sort pas de son rôle traditionnel.⁶⁰

C.P. Gilman cite (et critique) une telle définition de la féminité.

“The glory of woman [...] lies in ‘her power of attraction, in her capacity for motherhood, and in her unswerving allegiance to the ethics which are special to her sex’.”⁶¹

E.C. Stanton s'élevait contre l'idée selon laquelle être féminine c'était plaire à l'homme.

“My friends, what is man's idea of womanliness? It is to have a manner which pleases him – quiet, deferential, submissive, approaching him as a subject does a master. He wants no self-assertion on our part, no defiance...”⁶²

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 188-189.

⁵⁶ T.G. ATKINSON, “The Institution of Sexual Intercourse”, *NOTES* 2, pp. 42-47.

⁵⁷ B. JONES, “The dynamics of Marriage and Motherhood”, *MOR*, p. 54.

⁵⁸ E. JANEWAY, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁹ KRAD, p. 18, p. 35, pp. 107-108; E.J. DINGWALL, *The American Woman*, p. 65.

⁶⁰ T. VEBLEN, *The Theory of the Leisure Class*, p. 230.

⁶¹ C.P. GILMAN, “Are Women Human Beings?”, *KRA*, p. 327.

⁶² E.C. STANTON, “Womanliness”, *SCH*, p. 155.

La femme féminine était, depuis la lettre pastorale, une femme-lierre, une femme qui a besoin d'un support, d'un tuteur, qui ne doit compter que sur ses charmes pour attraper un mari qui l'entretiendra.⁶³

Kate Millet rejoint E.C. Stanton dans sa définition-critique de la féminité:

“[A] delight in docility and a large appetite for masculine dominance.”⁶⁴

La féminité infantilise les femmes, dit S. Sontag:

“[O]n se complaît à vouloir que [les femmes] se conduisent en ‘femmes’ alors que cette ‘féminité’ ne se définit que par une façon d’être enfantine, irresponsable, bref à ne jamais faire preuve d’égalité.”⁶⁵

Une adolescente explique ce qu’est pour elle la féminité en l’opposant à la conception traditionnelle:

“I used to think femininity was frills and lace and being sweet and quiet. Now I guess it is just that you are physically and biologically a woman. And the same for masculinity. I used to think it meant aggressive and strong. Now I think it’s just the biological definition.”⁶⁶

Nul ne saurait nier qu’il existe des différences anatomiques et physiologiques entre les sexes. Mais il faut se méfier des “normes”. Ruth Herschberger explique très clairement qu’au lieu de considérer une caractéristique comme féminine ou masculine, parce qu’une majorité d’un sexe la possède, il faut étudier les interférences et l’on s’aperçoit alors qu’hommes et femmes ont beaucoup plus de caractéristiques communes que différentes. Seule la culture attribue à un sexe ou à l’autre certaines caractéristiques et introduit des stéréotypes. Il n’existe pas de normalité en ce qui concerne la plupart des caractères physiques, autres que sexuels.⁶⁷

Le problème se pose quand, à partir de caractéristiques physiques, on attribue aux femmes certaines fonctions ou certains comportements, ou plutôt, quand on se sert de ces caractéristiques pour maintenir la femme dans un rôle que la société veut qu’elle occupe. Par exemple, on a souvent parlé de la faiblesse physique des femmes pour expliquer qu’elles doivent rester à la maison. Mais S. Truth, en 1851, avec son discours célèbre “Ain’t I a woman?” trouve en 1912 un écho chez Rose Schneiderman, militante syndicaliste pour réfuter cet argument.

“We have women working in the foundries, stripped to the waist, if you please, because of the heat. Yet the Senator says nothing about these women losing their charm. They have got to retain their charm and delicacy, and work in the foundries. Of course you know the reason they are employed in foundries is that

⁶³ MYR, p. 18.

⁶⁴ MIL, p. 57.

⁶⁵ T.M., p. 908.

⁶⁶ KOM, p. 16.

⁶⁷ HER, pp. 1-3.

they are cheaper and work longer hours than men. Women in the laundries, for instance, stand for thirteen or fourteen hours in the terrible steam and heat with their hands in hot starch. Surely these women won't lose any more of their beauty and charm by putting a ballot in a ballot box once a year than they are likely to lose standing in foundries or laundries all year round.”⁶⁸

En effet, quand le capital a besoin de main-d'œuvre féminine, il se préoccupe peu de ses “faibles forces” ou de ses devoirs maternels ou de sa beauté. Cela n'a alors plus d'importance, ce qui prouve que la féminité n'est pas une réalité concrète. Une ouvrière reste une femme. Mais quand il ne s'agit pas de travail physique, une femme qui croit en la féminité aura des scrupules à entrer en concurrence avec un homme car il faudra alors qu'elle adopte des caractéristiques dites masculines, comme l'agressivité. Elle va donc perdre sa féminité qui implique la douceur, l'effacement. Faire du sport pour une femme est considéré comme masculin.⁶⁹ À l'inverse, si un homme montre des caractéristiques “féminines”, on l'insulte: on le traite de “fille” ou d'homosexuel. Le mot “féminité” est donc à double tranchant. Il apparaît comme un terme assez péjoratif pour des féministes car il est équivalent de soumission, passivité. Certaines femmes voient la féminité de façon quelque peu différente. S. Chisholm, par exemple, pense que certaines qualités ont été développées chez les femmes du fait de leur oppression: la patience, la tolérance, la persévérance. Et ces caractéristiques que l'on considère comme féminines doivent être conservées: elles permettraient un nouveau genre de “leadership” et devraient s'étendre aux hommes afin d'obtenir une société plus humaine. C'est aussi le point de vue de Marcuse.⁷⁰

Les vêtements sont un reflet de la “féminité”. Très tôt, les féministes sont parties en guerre contre les vêtements féminins, notamment avec l'adoption passagère du *bloomer*. Pour C.P. Gilman, les vêtements à la mode, les ornements, représentaient un symbole de la soumission de la femme.⁷¹ Et déjà en 1779, Constantia (de son vrai nom Judith Sargent Stevens Murray) écrivait:

“[W]e have from early youth been adorned with ribbons, and other gewgaws, dressed out like the ancient victims previous to a sacrifice [...]”⁷²

Et Hannah Mather Crocker, qui dénonçait la coquetterie du point de vue moral, ajoutait cependant:

⁶⁸ FLE, pp. 258-259.

⁶⁹ L.M. ALCOTT, *Good Wives*, p. 17; *Everywoman*, 20 août 1971, p. 2.

⁷⁰ S. CHISHOLM, “Women Must Rebel”, THO, pp. 213-216; *Le Monde*, 10 mai 1974, p. 23; *Libération*, 15 mai 1974.

⁷¹ RIE, p. 170.

⁷² CONSTANTIA, “On the Equality of the Sexes”, KRA, p. 35.

“[C]ultivate the mind, and trifling in dress will soon appear in its true colours.”⁷³

Sarah M. Grimké était du même avis: les hommes encouragent la coquetterie des femmes.

“[Men] know that so long as we submit to be dressed like dolls, we never can rise to the stations of duty and usefulness from which they desire to exclude us; and they are willing to grant us paltry indulgences, which forward their own design of keeping us out of our appropriate sphere, while they deprive us of essential rights.”⁷⁴

E.C. Stanton émettait la même opinion: elle comparait la relation entre les vêtements et la dégradation de la femme américaine à la relation entre les pieds bandés et la dégradation de la femme chinoise, ou encore à la relation entre les ornements de la femme de harem et sa dégradation. Les femmes s’habillent de façon contraire à la raison et à la religion.⁷⁵ Les femmes s’habillent pour plaire aux hommes, ajoutait T.C. Claflin, car elles n’ont d’autre but dans la vie que le mariage.⁷⁶ Et les femmes s’abusent elles-mêmes si elles pensent qu’elles choisissent vraiment leurs vêtements, écrit une lectrice de *Ms.*:

“It’s we who suffer from conformity in the idea that we can express our personalities by what we wear. This is an idea created by the clothing manufacturers. We disguise our conformity in clothes.”⁷⁷

L’agitation autour du *bloomer* marqua le début de la révolte des femmes contre des vêtements incommodes, contraignants, restreignant leur activité.

Mary Walker écrivait:

“Catch Edison and constrict him inside a wasp waistcoat, and be sure you’ll get no more inventions; bind a bustle around Bismarck, and farewell to German unity; coerce Robert Browning into corsets, and you’ll have no more epics; put Parnell into petticoats, and Home Rule is a lost cause.”

M. Walker prit goût aux vêtements masculins pendant la Guerre Civile où elle fut infirmière et elle continua à en porter par la suite. Elle se fit arrêter si souvent que ses amis durent faire passer une loi spéciale au Congrès pour lui permettre de s’habiller comme elle voulait.⁷⁸

Mais il fallut longtemps pour que les femmes puissent porter des vêtements plus “libérateurs”. Une prophétie faite au congrès de Worcester en 1850 s’avéra tristement fausse:

⁷³ H.M. CROCKER, “Observations on the Real Rights of Women”, KRA, p. 41.

⁷⁴ S.M. GRIMKÉ, “Dress of Women”, KRA, p. 123.

⁷⁵ “Correspondence between Gerrit Smith and E.C. Stanton”, KRA, p. 127.

⁷⁶ T.C. CLAFLIN, “Constitutional Equality: a Right of Woman”, KRA, p. 131.

⁷⁷ *Ms.*, mai 1974, pp. 4-6.

⁷⁸ *Everywoman*, 28 mai 1971, p. 11; JENS, p. 172.

“In ten years’ time male attire will be generally worn by the women of most civilized countries, and it will precede the consummation of many great measures which are deemed to be of paramount importance.”⁷⁹

Il ne fallut pas dix ans mais presque un siècle pour que le port du pantalon soit généralement admis pour les femmes. Et encore! Nous avons vu la réaction de Nixon devant une journaliste en pantalon. En octobre 1973, les juges de la Cour Suprême refusèrent qu’une avocate vienne témoigner devant eux en pantalon.⁸⁰ Dans beaucoup de bureaux, les employeurs exigent que les femmes travaillent en robe, même si elles ne sont pas en contact avec le public. Mais ces derniers bastions commencent à tomber.

Pourtant, il paraît superflu à l’heure actuelle de vanter l’effet “libérateur” du pantalon. Une adolescente écrit:

“Since I began wearing pants, I have discovered two things: 1) I feel more equal with boys, and 2) I no longer have to worry as to how my legs are placed and all that bullshit as I had to when I wore skirts. I no longer feel myself fighting other girls for the attention of boys, and am generally much more at ease with the world.”⁸¹

Mais la mode continue à faire porter aux femmes qui se veulent “féminines” (aux yeux des hommes) ou pour qui c’est une obligation dans leur travail, des vêtements inconfortables et ridicules. L’héroïne d’un roman déclare:

“Women’s clothes aren’t meant to be merely uncomfortable – they’re meant to be disabling. High heels, tight skirts, girdles – they’re immobilizing. They’re supposed to handicap us. So the clumsiest male can feel like an athlete by comparison. It’s part of the whole fiction of female inferiority. And that’s why slips show. They’re made defective on purpose, so we can excuse ourselves for repairs. And they keep changing the style to make us seem frivolous. Men design the styles you know.”⁸²

À l’heure actuelle, le développement des vêtements “unisexe” semble nous permettre d’espérer que bientôt ce problème ne se posera plus.

La “femme féminine” devient vite femme-objet. La femme cesse d’être sujet pour devenir un jouet entre les mains des hommes puisque par l’homme seulement elle peut acquérir une identité (essentiellement dans le mariage). S. Grimké décrit une femme objet:

“Fashionable women regard themselves, and are regarded by men, as pretty toys or as mere instruments of pleasure; and the vacuity of mind, the heartlessness, the frivolity which is the necessary result of this false and debasing estimate of

⁷⁹ LUN, p. 453.

⁸⁰ *Time*, 10 décembre 1973, p. 55.

⁸¹ C. DVORKIN, “The Suburban Scene”, MOR, p. 364.

⁸² M.S. KAUFMAN, *Thy Daughter’s Nakedness*, p. 89.

women, can only be fully understood by those who have mingled in the folly and wickedness of fashionable life.”⁸³

Et Dana Densmore écrit:

“A feast for the eyes, and not for the mind. That beautiful object is just an object; a work of art, to look at, not to know, total appearance, bearing no personality or will. To the extent that one is caught up in the beauty of it, one perceives object and not person.”⁸⁴

Plus la femme est belle, plus elle aura de chance sur le marché du mariage

“Men have so structured our society that the most beautiful women, like all other valuable property, can go to the highest bidder.”⁸⁵

On demande à la femme d’être belle car on s’adresse à son corps et non à sa tête. Son corps seul a une valeur en tant qu’objet sexuel puis en tant qu’appareil reproducteur et force de travail au foyer. Mais la femme n’est pas censée posséder un cerveau. Une femme “laide” par contre peut être remarquée pour son intelligence.

“[B]eing ugly has its advantages. At least [men] will not be lulled into hypnotic admiration with you as a beautiful object.

You will be a constant gadfly, shattering their preconceived notions. At least they cannot say ‘You’re too pretty to be smart’. They will have to say ‘You had better be smart because you’re certainly not pretty’. This is certainly a healthier situation for an individual who wishes to be more than a passive object.”⁸⁶

Les femmes ont longtemps été victimes, mais aussi complices, de ce mythe de la beauté.

La femme n’a pas besoin d’être intelligente si elle est belle:

“[W]hen a woman is appointed a judge, we sometimes see the exclamation, ‘She’s pretty too!’ When a good-looking man is appointed a judge, the press rarely exclaims, ‘He’s handsome too!’ Men are astonished by the combination of beauty and brains in a woman because they really cannot understand why a good-looking woman should have brains. What does she need them for?”⁸⁷

On présente aux femmes un idéal de beauté, variable selon les époques, et toutes doivent essayer d’y ressembler le plus possible. Mais, pour cela, les femmes se mutilent, s’abîment la santé avec des régimes ridicules, des traitements esthétiques, des vêtements inconfortables, un maquillage nocif. Toutes doivent ressembler au même modèle mais cependant rester elles-mêmes, garder leur personnalité. Quel travail! Même si le résultat n’est pas toujours brillant, un phénomène politique se produit: les femmes se mettent à se ressembler par leur forme de pensée puisqu’elles poursuivent toutes le même but.⁸⁸

⁸³ S.M. GRIMKÉ, “Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Woman”, SCH, p. 44.

⁸⁴ D. DENSMORE, *op. cit.*, STA, p. 14.

⁸⁵ U. STANNARD, “The mask of Beauty”, GOR, pp. 194-195.

⁸⁶ D. DENSMORE, *op.cit.*, STA, p. 14.

⁸⁷ U. STANNARD, *op. cit.*, GOR, p. 198.

⁸⁸ FIR, pp. 171-172.

Toute femme se doit et doit aux hommes d'être belle, et si elle n'est pas belle naturellement, elle doit faire quelque chose pour changer cette situation: changer de coiffure, changer de nez, perdre vingt kilos... ou alors elle n'est pas féminine.

“If you are truly ugly it is always an offense against your role as woman. You can never be truly feminine, womanly. Always an affront to men and women both, trapped as they are in the myth of feminine beauty.”⁸⁹

Lorsque la mode était aux tailles de guêpe, Anna Held alla jusqu'à se faire enlever une côte pour mettre un corset plus serré et avoir la taille plus mince. Plus récemment, dans les années cinquante, beaucoup de femmes se firent amputer d'un doigt de pied afin de rentrer dans des chaussures pointues.⁹⁰ Les sœurs de Cendrillon ont fait école! C'est depuis l'enfance qu'on inculque à la petite fille l'idée qu'elle doit être belle.

“The culture discourages women from achieving the kind of glory that does last, the glory that results from using one's mind. The little boy is asked what he's *going to become* when he grows up; the little girl is told she *is* pretty. A girl's potential is only physical. Like an animal, she is expected to create only with her body, not her mind.”⁹¹

Cette importance accordée au physique de la femme l'infantilise: pendant qu'elle s'occupe de son corps, elle ne s'occupe pas de son esprit, ou de faire quelque chose de positif de sa vie.⁹² Elle reste ainsi soumise à l'homme et au système.

De plus, la femme-objet constitue un rouage important du système capitaliste car non seulement elle achète, mais aussi elle fait vendre.

Les Américaines achètent deux millions de tubes de produits de beauté chaque semaine, la plupart de ces produits étant non seulement inefficaces, mais souvent nocifs et elles passent en moyenne deux heures par jour à se “rendre belles”.⁹³

“A pretty girl in this society
Is judged by looks alone
What you see on her face
Is often the waste
Of chemicals developed for the war.”⁹⁴

Les femmes ne deviennent pas plus belles pour autant, mais elles enrichissent certains hommes.

“– Black is beautiful –
Black men are beautiful like white men. Black women, like white women, are not:
because they have to use artificial means to attain beauty (cosmetics, shaving their

⁸⁹ B. WARRIOR, “Man as an Obsolete Life Form”, STA, p. 46.

⁹⁰ JENS, p. 174.

⁹¹ U. STANNARD, *op. cit.*, pp. 196-197.

⁹² *Ibid.*, p. 202.

⁹³ L. WELLS, *American Women: their Use and Abuse*, p. 11; ROB, p. 66.

⁹⁴ MOR, p. 554.

hair, clothes that wear you instead of you wearing them...). Besides that, it's easier for men to relate to you as an object if you make up and look like one. Make up and fashions are dehumanizing women and making men rich (you will note that a majority of top fashion designers and hair stylists are men). And fashion changes constantly. I admit the term has been very good for the blacks as a race, but you can see how whitey and other capitalists will use this to their advantage."⁹⁵

La société demande aux femmes d'être belles ce qui engendre chez elles un sentiment d'insécurité car c'est là une chose impossible, surtout chez les femmes des minorités ethniques qui ne peuvent pas se conformer à l'idéal de beauté anglo-saxon. Les femmes noires dépensent (moins aujourd'hui avec la naissance du slogan "Black is beautiful") des fortunes en crèmes blanchissantes et en produits pour décrêper les cheveux. L'industrie de la mode et des cosmétiques profite de cette vulnérabilité pour encourager les femmes à acheter leurs produits afin de compenser leurs "défauts" physiques. Mais dès qu'un problème semble réglé, un autre surgit ou alors la mode change: un jour on ne peut être belle sans de longs cils (il faut donc acheter des faux cils), le lendemain il faut avoir l'air "naturel" pour être acceptable donc acheter des produits de maquillage "naturels".⁹⁶

La femme ne doit pas seulement être belle, elle doit aussi être jeune, ou alors elle n'offre plus d'intérêt pour personne, ni pour les hommes, ni pour le marché de la consommation (qui ne s'est pas encore occupé d'elle).⁹⁷

La publicité se sert abondamment de la femme-objet, la femme sans tête, la femme-corps. On la présente avec n'importe quel produit. Elle sert à faire vendre des voitures, des cigarettes, des postes de télévision. Une publicité pour calculatrices montrait que celles-ci étaient d'un emploi si facile que même une femme pouvait s'en servir. La légende disait:

"Our new line of calculators goes through its final ordeal. The dumb blonde test."⁹⁸

Ou encore une réclame pour les stylos Parker montrait une adolescente étendue sur son lit, l'air perplexe. On pouvait lire en commentaire:

"You might as well give her a gorgeous pen to keep her checkbook unbalanced with."⁹⁹

On peut qualifier la couverture de certains best-sellers de "breast-sellers", dit Eric John Dingwall car, quel que soit le sujet du livre, la couverture montre le plus souvent une femme aux formes voluptueuses.¹⁰⁰

⁹⁵ J. CHOSA, "Indian Woman Speaks to Sisters", *Everywoman*, 22 janvier 1971, p. 16.

⁹⁶ "Beauty", *BLA*, p. 59.

⁹⁷ Z. MOSS, "It Hurts to Be Alive and Obsolete: The Ageing Woman", *MOR*, pp. 170-172.

⁹⁸ *KOM*, p. 184.

⁹⁹ *KOM*, pp. 184-185.

¹⁰⁰ E.J. DINGWALL, *op. cit.*, p. 25.

Ce n'est pas la publicité qui a créé l'image de la femme objet, mais elle ne fait que renforcer quelque chose qui existe déjà; elle confirme tous les stéréotypes existants sur le rôle des hommes et des femmes dans la société et elle les perpétue, les érige en vérité éternelle.¹⁰¹ Mais en plus, par la publicité, la femme devient produit et finit par se croire produit.

“A woman is supposed to be a *body*, not a *person* – a decorated body. If she can successfully manage that transformation then she can market herself – for a man . The commercial creates commercialized people in its own image; and the marketed commodities create people who think of themselves as marketable commodities.”¹⁰²

D'ailleurs, maintenant, quand on est un homme d'affaires en voyage, on peut “louer” une jolie fille pour dix dollars l'heure ou cent dollars la journée, pour se faire accompagner et envier, augmenter son prestige. Et il est fréquent également de louer une partenaire dans un *escort service* pour la soirée. Ce n'est pas encore de la prostitution, c'est de la parade: on exhibe une femme comme on arbore une belle cravate.¹⁰³

En réaction contre la publicité sexiste, la femme-objet, les féministes ont lancé plusieurs actions. Nous avons déjà parlé de la *Barefoot and Pregnant Award of the Week for Advertising Degrading Women* organisée par NOW. D'autres femmes ont systématiquement apposé des affichettes autocollantes sur certaines publicités disant “This ad insults women. This exploits women.”¹⁰⁴

L'action la plus connue est le boycott de *Miss America Pageant*. Miss America, que certaines appellent Myth America – car c'est un mythe cette femme idéale dont rêvent tous les hommes¹⁰⁵ – représente un symbole dégradant, celui de la femme idiote mais belle, dont le corps est présenté comme dans une foire aux animaux. C'est aussi un symbole raciste: Miss America est blanche. Miss America marche main dans la main avec l'armée: elle effectue, traditionnellement, une tournée des troupes outre-mer, notamment en Corée et au Vietnam. Miss America sert de support à la publicité. Elle renforce l'esprit de compétition; Miss America ne vit que l'espace d'un an: sa beauté est éphémère et une femme qui n'est pas belle ne sert à rien. Miss America est un mélange de madone et de prostituée. Miss America encourage à la médiocrité, au conformisme. Miss America est le sommet de la réussite pour une femme et elle obtient son pouvoir à travers les hommes.¹⁰⁶

¹⁰¹ L. KOMISAR, “The Image of Woman in Advertising”, GOR, p. 310; “Consumerism and Women”, GOR, p. 662, p. 664.

¹⁰² A. EMBREE, “Media Images”, MOR, p. 186.

¹⁰³ *Everywoman*, 10 novembre 1971, p. 2; VARDA ONE, “The Escort Service”, *Everywoman*, mars 1972, pp. 8-9, p. 25.

¹⁰⁴ L. KOMISAR, *op. cit.*, GOR, p. 314.

¹⁰⁵ M. SALZMAN-WEBB, “Woman as Secretary, Sexpot, Spender, Sow, Civic Actor, Sickie”, GAR, p. 14.

¹⁰⁶ “No more Miss America”, MOR, p. 521-524; T. MOON, “A Response from a Participant”, *Notes on*

Quelques Miss America ont protesté contre ce marché que représente le concours.

“You’re an animal and everybody’s staring at you up and down and back up again [...] You expect the judges to stand up and stamp ‘U.S. Inspected Horsemeat’ on your hip.”¹⁰⁷

En 1968, les femmes chantaient lors de la manifestation contre cette élection:

“Ain’t she sweet
Making profit off her meat.
She’s just America’s prime commodity,
Ain’t she sweet.”¹⁰⁸

Les femmes ont aussi occupé Grove Press pour protester contre la publication de livres pornographiques et demander que les bénéfices ainsi réalisés servent à aider les femmes, créer des garderies d’enfants, réhabiliter des prostituées. Elles ont aussi formé des piquets de grève devant le Playboy Club de Boston pour dénoncer l’exploitation de la femme-objet. Elles ont même enlevé pendant quelques heures S.L. David Golstein qui voulait fonder à San Francisco un magazine pornographique et changea d’intentions par la suite.¹⁰⁹

La femme-objet peut cependant connaître un destin tragique comme Marilyn Monroe ou Jayne Mansfield:

“*Elegy for Jayne Mansfield, July 1967*
she was a
sunday news centerfold
bosoms thrust toward subway –
rush men leaning on the legs of pretty secretaries
always a bleeding
divorce or a beaten child,
she had a pink voice, and lived in a pink house.
no hints of a self cringing away from sticky headlines
or an art groping beyond
barebreasted titters.

we used to have fun laughing at her.
when she lost her head, the joke turned sick.”¹¹⁰

La femme-objet est avant tout un objet sexuel. Elle est faite pour l’homme, pour son plaisir, et publicité et consommation suivent.

“Get it? Women are to be screwed and not heard. That’s part of it. The other part is that they’re to buy all the products they can afford to make sure they are desirable enough to get a man [...] We are the whore of American Capitalism!”¹¹¹

Women’s Liberation, p. 30; ROB, p. 124.

¹⁰⁷ KOM, p. 185.

¹⁰⁸ M. SALZMAN-WEBB, *op. cit.*, GAR p. 14.

¹⁰⁹ MOR, p. xxix-xxx; BRI, p. xviii; KOM, p. 135; SAL, pp. 5-6; “Une révolte des femmes américaines”, *Le Nouvel Observateur*.

¹¹⁰ K. LINDSEY, “Elegy for Jayne Mansfield, July 1967”, MOR, p. 496.

¹¹¹ M. SALZMAN-WEBB, *op. cit.*, GAR, p. 15.

E. Oakes Smith disait en 1831:

“It is the making woman a creature of luxury – an object of sensuality – a vehicle for reproduction – or a thing of toil, each one, or all of these, that has caused half the miseries of the world.”¹¹²

Ceci est encore vrai aujourd’hui. Les féministes se battent toujours pour qu’on ne les considère plus comme des objets mais comme des sujets ou, selon la formule de S. B. Anthony: “When will men learn that what we ask is not praise, but justice?”¹¹³

Mais le mythe de la femme-objet reste dur à démolir. Les femmes ont toujours pensé et pensent encore que par l’étalage de leurs charmes physiques, la séduction, elles parviendront à leurs fins, c’est-à-dire trouver un mari car:

“Whether it was their first pink blanket, or the ads that promised them happiness and security if they sell their squeaky clean hair and iridescent fingernails to the boy next door or Eldridge Cleaver’s message from the barricades to stay back and mind their pussy power, women have learned that their advancement and identity depend on being nice to The Man”.¹¹⁴

Emma Hart Willard ne dénonçait pas la séduction en tant que telle, pas plus que T. Claflin pour qui ce devait être quelque chose de mutuel.¹¹⁵ Mais elle refusait d’accepter que le goût des hommes détermine le comportement des femmes. L’argument poussé plus loin explique que le goût des hommes est celui de créatures imparfaites alors que Dieu est le seul critère de perfection!¹¹⁶ Ceci paraît désuet à l’heure actuelle mais c’était déjà un refus d’un rapport faussé entre les sexes. La justification apportée est secondaire: ce n’est qu’une justification et non une motivation pour critiquer un état de choses.

Ce que Jennie Bull appelle *the dating game* est une école de séduction pour les adolescentes. Très tôt, elles apprennent par leurs charmes, à “attraper” un homme. Ce sont des relations basées sur la compétition entre femmes, la manipulation, le sens de la propriété. La femme doit être passive et l’homme actif dans un tel jeu. Le statut de la femme se définit en fonction de sa popularité avec les hommes, ce qui peut être traumatisant pour quelqu’un qui n’a pas beaucoup de succès. Depuis la renaissance du féminisme, le *dating* tend à disparaître en tant qu’institution traditionnelle aux États-Unis mais c’est encore une forme importante de

¹¹² RIE, p. 111.

¹¹³ A.H. SHAW, *The Story of a Pioneer*, p. 227.

¹¹⁴ M. NADLE, “Prostitutes”, STA, p. 51.

¹¹⁵ V. WOODHULL, T. CLAFLIN, “Which is to Blame?”, SCH, p. 149.

¹¹⁶ E.H. WILLARD, “Address to the Public”, KRA, p. 81.

relation sociale entre les jeunes.¹¹⁷ Elle est cependant remise en question. “À quoi sert la séduction ?”, demande S. Brownmiller.

“We had always had to grin and bear [street hostility]. We had always been told to dress as women, to be very sexy and alluring to men, and what did it get us? Comments like ‘Look at the legs on that babe’ and ‘would I like to -- her’.”¹¹⁸

Car la femme, rendue objet, devient une victime facile du viol. Le viol c’est, poussé à l’extrême, le symbole de la domination de l’homme sur la femme au moyen de la terreur qui rend impossible toute défense. Non seulement la femme ne peut pas se défendre car elle ne sait pas se défendre (les sports de combat ne sont pas développés pour les femmes) mais encore elle se croit incapable de se défendre (on le lui a bien fait entrer dans la tête). Le viol est une punition pour la femme.

“Rape is a punishment without crime or guilt – at least not subjective guilt. It is punishment rather for the *objective* crime of femaleness. That is why it is indiscriminate. It is primarily a lesson for the whole class of women – a strange lesson, in that it does not teach a form of behaviour which will save women from it. Rape teaches instead the objective, innate, and unchanging subordination of women relative to men.”¹¹⁹

Qui viole? On pense tout de suite à des malades mentaux or ceux-ci ne constituent que 3% des violeurs. Il apparaît qu’il ne faut pour violer qu’une certaine dose d’agressivité chez des hommes autrement tout à fait “normaux”. Deux tiers des violeurs sont mariés. Beaucoup, si la femme fait mine de résister, n’iront pas au bout de leur tentative.¹²⁰ Il apparaît aussi que dans 50% des cas, la femme connaît son agresseur, donc ne se méfie pas. D’ailleurs, 50% des viols se passent chez la victime et soixante pour cent sont prémédités. Le viol est le délit le moins puni. Pour prouver un viol, dans l’état de New York, il faut prouver qu’il y a eu violence, pénétration et avoir un ou des témoins. Beaucoup de plaintes pour viol sont refusées par la police, surtout si la femme vient porter plainte seule. Souvent, l’hôpital où la femme se fait examiner refuse de témoigner devant un tribunal en arguant du “secret professionnel”. La plupart des hommes accusés de viol ne sont donc pas condamnés. De plus, jusqu’en 1973, le viol n’était pas considéré comme un cas d’avortement légal. “Rape laws are designed to protect males against the charge of rape”,¹²¹ disent les féministes.

¹¹⁷ J. BULL, “High School Women: Oppression and Liberation”, STA, pp. 98-99.

¹¹⁸ S. BROWNMILLER, “Sisterhood is Powerful”, STA, p. 146.

¹¹⁹ B. MEHRHOF, P. KEARON, “Rape: an Act of Terror”, NOTES 3, p. 80; A. MEDEA, K. THOMPSON, “How much do you really Know about Rapists?”, Ms., juillet 1974, p. 113.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 114; *Everywoman*, 5 février 1971, p. 8.

¹²¹ B. MEHRHOF, P. KEARON, *op. cit.*, in NOTES 3, p. 80.

En février 1972, deux étudiantes violées par un même homme portèrent plainte. Dix mois plus tard, au procès, l'accusé fut acquitté: le jury pensa qu'elles mentaient, qu'elles auraient pu se défendre (bien qu'on recommande toujours aux victimes de ne pas se défendre afin de ne pas être tuées). Quand le verdict fut rendu, le président du tribunal dévoila les aveux de l'accusé. Mais la loi l'avait empêché d'en faire part aux jurés!¹²² C'est la victime dans de tels cas qui apparaît comme coupable et se voit traitée en tant que telle. Il ne faut donc pas s'étonner si entre 50 et 75% des femmes violées ne portent pas plainte. Quand on pense que 41 890 cas de viols ont été déclarés en 1971 aux États-Unis, on s'aperçoit de l'ampleur du problème. Le nombre de viols ne cesse d'augmenter. Les femmes noires sont violées douze fois plus souvent que les blanches.¹²³

Face à ce problème, les féministes ont réagi de plusieurs façons. Certaines ont formé des *rape crisis centers* auxquels les femmes violées peuvent s'adresser pour une aide légale, médicale, psychologique. On comptait environ vingt centres de cette sorte dans les grandes villes des États-Unis en avril 1973. Ces centres se font connaître par la presse *underground* ou l'annuaire téléphonique avec des numéros faciles à retenir tels que 492 RAPE à Boston.

D'autres femmes ont formé des patrouilles de rues qui intimident les suspects, ou organisent des transports collectifs pour les femmes seules la nuit (car beaucoup de femmes qui travaillent tard font de l'auto-stop à cause du manque de transports publics), ou encore font pression sur les municipalités pour obtenir un meilleur éclairage des rues. D'autres encore essaient de conseiller les femmes sur les moyens à employer pour éviter le viol: crier, porter sur soi une bombe de nettoie-four, ou un citron en plastique contenant du jus de citron ou de l'ammoniaque ou encore fumer dans la rue afin de brûler l'agresseur éventuel. Beaucoup de femmes aussi commencent à apprendre le judo ou le karaté. Il n'y a pas besoin de beaucoup de pratique. Il faut surtout de la confiance en soi. L'agresseur qui sent une résistance, dans la plupart des cas, va fuir. On pourrait citer bien d'autres actions lancées par des femmes dans ce sens.

Certains commissariats de police, comme à New York, ont engagé des femmes qui s'occupent des cas de viol. En effet, une femme ira plus facilement voir une femme qu'un homme pour parler du viol qu'elle vient de subir.¹²⁴ Ces brigades de femmes connurent un grand succès, si grand que le lieutenant** Julia Tucker à New York fut changée de service en

¹²² *Ms.*, septembre 1973, p. 22; *Newsweek*, 18 décembre 1972.

¹²³ P. SCHMIDT, "Rape Crisis Centers", *Ms.*, septembre 1973, p. 14; *Everywoman*, 26 octobre 1971, p. 7.

¹²⁴ *Time*, 23 avril 1973, p. 48; P. SCHMIDT, *op. cit.*, *Ms.*, septembre 1973, p. 18; S. GRIFFIN, "Rape and the 'Fallen Woman'", *Everywoman*, 26 octobre 1971, p. 1, p. 9; *Everywoman*, 5 février 1971, p. 8; *Ms.*, juin 1974, p. 20.

novembre 1973: elle était trop efficace. Les féministes demandent sa réintégration.¹²⁵ Ce n'est pas tous les jours qu'un commissaire** trouve de telles alliées! Mais il faut aussi qu'au niveau des lois et des tribunaux l'attitude envers les victimes de viol change. Une femme violée qui porta plainte écrit:

“If I'm ever raped again, which I never will be because I've armed myself, I wouldn't report it to the police because of all the hassle you have to go through, the degradation and the questioning.”¹²⁶

Notons cependant que, dans le mariage, le viol n'existe pas: l'acte sexuel est un devoir ou alors il y a possibilité d'annulation.¹²⁷

Le viol n'est pas le seul problème que rencontrent les femmes seules dans la rue.

Toutes les femmes ne sont pas violées, mais toutes sont sifflées, abordées, touchées, insultées quotidiennement.¹²⁸ C'est une expérience que toute femme connaît. Meredith Tax la décrit ainsi:

“A young woman is walking down a city street. She is excruciatingly aware of her appearance and of the reaction to it (imagined or real) of every person she meets. She walks through a group of construction workers who are eating lunch in a line along the pavement. Her stomach tightens with terror and revulsion; her face becomes contorted into a grimace of self-control and fake unawareness; her walk and carriage become stiff and dehumanized. No matter what they say to her, it will be unbearable. She knows that they will not physically assault her or hurt her. They will only do so metaphorically. What they will do is impinge on her. They will demand that her thoughts be focused on them. They will use her body with their eyes. They will evaluate her market price. They will comment on her defects, or compare them to those of other passers-by. They will make her a participant in their fantasies without asking if she is willing. They will make her feel ridiculous; or grotesquely sexual, or hideously ugly. Above all, they will make her feel like a thing.”¹²⁹

Si la femme ne veut pas souffrir de cette situation, elle doit s'anesthésier,¹³⁰ ignorer ce qui se passe autour d'elle. C'est une situation intolérable. La femme n'a en fait pas le droit de se trouver seule dans la rue. Une autre femme écrit:

“I tried taking my lunch and a book and going to the park for lunch. A chance to be outside and read and enjoy the sunshine was very appealing. One day a man masturbated behind me in the bushes as I tried to read. The next day a guy asked me to come to his hotel. On different days I was told various parts of my body

¹²⁵ *Ms.*, mai 1974, p. 18.

¹²⁶ *Everywoman*, 5 février 1971, p. 8.

¹²⁷ S. CRONAN, “Marriage”, *NOTES* 3, p. 63.

¹²⁸ N. RAINONE, “Men and Violence”, *NOTES* 3, pp. 39-43; S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, pp. 145-146; *Everywoman*, 22 janvier 1971, pp. 2-3.

¹²⁹ M. TAX, *Woman and her Mind: The Story of Daily Life*, p. 5.

¹³⁰ S. BROWNMILLER, “Speaking out on Prostitution”, *NOTES* 3, p. 39.

were 'really fine'. For four days I was followed, touched, and generally harassed. On the fifth day I ate lunch at my desk.”¹³¹

Toute femme accompagnée d'un homme dans la rue ne sera pas ennuyée. Elle se trouve sous la “protection” d'un homme dont elle est alors la propriété privée. Mais si elle est seule, elle devient propriété publique et n'est plus en sécurité.¹³²

Mais beaucoup de femmes maintenant pensent qu'il faut répondre à la violence par la violence; c'est pourquoi tant de femmes aux États-Unis prennent des cours d'autodéfense.

Si les femmes recevaient une meilleure éducation physique, disait Mary Walker vers 1850, elles s'en porteraient beaucoup mieux.¹³³ Mais la plupart des femmes ont peur d'utiliser leur corps, de le développer; on leur a trop bien appris qu'il n'était fait que pour être décoré et regardé. Donc elles se prétendent non-violentes, mais ce n'est qu'une façon de cacher leur impuissance. Pratiquer un sport d'autodéfense c'est se donner les moyens de sortir de ce dilemme.¹³⁴ On s'aperçoit très vite alors que la femme qui sait se défendre, qui n'a plus peur, est très rarement ennuyée ou attaquée dans la rue car elle a confiance en elle et cela se sent. Souvent, une simple remarque suffit à faire fuir l'homme car il ne s'attend pas à une quelconque réaction. Ces hommes en fait sont des lâches auxquels un rien fait peur.¹³⁵

La prostituée représente un cas bien particulier de la femme-objet. Certaines féministes, comme Marlene Nadle citée plus haut, pensent que toute femme est une prostituée dès son plus jeune âge et passe sa vie à se prostituer. Son seul pouvoir est à l'horizontale.¹³⁶ Toute l'éducation des filles tend vers la prostitution plus ou moins légalisée. Séduire, se comporter en femme-objet c'est, d'une certaine façon, se vendre. Nous avons déjà vu l'analogie mariage/prostitution faite par certaines.¹³⁷ Entre la prostitution et le mariage il y a peu de choix, dit Kate Millet.

“They [women] are confined to conditions of economic dependence based on the sale of their sexuality in marriage, or a variety of prostitutions. Work on a basis of

¹³¹ *On-the-Job Oppression of Working Women*, p. 1.

¹³² D. DENSMORE, R. DUNBAR, “More Slain Girls”, *No more Fun and Games* 3, p. 109; P. GALLIGAN, D. WELCH, “Females and Self-Defense”, *No more Fun and Games* 3, p. 111; ROB, p. 211; S. CORDELL, “Self-Confidence, Self-Defense”, *The Second Wave* 2 : 4, p. 38.

¹³³ RIE, pp. 123-124.

¹³⁴ P. GALLIGAN, “Using self-defense”, *The Female State* 4, p. 101; MAS, p. 66; “Power Failure: A Talk with P. Chesler”, *The Second Wave* 2 : 4, p. 10.

¹³⁵ S. CORDELL, *op. cit.*, *The Second Wave* 2 : 4, pp. 38-39; *Everywoman*, 2 juin 1971, p. 5; S. PASCALE, R. MOON, L.B. TANNER, “Self-defense for Women”, MOR, pp. 469-470; *Ibid.*, TAN, pp. 256-257; ROB, pp. 13-14.

¹³⁶ M. NADLE, *op. cit.*, STA p. 51.

¹³⁷ E. STRONG, “The Hooker”, MOR, pp. 289-290.

economic independence allows them only a subsistence level of life – often not even that.”

Ti-Grace Atkinson prétend même que de toutes les femmes la prostituée est la plus honnête.¹³⁸

La prostitution constitue un phénomène social important. Le rapport Kinsey montrait que deux tiers des Américains ont eu des rapports avec une prostituée au moins une fois. Une autre étude, effectuée en 1964, estimait ce chiffre à près de 80%.¹³⁹

La prostitution s’explique par le “double standard” et la domination des hommes. On encourage chez les femmes la chasteté et la fidélité, mais les hommes, eux, doivent affirmer leur virilité. Il faut donc un groupe spécial de femmes pour satisfaire ces besoins. Et, dans une société marchande, on aboutit à la prostitution. Emma Goldman écrivait:

“Nowhere is woman treated according to the merit of her work, but rather as a sex. It is therefore almost inevitable that she should pay for her right to exist, to keep a position in whatever line, with sex favors. Thus it is merely a question of degree whether she sells herself to one man, in or out of marriage, or to many men. Whether our reformers admit it or not, the economic and social inferiority of woman is responsible for prostitution.”¹⁴⁰

La pauvreté pousse beaucoup de femmes à se prostituer.¹⁴¹

S. Brownmiller déclare:

“I’ve had more offers to sell my body for money than I have had to be an executive.”

Et elle raconte plusieurs expériences où on lui a proposé de se prostituer alors qu’elle cherchait du travail.¹⁴² Peu de femmes se prostituent pour le plaisir, volontairement.

“Now the myth has it that the female prostitute is the seller of her own flesh, that she is a free participant in her act, that she has made a conscious choice to sell her body. That is a male myth, gentlemen, one that your sex has rather successfully popularized for your own self-interest. It has not only absolved you of your responsibility in this terrible crime of buying another human being’s body, it has conveniently shifted your guilt onto our shoulders.”¹⁴³

Au siècle dernier, beaucoup de mères célibataires devenaient des prostituées car c’était la seule solution. Vers 1875, il y avait environ vingt mille prostituées à New York, affirme S.B. Anthony, amenées à ce “métier” par leur pauvreté extrême. Elle attribuait la prostitution à ce qu’elle appelait “abnormal passion” chez les hommes.¹⁴⁴ D’ailleurs, elle n’était pas la

¹³⁸ TAN, p. 106.

¹³⁹ *Time*, 23 août 1971, p. 36.

¹⁴⁰ E. GOLDMAN, *The Traffic in Women*, p. 20.

¹⁴¹ S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, pp. 161-162; RIE, p. 162.

¹⁴² S. BROWNTMILLER, *op. cit.*, NOTES 3, p. 38.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 37.

¹⁴⁴ S.B. ANTHONY, *op. cit.*, KRA, pp. 160-161.

seule de cet avis. L'*American Purity Alliance*, fondée en 1895, se battait contre la prostitution (et l'alcoolisme) sur un terrain moral: la suppression du vice.¹⁴⁵ A.S. Duniway cite le chiffre de deux millions de prostituées aux États-Unis à cette époque.¹⁴⁶ Aujourd'hui, si la pauvreté reste un des principaux motifs de prostitution, beaucoup de filles se prostituent pour acheter de la drogue.¹⁴⁷ Le nombre actuel de prostituées est estimé entre cinq cent mille et deux millions.¹⁴⁸

Les féministes ont toujours dénoncé les lois qui condamnent les prostituées. Car non seulement la société mâle tolère et même approuve la prostitution – tout en la condamnant moralement et dans la loi – mais encore, quand il y a condamnation, seule la femme est punie. Les lois sur la prostitution servent à avilir la prostituée encore plus et aussi à décourager les femmes et les filles des hommes qui s'en servent de faire la même chose. Le racolage est interdit dans trente-quatre états mais dans quatorze seulement les clients peuvent être poursuivis. En fait, si on trouve des prostituées en prison dans tous les états, les hommes, eux, ne sont jamais inquiétés. Les bordels sont interdits dans tous les états sauf l'Arizona et le Nevada où ils ne peuvent s'établir à proximité d'une grande rue, d'une école ou d'une église. Il faut bien préserver la morale! En Arizona, où la prostitution est légalisée, les prostituées doivent vivre dans des bordels et il leur est interdit de se mélanger à la population.¹⁴⁹ À New York, quatre motifs peuvent être invoqués pour arrêter une prostituée: la prostitution elle-même (c'est-à-dire l'échange de rapports sexuels pour de l'argent), le racolage (qui peut valoir à la femme jusqu'à six mois de prison), le vagabondage (avec un maximum de prison de quinze jours) et une conduite désordonnée. Ces deux dernières clauses sont extrêmement vagues. Aux États-Unis, la police arrête environ cent mille prostituées par an.¹⁵⁰ Des policiers en civil jouent quelquefois le rôle de clients pour arrêter une prostituée. Mais l'inverse ne se fait pas: on n'essaie pas d'arrêter un homme qui essaie d'exploiter une femme pauvre dans la rue.¹⁵¹ De plus, une loi appelée PINS (*Persons in Need of Supervision*) permet d'arrêter les délinquants en puissance (les garçons jusqu'à seize ans, les filles jusqu'à dix-huit). En pratique, on n'arrête que les filles enceintes ou "délurées".

¹⁴⁵ ONE, p. 39.

¹⁴⁶ DUN, p. 233.

¹⁴⁷ *Time*, 23 août 1971, p. 35.

¹⁴⁸ G. SHEEHY, "The Economics of Prostitution", *Ms.*, juin 1973, p. 59.

¹⁴⁹ P. KEARON, B. MEHRHOF, "Prostitution", *NOTES* 3, p. 73.

¹⁵⁰ *Time*, 23 août 1971, p. 34.

¹⁵¹ D.B. SCHULDER, "Does the Law Oppress Women?", *MOR*, p. 155.

Le marché de la prostitution représente une somme d'argent considérable, entre sept et neuf milliards de dollars, dix fois le budget du ministère de la justice. Les souteneurs ne reversent aux filles que 5% de la recette.¹⁵²

Beaucoup de paradoxes entourent la prostitution. Il y a, nous l'avons vu, le fait que les hommes, qui se servent des prostituées, les condamnent aussi. E. Goldman écrit, à partir de son expérience en prison:

“I rebelled against the Christian hypocrisy which allowed the men to go free and sent the poor women to prison for having ministered to the sexual demands of those men.”¹⁵³

Et Kate Millet renchérit:

“It is a further irony that our legal ethic prosecutes those who are forced (economically or psychologically) to offer themselves for sale as objects, but condones the act of buying persons as objects [...] It is a system which says that women who are making it with men for money, selling their body when it is the best, the only, commodity they have are committing a victimless crime, but, nonetheless, we're going to get them for it. And for me, there's no clearer indication than prostitution that all women are a potential species of social or political prisoner. Prostitution is really the only crime in the penal law where two people are doing a thing mutually agreed upon and yet only one, the female partner, is subject to arrest. And they never even take down the man's name. It's not his crime, but the woman's.”¹⁵⁴

Et puis, les prostituées qui racolent un client se retrouvent dans la situation de l'homme ordinaire: ce sont elles qui agressent, abordent les hommes, et non l'inverse. On considère comme normal que les hommes se comportent ainsi avec les femmes, mais quand l'inverse se produit, cela s'appelle *harassment* et peut être condamné. Ainsi, le magazine *Time* exhibe une attitude sexiste envers ce problème:

“If there are no restraints on streetwalkers, they may swarm through the cities, accosting strangers and creating an atmosphere of general corruption.”¹⁵⁵

Quelle indignation! Mais le journaliste n'appelle pas les hommes à ne plus accoster les femmes. Il ne faut quand même pas perdre ses prérogatives!

Autre paradoxe: la prostitution est un délit, et seule la victime est condamnée car, dit S. Brownmiller:

“Prostitution is a crime, gentlemen, but it is not victimless. There is a victim, and that is the woman.”¹⁵⁶

¹⁵² G. SHEEHY, *op. cit.*, Ms., juin 1973, pp-59-60.

¹⁵³ GOL, p. 142.

¹⁵⁴ K. MILLET, *The Prostitution Papers*, p. 83, p. 146.

¹⁵⁵ *Time*, 23 août 1971, p. 35.

¹⁵⁶ S. BROWNIMILLER, *op. cit.*, NOTES 3, p. 37.

La prostitution est un problème de société.

“There is a serious problem in our society when women with ambition must sell their bodies because there is no other way that they can earn fifteen thousand a year. There is a serious problem in our society when men think that access to the female body is, if not a divine right, at least a monetary right.”¹⁵⁷

Le statut de la prostituée reflète l’attitude de la société envers la sexualité.

“There is also a sense in which the prostitute’s role is an exaggeration of patriarchal economic conditions where the majority of females are driven to live through some exchange of sexuality for support. The degradation in which the prostitute is held and holds herself, the punitive attitude society adopts toward her, are but reflections of a culture whose general attitudes toward sexuality are negative and which attaches great penalties to a promiscuity in women it does not think to punish in men.”¹⁵⁸

Faut-il légaliser la prostitution ou l’abolir? Beaucoup (des hommes surtout) se prononcent pour la première solution (la prostitution est inévitable) en avançant les arguments suivants: cela réduirait le nombre de maladies vénériennes (il y aurait des visites médicales obligatoires), cela ferait moins de travail pour la police et porterait un coup aux activités de la pègre. Parallèlement, il est ironique de constater que si la presse semble s’accommoder fort bien de l’idée de légaliser la prostitution, par contre elle s’alarme de la croissance de la prostitution masculine homosexuelle et demande que l’on prenne des mesures énergiques pour l’enrayer.¹⁵⁹ Le double standard n’est pas mort.

Des femmes telles que V. Woodhull pensaient que la légalisation de la prostitution constituait une bonne solution. Toutes les tentatives de sauvetage, de réhabilitation des prostituées avaient échoué au 19^{ème} siècle. La prison, bien sûr, ne servait à rien. La suppression de la prostitution paraissait impossible.

“The only repressive agency admissible is a system of police licensing and rigorous visitation. This is not authorizing sin by statute, simply recognizing social and physiological facts. In this way, and in this way alone, until a wholesome moral sentiment can be induced can legislation deal with the subject.”¹⁶⁰

Mais elle était la seule de cette opinion. Les suffragistes protestèrent vigoureusement lors de l’annexion des Philippines et de Hawaii quand le gouvernement voulut y légaliser la prostitution: la législation ne protège pas la santé publique, elle implique une tolérance officielle et donne une sorte de respectabilité au vice; les examens obligatoires des femmes peuvent humilier des femmes innocentes; et pourquoi ne pas prévoir un examen médical des

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 39.

¹⁵⁸ MIL, p. 123.

¹⁵⁹ *Everywoman*, 28 mai 1971, p. 4; *Time*, 23 août 1971, pp. 34-35; *Newsweek*, 30 avril 1973, pp. 48-52.

¹⁶⁰ ONEI, p. 27.

clients? Enfin, la légalisation implique que la prostitution représente pour les hommes une faiblesse invincible. Les suffragistes se déclaraient donc en faveur de l'abolition de la prostitution et cela ne pouvait se faire que si les femmes obtenaient leur indépendance économique et donc que la cause de la prostitution (la pauvreté) disparaissait.¹⁶¹

À l'heure actuelle, toutes les féministes se prononcent contre la légalisation.

“Gentlemen, if you intend to extend the definition of government-inspected meat to the sale of human flesh, you will do it over our dead bodies. The women’s movement will not tolerate the legalization of sexual slavery in this state.”¹⁶²

Légaliser la prostitution, cela veut dire abaisser le statut de la femme dans la société et implique des visites médicales, une carte, des inspections obligatoires. La légalisation revient à identifier, pour la vie, une femme comme prostituée. Dans un premier temps, les féministes réclament l'abolition de toute loi contre les prostituées. À plus long terme, il incombe au WLM de convaincre les prostituées d'abandonner ce métier, même si cela est difficile financièrement et psychologiquement, et d'assurer leur indépendance économique. La prostitution opprime toutes les femmes car toute femme est une prostituée en puissance et peut être considérée en tant que telle.¹⁶³ Mais le WLM rencontre un sérieux obstacle; très peu de prostituées sont dans le mouvement car on ne peut pas être prostituée et féministe.

“No active prostitute will ever take a feminist line. She can’t and still work. When she speaks, she’s speaking from the man’s plantation.”¹⁶⁴

Souvent, le mouvement apparaît plutôt comme une menace pour les prostituées. Celles-ci sont même regroupées dans des associations pour défendre leurs propres intérêts. Ainsi on trouve l'ASP (*Associated Seattle Prostitutes*), PONY (*Prostitutes of New York*), COYOTE (*Call Off Your Tired Old Ethics*). Toutes ces organisations se réunirent pour la première convention publique à San Francisco en juin 1974.¹⁶⁵

La révolution sexuelle n'entraîne pas la disparition de la prostitution. La révolution socialiste peut-elle le faire, comme en Chine?¹⁶⁶ C'est une question que les féministes ne posent pas. À l'heure actuelle, elles ne parlent plus de l'angle moral du problème, du péché, mais ne vont pas assez loin dans leur analyse. La plupart du temps, elles s'arrêtent au problème de la discrimination légale. Mais les problèmes de fond, pourquoi la prostitution, comment la supprimer, restent posés.

¹⁶¹ S.B. ANTHONY, *op. cit.*, pp. 162-164.

¹⁶² S. BROWNMILLER, *op. cit.*, NOTES 3, p. 38.

¹⁶³ P. KEARON, B. MEHRHOF, *op. cit.*, NOTES 3, pp. 74-75.

¹⁶⁴ *Time*, 20 mars 1972, p. 31.

¹⁶⁵ *Le Monde*, 28-29 juillet 1974; *Newsweek*, 8 juillet 1974, p. 51.

¹⁶⁶ C.B. COHEN, “Women of China”, MOR, p. 400.

Avec la renaissance du WLM, le problème de l'homosexualité s'est posé au grand jour. D'abord parce qu'il est facile de se moquer ou de minimiser le mouvement en disant: "Ce sont toutes des lesbiennes".

"Feminists have been called 'lesbian' long before they may have, in fact, considered its application in their personal lives; it has been an insult directed at them with escalated regularity ever since they began working politically for women's liberation [...] the purpose is more to scare the women back into 'place' than to pinpoint any actual lesbianism."¹⁶⁷

Mais surtout, un certain nombre de femmes ont eu le courage de dire: oui nous sommes lesbiennes et nous en sommes fières. On vit fleurir les slogans "Gay is good", "I'm gay and I'm beautiful".

On associe souvent femmes indépendantes et lesbiennes. Les lesbiennes, dit Martha Shelley, puisqu'elles rejettent la protection d'un homme, sont souvent des femmes qui ont "réussi" dans la vie, d'où l'association WLM/lesbiennes. Se comporter en femme indépendante, c'est faire remettre sa féminité en question:

"[...] If a man stands up and he gives opinions which are, say, counter to the general silent majority of opinions, it's pretty rare that he'll be called a homosexual. Or that somehow he'll be required to prove his manhood. It happens. But it doesn't happen quite that frequently. As soon as a woman stands up independently, immediately she has to prove, quote, her 'womanhood'; [...] that's it, that's the legitimacy thing."¹⁶⁸

"Being called unfeminine is a comparatively gentle threat informing you that you are beginning to waver, whereas being called a lesbian is the danger signal – the final warning that you are about to leave the Territory of Womanhood altogether."¹⁶⁹

La lesbienne mène une vie indépendante des hommes mais aussi très difficile: elle risque à tout moment de perdre son travail ou de se faire renvoyer de l'établissement scolaire où elle est si on découvre qu'elle est lesbienne; si elle a des enfants, les tribunaux lui en accorderont difficilement la garde en cas de divorce. Elle peut se faire interdire l'entrée des États-Unis, même avec un visa.¹⁷⁰ L'homosexualité masculine a toujours représenté une menace pour les hommes.

"To understand men's fear of homosexuality, then, is above all to understand men's fear of losing their place of power in society with women. And to hold that power, men must preserve both the 'absoluteness' of their ideology and the group unity of their members."¹⁷¹

¹⁶⁷ A. KOEDT, "Lesbianism and Feminism", *NOTES* 3, pp. 84-85.

¹⁶⁸ N. RAINONE, M. SHELLEY, L. HART, "Lesbians are Sisters", *TAN*, p. 354.

¹⁶⁹ A. KOEDT, *op. cit.*, *NOTES* 3, p. 84.

¹⁷⁰ B. GRAY, "Lesbian-Feminist Activist Denied Re-entry into States", *The Lesbian Feminist*, 25 août 1970, p. 1, pp. 9-10.

¹⁷¹ A. KOEDT, *op. cit.*, *NOTES* 3, p. 89.

Par contre, l'homosexualité féminine jusqu'à présent n'était pas prise au sérieux par les hommes parce qu'en fait ils ne prenaient pas les femmes au sérieux, ne concevaient pas qu'elles puissent se passer d'eux. Ceci risque de changer maintenant que les lesbiennes sortent de leur anonymat et proclament leur indépendance par rapport aux hommes.¹⁷²

Les lesbiennes refusent la notion de "maladie" attachée à leur préférence sexuelle en disant, par exemple, que l'acte sexuel le plus courant est la masturbation, que la plupart des femmes ont de la difficulté à atteindre un orgasme vaginal et, enfin, que la frigidité est extrêmement rare chez les lesbiennes.¹⁷³ Pour M. Shelley, l'homosexualité est au cœur du WLM. Les hommes haïssent les femmes et le but du WLM est une société basée sur l'amour, sans distinction de sexe. Pour l'instant, il n'y a pas de relation d'amour égalitaire entre sexes opposés. Donc, beaucoup de femmes dans le mouvement ont des relations homosexuelles.

"I can only hope that, as the Movement grows, more and more women will come to depend on other women for emotional support, for love and comradeship. For it is only when women have ceased to fear lesbianism, have ceased to fear the consequences of their hatred for men, that we will have our liberation."¹⁷⁴

Le lesbianisme serait même plutôt un signe de santé mentale, ajoute-t-elle:

"If hostility to men causes lesbianism, it seems to me that in a male-dominated society, lesbianism is a sign of mental health."¹⁷⁵

Au début cependant, les hétérosexuelles du mouvement avaient peur que les lesbiennes mettent la cause en danger. Elles supportaient qu'on les traite de communistes, mais pas de lesbiennes. Quand une femme annonçait qu'elle était lesbienne, on l'évitait, ou on l'empêchait de parler.¹⁷⁶ NOW souvent usa de discrimination envers les groupes de lesbiennes; il fallait préserver l'image de la femme hétérosexuelle afin de ne pas se faire d'ennemis.¹⁷⁷

Pour les lesbiennes, l'homosexualité est un mode de vie comme un autre, qui en plus offre l'avantage d'être libérateur.

"Lesbianism is one road to freedom – freedom from oppression by men. To see Lesbianism in this context – as a mode of living neither better nor worse than others, as one which offers its own opportunities – one must abandon the notion that deviance from the norm arises from personal illnesses."¹⁷⁸

¹⁷² M. SHELLEY, "Lesbianism and the Women's Liberation Movement", STA, pp. 123-125; RADICALESBIANS, "Woman-Identified Woman".

¹⁷³ M. SHELLEY, *op. cit.*, STA p. 127.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 129.

¹⁷⁵ ROB, pp. 235-236; M. SHELLEY, "Notes of a Radical Lesbian", MOR, p. 308.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 308; ROB, p. 234.

¹⁷⁷ S. ABBOTT, B. LOVE, "Is Women's Liberation a Lesbian Plot?", GOR, p. 614; B. FRIEDAN, "How to Succeed by Really Trying", *Spare Rib*, juillet 1973, p. 36.

¹⁷⁸ M. SHELLEY, *op. cit.*, MOR, p. 306.

Cependant il faut éviter le danger de s'engager dans une relation homosexuelle à la suite d'un raisonnement intellectuel.

Mais il faut se poser la question.

“Many feminists are now beginning to at least theoretically consider the fact that there's no reason why one shouldn't love a woman. But I think that a certain kind of experimentation going on now with lesbianism can be really bad. Because even if you do ideologically think that it is perfectly fine, well, that's a *political* position; but being able to love somebody is a very personal and private thing as well, and even if you remove political barriers, well, then you are left with finding an individual who particularly fits you!”¹⁷⁹

La libération passe par la destruction des rôles sexuels et une façon de la faire est l'homosexualité.¹⁸⁰

Toutes les lesbiennes sont féministes, affirme Martha Shelley, parce qu'elles ne croient pas au rôle spécifique de la femme et ne se considèrent pas inférieures aux hommes. L'attitude envers les lesbiennes permet de mesurer le degré de libération des femmes car les lesbiennes démontrent qu'on peut vivre hors du pouvoir des hommes. Et inversement, le WLM sert aux lesbiennes qui, étant femmes, profitent des acquis du mouvement.¹⁸¹

Devenir lesbienne n'est pas un choix, explique Lois Hart. C'est quelque chose qui arrive. Mais il existe un aspect politique dans cette relation en ce sens que dans les réactions d'une femme envers une autre tous les schémas appris des relations hommes/femmes disparaissent, ainsi que les sentiments d'oppression. La femme se retrouve totalement responsable d'elle-même.¹⁸² Cependant, dit Anne Koedt, certaines relations homosexuelles reproduisent le schéma domination/passivité des relations hétérosexuelles et alors on n'a pas avancé dans la voie de la libération. L'idéal, pour elle, est une combinaison entre les caractéristiques masculines et féminines.

“At a certain point, I think, you realize that the final qualification is not being male or female, but whether they've joined the middle. That is whether they have started from the male or the female side – they've gone toward the center where they are working toward combining the healthy aspects of so-called male and female characteristics. That's where I want to go and that's what I'm beginning to realize I respond to in other people.”¹⁸³

“All role playing is sick [...]”¹⁸⁴

Un certain nombre de lesbiennes pensent que, du fait même qu'elles sont lesbiennes, elles constituent l'avant-garde du WLM, elles se sont débarrassées des rôles sexuels avant

¹⁷⁹ A. KOEDT, “Loving another Woman”, *NOTES* 3, p. 28.

¹⁸⁰ N. RAINONE, M. SHELLEY, L. HART, *op. cit.*, TAN, p. 350.

¹⁸¹ S. ABBOTT, B. LOVE, *op. cit.*, GOR, p. 620; MAS, pp. 144-145.

¹⁸² N. RAINONE, M. SHELLEY, L. HART, *op. cit.*, TAN, p. 350.

¹⁸³ A. KOEDT, *op. cit.*, *NOTES* 3, p. 29.

¹⁸⁴ A. KOEDT, *op. cit.*, *NOTES* 3, p. 85.

même la naissance du mouvement féministe et elles n'ont pas besoin des hommes.¹⁸⁵ A. Koedt critique cet argument. Une solution personnelle ne doit pas être confondue avec une solution politique. Une lesbienne peut être relativement heureuse dans sa vie privée mais, si elle ne cherche pas à abolir le sexisme dans la société, elle n'est pas révolutionnaire. L'homosexualité, tout comme le refus de la maternité ou le désir de devenir biochimiste est, pour une femme, un acte de rébellion qui, dans le cas de l'homosexualité, peut entraîner l'ostracisme social. Cependant, si la femme ne cherche pas en même temps à détruire le système dans son ensemble, elle ne peut être que réformiste.¹⁸⁶

Un petit nombre de lesbiennes ne supporte pas que d'autres femmes ne le soient pas et vont jusqu'à dire qu'on ne peut être une féministe radicale si l'on n'est pas lesbienne, tout comme d'autres disent qu'on ne peut être mariée et féministe ou vouloir des enfants et être féministe. Il y a là un manque de tolérance. La libération des femmes ne passe pas par une voie unique. Pourquoi vouloir abolir une société répressive pour en construire une autre au code tout aussi rigide? Aucune femme n'est libérée mais chacune doit chercher la voie qui lui convient.

“That is, feminism is an offering, not a directive, and one therefore enters a woman's private life at her invitation only [...] A woman may not be interested in sleeping with anyone – a freedom women are granted even less often than the right to sleep with other women. She may not have met a woman she's attracted to. Or she may be involved with a man whom she likes as a person, without this necessarily being a rejection of women.”¹⁸⁷

Et Carol Hanish écrit:

“There is no ‘more liberated’ way; there are only bad alternatives.”¹⁸⁸

Un mouvement de libération doit respecter la liberté de chacune. Mais les mœurs évoluent. Certaines églises ont même célébré des mariages d'homosexuels.¹⁸⁹ Beaucoup pensent à l'heure actuelle que la bisexualité est la solution d'avenir. Ainsi, les *New York Radicalesbians* écrivent:

“It should first be understood that lesbianism, like male homosexuality, is a category of behavior possible only in a sexist society characterized by rigid sex roles and dominated by male supremacy. [...] In a society in which men do not oppress women, and sexual expression is allowed to follow feelings, the categories of homosexuality and heterosexuality would disappear.”¹⁹⁰

Ou Anne Koedt:

¹⁸⁵ S. ABBOTT, B. LOVE, *op. cit.*, GOR, p. 603.

¹⁸⁶ A. KOEDT, *op. cit.*, NOTES 3, pp. 86-87.

¹⁸⁷ *Ibid.*, pp. 88-89.

¹⁸⁸ C. HANISCH, “The Personal is Political”, NOTES 2, p. 77.

¹⁸⁹ S. ABBOTT, B. LOVE, *op. cit.*, GOR, p. 605.

¹⁹⁰ RADICALESBIANS, *op. cit.*, p. 1.

“As a matter of fact, if ‘freedom of sexual preference’ is the demand, the solution obviously must be a bisexuality where the question becomes irrelevant.”¹⁹¹

C’est également la conclusion de S. Firestone dans *The Dialectic of Sex*.¹⁹² Mais il faut se méfier des analyses simplistes telles que celles du GLF (*Gay Liberation Front*):

“Gay liberation is committed to replacing The American Empire with the sexually liberated community we know is the only one in which all people can be free.”¹⁹³

La libération sexuelle est une condition nécessaire à la libération générale mais non suffisante. On peut imaginer une société capitaliste et impérialiste qui accorderait toute liberté sexuelle sans cependant supprimer l’oppression économique et politique.

Au début du mouvement de libération des femmes, il y eut des liens assez étroits entre homosexuels hommes et femmes. Les hommes pensaient que la libération des femmes était importante dans la mesure où cela contribuerait à l’élimination des rôles sexuels. Donc, il s’agissait d’un combat commun. Beaucoup de manifestations importantes furent organisées en commun. Mais beaucoup de femmes à l’intérieur du GLF ont trouvé l’attitude des homosexuels sexiste et ont donc formé des groupes de femmes lesbiennes.¹⁹⁴ On trouve à l’heure actuelle, dans la presse du mouvement, un grand intérêt pour la transsexualité (changement de sexe), l’intersexualité (personnes qui présentent des caractéristiques des deux sexes) et la pansexualité (il existe autant de sexes que d’individus).¹⁹⁵ Et beaucoup pensent aussi qu’on se dirige vers une société androgyne.¹⁹⁶

À la recherche d’un nouveau mode de relations sexuelles, certaines femmes, qui rejettent l’hétérosexualité, penchent pour la cessation de toutes relations avec les hommes. Les *Radicalesbians* écrivent:

“As long as women’s liberation tries to free women without facing the basic heterosexual structure that binds us in one-to-one relationship with our own oppressors, tremendous energies will continue to flow into trying to straighten up each particular relationship with a man, how to get better sex, how to turn his head around – into trying to make the ‘new man’ out of him, in the delusion that this will allow us to be the ‘new woman’. This obviously splits our energies and

¹⁹¹ A. KOEDT, *op. cit.*, NOTES 3, p. 87.

¹⁹² FIR, pp. 236-237.

¹⁹³ *Come out!*, 1 : 5, septembre-octobre 1970, p. 2.

¹⁹⁴ S. ABBOTT, B. LOVE, *op. cit.*, GOR, p. 616; C. WITTMAN, “Refugees from Amerika: A Gay Manifesto”, J.A. MCCAFFREY, *The Homosexual Dialectic*, pp. 159-160.

¹⁹⁵ MARGO, “Beyond Two-Genderism: Notes of a Radical Transsexual”, *The Second Wave* 2 : 4, p. 40; J. NOLAN, “The Third Sex”, *Ramparts*, décembre 1973, p. 25.

¹⁹⁶ M. MEAD, “Beyond the Household”, *Dialogue* 3 : 4, 1970, p. 10; *T.M.*, p. 919; *Le Monde*, 10 mai 1974, p. 23.

commitments, leaving us unable to be committed to the construction of the new patterns which will liberate us.”¹⁹⁷

Pour elles, bien sûr, l’homosexualité constitue la solution: essayer de réformer les hommes c’est perdre son temps. Alors, construisons des relations nouvelles entre femmes.

“Because there are very few men at this time willing to work at truly equal relationships, certain radical women’s groups have turned with an almost religious dedication to celibacy or masturbation. Some have made a conscious or political decision to be lesbians.”¹⁹⁸

Mais certaines femmes vont plus loin, surtout Dana Densmore. A-t-on besoin de la sexualité physiquement ou psychologiquement?

“Intercourse, in the sense of the physical act which is the ultimate aim of so much anxiety, plotting, and consuming, is not necessarily the thing we are really longing for [...] Without denying that sex can be pleasurable, I suggest that the real thing we seek is closeness, merging, perhaps a kind of oblivion of self that dissolves the terrible isolation of individualism. The pleasure argument doesn’t impress me very much. A lot of things are pleasurable without our getting the idea that we can’t live without them, even in a revolutionary context. I can think of certain foods, certain music, certain drugs, whose physical pleasurable compares favorably even to good sex.”¹⁹⁹

Pour elle l’importance de la sexualité a été exagérée

“[W]e are programmed to crave sex. It sells consumer goods. It gives a lift and promises a spark of individual self-assertion in a dull and routinized world. It is a means to power (the only means they have) for women. It is also, conversely, a means of power for men, exercised over women, because her sexual desire is directed to men.”

“We must come to realize that sex is actually a minor need, blown out of proportion, misunderstood (usually what passes for sexual need is actually desire to be stroked, desire for recognition or love, desire to conquer, humiliate or wield power, or desire to communicate).

We must come to realize that we don’t need sex, that celibacy is not a dragon but even a state that could be desirable, in many cases preferable to sex.”²⁰⁰

Notre besoin de plaire, même aux hommes qui nous ennuient ou nous répugnent, est aliénant. Si nous voulons être libérées, il nous faut donc rejeter la fausse image qui nous fait aimer des hommes et ainsi les hommes cesseront de nous aimer.²⁰¹

Sidney Abbott et Barbara Love pensent que le séparatisme constitue une bonne solution temporaire. Les relations avec les hommes sont trop difficiles, donc une première phase de la lutte contre le sexisme consiste en une séparation des sexes afin que chacun retrouve sa propre identité car, si les femmes continuent à avoir des rapports avec les hommes, elles gaspillent

¹⁹⁷ RADICALESBIANS, *op. cit.*, p. 2.

¹⁹⁸ S. ABBOTT, B. LOVE, *op. cit.*, GOR, p. 618.

¹⁹⁹ D. DENSMORE, “Independence from the Sexual Revolution”, *NOTES* 3, p. 39.

²⁰⁰ D. DENSMORE, “On Celibacy”, TAN, p. 265.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 267.

trop d'énergie et passent trop de temps à se battre contre le système existant au lieu d'essayer de trouver une nouvelle façon de vivre.²⁰²

Rappelons que cette idée n'est pas neuve. Un certain nombre de féministes du 19^{ème} siècle prônaient la chasteté ou le célibat: les hommes sont impurs, corrompus, les femmes sont moralement supérieures. Il ne faut donc pas se contaminer.

La rhétorique a changé. On ne parle plus de moralité mais de besoin de retrouver son identité. Cependant, le conflit qui donne naissance à de telles prises de position reste le même: celui de la domination de l'homme sur la femme.

Certaines reprochent aux féministes d'accorder trop de place à la sexualité dans leur analyse. Ainsi Betty Friedan:

“[Young women] only need a little more experience to understand that the gut issues of this revolution involve employment and education and new social institutions and not sexual fantasies.”²⁰³

Cependant, il ne faut pas nier que l'on doit à ces féministes la rupture du silence dans le domaine de la sexualité féminine. On a enfin entendu les femmes dire ce qu'elles pensaient et elles ont fait l'effort d'essayer de redéfinir l'amour: les relations entre les sexes sont aussi politiques, des relations de pouvoir.

Nancy Mann essaie de faire la part des choses:

“I'm sure it's no coincidence that so many people in this country have bad sex. It goes along with the general disregard for human pleasures in favor of the logic of making profit. Obviously, people have real control over and responsibility for their actions in sex. But for women to blame it all on men (or men to blame it all on women) is bad politics [...] Sex, work, love, morality, the sense of community – the things that have the greatest potential for being satisfying to us are undermined and exploited by our social organization. That's what we've got to fight. If you can't get along with your lover you can get out of bed. But what do you do when your country's fucking you over?”²⁰⁴

²⁰² S. ABBOTT, B. LOVE, *op. cit.*, p. 620.

²⁰³ HOL, p. 221.

²⁰⁴ HOL, p. 222.

“When a woman is inclined to learning there is usually something wrong with her sexual apparatus.”

Nietzsche¹

“Chemistry enough to keep the pot boiling, and geography enough to know the location or the different rooms in her house, is learning sufficient for a woman.”²

Chapitre 4

La femme et sa tête

“In the East, women religiously conceal that they have faces; in the West, that they have legs. In both cases they make it evident that they have but little brains.”

H.D. Thoreau³

“A woman, especially if she have the misfortune of knowing anything, should conceal it as well as she can.”

J. Austen⁴

“Competition between women for the attention of men – the only kind of women’s competition that is encouraged by society.”

S. Brownmiller⁵

“Women are the neglected orphans of the technological age.”

Alice Embree⁶

*“How are we fallen! fallen by mistaken rules,
And Education’s more than Nature’s fools;
Debarred from all improvements of the mind,
And to be dull, expected and designed;*

¹ ROB, p. 55.

² S.M. GRIMKÉ, “Intellect of Woman”, KRA, p. 86.

³ *Women, Pro and Con*, p. 61.

⁴ L. & M. COWAN, *The Wit of Women*, p. 13.

⁵ S. BROWNMILLER, “The Enemy Within”, STA, pp. 22-23.

⁶ A. EMBREE, “Media Images, 1”, MOR, p. 177.

*And if someone would soar above the rest,
With warmer fancy, and ambition pressed,
So strong the opposing faction still appears,
The hopes to thrive can never outweigh the fears.”⁷*

⁷ V. WOOLF, *A Room of one's Own*, pp. 59-60.

Depuis le 17^{ème} siècle, les Américaines ont parcouru un long chemin dans le domaine de l'éducation, en partie grâce au travail des féministes qui considéraient à juste titre l'éducation comme l'un des plus importants moyens d'émancipation des femmes.

Au début, il fallut se battre sur le principe même de l'éducation. Une femme n'avait pas besoin d'éducation, pensait-on à l'époque. C'était même considéré comme mauvais pour elle. Par exemple, en 1871, le Dr Clarke publia un livre, *Sex in Education*, où il affirmait que l'éducation des filles affaiblissait leur capacité de reproduction et représentait un danger pour l'espèce humaine.⁸ Alors que des institutions telles que Harvard s'établirent très tôt (1636) et que des lois obligèrent les gens à payer des impôts pour créer des écoles, il n'était pas question d'éduquer les filles. Ce n'est qu'en 1771, c'est-à-dire presque cent cinquante ans plus tard, qu'à Hartford, dans le Connecticut, on commença à autoriser les filles à lire, à écrire et quelquefois à calculer. Mais il fallut attendre la fin du 18^{ème} siècle pour que la majorité des villes de Nouvelle-Angleterre commence à s'occuper, de façon très modeste, de l'éducation des filles. Mais là encore, il s'agissait d'une concession. Les filles recevaient un enseignement quand on en avait le temps, c'est-à-dire quand les garçons n'allaient pas à l'école. D'abord, on envoya les filles à l'école entre avril et octobre, quand les garçons travaillaient dans les champs. En 1792, Newburyport admit à grand peine que les filles âgées de plus de neuf ans puissent faire de la grammaire et de la lecture pendant une heure et demie durant les mois d'été, après le départ des garçons. À partir de 1804, l'enseignement des filles se fit pendant six mois de l'année, de six heures à huit heures du matin et le jeudi après-midi quand les garçons n'étaient pas là. Et encore, certaines villes n'admettaient pas du tout les filles dans les écoles publiques. Il fallut attendre quelquefois vingt ou trente ans pour que cela change.⁹

Quant aux filles noires, elles ne commencèrent à aller à l'école qu'en 1883 quand Prudence Crandall en accepta une dans son école de Canterbury dans le Connecticut. La réaction fut violente. P. Crandall refusa de renvoyer l'élève et préféra fermer son école. Deux mois plus tard, elle la rouvrit avec dix-sept filles noires mais dut fermer au bout d'un an, après avoir été lapidée, elle et ses élèves, et avoir subi toutes sortes de pressions. Aujourd'hui, une résidence d'étudiantes, à Howard University, porte le nom de Prudence Crandall.¹⁰

Très tôt, des femmes telles qu'Abigail Adams et Judith Sargent Murray (Constantia) s'élevèrent contre le manque d'éducation des filles.

⁸ ONE, p. 168.

⁹ A.G. SPENCER, "Woman's Share in Social Culture", SCH, p. 274; G. KURLAND, *Lucretia Mott*, p. 5.

¹⁰ FLE, pp. 38-39; KOM, p. 91.

“If you complain of education in sons, what shall I say in regard to daughters, who ever experience the want of it? [...] If we mean to have heroes, statesmen and philosophers we should have learned women.”¹¹

“I would calmly ask, is it reasonable, that a candidate for immortality [...] an intelligent being [...] should at present be so degraded as to be allowed no other ideas, than those which are suggested by the mechanics of a pudding, or the sewing of the seams of a garment?”¹²

Mais peu à peu les choses changèrent avec la création de Troy, puis d’Oberlin et d’écoles normales. Aussi réformistes qu’aient été ces institutions, c’était déjà un progrès. Dans les années 1850, Elmira College fut le premier à décerner des diplômes équivalents à ceux des garçons.¹³

Mais les premières féministes n’étaient pas satisfaites. L. Stone, E.C. Stanton ont lutté pour obtenir une éducation. S’il était courant pour toutes les femmes et les filles d’une famille, même chez les pauvres, de travailler pour envoyer un parent ou un voisin faire des études, c’est de cette façon que certaines femmes prirent conscience de l’inégalité en ce domaine. Remarquons en passant que ceci existe toujours: combien d’Américaines arrêtent-elles leurs études pour travailler et permettre à leur mari de terminer les siennes? Mais à cette époque, une femme n’avait pas accès à l’éducation et il fallut beaucoup de courage à des femmes comme Elizabeth Blackwell, Harriot K. Hunt ou Anna Howard Shaw pour arriver à faire des études dans des bastions aussi fermés que la médecine ou la théologie.¹⁴

Après la guerre civile, les barrières tombèrent peu à peu avec l’ouverture d’universités telles que Bryn Mawr, Radcliffe et Vassar. Cependant, de telles institutions existaient dans une sorte de vide. C’étaient des endroits protégés qui ignoraient ce qui se passait dans le reste de la société et ne contribuaient pas à le changer. Ils servirent à démontrer les capacités intellectuelles d’une élite, mais c’est tout.¹⁵

En 1870, on comptait 11 000 femmes dans 582 écoles supérieures. Puis les écoles devinrent peu à peu mixtes. Par exemple, à l’université du Wisconsin, on admit des filles pendant la guerre civile car il n’y avait plus assez d’étudiants.¹⁶

Au début du 20^{ème} siècle, on pouvait constater un changement radical. L’apogée du pourcentage de diplômes obtenus par les femmes se situe vers 1920. Ensuite les pourcentages décroissent. La situation semble se redresser à l’heure actuelle.¹⁷

¹¹ LER, p. 39.

¹² LER, p. 40.

¹³ G. KURLAND, *op. cit.*, p. 25.

¹⁴ H.H. ROBINSON, “Early Factory Labor in New England”, SCH, p. 54.

¹⁵ L. SCHNEIDER, “Our Failures only Marry”, GOR, pp. 594-595.

¹⁶ ONEI, pp. 13-15.

	1900	1920	1930	1950	1956	1965	1968	1972
% d'étudiantes à l'université		47,3		30,2		39		44
% Bachelor's degree	53		39					40
% Master's degree			40		33			35
% Doctorats	6	15			10		13	13

Les diplômes reçus par les filles se situent dans des domaines traditionnellement féminins: enseignement (38%), lettres (24%), sciences sociales (16%); on ne trouve que 13% de diplômées en sciences théoriques ou appliquées, et 9% de divers.¹⁸ Aujourd'hui, la plupart des barrières légales sont tombées. Presque toutes les universités acceptent des femmes. Yale devint mixte en 1969. Harvard reste encore un bastion mâle cependant. En 1972, le *Higher Education Act* interdit la discrimination sexuelle dans l'éducation.¹⁹

Mais l'égalité dans l'éducation n'est pas uniquement une question de lois. En 1968, la commission présidentielle sur le statut des femmes révéla que deux fois plus de filles que de garçons ne manifestent aucune intention d'entrer dans l'enseignement supérieur. Entre 75 et 90% des meilleurs élèves du secondaire qui ne rentrent pas à l'université sont des femmes. En 1970, un peu plus de filles que de garçons terminèrent leurs études secondaires (50,5%). Mais 41% seulement de filles entrèrent à l'université contre 59% de garçons.²⁰

Les femmes font un véritable complexe d'infériorité: elles ne se croient pas capables de faire des études; on leur a trop répété que leur place était au foyer.²¹ Mais aussi, les universités pratiquent une politique sexiste: on admet plus facilement un homme qu'une femme à l'université. Pour être admise, une femme doit avoir de meilleures notes qu'un homme. Par exemple, Pennsylvania State University maintient une proportion de une femme pour 2,5 hommes et la plupart des établissements agissent de même sans tenir compte des qualifications. Stanford maintient un pourcentage de 60% d'hommes et Princeton de deux tiers.²² En Virginie, sur une certaine période allant jusqu'en 1964, 21 000 demandes d'entrée de femmes à l'université furent refusées. Pas un seul homme, par contre, ne subit le même sort. Il est courant aussi d'accepter des garçons avec de moins bons dossiers que certaines filles qui sont rejetées. Récemment, en faculté de droit en Californie on comptait cinq femmes

¹⁷ ONE, p. 93; CAR, p. 287; PAC, p. 261; FRA, p. 71, p. 147, p. 160; *Time*, 20 mars 1972, p. 69.

¹⁸ CAR, p. 287.

¹⁹ FRA, p. xiii.

²⁰ *Time*, 20 mars 1972, p. 69.

²¹ FRA, p. 140.

²² FRA, p. 147; *Time*, 20 mars 1972, p. 69.

et 340 hommes, et en médecine 250 hommes et pas une seule femme.²³ Lors des entretiens pour l'entrée, il est courant de décourager les filles de faire des études.²⁴

Les bourses sont difficilement accordées aux femmes. L'aide fédérale est réservée aux étudiants à plein temps ce qui, à cause du manque de crèches, exclut pratiquement toutes les femmes mariées.²⁵ Financièrement, il est donc plus difficile pour une femme de faire des études, d'autant plus que souvent le règlement intérieur de l'université exige que l'étudiante réside sur le campus et paie sa pension complète. On n'exige rien de tel des hommes qui peuvent loger en ville, souvent à moindres frais.²⁶ Une femme reçoit en moyenne une bourse de 518 dollars par an, un homme 670.²⁷ Ajoutons à cela l'infantilisation des femmes sur le campus: la plupart du temps elles doivent être rentrées à minuit: il s'agit de les protéger, de continuer la surveillance parentale!²⁸ Heureusement, ces règlements commencent à s'assouplir.

Les établissements supérieurs de filles ont en général un niveau assez bas: on y insiste sur les lettres, des cours ayant trait aux enfants, mais on offre peu de choix en matière de cours scientifiques.²⁹

Pourtant, dans l'ensemble, les filles font des études plus brillantes que les garçons malgré ces handicaps. 68% de femmes obtiennent une moyenne de B au *college* contre 54% d'hommes. À l'université du Michigan, 76,5% des femmes entrées en 1965 finirent leurs études contre 60,8% d'hommes.³⁰

Les problèmes sont à peu près les mêmes chez les noires (qui constituent 93% des femmes de couleur). Elles ont en moyenne une scolarité un peu plus longue que les hommes (bien qu'inférieure aux blanc/hes). Au niveau de l'université, l'égalité entre les sexes s'établit et même la proportion s'inverse: on trouve plus d'hommes que de femmes faisant des études poussées.³¹

Comment un tel état de choses se maintient-il?

La discrimination entre les sexes s'établit très tôt à l'école. À l'école primaire, on voit fréquemment les filles d'un côté et les garçons de l'autre. Souvent, les cantines et les cours de récréation sont non-mixtes. Tout ceci fait comprendre aux enfants qu'ils sont différents. Tout

²³ KOM, pp. 41-42; HOL, p. 318; MAS, p. 117.

²⁴ FRA, pp. 150-151.

²⁵ FRA, p. 147.

²⁶ FRA, p. 156; *Ms.*, juin 1974, p. 19.

²⁷ *Time*, 20 mars 1972, p. 69.

²⁸ KOM, pp. 44-45.

²⁹ FRA, p. 152.

³⁰ KOM, p. 42.

³¹ P. MURRAY, "The Liberation of Black Women", THO, pp. 96-101.

comme dans le cas des écoles à majorité blanche, on accorde plus de crédits et d'équipement aux écoles et aux classes de garçons. Il en va de même pour les sports: les cours d'éducation physique ne sont pas mixtes et les écoles reçoivent plus de crédits pour les sports des garçons que pour ceux des filles.³² À Syracuse, dans l'état de New York, le système scolaire accorde 90 000 dollars pour les sports des garçons, 2 000 dollars pour ceux des filles.³³ Au niveau des activités manuelles, les filles font de la couture, de la cuisine, les garçons des constructions, de la mécanique, etc. À Seattle High School, on oblige les filles à étudier l'économie domestique et partout on encourage les filles à apprendre à taper à la machine: ça peut toujours servir!³⁴ L'apprentissage des rôles est renforcé par l'école.

Certains lycées techniques qui préparent les élèves à des carrières scientifiques ou technologiques étaient encore récemment fermés aux filles. En 1969, une lycéenne de quatorze ans, Alice de Rivera, engagea une procédure légale et Stuyvesant High School à New York devint mixte.³⁵ Le plus souvent, ce sont certains cours qui sont fermés aux filles: travail du métal, électricité, par exemple. Les écoles techniques préparent les garçons à des métiers lucratifs et les filles à des métiers beaucoup moins bien payés. D'ailleurs, le choix offert est plus restreint.³⁶ Sur ce terrain aussi les lycéennes se battent à l'heure actuelle, souvent avec succès.

Plus subtilement, tout le système éducatif amène les filles à penser que certains domaines (scientifiques surtout) leur sont fermés. Quand Yale s'ouvrit aux filles, le président Kingman Brewster déclara, pour apaiser les inquiétudes des étudiants effrayés par la concurrence possible des filles:

“Yale will continue to produce one thousand leaders and five hundred women.”³⁷

Plusieurs expériences ont montré que cette inégalité, qui ressemble fort à une infériorité, provient d'un conditionnement et non d'aptitudes intrinsèques.³⁸ Les filles subissent un véritable lavage de cerveau. Dans la petite enfance elles se montrent plus précoces que les garçons; au début de l'école primaire elles sont même meilleures en mathématiques. Pourtant les manuels scolaires prétendent le contraire, comme ce livre d'arithmétique qui enseigne les opérations de la façon suivante:

“Mary’ way : $2 + 2+2+2 + 2 + 2 = 12$

³² FRA, pp. 131-133.

³³ KOM, p. 32.

³⁴ HOL, p. 331.

³⁵ FRA, p. 135; A. DE RIVERA, “On De-Segregating Stuyvesant High”, MOR, pp. 366-371; E.D. KOONTZ, “Women as a Minority Group”, THO, p. 79; KOM, p. 21.

³⁶ FRA, pp. 135-136.

³⁷ J. LEVER, P. SCHWARTZ, *Women at Yale*, p. 57.

³⁸ FRA, pp. 136-137.

Jack's way : $2 \times 6 = 12$
and

Diana's way	Paul's way
\$ 5	\$ 5.00
<u>- 3.46</u>	<u>- 3.46</u> ” ³⁹

Quelle fille ne perdrait pas confiance en elle-même au bout d'un certain temps?

Cependant, au lycée, les capacités des filles semblent décliner, tout comme le QI des noirs décline d'ailleurs, pour des raisons semblables. Parallèlement, elles perdent confiance en elles. Elles commencent à penser que les garçons sont supérieurs aux filles. Plus grave, au niveau universitaire elles montrent un véritable désir d'éviter le succès et se méfient des femmes qui réussissent. Presque la moitié, à un moment de leur vie, avouent un désir d'être nées garçons; un garçon seulement sur sept exprime un sentiment semblable. À neuf ans, les filles déjà n'envisagent que quatre métiers possibles: infirmière, secrétaire, enseignante... ou mère de famille. Les garçons ne restreignent pas leurs ambitions de cette façon. À quatorze ans, 25% de garçons et 3% seulement de filles envisagent des carrières scientifiques.⁴⁰ Une femme décrit ses inquiétudes au sujet de sa fille:

“As one or those feminists, I have my own vested interest in eliminating sex bias from schools and exploding the myth about appropriate male and female roles. My daughter Robin is two years old. I try to picture what she will be like as she goes to school, and I am concerned about what she will learn there.

When she is in the early grades, will she be told by boys in the schoolyard, ‘You’re only a girl. Girls are sissies. You can’t play.’? And will supervising adults, who would be angered to action at ‘wop’, ‘yid’ or ‘nigger’ take little notice of these comments?

In the middle grades, will she learn in school like a little lady, obediently, submissively, thoughtlessly, making pretty papers out of the teacher’s directives?

In junior high school, will she scour the library shelves for books about wise, proud women, powerful and charismatic, only to find one or two and then stop looking?

In high school, will she look down in class, answering questions softly and uncertainly? Will she turn to male students for ideas and solutions, having lost all faith that she has any of her own?

And when she leaves school, will she be working at a job that makes a mockery of her potential and pays her a fraction of what she’s worth? Or will she be settled into the routine of housewife and mother, surrounded by dishes and diapers, wondering if there isn’t something more?”⁴¹

“Women is losers”, chantait Janis Joplin. Susan Brownmiller explique que l'on apprend aux filles à perdre, car autrement elles ne sont pas féminines. C'est ce qu'elle appelle le

³⁹ *Everywoman*, 12 novembre 1971, p. 5.

⁴⁰ FRA, pp. 71-72.

⁴¹ FRA, p. 73.

“ping-pong-and-tennis syndrome”: la femme laisse gagner l’homme afin de lui plaire, afin qu’il se sente supérieur à un être faible qu’il devra protéger.

“Losing has been equated with femininity for so long in our culture that it has become a virtual definition of the female role.”⁴²

La compétition apparaît à beaucoup comme un élément masculin: c’est pourquoi les sports ne sont pas mixtes.⁴³ M. Mead écrit: “Man is unsexed by failure, woman by success.”⁴⁴

Beaucoup de filles sont tendues, anxieuses: la fille qui veut “réussir” défie les conventions en adoptant une attitude dite agressive, donc non-féminine (elle doit être agressive si elle veut atteindre son but: on exige beaucoup plus d’une femme que d’un homme quand elle a de l’ambition). Réussir, cela équivaut à perdre sa féminité. Mais échouer, c’est perdre toute confiance en soi, se déconsidérer à ses propres yeux. Quantités d’expériences ont été menées récemment dans ce domaine montrant chez les filles un puissant “motive to avoid success”.⁴⁵ On encourage les filles à n’envisager qu’un métier qui puisse être compatible avec la maternité. Les conseillers scolaires (en grande majorité des hommes) découragent les filles qui ont d’autres ambitions. Mais la question ne se pose pas pour un garçon.⁴⁶ Une femme doit avant tout être épouse et mère. Une carrière ne vient qu’ensuite. Voici quelques remarques typiques faites à des étudiantes:

“I know you’re competent and your thesis advisor knows you’re competent. The question in our minds is are you really serious about what you’re doing.”

‘A pretty girl like you will certainly get married; why don’t you stop with a M. A.?’

‘You’re so cute. I can’t see you as a professor of anything.’

(Professor to student looking for a job) ‘You’ve no business looking for work with a child that age.’

‘We expect women who come here to be competent, good students, but we don’t expect them to be brilliant or original.’

‘Why don’t you find a rich husband and give all this up?’

(To a young widow who had a five-year old child and who needed a fellowship to continue at graduate school) ‘You’re very attractive. You’ll get married again. We have to give fellowships to people who really need them.’”⁴⁷

Rien ne pousse une fille à penser autrement. La société est dominée par les hommes. De la maternelle à l’université les postes de responsabilité sont occupés par des hommes. Les associations de lycéens et d’étudiants sont dominées par les hommes. Les livres d’enfants, les livres scolaires reflètent le sexisme de la société. De nombreuses études ont été faites à ce

⁴² S. BROWNMILLER, *op. cit.*, STA, pp. 20.

⁴³ FRA, p. 196.

⁴⁴ FEMINISTS ON CHILDREN’S LITERATURE, “A Feminist Look at Children’s Books”, *NOTES* 3, p. 31.

⁴⁵ M. HONER, “Fail: Bright Women”, *BRI*, pp. 303-304; *KOM*, p. 35.

⁴⁶ *KOM*, pp. 36-37; *HOL*, p. 318.

⁴⁷ FRA, pp. 150-151.

sujet. Les héros des livres d'enfants sont le plus souvent des garçons, et le monde des enfants apparaît comme un reflet traditionnel des rôles dans la société en général.⁴⁸ Aujourd'hui, les féministes demandent que les livres scolaires soient réécrits afin d'éliminer tous les stéréotypes sexistes (cela se fait déjà en Suède). *Ms.* publie chaque mois "A story for free children" et les femmes concernées essaient d'écrire des livres pour enfants dépourvus de tout préjugé. Un groupe s'est constitué pour lutter dans ce sens, "Feminists on Children's Media".⁴⁹

Il y a eu longtemps et il y a toujours controverse sur le problème de savoir si éducation et maternité sont compatibles et surtout de savoir à quoi sert d'éduquer les femmes. Le président de Harvard, en 1907, déclarait qu'il était bon de donner une éducation aux filles... afin qu'elles soient mieux à même de remplir leur rôle dans la famille. Il est bon aussi qu'elles abandonnent toute idée de carrière.⁵⁰ Beaucoup plus récemment, Vance Packard émettait le même genre d'opinion rétrograde.

"Perhaps a more compelling reason why young women should get all the education they can, even though they are not presently planning careers, is that *they will be the primary educators of any children resulting from their union in marriage.* The words and thoughts the mothers use will be shaping the minds of the children."⁵¹ (*Italiques ajoutés.*)

Même une championne de l'éducation des femmes, M. Carey Thomas, soutenait cette position:

"If 50% of college women are to marry, and nearly 40% are to bear and rear children, such women cannot conceivably be given an education too broad, too high, too deep, to fit them to become the educated mothers of the future race of men and women to be born of educated parents."⁵²

La femme elle-même passe après les enfants, ce qui implique que si elle n'a pas d'enfants elle n'a pas besoin d'éducation, ce qui implique encore qu'elle ne vaut rien en elle-même. Car, explique M.I. Bunting:

[T]here is still prevalent a form of anti-intellectualism which insists that whatever her aspirations, a woman must eventually choose between career and marriage, and that if she attempts to combine the two, both will suffer and the marriage probably the more keenly. Hence, the argument runs, society suffers."⁵³

⁴⁸ FEMINISTS ON CHILDREN'S LITERATURE, *op. cit.*, NOTES 3, pp. 30-36; M.B. U'REN, "The Image of Woman in Textbooks", GOR, p. 318, p. 328.

⁴⁹ HOL, pp. 334-337.

⁵⁰ E.P. HOWES, "The Meaning of Progress in the Woman Movement", ONE, pp. 201-202.

⁵¹ PAC, pp. 378-379.

⁵² M. CAREY THOMAS, "Present Tendencies in Women's College and University Education", KRA, p. 95.

⁵³ M.I. BUNTING, "The Radcliffe Institute for Independent Study", KRA, p. 356.

Mais déjà en 1845, M. Fuller réfutait cette notion de n'envisager l'éducation des filles que pour en faire de meilleures mères.

“Too much is said of women being better educated, that they may become better companions and mothers for *men*. [...] a being of infinite scope must not be treated with an exclusive view to any one relation.”⁵⁴

Antoinette Brown pensait que toutes les filles devraient apprendre un métier et que les tâches ménagères devraient être simplifiées.⁵⁵ Harriot K. Hunt était du même avis.

“[T]he city should provide, at its own expense, those means of superior education which, by supplying our girls with occupation and objects of interest, would not only save them from lives of frivolity and emptiness, but which might open the way to many useful and lucrative pursuits, and so raise them above that degrading dependence, so fruitful a source or female misery.”⁵⁶

Et E.C. Stanton leur faisait écho (d'accord sur ce point avec S.B. Anthony):

“When women can support themselves, have their entry to all the trades and professions, with a house of their own over their heads and a bank account, they will own their bodies and be dictators in the social realm.”⁵⁷

On n'en est pas encore là. E.C. Stanton s'opposait à ce que l'on donne un enseignement ménager aux filles à l'école car c'était séparer les sexes qui, au foyer, ne sont pas séparés. Et puis, beaucoup de femmes n'auraient pas à se servir de cet enseignement (de dernier argument révélant une conception plutôt élitiste de l'enseignement). Mais quelques années plus tard, Laura Clay approuvait l'idée d'un enseignement ménager à l'université. Cela illustre bien la différence entre les deux générations de féministes, la première plus radicale que la seconde.⁵⁸ Cependant, une éducation **sert** à quelque chose. Les femmes diplômées sont rarement des femmes au foyer. Elles combinent très bien travail et maternité.

L'éducation est la première priorité d'un groupe qui se libère, affirme Kate Millet.⁵⁹ Cependant il y a des dangers. L'école est nécessaire, comme les prisons et les asiles et c'est un excellent moyen d'institutionnaliser les enfants, de leur apprendre à se conformer aux rôles traditionnels, disent M. Frazier et Myra Sadker dans *Sexism in School and Society*.⁶⁰

Les féministes aujourd'hui demandent plus que la possibilité d'accès à l'éducation. Elles demandent l'égalité absolue et la fin de toute discrimination et attitude sexiste à l'école qui conditionnent les enfants à remplir un rôle bien déterminé dans la société. Ainsi le programme du SWP:

⁵⁴ M. FULLER, *Woman in the Nineteenth Century*, pp. 95-96.

⁵⁵ RIE, p. 119.

⁵⁶ H.K. HUNT, “Tax Protest”, KRA, p. 230.

⁵⁷ RIE, p. 57; S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, pp. 162-163.

⁵⁸ KRAD, p. 107.

⁵⁹ MIL, p. 74.

⁶⁰ FRA, p. 80.

“To combat the educational and psychological conditioning which prepares women for an inferior, second-class status, we demand:

- An end to the tracking system, beginning in the primary grades, which guides women towards socially acceptable courses and careers such as homemaking, secretarial skills, nursing and teaching.
- Open admissions for women to all institutions of higher education; special programs to encourage women to enter traditionally male-dominated fields.
- Women’s studies programs controlled by women to teach the truth about women throughout history.
- Self-defense training courses open to all women.
- The right of pregnant women and unmarried mothers to remain in regular educational institutions.
- An end to the textbook’ and mass media’s derogatory and stereotyped portrayal of women as sex objects, and stupid, weak, emotionally dependent creatures.
- University facilities and financing for child-care centers and abortion-contraception services for students and employees.”⁶¹

Depuis la renaissance du mouvement féministe, de plus en plus d’universités offrent des *women’s studies* tout comme elles s’étaient mises à organiser des *black studies*. Les premières apparurent dans les *free universities* dans la deuxième moitié des années soixante. Les premiers cours ressemblaient plutôt à des groupes de prise de conscience qu’à des groupes d’études. Puis ils se sont étoffés. C’est une revendication féministe. Par là, les femmes apprennent leur histoire, étudient les problèmes de la femme dans la société, la place de la femme dans la littérature, etc. En 1974, plus de mille *colleges* offraient de tels cours et plus de quatre-vingt *colleges* et universités ont un programme complet sur ce sujet, certains donnant droit à un diplôme.⁶² Le but ultime de ces cours, dit un professeur** à l’université de San Diego, Barbara Kessel, est “to change the world so that women’s studies will not be necessary.”⁶³ Mais ils sont également critiqués. Une femme émet une réserve: “Aux États-Unis il y a des femmes à qui on offre des chaires d’universités sur le féminisme. Les mouvements deviennent une soupape de sécurité qui aide le système à durer.”⁶⁴

Mais une question posée depuis fort longtemps revient toujours: les femmes sont-elles aussi intelligentes que les hommes? Thoreau pensait que les femmes n’ont que peu de cerveau. Dans un débat public, un mormon refusa un jour de discuter avec A.H. Shaw pour ne

⁶¹ “Towards a Mass Feminist Movement”, JEN, pp. 142-143.

⁶² HOL, p. 326; *Ms.*, juin 1974, p. 102; FRA, p. xi, p. 171-172.

⁶³ *Time*, 20 mars 1972, pp. 68-69.

⁶⁴ *Le Monde*, 21-22 juillet 1974.

pas s'abaisser au niveau intellectuel d'une femme.⁶⁵ Rappelons aussi l'article de Orestes A. Brownson en 1873, où il écrit notamment:

“We do not believe women, unless we acknowledge individual exceptions, are fit to have their own heads.”⁶⁶

Car, pensaient les anti-féministes à l'époque, la femme est douée d'intuition mais certainement pas d'intelligence ou de raison.

Enfin, Richard Fredman écrivait en 1968, pour illustrer la différence intellectuelle entre filles et garçons:

“The difference between teaching an all-boys class and an all-girls class is that when you enter a class of boys and say ‘Good morning’, half the hands shoot up demanding to know what you mean by ‘good’ and the other half what you mean by ‘morning’. When you say ‘Good morning’ to a class of girls, they all write it down in their notebooks.”⁶⁷

Il existe un stéréotype de la fille belle mais bête qui passe son temps à bavarder de choses futiles. Ainsi, on pouvait lire dans le journal des étudiants de Yale en 1966:

“And gentlemen – let’s face it – charming as women are - they get to be a drag if you are forced to associate with them each and every day. Think of the poor student who has a steady date – he wants to concentrate on the basic principle of thermodynamics, but she keeps trying to gossip about the idiotic trivia all women try to impose on men.”⁶⁸

Il s'agit là, bien sûr, d'une analyse rationnelle du problème; il ne pourrait en être autrement provenant de l'élite de la nation.

Il est vrai que les femmes bavardent, dit Kate Millet.

“Like the members of any repressed group, they are verbal persons, talking because they are permitted no other form of expression.”⁶⁹

Les féministes s'élèvent avec vigueur contre l'idée de l'infériorité intellectuelle des femmes. Pour elles, si les femmes se montrent en fait souvent moins intelligentes que les hommes, c'est qu'elles ont été conditionnées ainsi. Tout d'abord, l'idée de l'infériorité intellectuelle des femmes se transmet de génération en génération. Cela renforce le sentiment de supériorité des hommes.⁷⁰ Mais aussi on force les femmes à s'abêtir. A.B. Blackwell et C.P. Gilman faisaient remarquer que trente ans de travail ménager, de vie au foyer, brisent la femme physiquement et intellectuellement, limitent sa vision du monde, ses facultés de

⁶⁵ *Women, Pro and Con*, p. 61; A.H. SHAW, *The story of a Pioneer*, p. 283.

⁶⁶ O.A. BROWNSON, “The Woman Question”, KRA, p. 193.

⁶⁷ E. JANEWAY, *Man's World, Woman's Place*, p. 97.

⁶⁸ J. LEVER, P. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁹ K. MILLETT, *The Prostitution Papers*, p. 30.

⁷⁰ FIG, p. 22.

raisonnement. Elle régresse.⁷¹ Jane Swisshelm allait plus loin: la femme effectue de durs travaux physiques mais on lui interdit tout effort intellectuel car ce n'est pas féminin.

“It is well known that thousands, nay, millions of women in this country are condemned to the most menial drudgery such as men would scorn to engage in, and that for one fourth the wages... They plough, harrow, reap, dig... do anything that is hard work, physical labor, and who says anything against it? But let one presume to use her mental powers – let her aspire to turn editor, public speaker, doctor, lawyer... O! bring cologne, get a cambric kerchief and feather fan, unloose his corsets and take off his cravat! What a fainting fit Mr Propriety has taken! Just to think that one of the... heavenly angels should forsake.... woman's sphere!”⁷²

Mais Sarah Grimké et C.P. Gilman se rejoignent sur le même terrain: “Intellect is not sexed” “disait la première,⁷³ et la seconde disait de façon quelque peu plus imagée:

“There is no female mind. The brain is not an organ of sex. As well speak of a female liver.”⁷⁴

Les femmes expliquent que la faculté de penser de façon analytique dépend en grande partie du degré d'initiative que l'enfant est encouragé à prendre pour résoudre ses problèmes. Or les filles sont plus “protégées”, subissent plus de restrictions que les garçons dans ce domaine et, par conséquent, leurs facultés intellectuelles se trouvent amoindries dès le début de leur vie.⁷⁵

Ensuite intervient le conditionnement social dont nous avons parlé: une fille ne doit pas avoir l'air intelligente, réussir, donc montrer son intelligence. Mais un cerveau qui ne fonctionne pas s'atrophie. Ensuite, la télévision, les magazines féminins prennent le relais de l'école pour abrutir la femme.⁷⁶ Betty Friedan et bien d'autres ont abondamment parlé de la pauvreté intellectuelle des émissions télévisées de la journée (dont le public est en majorité féminin) et des articles des magazines féminins. N'y revenons pas.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il existe peu de femmes de “génie”. Sylvia Kopald écrivait en 1924:

“The female geniuses may have been missing not because of an inherent lack in the make-up of the sex, but because of the oppressive, restrictive cultural conditions under which women have been forced to live.”⁷⁷

⁷¹ A.B. BLACKWELL, “Relation of Woman's Work in the Household to the Work outside”, KRA, p. 152; GIL, pp. 65-66.

⁷² LER, pp. 36-37.

⁷³ A. KOCK, “Two Cheers for Equality”, FAR, p. 204.

⁷⁴ GIL, p. 149.

⁷⁵ KOM, p. 27.

⁷⁶ A. EMBREE, *op. cit.*, pp. 175-191.

⁷⁷ S. KOPALD, “Where are the Female Geniuses?”, KRA, p. 336.

La maternité n'est pas création, nous l'avons vu.⁷⁸ V. Woolf réclamait pour chaque femme une pièce à elle où elle pourrait s'isoler, ne pas être disponible aux autres, ce qui est une condition essentielle de la créativité car, explique Marya Mannes:

“A man at his desk in a room with a closed door is a man at work. A woman at a desk in any room is available.”⁷⁹

La conclusion aujourd'hui est la même que celle énoncée par M. Fuller il y a plus d'un siècle:

“[M]en do *not* look at both sides, and women must leave off asking them and being influenced by them, but retire within themselves, and explore the ground-work of life till they find their peculiar secret.”⁸⁰

“In almost every industry and every occupation women are paid less than men. Women are massed in the lower paying major occupations. In industries and businesses with a wide spectrum of jobs women are found in the lower paying jobs. Women are hired for the lower paying job; women are paid less for doing the same job as men; women are passed over for on-the-job training, upgrading; women are denied advancement. Why? What excuses are given for this discrimination?”⁸¹

Ceci résume assez bien le problème de la femme qui travaille aux États-Unis. De nombreuses études ont été faites sur l'emploi des femmes, la plus connue et la plus souvent citée étant sans doute celle du *Woman's Bureau* du Ministère du Travail.

On peut aligner des chiffres et des statistiques à l'infini, que ce soit au 19^{ème} siècle ou aujourd'hui, le problème reste le même: la femme n'est pas l'égale de l'homme sur le marché du travail. Mais surtout, bien que les Américaines aient toujours travaillé et travaillent toujours, elles n'ont pas pour autant conquis le droit au travail. Car toujours, la question se pose: une femme doit-elle travailler? En fait, il ne s'agit pas de n'importe quelles femmes. On admet fort bien qu'une jeune fille travaille entre la fin de ses études et son premier enfant, sans cependant lui accorder, bien sûr, les mêmes conditions qu'aux hommes; après tout, elle n'est qu'une travailleuse temporaire. Mais après la naissance du premier enfant, on considère que la femme doit alors rester au foyer, sauf en temps de crise, quand l'économie a besoin d'elle.

“The resistance to equalitarianism, may be seen especially in the social assumption that whatever job the woman takes, she should nevertheless continue her responsibility for homemaking tasks. Her husband may help somewhat, but the prime obligation is hers. No one assumes that by taking a job a man is ‘neglecting’ his home-making tasks. No alternative arrangements or services are available, except to the very rich. Consequently, the burden a working wife

⁷⁸ C. OZICK, “Women and Creativity”, GOR, pp. 438-439.

⁷⁹ M. MANNES, “The Problems of Creative Women”, FAR, p. 125.

⁸⁰ M. FULLER, *op. cit.*, p. 121.

⁸¹ TAN, p. 105.

assumes is great, and her motivation to continue working is reduced. Possibly, if alternative services were available, more women would express a desire to work, and would feel free to develop career-oriented attitudes.”⁸²

Les féministes du 19^{ème} siècle pensaient que le travail, permettant aux femmes d’acquérir une indépendance économique, constituait un facteur important de leur libération. Cependant, elles émettaient quelques restrictions: si le travail doit conduire la femme à négliger ses “devoirs” maternels, il vaut mieux qu’elle ne travaille pas.⁸³ Cette idée est si bien ancrée dans les esprits que, bien que les enfants de mères qui travaillent ne soient ni plus malheureux, ni plus instables que les autres (c’est plutôt le contraire qui se passe) la plupart des mères, par contre, se sentent coupables de travailler. Et pourtant, des études de plus en plus nombreuses montrent que l’enfant aura un développement plus harmonieux si sa mère travaille. Mais on se garde bien de les publier.⁸⁴

Le spectre de la maternité semble effrayer les employeurs. Il est courant, à l’embauche, de demander à une femme célibataire ses intentions au cas où elle se marierait et, si elle est mariée, il lui faut quelquefois affirmer qu’elle utilise un moyen contraceptif efficace.⁸⁵ De plus, une femme enceinte est capable de travailler, au contraire de ce que l’on pense. Roslyn S. Willet, qui continua à travailler jusqu’à la veille de la naissance de son enfant, raconte:

“When I was asked how I could continue to work with such a massive handicap, the answer was easy: a big belly only interferes with tying your shoelaces. Ask any man with one.”⁸⁶

Cependant, le problème de la femme qui travaille est un vieux problème, dit Bruno Bettelheim.

“We must realize that the working wife and mother is not a modern invention. On the contrary, the nonworking full-time wife and mother is a phenomenon that only modern affluency that is, modern technology, has made possible.”⁸⁷

Et Eli Ginzberg écrit:

“In earlier centuries most women in America worked, and they worked throughout the whole of their adult lives. In fact, whether a farm family was affluent or impoverished frequently hinged on the competence of the wife [...] Exceptions were the small minority of families in middle- and upper-income classes who lived in urban centers. The major change in the pattern of women’s lives occurred after the Civil War when accelerating industrialization and urbanization ushered in a rapid increase in the urban middle classes [...] This

⁸² W.J. GOODE, “Civil and Social Rights of Women”, EPS, p. 30.

⁸³ H.S. BLATCH, “Voluntary Motherhood”, KRA, pp. 173-174.

⁸⁴ FIG, p. 160; R.S. WILLETT, “Working in ‘A Man’s World’”, GOR, pp. 530-531; A.S. ROSSI, “Women in Science – Why so Few? ”, EPS, p. 114

⁸⁵ C. BIRD, *Born Female*, pp. 44-45.

⁸⁶ R.S. WILLETT, *op. cit.*, GOR, p. 521.

⁸⁷ J. KREPS, *Sex in the Marketplace*, p. 76.

isolation of women from work was a significant phenomenon in American life for only about eighty years – from the Civil War to World War II.”⁸⁸

Si la femme d’hier n’avait pas le choix quant au travail, celle d’aujourd’hui n’est plus conditionnée à travailler.

“A young boy knows he will have to work when he grows up. If one asks a boy of five what he wants to be, he will reply in terms of an occupation - aviator, fireman, doctor. He will not answer that he will be ‘a daddy’. But if his sister is asked, she is likely to say that when she grows up, she will be ‘a mommy’. Each is considered an acceptable response.”⁸⁹

Cependant, à l’heure actuelle, 49% de femmes travaillent (57% chez les noires). Neuf femmes sur dix travaillent à un moment de leur vie, et souvent pendant de longues années. Mais il ne s’agit pas d’un choix délibéré, sauf pour une minorité. Plus de 40% de ces femmes (12,3 millions) sont célibataires, 7,2 millions veuves ou divorcées. 17,6 millions sont mariées (parmi lesquelles on en compte 1,4 million dont le mari ne travaille pas). La plupart de ces femmes travaillent par nécessité économique (62% en 1967), soit pour élever le niveau de vie de la famille: le salaire de la femme élève le revenu familial au-dessus du seuil de pauvreté ou lui permet de s’assurer un confort supérieur, soit parce qu’elles sont chefs** de famille. Six millions sont dans ce cas, dont un quart vivent au-dessous du seuil de pauvreté. En 1969, 47% des familles pauvres avaient une femme à leur tête alors que le pourcentage n’était que de 28% dix ans plus tôt. En 1966, dans un quart des familles noires on trouvait une femme chef** de famille alors que la proportion n’était que de une pour dix chez les blancs. Cependant, à l’embauche, ou à l’avancement, on prend de préférence un homme, même si la femme a elle aussi des bouches à nourrir.⁹⁰

Les femmes représentent 38% (33 millions) de la population active. Merle Miller écrit:

“Women are almost always insecure and neurotic; they are out of place in the business world and ill at ease at home [...] Eventually they nearly always fail at either their careers or their marriages, frequently at both [...] I am convinced that if at quitting time tomorrow all the married women in this country over thirty who have jobs were to resign, the republic would not only survive, it would be considerably better off.”⁹¹

⁸⁸ E. JANEWAY, *op. cit.*, p. 37.

⁸⁹ J. KREPS, *op. cit.*, p. 76.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 10, pp. 64-65; W.J. GOODE, *op. cit.*, EPS, p. 27; KOM, p. 47; M. DIXON, “Why Women’s Liberation?”, GAR p. 173; P. MURRAY, *op. cit.*, THO, p. 100; FRA, p. 28; B.B. GUNDERSON, “The Implication of Rivalry”, FAR, p. 180; M. & J. ROWNTREE, *More on the Political Economy of Women’s Liberation*, p. 4.

⁹¹ E. JANEWAY, *op. cit.*, pp. 27-28.

En fait, si une telle chose se produisait, l'économie en souffrirait considérablement. On ne peut plus se passer du travail des femmes qui sont de plus en plus nombreuses à travailler. La progression a été constante.⁹²

Année	Nombre de femmes	% de la population	% de femmes
1910	7 444 787	20%	22%
1940	13 783 000	25,4%	28,9%
1950	17 882 000	29,1%	33%
1960	22 985 000	33,3%	37,4%
1968	29 204 000	37,1%	41,6%
1969	30 512 000	37,8%	42,7%

Parmi les femmes qui travaillent aujourd'hui, 22,7 millions ont un emploi annuel ou à plein temps, 7,7 millions un emploi à mi-temps (49 millions d'hommes travaillent).

Malgré le nombre important de mères qui travaillent (51% des mères ayant des enfants de plus de six ans et 31% de celles ayant des enfants de moins de six ans), la maternité a une incidence sur la participation des femmes à la production. De seize à dix-huit ans, leur nombre augmente. Puis il diminue jusque vers vingt-cinq ans et ensuite remonte jusqu'à un deuxième maximum aux alentours de quarante-cinq ans pour décroître ensuite.⁹³ Ceci est dû, bien sûr, au manque de garderies et de crèches: la femme est obligée de rester à la maison. Mais la femme de quarante-cinquante ans qui veut recommencer à travailler après une interruption de dix ou vingt ans se trouve confrontée à d'énormes problèmes. Beaucoup d'employeurs demandent des femmes jeunes, jolies. Souvent, les femmes n'ont pas de qualifications ou ont besoin de recyclage. Le monde du travail n'est pas fait pour ces femmes.

“When this discarded creature, her children gone, her husband at work, sits alone in an empty house thinking on how to find the great ‘new life’ all the ‘ladies’ magazines insist is waiting for her somewhere out there, all she sees are locked doors marked: ‘Too Old’, ‘Too Ugly’, ‘Too Fat’, ‘Too Gray’, ‘Too Poor’, ‘Too Uneducated’, ‘Too Slow’, ‘Too Sick’. And the biggest door of all is marked: ‘MEN ONLY’! With all those locked doors, it's damned hard to get out of the house.”⁹⁴

⁹² L. VOGEL, *Women Workers, Some Basic Statistics*, p. 3.

⁹³ CAR, p. 282; *Time*, 20 mars 1972, p. 74; K. KREPS, *op. cit.*, p. 29.

⁹⁴ R. GLADSTONE, “Planned Obsolescence: The Middle-Aged Woman”, BLA, p. 57; A.S. ROSSI, *op. cit.*,

Et Ralph Nader déclarait

“Our society encourages a woman to stay home and take care of her family, and then penalizes her later for not having worked.”⁹⁵

En fait, seuls les emplois intéressants sont interdits aux femmes.

“There has never been any question but that the women of the poor should toil alongside their men. No angry and no compassionate voice has been raised to say that women should not break their backs with harvest work, or soil their hands with blacking grates and peeling potatoes. The objection is only to work that is pleasant, exciting or profitable – the work that any human being might think it worth while to do.”⁹⁶

Mariage et travail sont étroitement liés. D’abord, beaucoup de femmes abandonnent leurs études pour travailler et permettre à leur mari d’achever les siennes. Il s’agit d’un nouveau diplôme fort répandu, dit B. Friedan, un *Ph. T* (Putting Husband Through). Cela implique non seulement le sacrifice des études (ou d’un espoir de carrière) de la femme, mais aussi assumer seule tout le travail à la maison, s’occuper des enfants, taper la thèse du mari (ou la re-écrire) le soutenir moralement, pour ne pas gagner grand-chose en contrepartie sinon l’espoir d’une vie confortable par procuration. Et si cela se termine par un divorce (ce qui est fréquent car l’homme ne trouve plus sa femme digne de lui, une fois sorti d’affaire), la femme aura vraiment tout perdu. Pourtant, quand l’homme et la femme ont tous deux un travail intéressant, le mariage est en général plus heureux.

Cependant, même dans le cas où mari et femme auraient la chance d’avoir tous deux un emploi intéressant, la loi du népotisme jouera au détriment de la femme. Par exemple, Marie Meyer, prix Nobel de physique, se vit refuser un poste à l’université de Chicago, alors que son mari y obtint un emploi de professeur. Mais, dans les classes aisées, surtout quand le mari a une profession libérale, il est rare que la femme travaille car il s’agit de préserver le statut social de l’homme et le libérer des responsabilités du foyer.⁹⁷

EPS, pp. 113-114.

⁹⁵ *Time*, 20 mars 1972, p. 53.

⁹⁶ D. SAYERS, “The Human Not-Quite-Human”, ROS, pp. 119-120.

⁹⁷ *Off our Backs*, novembre 1972, pp. 4-5; FRI, p. 12, p. 318; A.S. ROSSI, *op. cit.*, EPS, pp. 110-112; HOL, p. 324.

Le problème essentiel de la femme qui travaille est donc un problème de discrimination. Les femmes ne travaillent plus seize heures par jour, elles ne reçoivent plus des salaires de misère (encore que...) comme s'était le cas au 19^{ème} siècle. Mais des différences subsistent entre l'emploi des hommes et celui des femmes.

La discrimination la plus flagrante est celle du salaire. S. M. Grimké la dénonçait déjà à son époque⁹⁸ et lorsque S.B. Anthony enseignait, un homme, faisant le même travail, gagnait quatre fois plus qu'elle. Maria Mitchell, une astronome de renom international, ne gagnait que la moitié du salaire d'un homme.⁹⁹ On pouvait lire dans le *Boston Courier* en 1829:

“Custom and long habit have closed the doors of very many employments against the industry and perseverance of women. She has been taught to deem so many occupations masculine, and made for men only that, excluded by a mistaken deference to the world's opinion from innumerable labors most happily adapted to her physical constitution, the competition for the few places left open to her has occasioned a reduction in the estimated value of her labour, until it has fallen below the minimum and is no longer adequate to present comfortable subsistence, much less to the necessary provision against age and infirmity, or the everyday contingencies of mortality.”¹⁰⁰

Les choses n'ont pas beaucoup changé en cent cinquante ans. À cette époque, une femme recevait le quart du salaire d'un homme ou quelquefois gagnait en une semaine ce qu'il gagnait en un jour.¹⁰¹ Aujourd'hui, en gros, chaque fois qu'un homme gagne un dollar, une femme ne gagne que soixante cents. La situation s'est d'ailleurs aggravée depuis la fin de la guerre. En 1955, une femme gagnait encore 63,9% du salaire d'un homme; en 1972 on était tombé** à 58,2%.¹⁰² La répartition moyenne des salaires s'établit de la façon suivante:

Hommes blancs	8 000 dollars
Hommes noirs	5 100 dollars
Femmes blanches	4 600 dollars
Femmes noires	3 400 dollars ¹⁰³

Dans un pays où règne la discrimination raciale, on s'aperçoit que la discrimination sexuelle est encore plus importante dans le domaine du travail. En 1894, la NAWSA introduisit pour la première fois le slogan “Equal pay for equal work” et il reste un des

⁹⁸ S.M. GRIMKÉ, “On the Condition of Women in the United States”, TAN, p. 39.

⁹⁹ H. GERSH, *Women who Made America Great*, p. 78.

¹⁰⁰ FLE, p. 53.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² KOM, p. 47; CAR, p. 280; BAL, p. 340; HOL, p. 339.

¹⁰³ CAR, p. 279.

slogans du mouvement actuel.¹⁰⁴ C'est peut-être la seule revendication que personne ne conteste, ouvertement du moins.

La disparité des moyennes de salaire provient du fait que les femmes trouvent peu de choix sur le marché du travail. Pourtant il y a eu des progrès. En 1840, sept métiers seulement étaient ouverts aux femmes; en 1850, on en comptait trois cents. En 1870, il n'y avait dans tous les États-Unis que sept femmes secrétaires; aujourd'hui, c'est leur principal débouché. Presque tous les métiers leur sont ouverts.¹⁰⁵ Mais un quart des femmes sont concentrées dans cinq branches: employées de bureau (cinq millions, dont un million et demi de secrétaires), domestiques, comptables, institutrices, serveuses, qui représentent des emplois d'exécutantes ou des extensions du rôle maternel. La moyenne de salaire des domestiques et femmes de ménage se situe bien au-dessous du salaire minimum fédéral; cette catégorie de travailleuses, fort nombreuses, surtout chez les noires (deux tiers), est d'ailleurs exclue de cette loi. Leur salaire moyen annuel n'est que de 1 523 dollars. Et les femmes ne s'attendent pas à trouver d'autres emplois.¹⁰⁶ Ce sont les métiers les moins rémunérés, ceux où il n'y a pas d'espoir de promotion. Les femmes trouvent difficilement un emploi correspondant à leur niveau de qualification. Non seulement les postes à responsabilités leur sont fermés, mais aussi ceux qui impliquent machines, négociations, risques, profits, manipulation d'importantes sommes d'argent, et surtout prestige social. On compte aussi 27% d'ouvrières.¹⁰⁷ Plus on monte dans la hiérarchie, moins on y trouve de femmes. On trouve 97% de femmes parmi les secrétaires mais 2% de hauts cadres**, 9% de professeurs** en titre, 1% d'ingénieurs**, 3% de juristes, 7% de docteurs**, 8% de scientifiques, 14% dans les professions techniques ou libérales. 2,9% seulement de femmes gagnent plus de 10 000 dollars par an (contre 28% d'hommes). On assiste même à un déclin du pourcentage des femmes dans l'enseignement et les professions libérales.¹⁰⁸ D'ailleurs, si l'enseignement a la réputation d'être féminisé, on s'aperçoit, là encore, qu'il y a discrimination. On compte neuf femmes sur dix dans l'enseignement primaire mais huit hommes sur dix parmi les chefs d'établissement. On retrouve la même répartition dans l'édition où l'on compte 80% de femmes, mais toutes dans des positions subalternes.¹⁰⁹ Même au niveau des emplois de serveurs on rencontre une

¹⁰⁴ KRAD, p. 62.

¹⁰⁵ S.B. ANTHONY, "Political Economy of Women", TAN, p. 57; JENS, p.81.

¹⁰⁶ J. KREPS, *op. cit.*, p. 3; L. KOMISAR, "The Image of Woman in Advertising", GOR, p. 307.

¹⁰⁷ JOREEN, "The 51 % Minority", MOR, p. 37; E.D. KOONTZ, *op. cit.*, THO, pp. 78-86; C. BIRD, *op. cit.*, p. 81.

¹⁰⁸ KOM, p. 47; JOREEN, *op. cit.*, MOR, p. 37; MOR, p. 560; M. DIXON. "The Rise of Women's Liberation", ROS, p. 189, p. 197; L. WELLS, *American Women, Their Use and Abuse*, p. 8; CAR, p. 178 ; E.D. KOONTZ, *op. cit.*, THO, p. 83; C. BIRD, *op. cit.*, pp. 82-83.

¹⁰⁹ MOR, p. xvi, HOL, p. 317.

discrimination. Dans les restaurants chers on ne trouve que des garçons car les pourboires sont élevés alors que dans les restaurants bon marché, les snacks, on ne recrute que des femmes.¹¹⁰ Et à tous les niveaux, dans tous les domaines, à qualifications égales on préfère toujours un homme.¹¹¹

Le taux de chômage est beaucoup plus élevé chez les femmes que chez les hommes.

Années	Hommes	Femmes
1968	2,9%	4,8%
1970	4,7%	6,2%
1972	4,2%	5,5% (31% chez les noires de 18 à 20 ans) ¹¹²

On prend souvent prétexte de l'absentéisme des femmes pour les payer moins ou leur offrir des emplois moins intéressants (en fait il s'agit de faire plus de profits). Or les femmes s'absentent légèrement moins de leur travail que les hommes (en 1966, 5,6 jours par an pour les femmes, 5,9 pour les hommes). La même différence se retrouve pour les congés de maladie.¹¹³

Les femmes souffrent aussi du manque de garantie de l'emploi. Les congés de maternité, nous l'avons vu, coûtent souvent sa place à une femme alors que certaines longues maladies ne sont pas considérées de la même façon. Dans beaucoup d'hôpitaux, quand une interne prend six mois de congé, elle n'est pas sûre de retrouver sa place alors qu'un interne peut prendre deux ans de congé pour faire son service militaire sans courir un tel risque.¹¹⁴

Ainsi s'établit un cercle vicieux:

[T]he unequal remuneration of women reduces their sense of 'career' and contributes to the lack of continuity in their employment, and on the other hand, the lack of continuity in their work is one of the main reasons why they are paid at a lower rate and meet with difficulties in their promotion [...] This greater restlessness of women employees has far wider implications if seen from a longer perspective. Women's readiness to abandon their careers represents a problem of social and economic waste."¹¹⁵

La discrimination dans l'emploi est souvent complètement irrationnelle. Elle prend racine dans les préjugés courants contre les femmes. Par exemple, on trouve ce genre d'arguments contre les femmes pilotes:

"Would any of you trust any of the so-called free and equal females to pilot you in a jet liner across an ocean? No. And neither does any airline in the world [...] I think that the average woman, led by her own instinct, knows she is limited in

¹¹⁰ KOM, p. 49.

¹¹¹ FRA, p. 31, p. 161.

¹¹² JOREEN, *op. cit.*, MOR, p. 37; MOR, p. 560.

¹¹³ MOR, p. 560; *Time*, 20 mars 1972, p. 74; ROB, p. 95.

¹¹⁴ *Time*, 20 mars 1972, p. 67.

¹¹⁵ MYR, p. 109.

capacity, in responsibility, and in stability, if not in ability, by being rendered thus by the very essence or her cyclic nature. From pubescence to senescence, this creature is driven monthly by uncontrolled physical and mental gyrations [...] But change her if you will and can.”¹¹⁶

De même, en 1970, le Dr Berman voulut prouver l’incapacité des femmes à assumer des fonctions de leader en s’appuyant sur la soi-disant instabilité des femmes due au cycle menstruel et à la ménopause.

“Suppose we had a President in the White House, a menopausal woman president who had to make the decision of the Bay of Pigs, or the Russian contretemps with Cuba at the time? All things being equal, I would still rather have had a male J.F.K. make the Cuban missile crisis decisions than a female of similar age who could possibly be subject to the curious mental aberrations of that age group.”

Ce à quoi les féministes s’empressèrent de répondre:

[J]ohn F. Kennedy’s Bay of Pigs fiasco hardly constitutes exemplary proof of superior male ability in either decision-making or crisis diplomacy. Moreover, the people of this nation now know that during his incumbency Kennedy suffered from Addison’s disease, treatment for which involves the administering of cortisone, a drug which has potentially a greater disruptive effect on behaviour and judgment than the periodical hormonal changes in the female.”¹¹⁷

Pourquoi refuser que les femmes accèdent à des postes importants? Un journaliste de *Esquire Magazine* suggère deux raisons: les hommes ont peur de leur attirance envers les femmes et par conséquent de l’ascendant qu’elles pourraient prendre sur eux et puis ils ne veulent pas que les femmes découvrent combien ces métiers sont faciles, après tout; il y aurait alors trop de concurrence.¹¹⁸ Cette deuxième raison semble assez courante. Il s’agit surtout de préserver leur supériorité.

Les femmes ont toujours constitué la main-d’œuvre la plus exploitée. Au début de la révolution industrielle, on a donné aux femmes et aux enfants les emplois et les salaires les plus bas. Leur situation était tellement misérable que les syndicats refusèrent de les admettre dans leurs rangs. Même lors de grèves aussi importantes que celle de Lynn dans le Massachusetts ou la grande grève de la confection de 1909, les syndicats continuèrent à boudier les femmes. Aujourd’hui encore, les femmes sont peu syndicalisées et ne sont guère entendues de l’AFL-CIO. En 1962, il n’y avait pas une seule femme parmi les dirigeants de ce

¹¹⁶ FRA, p. 42.

¹¹⁷ HOL, pp. 174-175.

¹¹⁸ B.B. GUNDERSON, *op. cit.*, FAR, p. 183.

syndicat.¹¹⁹ En 1966, les syndicats comptaient 19,3% de femmes. Une femme sur sept était syndiquée, contre un homme sur quatre. Ce sont les ouvrières qui se syndiquent le plus.¹²⁰ Les femmes se syndiquent peu, d'une part parce qu'elles sont mal acceptées par les syndicats, mais aussi parce qu'elles pensent qu'elles ne travailleront pas longtemps ou alors elles n'en attendent rien: le syndicat, comme la politique, c'est une affaire d'hommes. Mais il faut dire aussi que les syndicats, comme les employeurs, se montrent souvent sexistes envers les femmes. Souvent, le syndicat empêche les femmes de garder un emploi ou simplement de le prendre et favorise les hommes. *Everywoman* cite un exemple:

“The Isana Construction Company of Eastlake, Ohio, placed a help-wanted ad for women sewer laborers, apparently as a joke, to prove that women wouldn't want to do such heavy work.

Two women, Josephine Denk and Verna Miller, applied and were hired for the job. Both have young children and were attracted by the \$ six-per-hour union wage. They worked satisfactorily until the day before they would have had to join the union and then they were fired. *The Union-Local 8 of the Laborers Union refused to support the women against the company*, complaining that if the women kept their jobs, the union would have to provide them with *separate toilet facilities*.”¹²¹

Certaines femmes ont donc organisé des syndicats de femmes. C'était la WTUL au 19ème siècle, par exemple; aujourd'hui les femmes syndiquées commencent à s'organiser. En janvier 1974 se tint à New York le premier congrès de femmes syndicalistes où s'exprima la nécessité pour les femmes de se syndiquer. Comment, sous quelles formes, dans les syndicats existants ou dans des syndicats de femmes? L'avenir nous le dira.¹²²

Le travail que fait la femme est dévalorisé. Au début de la colonisation, les femmes devinrent enseignantes, d'une part parce que personne d'autre n'était disponible, d'autre part parce qu'il s'agissait surtout de transmettre un code de morale; enfin ; on pouvait payer les femmes très peu.¹²³ S.B. Anthony s'éleva contre la disparité entre les salaires des hommes et des femmes dans l'enseignement. En 1853, les enseignants se plaignaient d'être mal payés et mal considérés. Lors d'un congrès d'enseignants, après une lutte d'une demi-heure pour obtenir le droit à la parole, S. B. Anthony déclara:

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 178; M. DIXON, *op. cit.*, GAR, p. 173; ONE, p. 68.

¹²⁰ L. VOGEL, *op. cit.*, p. 16.

¹²¹ *Everywoman*, 10 septembre 1971, p. 3.

¹²² *Ms*, juin 1974, p. 19.

¹²³ CAR, pp. 40-41.

“None of you quite comprehend the cause of the disrespect of which you complain. Do you not see that so long as society says woman is incompetent to be a lawyer, minister or doctor, but has ample ability to be a teacher, every man of you who chooses this profession tacitly acknowledges that he has no more brains than a woman? And this, too, is the reason that teaching is a less lucrative profession as here men must compete with the cheap labor of woman [...] Would you exalt your profession, exalt those who labor with you [...] increase the salary of the women engaged in the noble work of educating our future President, Senators and Congressmen.”¹²⁴

De même, quand la machine à écrire, le téléphone furent inventés, des hommes furent embauchés pour les faire marcher. Quand on les remplaça par des femmes, ces métiers cessèrent d’avoir tout prestige. Il est quelquefois difficile d’expliquer pourquoi tel métier est considéré comme masculin ou féminin. Il existe cependant des cas clairs.

“Sex-typing links occupational roles with sex roles and makes ‘female occupations’ of those which involve nurturing, helping and empathizing (e.g. teaching, nursing, and social work) and are seen as extensions of the female role. Occupations which are seen as requiring such characteristics as coolness, detachment, object-orientation and outspokenness (e.g. law, medicine, science) are not considered appropriate for women.”¹²⁵

Mais on peut observer une certaine flexibilité en ce qui concerne cette répartition. Au cours de l’histoire, nous l’avons vu, divers métiers ont changé de sexe, si l’on peut dire. Au début on ne trouvait que des infirmiers, car les femmes étaient considérées comme trop fragiles et délicates pour ce travail. Quand on eut besoin d’elles pendant la guerre de Sécession, on ne les trouva plus trop délicates.¹²⁶ On peut peut-être expliquer le grand nombre de femmes dans les emplois de cols blancs les plus bas par le fait qu’elles jouent bien leur rôle de subordonnées, acceptent leurs conditions de travail et n’ont pas d’ambitions. D’un pays à l’autre, on peut remarquer des variations, difficilement explicables de par la position des femmes dans ces pays assez semblables. Par exemple, on ne trouve que très peu de dentistes aux États-Unis; mais elles forment 75% de ce corps professionnel au Danemark et le métier de dentiste est considéré comme un métier féminin dans certains pays d’Amérique latine. Enfin, certains métiers sont assez indifféremment ouverts aux hommes et aux femmes, comme les emplois de banque.¹²⁷ Il n’y a rien de logique dans tout cela, rien de cohérent. Mais le sexisme n’est pas logique.

¹²⁴ LER, p. 44.

¹²⁵ C.F. EPSTEIN, “Women and the Professions”, EPS, p. 127.

¹²⁶ I. ASIMOV, “Uncertain, Coy, and Hard to Please”, p. 240.

¹²⁷ C.F. EPSTEIN, *op. cit.*, EPS, pp. 127-128.

Les femmes travaillant souvent dans de très mauvaises conditions, les législateurs, poussés par les féministes, se sont emparés du problème et ont promulgué des “lois protectrices”. Une commission gouvernementale étudia les conditions de travail des femmes et des enfants de 1908 à 1911 et publia un rapport en dix-neuf volumes! Le Wisconsin vota la première loi limitant le nombre d’heures de travail des femmes en 1867. En 1907, vingt états avaient adopté des lois similaires. Toujours en 1907, la Cour Suprême rendit un jugement célèbre dans l’affaire *Mullers vs. Oregon*: il fut décidé que la femme est un être faible qui a besoin de protection.¹²⁸ Kate Millet explique:

“In many places there was real sympathy for the sufferings of women in industry, but a great deal of the motivation behind reform was little more than protection of patriarchal culture and institutions: family structure was becoming disrupted (including the authority of the father as provider and head of household); women in industry had access to sexual freedom; they were worked too hard in one circumstance (the factory) to serve properly in another (the home). The prevailing male attitude [...] seemed to find the perfect remedy in getting women out of the factory altogether and back into the safety of the ‘home’.”¹²⁹

En 1920 on créa un *Women’s Bureau* rattaché au Ministère du Travail et qui avait pour but de formuler une politique de l’emploi des femmes et de garantir leurs chances de promotion.¹³⁰ En 1964, l’article VII du *Civil Rights Act* interdit toute discrimination dans l’emploi sur la base du sexe. En 1963, un *Equal Pay Act* fut adopté. Par l’article VII, les lois “protectrices” sont abolies: on ne peut plus refuser d’embaucher une femme sous le prétexte de poids à soulever (entre sept et seize kilos, selon les états) ou d’heures de nuit à effectuer car cela réduit sa liberté et ne la place pas sur un pied d’égalité avec l’homme.¹³¹ L’EEOC, qui est chargé de faire appliquer le *Civil Rights Act*, reçoit énormément de plaintes de femmes. Des sommes énormes ont dû être payées à certaines femmes comme arriérés de salaire ou dommages et intérêts. À la fin de l’année fiscale 1970, 50 000 employées avaient ainsi reçu plus de dix-sept millions de dollars. L’EEOC est aussi chargé de veiller à la promotion des femmes, à ce que toute femme puisse occuper un emploi pour lequel elle est qualifiée quand l’employeur préfère un homme.¹³² La première année du fonctionnement de L’EEOC, plus d’un tiers des plaintes reçues, soit 2 500, provenaient de femmes.¹³³ Les entreprises, bien sûr, essaient de détourner la loi et il faut beaucoup de patience pour se battre

¹²⁸ FLE, pp. 213-215; ONE, pp. 62-63.

¹²⁹ MIL, p. 87.

¹³⁰ SCH, p. 255.

¹³¹ MAS, pp. 108-110; E.D. KOONTZ, *op. cit.*, THO, p. 82.

¹³² KOM, pp. 141-142.

¹³³ K. KREPS, *op. cit.*, pp. 1-2.

contre elles. Il se passe quelquefois deux ou trois ans avant qu'un tribunal ne prenne une décision.

Au 19^{ème} siècle, les féministes se battirent sur plusieurs terrains: l'égalité des salaires, l'accès des femmes à certaines professions réservées aux hommes. C'est encore vrai aujourd'hui.

NOW s'occupe surtout de l'aspect législatif du problème. De nombreuses associations de femmes dans les professions libérales s'occupent de défendre les intérêts des femmes dans leurs branches particulières.

Si les lois protectrices paraissaient nécessaires au 19^{ème} siècle à cause de l'exploitation forcenée des femmes, aujourd'hui elles représentent plutôt un obstacle à leur liberté d'emploi, car les conditions de travail sont moins dures.

M. Fuller pensait que les femmes peuvent faire n'importe quel métier: leur potentiel est grand.¹³⁴ On dit que la femme est faible mais on la fait travailler dur. Sa faiblesse n'est que prétexte à discrimination.

“If [...] we admit as truth that Woman seems destined by nature rather for the inner circle, we must add that arrangements of civilized life have not been, as yet, such as to secure it to her. Her circle, if the duller, is not the quieter. If kept from ‘excitement’ she is not from drudgery. Not only the Indian squaw carries the burdens of the camp, but the favorites of Louis XIV accompany him in his journeys, and the washerwoman stands at her tub, and carries home her work at all seasons, and in all states of health. Those who think the physical circumstances of Woman would make a part in the affairs of national government unsuitable are by no means those who think it impossible for negroes to endure field-work, even during pregnancy, or for sempstresses to go through their killing labors.”¹³⁵

S. Truth disait la même chose.

“The man over there says that women need to be helped into carriages, and lifted over ditches, and to have the best place everywhere. Nobody ever helps me into carriages, or over mud-puddles, or gives me any best place! And ain't I a woman? Look at me! Look at my arm! I have ploughed and planted, and gathered into barns, and no man could head me! And ain't I a woman? I could work as much and eat as much as a man – when I could get it – and bear the lash as well! And ain't I a woman?”¹³⁶

¹³⁴ M. FULLER, *op. cit.*, p. 174.

¹³⁵ *Ibid.*, pp. 34-35.

¹³⁶ S. TRUTH, “Ain't I a Woman?”, SCH, pp. 94-95.

C.P. Gilman écrivait dans le New York Times du 26 février 1914:

“There is nothing a he-bear can do as a bear which Mrs. Bear cannot do as well or better. In human society alone the he can do anything and the she nothing.”¹³⁷

Et Olive Schreiner, en 1911, faisait écho à M. Fuller: “We take all labour for our province”.¹³⁸ E.C. Stanton écrivait:

[W]e must define what is ‘men’s work’. I find men in many avocations – washing, cooking, selling needles and tape over a counter – which might be considered the work of women. The consideration of questions of legislation, finance, free trade, etc., certainly would not degrade woman, nor is her refinement so evanescent a virtue that it could be swept away by some work which she might do with her hands. Queen Victoria looked as dignified and refined in opening Parliament as any lady I have ever seen.”¹³⁹

C.P. Gilman prônait aussi l’entrée des femmes sur le marché du travail sur un pied d’égalité avec les hommes, ce qui serait possible avec la collectivisation du travail ménager.¹⁴⁰

Les féministes actuelles ont adopté une attitude un peu plus sévère par rapport au travail. En économie capitaliste, les femmes constituent une main-d’œuvre de réserve. Depuis le début du siècle, les Américaines ont remplacé les immigrants et se trouvent maintenant en concurrence avec les minorités ethniques, au bas de l’échelle. De plus, quand une femme travaille, comme c’est pour elle une nécessité économique, cela ne menace en rien le patriarcat, d’autant plus qu’elle continue à assurer le travail ménager et à s’occuper des enfants.¹⁴¹ Mais, aussi, les féministes dénoncent la nature aliénante du travail en économie capitaliste: le travail profite à quelques-uns sans pour cela pourvoir vraiment aux besoins des travailleurs.¹⁴² Mais la femme se trouve devant un dilemme, un choix intolérable.

“The family ideal is fine for the owners. Men and women are pitted against each other in competition for wages. Women are made to feel out of place in a work situation, treated less seriously, and given less pay for equal work. This is justified by the ‘well-known fact’ that women do not stay on the job for long. So despite the work or career plans of any individual woman, certain types of work are reserved for us as a group: the most underpaid in any given category of work. Women do not put up with this kind of situation any longer than they absolutely must. But in quitting, we only reinforce the woman-home ideology, and help perpetuate the System.”¹⁴³

¹³⁷ LUN, pp. 453-454.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 453.

¹³⁹ M.A.B. OAKLEY, *E.C. Stanton*, pp. 122-123.

¹⁴⁰ GIL.

¹⁴¹ MIL, pp. 40-41.

¹⁴² K. SACKS, “Social Bases for Sexual Equality”, MOR, p. 460.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 463.

Susan Sontag pense que, même si le travail est aliénant, il offre au moins un avantage pour les femmes: il les sort du foyer, il les sort de la solitude, de l'isolement, de la dépendance. Selon elle, les femmes doivent envahir le marché du travail à tous les niveaux et se battre, à partir de là, contre le système capitaliste qui les aliène.¹⁴⁴ Le travail est aliénant aussi pour les hommes mais ils ont plus de possibilités d'y trouver des satisfactions.¹⁴⁵

Le volontariat est vivement critiqué par les féministes. En 1971, on estimait à plus de 32 millions le nombre d'Américains** ayant travaillé bénévolement, les deux tiers étant des femmes dont la plupart avaient entre 22 et 44 ans. Il s'agit de travail dans les hôpitaux, les bibliothèques, les centres de planning familial, etc. Ce travail sert à combler le besoin d'activité des femmes sans leur imposer un horaire rigide. C'est une échappatoire pour la femme des banlieues qui se sent seule et inutile, car elle peut avoir un horaire assez souple. C'est aussi sa seule possibilité d'activité bien souvent et elle lui confère un certain prestige, une certaine importance dans la communauté. Mais, disent les féministes, ce travail représente une main-d'œuvre gratuite considérable qui profite largement au système. En 1965, on estimait à 14,2 milliards de dollars la valeur de ce travail; la somme est estimée à trente milliards pour 1980. De la façon dont il est effectué, c'est un travail assez frustrant parce qu'inefficace. Il ressemble au travail ménager. C'est un travail sans statut, qui rentre dans la tradition de la femme maternelle, altruiste, etc. Ce devrait être un travail rémunéré, comme les autres, car la femme ne sort pas de son rôle en travaillant bénévolement.¹⁴⁶

Certaines féministes proposent des solutions au problème du travail des femmes. Catherine Dall, au 19^{ème} siècle, pensait qu'il était bon que la femme travaille; de plus, si toutes les femmes travaillaient, les hommes pourraient travailler moins et les deux y gagneraient.¹⁴⁷ C'était aussi l'opinion de A.B. Blackwell qui prônait une courte journée de travail avec des équipes qui se relaieraient. De même, le travail ménager serait partagé dans la famille et entre voisins.¹⁴⁸ Aujourd'hui aussi, beaucoup semblent penser qu'il faudrait que la femme travaille plus et l'homme moins: il y aurait alors égalité et plus de loisirs pour tous.¹⁴⁹

Souvent on préconise le travail à mi-temps pour les femmes; d'ailleurs, la moitié des travailleurs** à mi-temps sont des femmes. Mais c'est une solution critiquée: le travail à mi-temps est peu intéressant, mal payé, précaire et sans avantages sociaux; il ne résout pas le

¹⁴⁴ T.M., pp. 925-927.

¹⁴⁵ L. LIMPUS, *Liberation of Women: Sexual Repression and the Family*, p. 3.

¹⁴⁶ D.B. GOLD, "Women and Voluntarism", GOR, pp. 533-554; CAR, p. 54-59; MAS, pp. 111-114.

¹⁴⁷ RIE, p. 163.

¹⁴⁸ A.B. BLACKWELL, *op. cit.*, KRA, p. 150-155.

¹⁴⁹ A.S. ROSSI, *op. cit.*, EPS, p. 114.

problème du partage des tâches au foyer, au contraire. Et il empêche la syndicalisation des travailleurs**, donc profite doublement aux patrons.¹⁵⁰

Les féministes aidèrent souvent les femmes à se battre contre leurs conditions de travail. Nous avons vu le rôle qu'elles jouèrent dans les grèves du début du siècle. Aujourd'hui, elles font des piquets de grève devant certaines compagnies qui pratiquent la discrimination envers les femmes.¹⁵¹ Souvent, elles ont essayé de lutter contre la condition faite aux femmes par le biais de la politique et la lutte pour des amendements constitutionnels.

La place des femmes en politique a toujours été négligeable. Si elles se sont battues si longtemps pour le droit de vote, c'est bien parce qu'on ne voulait pas qu'elles exercent de pouvoir politique, aussi minime soit-il. La politique est une affaire d'hommes. Les femmes ne sont pas jugées capables de comprendre.

“In a canvass made during a recent election, a group of husbands were asked if they ever discussed politics with their wives; most of them said no. Their wives were asked the same question, if they ever discussed politics with their husbands, and answered yes. It was the women who were under the delusion that there had been an exchange of ideas.”¹⁵²

Il va sans dire qu'il n'y a jamais eu de présidente ou de vice-présidente des États-Unis. Il n'y a jamais eu non plus de femme à la Cour Suprême (les noirs sont un peu plus en avance sur ce point-là).

En 1967-1968, pendant le 90^{ème} Congrès, on comptait onze femmes représentantes et une sénateur** Margaret Chase Smith. Leur nombre n'a jamais dépassé vingt. Parmi toutes ces femmes (69 représentantes et 10 sénateurs), un tiers avait succédé à leur mari en cours de mandat, mais la plupart ne furent pas réélues quand elles briguèrent l'investiture pour elles-mêmes. En 1973, il y avait 14 représentantes sur 435 (3,2 %) mais plus une seule femme sénateur. On trouve environ chaque année entre 300 et 400 femmes dans les législatures d'état et environ 3 000 dans divers conseils municipaux ou de comté, mais guère plus d'une vingtaine de maires** et encore, seulement dans les petites villes. La situation s'est même dégradée entre 1959 et 1969.¹⁵³

Femmes	1959	1969
Représentantes au niveau de l'état	357	306

¹⁵⁰ K. KAUFER, T. CHRISTOFFEL, *The Political Economy of Male Chauvinism*, pp. 51-52.

¹⁵¹ ROB, pp. 133-134.

¹⁵² HER, p. 142.

¹⁵³ MAS, p. 120.

Représentantes au Congrès	17	11
Élues au niveau de l'état	41	31
Maires	14	23

Pourtant, les femmes forment 52 % du corps électoral. Et parmi les gouverneurs** on ne trouve que trois femmes dans toute l'histoire: Nellie Ross du Wyoming qui avait succédé à son mari en 1924 et ne fut pas réélue; "Ma "Ferguson au Texas qui remplaça son mari destitué et gagna une élection en 1924 avec le slogan "Two Governors for the Price of One" (elle perdit la campagne suivante mais fut réélue en 1932); et enfin Lurleen Wallace, la première femme de George Wallace qui le remplaça en 1966 quand il ne put se représenter lui-même. Cependant, lors des élections de novembre 1974, une femme, Ella Grasso, a été élue gouverneur** du Connecticut "à part entière". (Mais ce n'est pas une féministe; elle s'est, notamment, prononcée contre l'avortement.) Dans les différents cabinets ministériels, il est rare de trouver plus d'une femme à la fois. 850 000 femmes travaillent dans les services du gouvernement fédéral; 147 seulement en 1973 occupaient des postes clé, soit 1,5 %. Et parmi les juges, on comptait 300 femmes sur 8 748.¹⁵⁴

Pourtant, les femmes jouent un rôle certain en politique: ce sont elles qui assument tout le travail d'exécutantes, de secrétaires. S. Chisholm écrit:

The major thing I have learned is that women are the backbone of America's political organizations. They are the letter writers, the envelope stuffers, the telephone answerers; they are the campaign workers and organizers. They are the speech writers and the largest number of potential voters."¹⁵⁵

Elles sont nombreuses aussi dans les groupes de pression, mais n'exercent pas de pouvoir politique direct.¹⁵⁶ Elles manifestent beaucoup dans la rue; récemment encore, on les trouvait très nombreuses dans le mouvement de la paix, contre la guerre du Vietnam.¹⁵⁷

La *League of Women Voters* entre dans ce cadre. Forte de 155 000 membres, c'est un groupe de pression qui n'a aucun pouvoir actif mais que nul politicien ne peut ignorer sans risques. Elles informent et aussi se chargent de l'organisation des bureaux de vote, assistent aux délibérations des conseils municipaux, participent à l'élaboration de programmes locaux. Ces dernières années, elles participèrent activement à la lutte écologique. Mais leur pouvoir

¹⁵⁴ LER, pp. 172-174; CAR, pp. 300-302; B.S. ABZUG, C. EDGAR, "Women and Politics: The Struggle for Representation", EDW, pp. 17-18; MAS, pp. 118-120; *Off our Backs*, novembre 1972, p. 6.

¹⁵⁵ S. CHISHOLM, "Women Must Rebel", THO, p. 212.

¹⁵⁶ FIG, p. 95.

¹⁵⁷ WOMEN AGAINST DADDY WARBUCKS, "Our Statement", MOR, p. 530.

reste local. En mai 1974, la Ligue, anticipant le passage de l'ERA, admit les hommes (jusque-là, mille membres associés) comme membres à part entière.¹⁵⁸

Le problème de la participation des femmes au système politique est loin de faire l'unanimité au sein du mouvement féministe. Au 19^{ème} siècle, à peu près toutes les féministes désiraient exercer un pouvoir politique. Pour elles, le gouvernement c'était comme s'occuper d'une maison à grande échelle.¹⁵⁹ Antoinette Brown Blackwell voyait la politique comme une occupation pour la femme, une fois ses enfants élevés, une sorte de compensation.

“Then, after fifty, when the children are grown, allow the stateswomen who can prove their wisdom and ability to their constituents, to hold any office to which they may be elected, from town-school superintendent up to President. Why not? If the husbands are content, who else has a right to object?”¹⁶⁰

Mais si le mari n'est pas d'accord, il ne lui reste plus qu'à se résigner à finir ses jours au coin du feu. Max Eastman, un suffragiste, disait:

“The great thing to my mind is not that women will improve politics but that politics will develop women.”¹⁶¹

La plupart des suffragistes pensaient que leur influence assainirait la politique. Certaines, par contre, s'élevaient contre le jeu parlementaire, M. Sanger, par exemple:

“Then you watched Congress at work, listened to it, and were disillusioned. A few years of sitting in the gallery and looking down gave you less respect for the quality of our representatives, less faith in legislative action, and you wondered whether those who had already abandoned hope of obtaining relief in this way and resorted to direct action had not, perhaps, the right idea.”¹⁶²

C'était aussi l'idée d'Emma Goldman. Remarquons pourtant que M. Sanger dirigeait ses efforts même en direction des femmes du Ku Klux Klan... auxquelles elle faisait des conférences sur la contraception!

Une fois le droit de vote conquis, les femmes s'aperçurent que cela ne leur donnait toujours pas de pouvoir politique réel puisque les partis les ignoraient. Aussi, très tôt, comme nous l'avons vu, des femmes comme O.H.P. Belmont ou C.P. Gilman poussèrent les femmes à agir en dehors des partis politiques.¹⁶³

C'est la position de beaucoup de féministes radicales à l'heure actuelle. Il n'y a rien à attendre ni des deux grands partis, ni même de la gauche, et encore moins des élections. Par contre, les réformistes et les socialistes se rejoignent pour dire qu'il faut agir au niveau des

¹⁵⁸ CAR, pp. 52-53, p. 303; *Time*, 20 mai 1974, p. 28.

¹⁵⁹ KRAD, pp. 67-71.

¹⁶⁰ A.B. BLACKWELL, *op. cit.*, KRA, p. 158.

¹⁶¹ KRAD, p. 51.

¹⁶² SAN, p. 423.

¹⁶³ FIR, pp. 23-24.

élections. NOW, par exemple:

“WE BELIEVE that women must now exercise their political rights and responsibilities as American citizens. They must refuse to be segregated on the basis of sex into separate-and-not-equal ladies’ auxiliaries in the political parties, and they must demand representation according to their numbers in the regularly constituted party committees – at local, state, and national levels – and in the informal power structure, participating fully in the selection of candidates and political decision-making, and running for office themselves”.¹⁶⁴

Ou le SWP, pour des raisons différentes:

“So in supporting the building of mass movements around specific issues, the SWP does not mean that people should reject participation in the elections. The elections are very important for putting forth a perspective of how society as a whole should be changed.”¹⁶⁵

En juillet 1971, trois cents femmes de vingt-six états se rencontrèrent à Washington et formèrent le *National Women’s Political Caucus* (NWPC) dont le but était de promouvoir la représentation égale des femmes à tous les échelons du pouvoir. Se trouvaient là des Représentantes telles que Bella Abzug et Shirley Chisholm, des féministes telles que Betty Friedan et Gloria Steinem (NOW était d’ailleurs largement représentée), 15% seulement des femmes étaient des républicaines, des noires, des indiennes ou des femmes du WLM. Le slogan était: “Make politics, not coffee”. Le congrès se fixa des buts immédiats: arrêt de la guerre du Vietnam, abrogation des lois sur l’avortement, passage de l’ERA, réforme de la fiscalité injuste envers la femme. Pour le long terme le congrès décida:

“[...] to rally national and local support for the campaign of women candidates – federal, state, and local – who declare themselves ready to fight for the rights and needs of women, and of all under-represented groups.”¹⁶⁶

Le reportage de *Newsweek* sur ce congrès consacre, de façon typique, la moitié de ses colonnes au congrès lui-même et l’autre moitié à une prétendue idylle entre Gloria Steinem et Henry Kissinger! Quant au vocabulaire employé, le mot *burlaque* abonde et on trouve quantité de qualificatifs péjoratifs tels que *rowdy*, *ambitious*, *unabashed*, *wrangling*, *strident*, *scream*, *feverish*, *fury*, etc.

Si le NWPC ne parvint pas à faire élire 15 % de femmes en 1972 comme il se l’était proposé, il obtint du moins du parti démocrate une juste représentation des femmes à la convention nationale du parti. En 1973, 30 000 femmes avaient rejoint les rangs du NWPC. Le premier congrès, réunissant 1 400 femmes de quarante-huit états, se tint à Houston en

¹⁶⁴ NOW, “Statement of Purpose”, KRA, p. 368.

¹⁶⁵ B. STONE, “Women and Political Power”, JEN, p. 36.

¹⁶⁶ FRA, p. 32.

février 1973 pour définir une stratégie future. Notons aussi la naissance d'un *Feminist Party* qui ne s'est pas encore tellement manifesté.

Il est peut-être un peu tôt pour se prononcer sur l'efficacité d'une telle organisation mais, *a priori*, on ne voit pas trop comment elle peut arriver à ses buts, aussi réformistes soient-ils. Ce n'est qu'un groupe de pression de plus.¹⁶⁷

Si on trouve des femmes dans les partis politiques on y trouve peu de féministes, la plupart se montrant extrêmement méfiantes à leur égard. Les partis politiques ne soutenaient pas les suffragistes et les suffragistes, comme tout le mouvement de réforme à cette époque, étaient plutôt hostiles aux partis qu'elles considéraient comme responsables de tout ce qui allait mal dans la société.¹⁶⁸ Nous avons vu qu'après 1920 certaines continuèrent à prôner l'indépendance des femmes par rapport aux partis. Aujourd'hui, il est clair pour toutes les féministes (sauf celles du NWPC) qu'il n'y a rien à attendre des deux grands partis. Mais beaucoup de féministes se sont trouvées ou se trouvent encore dans des organisations de gauche et envers elles aussi formulent des critiques virulentes. Même les femmes restées à l'intérieur de ces groupes ont formé des caucus de femmes. On en trouvait dans *Weatherman*, on en trouve dans le SWP et l'YSA.¹⁶⁹ C'est certainement la nouvelle gauche, et en particulier SDS, qui fut le plus attaquée en tant qu'organisation dominée par les hommes, où les femmes n'étaient considérées que comme des secrétaires, cuisinières ou compagnes de lit occasionnelles et où les hommes refusaient d'entendre leurs revendications propres.¹⁷⁰ En décembre 1968 pourtant, SDS reconnut l'importance du problème de la libération des femmes.

“Women are not oppressed as a class but they are oppressed as women within each class [...] [and] the fact that male supremacy persists in the movement today raises the issue that although no people's liberation can happen without a socialist revolution in this country, a socialist revolution could take place which maintains the secondary position of women in society. Therefore the liberation of women must become a conscious part of our struggle for people's liberation.”¹⁷¹

Mais il était trop tard. Les femmes avaient commencé à quitter SDS et celui-ci bientôt perdit de son importance en tant que mouvement. La rupture du WLM et de la gauche fut consommée avec la “prise” de *Rat* et l'article de Robin Morgan adressé à la gauche, “Goodbye to all that”.

¹⁶⁷ B. ABZUG, C. EDGAR, *op. cit.*, EDW, p. 21; MAS, pp. 121-124; CAR, pp. 305-306; *Newsweek*, 26 juillet 1971, p. 31; 26 février 1973, p. 31.

¹⁶⁸ KRAD, pp. 219-226.

¹⁶⁹ S. BROWNMILLER, “Sisterhood is Powerful”, STA, p. 134.

¹⁷⁰ B. JONES, “Radical Women as Students”, ROS, pp. 214-222; B. ROSZAK, “The Human Continuum”, ROS, pp. 297-298.

¹⁷¹ SAL, p. 174.

“And that’s what I wanted to write about – the friends, brothers, lovers in the counterfeit male-dominated Left. The good guys who think they know what ‘Women’s Lib’, as they so chummily call it, is all about – and who then proceed to degrade and destroy women by almost everything they say and do: the cover on the last issue of *Rat* (front and back). The token ‘pussy power’ or ‘clit militancy’ articles. The snide descriptions of women staffers on the masthead. The little jokes, the personal ads, the smile, the snarl. No more, brothers. No more well-meaning ignorance, no more co-optation, no more assuming that this thing we’re all fighting for is the same: one revolution under man, with liberty and justice for all. No more. [...] A genuine Left doesn’t consider anyone’s suffering irrelevant or titillating; nor does it function as a microcosm of capitalist economy, with men competing for power and status at the top, and women doing all the work at the bottom (and functioning as objectified prizes or ‘coin’ as well). Goodbye to all that [...] Goodbye to the male-dominated peace movement, where sweet old Uncle Dave (Dellinger) can say without impunity to a woman on the staff of *Liberation*: ‘The trouble with you is you’re an aggressive woman.’ Goodbye to the ‘straight’ male-dominated Left: to Progressive Labor who will allow that some workers are women, but won’t see all women (say, housewives) as workers (just like the System itself); to all the old Leftover parties who offer their ‘Women’s Liberation caucuses’ to us as if that were not a contradiction in terms; to the individual anti-leadership leaders who hand-pick certain women to be leaders and then relate only to them, either in the male Left or in Women’s Liberation – bringing their hang-ups about power-dominance and manipulation to everything they touch. Goodbye to the WeatherVain, with the Stanley Kowalski image and theory of free sexuality – but practice of sex on demand for males [...]”¹⁷²

Dans le domaine politique, les féministes se sont battues pour deux grandes réformes constitutionnelles: le droit de vote hier, et aujourd’hui l’*Equal Rights Amendment*.

L’obtention du droit de vote fut certainement une victoire politique mais pas une victoire féministe car les femmes se battirent sur le terrain des hommes, avec leurs arguments et leur stratégie.

Nous avons déjà beaucoup parlé de la rhétorique entourant la lutte suffragiste. Il serait bon pourtant de résumer les diverses positions car l’ERA rencontre le même problème.

Les anti-suffragistes expliquaient leur refus d’accorder le droit de vote aux femmes par les éternels arguments du sexisme: la femme est faite pour rester au foyer, sinon la famille chrétienne va être détruite; l’homme pense pour la femme donc vote pour elle; la politique est un monde sale qui souillerait les femmes; les femmes ne sont pas logiques; elles ne sont pas faites pour dominer, décider, juger; le vote “déféminiserait” les femmes et, surtout, les femmes n’en veulent pas; il serait anti-démocratique de le leur imposer.¹⁷³

¹⁷² R. MORGAN, “Goodbye to all that”, ROS, pp. 240-250.

¹⁷³ KRAD, pp. 14-42; G. CLEVELAND, “Woman’s Mission and Woman’s, Clubs”, ONE, pp. 160-163; KRA,

Si les antis voyaient dans le vote des femmes la source de tous les maux, les suffragistes le considéraient comme une panacée quasi universelle: c'était un moyen de parvenir à l'égalité, à l'indépendance, à la justice, de permettre aux femmes de prendre leurs propres intérêts en mains, le droit de vote représentant pour les femmes le moyen d'accéder à la politique. La justice exige en effet que les femmes ne soient pas "taxées sans représentation", qu'elles aient le droit de décider elles-mêmes de leur rôle, de développer leurs capacités au maximum. Faire de la politique et s'occuper du foyer ne sont pas deux choses incompatibles: les hommes s'en accommodent fort bien. D'ailleurs, le droit de vote, donc l'accès à la politique, élargirait le champ d'intérêt des femmes qui n'en deviendraient que de meilleures mères, mieux à même d'élever leurs enfants. Cela permettrait aussi d'assainir le gouvernement, d'éviter les guerres, de mettre un terme à la prostitution, à l'exploitation des enfants, aux combats de boxe; Cuba serait libérée!¹⁷⁴

Nous verrons plus loin que les suffragistes employaient également des arguments racistes. Ne citons ici que S.B. Anthony, pourtant une fervente abolitionniste, qui prétendait qu'un gouvernement raciste est supportable, mais un gouvernement sexiste insupportable.

"An oligarchy of wealth, where the rich govern the poor; an oligarchy of learning, where the educated govern the ignorant; or even an oligarchy of race, where the Saxon rules the African, might be endured; but this oligarchy of sex which makes father, brothers, husband, sons, the oligarchs over the mother and sisters, the wife and daughters of every household; which ordains all men sovereigns, all women subjects – carries discord and rebellion into every home of the nation."¹⁷⁵

Essentiellement, les suffragistes croyaient en l'efficacité du vote comme moyen de réforme sociale, leur permettant de faire passer des lois plus humaines et plus justes. Les socialistes, elles, n'y croyaient pas: le pouvoir réel réside dans la possession des moyens de production, donc la plupart d'entre elles n'étaient pas suffragistes.¹⁷⁶ Helen Keller disait en s'adressant aux Anglaises en 1911:

"The enfranchisement of women is a part of the vast movement to enfranchise all mankind. You ask for votes for women. What good can votes do you when ten-elevenths of the land of Great-Britain belongs to 200,000 and only one-eleventh to the rest of the 40,000,000? Have your men with their millions of votes freed themselves from this injustice?"¹⁷⁷

pp. 189-203.

¹⁷⁴ S.B. ANTHONY, "Social Purity", KRA, pp. 162-163; KRA, pp. 204-243, pp. 276-287; KRAD, pp. 43-74.

¹⁷⁵ S.B. ANTHONY, "Constitutional Argument", KRA, p. 249.

¹⁷⁶ KRA, pp. 19-20.

¹⁷⁷ P. S. FONER, *Helen Keller: Her Socialist Years*, p. 32.

Le vote ne sert à rien si on ne supprime pas l'exploitation des individus par une minorité. En 1915, H. Keller avait modifié quelque peu sa position et pensait que le vote était un pas nécessaire vers l'émancipation des femmes.

“We shall not see the end of capitalism and the triumph of democracy until men and women work together in the solving of their political, social and economic problems. I realize that the vote is only one of many weapons in our fight for the freedom of all. But every means is precious and, equipped with the vote, men and women together will hasten the day when the age-long dream of liberty, equality and brotherhood shall be realized upon earth.”¹⁷⁸

D'autres femmes, telles que E.C. Stanton ou C.P. Gilman, ne faisaient pas du vote une priorité et considéraient qu'on y attachait trop d'importance. Le problème de l'égalité des femmes ne pouvait se résoudre par un bulletin de vote.¹⁷⁹ De plus en plus, E.C. Stanton se mit à penser que la religion était un aussi grand obstacle que la privation du droit de vote.¹⁸⁰ T. Claflin pensait que le droit de vote ne représentait pas un danger réel pour les hommes:

“If the enfranchised woman should still be compelled to remain the servile, docile, meekly-acquiescent, self-immolated and self-abnegative wife, there would be no difficulty about the voting. At the ballot-box is not where the shoe pinches [...] It is at home where the husband, as in prehistoric times [...] is the supreme ruler, that the little difficulty arises; he will not surrender this absolute power unless he is compelled.”¹⁸¹

À la convention de la NAWSA en 1912, Julia Lathrop remit en question l'importance du droit de vote.

“Suffrage for women is not the final word in human freedom, but it is the next step in the onward march, because it is the next step in equalizing the rights and balancing the duties of the two types of individuals who make up the human race.”¹⁸²

Le droit de vote n'a pas changé grand-chose. Bien sûr, un droit est acquis, mais voter ne peut être efficace dans le système tel qu'il est conçu car il offre fort peu d'alternatives. De plus, écrivaient S. et D. Bem:

“We overlook the fact that the society that has spent twenty years carefully marking the woman's ballot for her has nothing to lose in that twenty-first year by pretending to let her cast it for the alternative of her choice. Society has controlled not her alternatives but her motivation to choose any but one of those alternatives.”¹⁸³

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 68.

¹⁷⁹ KRA, p. 182.

¹⁸⁰ KRAD, p. 77.

¹⁸¹ SCH, p. xviii.

¹⁸² ONEI, p. 67.

¹⁸³ J. FREEMAN, “The Building of the Gilded Cage”, *NOTES* 3, p. 44.

En fait, le droit de vote est presque devenu un argument contre les femmes: on leur a donné le droit de vote; elles n'en ont pas profité pour accomplir les progrès remarquables qu'elles avaient annoncés. Donc, cela prouve qu'elles ne peuvent pas être les égales des hommes.¹⁸⁴ Les féministes actuelles ont déchiré leur carte d'électrice en public: pour elles il ne fait aucun doute que cette lutte était inutile.

L'ERA a rencontré la même opposition que la demande pour le suffrage:

“For example, women were given a week off by employers in Ohio, bused over the state line and put up in motels in an attempt to pressure the Kentucky Legislature to block the Equal Rights Amendment. But I remember that the liquor companies spent millions of dollars to prevent ratification of women's rights to vote in Tennessee 50 years ago.”¹⁸⁵

Le projet d'amendement fut déposé au Congrès pour la première fois par le *National Woman's Party* en 1923 et re-déposé chaque année par la suite, recevant chaque fois un avis favorable de la commission. Le texte est simple:

“Neither the U.S. nor any state shall, on account of sex, deny to any person within its jurisdiction the equal protection of the laws.”¹⁸⁶

L'ERA fut même voté par le Sénat en 1950 et 1953 mais avec une motion connue sous le nom de “Hayden rider” qui prévoyait que l'amendement ne supprimerait pas la législation protectrice des états envers les femmes. C'était une façon de bloquer l'amendement puisque le texte et la motion étaient contradictoires.

Puis une Représentante démocrate et féministe, Martha Griffiths, s'en occupa sérieusement. Un lobby d'un demi-million de femmes, *Women United*, se créa. En 1970, quinze jours avant la grève des femmes, la Chambre des Représentants vota l'amendement par 357 voix contre 15. Le Sénat le refusa. Finalement, il le vota lui aussi le 22 mars 1972 par 84 voix contre huit; les élections étaient proches. La bataille avait donc duré quarante-neuf ans, une vingtaine d'années de moins que celle du suffrage. Mais cet amendement ne souleva pas les mêmes passions, loin de là.

Pourtant, deux camps se sont affrontés et s'affrontent toujours puisque trente-huit états doivent le ratifier, ce qui n'est pas encore fait. Ce serait le 27^{ème} amendement à la Constitution.

Parmi les partisans de l'ERA, on trouve NOW, le SWP, une minorité de syndicats. Leurs arguments sont simples: la femme va enfin pouvoir se trouver à égalité avec l'homme

¹⁸⁴ B. WARRIOR, “Slavery or a Labor of Love?”, *The First Revolution* 5, p. 30.

¹⁸⁵ B. FRIEDAN, “How to Succeed by Really Trying”, *Spare Rib*, juillet 1973, p. 36.

¹⁸⁶ BAL, p. 355.

dans le travail et elle gagnera certains avantages tels que congés de maternité payés, crèches, restaurants et laveries communautaires. L'individu n'aura plus à se battre seule** contre la discrimination puisque l'État devra faire appliquer la loi. En contrepartie, les femmes devront accepter quelques servitudes telles que le service militaire et le soutien financier des enfants. Quant aux lois protectrices (périodes de repos, limitation d'heures), soit elles sont restrictives pour les femmes et il vaut mieux qu'elles disparaissent, soit elles sont avantageuses et il faut lutter pour les étendre aux hommes. Et puis, un amendement, aussi symbolique soit-il, fait évoluer les mentalités par le fait même de l'importance accordée à la Constitution aux USA. L'effet le plus vraisemblable de l'ERA serait de supprimer toutes les lois qui exercent une discrimination envers les femmes. Nous en avons vu un certain nombre en ce qui concerne le mariage, l'avortement, la prostitution, le travail, la participation aux jurys. D'ailleurs, les hommes y gagneraient sur certains points comme la garde des enfants et les pensions alimentaires en cas de divorce.

Parmi les adversaires de l'ERA, on trouve les conservateurs (le sénateur Ervin, Barry Goldwater) qui ne veulent pas de l'égalité des sexes, l'AFL-CIO et beaucoup de syndicats, le parti communiste, des féministes pour qui l'amendement ne favorise que les femmes déjà privilégiées dans le domaine du travail, des juristes qui ne croient pas en l'efficacité de l'amendement. Les objections à l'ERA sont plus ou moins sérieuses; cela va de la ségrégation, devenue impossible, des toilettes publiques, à la longueur de la procédure qui fait oublier les vrais problèmes, en passant par la révision des lois sur les pensions alimentaires et la garde des enfants en cas de divorce. Et puis, un amendement est inefficace. Ni l'*Equal Pay Act*, ni le *Civil Rights Act*, ni même le 14^{ème} amendement n'ont changé grand-chose à la situation des femmes. Pour appliquer une loi, il faut le vouloir. Surtout, l'argument majeur c'est la peur de voir disparaître les lois protectrices, ce qui va à l'encontre des intérêts des travailleuses car les employeurs s'empresseront de supprimer les quelques privilèges consentis.¹⁸⁷

Varda One écrit:

“Equality now is as myopic a demand as protective legislation for women was a century ago; it's humanity we should push for [...] In order to grow, we have to present ideas about the nature of work and leisure in a society of abundance that applies to both sexes, not push equality, a limiting concept. Those who are by now thinking I have deserted the cause need not. *I am not saying we have to fight men's battles in order to win anything for women. What I am saying is that the*

¹⁸⁷ HOL, pp. 54-77; MAS, pp. 115-116; ROB, pp. 10-12; BAL, pp. 354-358; I. WINKLER, *Women Workers, The Forgotten Third of the Working Class*, p. 11.

*key to all feminist issues is to think of solutions designed to improve the overall status of both sexes.*¹⁸⁸

D'ailleurs, le problème des lois protectrices est complexe car on peut l'utiliser dans un sens ou dans l'autre; dans une société sexiste, cela se retourne toujours contre les femmes.

“If we fight to put equal rights for women into the Constitution, they say we must give up those few protective laws we have. And if we keep the protective laws, they use them to discriminate against us. They've got us coming and going.”¹⁸⁹

Un choix intolérable. Il faut trouver une autre solution.

“The only way out of this bind is to get to the heart of the matter and extend the laws to men. No man should be forced to work 69 hours either! This is an area where a big struggle will have to be waged – a struggle which will take time – but which is necessary. There are no short cuts around it.”¹⁹⁰

Ce sont surtout les féministes modérées qui se battent sur le problème de la discrimination dans l'éducation et l'emploi. Ce sont elles qui ont lutté pour le droit de vote et l'ERA. Les féministes radicales, quant à elles, ne semblent pas accorder à ces questions une place importante dans leur analyse. Peut-être le travail, l'éducation ne sont-ils pas des problèmes pour les femmes du mouvement, soient qu'elles aient elles-mêmes un travail intéressant (donc ont reçu une éducation convenable), soient qu'elles soient marginales et refusent un travail salarié. Et pourtant, en économie capitaliste, c'est un problème crucial qu'il leur faudra analyser et résoudre si elles désirent vraiment changer la société.

¹⁸⁸ VARDA ONE, “Equality is not Enough”, *Everywoman*, 10 septembre 1971, p. 1.

¹⁸⁹ B. STONE, “Questions and Answers on the Equal Rights Amendment”, *JEN*, p. 65.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 68.

Chapitre 5

La femme et la société

“The world runs better when men and women keep to their own spheres. I do not say women are better off, but society in general is.”

Phyllis Mc Ginley¹

“Women have been taught always to work for something else than their own personal freedom.”

S.B. Anthony²

“From puberty on, girls are encouraged to make use of the freedom they have in order to prepare themselves for a future in which they no longer want it.”³

“ Women have been largely man made.”

Eva Figs⁴

¹ E. JANEWAY, *Man's World, Woman's Place*, p. 46.

² TAN, p. 14.

³ “I am Furious (Female)”, GAR, p. 182.

⁴ FIG, p. 12.

Tout être social est un être conditionné à remplir un certain rôle dans la société. Nous avons vu quelques aspects du rôle joué par les femmes américaines. Il convient d'étudier comment elles sont conditionnées à remplir ce rôle.

Quand une fille naît, il n'est pas rare que ses parents, la mère surtout, éprouvent une certaine tristesse. La mère de A.S. Duniway dit à la naissance d'une de ses filles: "Poor baby! She'll be a woman some day! Poor baby! A woman's lot is so hard!"⁵ Et la mère de Lucy Stone fit une réflexion similaire.⁶

Mais à la naissance, il n'y a pas de différence de comportement entre garçons et filles. Il faut distinguer, disent les spécialistes, entre le sexe, qui est biologique et le genre, qui est psychologique, culturel. La vie de l'enfant va se passer à essayer de se conformer à son "genre", qui est l'une des premières choses qu'il apprend sur son identité.⁷

Quand un garçon naît, ses parents (qui ont lu Spock!) se demandent ce qu'il va devenir; peut-être président des États-Unis. On ne se pose pas de telles questions pour une fille. Puis les gens, avertis du sexe de l'enfant (soit par la couleur de la layette, soit parce qu'on le leur précise), commencent à traiter le bébé en homme ou en femme, s'exclamant sur sa vigueur ou sa beauté selon le cas. Un petit garçon est moins cajolé qu'une petite fille et apprend donc plus tôt à être indépendant.⁸ Les jouets donnés aux enfants ne sont pas les mêmes suivant le sexe: des autos, des ballons, des fusils, du matériel scientifique pour les garçons, des poupées, des dînettes, des boîtes à couture pour les filles. Les enfants regardent beaucoup la télévision aux États-Unis (souvent plusieurs heures par jour) et par là (feuilletons, publicité) apprennent qu'hommes et femmes ne jouent pas le même rôle dans la société et que le sexe important est le sexe masculin. La petite fille est plus protégée par ses parents, plus contrôlée dans ses faits et gestes; par contre, on attend beaucoup plus d'un garçon. On encourage les petites filles à la dépendance, la passivité, le conformisme, et les petits garçons à l'activité, à l'agressivité; d'ailleurs, beaucoup plus de garçons que de filles meurent d'accidents.⁹

"The differential treatment of the two sexes reflects in part a difference in goals. With sons, socialization seems to focus primarily on directing and constraining the boy's impact on the environment. With daughters, the aim is to protect the girl from the impact of environment. The boy is being prepared to mold his world, the girl to be molded by it."¹⁰

⁵ DUN, p. 8.

⁶ E.R. HAYS, *Morning Star*, pp. 26-27.

⁷ MIL, pp. 30-31.

⁸ KOM, p. 27.

⁹ FRA, pp. 82-113.

¹⁰ FRA, p. 85.

Le conditionnement continue à l'école, nous l'avons vu. Les livres de classe, les livres de lecture reflètent la répartition des rôles dans la société.¹¹ Par exemple, on peut lire dans *Good Wives* de Louisa M. Alcott, un livre qui fit la joie de générations de petites filles, la description suivante de l'enfance de jumeaux, un garçon et une fille:

“At three Daisy demanded a ‘needler’, and actually made a bag with four stitches in it; she likewise set up housekeeping in the sideboard, and managed a microscopic cooking stove with a skill that brought tears of pride to Hannah’s eyes, while Demi learned his letters with his grandfather who invented a new mode of teaching the alphabet by forming the letters with his arms and legs – thus uniting gymnastics for head and heels. The boy early developed a mechanical genius which delighted his father and distracted his mother, for he tried to imitate every machine he saw and kept the nursery in a chaotic condition [...]”¹²

Pourtant, jusqu'à l'âge de la puberté, les petites filles mûrissent plus vite que les garçons.¹³ Ensuite, le conditionnement, la “socialisation” jouent leur rôle: l'adolescente se conforme à ce qu'on attend d'elle, elle devient une citoyenne de seconde classe dans une société patriarcale.¹⁴ Au lycée, elle brigue la place de *cheerleader* comme la plus haute récompense. C'est là un rôle typique de femme.

“Every so often there are ‘pep rallies’ where muscular football players are paraded before us for adulation, while cheerleaders (all women, of course) scream praise for the young studs.”¹⁵

Les journaux l'abreuvent de conseils tels que celui-ci:

“And while we're on the subject of smells, let's be blunt. You can look like an angel, but if you don't use a deodorant, you're in trouble. Maybe your best friends won't tell you, but your phone won't ring [...] A truly feminine woman who is happy to be a woman really likes men [...] Now let's get one thing clear though – this doesn't mean you should dash out on the ball field and play ball with the guys. We said friend, not competitor. Stick to your own sex or else, when the time comes for dating you'll be classified as a good Joe, not a good prospect for dating.”¹⁶

L'homme devient le seul centre d'intérêt de l'adolescente. Il va falloir qu'elle prouve, et qu'elle se prouve, qu'elle est une “vraie” femme en trouvant un pour la vie. Si elle va à l'université, les *mixers* sont là pour ça: rencontrer des garçons intéressants... et pleins d'avenir. Certaines appellent ces rencontres des *meat markets*.

¹¹ E. FISHER, “The Second Sex, Junior Division”, STA, p. 89; “The Contents of School Readers”, BLA, pp. 10-11.

¹² L.M. ALCOTT, *Good Wives*, p. 299.

¹³ MOR, p. 557.

¹⁴ MIL, p. 26.

¹⁵ FRA, p. 124.

¹⁶ FRA, p. 125.

Pourtant, les expériences tendent à prouver qu'il n'y a pas de **nature** féminine. Le sujet** devient ce qu'on attend de lui. Des personnalités aussi éminentes que M. Mead, Claude Lévi-Strauss, Malinowski, en conviennent. Si une fille est élevée comme un garçon, elle se comportera comme tel et vice-versa. Cela s'est vérifié chez les bébés de sexe indéterminé. S'il s'avère que l'enfant** a été élevé selon le "mauvais" genre, il aura des problèmes psychologiques sérieux pour s'adapter à un autre rôle.¹⁷

Constantia écrivait déjà au 18^{ème} siècle en parlant de l'éducation des enfants:

"How is the one exalted and the other depressed, by the contrary modes of education that are adopted! The one is taught to aspire, the other is early confined and limited. As their years increase, the sister must be wholly domesticated, while the brother is led by the hand through all the flowery paths of science."¹⁸

Mais il reste quantité de durs à cuire tels que Spock qui, investi de toute son autorité de spécialiste, continue à parler de nature féminine et d'éducation particulière, niant toute évidence scientifique.

"Since girls have a different temperament to start with, and since they are going to spend their crucial years being wives and mothers, they should be brought up and educated in such a way [...] that they will take the deepest satisfaction in these roles."¹⁹

Il faut détruire ce conditionnement, disent les féministes. E.C. Stanton demandait que l'on élève garçons et filles exactement de la même façon, qu'on les habille de la même façon, qu'on leur fasse faire les mêmes activités²⁰ car ce que l'on est provient de toute l'éducation que l'on a reçue, du climat social dans lequel on vit.²¹

Dans le conditionnement des femmes, deux "institutions" particulières jouent un grand rôle: la religion et la psychologie, cette dernière tendant à l'heure actuelle à remplacer la première qui s'affaiblit.

Toute la première génération des féministes, à quelques exceptions près, était fort pieuse. Beaucoup étaient quakers. L. Mott, elle-même pasteur**, les sœurs Grimké et bien d'autres tiraient leurs arguments de la Bible qu'elles connaissaient à fond, démontraient que la Bible n'avait jamais voulu l'assujettissement de la femme. La religion, la morale constituaient la base de leurs discours et écrits, sur quelque sujet que ce soit. Par exemple, S. Grimké écrivait:

¹⁷ N. WEISSTEIN, "Woman as Nigger", TAN, pp. 296-303; FIG, pp. 8-9, pp. 11-12.

¹⁸ FLE, p. 16; M. ATKINS, *The Hidden History of the Female*, p. 3.

¹⁹ PAC, p. 353.

²⁰ RIE, p. 57.

²¹ E.C. STANTON, "Patriotism and Chastity", ONE, p. 126.

“May we not form some correct estimate of dress, by asking ourselves how we should feel, if we saw ministers of the gospel rise to address an audience with ear-rings dangling from their ears, glittering rings on their fingers, and a wreath of artificial flowers on their brow, and the rest of their apparel in keeping? If it would be wrong for a minister, it is wrong for every professing Christian.”²²

Le clergé se battit farouchement contre les féministes et constituait son plus ferme adversaire. On se souvient de la *Congressional Letter* et la réponse de S. Grimké.

Les féministes essayèrent de donner une autre interprétation de la Bible, car ce n'était pas la Bible qu'elles critiquaient, mais le clergé. L. Mott déclarait en 1854:

“It is not Christianity, but priestcraft that has subjected woman as we find her [...] The veneration of man has been misdirected, the pulpit has been prostituted, the Bible has been ill-used.”²³

Les femmes s'occupaient beaucoup de religion car, avec le foyer, c'était le seul domaine qu'on leur laissait. Mais la religion, dominée par les hommes, asservissait les femmes en leur faisant croire que leur place était définie par Dieu donc qu'il ne fallait pas la contester. Abby Kelly Foster dénonçait le conditionnement des femmes et des enfants par l'église.

“You may tell me, that it is woman who forms the mind of the child; but I charge it back again, that it is the minister who forms the mind of the woman. It is he who makes the mother what she is; therefore her teaching of the child is only conveying the instructions of the pulpit at second hand.”²⁴

E.C. Stanton fut certainement la plus virulente dans ses attaques contre la religion. Elle disait: “I say the American church is the bulwark of woman's slavery”.²⁵ La religion, c'est-à-dire l'interprétation faite de l'enseignement du Christ, et non celui-ci en soi, représentait pour elle le plus grand ennemi de la femme (et de l'homme). Les femmes ne pourraient atteindre l'égalité que lorsque l'influence pernicieuse de la religion organisée serait détruite:

“A consideration of woman's position before Christianity, under Christianity and at the present time shows that she is not indebted to any form of religion for one step of progress, nor one new liberty; on the contrary, it has been through the perversion of her religious sentiments that she has been so long held in a condition of slavery.”²⁶

“So perverted is the religious element in her nature, that with faith and works she is the chief support of the church and clergy; the very powers that make her emancipation impossible.”²⁷

²² S.M. GRIMKÉ, “Dress of Women”, KRA, p. 123.

²³ “Debate at Woman's Rights Convention”, KRA, p. 109.

²⁴ A.K. FOSTER, “The Pulpit Has a Bad Influence”, TAN, p. 75.

²⁵ RIE, p. 61.

²⁶ M.A.B. OAKLEY, *E.C. Stanton*, p. 112.

²⁷ E.C. STANTON, “The Woman's Bible”, KRA, pp. 114-115.

Ainsi écrivit-elle *The Woman's Bible*, une ré-interprétation, qui fit scandale à la NAWSA. Certaines de ses déclarations ne pouvaient que faire scandale à une époque où les athées étaient fort rares. Par exemple, elle écrivit à S.B. Anthony:

“I did not attend the prayer meeting, for, as Jehovah has never taken a very active part in the suffrage movement, I thought I would stay at home and get ready to implore the committee, having more faith in their power to render us the desired aid.”²⁸

S.B. Anthony n'était pas d'accord avec E.C. Stanton sur l'importance à accorder à la lutte contre la religion établie.

“You say ‘women must be emancipated from their superstitions before enfranchisement will be of any benefit,’ and I say just the reverse, that women must be enfranchised before they can be emancipated from their superstitions. Women would be no more superstitious today than men, if they had been men's political and business equals and gone outside the four walls of home and the other four of the church into the great world, and come in contact with and discussed men and measures on the plane of this mundane sphere, instead of living in the air with Jesus and the angels. So you will have to keep pegging away, saying, ‘get rid of religious bigotry and political rights first and religious bigotry will melt like dew before the morning sun’; and each will continue still to believe and defend the other.”²⁹

Petit à petit, quand la crise Stanton fut passée, les passions se calmèrent et le clergé se rallia au mouvement suffragiste qui, d'ailleurs, fit un effort de propagande dans cette direction. Les féministes se battirent pour rentrer dans l'église sur un pied d'égalité avec les hommes. Antoinette Brown fut la première femme pasteur** et féministe. Sa voix faisait autorité quand elle déclarait que la Bible, fondamentalement, proclamait l'égalité de l'homme et de la femme. A. Shaw, présidente de la NAWSA, était aussi pasteur**. En gros, religion et suffragistes faisaient bon ménage. Seules, les plus radicales luttèrent contre, mais elles étaient des exceptions.

Puis, peu à peu, la religion perdit de son importance avec l'évolution de la société. Cependant, aujourd'hui encore, cela reste un problème. Pour certaines féministes, il faut se battre dans l'église pour lui faire perdre sa misogynie. Elles se battent pour que les petites filles puissent devenir enfants** de chœur, et les femmes pasteurs**, voire prêtres**. ³⁰ Leur bataille est loin d'être gagnée. En août 1974, plusieurs femmes furent ordonnées prêtres** de l'église épiscopaliennne de Philadelphie mais risquent d'être destituées.³¹ Mary Daly, docteur** en théologie, membre de NOW, essaie de réconcilier féminisme et religion.

²⁸ M.A.B. OAKLEY, *op. cit.*, p. 101; RIE, p. 61.

²⁹ KRAD, p. 79.

³⁰ *Everywoman*, 30 juillet 1971, p. 5.

³¹ *Time*, 12 août 1974, p. 42.

“It is important that women be aware of the issue of religion. First of all it is necessary to understand institutional religion’s role in the oppression of women, which it continues to exercise in this culture whether they personally relate to it or not. Second, women should be sensitive to the fact that the movement itself is a deeply spiritual event which has the potential to awaken a new and post-patriarchal spiritual consciousness.”³²

Autrefois, les femmes travaillaient pour l’église, dans les œuvres de l’église: écoles, aide médicale, orphelinats, œuvres de charité. Ces œuvres ayant presque disparu, les activités des femmes dans l’église se centrent sur l’église elle-même. D’ailleurs, on considère la religion comme une activité féminine maintenant et elle s’est donc dévalorisée. La religion n’est plus guère critiquée par les féministes actuelles, non pas qu’elles soient elles-mêmes croyantes, mais plutôt par désintéressement. Leur animosité s’est réveillée lors des débats sur l’avortement, devant l’opposition de l’église catholique. Mais cela a cessé d’être un cheval de bataille.

Par contre, la psychologie et ses branches annexes (psychanalyse, psychiatrie, psychothérapie) ont remplacé la religion comme moyen d’oppression des femmes et objet d’attaque des féministes. On lui reproche d’être une force conservatrice qui, comme l’église autrefois, essaie de réconcilier les femmes avec leur oppression. La clientèle des psychologues et psychiatres (90 % d’hommes) est largement féminine (deux tiers). Combien de femmes passent des années chez l’un d’entre eux sans qu’il comprenne son problème? Plus grave, peu de femmes sortent d’une analyse en comprenant plus clairement quelles sont les forces économiques qui l’oppriment en tant que femme et individu**. On essaie de lui faire croire que son malaise provient de son incapacité à se débarrasser de l’image de son père.³³ Freud et son école sont directement visés. Pour Kate Millett, ils constituent la force idéologique la plus contre-révolutionnaire des années 1930-1960.

“Although generally accepted as a prototype of the liberal urge toward sexual freedom, and a signal contributor toward softening traditional puritanical inhibitions upon sexuality, the effect of Freud’s work, that of his followers, and still more that of his popularizers, was to rationalize the invidious relationship between the sexes, to ratify traditional roles, and to validate temperamental differences.”³⁴

³² M. DALY, “The Spiritual Dimension of Women’s Liberation”, *NOTES* 3, p. 75.

³³ “I am Furious (Female)”, *GAR*, p. 186; “Thinking about Psychiatry”, *Women, A Journal of Liberation*, hiver 1971, p. 51.

³⁴ *MIL*, p. 178; *HOL*, pp. 176-177.

La psychologie remplace donc bien l'église. Cela ne fait aucun doute pour S. Firestone qui considère que toute thérapie est nuisible car elle essaie de résoudre un problème à l'intérieur de l'environnement qui l'a créé.³⁵

Pour Naomi Weinsstein, la psychologie n'a rien à dire sur ce que sont les femmes, ce dont elles ont besoin ou ce qu'elles veulent parce qu'elle l'ignore. La psychologie insiste sur "l'histoire" de l'individu** et fait peu de cas du contexte social. Et puis, les spécialistes se soucient peu de vérifier les théories qu'ils avancent. La plupart du temps, quand on effectue des expériences, on s'aperçoit que la théorie est fautive, comme dans le cas du "double orgasme". Et non seulement la théorie est fautive, mais elle ne guérit pas. Une étude faite sur des névrosés en 1952 a montré que 44 % des malades ayant subi une psychanalyse ont montré des signes d'amélioration, le chiffre montant à 64 % pour la psychothérapie et à 72 % pour les "malades" n'ayant reçu aucun traitement!³⁶

Phyllis Chesler compare la psychologie et le mariage.

"Many American women enter individual psychoanalysis or psychotherapy just as they enter marriage: with a sense of urgency and desperation, and without questioning their own motives. This is not surprising. Both psychotherapy and marriage are the two major socially approved institutions for women, especially for middle class women [...] Both institutions emphasize individual rather than or before collective solutions to a woman's problems [...] Both [...] may be viewed as a way of socially controlling and oppressing women. At the same time, both institutions may be viewed as the two safest havens for women, in a society that offers them no others. [...] [T]he woman) wants from a psychotherapist what she wants – and often can't get – from a husband: attention, understanding, merciful relief, a *personal solution* in the arms of the 'right' husband, on the couch of the 'right' therapist. [...] Both institutions encourage women to talk – often endlessly – rather than to act."³⁷

Que peut apprendre une femme d'un psychiatre qui est un homme, donc qui possède les valeurs sexistes des hommes, qui a été conditionné à considérer les femmes comme inférieures, menaçantes, infantiles, castratrices, étrangères à lui-même?

P. Chesler propose deux solutions: les femmes psychologues doivent se pencher sur le problème de la libération des femmes avec d'autres psychologues. Les psychologues hommes ne devraient pas prendre de clientes. Et toutes les femmes devraient, qu'elles continuent leur "traitement" ou non, se joindre à un groupe de prise de conscience.

³⁵ FIR, p. 52; HOL, p. 182.

³⁶ N. WEISSTEIN, *Psychology Constructs the Female*.

³⁷ P. CHESLER, *Marriage and Psychotherapy*.

Aujourd'hui, la femme fait des études, travaille, vote, jouit d'une certaine liberté sexuelle. Elle est un être beaucoup plus libre qu'il y a deux cents ans même s'il lui reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

Cependant, elle reste en premier lieu ce qu'elle a toujours été, le centre de la famille, son pilier, et la famille est l'unité de base de la société. C. Beecher faisait déjà remarquer le rôle central qu'y joue la femme.

“The family state is the aptest earthly illustration of the heavenly kingdom, and in it woman is its chief minister.”³⁸

Aujourd'hui, on dirait que la famille est le microcosme de l'état bourgeois.

Bien sûr, dans la famille, l'homme est le chef et la femme lui est soumise. Engels l'a souligné.

“La famille conjugale moderne est fondée sur l'esclavage domestique, avoué ou voilé, de la femme, et la société moderne est une masse qui se compose exclusivement de familles conjugales, comme d'autant de molécules.”³⁹

Entre le début de la colonisation et l'époque actuelle, la famille a subi un changement important: elle s'est transformée de famille élargie en famille nucléaire. Le foyer est passé de centre de production à station-service, fait remarquer Vance Packard.⁴⁰ Mais la famille est restée patriarcale, quoiqu'en disent les tenants du matriarcat. Bien sûr, le père n'a plus droit de vie ou de mort sur sa famille mais il en reste le chef car c'est lui qui détient les moyens de survie de la famille (donc prend les décisions importantes) car, même si la femme travaille, dans la plupart des cas son salaire est considéré comme un “complément” et son activité à l'extérieur secondaire par rapport à son rôle au foyer.⁴¹

Kate Millett définit le rôle que joue la famille dans la société:

“Patriarchy's chief institution is the family. It is both a mirror of and a connection with the larger society; a patriarchal unit within a patriarchal whole. Mediating between the individual and the social structure, the family affects control and conformity where political and other authorities are insufficient [...] The chief contribution of the family in patriarchy is the socialization of the young (largely through the example and admonition of their parents) into patriarchal ideology's prescribed attitudes toward the categories of role, temperament, and status.”⁴²

L'unité de base est la famille qui enseigne et applique l'autorité, la discipline, l'obéissance, la hiérarchie, la stratification sociale, l'inégalité et le sens de la propriété, de par

³⁸ JENS, p. 11.

³⁹ F. ENGELS, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, p. 82.

⁴⁰ PAC, p. 23.

⁴¹ D. FEELEY, “The Family”, JEN, p.75.

⁴² MIL, pp. 33-35.

les relations autoritaires qui s'établissent entre parents et enfants et entre homme et femme. L'homme, opprimé par la société, prend sa revanche dans la famille où il peut exercer son autorité.

“The tendency of male workers to think of themselves primarily as men (i.e. powerful) rather than as workers (i.e. members of an oppressed group) promotes a false sense of privilege and power, and an identification with the world of men, including the boss. The petty dictatorship which most men exercise over their wives and families enables them to vent their anger and frustration in a way which poses no challenge to the system. The role of the man in the family reinforces aggressive individualism, authoritarianism, and a hierarchical view of social relations – values which are fundamental to the perpetuation of capitalism. In this system we are taught to relieve our fears by brutalizing those weaker than we are: a man in uniform turns into a pig; the foreman intimidates the man on the line, the husband beats his wife, child, and dog.”⁴³

Les petites filles apprennent dans la famille ce qu'on attend d'elles et comment elles doivent se conduire.⁴⁴ C'est là que les enfants apprennent les rôles qu'ils devront jouer plus tard. Jennie Bull appelle la famille “a training institution for fitting into society”.⁴⁵ On ne peut y échapper.

“Just because women bear children does not *necessarily* mean that they must rear them. It certainly does not mean that this is *all* they should do. But this society has seen to it that there are no other institutions for the rearing of children except the nuclear family.”⁴⁶

Dès l'enfance, la famille nucléaire sert de modèle aux enfants qui la perpétueront à leur tour. La famille sert les intérêts de la production, de la consommation, de la stabilité, c'est-à-dire de l'économie capitaliste. Grâce à la famille, le travail d'une personne assure l'entretien de toute une famille puisque la femme effectue un travail social nécessaire mais gratuit, travail ménager et élevage des enfants. La famille sert aussi à canaliser la sexualité, à la réprimer. La famille, de plus en plus, devient une unité de consommation.

Le mariage et la famille représentent un énorme marché. Le mariage lui-même est une occasion de consommer. En moyenne, la jeune mariée dépense plus de 3 000 dollars en meubles et 500 dollars en vêtements, ce qui représente un marché de cinq milliards de dollars par an.

Les jeunes mariées dépensent quatorze fois plus que les femmes entre dix-neuf et vingt-cinq ans, qui sont pourtant considérées comme les plus grandes consommatrices. On évalue à 50 millions de dollars par an le coût total des robes de mariée et à 162 millions le

⁴³ K. McAFEE, M. WOOD, *What is the Revolutionary Potential of Women's Liberation?*, p. 3.

⁴⁴ P. MORTON, “A Woman's Work is Never Done”, ALT, p. 211.

⁴⁵ J. BULL, “High School Women: Oppression and Liberation”, STA, p. 100.

⁴⁶ L. LIMPUS, *Liberation of Women: Sexual Repression and the Family*, p. 7.

coût des trousseaux.⁴⁷ C'est ce que confirme d'ailleurs une publicité parue dans *TV Guide* en 1968:

“Nothing makes markets like a marriage. There's new business in setting up house, and future business in raising a family. All together it's big business, appliances and house furnishings to stepped-up insurance and bigger cars.”⁴⁸

Après le mariage, les enfants sont un autre prétexte à la consommation. Les adolescents** dépensent environ 15 milliards de dollars par an et les enfants**, tentés par la publicité, poussent leur mère à acheter.⁴⁹

Les consommatrices détiennent 75 % du pouvoir d'achat⁵⁰ mais si elles dépensent, elles ne possèdent ni ne contrôlent l'argent, il ne fait que leur passer entre les mains.⁵¹ Elles font simplement marcher le système.

La consommation des femmes est directement liée à leur oppression. Le mari travaille, la femme dépense. La publicité se sert des femmes pour écouler ses produits. Cette dépréciation des femmes sert, non pas les hommes, mais les intérêts économiques. Pourtant, la consommation n'est pas mauvaise en soi. Le marché était autrefois un lieu d'échange, de rencontre. Mais aujourd'hui les consommateurs** ne contrôlent pas ce qu'ils achètent et n'ont que le choix d'accepter ou non les produits offerts. De plus, la consommation est une activité agréable, facile à satisfaire, plus facile que trouver un travail intéressant ou un logement décent. La publicité ne crée pas des besoins nouveaux, elle joue sur le conditionnement existant des gens et reflète les préjugés de la société.⁵² Nous avons vu plus haut pourquoi la femme s'évade dans la consommation.

⁴⁷ MOR, p. 558.

⁴⁸ M. SALZMAN-WEBB, “Woman as Secretary, Sexpot, Spender, Sow, Civic Actor, Sickie”, GAR, p. 11.

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 17-18.

⁵⁰ *Le Monde*, 30-31 août 1970, p. 4.

⁵¹ M. DIXON, “Why Women's Liberation?”, SAL, p. 190.

⁵² E. WILLIS, “Consumerism and Women”, TAN, pp. 307-313.

La famille sert les intérêts de la société capitaliste.

“What kind of society requires the institution of marriage and the family and for what purposes [?] It is a class society that needs it, to serve the purposes of the rich. In the beginning the institution served a single purpose, that connected with the ownership and inheritance of private property. But today the family serves a single purpose; it has become a supplementary instrument in the hands of the exploiting class to rob the working masses. Universal, state-imposed marriage becomes advantageous to the profiteers with the rise of the industrial wage-slave system. It relieved the capitalists of all social responsibility for the welfare of the workers and dumped heavy economic burdens upon the poor in the form of family obligations. Each tiny ‘nuclear’ family must live or perish through its own efforts, with little or no assistance from outside.”⁵³

La famille, unité de base, sert aussi à diviser et isoler les gens.

“The nuclear family helps to stabilize all other forms of oppression in the society by separating people into small isolated units whose loyalty to family members is usually balanced by distrustfulness and stinginess towards outsiders. This distrust, particularly prevalent in large industrial cities, is one of the forces making it difficult for people to join together to act politically. More, families tend to hide the very existence of common interests by training people to consider that many of their worries are personal and private, when they are in act social and political.”⁵⁴

La famille et la psychologie se rejoignent donc sur ce point: elles jouent le même rôle stabilisateur dans la société. La femme joue un rôle bien précis dans la famille. Elle n’est pas seulement celle qui fournit un travail gratuit; elle joue aussi le rôle de tampon entre sa famille et la société.

“It is a woman’s responsibility to make up for the failures of the system. In countless working class families, it is mother's job that bridges the gap between week to week subsistence and relative security. It is her wages that enable the family to eat better food, to escape their oppressive surroundings through a trip, an occasional movie, or new clothes. It is her responsibility to keep her family healthy despite the cost of decent medical care; to make a comfortable home in an unsafe and unlivable neighborhood; to provide a refuge from the alienation of work and to keep the male ego in good repair. It is she who must struggle daily to make ends meet despite inflation. She must make up for the fact that her children do not receive a decent education and she must salvage their damaged personalities.”⁵⁵

En cela, elle joue un rôle de frein, un rôle conservateur. Ce qui n’empêche pas d’ailleurs un demi-million d’adolescents de fuir chaque année l’atmosphère oppressive de la famille; et des milliers d’enfants battus, martyrisés, révèlent la frustration des parents qui se défoulent sur eux.⁵⁶

⁵³ D. FEELEY, *op. cit.*, JEN, p. 73.

⁵⁴ L. GORDON, *Families*, p. 9.

⁵⁵ K. McAFEE, M. WOOD, *op. cit.*, pp. 3-4; K. ELLIS, “Politics of Day Care”, SAL, p. 221.

⁵⁶ D. FEELEY, *op. cit.*, JEN, pp. 77-81.

Au 19^{ème} siècle, seules les féministes les plus radicales osaient attaquer la famille en tant qu'institution qui asservissait les femmes, déformait les enfants et rendait les hommes brutaux. Mais la plupart des suffragistes, qui ne voulaient pas être accusées de détruire la famille, maintenaient que les femmes pouvaient combiner travail, vote et autres activités avec leur rôle d'épouse et de mère. Il faut attendre C.P. Gilman avec *Women and Economics* en 1898 pour trouver une critique virulente de la famille qu'elle jugeait malsaine, inefficace, injuste, surtout envers les femmes et les enfants. Pour elle, c'était un frein à l'évolution; la société change mais la famille, qui constitue l'élément le plus ancien, change le plus lentement. Elle la qualifiait d'"immense anachronisme"⁵⁷ car, nous l'avons vu, le travail qui y est effectué représente un gaspillage de temps et d'argent et, de plus, la famille étouffe ses membres. C.P. Gilman considérait la femme au foyer comme un obstacle au progrès. Elle l'appelait "the home-bound woman clogging the whole world".⁵⁸

Depuis la renaissance du féminisme, les attaques sur la famille se font plus nombreuses et virulentes. La famille est une institution décadente (beaucoup de mariages se terminent par un divorce) qui gaspille de l'énergie et opprime les individus.

Cependant elle survit tant bien que mal et semble difficile à détruire car la culture essaie de la maintenir à l'aide de cours sur le mariage et la famille, de manuels, de centres de conseils, etc.⁵⁹ Et puis, pour beaucoup, elle reste tout de même le seul lieu où l'on peut trouver affection, aide, compréhension.⁶⁰

La plupart des féministes sont cependant d'accord sur un point: la famille, en tant qu'unité économique, doit disparaître. C'est ce que préconisait C.P. Gilman quand elle demandait que tout le travail ménager se fasse en dehors; c'est ce que demande toujours le SWP.⁶¹ Il doit y avoir égalité entre les membres de la famille (cela aussi était évident chez E.C. Stanton). Ce qui reste de travail à faire doit être partagé à égalité entre l'homme, la femme et les enfants dans la mesure du possible. Ce sont des revendications minimales. Mais il faut aussi détruire la notion de possession qui est la base des rapports familiaux, disent certaines.⁶²

⁵⁷ C.P. GILMAN, "Economic Basis of the Woman Question", KRA, pp. 175-176; ALT, p. 12.

⁵⁸ C.P. GILMAN, "The Home", ONE, pp. 130-132.

⁵⁹ FIR, pp. 150-151.

⁶⁰ P. MORTON, *op. cit.*, ALT, p. 225.

⁶¹ D. FEELEY, *op. cit.*, JEN, p. 81.

⁶² T.M., p. 939.

Les féministes ne voient pas toutes la famille du futur de la même façon.

C.P. Gilman et S. Sontag la voient assez semblable dans sa forme à celle d'aujourd'hui, mais uniquement comme un lieu de repos, de calme, où l'on pourrait trouver une certaine chaleur humaine.⁶³ D'autres envisagent une famille élargie, une vie communautaire, et beaucoup sont passées à ce stade.⁶⁴ Mais il faut se méfier: la communauté ne peut être une panacée si les rôles traditionnels n'y sont pas abolis.⁶⁵

Dans l'ensemble, les féministes ne sont pas très précises quant au genre de relations qui pourraient remplacer la famille. Mais on ne saurait leur en faire grief. Elles savent une chose: la famille nucléaire est néfaste; elle doit être détruite et l'on doit trouver de meilleures solutions. Et il ne suffit pas d'attendre la révolution; il faut chercher maintenant sinon le problème sera repoussé aux calendes grecques. Mais la famille ne peut être transformée sans que la société change; cette revendication est donc révolutionnaire et ne pourra être résolue vraiment que dans une société socialiste.⁶⁶ Linda Gordon résume le problème ainsi:

“Families are not a vice to be exorcised. A frontal propaganda assault on the family is of limited usefulness. The reactionary role of families should be part of the political education offered in all the literature and actions of the women's movement [...] Families will be finally destroyed when a revolutionary social and economic organization permits people's needs for love and security to be met in ways that do not impose divisions of labor, or any external roles, at all.”⁶⁷

Cela paraît un point de vue raisonnable. Beaucoup le partagent. Mais il faut remarquer que parmi les adversaires les plus virulents des féministes sur ce problème se trouvent bon nombre de marxistes de l'extrême gauche qui, avec beaucoup de mauvaise foi, prétendent qu'elles demandent l'abolition pure et simple, immédiate, de la famille nucléaire. Certaines l'ont peut-être fait au début, dans l'enthousiasme d'un mouvement neuf. Mais ces marxistes ne lisent certainement pas la littérature féministe très attentivement. Cependant, ils font quelques remarques intéressantes.

Détruire la famille maintenant ne ferait que renforcer l'antagonisme entre hommes et femmes. Il ne suffit pas de détruire la famille pour détruire le capitalisme. Celui-ci peut fort bien s'accommoder de familles élargies ou de communautés d'individus si l'idéologie existante continue à se transmettre par tous les autres moyens dont il dispose. Inversement, le capitalisme peut satisfaire certaines revendications telles que garderies, cuisines, collectives,

⁶³ GILM, p. 3, pp. 250-251; *T.M.*, p. 938.

⁶⁴ THO, p. 201.

⁶⁵ FIR, p. 249; *Women, A Journal of Liberation*, hiver 1971.

⁶⁶ I. WINKLER, *Women Workers, The Forgotten Third of the Working Class*, p. 1.

⁶⁷ L. GORDON, “Functions of the Family”, TAN, p. 188.

etc., sans que les relations oppressives à l'intérieur de la famille changent radicalement. De plus, faire de l'attaque contre la famille un point central de la lutte, divise la bourgeoisie radicale de la classe ouvrière ce qui nuit à la lutte globale. Enfin, il existe des possibilités de vie familiale non oppressives si une réelle égalité s'y instaure. Et peut-être que la disparition de l'idéologie sexiste conduira d'elle-même à une modification de la famille, alors que l'inverse n'est pas vrai.⁶⁸

Le débat est ouvert.

⁶⁸ K. KAUFER, T. CHRISTOFFEL, *The Political Economy of Male Chauvinism*, pp. 53-34.

Conclusion

Le choix intolérable

*“A WOMAN SHOULD
Look like a girl
Think like a man
Act like a lady
And work like a dog.”¹*

*“Man is willing to accept woman as an equal, as a man in skirts, as an angel, a devil, a baby-face, a machine, an instrument, a bosom, a womb, a pair of legs, a servant, an encyclopedia, an ideal or an obscenity; the only thing he won't accept her as is a human being, a real human being of the female sex.”
D.H. Lawrence²*

¹ *Everywoman*, 28 mai 1971, p. 1.

² MOR, p. 564.

Une lutte naît quand des personnes qui subissent une oppression prennent conscience de l'injustice de leur situation et veulent y remédier, pensent que cela est possible. Toute situation injuste fourmille de contradictions. Il faut alors savoir les dénoncer. C'est ce que nous avons essayé de faire dans cette deuxième partie.

Dans le cas de la femme, les contradictions sont nombreuses.

Les femmes sont souvent prises entre deux feux. L'une des contradictions les plus flagrantes c'est que la femme a soi-disant un libre choix de faire de sa vie ce qu'elle veut. Or souvent, les choix qui s'offrent à elle ne se présentent que sous la forme d'une alternative à deux composantes et, d'autre part, les alternatives sont aussi mauvaises l'une que l'autre. C'est ce qu'une féministe anglaise appelait "le choix intolérable".³

M. Tax donne un aperçu de ce que sont des choix intolérables.

"From the day she learns to understand signals, all a woman hears is a series of contradictory instructions and conflicting descriptions of the way she is to look and behave. She must be sexy and a virgin at once. She must be appreciative, yet challenging. She must be strong, yet weak. Vulnerable, yet able to protect herself. Smart enough to get a man, but not smart enough to threaten him, or, rather, smart enough to conceal her intelligence and act manipulatively. Desired by all, but interested only in one. Sophisticated, yet naive at heart. And so on down the line. She is in the position of the little boy Laing talks about in *The Self and Others*, whom a policeman saw run around the block ten times. The cop asked him what he was doing. The boy said, 'I'm running away from home, but my father won't let me cross the street'."⁴

Des choix intolérables se posent à la femme dans tous les domaines. Nous en avons vu un certain nombre; reprenons les plus courants.

Si la femme se marie, elle se soumet à un homme; si elle ne se marie pas, elle tombe dans la catégorie des "filles faciles" ou des "vieilles filles".⁵ De toutes façons, elle n'est pas un individu** à part entière; elle reste définie par son appartenance ou sa non-appartenance à un homme. Souvent aussi, mais c'était plus vrai au siècle dernier qu'aujourd'hui, la femme ne choisit pas vraiment de se marier car elle n'a, en fait, que deux solutions: soit rester célibataire et pauvre, soit se marier comme on prend une assurance vie. C'est ce que Mariana Johnson appelait en 1852 "a choice of two evils"⁶ ou, exprimé de façon plus moderne:

"[B]oth wives and mothers are spuriously represented as powerful in society. This is really a double bind: damned if you do, damned if you don't. Men never experience this essential

³ E. PUFFER HOWES, "The Meaning of Progress in the Woman Movement", ONE, p. 199.

⁴ M. TAX, *Woman and her Mind, the Story of Daily Life*, p. 11.

⁵ FIR, p. 163.

⁶ M. JOHNSON, "A Revolution in Human Society", TAN, p. 71.

dilemma: to choose a bit of security and respect and forego freedom, or to choose a kind of freedom (freedom from personal servitude, not freedom to accomplish aims and wield power) and have to live in conspicuous ostracism from the mainstream of society and from the majority of women.”⁷

Le même problème se pose au sujet des enfants. Faut-il avoir un enfant dont on ne veut pas ou subir un avortement illégal dans lequel on risque sa vie et sa liberté? Et quand les enfants sont là, la femme n’a que deux choix: vivre par eux, à travers eux (c’est ce que la société demande) ou blâmer les enfants pour l’oppression qu’ils représentent, pour la femme, dans la société telle qu’elle est.⁸ Là encore, pas de moyen terme, pas d’autre alternative.

Dans le domaine de la sexualité aussi le choix est limité. Si les femmes se comportent naturellement, si elles écoutent leurs désirs, les hommes les exploitent, la société les montre du doigt. Mais si elles se retiennent, on ne les traite pas mieux; elles sont alors des oies blanches, frigides peut-être.⁹ C’est le choix prostituée ou vestale que dénonçait Emma Goldman.¹⁰ En cas de viol, deux alternatives se présentent également: résister et se faire blesser ou tuer, ou se soumettre et voir ensuite l’agresseur acquitté parce que la femme “a consenti.”¹¹

Faut-il travailler ou rester à la maison et élever ses enfants? Là encore, l’alternative apparaît et bien qu’aujourd’hui beaucoup de femmes travaillent, la question se pose toujours en ces termes. Dans le travail, dans les études, il n’y a pas de choix du tout: il faut être ni trop brillante, ni trop bête: la médiocrité, voilà le but car les deux extrêmes sont considérés comme mauvais.¹² Réussir, c’est se comporter en homme, échouer, c’est perdre tout respect de soi.¹³

Quant aux lois protégeant la femme qui travaille, que faut-il en penser? Si l’on se bat pour l’égalité des droits, les quelques lois favorables aux femmes disparaîtront. Mais si l’on garde ces lois, elles sont utilisées à leur détriment.¹⁴ Par exemple, si la loi limite la journée de travail de la femme à huit heures, cela présente l’avantage d’éviter les journées trop longues

⁷ P. KEARON, B. MEHRHOF, “Prostitution”, *NOTES* 3, p. 74

⁸ ROB, p. 118.

⁹ “WITCH”, MOR, p. 548.

¹⁰ A. SHULMAN, “Emma Goldman, Feminist and Anarchist”, *Women, A Journal of Liberation*, printemps 1970, p. 23.

¹¹ *Newsweek*, 18 décembre 1972, p. 27; *Ms.*, septembre 1973, p. 22.

¹² FRA, p. 126.

¹³ M. HORNER, “Fail: Bright Women”, BRI, p. 304.

¹⁴ B. STONE, “Questions and Answers on the Equal Rights Amendment”, JEN, p. 65.

mais l'inconvénient de fermer des portes aux femmes, de ne pas les mettre sur un pied d'égalité avec les hommes et de leur faire gagner moins.

Et puis, quand les suffragistes réclamaient le droit de vote, il fallait qu'elles prouvent que les femmes sont des êtres responsables tout en reprochant à l'absence du droit de vote de restreindre leurs activités et leur développement mental. Comment s'en sortir?¹⁵

On pourrait citer quantité d'autres exemples. À tout moment de la vie, de tels choix se posent. Par exemple, celui-ci, raconté par A. Shaw:

“As the hall in which we were to speak was enormous [Dr. Buckley] declared that one of two things would certainly happen. Either I would scream in order to be heard by my great audience, or I would be unable to make myself heard at all. If I screamed it would be a powerful argument against women as public speakers; if I could not be heard, it would be an even better argument. In either case, he summed up, I was doomed to failure.”¹⁶

Et c'est le cas dans tous les domaines. Quoi que décide la femme, son choix est mauvais, il la condamne à l'échec car il lui manque un bien précieux: le droit à la liberté, l'égalité et l'autodétermination.

Nous en revenons donc à la question de Freud: “Mais que veulent donc les femmes”? Cela. Rien de plus. Rien de moins.

Or, nous l'avons vu, il n'y a toujours pas égalité entre les sexes. D'ailleurs, parmi les féministes, on trouve des voix discordantes. Les suffragistes penchaient quelquefois pour la doctrine “séparées mais égales” rejoignant ainsi les anti-féministes, et dans le but de ne pas les effrayer.¹⁷

Pour les anti-féministes, égalité dans la bouche d'une femme veut dire identité: les femmes veulent devenir comme les hommes.¹⁸ Or, aucune féministe n'a jamais prétendu cela, soit qu'elles se considèrent supérieures moralement, comme les suffragistes, et alors il faut élever le niveau de moralité des **hommes** pour qu'ils parviennent à l'égalité et en même temps pour obtenir certains droits que possèdent les hommes (les sexes font donc un échange pour se retrouver à égalité),¹⁹ soit, comme aujourd'hui, que l'on parvienne à une symbiose entre les sexes, dont le résultat serait une sorte d'androgynie telle que la décrit Alice Rossi.

“By sex equality I mean a socially androgynous conception of the role of men and women in which they are equal and similar in such spheres as intellectual, artistic,

¹⁵ KRAD, p. 50.

¹⁶ A.H. SHAW, *The Story of a Pioneer*, p. 257.

¹⁷ KRAD, p. 12.

¹⁸ LUN, p. 147.

¹⁹ KRAD, p. 115.

political, and occupational interests and participation, complementary only in those spheres dictated by physiological differences between the sexes.”²⁰

Comment s’y prendre pour arriver à une telle situation? C’est tout le problème de la stratégie du mouvement de libération des femmes.

²⁰ PAC, p. 337.

Partie 3

La stratégie du mouvement

Introduction

*“Mother, what is a Feminist?
‘A Feminist, my daughter,
Is any woman who now cares
To think about her own affairs
As men don’t think she oughter’”¹*

“Feminism, like Boston, is a state of mind.”
Rhetha C. Dorr²

“Feminism must of necessity be utopian.”
William O’Neill³

¹ I.A. DUER MILLER, “Feminism”, KRA, p. 219.

² RIE, p. 173.

³ ONEI, p. 365.

Nous avons vu qu'il y a eu plusieurs phases dans le mouvement féministe américain: une phase neuve, radicale, puis une phase réformiste, concentrée sur un but unique, le suffrage, et enfin, à l'heure actuelle, un mouvement qui semble réunir les deux tendances. Mais nous avons vu aussi que, malgré les divergences, les féministes de toutes époques s'accordent sur un certain nombre de points. Essayons donc de définir ce qu'est le féminisme et quel est son but. C. C. Catt écrivait en 1927:

“What is the woman's movement and what is its aim? It is a demand for equality of opportunity between the sexes. It means that when and if a woman is as well qualified as a man to fill a position, she shall have an equal and unprejudiced chance to secure it [...] What will bring the revolt to a close? [...] Absolute equality of opportunity only will satisfy and therefore close the woman movement.”⁴

C'était une vision assez partielle et étroite. L'égalité dans le travail ne constitue pas le seul but du mouvement, ni sa raison d'être, et C.C. Catt n'envisageait pas de changements profonds dans la société.

L. Komisar donne une définition plus large.

“The struggle for women's liberation is a struggle against the sex-role system.”⁵

Ou *Redstockings*:

“We are dedicated to making the present movement one that will not end until it makes revolutionary changes in the society so that all women will be able to make their own real choices and live fully outside the limits that the male supremacist society now imposes.”⁶

Ou encore S. Firestone:

“[The movement's] aim: overthrow of the oldest, most rigid class/caste system in existence, the class system based on sex – a system consolidated over thousands of years, lending the archetypal male and female roles an undeserved legitimacy and seeming permanence.”⁷

Ou enfin Teresa Billington-Creig en 1911

“Feminism is a movement seeking the reorganization of the world upon a basis of sex-equality in all human relations; a movement which would reject every differentiation between individuals upon the ground of sex, would abolish all sex-privileges and sex-burdens, and would strive to set up the recognition of the common humanity of woman and man as the foundation of law and custom.”⁸

Il est amusant de constater qu'en voulant se démarquer des féministes “ordinaires”, Anne Koedt donne du féminisme “radical” exactement la même définition:

⁴ E. PUFFER HOWES, “The Meaning of Progress in the Woman Movement”, ONE, p. 198.

⁵ KOM, p. 7.

⁶ REDSTOCKINGS, “How Women are Kept Apart”, STA, p. 24.

⁷ FIR, p. 16.

⁸ LUN, p. 453.

“To me [radical feminism] means the advocacy of the total elimination of sex roles. A radical feminist then, is one who believes in this and works politically toward that end.”⁹

Certaines femmes sont plus précises. Pour Laurel Limpus, la libération des femmes vise à la libération des mythes qui ont asservi les femmes dans leur propre esprit et dans l’esprit des autres. Ce n’est pas se libérer des hommes car les hommes aussi sont opprimés par la même culture qui empêche toute relation normale entre les sexes.¹⁰ Quant à Jennie Bull, elle pense que le WLM sert à faire le lien entre la libération de l’individu et une libération politique qui sont intimement liées.¹¹ À la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle, la libération des femmes cela voulait dire le droit de vote.

Un mouvement n’est pas un parti: il s’agit de quelque chose “en mouvement”, qui évolue constamment,¹² qui offre davantage de la spontanéité. Mais, se situant en dehors des formes admises, reconnues, de contestation et de lutte, il court le risque d’être minimisé. Dans le cas du WLM, deux autres particularités s’ajoutent: c’est le seul mouvement à être considéré par ses adversaires comme une plaisanterie.¹³ C’est aussi le seul mouvement de libération auquel on a donné un diminutif: *lib*. Et ce n’est pas parce que le mot “libération” est trop long: on ne parle pas de *black lib*, de *North Lib Front* (FNL Vietnamien) ou de *Third World Lib*. Le but semble clair: le diminutif sert à minimiser l’importance du mouvement, en faire quelque chose de familier donc d’inoffensif, voire d’amusant, un jeu d’enfants. Jeanne Lafferty demande qu’on ne prononce plus cette expression de *women’s lib*.

“The word liberation signifies to us freedom from oppressive social relations, sexual humiliation, fear and daily outrages and indignities which are our lives. The word liberation, because of its reference to all oppressed people, Blacks, Orientals, Third World and Working Class people, constantly relates our movement to these others. It shows lack of respect and seriousness about the female Movement not to use this word in all its strength and dignity.”¹⁴

E.C. Stanton, quelques cent ans plus tôt, lui aurait dit pour la consoler:

“The history of the world shows that the vast majority, in every generation, passively accept the conditions into which they are born, while those who demand larger liberties are ever a small, ostracized minority, whose claims are ridiculed and ignored.”¹⁵

En même temps, fait remarquer Elisabeth Hardwick, le WLM est un mouvement typiquement américain car il repose:

⁹ A. KOEDT, “Lesbianism and Feminism”, *NOTES* 3, p. 85.

¹⁰ L. LIMPUS, *Liberation of Women’s Sexual Repression and the Family*, p. 1.

¹¹ J. BULL, “High School Women: Oppression and Liberation”, *STA*, p. 100.

¹² K. LINDSEY, “Female Eunuch”, *Everywoman*, 28 mai 1971, p. 10.

¹³ SAL, p. 3

¹⁴ J. LAFFERTY, “Pass the Word”, *The Female State* 4, p. 21

¹⁵ M.A.B. OAKLEY, *E.C. Stanton*, p. 100.

“[...] upon a sense of striving, of working, and it has the profoundly native ethical themes of self-reliance, personal responsibility, and equality. Preparation, study, free choice, courage, resolution; these are its images and emblems.”¹⁶

Quel objectif se fixe un mouvement qui veut détruire les rôles sexuels? Il s’agit d’abord d’une révolution culturelle chez les femmes elles-mêmes. Dès 1855, Lucy Stone déclarait que le but de sa vie était de sortir les femmes de leur résignation, afin qu’elles prennent leur sort en mains.¹⁷ C’était aussi l’opinion de C.C. Catt.

“The whole aim of the woman movement has been to destroy the idea that obedience is necessary to women; to train women to such self-respect that they would not grant obedience and to train men to such comprehension and equity they would not exact it.”¹⁸

Beaucoup de féministes, de E.C. Stanton à S. Chisholm, en passant par S.B. Anthony et Alice Stone Blackwell, disent la même chose: le plus grand obstacle à la libération des femmes, ce sont les femmes elles-mêmes, apathiques, résignées, non conscientes de leur oppression alors qu’elles sont souvent prêtes à se battre contre l’oppression d’autres groupes.¹⁹ Tant il est vrai que la libération des femmes sera l’œuvre des femmes elles-mêmes.

“Men will not liberate women; women must free themselves. They have waited too long as it is. Now the largest minority group is getting angry. Women are tired of working for everyone’s liberation except their own.”²⁰

Une femme en voie de libération doit être une femme en colère.²¹

Dans un premier temps, il s’agit de comprendre la nature, comprendre l’origine de l’oppression des femmes. Pour cela, il faut que les femmes se réunissent et parlent entre elles. Il faut aussi qu’elles s’unissent, sans tenir compte de leur classe sociale ou de leur race. Pratiquement, toutes les féministes pensent que les femmes forment une classe ou une caste. Nous y reviendrons.

“What the women’s movement has to do is to develop a self-defined class of women based on equality among all. If we keep within our class the hierarchical structure which results from our displacement among men our struggle will be doomed to failure. It is within our power to change the nature of the female class itself and to destroy the premises on which our class was set up in the first place. For if we do not change it we cannot be expected to attract the great masses of women. We cannot be unified. We will not move out.”²²

¹⁶ *Time*, 20 mars 1972, p. 21.

¹⁷ L. STONE, “Speech”, KRA, p. 71.

¹⁸ C.C. CATT, “President’s Annual Address”, KRA, p. 210

¹⁹ RIE, p. 62, p. 74; EDW, p. 66; TAN, pp. 88-92; THO, p. 207.

²⁰ JOREEN, “The 51% Minority Group”, MOR, pp. 45-46.

²¹ S. KAPLOW, “Getting angry”, *NOTES* 3, pp. 15-17.

²² TAN, p. 104.

Les femmes, à l'heure actuelle, sont divisées. En se regroupant, elles s'aperçoivent qu'elles possèdent beaucoup de choses en commun et qu'elles peuvent se battre ensemble.²³

À court terme, un certain nombre de luttes sont possibles. Il est des revendications immédiates assez faciles à satisfaire comme l'accès à la contraception et l'avortement, la création de crèches, etc.²⁴ Certaines femmes s'arrêtent là. Heureusement d'autres vont plus loin. À long terme, les féministes cherchent les moyens de lutter afin de créer une révolution économique qui renversera le système actuel qui exploite la majorité au profit du petit nombre. Parallèlement doit se faire une révolution culturelle totale qui détruira les rôles et instaurera une réelle égalité, rendue possible par un changement de structures économiques, cet aspect-là ayant été oublié dans la plupart des révolutions jusqu'à ce jour, ce qui les rend incomplètes.²⁵

En gros, trois objectifs généraux sont visés par les féministes et qui reviennent constamment dans leurs analyses; autonomie, liberté, égalité.

Beaucoup de femmes vivent par procuration car elles ne prennent pas le temps de découvrir leur véritable identité ou ne se considèrent pas comme des individus** à part entière. Aussi, la demande d'autonomie constitue-t-elle un leitmotiv dans les mouvements féministes. L'autonomie, cela veut dire être considérée comme un individu**, un être** humain, et non pas comme le parent** (fille, sœur, femme, mère) d'un ou d'autres individus.²⁶ E. Goldman définissait l'autonomie de cette façon:

“[Woman's] development, her freedom, her independence, must come from and through herself. First, by asserting herself as a personality, and not as a sex commodity. Second, by refusing the right to anyone over her body; by refusing to bear children, unless she wants them; by refusing to be a servant to God, the State, society, the husband, the family, etc., by making her life simpler, but deeper and richer. That is, by trying to learn the meaning and substance of life in all its complexities, by freeing herself from the fear of public opinion and public condemnation. Only that, and not the ballot, will set woman free.”²⁷

Pour beaucoup des féministes, il faudrait ajouter le travail, qui assure l'indépendance économique de la femme, condition première de sa liberté par rapport à l'homme.²⁸ S. Sontag préconise l'entrée des femmes dans tous les domaines.

²³ L. WELLS, *American Women: Their Use and Abuse*, p. 15.

²⁴ GAR, p. 1.

²⁵ M. SALZMAN-WEBB, “Woman as Secretary, Sexpot, Spender, Sow, Civic Actor, Sickie”, GAR, p. 22.

²⁶ KRA, p. 8; M. NADLE, “Prostitutes”, STA, p. 53.

²⁷ A. SHULMAN, “Emma Goldman: Feminist and Anarchist”, *Women, A Journal of Liberation*, printemps 1970, pp. 21-22.

²⁸ SCH, p. xv; RIE, p. 122.

“Il faut qu’elles travaillent ensemble, qu’elles fondent, par exemple, des associations féminines de médecins, d’avocats, de comptables, toutes au service des femmes, qu’elles créent des équipes de tournage de film, des orchestres rock, qu’elles exploitent des fermes collectives, gèrent de petites entreprises etc. L’important est qu’elles en assument toutes les responsabilités, sans quoi elles ne peuvent espérer jouer un rôle sur le plan politique [...] Un des buts de l’action politique est d’éduquer ceux qui sont engagés dans l’action. Dans la situation présente de sous-développement politique des femmes, travailler à leur libération avec des hommes (et même s’ils font preuve de compréhension) ne fait qu’entraver l’apprentissage par lequel les femmes doivent parvenir à leur maturité politique.”²⁹

L’autonomie suppose la liberté. Les deux vont de pair. Ou plutôt, des libertés. Pourtant, les femmes ont acquis une certaine liberté: elles votent, elles travaillent, elles possèdent de l’argent ou des propriétés; le travail ménager s’est allégé, elles ont conquis un certain choix en matière de maternité, elles jouissent d’une plus grande liberté sexuelle. Donc, elles devraient se sentir plus libres.³⁰ Dana Densmore définit l’oppression comme le manque de contrôle sur sa propre vie. Cela n’a rien à voir avec les conditions d’existence. Les conditions de travail des ouvriers s’améliorent mais leur aliénation reste la même car ils n’ont aucun contrôle sur ce qu’ils produisent. Il en va de même pour les femmes. Leurs conditions de vie sont des symptômes de leur oppression. Ces conditions peuvent s’améliorer (avortement, égalité de salaire, etc.) mais il manque aux femmes aussi le contrôle sur leur propre vie.³¹ Il leur manque en fait un certain nombre de libertés, plus abstraites mais fondamentales.

“What does women’s freedom mean? It means freedom of self-determination, self-enrichment, the freedom to live one’s own life, set one’s own goals, the freedom to rejoice in one’s own accomplishments. It means the freedom to be one’s own person in an integrated life of work, love, play, motherhood, the freedoms, rights and privileges of first class citizenship, of equality in relationships of love and work; the right to choose to make decisions or not to: the right to full self-realization and to full participation in the life of the world. That is the freedom we seek in women’s liberation.”³²

“I believe that what women must have is freedom – the freedom to fulfill the best that is in them. A philosopher once said: ‘The great law of culture is: Let each become all that he was created capable of being’. I do not think we ask for more than that. I am convinced we cannot settle for less.”³³

T. Claflin faisait remarquer, et c’est encore vrai aujourd’hui, que l’adjectif “libre”, associé à une femme, a un sens péjoratif:

²⁹ *T.M.*, pp. 929-930.

³⁰ N. SHAINNESS, “A Psychiatrist’s View”, *MOR*, pp. 242-243.

³¹ D. DENSMORE, “On Unity”, *The First Revolution* 15, pp. 55-56.

³² “Statement by Chicago Women’s Liberation”, *MOR*, p. 531.

³³ E.D. KOONTZ, “Women as a Minority Group”, *THO*, p. 86.

“A *free* man is a noble being; a *free* woman is a contemptible being: a drab, a harlot, what you will.”³⁴

Encore un exemple de double standard.

Les féministes, depuis le début, affirment l'égalité de l'homme et de la femme. Si elles l'affirment avec tant de force et si fréquemment, c'est que cela ne va pas de soi, qu'il faut convaincre quelqu'un de cette vérité. Constantia écrivait en 1779:

“Yes, ye lordly, ye haughty sex, our souls are by nature *equal* to yours.”³⁵

Puis H. Mather Crocker en 1818:

“The wise Author of nature has endowed the female mind with equal powers and faculties, and given them the same right of judging and acting for themselves, as he gave to the male sex.”³⁶

S. Grimké, en 1837:

“Men and women were CREATED EQUAL; they are both moral and accountable beings, and whatever is right for man to do, is right for woman to do.”³⁷

E.L. Rose, en 1851:

“Humanity recognizes no sex; virtue recognizes no sex; mind recognizes no sex; life and death, pleasure and pain, happiness and misery, recognize no sex. Like man, woman comes involuntarily into existence; like him she possesses physical and mental and moral powers, on the proper cultivation of which depends her happiness; like him she has to pay the penalty for disobeying nature's laws; and far greater penalties has she to suffer from ignorance of her more complicated nature; like him she enjoys or suffers with her country. Yet she is not recognized as his equal!”³⁸

P. Wright Davis, en 1854:

“We ask to be regarded, respected, and treated as human beings, of full age and natural abilities, as equal fellow sinners, and not as infants or beautiful angels, to whom the rules of civil and social justice do not apply.”³⁹

Et S.B. Anthony prophétisait en 1897:

“[T]he day will come when man will recognize woman as his peer, not only at the fireside, but in the councils of the nation. Then, and not until then, will there be the perfect comradeship, the ideal union between the sexes, that shall result in the highest development of the race.”⁴⁰

Tout cela n'ira pas sans mal.

³⁴ A. KISNER, *The Lives and Writings of Notorious V. Woodhull and her Sister T. Claflin*, p. 53.

³⁵ CONSTANTIA, “On the Equality of the Sexes”, KRA, p. 34.

³⁶ H. CROCKER, “Observations on the Real Rights of Women”, KRA, p. 40.

³⁷ S. GRIMKÉ, “Essays”, KRA, p. 55.

³⁸ E. ROSE, “On Legal Discrimination”, KRA, p. 224.

³⁹ RIE, p. 130.

⁴⁰ RIE, p. 81.

Frances Dana Gage écrivait en 1851:

“Will it be answered that we [feminists] are factious, discontented spirits, striving to disturb the public order, and tear up the old fastnesses of society. So it was said of Jesus Christ... So it was said of our forefathers... So it has been said of every reform.”⁴¹

Les féministes veulent-elles détruire la société existante pour bâtir un monde plus juste, ou simplement s'intégrer dans les structures actuelles? C'est ce que nous allons essayer de déterminer.

⁴¹ MOR, p. 563.

Chapitre 1

Organisation du mouvement

“Remember the dignity of your womanhood. Do not appeal, do not beg, do not grovel. Take courage, join hands, stand beside us, fight with us.”

Christabel Pankhurst¹

“First men put us in chains, and then, when we writhe in agony, they deplore our not behaving prettily.”

Féministe du 19^{ème} siècle²

¹ MOR, p. 565.

² R. MORGAN, “Lesbianism and Feminism, Synonyms or Contradictions?”, *The Second Wave* 2 : 4, 1973, p. 14.

Bien qu'un mouvement ne soit pas un parti, il a besoin d'une certaine organisation ou tout au moins il possède un mode de fonctionnement. Il existe en gros deux tendances dans le mouvement féministe : l'une qui reprend les modes traditionnels d'organisation structurée, l'autre au fonctionnement beaucoup plus vague, beaucoup plus flou. La première correspond en général à des organisations nationales, la deuxième à des groupes fonctionnant uniquement à l'échelon local, même si leur audience est nationale.

Rappelons que les premières organisations de femmes (et non de féministes) étaient des cercles de couture, des clubs de lecture, des œuvres de charité fonctionnant de façon informelle et sans aucun lien entre eux. Il semble qu'aujourd'hui on soit presque revenu aux sources. Puis vinrent les sociétés abolitionnistes féminines, beaucoup plus structurées puisque appartenant à un mouvement plus large. Mais, là encore, il ne s'agit pas de féminisme sauf chez quelques rares femmes comme les sœurs Grimké, L. Mott, L. Stone ou S.B. Anthony. L. Stone avait un mode d'organisation bien à elle: le samedi et le dimanche, elle donnait des conférences sur l'abolition de l'esclavage avec le concours des groupes locaux; le reste de la semaine elle parlait, seule, des droits des femmes.³

Le premier embryon d'organisation féministe, la préparation de la convention de Seneca Falls, ressemble fort à la formation d'un groupe aujourd'hui: un groupe de femmes, amies, se réunirent, discutèrent de leurs problèmes et décidèrent de passer à l'action. Jusqu'à la Guerre de Sécession, il n'y eut pour toute organisation qu'une série de conventions annuelles et de petites réunions dans quelques villes de l'Est. Ces réunions consistaient uniquement en discussions qui permirent aux femmes d'éclaircir leurs idées et aussi de faire de nouvelles recrues. La coordination entre toutes ces réunions se faisait plus ou moins bien, au moyen d'un comité central, assez souple, formé de femmes provenant des états où un ou des groupes existaient. Les femmes ne voulaient pas d'une organisation rigide qui pourrait limiter l'effort et l'initiative individuels.⁴ Là encore, cela ressemble fort à ce qui ne passe aujourd'hui.

Les difficultés matérielles étaient considérables. Quand les féministes arrivaient dans une ville pour parler, en général il leur fallait tout organiser elles-mêmes. À peine descendue de diligence (et plus tard de train), l'oratrice devait faire elle-même la publicité, chercher un lieu de réunion, allumer le feu, arranger la salle, puis repartir presque tout de suite après la réunion, ou loger sur place dans des conditions souvent difficiles, tout cela à ses frais ou avec très peu d'argent.⁵

³ FLE, p. 70.

⁴ FLE, pp. 81-82

⁵ FLE, pp. 86-87; F.D. GAGE, "Woman's Rights Meeting in a Barn", TAN, p. 59.

En fait, jusqu'en 1860, le mouvement fut tenu à bout de bras par E.C. Stanton et S.B. Anthony dont l'énergie intarissable permettait de pallier plus ou moins bien au manque de coordination. Elles jouaient incontestablement un rôle de leaders mais, à cette époque, on ne le contestait pas. Cependant, beaucoup d'autres femmes jouèrent un rôle important et même consacrèrent leur vie au mouvement.

La première organisation féministe structurée naquit pendant la Guerre Civile: ce fut la *National Woman's Loyal League* avec une présidente (E.C. Stanton), une vice-présidente (S.B. Anthony) et un local. La ligue atteignit 5 000 membres**, chargées de faire signer une pétition pour le treizième amendement. Cette organisation connut un certain succès puisqu'elle parvint à réunir 400 000 signatures. De plus, elle habitua les femmes à se servir d'une organisation et leur en montra l'efficacité.⁶

Puis le mouvement, devenu *Equal Rights Association*, se scinda en deux fractions, la NWSA entièrement composée de femmes et l'AWSA qui admettait aussi des hommes. L'organisation de ces deux associations resta approximativement la même qu'avant la guerre. Simplement, l'AWSA concentrait son travail sur les états en vue de gagner le droit de vote tandis que la NWSA faisait pression sur Washington. Les deux continuaient, séparément, à tenir des conventions annuelles.

Les deux associations disposaient de très peu d'argent, qui provenait soit de dons, soit de collectes lors de conférences. On trouvait un petit nombre de militantes actives mais, si le mouvement trouvait un appui temporaire, quand il le fallait, dans les clubs locaux, peu de femmes effectuaient un travail continu pour le mouvement.⁷

Puis le mouvement s'unifia pour devenir la NAWSA. C'était, comme les précédentes organisations, une fédération assez lâche de clubs locaux aux activités diverses en quantité et en qualité. On n'exigeait pas une activité particulière des membres. On cherchait simplement à recruter le plus grand nombre de femmes possible. Chaque membre devait payer une cotisation de dix cents par an, mais beaucoup ne s'en acquittaient pas régulièrement.⁸ Il fallut attendre la nomination de C.C. Catt au comité d'organisation de la NWSA en 1895 pour voir naître le début d'une organisation vraiment structurée. Elle introduisit l'idée de plans de travail pour les groupes locaux, d'un quartier général central, de cours, d'un fichier des membres, de finances nationales.⁹ Cependant, jusqu'à ce qu'elle assure la présidence, l'organisation resta fantaisiste, voire inexistante. Le quartier général, d'abord ouvert à New

⁶ FLE, pp. 110-111.

⁷ FLE, p. 176.

⁸ KRAD, pp. 6-8.

⁹ FLE, p. 236.

York se retrouva à Warren, dans l'Ohio, lieu de résidence de la trésorière. Les membres du comité national étaient éparpillées** dans plusieurs villes et se rencontraient rarement en dehors des conventions annuelles. On coordonnait les activités par correspondance, ce qui était à la fois prenant, lent, irritant et inefficace.¹⁰ Tout était si vague et confus que lorsque Alice Paul forma la CU, tout en restant présidente du *Congressional Committee* de la NAWSA, il était bien difficile de faire la différence entre les activités des deux organisations, surtout en ce qui concernait les finances.¹¹ Les finances s'étaient d'ailleurs améliorées car des femmes telles que O. Belmont donnaient des sommes considérables au mouvement. En 1914, une femme légua même deux millions de dollars à C.C. Catt pour le mouvement.¹² Quand C.C. Catt prit la présidence de la NAWSA, à partir du potentiel énorme de cent ou deux cent mille membres, désorganisées, sans but, sans coordination, elle forma un mouvement fortement structuré, centralisé, hiérarchisé.¹³ Elle le concevait comme une "armée" avec des "officiers"*** nationaux (un par état) menant une "campagne" nationale. Ces officiers nationaux devaient s'engager à garder leur poste jusqu'à la "victoire". Si elles ne pouvaient s'acquitter de leur tâche, elles étaient aussitôt remplacées. Chaque état avait un rôle très précis à jouer. Et le droit de vote fut obtenu.

Le mouvement se recréa en 1966 sur les mêmes bases qu'en 1848: quelques femmes en colère se réunirent et décidèrent d'agir. Mais, cette fois, elles décidèrent tout de suite de former une organisation nationale. Ainsi naquit NOW. NOW est un mouvement mixte, traditionnel, qui compte environ 10 % d'hommes. Il se compose de chapitres, ayant au moins dix personnes chacun. Ces groupes fonctionnent de façon autonome mais appliquent cependant des directives nationales. Au plan national, on trouve un comité composé d'une présidente, une vice-présidente, une secrétaire, une trésorière, etc. Chaque membre adhère pour un an et paye une cotisation annuelle de 7.50 dollars (5.00 dollars au début). Chaque chapitre élit une présidente et tous les ans les représentantes des divers chapitres se réunissent pour le congrès. NOW grandit assez rapidement: de 300 membres en 1966, l'année de sa création, il passa à 10 000 pendant l'été 1971, et compte aujourd'hui plus de 150 chapitres. Le travail est assuré par des comités qui s'occupent des finances, des relations publiques, etc., et des commissions (*task forces*) qui étudient des problèmes précis: l'éducation, l'emploi, la pauvreté, etc. NOW emploie des moyens d'action traditionnels: pression sur les gens influents, lobbying, manifestations diverses. Cette organisation est efficace du point de vue de

¹⁰ FLE, pp. 248-249.

¹¹ FLE, p. 265.

¹² FLE, pp. 272-273.

¹³ A.H. SHAW, *The Story of a Pioneer*, p. 335.

la coordination. Elle forme bloc devant ses interlocuteurs et apparaît comme un organisme sérieux, cohérent, réfléchi.¹⁴

La branche plus radicale du mouvement est assez différente. On trouve des *caucus* de femmes dans les organisations de gauche.¹⁵ Mais le petit groupe forme l'unité de base. Il suffit que quelques femmes ne réunissent et un groupe naît, ce qui fait qu'il est parfois difficile de savoir si un groupe existe déjà dans une ville ou sur un lieu de travail ou un quartier car ces groupes ne se font pas toujours connaître. Le nombre de participantes peut être très variable. Souvent, dans les grandes villes, les groupes existants organisent des réunions mensuelles ou bimensuelles pour les nouveaux** membres qui s'informent sur le groupe puis en forment d'autres, soit sur des bases géographiques, soit sur des bases d'intérêts communs (mères de famille, lycéennes, femmes *on welfare*, etc. En général, la première réunion attire un grand nombre de femmes. La moitié environ reviennent à la réunion suivante et au bout de quelques semaines on arrive à un petit groupe stable. Les réunions, le plus souvent hebdomadaires, durent environ trois heures et se passent soit chez l'une des femmes, soit dans un lieu public comme un bar, une école, une église ou un centre de femmes s'il en existe un. Ces groupes n'admettent pas les hommes qui sont un frein à l'expression de beaucoup de femmes et essaient trop souvent de diriger les débats.¹⁶

Ces groupes n'ont pas de limites précises. Beaucoup de femmes appartiennent à plusieurs. La dissolution d'un groupe, la formation d'un autre sont choses courantes. Il n'y a pas de coordination nationale, donc pas de bureaucratie, ce qui laisse aux groupes une grande autonomie. Quelquefois, des congrès régionaux permettent aux divers groupes de se rencontrer et d'échanger leurs points de vue.¹⁷ Cependant, le nombre total de membres est certainement supérieur à celui de NOW.

La plupart des groupes fonctionnent, au départ tout au moins, comme des groupes de prise de conscience (*consciousness-raising*). Il ne s'agit pas de psychothérapie de groupe: il n'est pas question d'adapter l'individu à la société comme c'est trop souvent le cas dans la psychothérapie traditionnelle. Il ne faut pas considérer la prise de conscience comme une thérapie, dit Irène Peslikis, car:

“This, whether or not you belong to the organization, implies that you and others can find individual solutions to problems, for this is the function of therapy. Furthermore the statement express anti-woman sentiment by implying that when women get together to study and analyze their own experience it means they are

¹⁴ BAL, pp. 72-73; MAS, pp. 125-126.

¹⁵ ROB, p. 215.

¹⁶ ROB, pp. 169-171.

¹⁷ ALT, p. 6; BAL, p. 138.

sick but when Chinese peasants or Guatemalan guerrillas get together and use the identical method they are revolutionary.”¹⁸

Cette méthode part du principe que l’expérience personnelle de chaque femme étant la seule source d’information exacte sur les femmes, parce que vécue, non déformée, elle constitue la façon la plus valable et la plus sûre d’en arriver à une analyse politique¹⁹. Cette forme d’analyse plaît à certaines parce que c’est une forme traditionnelle de “conversation entre femmes”. C’est aussi une méthode utilisée par les révolutionnaires chinois. On peut aussi la comparer aux *soul sessions* chez les noirs, dont le but est: “Tell it like it is”.²⁰

Le groupe idéal doit comporter une douzaine de femmes, quinze au maximum, de tous âges et de tous milieux afin d’avoir des points de vue assez différents. La prise de conscience permet aux femmes de se rendre compte qu’elles ne sont pas des cas isolés, que leur expérience est commune à beaucoup de femmes, donc que leur situation est politique et peut s’analyser de façon générale. Un sujet différent est abordé chaque semaine et les femmes essaient de tirer des conclusions de leurs discussions. Il existe même de véritables programmes de prise de conscience.²¹

Cette façon de procéder offre certains avantages: les femmes se sentent moins isolées, prennent confiance en elles car elles s’aperçoivent que leurs problèmes ne proviennent pas d’elles-mêmes, de défauts de leur personnalité, mais de la société dans laquelle elles vivent, et surtout elles apprennent à se connaître, à former un groupe cohérent, unifié, solidaire. C’est une libération personnelle, souvent exaltante dans un premier temps: pouvoir parler, prendre des responsabilités. À partir de sa propre expérience, de ses propres frustrations, la femme en arrive à une prise de conscience plus large de la place de la femme dans la société.

Mais la prise de conscience présente aussi quelques inconvénients. De telles séances ne devraient pas se prolonger au-delà de six mois, disent les féministes, car alors on tombe dans la routine de la réunion hebdomadaire qui tourne en rond car on n’a plus grand-chose de neuf à se dire. Beaucoup de femmes se contentent de ce qu’elles ont trouvé dans le groupe: un lieu où poser ses problèmes, et parfois les résoudre, une chaleur humaine, une solidarité, voire une famille.²² Souvent, les discussions sur un problème se terminent sans qu’aucune conclusion ait été tirée, aucune analyse sérieuse faite. Il est donc fort difficile, à partir de là, d’envisager un plan de lutte, une action collective qui fasse avancer d’autres femmes.²³ Tous ces groupes

¹⁸ A. PESLIKIS, “Resistances to Consciousness”, TAN, pp. 233-234.

¹⁹ REDSTOCKINGS, “How Women are Kept Apart”, STA, p. 23.

²⁰ ROB, p. 13.

²¹ K. SARACHILD, “Feminist Consciousness Raising and Organizing”, TAN, pp. 154-157.

²² MAS pp. 128-130; SAL, pp. 4-5.

²³ ROB, p. 11-12.

sont isolés, il leur est donc difficile d'élaborer une stratégie d'ensemble. Le petit groupe gagne en autonomie, en prise de conscience individuelle mais le refus de toute organisation ou coordination les voue assez souvent à l'inefficacité et à l'échec.²⁴ Deux femmes très connues dans le mouvement critiquent ce genre de fonctionnement. Pam Allen écrit:

“It is clear to us that the small group is neither an action-oriented political group in and of itself nor is it an alternative family unit.”

Et Roxanne Dunbar est encore plus pessimiste.

“I think we've gone as far as we can in the women's movement to 'raise consciousness'. The small group is a self-limiting and self-destructive unit if it holds more than three meetings.”²⁵

Certains groupes ont élaboré et mis sur pied une organisation plus structurée.

The Feminists partent de principes démocratiques et égalitaires: toute femme est capable de tout faire. Aussi n'y a-t-il pas de personne assignée à telle tâche précise pour toujours. Un système de roulement par tirage au sort donne à toutes la possibilité d'accomplir à la fois les tâches intéressantes et créatrices telles qu'écrire un article, faire une conférence, accorder une interview à un journaliste et des tâches beaucoup plus banales comme taper à la machine, ronéotyper les tracts, faire le travail de secrétariat.

“The lot system is called essential because it is the only system that insures full participatory democracy in the group [...] The crucial idea [...] is that the lot system functions in a way to equalize members by promoting similar experiences, whereas the volunteer system tends to perpetuate differences since very few people will be moved to volunteer for a job they've never handled before, especially when there are 'experts' present. The lot system, further, encourages cooperation and inhibits competition among women.”²⁶

Chacune doit accomplir chaque tâche avant que le roulement recommence. Chaque membre dirige à son tour les réunions. Pour éviter que certaines parlent trop, des jetons sont distribués au début de chaque réunion. Chaque fois qu'une femme prend la parole, elle donne un jeton et donc ne parle plus quand son stock est épuisé.

De plus, une discipline assez stricte règne au sein du groupe. Le groupe doit passer avant toute autre chose. Il faut s'y engager totalement.

“The movement is the first commitment of all members. Each member must be able to identify her future with that of the movement.”²⁷

“Membership must be a primary commitment and responsibility; no other activity may supersede work for the group.”²⁸

²⁴ SAL, p. 5.

²⁵ ROB, p. 177.

²⁶ THE FEMINISTS, “Dangers in the Pro-Woman Line and Consciousness-Raising”, EPS, pp. 205-206.

²⁷ *Ibid.*, pp. 204-205.

²⁸ THE FEMINISTS, “A Political Organization to Annihilate Sex Roles, NOTES 2, p. 115.

On ne peut devenir membre qu'au bout d'une période d'essai d'un mois, après avoir assisté à quelques séances d'initiation et lu un certain nombre d'ouvrages sur le féminisme. Chaque membre doit assister régulièrement aux réunions, deux fois par semaine, et aux autres commissions. Si un projet d'action est en cours, les réunions deviennent journalières. L'absentéisme est puni de la privation du droit de vote pendant la réunion suivante. Les membres doivent aussi s'engager à consacrer au moins deux heures par semaine à la lecture d'ouvrages sur le féminisme et écrire un article de trois pages tous les mois. On n'a pas le droit de divulguer ce qui se passe à l'intérieur du groupe. Lors des réunions, l'alcool, la drogue, les digressions sont interdites. Enfin, il fut décidé au début que pas plus du tiers des membres des *Feminists* pourraient être mariées ou vivre avec un homme et plus tard l'interdiction devint totale.²⁹

NYRF a une organisation plus souple. Leur principe est simple: "WE, DO WHAT WORKS".³⁰

Le groupe de base, ou brigade, se compose d'un minimum de cinq et d'un maximum de quinze membres, de préférence dans un même quartier ou lieu de travail. Une période d'initiation de six mois se divise en deux temps. Le groupe s'appelle d'abord une phalange. C'est un groupe de *consciousness-raising* pendant trois mois. Puis il doit passer les trois mois suivants à lire et discuter la littérature et l'histoire féministe afin d'acquérir une base de connaissances solides, faire le point sur ses opinions et choisir un nom, parmi les noms des féministes "radicales" (par exemple, on trouve une *Stanton-Anthony Brigade*, une *Emma Goldman Brigade*). Le premier travail du groupe sera alors d'écrire un petit livre sur la femme (ou les femmes) dont le nom a été retenu afin de contribuer à la recherche sur le féminisme. Au bout de six mois, le groupe peut rester indépendant ou adhérer aux NYRP. Chaque membre signe, individuellement, le manifeste des NYRP et le groupe élit des déléguées au comité de coordination. Il doit y avoir une rotation de ces déléguées. Chaque brigade doit aussi lancer une action et la mener jusqu'au bout. Ensuite, elle a toute liberté d'action.³¹ *The Feminists* ont échoué dans leur organisation à cause de leur structure trop rigide. Les NYRF abandonnèrent rapidement la période d'initiation, non pas que celle-ci ait été mauvaise, mais le mouvement alors n'était pas capable d'assumer une telle structure à cause de dissensions internes.³²

²⁹ BAL, pp. 93-96; THE FEMINISTS, *op. cit.*, EPS, pp. 204-207; THE FEMINISTS, *op. cit.*, NOTES 2, pp. 114-118.

³⁰ "Organizing Principles of the New York Radical Feminists", NOTES 2, p. 120.

³¹ *Ibid.*, pp. 120-122; SAL, pp. 177-178; BAL, pp. 98-99.

³² HOL, p. 156.

Tous ces groupes ont des problèmes financiers énormes. L'argent provient des cotisations (s'il y en a), de la vente de la littérature féministe, de conférences faites par certaines, de dons en argent ou en matériel. Beaucoup de locaux ont dû fermer par manque de fonds, ce qui entraîne souvent la dissolution du groupe.³³ Quelle que soit l'organisation interne des groupes, tous essaient de fonctionner de façon anti-élitiste, d'éviter la naissance de leaders, ceci en réaction contre la société en général, beaucoup trop hiérarchisée et structurée, et aussi contre les organisations de la nouvelle gauche dont étaient issues beaucoup de femmes du mouvement au début; elles avaient souffert de l'oppression d'un système hiérarchisé où elles se trouvaient toujours en bas de l'échelle. Au début donc, surtout dans les groupes pratiquant la prise de conscience, l'absence de structure, de présidente, de comité central eurent un effet libérateur. Les femmes évitèrent d'avoir des experts** ou des porte-parole.³⁴

“Leaderlessness is necessary for a strong and enduring revolutionary group. What it actually involves is raising the competence of all members to the level required by leadership in other groups”.³⁵

Les media, au contraire, cherchaient constamment à présenter telle femme comme leader, à en faire la “star” du mouvement, représentant toutes les autres. Kate Millett dénonce:

“The whole bloody system is sick, the very notion of leadership, a balloon with a face painted upon it, elected and inflated by media's diabolical need to reduce ideas to personalities.”³⁶

ainsi que *Off Our Backs*:

“Creating leaders also increases the power of the mass media to define our movement for us. What the media-created leader says becomes a standard, usually very restrictive, for the whole movement. Then the press discredits the entire movement by discrediting the leader through attacking her personal life rather than dealing with her politics.”³⁷

Ainsi, Kate Millett apparut sur la couverture de *Time*, au moment de la publication de *Sexual Politics*, fut présentée comme la théoricienne du mouvement, puis violemment attaquée, et tout le mouvement avec elle, quand elle se déclara bisexuelle.

“Ironically, Kate Millett herself contributed to the growing skepticism about the movement by acknowledging at a recent meeting that she is bisexual. The disclosure is bound to discredit her as a spokeswoman for her cause, cast further

³³ MAS, pp. 127-128.

³⁴ ROB, p. 15.

³⁵ THE FEMINISTS, *op. cit.*, EPS, p. 203.

³⁶ K. MILLETT, “The Pain of Public Scrutiny”, *Ms.*, juin 1974, p. 77.

³⁷ ROB p. 160.

doubt on her theories, and reinforce the views of those skeptics who routinely dismiss all liberationists as lesbians.”³⁸

G. Steinem ensuite eut les honneurs de la couverture de *Newsweek* en août 1971. On la cite souvent. On monte en épingle ses différences de vue avec Betty Friedan, par exemple.

Dans le mouvement, surtout en 1969-1971, il se produisit une véritable chasse au leader, qualifiée souvent de maccarthysme, une dénonciation de certaines femmes qui recevaient trop d’attention. Cependant, même le système de rotation n’a pas éliminé la présence de leaders. D’ailleurs, il a entraîné des abus, forçant des femmes à faire des choses qu’elles n’avaient aucune envie de faire. La présence de leaders s’est simplement faite plus sournoise, plus insidieuse. Toutes les femmes à l’heure actuelle ne sont pas égales (le seront-elles jamais?): il existe des différences de classe, de race, d’éducation; certaines s’expriment mieux que d’autres.³⁹ Les féministes de New York ont souvent agi comme si rien n’existait en dehors de leur ville, ce qui a isolé les autres groupes et fait apparaître New York comme chef de file du mouvement.⁴⁰ De plus, le manque de leader a aussi paralysé le mouvement dans son analyse politique.

“While every member of Female Liberation felt a screaming need to discuss political goals and strategies, WE COULD NOT AS A GROUP TALK POLITICS. We were/are preventing ourselves from developing theory.

We identify some of this problem as distinctly female: because of our socialization we have the tools to cope with personal conflicts in much greater proportion than the tools for intellectual political analysis. We’ve evolved successful structures for dealing with inner conflicts such as orientation sessions and group weekends, but we have no structure for analysis. Again and again, we’ve fallen back on ‘personality conflict’ as a description of disagreement. Anyone expressing a definite political view-point with theory and analysis to back it up is accused of power-tripping, being manipulative, or of exhibiting male leadership qualities. There exists a very real distrust of traditionally male-defined qualities like linear intellect, aggressiveness, competitiveness; and there is a tendency to reject outright the women who exemplify these qualities.”⁴¹

Et puis, il existe une tendance à accuser d’élitisme toute personne avec laquelle on n’est pas d’accord, dit Betsey Stone.⁴²

Le manque de structure se trouve de plus en plus vivement critiqué car ses limitations deviennent apparentes: il ne permet pas d’aller plus loin qu’une prise de conscience individuelle (beaucoup de femmes n’en demandent pas plus d’ailleurs). Souvent, il n’est qu’un masque. Il existe toujours une structure, même informelle. Souvent, elle est implicite;

³⁸ HOL, p. 241.

³⁹ ROB, pp. 15-16; HOL, pp. 159-161.

⁴⁰ C. BUNCH, “The Theoretical Ti-Grace”, *Ms.*, mai 1974, pp. 34-36.

⁴¹ “From us”, *The Second Wave* 2 : 4, 1973, p. 2.

⁴² B. STONE, *Sisterhood is Powerful*, p. 12.

tout le monde accepte l'idée de non-structure, mais les nouvelles venues ne comprennent pas toujours comment s'effectue la prise de décisions et "l'élite" en profite, en général un petit nombre de femmes qui se connaissent bien et dirigent le groupe. Beaucoup se sentent exclues de ce noyau.

Le mouvement refuse de choisir des porte-parole. Aussi les media les créent, bien que ces femmes en général prennent la précaution de dire qu'elles ne parlent que pour elles-mêmes. Mais alors, la "base" rechigne et les attaque. Cependant, tant que des porte-parole ne seront pas désignées, les media continueront à utiliser les "stars". Les femmes n'ont aucun contrôle sur elles, et les attaquer ne sert qu'à diviser le mouvement aux yeux du public et diviser le mouvement lui-même. Ces femmes souvent quittent le mouvement sous les attaques et en ressentent de l'amertume. Quand il s'agit de passer à l'action, la plupart des groupes se trouvent paralysés. Pour une action locale, ponctuelle, ils arrivent à se débrouiller si le groupe est assez petit et cohérent, mais pour une action régionale ou nationale, seuls des groupes tels que NOW, WEAL, ou les *caucus* féminins des organisations de gauche disposent des moyens nécessaires pour lancer une action de grande envergure, et les petits groupes non structurés n'ont plus que le choix d'y participer ou non. Le petit groupe peut jouer un certain rôle de propagande, il peut diffuser des idées autour de lui, mais pour que ces idées se traduisent par un changement politique, il faut d'autres formes d'organisation. Il est d'ailleurs révélateur de voir que beaucoup de femmes, déçues par les groupes de prise de conscience, commencent à rejoindre NOW ou abandonnent complètement le mouvement.⁴³ Jo Freeman écrivait en juillet 1973:

"These problems are coming to a head at this time because the nature of the Movement is necessarily changing. Consciousness-raising as the main function of the Women's Liberation Movement is becoming obsolete. Due to the intense press publicity of the last two years and the numerous overground books and articles now being circulated, Women's Liberation has become a household word. Its issues are discussed and informal, rap groups are formed by people who have no explicit connection with any Movement group. Purely educational work is no longer such an overwhelming need. The Movement must go on to other tasks. It now needs to establish its priorities, articulate its goals, and pursue its objectives in a coordinated fashion. To do this it must get organized – locally, regionally, and nationally".⁴⁴

⁴³ J. FREEMAN, "The Origins of the Women's Movement", J. HUBER (dir.), *Changing Women in a Changing Society*, p. 47.

⁴⁴ J. FREEMAN, "The Tyranny of Structurelessness", *Ms.*, juillet 1973, p. 88.

La structure en soi n'est pas mauvaise, dit-elle; simplement il ne faut pas en abuser. Elle suggère quelques règles d'organisation: délégation de pouvoirs à certaines femmes pour des tâches précises, avec pouvoir de contrôle du groupe (la déléguée est responsable de ses actions devant lui); partage de l'autorité, roulement des tâches selon les possibilités des femmes mais devant se faire de façon constructive, avec une période d'apprentissage; diffusion fréquente d'informations; égalité d'accès aux ressources dont le groupe a besoin (ronéos, chambres noires, etc.). Elle ne suggère cependant pas de forme d'organisation à un niveau plus large.⁴⁵

On trouve dans ces groupes, comme dans tout mouvement révolutionnaire ou assimilé, le problème de l'infiltration. En 1969, le *New York Times* annonçait que cinq cents agents** avaient été entraînés par le FBI et la CIA pour infiltrer le WLM. Et dans des journaux tels que *Rat*, on dénonce certaines femmes, avec photos et curriculum vitae à l'appui, comme des agents**. ⁴⁶ La répression contre le mouvement se fait le plus souvent de façon indirecte, comme par le renvoi de Marlene Dixon de son poste de sociologie à l'université de Chicago en janvier 1969 (malgré un *sit-in* de quarante jours des féministes, elle ne fut pas réintégrée), ou encore le renvoi de Robin Morgan de Grove Press. Il s'agissait dans les deux cas, sans que cela soit avoué, de motifs politiques.⁴⁷ Le SWP et la YSA ont ainsi fréquemment essayé de récupérer, de contrôler le mouvement, par exemple en "prenant" le *Women's Center* de New York ou en essayant de contrôler le journal de *Cell 16* à Boston. Se concevant comme les leaders des masses, elles voient dans le WLM un potentiel de femmes organisées, donc à mener sur le seul droit chemin de la révolution, le leur.⁴⁸

Les relations entre le mouvement féministe et la presse ont toujours été difficiles. Celle-ci ne rend pas fidèlement compte de ce qui se passe dans le mouvement et tend à le dénigrer. La réaction des féministes du siècle dernier et d'aujourd'hui a été la même face à ce problème: les femmes ont créé leurs propres organes d'information.

Ne parlons pas de la presse féminine traditionnelle, encore qu'un magazine tel que *Lady Godey's Book*, au 19^{ème} siècle, a joué un certain rôle éducatif. Il tirait à 150 000 exemplaires, ce qui était énorme à l'époque et, sans adopter la cause des droits de la femme, mena un

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 76-89.

⁴⁶ *Women's Liberation* (ex-*Rat*) 23, 14 juin-10 juillet 1971, pp. 22-23; B. FRIEDAN, "How to Succeed by Really Trying", *Spare Rib*, juillet 1973, p. 35.

⁴⁷ HOL, pp. 323-324; *Everywoman*, 22 janvier 1971, p. 15.

⁴⁸ HOL, pp. 163-165.

certain nombre de campagnes sur l'éducation des femmes, leur admission dans certaines professions, les mérites de l'éducation physique, etc. D'ailleurs, la presse féminine était abondante: on ne comptait pas moins de 64 magazines féminins entre 1830 et 1860.⁴⁹

Mais les féministes elles-mêmes créèrent leurs propres journaux, nous l'avons vu. Ils connurent des fortunes diverses. En général c'était l'organe d'expression d'une seule femme (surtout les premiers) qui en assurait pratiquement tout le travail. Frances Wright en publia deux: *The New Harmony Gazette* puis *The Free Enquirer* en collaboration avec Robert Dale Owen.⁵⁰ Deux anciennes ouvrières lancèrent le *Lowell Offering* dans les années 1850, qui se vendait jusqu'en Angleterre.⁵¹ Jane Swisshelm publia *The Pittsburgh Visiter*.⁵² Le journal d'Amelia Bloomer, *The Lily* parut de 1849 à 1855.⁵³ *The Una*, de Paulina Wright Davies, un mensuel lancé à Providence en 1853, dura moins de trois ans.⁵⁴ Une groupe de femmes s'occupa entièrement de *The Woman's Advocate*.⁵⁵ L'hebdomadaire de la NWSA, *The Revolution*, lancé par E.C. Stanton et S.B. Anthony à New York le 8 janvier 1868 grâce à l'argent de G. Train, arrêta sa publication en mai 1870, par manque de fonds et avec une dette de 10 000 dollars.⁵⁶ Cette année-là, L. Stone et son mari fondèrent *The Woman's Journal*, le 8 janvier 1870, à Boston. La publication ne s'arrêta qu'en 1917, année où il devint *Woman Citizen*. Ce fut le journal féministe le plus important et celui qui eut la vie la plus longue.⁵⁷ Quelques temps auparavant, Mary Livermore avait créé un journal à Chicago, *The Agitator*, consacré au suffrage et qu'elle abandonna pour s'occuper du *Woman's Journal*.⁵⁸ Le célèbre *Woodhull and Claflin's Weekly* parut du 14 mai 1870 au 10 juin 1876.⁵⁹ Tous ces journaux étaient publiés dans l'Est. Emily Pitts-Stevens avec *The Pioneer* à San Francisco et A.S. Duniway avec *The New Northwest* (production familiale qui parut seize ans, de 1871 à 1887) rompirent cette unité géographique.⁶⁰ Quant aux ouvrières, elles publièrent elles aussi un mensuel pendant plusieurs années, *Far and Near*.⁶¹ Ensuite, C.P. Gilman se lança elle aussi dans l'aventure avec un mensuel, *The Forerunner*, dont elle écrivait tout le contenu elle-

⁴⁹ LER, pp. 32-33; C. BIRD, *Born Female*, pp. 21-22; FLE, p. 65.

⁵⁰ FLE, p. 27; RIE, p. 12; SCH, p. 19.

⁵¹ FLE p. 57.

⁵² FLE, p. 62; FLE, p. 82.

⁵³ RIE, p. 52; FLE, p. 82.

⁵⁴ FLE, p. 82; RIE, p. 129.

⁵⁵ FLE, p. 82.

⁵⁶ ONEI, p. 18; RIE, p. 44, p. 76; S.B. ANTHONY, "The United States of America vs. S. Anthony", SCH, p. 136.

⁵⁷ SCH, p. 103; RIE, p. 92; KRA, p. 71.

⁵⁸ RIE, p. 93; FLE, p. 152.

⁵⁹ SCH, p. 143; RIE p. 148; FLE p. 153; A. RISNER, *The Lives and Writings of Notorious V. Woodhull and her Sister T. Claflin*.

⁶⁰ FLE, p. 159.

⁶¹ FLE, p. 205.

même, y compris la publicité. Elle arrêta de le publier en 1916 car il connaissait peu de succès et elle pensa donc qu'il n'avait aucune raison d'être.⁶² En 1915, la CU avec L. Burns et Alice Paul publièrent *The Suffragist*, un hebdomadaire, et après 1920, le WP lança *Equal Rights*.⁶³ Notons aussi la publication en 1914 du journal de Margaret Sanger, *The Woman Rebel*, conçu pour les femmes de la classe ouvrière pour les inciter à l'action et diffuser une information sur la contraception. Mais son tirage était limité puisqu'il était frappé d'interdiction par la poste. Citons également, *Mother Earth*, le journal anarchiste où s'exprimait Emma Goldman.⁶⁴

Aujourd'hui, on assiste à la même prolifération de la presse féministe. Les petits groupes ont souvent des bulletins ronéotypés qui informent un petit cercle. Beaucoup de collectifs ne sont formés pour créer un journal. Ces journaux connaissent des destins variables. Beaucoup ont déjà cessé de paraître. Leurs difficultés financières sont énormes puisqu'ils ne peuvent compter que sur les abonnements et quelques publicités non-sexistes (librairies gauchistes, restaurants, etc.). Le personnel est peu ou pas payé. La presse féministe fait partie de la presse underground. Elle est en général affiliée à LNS (*Liberated News Service*), créé en 1967, qui possède un service consacré aux femmes et dispose donc d'un réseau d'information et de distribution. La plupart des féministes provenant de la nouvelle gauche étaient déjà familiarisées avec ce moyen d'information.

La première publication féministe apparut en mai 1968 à Chicago avec Jo Freeman. C'était *Voice of the Women's Liberation Movement* qui resta pendant plus d'un an le seul moyen de communication à l'échelon national entre tous les groupes. Il comportait six pages ronéotypées et tirait à environ deux cents exemplaires. Quand il cessa de paraître en 1969, il tirait à deux mille. Entre temps, deux autres journaux apparurent: *Women: A Journal of Liberation* à Baltimore et *A Journal of Female Liberation* à Boston, l'organe de *Cell 16*. Ces deux publications étaient plutôt d'orientation "politique". Puis apparurent *Notes from the First Year* à New York, un recueil de textes féministes vite épuisé et devenu introuvable (deux autres numéros ont paru depuis) et *Lilith* à Seattle, d'orientation "féministe radicale". Au début de 1971 on comptait plus de cent publications semblables, très diverses par leur qualité, leur présentation, leur tirage, leur orientation couvrant tous les aspects de la libération des femmes: biographies de féministes, poésie, conseils pour changer une roue de voiture, analyse politique, informations sur le mouvement aux USA et à l'étranger. Ces journaux servent de lien entre les groupes et pallient quelque peu le manque de coordination. La rédaction est en

⁶² GILM, p. x; GIL, p. xiv; RIE, p. 169.

⁶³ FLE, p. 265.

⁶⁴ M. BUHLE, "Women and the Socialist Party, 1901-1914", ALT, p. 84; SAN, p. 86; D. KENNEDY, *Birth Control in America*, p. 1.

général l'œuvre d'un collectif qui essaie de fonctionner de façon démocratique quant à la répartition des tâches et au choix des articles. Les journaux les plus connus sont *It ain't me Babe*, créé à Berkeley en janvier 1970, *Everywoman* à Los Angeles, en mai, et qui cessa de paraître à la fin de 1972. La plupart tirent entre 4 000 et 7 000 exemplaires. Chaque journal, qui comprend de huit à vingt-quatre pages, paraît tous les quinze jours ou toutes les trois semaines, assez irrégulièrement. Citons aussi *Aphra*, un magazine littéraire trimestriel de soixante-dix pages, publié en Pennsylvanie, *The Second Wave*, paru au printemps 1971 et publié par *Female Liberation* de Boston, *Up from Under*, paru à New York en 1970, *Ain't I a Woman?* (Iowa City), *Goodbye to All That* (San Diego), etc.⁶⁵

Rat, un journal underground de New York qui publiait à la fois des articles politiques et pornographiques (existe-t-il un rapport entre les deux?) fut pris de force en janvier 1970 par un groupe de vingt-cinq femmes provenant de *Rat*, *WITCH*, *Redstockings*, *Gay Liberation*, *LNS* et *Weatherwomen*, parmi lesquelles Jane Alpert, Robin Morgan, Martha Shelley. Elles préparèrent un numéro puis finalement gardèrent le journal sous le nom de *Women's Liberation*. Depuis, la plupart des journaux de la presse underground masculine publient une page pour les femmes ou ont laissé un numéro entier à leur disposition. Beaucoup aussi refusent maintenant la publicité sexiste ou pornographique.⁶⁶

Un des derniers-nés de la presse féministe, et l'un des plus connus est *Ms.*, lancé par Gloria Steinem en janvier 1972. Le premier numéro, vendu 1,50 dollar, fut tiré à près de trois cent mille exemplaires. La publication régulière commença en juillet. Le magazine, vendu maintenant un dollar, ressemble extérieurement à un magazine féminin traditionnel. Sa présentation est soignée et les articles variés, sur tous les sujets concernant les femmes. En juin 1974, il tirait à 400 000 exemplaires. 10 % des bénéfices vont à la fondation *Ms.* qui finance des programmes de radio ou de télévision, des rencontres athlétiques de femmes, le lancement de disques faits par des femmes.⁶⁷

On trouve aussi maintenant des maisons d'édition féministes ou d'approche féministe telles que Times Change Press, The Feminist Press, Daughters Inc., KNOW, Mama's Press, Shameless Hussy Press, qui publient les livres du mouvement ou les œuvres de féministes.⁶⁸

Enfin, un certain nombre de livres ont paru, parmi lesquels beaucoup d'anthologies d'articles divers (*History of Woman Suffrage*, *Sisterhood is Powerful*, etc.), mais aussi des

⁶⁵ HOL, pp. 270-274; BAL, pp. 173-193.

⁶⁶ BAL, p. 197; HOL, pp. 273-274; S. BROWNMILLER, "Sisterhood is Powerful", STA, p. 154.

⁶⁷ *Ms.*, juin 1974, p. 75; *Time*, 8 novembre 1971, p. 36; 20 décembre 1971, p. 35; 2 décembre 1972, p. 43; *Newsweek*, 13 mars 1972, p. 58.

⁶⁸ M. WEBB, "Daughters, Inc., A Publishing House is Born", *Ms.*, juin 1974, p. 35.

analyses faites par des individus** (*Women and Economics, Sexual Politics, The Dialectic of Sex, etc.*)

On est frappé**, dans les journaux ou anthologies, par le nombre de poèmes écrits par des femmes. Certaines, telles Alta ou Rita Mae Brown, sont assez connues. Beaucoup de militantes du mouvement ont reçu une formation littéraire ou artistique, et c'était déjà le cas au siècle dernier. Le théâtre, par contre, ne peut guère se vanter que d'une féministe, Myrna Lamb, dont les pièces ont été publiées, notamment dans la revue *International Socialist*.

La presse féministe est riche et florissante car elle constitue un exutoire pour les femmes. Elle offre un moyen de se libérer, d'exprimer son angoisse, sa révolte et de les faire partager. Au début surtout, le lyrisme de beaucoup d'articles, les excès verbaux, constituaient une sorte de libération primaire par le langage, d'exorcisme. C'est aussi souvent le but des poèmes. Le manifeste de Valerie Solanas constitue certainement le cas le plus flagrant. Depuis, la prose des féministes s'est quelque peu "assagié".

La presse ne constitue pas le seul médium féministe. Il existe aussi des *feminist speakers bureaus* qui, pour une somme modique, fournissent des conférencières aux groupes qui en font la demande. Les groupes féministes eux-mêmes envoient quelquefois des conférencières. Mais elles refusent les publics uniquement masculins ou à majorité masculine car cela n'atteint pas les femmes. Ti-Grace Atkinson accepte de parler à un public de femmes gratuitement mais se fait payer pour un public mixte et essaie de rencontrer les femmes à part, ensuite. M. Dixon très souvent, à la suite d'une conférence, laisse derrière elle un nouveau groupe.⁶⁹ Cette forme de communication était très largement pratiquée au 19^{ème} siècle par les féministes qui empruntaient le *lyceum circuit* ou agissaient de façon indépendante.

Certaines stations de radio offrent des programmes féministes. WBAI-FM, depuis l'automne 1969, produit une émission appelée "Womankind Discussion and Commentary from the Feminist Community", animée par Nanette Rainone, qui informe et sert de lieu de discussion de divers problèmes: avortement, homosexualité, etc. À la fin de 1970, un autre programme fut créé, "Consciousness raising", qui passe à midi, et pendant quarante-cinq minutes, présente une réunion de prise de conscience et ensuite invite les auditrices à y participer. WEAW-FM qui, pendant la journée est très conservatrice, donne son antenne deux nuits par semaine à un groupe de féministes, de minuit à cinq heures du matin. D'autres stations ont accordé à certains groupes (de gré ou de force) des émissions régulières ou des émissions spéciales.⁷⁰

⁶⁹ ROB, pp. 166-169.

⁷⁰ HOL, pp. 274-276; *NOTES* 3, p. 39.

La presse (féminine ou non) traditionnelle a été souvent attaquée par les féministes. La presse perpétue, à plus de cinquante millions d'exemplaires, l'image de la femme comme épouse, mère et objet sexuel avec tous les stéréotypes et les mythes que cela comporte. L'existence d'une page pour les femmes dans certains journaux laisse supposer que la femme ne peut s'intéresser à rien d'autre qu'à des recettes de cuisine ou de tricot. Betty Friedan écrit:

“According to the mystique, women, in their mysterious femininity, might be interested in the concrete biological details of having a baby in a bomb shelter, but never in the abstract idea of the bomb's power to destroy the human race.”⁷¹

Elle décrit la femme telle qu'elle apparaît dans McCall's:

“The image of woman that emerges [...] is young and frivolous, almost childlike; fluffy and feminine; passive; gaily content in a world of bedroom and kitchen, sex, babies, and home. The magazine surely does not leave out sex; the only passion, the only pursuit, the only goal a woman is permitted in the pursuit of a man. It is crammed full of food, clothing, cosmetics, furniture, and the physical bodies of young women, but where is the world of thought and ideas, the life of the mind and spirit? In the magazine image, women do not work except housework and work to keep their bodies beautiful and to get and keep a man.”⁷²

Le rédacteur en chef d'un de ces magazines explique pourquoi le contenu des journaux féminins est si pauvre.

“Our readers are housewives, full time. They're not interested in the broad public issues of the day. They are not interested in national or international affairs. They are only interested in the family and the home. They aren't interested in politics unless it's related to an immediate need in the home, like the price of coffee. Humor? Has to be gentle, they don't get satire. Travel? We have almost completely dropped it. Education? That is a problem. Their own education level is going up. They've generally all had a high school education and many, college. They're tremendously interested in education for their children – fourth grade arithmetic. You just can't write about ideas or broad issues of the day for women. That's why we're publishing 90 per cent service now and 10 per cent general interest.”⁷³

On croit rêver. En fait, ces journaux ne veulent pas intéresser les femmes à autre chose qu'à leur foyer. De plus, la majorité des journaux parlent peu des femmes ou alors de façon condescendante. Toute femme célèbre, qu'elle soit actrice, écrivain** ou politicienne est toujours montrée à la maison, souvent dans la cuisine: c'est une femme comme les autres, une “vraie femme”.⁷⁴

D'ailleurs, la situation des femmes travaillant pour les media reflète bien cet état d'esprit. Elles n'y occupent que des positions subalternes.

⁷¹ FRI, p. 45.

⁷² FRI, p. 30.

⁷³ FRI, p. 31.

⁷⁴ FRI, pp. 46-47; HOL, pp. 247-252.

Pour protester contre cet état de choses, un groupe appelé *Media Women* organisa un *sit-in* au *Ladies' Home Journal*, le 18 mars 1970. Après avoir retenu le rédacteur en chef pendant une journée, elles obtinrent qu'un numéro entier du magazine soit consacré aux femmes et produit par elles. Il parut en août 1970. Toutes leurs autres revendications (remplacement du rédacteur en chef par une femme, garderie pour les enfants de personnel, salaire minimum de 125 dollars par semaine, participation plus égalitaire de tous les employés aux décisions) ne furent pas suivies d'effet. À *Time*, à *Newsweek*, les employées protestèrent contre la discrimination dont elles faisaient l'objet. Après le succès partiel obtenu au *Ladies' Home Journal*, *Media Women* disparut, bientôt remplacé par un groupe semblable. D'autres journaux, parmi lesquels le *San Francisco Chronicle* et le *New York Times*, furent l'objet d'attaques similaires.⁷⁵

Un magazine tel que *Cosmopolitan*, l'équivalent en gros de *Playboy* pour les femmes et qui est en train d'envahir l'Europe, est violemment attaqué par les féministes. Fondé par Helen Gurley Brown, l'auteur de *Sex and the Single Girl*, il s'adresse aux femmes célibataires, libres, indépendantes, qui veulent réussir. Toute réussite dépend des hommes, selon la philosophie du magazine, donc il se consacre à apprendre aux femmes comment devenir "sexy". *Seventeen*, qui s'adresse aux adolescentes, reçoit des critiques du même ordre.⁷⁶

Toutes ces actions, ces critiques, ne sont pas avérées vaines. De plus en plus, les magazines féminins publient des articles sur l'avortement, les garderies d'enfants, l'éducation des femmes, le travail, et la presse en général fait de même.⁷⁷

Les relations des féministes avec la presse sont difficiles. La presse est dominée par les hommes. Ils ont accordé une grande place au mouvement au début parce que "ça se vendait bien". Mais leur ton est toujours condescendant, souvent injurieux, et le fond assez malhonnête. Les féministes refusent toute collaboration avec des journaux tels que *Playboy* dont les lecteurs n'offrent pour elles aucun intérêt. Et Hugh Hefner ne cache pas que son plus grand ennemi à l'heure actuelle est le WLM. Certaines féministes refusent tout rapport avec les reporters, à moins que ce ne soient des femmes (ce qui est assez rare) ou acceptent de parler à deux ou plusieurs. D'autres encore essaient de contrôler l'information qu'elles diffusent, soit qu'il s'agisse de communiqués, soit de programmes de radio ou d'interviews

⁷⁵ ROB, pp. 32-33; "Hello to our Sisters", P. BRUNETTE, C. MAREUIL (dir.), *Documents de civilisation* (b), p. 58; HOL, pp. 252-262; BAL, pp.200-203.

⁷⁶ D. DENSMORE, "Women's Magazines and Womanhood", *No More Fun and Games* 3, pp. 30-39; *Dialogue on Women*, pp. 82-87.

⁷⁷ HOL, p. 265.

déjà enregistrés. Enfin, certaines (comme les femmes de *Off Our Backs*) refusent toute coopération avec les media traditionnels.⁷⁸

“It is time to call a halt to all dealing with the mass media – no more interviews, no more documentaries, no more special coverage. We don’t need them and we don’t want them. In the interests of self-defense and honest communication we have begun to create our own papers and our own magazines. Our energies now must turn to the strengthening and expansion of our own media.”⁷⁹

Au niveau de l’action, les féministes emploient en général deux tactiques: des actions exemplaires, ponctuelles, ou des actions à long terme.

La première forme d’action, que l’on appelle aujourd’hui *zap action*, n’est pas nouvelle. S.B. Anthony s’en servit abondamment, notamment en conduisant un petit groupe de femmes à voter à Rochester ou en envahissant la cérémonie de la commémoration du centenaire de l’Indépendance à Philadelphie.

Ces actions sont destinées à prendre le public par surprise et, en faisant quelque chose d’un peu extraordinaire, à amener les femmes à réfléchir sur leur oppression. Au cours de l’action, la présence du groupe sert de moyen de communication car des contacts peuvent alors s’échanger. La presse féministe ensuite diffuse l’information plus largement.⁸⁰

Le mouvement actuel a eu abondamment recours à ce genre de procédé, que ce soit lors de l’enterrement de la féminité à Arlington, la manifestation contre l’élection de Miss Amérique, la déségrégation de bars réservés aux hommes (au 19^{ème} siècle, les partisans** de la prohibition les détruisaient ou y effectuaient des *pray-in*), la destruction de dossiers militaires, une manifestation à un bureau de mariage et bien d’autres dont nous avons déjà parlé.⁸¹

Ces actions sont lancées sur l’initiative d’un petit groupe ou même d’une personne. Elles sont préparées plus ou moins soigneusement mais laissent beaucoup de place à la spontanéité. La manifestation lors de l’élection de Miss Amérique le 7 septembre 1968, a sans aucun doute été la plus critiquée (c’est aussi celle qui a reçu le plus d’attention de la presse qui a forgé à partir de là l’expression erronée de *bra-burner*). Les slogans surtout furent critiqués. L’un d’eux qualifiait Miss Amérique de “Just a piece of meat”. D’autres disaient: “Miss America sells it”, “Up against the wall, Miss America”, “Miss America is a big falsie” et l’on crut que c’était Miss Amérique qui était visée, donc que c’était une manifestation anti-

⁷⁸ ROB, pp.161-163; MAS, pp. 133-134.

⁷⁹ ROB, p. 162.

⁸⁰ ROB, pp. 163-164.

⁸¹ R. REISIG, “Holy Mother Ireland! It’s the Feminists”, STA, pp. 227-230; “Women Destroy Draft Files”, TAN, pp. 137-138; THE FEMINISTS, “Women: Do you Know the Facts about Marriage?”, MOR p. 536.

femmes. Beaucoup de femmes furent choquées quand les féministes couronnèrent un mouton vivant en le proclamant Miss Amérique. Les féministes, la plupart d'origine bourgeoise, ont d'autres héroïnes que Miss Amérique, donc certaines voyaient en cette action une attaque contre la classe ouvrière puisque ce qui était visé n'était pas clairement exprimé. L'année suivante, on corrigea quelques erreurs: les concurrentes furent appelées "sœurs" et les entreprises commerciales qui profitent de cette élection beaucoup plus clairement attaquées.⁸² Les marxistes critiquèrent la manifestation comme artificielle et mal venue: elle impliquait que les problèmes des femmes sont des problèmes psychologiques provenant de la société de consommation. Il vaut mieux attaquer directement le système. Boycoter les produits Revlon est inutile.

L'organisation de la manifestation manqua de coordination. Les slogans les plus anti-femmes avaient été rejetés mais cependant certaines confectionnèrent quand même leurs panneaux et banderoles et les sortirent le moment venu. Il apparut qu'on attaquait la beauté elle-même ou les femmes belles, ce qui n'éleva certainement pas le niveau de conscience du public.

"One of the biggest mistakes of the whole pageant was our anti-womanism. A spirit of every woman 'doing her own thing' began to emerge. Sometimes it was because there was an open conflict about an issue. Other times, women didn't say anything at all about disagreeing with a group decision; they just went ahead and did what they wanted to do, even though it was something the group had definitely decided against. Because of this egotistic individualism, a definite strain of anti-womanism was presented to the public to the detriment of the action."⁸³

Cependant, à la suite de la manifestation, des contacts purent s'établir avec des femmes et les tracts (mal imprimés) purent être expliqués. Carol Hanisch tire une autre leçon de cette journée. Le langage employé dans ces tracts est trop complexe; c'est un jargon.

"Instead of an 'in' phrase like 'Racism with Roses' (I still don't know exactly what that means), we could have just called the pageant RACIST and everybody would have understood our opposition on that point. If we are going to teach masses of women, we must give up all the 'in-talk' of the New Left/Hippie movements – at least when we're talking in public (Yes, even the word FUCK!) We can use simple language (real language) that everyone from Queens to Iowa will understand and not misunderstand."⁸⁴

Ces manifestations sont souvent qualifiées de "folkloriques" par la grande presse, exhibitionnistes, provocatrices. Et pourtant, d'où vient la provocation? Faut-il se scandaliser quand les femmes de *WITCH*, déguisées en sorcières descendent sur Wall Street pour lui jeter

⁸² ROB, pp. 8-9, pp. 124-128.

⁸³ ROB, pp. 123-127; C. HANISCH, "A Critique of the Miss America Protest", *NOTES* 2, pp. 86-88.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 87.

un sort avec le slogan “Up against the Wall Street”? Ça ne fait pas sérieux. Mais Wall Street est un lieu tellement sérieux qu’on ne peut que le ridiculiser.⁸⁵ Et quand six femmes et quatre hommes se déshabillent devant un représentant de *Playboy* venu faire une conférence à Grinnell College dans l’Iowa en 1969 et que ledit représentant se sauve, effrayé, n’est-ce pas là la meilleure façon de dénoncer la manière dont *Playboy* traite les femmes et son hypocrisie?⁸⁶ Mais cela sort des actions traditionnelles, conventionnelles, sérieuses, qui pourtant ne sont pas toujours efficaces. Si le WLM n’avait pas eu recours à ce genre de pratiques, peut-être n’en aurions nous jamais entendu parler. Certains groupes précis se forment autour de problèmes précis, à résoudre tout de suite. Une fois le problème réglé, en général ils disparaissent. Ce fut le cas de *Media Women*. Les États-Unis semblent en proie à une véritable “associanite” quelquefois. *Creative Women of America* s’est créé pour protester contre le fait qu’il y a eu sept fois plus de rôles pour les hommes que pour les femmes dans les programmes de la télévision en 1973.⁸⁷ Et on peut lire cette information dans *Everywoman* du 20 août 1971:

“In San Antonio, Texas, Chicanas have come together to form the Concerned Chicana Women’s Organization in response to the use of poor Chicanas as guinea pigs in a birth-control pill experiment without their knowledge. A meeting of CCWO drew 20 women to protest this action by the research foundation, which was done for a federal agency and a birth-control pill manufacturer.”⁸⁸

Mais cette réponse spontanée est un signe de vitalité de la part du mouvement qui ne laisse rien passer sans essayer de réagir.

Un autre genre d’action ponctuelle est l’action à l’échelon national, où toutes les femmes sont appelées à participer, où qu’elles se trouvent. Ainsi, l’annonce de la grève du 26 août 1970, *Women Strike for Peace*, éclata comme une bombe. Pourquoi les femmes se mettraient-elles en grève? On n’avait jamais vu ça. Et pourtant, l’idée n’était pas neuve. Belva Lockwood avait déjà lancé l’idée en 1878:

“The only way for women to get their rights is to take them. If necessary let there be a domestic insurrection. Let young women refuse to marry, and married women refuse to sew on buttons, cook, and rock the cradle until their liege-lords acknowledge the rights they are entitled to.”⁸⁹

NOW prépara et coordonna la grève du 26 août bien que presque tous les groupes de femmes existants, des plus conservateurs aux plus radicaux, y aient participé. On choisit

⁸⁵ “The WITCH Manifesto”, ROS, p. 259.

⁸⁶ *Everywoman*, 5 février 1971, p. 7; ROB, pp. 129-130.

⁸⁷ *Ms.*, août 1973, p. 27.

⁸⁸ *Everywoman*, 30 août 1971, p. 4.

⁸⁹ TAN, p. 102.

comme jour le 50^{ème} anniversaire de l'obtention du droit de vote. Le 21 mars, à une conférence de presse, Betty Friedan demanda aux femmes d'arrêter de travailler ce jour-là:

“[T]he women who are doing menial chores in the offices as secretaries, put the covers on their typewriters and close their notebooks and the telephone operators unplug their switchboards, the waitresses stop waiting, cleaning women stop cleaning and everyone who is doing a job for which a man could be paid more stop [...]”⁹⁰

Des comités de grève furent organisés dans tout le pays et trois revendications principales avancées: garderies d'enfants vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avortement sur demande, égalité des chances dans l'éducation et le travail. Le jour de la grève, dans tout le pays, on vit des manifestations, des piquets de grève, des *teach-in*, des *sit-in*, des meetings, du théâtre de rue. Les vétérannes** du mouvement suffragiste, comme Alice Paul, étaient là. Vingt mille femmes défilèrent dans la cinquième Avenue à New York et investirent la Statue de la liberté qu'elles drapèrent d'une banderole qui exhortait: “Women of the World Unite”. Toujours à New York, des femmes improvisèrent une garderie d'enfants dans City Hall Park pour attirer l'attention sur le manque d'équipements de ce genre. À Boston, elles distribuèrent de la gelée contraceptive pour protester contre les lois restrictives sur la contraception. À Chicago, elles envahirent des restaurants réservés aux hommes. À San Francisco et Los Angeles, elles prirent le contrôle de stations de radio (avec l'approbation de la direction) et parlèrent de la libération des femmes sur l'antenne toute la journée. À Washington D.C., elles tentèrent de convaincre les sénateurs de passer un amendement sur l'égalité des droits. Et à Rochester, elles prirent le thé dans la maison de S.B. Anthony et brisèrent leurs tasses pour symboliser la fin du rôle traditionnel de la femme en politique. Beaucoup de femmes quittèrent leur travail ou leur maison ce jour-là. On put souvent lire le slogan: “Don't Cook Dinner – Starve a Rat Today”. À la grève du travail ménager devait aussi s'ajouter la grève du “service” sexuel et de la consommation. Ce jour-là fut important pour beaucoup. Le nombre de participantes, l'enthousiasme étaient contagieux.

Cependant, les alliances formées pour la préparation de la grève ne durèrent pas et l'impression d'unité de mouvement se révéla illusoire. Un deuxième grève, organisée le 12 décembre de la même année à New York ne regroupa que trois cents femmes sous une pluie battante.⁹¹

En 1970, on essaya aussi de raviver *International Women's Day* qui n'avait pas été célébré aux États-Unis depuis vingt-cinq ans. L'origine de cette commémoration remonte à

⁹⁰ HOL, p. 92.

⁹¹ HOL, p. 87, pp. 92-93; KOM, pp. 125-126; BAL, pp. 139-141; P. HOFSTETTER, “Le ‘Woman Power’ contre la femme”, *Valeurs Actuelles*, 24 août 1970, pp. 19-20.

une manifestation. des ouvrières de la confection le 8 mai 1857 à New York; la répression policière fut brutale. Le 8 mai 1908, toujours à New York, une autre manifestation eut lieu en faveur du suffrage, contre les *sweatshops* et le travail des enfants, organisée encore par les ouvrières de la confection. *International Women's Day* fut proclamé en 1910 au Congrès international socialiste au Danemark, en présence de Clara Zetkin. En 1969, cette fête oubliée fut célébrée à Berkeley, et en 1970 dans plus de quinze villes des États-Unis.⁹²

Citons enfin, toujours sur l'initiative de NOW, une rencontre internationale de féministes en juin 1974 à Cambridge dans le Massachusetts. Des femmes de vingt-six pays y participèrent. C'était la première fois que cela se faisait depuis une rencontre internationale de suffragistes en Angleterre cinquante ans plus tôt. Le but de la rencontre était d'organiser un congrès international de femmes en septembre 1974. Une seule résolution d'action concrète fut prise: défendre la cause des Trois Marias, les auteurs** des *Nouvelles Lettres Portugaises*.⁹³

Dans les actions à plus long terme, on peut distinguer deux catégories: celles qui visent à changer les lois et celles qui visent à l'éducation des femmes.

NOW est la grande spécialiste de la première catégorie. NOW s'occupa activement de la déségrégation des petites annonces et cherche à faire appliquer l'article VII de la loi sur les droits civiques en faisant pression sur l'EEOC et en intentant toutes sortes de procès aux entreprises qui pratiquent la discrimination envers les femmes, ou encore, appelant au boycott des produits des entreprises récalcitrantes telles que Colgate-Palmolive. NOW lutte aussi régulièrement contre la publicité sexiste. Elle fit également supprimer les vols New York-Chicago réservés aux hommes.⁹⁴

Parmi les objectifs à plus long terme, on trouve les cours et démonstrations de karaté, les troupes de théâtre, les orchestres rock féministes. Parmi les troupes de théâtre, on peut citer le *New Feminist Repertory* dirigé par Anselma Dell'Olio, le *Caravan Theatre*, la *San Francisco Mime Group*, qui s'inspirent du théâtre de rue populaire à base de chants, danses, saynètes, mimes, etc. C'est un "théâtre de guérilla" qui a pour but de susciter des discussions, faire évoluer les gens. Le boycott de Colgate-Palmolive, la grève du 26 août, furent orchestrés

⁹² E. REEVE BLOOR, "We are many", SAL, pp. 142-143; STA, p. 230; E. GURLEY-FLYNN, *The Rebel Girl*, p. 56; "International Women's Day, 1970", *Women, A Journal of Liberation*, printemps 1970, p. 53; ROB, pp. 135-136; BAL, pp. 138-139.

⁹³ C. VELMADAUGHTER, "And they Shall Beat their Pots and Pans into Printing Presses", *Majority Report*, juillet 1973, pp. 6-7.

⁹⁴ HOL, pp. 73-74; KOM, p. 185; B. FRIEDAN, *Les femmes à la recherche d'une quatrième dimension*, p. 138.

sur ces principes par Anselma Dell'Olio. Parmi les orchestres de femmes, citons l'*Original Victoria Woodhull Marching Band*.⁹⁵

On trouve aussi des coopératives alimentaires, des maisons de femmes à la vie plus ou moins longue et qui, selon leurs moyens, servent de centres de transit pour les femmes qui en ont besoin, offrent films, discussions, musique, quelquefois une crèche, des conseils pour l'avortement, une cafétéria, un service de troc, une bibliothèque, etc. On trouve aussi des *women's liberation schools* qui offrent des cours pratiques tels que bricolage, mécanique, et des cours plus théoriques sur les femmes, pour un prix minime. Citons enfin les *self-help clinics* dont nous avons déjà parlé.⁹⁶

Tout ceci a pour but de permettre aux femmes de se rencontrer, de discuter, de s'éduquer. Certaines réalisations, comme les cliniques, sont des contre-institutions qui contestent le pouvoir absolu des médecins et essaient de rendre les femmes plus autonomes, surtout par rapport aux gynécologues.

Un dernier type d'action consiste en un soutien aux luttes de femmes, particulièrement aux ouvrières ou aux femmes les plus exploitées. Cette solidarité s'est manifestée souvent au début du siècle, pendant la grève de Lawrence notamment, où les féministes, entre autres, s'occupèrent des enfants des grévistes du textile.⁹⁷ De là naquit le slogan "Bread and Roses". Le poème créé à cette occasion disait:

"As we come marching, marching, we battle too for men,
For they are women's children, and we mother them again
The rising of the women means the rising of the race [...]"⁹⁸

Aujourd'hui, les féministes contribuent à ces luttes en aidant à la formation de piquets de grève ou en manifestant dans la rue ou encore en apportant tout soutien dont elles sont capables. Ainsi, on vit des grèves sauvages de femmes en 1970 à General Electric, Bendix, New York Bell Telephone Co., une grève de femmes au foyer à Stockton en Californie (elles réclamaient un salaire), la révolte des femmes *on welfare*, des infirmières, des femmes de l'armée, etc.⁹⁹

Tout cela peut paraître disparate, manquer de coordination, de but précis. Mais on ne peut reprocher aux féministes de manquer d'imagination ou d'énergie.

⁹⁵ BAL, pp. 242-251; *Majority Report*, juillet 1973, p. 2.

⁹⁶ A. DELL'OLIO, "In the Shadow of the Crematoria: An Introduction", STA, p. 240; BAL, pp. 137-138, p. 243; *Women's Liberation* 23 (ex-Rat), 14 juin-10 juillet 1971, p. 4; *Everywoman*, 20 août 1971, p. 3.

⁹⁷ SCH, pp. 305-306; SAN, pp. 81-85.

⁹⁸ "Bread and Roses", SCH, p. 306-307.

⁹⁹ ROB, pp. 133-134.

S. Firestone rêve d'une action bien précise: un boycott du sourire. Les femmes ne souriraient plus que quand elles en ont envie et non pas pour faire plaisir à un homme.¹⁰⁰

Et pourquoi pas?

¹⁰⁰ FIR, pp. 101-102.

Chapitre 2

Les femmes forment-elles une classe?

“The slave may be freed and woman be where she is, but women cannot be freed and the slave remain where he is.”

A. Grimké¹

“I want to be identified with the Negro; until he gets his rights, we never shall have ours.”

A. Grimké²

“To be black and female is a double jeopardy, the slave of a slave.”

Frances M. Beal³

¹ FIR, p. 119.

² A. GRIMKÉ WELD, “The Rights of Women and Negroes”, TAN, p. 80.

³ S. BROWNMILLER, “Sisterhood is Powerful”, STA, p. 154.

Tout mouvement de libération, par définition, a un ennemi. Dans le cas des luttes de femmes, qui est l'ennemi?

Les réponses varient selon les féministes. Pour certaines, c'est l'homme, pour d'autres la société. Au 19^{ème} siècle, on se gardait bien d'aborder le problème de face. On noyait le poisson, surtout dans la deuxième phase du mouvement féministe, en disant qu'une fois le droit de vote conquis, la femme pourrait devenir l'égale de l'homme, donc que les problèmes disparaîtraient. Aujourd'hui, les hommes sont souvent attaqués comme étant l'ennemi principal de toutes les femmes. Les tenantes de cette théorie sont souvent qualifiées de *man-haters*.

Les NYRW se sont longtemps occupées de ce problème. Anne Koedt et S. Firestone pensaient que l'homme est l'opresseur et non le système économique. Pour le prouver, elles montraient qu'en Union Soviétique, en Chine ou à Cuba, les hommes détenaient toujours le pouvoir. Che Guevara lui-même prônait l'entrée des femmes dans la guérilla... pour faire la cuisine.⁴

Souvent, les analyses de ce genre sont séduisantes et reflètent la première étape d'une prise de conscience féministe car l'opresseur **visible** est bien l'homme. Ainsi Martha Shelley écrit avec un humour très convaincant:

“The idea that women must teach men how to love, that we must not become man-haters is, at this point in history, like preaching pacifism to the Vietcong. Women are constantly being assaulted, raped and killed if they dare to violate the unwritten curfew that says they do not belong on the streets after certain hours, but in the homes. They are told to be weak, dependent and loving, That kind of love is masochism. Love can only exist between equals, not between the oppressed and the oppressor [...] Men hate women. Some are more open about it; others are merely quietly thankful that they were not born women. And yet our whole function in life is, we are told, to love men [...] I find it very odd that I am expected to love, or at least like, men who rape my sisters. Shall I work to bring the boys home from Vietnam, our poor dear boys, so that they can turn their violence against us instead of the poor women of Mylai? I want to bring the boys home simply to end the slaughter of the Vietnamese people – but I shudder at the thought of having to deal with those whoremongers and ear-collectors when they return.”⁵

L'argument est simple: les hommes haïssent les femmes (ils les oppriment, ils les violent). Donc, les femmes doivent haïr les hommes. Il faut tout de même ajouter que cet article est une défense de l'homosexualité et que l'oppression de la lesbienne par l'homme est un problème particulier. Tout de même, il y a du juste dans cette argumentation. Il n'y a que

⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁵ M. SHELLEY, “Lesbianism and the Women's Liberation Movement”, STA, pp. 127-129.

les femmes qui aiment leurs oppresseurs, pour qui ce soit considéré une bonne chose et même le but de leur vie.

Poussé jusqu'au bout, ce raisonnement nous conduit à la position de Valerie Solanas dans son manifeste *SCUM* qui répond au sexisme par le sexisme (il est quelquefois sain d'essayer de soigner le mâle par le mal!).

Elle part d'un principe simple: la société actuelle n'a rien à offrir aux femmes donc celles-ci doivent prendre le pouvoir: renverser le gouvernement, éliminer le système monétaire, instituer l'automatisation complète et détruire les hommes.

On n'a plus besoin des hommes (ni des femmes) pour la reproduction grâce aux bébés éprouvette. De plus, le mâle est un accident biologique: le chromosome Y est un X incomplet, en d'autres termes, "the male is an incomplete female, a walking abortion".⁶ Autant pour Freud qui prétend que la femme est un homme incomplet.

L'homme est égocentrique, incapable d'amour, d'amitié, d'affection, de tendresse, de passion. C'est une machine. Toutes ses émotions sont négatives: honte, peur, insécurité, jalousie, etc. Psychiquement, il est passif. Sa vie se passe à essayer de devenir une femme et c'est pour cela qu'il cherche sans cesse à avoir des rapports sexuels avec les femmes, ce qui est une défense contre cette envie, une sublimation. En bref, "every man, deep down, knows he's a worthless piece of shit".⁷

Puis, V. Solanas trace un portrait de la société: la guerre, les tabous, le travail inutile et non créatif (la libération des femmes s'obtiendra par l'élimination de l'argent et non l'égalité des salaires), la spéculation, la famille nucléaire, les banlieues isolées des grandes villes, le conformisme, l'autorité, le gouvernement, les lois, la religion, la philosophie, la morale, les préjugés (raciaux, ethniques, religieux, etc.), la compétition, le prestige, le statut social, l'éducation, l'ignorance, le système des classes, le manque de conversation, de communication, le "Grand Art", la "Culture", l'ennui, la censure, la laideur, la haine, la violence, la maladie, la mort. La société n'est pas belle pour V. Solanas. Et elle a été forgée par les hommes. Donc:

"Just as humans have a prior right to existence over dogs by virtue of being more highly evolved and having a superior consciousness, so women have a prior right to existence over men. The elimination of any male is, therefore, a righteous and good act, an act highly beneficial to women as well as an act of mercy."⁸

⁶ V. SOLANAS, *SCUM Manifesto*, p. 3.

⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸ *Ibid.*, pp. 36-37.

Ce n'est pas parce que l'homme (comme la maladie) a toujours existé qu'il doit continuer à exister. Même la femme ne sert à rien. Ce qui pourrait apparaître jusque-là comme un canular commence à prendre un sens: la situation est désespérée pour V. Solanas. Il faut donc prendre des mesures énergiques. Si les femmes arrêtent de travailler, d'acheter, d'obéir aux lois, de vivre avec les hommes, le gouvernement, l'économie s'écrouleront. Un petit groupe de femmes seulement serait suffisant pour mener à bien cette tâche.

“SCUM is against the entire system, the very idea of law and government. SCUM is out to destroy the system, not attain certain rights within it.”⁹

Pas de compromis pour SCUM. Pas de réformes, pas de mouvement des droits de la femme, mais la destruction complète du système. C'est là une idée révolutionnaire, extrémiste et non pas sexiste. Si SCUM réussit, il n'y aura plus d'argent. Sans argent, les hommes n'auront plus de pouvoir sur les femmes. On peut alors les laisser s'éliminer tout seuls. En attendant, les femmes auront leur revanche et se serviront des hommes comme eux se sont servis d'elles. Les hommes n'aiment pas ce livre, ce genre d'humour. Il les dérange, leur fait peur. Les femmes, elles, le discutent toujours avec beaucoup de passion bien qu'au début elles se soient désolidarisées de V. Solanas, mise à part Ti-Grace Atkinson: elles avaient peur que ce genre d'extrémisme ne nuise au mouvement.¹⁰

Beaucoup de choses essentielles sont dites dans ce livre, même si elles peuvent paraître excessives et quelquefois contradictoires. On a tendance à dire que V. Solanas est l'exemple type de l'*anti-male*. Il est vrai qu'elle a mis sa théorie en pratique et tiré sur Andy Warhol le 3 juin 1968. Il est vrai aussi que pour sa peine, après avoir fait de la prison, elle se trouve dans un asile psychiatrique. Mais est-elle si “folle” que cela? Sa vision du monde est une vision désespérée. C'est pour cela qu'elle propose l'élimination des hommes (et des femmes). Mais on oublie trop qu'elle propose surtout et avant tout la destruction du système capitaliste. Et puis, fait remarquer T.G. Atkinson, si un homme écrivait ainsi sur les femmes, cela serait sans doute considéré comme une grande œuvre littéraire.¹¹ Qu'on aime *SCUM* ou qu'on le déteste, ce livre ne peut laisser indifférent** car à côté de certaines outrances de type fasciste (génocide, exaltation de l'intelligence, du courage), on trouve des analyses très justes sur la société actuelle et le rôle des femmes, et une aspiration au bonheur dans l'amitié et la compréhension entre les individus**. V. Solanas d'ailleurs n'est pas la seule à prôner l'extermination des hommes. Jayne West aussi a écrit un poème “sauvage” sur ce sujet. C'est

⁹ *Ibid.*, p. 47.

¹⁰ BAL, p. 220.

¹¹ BAL, p. 222.

une sorte de défoulement verbal, nécessaire dans un mouvement de libération. Et il ne fait de mal à personne.¹²

Pour *The Feminists*, les femmes constituant historiquement la première classe opprimée de l'humanité, opprimée par les hommes, c'est le rôle masculin, ou le rôle d'opresseur qu'il faut détruire, pas forcément les individus qui jouent ce rôle. Mais l'homme qui représente l'oppression est donc l'ennemi de la femme. Il convient alors de supprimer les rôles.¹³ Betsy Warrior attaque les hommes plus directement: les hommes contrôlent le gouvernement, l'économie, les familles; ils sont responsables directement et indirectement de l'oppression des femmes. Bien qu'ils soient eux-mêmes opprimés par le système, ils retirent des avantages économiques et psychologiques de leur pouvoir sur les femmes alors qu'il n'en va pas de même pour celles-ci: les quelques avantages qu'elles possèdent ne remplacent pas l'égalité. De plus, ce sont les hommes les plus opprimés, les plus pauvres, les moins puissants, qui se montrent les plus brutaux dans leur oppression des femmes car cela constitue pour eux la seule compensation psychologique à leur propre oppression. Mais ce n'est pas une excuse. Ils n'abandonneront pas facilement le seul pouvoir qu'ils possèdent. Il faudra donc le leur prendre de force, ou par la non-coopération. Ce n'est que lorsqu'ils cesseront d'opprimer les femmes qu'ils pourront voir clairement la situation d'impuissance économique et politique dans laquelle ils se trouvent et commenceront à lutter contre elle.¹⁴

Redstockings dans son manifeste, et NYRF dans le leur, soutiennent une position semblable:

“Attempts have been made to shift the burden of responsibility from men to institutions or to women themselves. We condemn these arguments as evasions. Institutions alone do not oppress; they are merely tools of the oppressor. To blame institutions implies that men and women are equally victimized, obscures the fact that men benefit from the subordination of women, and gives men the excuse that they are forced to be oppressors. On the contrary, any man is free to renounce his superior position provided that he is willing to be treated like a woman by other men.

We also reject the idea that women consent to or are to blame for their own oppression. Women's submission is not the result of brainwashing, stupidity, or mental illness but of continual, daily pressure from men. We do not need to change ourselves, but to change men.”¹⁵

“We believe that the purpose of male chauvinism is primarily to obtain psychological ego satisfaction and that only secondarily does this manifest itself in economic relationships [...] We do not believe that capitalism, or any other economic system, is the cause of female oppression, nor do we believe that

¹² J. WEST, “Poem”, *The First Revolution* 5, pp. 51-52.

¹³ THE FEMINISTS, “A Political Organization to Annihilate Sex Roles”, *NOTES* 3, p. 114.

¹⁴ B. WARRIOR, “Battle Lines”, *No More Fun and Games*, p. 28.

¹⁵ “Redstockings Manifesto”, *NOTES* 2, p. 113.

female, oppression will disappear as a result of a purely economic revolution. The political oppression of women has its own class dynamic.”¹⁶

Dana Densmore soutient une position plus nuancée. La structure de la société et l’attitude des femmes rendent possible l’oppression des femmes par les hommes. Le sexisme, la suprématie masculine, constituent l’ennemi réel, c’est-à-dire un ensemble d’attitudes des hommes et des femmes et institutionnalisées dans la société. Les hommes fonctionnent en tant qu’opresseurs. Mais, d’une part, ils ont été élevés ainsi et, d’autre part, les femmes les laissent faire. Donc c’est aux femmes de ne plus se laisser opprimer et alors on pourra voir vraiment quels sont les alliés et les ennemis des femmes car certains renonceront à leur pouvoir et d’autres non.¹⁷

“It is demoralizing, self-defeating, and ultimately boring to try to convert individual men who are determined to hold on to their power (and a liberal man who grants *almost* everything but is willing to fight viciously for the last 2 % of superiority can be even more dangerous than the man who won’t give at all) [...] A majority can be oppressed by a minority only with the assent of the victim, the belief by the victim that she is inferior, that it is appropriate that she be oppressed. If the minds of women are freed from these chains, no man will be able to oppress any woman [...] Men are not our ‘enemies’ and we should refuse to play ‘enemy’ games with them. If they ridicule us or try to smear us or isolate us, we must laugh and walk out.”¹⁸

Mais il manque à l’analyse de D. Densmore, une dimension sociale et politique. Le problème de l’oppression des femmes n’est pas seulement le problème de l’oppression d’un individu par un autre mais aussi le problème de l’oppression des femmes par le système et par les hommes au pouvoir. Dans ce genre d’analyse, le problème de la révolution n’est pas abordé.

Betty Friedan condamne la conception de l’homme comme ennemi, qu’elle considère paralysante.

“Si l’homme est dénoncé comme le principal ennemi, les femmes n’arrêteront plus de s’apitoyer sur elles-mêmes [...] et ne seront jamais réellement incitées à agir sur le plan politique. Une haine aveugle des hommes, une haine qui ne peut conduire nulle part et ne peut trouver d’alliés, ne produira pas de changements notables.”¹⁹

Notons, cependant, que peu ou pas de féministes exhibent une “haine aveugle” des hommes. Toutes condamnent par contre le système de répartition des rôles.

¹⁶ SAL, p. 177.

¹⁷ D. DENSMORE, “Who is Saying Men are the Enemy?”, *The Female State* 4, pp. 4-8.

¹⁸ *Ibid.*, p. 7.

¹⁹ MAS, p. 143.

Dans l'autre tendance, pour qui l'ennemi des femmes n'est pas l'homme mais le système, on peut ranger des femmes assez conservatrices telle que C.C. Catt et les marxistes.

C.C. Catt disait: "The enemy is not man but conservatism,"²⁰ ce qui est une analyse quelque peu sommaire et qui n'explique pas grand-chose. Le conservatisme n'est pas une force en soi mais le produit d'autre chose et cette autre chose n'est pas définie.

Dans son discours annuel à la NAWSA, en 1902, elle devient un peu plus explicite et cite quatre causes ayant amené la subordination des femmes: l'obéissance, l'ignorance, le manque de liberté et d'indépendance économique. Pour elle, c'est ceci qui a amené les hommes à devenir égoïstes et tyranniques et a rendu les femmes faibles et dépendantes. Là aussi, l'analyse semble un peu courte. Elle n'explique pas comment ni pourquoi ces quatre causes sont apparues. À force de ne pas vouloir accuser les hommes (donc se les antagoniser ce qui serait une mauvaise stratégie pour gagner le droit de vote), de ne pas vouloir accuser le système, on finit par monter un raisonnement sur des affirmations, sinon sans fondement, du moins superficielles parce que n'allant pas au fond du problème. On peut d'autant plus douter de la validité de tels arguments que C.C. Catt annonce froidement qu'une des raisons pour lesquelles la race anglo-saxonne domine le monde provient du degré d'indépendance accordé aux femmes.²¹ Les femmes sont-elles dépendantes ou indépendantes dans l'esprit de C.C. Catt? Ce n'est pas clair.

L. Mott n'était guère plus explicite. En 1849, elle se contentait de dénoncer les conditions sociales, religieuses et politiques qui empêchaient les femmes de progresser et les paralysaient. Mais elle non plus n'expliquait pas pourquoi une telle situation était apparue.²²

En fait, pour une analyse un peu construite des origines du sexisme, il faut arriver au "nouveau féminisme" qui s'est beaucoup inspiré de l'analyse d'Engels sur l'origine de la famille.

Pour Engels, la première division du travail a été celle entre l'homme et la femme pour l'élevage des enfants. Engels ajoute que le premier antagonisme de classe est apparu avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage monogamique et donc la première oppression de classe est celle de la femme par l'homme.²³ Mais Engels entrevoit une solution: la prépondérance de l'homme dans le mariage disparaîtra en même temps que sa prépondérance économique.²⁴

²⁰ DUN, p. 297.

²¹ C.C. CATT, "President's Annual Address", KRA, pp. 208-210.

²² L. MOTT, "A Demand for the Political Rights of Women", TAN, p. 50.

²³ F. ENGELS, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, p. 74.

²⁴ *Ibid.*, p. 90

Cependant, il y a des lacunes dans l'analyse d'Engels et les féministes n'ont pas manqué de le lui reprocher.

D'abord, les sources d'Engels sont à l'heure actuelle contestées: Bachofen et Morgan, les deux auteurs sur lesquels il a bâti sa théorie ne sont plus reconnus comme des autorités. Engels lui-même n'était pas anthropologue. Il n'a pas expliqué très clairement le passage d'une vie communautaire à une vie conjugale monogamique et à la propriété. De plus, il a tendance à considérer que la domination de l'homme sur la femme s'exerce moins dans le prolétariat que dans les autres classes sociales à cause de l'absence de propriété.²⁵ Or, certaines études ont montré que c'est plutôt l'inverse qui se passe,²⁶ le mari dominant sa femme d'autant plus qu'il est lui-même écrasé par le système, par une sorte de phénomène de compensation. Enfin, on pourrait aussi reprocher à Engels de considérer que, quand la société prend en charge les enfants, une femme est prête à en avoir un grand nombre,²⁷ tenant pour acquis un instinct maternel ressemblant fort à celui des animaux. Par contre, certaines de ses analyses ont été abondamment reprises par les féministes: l'équation mariage = prostitution ainsi que le lien entre patriarcat (sexisme) et capitalisme. Ainsi, pour Ann Karen Sacks qui fait une étude anthropologique des divers types de société, il ne sert à rien de se battre contre les hommes; il faut changer l'ordre social qui produit des sexistes.²⁸

En fait, les deux dimensions du sexisme existent: le capitalisme et l'idéologie. Si l'idéologie ne peut changer totalement sans que changent les structures, par contre elle peut survivre à un changement de structures économiques et politiques. Il est donc important de tenir compte des deux données, de ne pas se braquer contre un seul ennemi, comme le font trop souvent les "féministes radicales" et les "politiques". On trouve cependant quelques exceptions. Les *Redstockings* de San Francisco, par exemple, présentent une analyse qui reprend un peu les deux aspects du problème.

"Male supremacy is neither a psychological set nor a meaningless abstraction that we feel but cannot touch. Male supremacy is that total system which oppresses us in every aspect of our lives. Male supremacy as an economic system is that in which every individual man has greater access to scarce goods and resources than any individual woman. All women must perform some kind of labor for a man or men in order to survive. The kind of labor in each particular case depends on the economic relationship of the man to other men. Male supremacy is expressed in every encounter between a man and a woman beginning with the most subtle gesture, which if not successful escalates in intensity until physical violence occurs. Male chauvinism is the system of beliefs or ideology by which men have

²⁵ *Ibid.*, p. 80.

²⁶ M. KOMAROVSKY, *Blue Collar Marriage*.

²⁷ F. ENGELS, *op. cit.*, p. 84.

²⁸ A.K. SACKS, "Social Bases for Sexual Equality", MOR, p. 456.

rationalized their position of power and dominance and reduced the need for resorting to violence by defining the oppressed class in such a manner as to make the system appear to be an immutable law of nature.”²⁹

Bien que ce soit l’homme qui apparaisse comme l’ennemi principal dans cette analyse, l’oppression capitaliste n’est pas ignorée. Le système capitaliste a besoin de l’oppression des femmes et l’applique par l’idéologie. Cela paraît simple, mais dans la lutte, comme nous le verrons plus tard, allier les deux aspects, sexisme et capitalisme, sans privilégier l’un au détriment de l’autre, s’avère fort difficile. La tentation est grande d’accuser les hommes de tous les maux car c’est ce qui saute aux yeux d’abord, et il paraît plus facile de changer un homme individuellement que de changer la société. Pam Allen, quant à elle, considère que la femme a cinq ennemis, ce qui est certainement une vue plus globale de la réalité.

“I think at least five such enemies are easily identified and although I think all are prevalent in each of the four elements of women’s condition, four do correspond roughly with the four elements. These are capitalism, men, ourselves and the state, and they correspond to production, sexuality, socialization and reproduction. The fifth enemy, racism, is all pervasive [...]”³⁰

Car le racisme divise les femmes.

Partant du principe que les femmes ont un ou des ennemis communs, beaucoup de féministes considèrent que les femmes forment une classe. L’expression *sisterhood* est apparue très tôt dans le mouvement féministe. S. Grimké signait ses lettres “Thine in the bonds of womanhood” et T. Claflin appelait toutes les femmes “sœurs”.³¹ S.B. Anthony définissait les femmes comme une classe sociale en 1875,³² et l’on retrouve souvent cette notion de classe au de caste dans les écrits féministes. Betsey Stone écrit:

“This sense of group identity and of common oppression represents a giant step forward for women, who have traditionally been the most divided, dispersed, and brainwashed of all the oppressed groups in our society.”³³

Beverly Jones affirme avec force l’idée que les femmes forment une classe sociale.

“We are a class, we are oppressed as a class, and we each respond within the limits allowed us as members of that oppressed class. Purposely divided from each other, each of us is ruled by one or more men for the benefit of all men. There is no personal escape, no personal salvation, no personal solution.”³⁴

Et Ti-Grace Atkinson renchérit:

“Oppression is an on-going activity. If women are a political class and women are being oppressed, it must be that some political class is oppressing the class of

²⁹ SAN FRANCISCO REDSTOCKINGS, “Our Politics Begin with our Feelings”, ROS, p. 286.

³⁰ P. ALLEN, *Free Space*, p. 52.

³¹ A. KISNER, *The Lives and Writings of Notorious V. Woodhull and her Sister T. Claflin*, p. 31.

³² S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, p. 159.

³³ B. STONE, *Sisterhood is Powerful*, p. 3.

³⁴ B. JONES, “The Dynamics of Marriage and Motherhood”, MOR, p. 59.

women. Since the very definition of women entails that only one other class could be relevant to it, only one other class could possibly be oppressing women: the class of men.”³⁵

R. Dunbar préfère le mot *caste*. Le système de caste est international. En haut se trouve la classe dirigeante des hommes blancs de l’occident et tout en bas la femme de couleur des pays colonisés. Mais à l’intérieur de chaque culture, à un degré plus ou moins grand, les hommes exploitent les femmes.³⁶ Elle définit le fonctionnement d’une caste:

“A caste system establishes a definite place into which certain members of a society have no choice but to fit (because of their color or sex or rather easily identifiable physical characteristics such as being aged, crippled or blind). A caste system, however, need not be at all based on a prohibition of physical contact between different castes. It only means that physical contact will be severely regulated, or will take place outside the bounds deemed acceptable by the society; it means that the mobility of the lower castes will be limited. It means that whatever traits associated with the lower caste will be devalued in the society or will be mystified in some way.”³⁷

Une marxiste écrit que les femmes forment une classe, par-delà les classes sociales, par leur fonction de reproductrices, éleveuses d’enfants et travailleuses ménagères bénévoles.³⁸

Certaines féministes ont des positions plus nuancées sur ce problème, bien qu’aucune ne nie l’oppression de **toutes** les femmes. R. Salper, Gayle Rubin ou même SDS en 1968 pensent que les femmes forment un groupe opprimé à l’intérieur de chaque classe sociale ou raciale, une classe à l’intérieur de chaque classe.³⁹ Mais, ajoute K. Millett, l’appartenance d’une femme à une classe sociale se fait souvent par procuration et peut être temporaire puisque la dépendance économique de la femme l’associe à la classe de son mari (ou de son père). Et les femmes des classes les plus aisées profitent moins du système que les hommes de la même classe. Une femme seule se retrouve le plus souvent au bas de l’échelle sociale, aussi bien en ce qui concerne le statut et le prestige que la situation économique elle-même. Les femmes sont donc quelque peu marginales au système de classes.⁴⁰ C’est aussi l’avis de Laurel Limpus qui reprend les idées d’une féministe anglaise, Juliet Mitchell.⁴¹

M. Dixon est plus dure envers les femmes blanches du mouvement. L’impérialisme (européen, puis américain) a pour idéologie la suprématie masculine blanche, représentée par les hommes **et** les femmes blancs. L’impérialisme s’est construit sur l’exploitation brutale du tiers-monde.

³⁵ TAN, p. 104.

³⁶ R. DUNBAR “Female Liberation as the Basis for Social Revolution”, MOR, pp. 481-486.

³⁷ *Ibid.*, p. 482.

³⁸ H. EDWARDS, “Housework and Exploitation: A Marxist Analysis”, *The First Revolution* 5, p. 92.

³⁹ SAL, p. 174, p. 183; G. RUBIN, “Woman as Nigger”, ROS, p. 231.

⁴⁰ MIL, pp. 36-39.

⁴¹ L. LIMPUS, *Liberation of Women: Sexual Repression and the Family*, p. 2.

“This is why we must clearly understand that male chauvinism and racism *are not the same thing*. They are alike in that they oppress people and justify systems of exploitation, but in no way does a white woman suffer the exploitation and brutalization of women who are marked by both stigmata: being female *and* nonwhite. It is only the racism of privileged white women, self-serving in their petty, personal interests, who can claim that they must serve their own interests first, that they suffer *as much* as black women or Indochinese women or any women who experience the cruelty of white racism or the ruthless genocide of American militarism.”⁴²

Le problème est quelque peu plus complexe d'ailleurs car même les minorités raciales opprimées aux États-Unis profitent, à un degré moindre il est vrai, de l'impérialisme américain.

M. Dixon reproche au mouvement de ne parler que de discrimination ou d'oppression, pas d'exploitation, et d'ignorer la lutte contre le capitalisme et l'impérialisme, les revendications des plus exploités.

“White middle-class America, male and female, enjoys an affluence that is looted from half the world, that is stolen by means of poor white and black soldiers, that is turned into new cars and washing machines by workers, black and white, male and female. White middle-class America, *male and female*, enjoys incomes protected from inflation by means of the deliberate unemployment of workers, black and white, male and female, who suffer enforced pauperization so that the young girls of the middle class can go to the university and struggle for a women's center to give them a better education, the better to enjoy their class privileges, the better to explore the meaning of life and the adventures of a new, untrammelled sexuality.”⁴³

C'est donc aux femmes blanches de faire un effort pour comprendre les mécanismes du racisme (et de l'impérialisme) et d'essayer de les combattre.⁴⁴

Pas du tout, peut-on lire dans *Everywoman*:

“Whether [rich white women] do join is partly up to us. If we call them off as enemies they probably won't. Abby Rockefeller is an example. Too long she's been the exception that proved the rule. Jane Fonda, although not a member of the ruling class, is a movie star, another type of American nobility. She considers herself a 'radical movie star' which is a mind-blowing concept. No star was allowed to risk their career in politics unless the direction was toward the right like John Wayne. The lines are constantly changing. The alliance is between the young, those who want change, those who opt for life. The mentality of the Puritan socialist who argues for greater discipline, centralization, frowns on gays and hippie dress and sees only a class struggle drawn on 1848 lines is anachronistic. Let's not get caught in this trap but open our movement to all women. Whether a cage has bars of gold or iron, it's still a cage.”⁴⁵

⁴² M. DIXON, “Why Women's Liberation - 2?”, SAL, p. 188.

⁴³ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 188-189.

⁴⁵ VARDA ONE, “Women's Liberation Means all Women or it's not Women's Liberation”, *Everywoman*, 22

Cependant, puisque les différences de classe existent parmi les femmes, mais que malgré tout elles forment un groupe spécifique, il est nécessaire que toutes les femmes s'unissent quelle que soit leur "classe", race, religion, etc., donc se battent contre toute forme de discrimination, c'est-à-dire contre la plupart des institutions de la société américaine, voire sa structure même.⁴⁶

Ces analyses proviennent des femmes blanches de la classe moyenne. Mais qu'en pensent les femmes des minorités raciales?

D'abord, il faut dire que cette unité de toutes les femmes, prônée hier comme aujourd'hui, n'a pas toujours été mise en pratique. Les premières féministes firent cause commune avec les femmes noires car elles se battaient pour l'abolition de l'esclavage. Par exemple, en 1835, lors d'une réunion de la *Boston Female Anti-Slavery Society* organisée par Garrison, une foule hostile envahit la salle. Afin d'éviter que les femmes noires présentes soient mises à mal, chaque femme blanche prit une "sœur noire" par la main et elles sortirent ainsi du bâtiment, sans qu'on ose les toucher.⁴⁷

Mais en 1903, la NAWSA se rangea du côté du pouvoir blanc quand elle déclara ne pas avoir de doctrine officielle en matière de relations entre races, car c'était un problème qui n'avait rien à voir avec ses buts, disait-elle et elle laissa aux organisations des états le soin de décider de leur politique raciale et de leur stratégie, ce qui voulait dire qu'elles pouvaient refuser aux noires l'accès à la NAWSA et, dans leurs campagnes, employer des arguments racistes. Il y eut bientôt des heurts entre les noires et les femmes blanches du Sud.⁴⁸ Le Nord ne fut pas épargné. Lorsque les suffragistes manifestèrent à Washington à la veille de la prise de fonctions du président Wilson, les leaders de la NAWSA demandèrent aux noires de ne pas se mêler aux blanches car certaines blanches du Sud s'y opposaient. Elles devraient former un groupe à part, comme cela se faisait la plupart du temps. Cependant, Ida Wells réussit à se faufiler dans la délégation de l'Illinois où des femmes blanches l'encadrèrent en signe de soutien. En 1919, un groupe de suffragistes noires demanda son affiliation à la NAWSA. Elle lui fut refusée pour des raisons soi-disant tactiques.⁴⁹ L'acquisition du droit de vote passait avant la solidarité féminine.

janvier 1971, p. 8

⁴⁶ FRA, pp. 3-4; MIL p. 73; SAL, p. 183.

⁴⁷ FLE, pp. 42-43.

⁴⁸ KRAD, pp. 165-166, pp. 169-172, pp. 199-200.

⁴⁹ ONEI, p. 171; KRAD, pp. 212-215.

Les arguments des suffragistes devinrent racistes car elles n'avaient pas admis que les hommes noirs aient obtenu le droit de vote et pas elles. Par exemple, elles employaient souvent une affiche où l'on voyait un noir, à l'allure de brute, à côté d'une femme blanche à l'air raffiné. La légende disait: "*He can vote; why can't I?* Vis-à-vis des immigrants, leur position était identique au début: puisque le nombre des hommes et femmes d'"origine" américaine surpassait celui des immigrants, si les femmes votaient elles pourraient aider les blancs à garder leur pouvoir. Cet argument était aussi employé par rapport aux noirs. Il y avait donc une alliance Nord-Sud des suffragistes, humiliées d'être dominées par d'anciens esclaves ou des illettrés, contre noirs et immigrants. Les suffragistes se déclarèrent également en faveur du test de lecture qui permettrait de ne pas naturaliser les immigrants trop "incultes".⁵⁰ Belle Kearney, une suffragiste du Sud, exprimait clairement ses opinions à ce sujet.

"[A]t the close of the Civil War [...] 4 500 000 ex-slaves *illiterate and semi-barbarous* were enfranchised [...] The enfranchisement of women would insure immediate and durable white supremacy, *honestly attained* [...] The civilization of the North is threatened by the influx of foreigners with their imported customs; by the greed of monopolistic wealth, and the unrest among the working classes; by the strength of the liquor traffic, and by encroachments upon religious belief [...] [T]he South will be compelled to look to its Anglo-Saxon women as the medium through which to retain the supremacy of the white race over the African [...] *Anglo-Saxonism is the standard of the ages to come* [...] Thank God the black man was freed! I wish him all possible happiness and all possible progress, but not in encroachments upon the holy of hollies of the Anglo-Saxon race."⁵¹ (*Italiques ajoutés.*)

Voilà qui était clair! Il ne faut donc pas s'étonner, devant ces attitudes réactionnaires, si les noirs ou les immigrants furent longtemps hostiles au vote des femmes, disait Dubois, lui-même un suffragiste;⁵² et W. Garrison écrivait:

"To purchase woman suffrage at the expense of the negro's rights is to pay a shameful price."⁵³

Le mouvement féministe avait oublié ses origines.

Cependant, les suffragistes se rendirent compte de leur erreur. Pour gagner le droit de vote, il fallait gagner l'électorat, quel qu'il soit. Les suffragistes de New York, en 1915, firent campagne en vingt-quatre langues et la NWSA contribua à l'effort d'américanisation des immigrants.

⁵⁰ KRAD, pp. 30-31, pp. 123-146; KRA, pp. 253-265; ONEI, p. 72-73.

⁵¹ B. KEARNEY, "The South and Woman Suffrage", KRA, pp. 262-265.

⁵² KRAD, p. 198.

⁵³ KRAD, p. 203.

Finalement, c'est souvent le vote des étrangers qui, dans des états comme New York, permit aux femmes d'obtenir le droit de vote. Notons cependant que, seule des leaders de la NAWSA, Jane Addams faisait des besoins des femmes immigrantes une raison d'obtenir le droit de vote.⁵⁴

Les femmes d'aujourd'hui s'indignent souvent de ce que les noirs leur sont supérieurs dans certains domaines, notamment celui des salaires. Mais ce ne sont pas les noirs qui sont visés, car leur situation est malgré tout inférieure à celle des blancs, ce sont les hommes. Elles ne réclament pas que les noirs aient moins de droits. Elles demandent l'égalité des sexes et des races.

Revenons à l'analogie entre l'oppression des noirs et celle des femmes, car si elle est fondée, il semblerait que les noires devraient être parties prenantes du WLM. Même des noires comme Florynce Kennedy, qui est aussi une féministe, ne la nient pas, au contraire.⁵⁵ Le sexisme ressemble fort au racisme en ce qu'il s'appuie sur des stéréotypes et justifie et perpétue l'exploitation d'un groupe par un autre.⁵⁶ Cependant, cette comparaison est quelquefois critiquée.

“I believe that women's liberation would be much stronger, much more honest, and ultimately more secure if it stopped comparing white women to blacks so freely. The analogy exploits the passion, ambition, and vigor of the black movement. It perpetuates the depressing habit white people have of first defining the black experience, and then of making it their own. Intellectually sloppy, it implies that both black and white women can be seriously discussed as amorphous, classless, blobby masses. It permits women to avoid doing what the black movement did at great cost and over a long period of time: making its protest clear and irrefutable, its ideology self-sufficient and momentous, its organization taut. It also helps to limit women's protest to the American landscape. The plight of woman is planetary, not provincial; historical, not immediate.”⁵⁷

Le mouvement de libération des femmes a emprunté des expressions au mouvement des noirs telles que *Woman Power (Black Power)*, *sexism*, (*racism*), *male supremacy (white supremacy)*, *Aunt Thomasina (Uncle Tom)*.⁵⁸

Mais l'analogie femmes-noirs a été utilisée de façon raciste par les blancs, dit M. Dixon. Quand les blanches disent: “Nous aussi nous sommes opprimées”, cela leur permet d'éviter le problème de la lutte des noirs et leur complicité dans un système raciste. Du coup, elles n'écoutent plus les femmes noires qui se demandent si elles sont d'abord noires ou femmes

⁵⁴ KRAD, pp. 140-144; ONEI, pp. 74-75.

⁵⁵ F. KENNEDY, “Institutionalized Oppression vs. the Female”, MOR, pp. 438-446.

⁵⁶ M. DIXON, “Why Women's Liberation”, GAR, p. 168.

⁵⁷ C. STIMPSON, “Women's Liberation and Black Civil Rights” GOR, p. 650.

⁵⁸ ALT, p. 8.

car elles ont une réponse standard au problème de la femme noire: *black male chauvinism*, sans tenir compte de la dualité de l'oppression de ces femmes et de leur lutte commune avec les hommes de leur race.⁵⁹

Et dans la lutte même il existe une différence. Peu de noirs ont besoin de prendre conscience du racisme tandis que beaucoup de femmes blanches, privilégiées ou non, n'ont pas encore atteint ce stade vis-à-vis du sexisme; inversement, les hommes noirs n'ont pas toujours conscience de leur sexisme, ni les femmes blanches de leur racisme. Noirs et femmes posent aussi les problèmes de culture et de violence de façon différente: les femmes n'ont pas de culture à elles et la plupart refusent la violence comme arme de lutte.⁶⁰

Les noires éprouvent quelques difficultés à s'identifier au WLM, blanc et bourgeois. Elles s'identifient plutôt aux noirs qu'aux femmes et leur absence du WLM est un point faible du mouvement.⁶¹

Le problème de la femme de couleur aux États-Unis se pose de façon quelque peu différente de celui de la femme blanche. En ce qui concerne le travail, nous l'avons vu, elle se trouve au bas de l'échelle. Les femmes noires sont plus souvent célibataires, ont plus d'enfants, travaillent en plus grand nombre et plus longtemps, ont moins d'éducation, gagnent moins, sont veuves plus tôt et ont plus de responsabilités économiques que les blanches.⁶² Il n'y a pas si longtemps encore, on parlait de *white ladies* et de *colored women*. Kay Lindsey écrit:

"Where the white woman is the wife, the Black woman is the mother on welfare and the bearer of future workers for the state; where the white woman is the call girl or mistress, the Black woman is the street prostitute; where the white woman is married to a man who can afford it, a Black woman takes over the care of the home and children for her. In short, to be a Black woman is to operate almost totally as a physical body without the inducements offered her white counterpart."⁶³

Son oppression est triple en tant que femme, noire et travailleuse.⁶⁴

Il y a, bien sûr, des femmes noires qui ont "réussi". Beaucoup d'ailleurs ont une conscience féministe. Aileen Hernandez remplaça Betty Friedan à la tête de NOW; Elizabeth Duncan Koontz a été nommée directrice du *Women's Bureau*; Eleanor Holmes Norton est responsable de la commission sur les droits de l'homme à New York, et on pourrait en citer beaucoup d'autres.

⁵⁹ M. DIXON, *op. cit.*, SAL, pp. 197-198.

⁶⁰ *Ibid.*; C. STIMPSON, *op. cit.*, GOR, p. 652.

⁶¹ ALT, p. 9.

⁶² P. MURRAY, "The Liberation of Black Women", THO, p. 99.

⁶³ F. BEAL, "Double Jeopardy: To Be Black and Female", SAL, p. 208.

⁶⁴ "Towards a Mass Feminist Movement", JEN, p. 144.

On parle souvent de matriarcat aux États-Unis, mais surtout en ce qui concerne la femme noire. Depuis l'époque de l'esclavage, elle est le centre de la famille. Beaucoup de femmes noires sont chefs** de famille (une sur quatre, une sur dix chez les blanches), soit qu'elles ne soient pas mariées, soit que leur mari soit parti. Souvent aussi, la femme noire trouve plus facilement du travail que l'homme noir, surtout en tant que domestique (au moins 20 % de noires font ce travail). Mais c'est un travail fort peu payé, qui rapporte en moyenne 1200 dollars par an. Le matriarcat est souvent accusé d'être la cause du retard des noirs dans la société. Par exemple, le ministère du travail déclarait en 1965:

“In essence, the Negro community has been forced into a matriarchal structure which, because it is so out of line with the rest of the American society, seriously retards the progress of the group as a whole.”⁶⁵

De plus, il “dévirilise” les hommes, les émascule!⁶⁶ Il s'agit d'un cas typique d'adoption des valeurs blanches où l'on assimile masculinité à domination et indépendance.⁶⁷ Pauly Murray écrit:

“Reading through much of the current literature on the Black Revolution, one is left with the impression that for all the rhetoric about self-determination, the main thrust of the black militancy is a bid of black males to share power with white males in a continuing patriarchal society in which both black and white females are relegated to a secondary status.”⁶⁸

Les femmes noires sont accusées d'avoir asservi leurs hommes.

“That goes back to what we were saying before about the family, how the woman used to get out there and work and hold the family together. Now people screaming about how she done the man in. White sociological bullshit to shift the blame from the white system to the Black woman.”⁶⁹

Shirley Chisholm déclare de façon plus concise: “First, society forces her into that condition, then it criticizes her for it.”⁷⁰

Un magazine comme *Ebony*, en 1966, prônait comme l'un des buts de la femme noire aujourd'hui l'établissement d'une cellule familiale solide dans laquelle le père dominerait.⁷¹ Pour Eleanor Holmes Norton, il faut reconstruire la famille noire mais sur un modèle différent de la famille blanche qui, de toute évidence, n'est pas une réussite.

“But our problems *begin* with the reconstruction of the black family. As black men begin to find dignified work after no many generations, what roles will their women seek? Are black people to reject so many of white society's values only to

⁶⁵ M. WILLIAMS, “Why Women's Liberation is Important to Black Women”, JEN, pp. 40-41.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 41.

⁶⁷ P. MURRAY, *op. cit.*, THO, p. 89.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 92.

⁶⁹ “Black Womanhood”, BLA, p. 69.

⁷⁰ *Newsweek*, 17 décembre 1973, p. 47.

⁷¹ P. MURRAY, *op. cit.*, THO, p. 92.

accept its view of woman and of the family? At the moment when the white family is caught in a maze of neurotic contradictions and white women are supremely frustrated with their roles, are black women to take up such troubled models? Shall black women exchange their ancient insecurity for the white woman's familial cocoon? Can it serve us any better than it has served men? And how will it serve black men? [...] We who are black have a chance for something better."⁷²

Cependant, on parle à tort de matriarcat et les femmes noires dénoncent ce concept. Il ne s'agit pas d'un matriarcat mais d'une lutte pour la survie.⁷³ Les femmes noires sont trop souvent abandonnées et exploitées par leurs hommes pour qu'on puisse parler de matriarcat.⁷⁴ D'ailleurs, c'est un fait courant chez les pauvres en général, pas particulièrement chez les noirs. L'abandon, c'est le "divorce du pauvre".⁷⁵

"If some [women] have been forced into roles as providers or, out of the insecurity associated with being a black woman alone, have dared not develop independence, the result is not that black women are today liberated women. For they have been 'liberated' only from love, from family life, from meaningful work, and just as often from the basic comforts and necessities of an ordinary existence. There is neither power nor satisfaction in such a 'matriarchy'. There is only the bitter knowledge that one is a victim."⁷⁶

Pendant les années 60, dans le mouvement de libération des noirs, les femmes ont occupé une position secondaire: il fallait qu'elles laissent les hommes diriger afin qu'ils retrouvent leur "virilité", leur "dignité" et leur "ego" perdus. Leur position dans le mouvement était donc la même que celle des femmes blanches de la nouvelle gauche. Depuis, en partie grâce au WLM, des groupes comme les Panthères Noires en sont venus à reconsidérer leurs positions et à admettre que les femmes formaient "l'autre moitié", égale à eux.⁷⁷ Sojourner Truth disait en 1867:

"There is a great stir about colored men getting their rights, but not a word about the colored women; and if colored men get their rights, and not colored women theirs, you see the colored men will be masters over the women, and it will be just as bad as it was before. So I am for keeping the thing going while things are stirring; because if we wait till it is still, it will take a great while to get it going again [...] I am above eighty years old; it is about time for me to be going. I have been forty years a slave and forty years free, and would be here forty years more to have equal rights for all [...] We do as much, we eat as much, we want as much. I suppose I am the only colored woman that goes about to speak for the rights of

⁷² E. HOLMES NORTON, "For Sadie and Maude", MOR, p. 355-356.

⁷³ F. BEAL, *op. cit.*, SAL, p. 209.

⁷⁴ M. WEATHERS, "An Argument for Black Women's Liberation as a Revolutionary Force", STA, p. 163.

⁷⁵ BLA, p. 67.

⁷⁶ B. HOLMES NORTON, *op. cit.*, MOR, p. 355; *Ibid.*, BLA, p. 68.

⁷⁷ M. WILLIAMS, *op. cit.*, JEN, p. 45; P. MURRAY, "Jim Crow and Jane Crow", G. LERNER, *Black Women in White America*, p. 596.

the colored women. I want to keep the thing stirring, now that the ice is cracked.”⁷⁸

Donc, pour elle, la libération des femmes allait de pair avec la libération des noirs.

Aujourd’hui, on trouve deux tendances: celle qui pense qu’il faut éliminer le racisme d’abord, l’autre qui voit la nécessité d’une lutte féministe pour les noires maintenant. Par exemple, les femmes de la YWCA déclaraient en 1971 qu’il fallait éliminer le racisme d’abord parce que c’était une oppression beaucoup plus terrible. Car même si les femmes blanches sont victimes du sexisme, elles aident à perpétuer le racisme par leurs actions individuelles et leur soutien au système.⁷⁹ Et, en effet, dans les groupes de femmes on se pose souvent la question: est-ce qu’une femme blanche et sa femme de ménage noire appartiennent au même mouvement?⁸⁰ Pour Frances M. Beal, membre de SNCC en 1969, tout groupe de femmes qui n’a pas une idéologie anti-raciste et anti-impérialiste n’a rien de commun avec la lutte des femmes noires. La majorité des femmes du mouvement blanc sont des bourgeoises alors que les noires, dans leur ensemble, font partie de la classe la plus exploitée, donc les femmes noires ont des problèmes spécifiques, liés à leur pauvreté et au racisme.⁸¹ Il leur semble futile de se battre pour être appelée *Ms.* ou faire admettre les femmes dans les bars jusque-là réservés aux hommes. L’ennemi, pour elles, c’est d’abord le blanc.⁸²

“Y a-t-il une comparaison possible entre l’oppression de la femme noire ‘on welfare’ qui a des difficultés à nourrir ses enfants et le mécontentement de la mère des banlieues qui se paie le luxe de protester parce qu’elle doit laver la vaisselle dans laquelle le repas – complet – de la famille a été consommé...? Il est temps que les définitions soient claires. Les Noirs sont *opprimés*, et cela veut dire accablés à l’extrême, ligotés par l’autorité blanche injustement, sévèrement, rigoureusement, cruellement et durement. Les femmes blanches ne sont que *réprimées*, c’est-à-dire limitées, restreintes, exclues d’une activité consciente et ouverte. Et cela fait une différence.”⁸³

Pour Renée Ferguson, le problème de la femme ne pourra être résolu que lorsque les problèmes du racisme et de la pauvreté auront été résolus.⁸⁴

D’autres femmes ont une position plus nuancée. Pauli Murray voit dans le racisme et le sexisme (Jim Crow et Jane Crow) une double oppression qu’il lui semble difficile de dissocier:

⁷⁸ S. TRUTH, “Speech”, G. LERNER, *op. cit.*, 569-572.

⁷⁹ HOL, pp. 104-105.

⁸⁰ ROB, p. 221.

⁸¹ P. BEAL, *op. cit.*, MOR, pp. 350-351.

⁸² *Time*, 3 mars 1973, pp. 52-54.

⁸³ BAL, p. 155.

⁸⁴ R. FERGUSON, “Women’s Liberation Has a Different Meaning for Blacks”, G. LERNER, *op. cit.*, pp. 591-592.

“Traditionally, racism and sexism in the United States have shared some common origins, displayed similar manifestations, reinforced one another and are so deeply intertwined in the country’s institutions that the successful outcome of the struggle against racism will depend in large part upon the simultaneous elimination of all discrimination based on sex.”⁸⁵

De par leur statut économique et social, les noires se trouvent à la jonction des deux mouvements et devraient y jouer un rôle capital en se battant pour la libération des femmes et en rappelant au mouvement qu’il doit s’allier à la libération des noirs.⁸⁶ Les blanches ne peuvent pas parler pour les noires. Donc, les noires doivent défendre leur propre cause.⁸⁷ Tout comme pour les blanches, leur but ultime est la disparition de toute oppression.⁸⁸

Margaret Wright l’exprime très bien.

“In black women’s liberation we don’t want to be equal with men, just like in black liberation we’re not fighting to be equal with the white man. We’re fighting for the right to be different and not be punished for it. Equal means sameness. I don’t want to be equal with the white community because I don’t think it’s very groovy. And why do I want to be equal with something that ain’t groovy? Men are chauvinistic. I don’t want to be chauvinistic. Some women run over people in the business world, doing the same thing as men. I don’t want to compete on no damned exploitative level. I don’t want to exploit nobody. I don’t want to be on no firing line, killing people. I want the right to be black and me.”⁸⁹

À partir de là, il peut peut-être y avoir un terrain d’entente si les blanches s’alignent sur les revendications des noires ou simplement les soutiennent.

Nous avons surtout parlé des noires mais d’autres minorités existent: les Chicanas (Mexicaines-Américaines), les Portoricaines, les Indiennes ont aussi leur mot à dire sur le WLM. Leurs problèmes sont les mêmes que ceux des femmes noires (qui souvent d’ailleurs les oublient en se disant les plus opprimées) avec en plus le problème du *machismo* et de l’église catholique, très fort chez les Chicanas.

Les femmes des minorités ont commencé à s’organiser en tant que femmes. Bien sûr, on en trouve un certain nombre dans NOW, ou dans les organisations de gauche, ou dans les groupes féministes. Mais elles ont à l’égard de ces derniers une certaine méfiance. Toni Morrison explique pourquoi:

“Too many movements and organizations have made deliberate overtures to enroll blacks and have ended up by rolling them. They don’t want to be used again to help somebody gain power – a power that is carefully kept out of their hands.”⁹⁰

⁸⁵ P. MURRAY, *op. cit.*, THO, p. 88.

⁸⁶ *Ibid.*, pp. 87-102.

⁸⁷ M. WILLIAMS, *op. cit.*, JEN, p. 47.

⁸⁸ F. BEAL, *op. cit.*, MOR, p. 351.

⁸⁹ M. WRIGHT, “I Want the Right to be Black and Me”, G. LERNER, *op. cit.*, p. 608.

⁹⁰ FRA, p. 8.

Et puis les mouvements féministes n'ont peut-être pas montré assez clairement leur envie de se battre contre le racisme.⁹¹

Les femmes des minorités ont donc formé leurs propres groupes de femmes à l'intérieur des organisations ethniques ou indépendamment.

Six cents Chicanas tinrent leur premier congrès à Houston à la fin de mai 1971. Auparavant, elles avaient formé des caucus à l'intérieur des diverses organisations Chicanos. Jusque-là, "on" leur avait dit de se méfier du WLM car il était *anglo*. Mais elles ont décidé de s'organiser autour de quelques revendications qui sont les revendications de base du WLM: avortement libre et gratuit (ce qui, pour des catholiques, est un grand pas en avant), garderies d'enfants vingt-quatre heures sur vingt-quatre, égalité des salaires. De plus, elles attaquent violemment l'église catholique comme institution oppressive et déclarent s'en séparer. Elles ne se séparent pas cependant de *La Causa* mais s'organisent entre elles pour que les hommes comprennent leur oppression en tant que femmes. À eux de les soutenir.⁹² Depuis, elles continuent dans ce sens.

Les femmes noires commencèrent à s'organiser dès 1967. Elles ont formé plusieurs groupes dont les plus connus sont la *Third World Women's Alliance* à New York et le *Phoenix House Movement*, ce dernier constitué de jeunes prostituées et de jeunes femmes, beaucoup ayant au moins un enfant.⁹³ Plus récemment fut créé NBFO (*National Black Feminist Organization*) en août 1973 à New York. En novembre, plus de cinq cents femmes se réunirent pour le premier congrès féministe noir. D'autres groupes affiliés naquirent un peu partout. Ces femmes n'admettent ni les hommes ni les blanches, mais se considèrent alliées des deux mouvements. Elles se sont séparées des hommes parce que beaucoup de leurs problèmes (femmes *on welfare*, domestiques, mères célibataires, problèmes d'avortement et de contraception) ont été plus ou moins laissés de côté dans les mouvements noirs et que ce sont surtout des hommes qui se déclarent spécialistes des problèmes des femmes. Elles se sentent liées au WLM mais veulent d'abord réfléchir à quelles sont **leurs** véritables priorités et se déclarent prêtes à former des coalitions sur les problèmes qui intéressent **toutes** les femmes.⁹⁴ Leur déclaration d'intentions dit, entre autres:

"Our aboveground presence will lend enormous credibility to the current Women's Liberation Movement, which unfortunately is not seen as the serious political and economic revolutionary force that it is. We will strengthen the current efforts of the Black Liberation struggle in this country by encouraging *all*

⁹¹ ROB, p. 115.

⁹² M. VIDAL, *Chicanas Speak out*.

⁹³ BAL, p. 158.

⁹⁴ *Ms.*, mai 1974, pp. 97-100; *Newsweek*, 17 décembre 1973, p. 47.

the talents and creativities of black women to emerge strong and beautiful, not to feel guilty or divisive, and assume positions of leadership and honor in the black community. We will encourage the black community to stop falling into the trap of the white male Left, utilizing women only in terms of domestic or servile needs. We will continue to remind the Black Liberation Movement that there can't be liberation for half the race. We must together, as a people, work to eliminate racism, from without the black community which is trying to destroy us as an entire people; but we must remember that sexism is destroying and crippling us from within."⁹⁵ (check)

Le jour de la manifestation commémorative de *International Women's Day* à New York, un couple du mouvement asiatique chanta. On reprocha à la femme d'avoir amené un homme à la manifestation, et le couple préféra partir. Trois femmes écrivirent dans *Rat*:

"We, as whites, can't expect third world women to relate to us if we don't have respect for the way they see their struggle, It is hypocritical to call Third World women our sisters if we force them to relate to the women's movement on white middle class terms."⁹⁶

Là encore, le problème n'est pas résolu, ni de l'unité des femmes, ni de celle des divers mouvements de libération.

⁹⁵ *Ms.*, mai 1974, p. 99.

⁹⁶ *Women's Liberation* (ex-*Rat*) 21, 30 mars-30 avril 1971, p. 7.

Chapitre 3

Lutte des femmes et lutte des classes

“A man should be careful not to arouse the anger of a woman, for he has to sleep sometimes – and with his eyes closed.”

Proverbe chinois¹

“There can be no liberation of mankind without social independence and equality of the sexes.”

Bebel²

“The woman’s revolution is the final revolution of them all.”

Susan Brownmiller³

¹ MOR, p. xxxix.

² A. BEBEL, “Woman and Socialism”, SCH, p. 211.

³ S. BROWNMILLER, “Sisterhood is Powerful”, STA, p. 155.

Tout mouvement possède une analyse. Le mouvement de libération des femmes a ceci de particulier (mais il n'est pas le seul) que bien que pouvant s'appuyer sur une masse considérable d'écrits, d'analyses, de théories, voire de "classiques", tels que *Le Deuxième Sexe*, il n'a pas une théorie reconnue, ni une ou des théoriciennes reconnues. D'ailleurs, les femmes en général sont assez divisées sur le problème de la femme.⁴

Le mouvement regroupe des femmes de tous âges, de tous milieux, de toutes opinions.⁵ Gloria Steinem déclarait:

"We [...] have our right wing and left wing, our separatists, gradualists, and Uncle Toms. But we are changing our own consciousness and that of the country."⁶

Cependant, il existe une dynamique du mouvement qui fait que si une théoricienne écrit, son analyse est discutée dans le mouvement, commentée, critiquée, modifiée; elle sert de base à une autre analyse, plus ou moins différente. La théorie du WLM est donc quelque chose de mouvant, contradictoire quelquefois, mais souvent riche à cause de cette diversité. Nous nous en sommes aperçues au cours de la deuxième partie. Prise de conscience, analyse et action se suivent, pas toujours dans le même ordre. Les trois sont mêlées et contribuent à la "théorie". Une action peut entraîner une analyse ou une prise de conscience, une prise de conscience peut entraîner une analyse et/ou une action, une analyse peut entraîner ou ne pas entraîner une action.

La théorie s'exprime soit au moyen d'articles, de livres, de discours, ou de manifestes. S'il n'existe qu'un *Manifeste communiste*, il existe des quantités de manifestes féministes. La *Déclaration des Sentiments* de Seneca Falls constitue le premier maillon d'une longue chaîne. Mais, à cette époque, on parlait de "résolutions", ou de "déclarations" dans la tradition de la Déclaration d'Indépendance ou de celle des Droits de l'Homme; aujourd'hui, on parle de "manifestes" ce qui sonne plus militant, plus radical. Il est à noter, d'ailleurs, que NOW a adopté une déclaration et un *Bill of Rights* et non pas un manifeste ce qui implique, à l'heure actuelle, une certaine modération. NOW se place dans la tradition américaine.

Les manifestes ou déclarations d'intentions visent deux buts: soit annoncer la formation d'un mouvement ou d'un groupe, ou encore une action; soit à servir d'organe d'expression à un individu ou à un groupe qui peut-être s'arrêtera là.

⁴ MAS, pp. 55-56.

⁵ HOL, pp. 169-170.

⁶ HOL, p. 169.

Dans la première catégorie, on peut ranger la “Déclaration” de Seneca Falls en 1848 et le *Statement of Purpose* de NOW en 1966, suivi du *Bill of Rights* de 1967. Les deux présentent à la fois leur analyse et leurs projets d’actions, ou tout au moins leurs buts.⁷ Très semblables par leur forme sont la *SDS National Resolution on Women* mais au contenu et au jargon marxiste,⁸ le programme de la *Southern Female Rights Union*,⁹ ou de OWL¹⁰ ou encore la plate-forme du NWPC.¹¹ Tous ces programmes, résolutions, déclarations font une analyse succincte de la condition des femmes et se fixent un certain nombre de buts, voire des actions précises et immédiates. D’ailleurs, certains manifestes adoptent le même modèle, tel celui d’un collectif du WLM à Palo Alto en Californie, intitulé “Towards a Woman’s Revolutionary Manifesto”.¹²

Les manifestes sont plus diversifiés. “Lilith’s Manifesto” (1969), provenant de la *Women’s Majority Union* à Seattle, écrit à la première personne du singulier, après un préambule attaque Eldridge Cleaver et la nouvelle gauche dans un style très parlé, donne des lignes très générales sur les idées du groupe mais n’offre pas de vraie analyse, ni de perspective d’action.¹³ Le manifeste de BITCH, écrit par Joreen (Jo Freeman) décrit simplement ce que signifie le mot *bitch* dans l’esprit de l’auteur** et de quelques autres femmes. BITCH, annonce-t-elle, est le nom d’une organisation qui n’existe pas encore, et qui d’ailleurs ne vit jamais le jour. Là encore, on trouve simplement une analyse, partielle, et quelques lignes d’intentions:

“We must be strong, we must be militant, we must be dangerous. We must realize that Bitch is Beautiful and that we have nothing to lose. Nothing whatsoever.”¹⁴

Le manifeste de *Redstockings* s’attache à analyser la solidarité des femmes en tant que classe opprimée par les hommes et définit les principes de *consciousness-raising*. C’est un appel aux femmes à s’unir sous la bannière du WLM. Mais là non plus, pas de buts précis, sinon la disparition du sexisme. Et par quels moyens, cela n’est pas défini.¹⁵ Kate Millett a écrit un manifeste: “Sexual Politics: A Manifesto for Revolution”, où après une analyse générale de la position de la femme dans la société, elle envisage ce qu’apporterait de positif

⁷ “Declaration of Sentiments and Resolutions, Seneca Falls, 1848”, KRA, pp. 184-188; NOW, “Statement of Purpose”, KRA, pp. 363-369; NOW, “Bill of Rights”, MOR, pp. 512-514.

⁸ “S.D.S National Resolution on Women”, ROS, pp. 254-259.

⁹ “Southern Female Rights Union Program for Female Liberation”, TAN, pp. 112-115.

¹⁰ “Why OWL?”, TAN, pp. 116-118.

¹¹ “National Women’s Political Caucus Platform”, BLA, pp. 59-60.

¹² “Towards a Woman’s Revolutionary Manifesto”, ROS, pp. 269-272.

¹³ “Lilith’s Manifesto”, MOR, pp. 527-529.

¹⁴ JOREEN, “The BITCH Manifesto”, ROS, p. 284.

¹⁵ “Redstockings Manifesto”, MOR, pp. 523-526.

une révolution sexuelle. Ici aussi, c'est une vue personnelle et incomplète.¹⁶ NYRF a publié son manifeste en décembre 1969, "Politics of the Ego", qui affirme la primauté des relations entre les sexes sur les relations économiques dans le domaine de l'oppression des femmes. Un but: analyser le lien entre identité sexuelle et institutions pour parvenir à une dialectique de la "classe sexuelle".¹⁷ Enfin, le manifeste le plus connu et dont nous avons déjà parlé est celui du SCUM, lui aussi l'expression d'une seule personne et qui ne peut pas être considéré comme le point de départ d'une action collective.

Ce n'est donc pas dans les manifestes qu'il faut chercher ni une analyse construite, ni un projet à long terme. Par contre, dans les divers écrits d'individus** ou de groupes on peut voir quels sont les différents courants de pensée à l'intérieur du mouvement.

Toutes les féministes ont une attitude critique vis-à-vis de la société. Mais la critique diffère de l'une à l'autre. On trouve en gros deux courants: un courant réformiste qui cherche des améliorations immédiates à la condition des femmes sans remettre fondamentalement en cause la société et un courant radical qui lie féminisme et socialisme ou féminisme et révolution. Autrement dit, on trouve un courant anti-sexiste et un courant anti-capitaliste et anti-impérialiste qui se retrouvent à toutes les époques.

Le premier courant s'appelle traditionnellement le mouvement pour les droits de la femme. Au 19^{ème} siècle, il englobait ce qu'on appelait le féminisme social, c'est-à-dire les clubs de femmes, les *social settlements*, la ligue des consommatrices et la NAWSA. Ils visaient à améliorer les conditions de vie, en général sur un ou deux points précis, jamais de façon globale. Les groupes de femmes à but philanthropique ou religieux ou réformiste étaient fort nombreux.

Parmi les mouvements les plus connus, d'aucun on ne peut dire que sa vocation était révolutionnaire. Le mouvement de tempérance, en voulant supprimer l'alcoolisme, se donnait aussi pour but de stabiliser la famille, pilier de la société, et d'améliorer ainsi la condition des femmes. C'était considérer le problème par le petit bout de la lorgnette, évidemment.

Les clubs de femmes regroupaient des femmes d'un même milieu et constituaient des sortes d'aristocraties assez fermées. Leurs occupations étaient en général assez futiles et superficielles.¹⁸ Ces femmes se retrouvaient régulièrement pour prendre le thé ou se cultiver. Mais il ne fallait pas attendre d'elles un travail sérieux. M. Sanger en fit l'expérience cruelle.

¹⁶ K. MILLETT, "Sexual Politics: A Manifesto for Revolution", *NOTES* 2, pp. 111-112.

¹⁷ "Politics of the Ego: A Manifesto for New York Radical Feminists", *NOTES* 2, pp. 124-126.

¹⁸ J. WOODWARD, "Woman's Clubs from a Reporter's Point of View", *ONE*, pp. 142-147.

Elle ne put jamais, quand elle leur faisait des conférences sur la contraception, obtenir d'elles d'autres réactions que des murmures polis ou des marques d'apitoiement sur la condition des femmes pauvres.¹⁹ Dans un discours (sur les grèves) de Helen Winslow en 1895, adressé aux femmes des clubs, on peut trouver un aperçu de leur philosophie: la grève est toujours une erreur; la violence de la part des ouvriers est inexcusable; la femme a un rôle à jouer dans la famille (c'est sa place) car elle peut ainsi influencer les hommes, les amener à des vues plus humanitaires. Pour cela il faut que les femmes s'intéressent aux problèmes d'aujourd'hui. Elles deviendront alors les meilleures mères et épouses de demain. Le rôle de la femme de demain est de préparer un avenir calme et juste en répandant une attitude de sympathie intelligente envers l'ouvrier et de charité chrétienne envers toute l'humanité.²⁰

Les *settlement houses* constituent un cas un peu à part car assez controversées. Emma Goldman les considérait comme réformistes, voire nuisibles.

“Teaching the poor to eat with a fork is all very well, but what good does it do if they have not the food? Let them first become the masters of life; they will then know how to eat and how to live.”²¹

Les radicaux de l'époque reprochaient aux travailleurs sociaux d'ignorer l'importance de la conscience de classe et de ne faire qu'un travail charitable. Par contre, les conservateurs les accusaient de propager de dangereuses idées sociales et anarchistes, de soutenir la violence et de menacer l'ordre social. En fait, comme souvent en pareil cas, la réalité se situait quelque part à mi-chemin. Hull House servit aux ouvrières de la confection de lieu de rencontre où elles purent s'organiser. De toutes les branches du mouvement féministe, c'était certainement celle-là la plus proche de la classe ouvrière, participant à ses luttes et ne prenant pas la classe moyenne comme standard, tenant compte des différences de classes et s'identifiant à la classe la moins favorisée. Cependant, elle ne constituait pas l'avant-garde du mouvement ouvrier, simplement une force d'appoint. Ses intérêts restaient des intérêts traditionnellement féminins: la défense altruiste des femmes et des enfants. Mis à part son soutien au mouvement suffragiste, elle ne joua pas un rôle politique très important.²² Elle palliait les carences du système mais n'attaquait pas celui-ci à sa base. Mais dans le mouvement féministe, elle joua un certain rôle en fournissant à des femmes une possibilité d'action et servit quelque peu à détruire le mythe de la femme fragile et douce avec des héroïnes telles que Jane Addams qui est certainement l'une des femmes les plus connues aux États-Unis. En fait, le féminisme

¹⁹ SAN, pp. 262-263.

²⁰ H. WINSLOW, “Strikes and their Causes”, ONE, pp. 136-141.

²¹ GOL, p. 160.

²² ONEI, pp. 90-95; P. MIGDAL GLAZER, “Organizing for Freedom”, EDW, pp. 30-34.

social a fait avancer des femmes, individuellement, en leur fournissant un champ d'action, plutôt que le mouvement lui-même ou la société. Alors que peu de femmes s'intéressaient au WRM, beaucoup par contre faisaient partie du féminisme social qui correspondait à la fois à la philanthropie, à la charité chrétienne, à la tradition d'association, et utilisait les énergies des femmes oisives.²³

Le mouvement suffragiste lui-même se place dans la tradition réformiste, depuis la création de la NAWSA jusqu'en 1920. En se concentrant sur un seul point, les suffragistes en oublièrent vite tout le reste et subordonnèrent toute leur analyse et leur stratégie à ce but unique: obtenir le droit de vote. Par exemple, nous avons vu, l'attitude raciste qu'elles adoptèrent envers les noirs et les immigrants, par opportunisme. De plus, elles se firent les défenseurs** de la famille, de la féminité, se gardant bien d'attaquer les hommes ou la société. Elles évitèrent soigneusement de discuter les questions de sexualité pour ne pas ternir l'image du mouvement. M. Sanger n'eut pas plus de chance avec elles qu'avec les femmes des clubs.²⁴ Elles dénoncèrent le militantisme des suffragettes anglaises; la violence ne sied pas aux femmes et elle n'est pas américaine.²⁵ Ces suffragistes se voulaient respectables. Elles usèrent de prudence, de diplomatie mais elles péchèrent par leur manque de vigueur et leur étroitesse de vue. Le mouvement suffragiste devint un groupe de pression comme un autre. T. Weld qui n'assistait plus depuis longtemps aux réunions suffragistes, déclara un jour à A.H. Shaw: "Why should I go? There hasn't been any one mobbed in twenty years".²⁶

Le mouvement avait tant perdu de sa saveur, de son intérêt, qu'il ne survécut pas à la victoire. En poursuivant son but, il avait abandonné tout effort d'analyse sociale et politique, avait perdu de vue le rôle de la femme dans la société.

Aujourd'hui, il existe toujours un WRM. Les associations professionnelles, les clubs de femmes, WEAL, en font partie. Leurs buts sont des buts à court terme: il s'agit toujours d'améliorer la condition des femmes mais sans toucher à la société, d'agir à l'intérieur du système. On compare souvent NOW à la NAWSA, par son recrutement dans les classes moyennes et son intérêt pour les réformes légales ou institutionnelles. Cependant, les intérêts de NOW sont plus larges que ceux de la NAWSA. Elle n'a pas de but unique. Elle s'est beaucoup occupée de l'ERA mais n'en a pas fait son unique cheval de bataille. NOW se veut un mouvement sérieux, respectable. Elle a certainement contribué à remettre le problème de la femme à l'ordre du jour. Un ** membre de NOW écrit:

²³ ONE, p. 33, p. 43.

²⁴ RIE, p. 143; SAN, pp. 108-109.

²⁵ A.H. SHAW, *The Story of a Pioneer*, pp. 315-316.

²⁶ *Ibid.*, p. 153.

“We have forced the government to take sex discrimination seriously, to enforce the laws already banning it, and we made it and the public aware of the need for many more such laws. With NOW working hard on those kinds of legal issues, it’s difficult for people to say the women’s movement is full of kooks”.²⁷

Mais, en se voulant sérieuse, NOW est prête aux compromis. Son but est réformiste, elle ne va donc pas au bout de ses analyses. Le but de NOW est l’intégration complète des femmes à la société **actuelle**, leur indépendance économique.²⁸ Betty Friedan prend au sérieux les droits de la femme:

“It is a cliché of our own time that women spent half a century fighting for ‘rights’, and the next half wondering whether they wanted them after all. ‘Rights’ have a dull sound to people who have grown up after they have been won. But like Nora, the feminists had to win those rights before they could begin to live and love as human beings.”²⁹

Sur le problème des **droits** de la femme, modérées et radicales s’affrontent. Prenons un exemple: le mouvement en faveur de l’avortement, distinct et antérieur au mouvement féministe actuel. Il peut constituer une aide ou un frein aux revendications des féministes qui doivent rester vigilantes et exiger ce qui est bon pour **toutes** les femmes et non seulement pour quelques-unes. Certaines féministes voient un danger de réformisme dans une telle lutte. On a pu croire, à un moment, que la question de l’avortement allait remplacer celle du suffrage et enliser le mouvement dans une lutte unique qu’il serait difficile de dépasser une fois le but atteint. S. Sontag soutient que “gagner le droit à l’avortement ne fera vraisemblablement que redonner des forces au système actuel du mariage et de la famille”, en favorisant la sexualité licencieuse qui ne profite qu’aux hommes. Elle ajoute qu’un mouvement pour l’avortement ne peut que se situer dans un ensemble de luttes féministes mais n’en constitue qu’un point particulier.³⁰ C’est également l’opinion de R. Dunbar.

“Abortion keeps us passive. It’s a law that gets passed and something that gets done to us. And, as a tactic, it seems to me absolutely analogous to, almost the same as the suffrage issue and has exactly the same potential for completely sucking in the energy of the whole women’s movement and then, when it’s won – and I’m convinced the government is waiting to allow women to win abortion repeal because the government wants abortion repealed and could put it through any time it wants, because there’s enough consciousness raised about that – I think we will sense that we’ve won that after devoting a great deal of energy to it.”³¹

²⁷ HOL, p. 95.

²⁸ B. FRIEDAN, “How to Succeed by Really Trying”, *Spare Rib*, juillet 1973, p. 35.

²⁹ FRI, p. 76.

³⁰ T.M., pp. 940-941.

³¹ ROB, p. 117.

Pour WONAAC, la lutte pour l'avortement doit rester distincte du mouvement féministe et se concentrer sur ce problème (sans cependant oublier les autres) car autrement rien ne sera gagné sur aucun point. WONAAC considérait aussi comme une erreur de demander l'avortement gratuit: c'est trop demander d'un coup. Mais la lutte pour l'avortement correspond à quelque chose chez une majorité de femmes, c'est donc cette lutte-là qu'il convient de mener.³²

D'autres femmes, par contre, soutiennent que le mouvement féministe se doit d'insister sur la suppression de toute loi et non sur la réforme des lois existantes.³³ E. Reed et C. Moriarty pensent que si les femmes peuvent libérer leur corps, elles pourront alors libérer leur esprit et que cela représente un potentiel révolutionnaire, d'où l'opposition des conservateurs à l'avortement et à la contraception. L'avortement, la lutte pour l'avortement, peuvent former le point de départ d'une prise de conscience féministe plus large.³⁴

Le WRM est d'ailleurs souvent considéré comme un point de départ.

“Equal rights under the law give women the confidence to struggle further for liberation [...] For women, as for blacks, equal rights are a beginning.”³⁵

Une femme cite Lénine à cet effet:

“All ‘democracy’ consists in the proclamation and realization of ‘rights’ which under capitalism are realisable only to a very small degree and only relatively. But without the proclamation of these rights, without a struggle to introduce them now, immediately, without training the masses in the spirit of this struggle, socialism is *impossible*.”

Et elle ajoute:

“Freedom is most concrete and, as the movement progresses, it is constantly redefined *in action* (the movement from practice to theory). Thus, the struggle for the right to a seat on a bus, the right to eat in a restaurant, the right to decent schooling, the right to vote – have led, through the fight for these things, to a total critique of capitalist society. Thus women – and through a damn rough struggle – won the right to vote, only to discover that it was insufficient to free them as human beings. Much the same is true for the old demand for sexual freedom; it didn't change our lives. Women have redefined what freedom means, and have continued the fight.”³⁶

Le WRM constitue donc un WLM en puissance: plus les femmes obtiennent de droits, plus elles en demandent.

³² C. JAQUITH, “Issues before the Abortion Movement”, JEN, pp. 58-62.

³³ L. CISLER, “Abortion Law Repeal (Sort of): A Warning to Women”, STA, pp. 72-75.

³⁴ E. REED, C. MORIARTY, *Abortion and the Catholic Church*, p. 5.

³⁵ ROB, p. 102.

³⁶ B. McFADDEN, “The Theoretic Challenge of Women's Liberation”, *Notes on Women's Liberation*, p. 34.

Ce qui est nouveau dans le mouvement actuel, et qui n'a jamais existé même dans le féminisme radical du 19^{ème} siècle, c'est une revendication de liberté immédiate et totale qui remet en question toute la société. Mais là encore, cette demande peut être idéaliste, spontanée ou elle peut être réfléchie s'appuyant sur une analyse politique sérieuse. Les femmes du WLM ont des origines plus militantes que celles du WRM. Au siècle dernier, elles se battaient pour l'abolition de l'esclavage, la tempérance. Aujourd'hui, elles proviennent de la nouvelle gauche, du mouvement pour les droits civiques ou du mouvement de la paix. Mais les divisions se font sur l'analyse de l'origine de l'oppression des femmes. Les féministes radicales considèrent le problème de la femme comme central: le degré d'oppression des femmes reflète le degré d'oppression de la société. Tout en critiquant le capitalisme, elles pensent que les institutions et les valeurs définies par les hommes, qui divisent les sexes et répartissent les rôles, sont responsables du statut des femmes. Pour les "politiques", ou féministes socialistes, au contraire, le problème de la femme fait partie d'une lutte plus large pour une société socialiste. Elles s'alignent sur les analyses de Marx et Engels concernant le capitalisme et la famille, source de toute oppression.³⁷

Le féminisme radical part du principe que les femmes forment une classe opprimée, transcendant les barrières économiques et sociales. L'analyse de la société prend alors comme point de départ l'oppression des femmes.³⁸ C'est aux femmes de changer la société.

"As revolutionaries, we feel that no one can lead a really meaningful life if they cooperate with this screwed-up society, so we direct our energies into the Movement, where we are creating a new life-style that will liberate all peoples of both sexes. Movement work involves a whole lot of just plain talking to people on a personal level, trying to point out to them how they get fucked over no matter what they do. All institutions fuck you up. Families fuck you up, school fucks you up, jobs fuck you up. And you even get fucked over by the stuff that is supposed to be there for your recreation [...] A solution to this situation is the creation of a radically different life-style."³⁹

Les femmes portent en elles les germes de la nouvelle société car leur oppression, qui les a forcées à s'occuper des autres, surtout des plus faibles, à résoudre les contradictions, ont développé chez elles des qualités qu'il faudra que les hommes adoptent. C'est ce qu'on appelle à l'intérieur du féminisme radical, la ligne "pro-femme"; les femmes ne sont ni

³⁷ HOL, pp. 108-109.

³⁸ T.G. ATKINSON, "Radical Feminism", *NOTES* 2, p. 32.

³⁹ "Excerpts from the Diaries of all Oppressed Women", MOR, p. 373, p. 375.

malades, ni conditionnées mais représentent l'avenir. *Redstockings* était l'un des tenants de cette théorie. Tout ce que font les femmes est bien.⁴⁰

Cette idée de la supériorité des femmes était courante au 19^{ème} siècle. De Tocqueville la faisait remarquer.

“If I were asked [...] to what the singular prosperity and growing strength of that people ought mainly to be attributed, I should reply: to the superiority of their women.”⁴¹

A. Grimké soutenait que la femme est supérieure à l'homme, car le pouvoir moral est supérieur à la force physique.⁴² L. Mott n'était pas de cet avis mais E.C. Stanton disait la même chose: l'homme est frustré, brutal, agressif, instable alors que la femme est douce, raffinée, pure, altruiste, respectueuse des lois, éduquée, pieuse, sobre, l'ange du foyer; c'est elle qui fait progresser la civilisation.

“We are, as a sex, infinitely superior to men [...] the protector of national virtue; the rightful lawgiver in all our most sacred relations.”⁴³

Proclamer la supériorité des femmes, alors, c'était rejeter l'idée que cette pureté devait être abritée et préservée au foyer et réclamer, qu'au contraire, la femme puisse s'épanouir librement, sans contrainte sociale: puisqu'elle était un être moral, elle pouvait et devait jouer un grand rôle.⁴⁴ Pratiquement, toutes les féministes partageaient ce point de vue. C.P. Gilman en déviait quelque peu; pour elle, cette supériorité morale restait négative tant que la femme n'avait pas d'indépendance économique.⁴⁵

Aujourd'hui, on adopte un raisonnement plus scientifique: la femme vit plus longtemps, résiste mieux à la maladie et aux tensions, s'adapte mieux à l'environnement que les hommes; des deux sexes, elle est la plus forte.⁴⁶ Et on arrive à des théories telles que celles de V. Solanas ou de Betsy Warrior.

“MAN HAS PASSED THE STAGE WHERE HE IS JUST UPSETTING THE BALANCE OF NATURE. HE IS THE IMBALANCE IN NATURE [...] One germ hasn't been identified and destroyed, the germ that causes war and destruction. That germ is man.”⁴⁷

Les hommes ne savent que détruire. Donc, il faut détruire les hommes (il serait immoral de ne pas le faire) ou les parquer dans des zoos si l'on a des scrupules.⁴⁸ Toutes les

⁴⁰ ROB, pp. 9-10; HOL, pp. 139-142, pp. 161-163.

⁴¹ MOR, p. 563.

⁴² A. GRIMKÉ, “Letters to Catherine E. Beecher”, KRA, p. 59.

⁴³ RIE, p. 56.

⁴⁴ R. PAULSON, *Women's Suffrage and Prohibition*, pp. 41-42.

⁴⁵ C.P. GILMAN, “Economic Basis of the Woman Question”, KRA, p. 178.

⁴⁶ MOR, p. 557.

⁴⁷ B. WARRIOR, “Man as an Obsolete Life Form”, STA, pp. 45-46.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 45-47; W. CHASE, “Suppose They're People”, *Women, A Journal of Liberation*, printemps 1970, p. 51.

“pro-femmes” ne vont pas jusque-là, il s’en faut. Mais beaucoup de féministes pensent que les femmes sauveront l’espèce humaine. S.B. Anthony le proclamait à son époque⁴⁹ et aujourd’hui certaines relient écologie et féminisme. Par exemple, S. Firestone écrit:

“In terms of modern technology, a revolutionary ecological movement would have the same aim as the feminist movement: control of the new technology for humane purposes, the establishment of a beneficial ‘human’ equilibrium between man and the new artificial environment he is creating, to replace the destroyed ‘natural’ balance [...] The feminist movement has the essential mission of creating cultural acceptance of the new ecological balance necessary for the survival of the human race in the twentieth century.”⁵⁰

L’instinct de conservation des femmes leur fera jouer un rôle décisif dans la lutte écologique.⁵¹ D’ailleurs, Jane Addams soutenait des vues semblables en ce qui concerne l’hygiène, la santé, la lutte contre les maladies et la nourriture polluée.⁵²

“May we not say that city housekeeping has failed partly because women, the traditional housekeepers, have not been consulted as to its multiform activities.”⁵³

Le féminisme radical, quant à lui, a pour but essentiel de supprimer les rôles sexuels.⁵⁴ Voyons donc de plus près quelle analyse de la société il présente.

Redstockings de San Francisco annonce d’entrée sa position: “Our politics begin with our feelings”. Leurs sentiments sont pour elles la seule source d’information crédible et leur analyse politique ne sera valide que tant qu’elle concordera avec leurs sentiments. Il leur faut donc prendre conscience de ce qui les opprime. La suprématie masculine est l’ennemi désigné. Elle se retrouve aussi bien à l’époque de l’esclavage et de la féodalité que sous le capitalisme ou dans les états socialistes.

“Both bourgeois and Marxist social scientists have failed to produce any meaningful analysis of society because they have excluded over half the world’s population and focused only on the fluctuating patterns of dominance and exploitation between men, rather than on the basic economic system which has remained remarkably stable for centuries.”⁵⁵

⁴⁹ S.B. ANTHONY, “Social Purity”, KRA, p. 167.

⁵⁰ FIR, p. 218, p. 229.

⁵¹ D. TRILLING, “Culture, Biology and Sexual Roles”, *Dialogue* 3 : 4, 1970, p.17.

⁵² KRAD, pp. 69-70, pp. 282-284.

⁵³ KRAD, p. 70.

⁵⁴ HOL, p. 143.

⁵⁵ SAN FRANCISCO REDSTOCKINGS, “Our Politics Begin with our Feelings”, ROS, p. 287.

Il faut que les femmes détruisent le système économique de la suprématie masculine afin que tout le monde parvienne à l'égalité. Pour cela elles doivent, non pas s'unir, car cela est illusoire, mais s'identifier aux plus opprimées.⁵⁶

Barbara Mehrhof, membre de *Redstockings* puis des *Feminists*, s'aligne sur cette position. Si les femmes essaient de se faire une place au soleil, elles se coupent des autres. Il faut donc que les femmes deviennent égales entre elles.

“It is within our power to change the nature of the female class itself and to destroy the premises on which our class was set up in the first place. For if we do not change it, we cannot be expected to attract the great masses of women. We cannot be unified. We will not move out. To confront men we must stand in relation to them as an independent and autonomous grouping of human beings. Organized on the basis of equality, we will offer the alternative for the future society.”⁵⁷

Comment on peut réaliser un tel tour de force n'est pas dit. Ou est-ce implicite? Mais le mouvement ne peut pas ne permettre de laisser de tels problèmes dans l'ombre, non formulés.⁵⁸

Les *Feminists* voient la lutte comme la destruction d'un certain nombre d'“institutions”: le mythe de l'instinct maternel, l'amour, l'hétérosexualité, le viol, la prostitution, la religion, qui sont autant de façon d'opprimer les femmes; mais rien n'est dit non plus sur la façon de le faire ni où cela mène.⁵⁹

Alice Rossi, dans un très long article, après avoir critiqué la position de la femme actuelle, imagine la femme du futur, sur un pied d'égalité avec l'homme; le sexisme a disparu. Comment on parvient à cet état de choses, elle ne le dit pas.⁶⁰

D'autres envisagent une révolution culturelle radicale, qui transformerait les gens de robots en êtres humains. Mais les institutions du capitalisme, tout comme celles du communisme, sont également pourries. Il faut donc changer les relations entre les individus, de telle sorte que chacun** puisse s'épanouir. Cela peut impliquer une prise de pouvoir de l'état, vue non comme une fin, mais comme un moyen.⁶¹ Ceci est un peu plus clair.

Ces analyses ne sont pas réformistes. Elles ne réclament pas quelques petits aménagements au système. Mais elles manquent d'ampleur; elles ignorent tout ce qui n'est pas sexisme. Leur démarche est incomplète car elles passent allègrement d'une critique de la

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 285-290.

⁵⁷ B. MEHRHOF, “On Class Structure within the Women's Movement”, *NOTES* 2, p. 108.

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 103-108.

⁵⁹ THE FEMINISTS, “A Political Organization to Annihilate Sex Roles”, *NOTES* 2, pp. 117-118.

⁶⁰ A. ROSSI, “Sex Equality: The Beginnings of an Ideology”, *THO*, pp. 59-74; *Ibid.*, ROS, pp. 173-186.

⁶¹ VARDA ONE, “Women's Liberation, Where are you Going – Anywhere?” *Everywoman*, 5 février 1971, pp. 16-18.

société actuelle (qu'en général elles font fort bien) à un avenir riant, en ayant l'air d'ignorer les résistances qui leur seront opposées et la façon dont il faudra y faire face. C'est une position assez idéaliste. Le livre de S. Firestone, *The Dialectic of Sex*, est typique de cette façon de voir. Elle qualifie d'ailleurs elle-même sa conclusion de "spéculation utopique".⁶² Tout d'abord, elle présente un certain nombre de revendications fondamentales: liberté des femmes de disposer de leur corps, fabrication et élevage des enfants répartis entre hommes et femmes (grâce aux bébés éprouvettes), auto-détermination complète des individus y compris l'indépendance économique des femmes et des enfants, intégration totale des femmes et des enfants à tous les niveaux de la vie sociale, liberté sexuelle complète. Puis, après avoir critiqué le communisme en U.R.S.S., le système des kibboutz, l'expérience de A. Neill à Summerhill et les communautés aux États-Unis, elle passe sans transition à la société idéale, le socialisme cybernétique, qui succéderait à une période de transition. Ce que serait cette période, pourtant cruciale, là non plus n'est pas explicite; elle serait probablement l'issue d'une révolution socialiste et féministe, car S. Firestone ne rejette pas l'analyse de Marx, elle la trouve simplement incomplète.⁶³

Joan Robins publie (sans citer la source) une analyse qui semble résumer assez bien la tendance féministe radicale:

"What do we want? We want to overthrow the patriarchal system of domination, abolish the male supremacist ethic and destroy the sexual class system. We want to liberate ourselves from ancient patterns of domination and submission, not to assume the identity of men, but to create a new identity of our own and take control over our own lives. In defining ourselves independently of men's conceptions we shall find ourselves [...] We want to create a truly humane society with freedom for both sexes and all races.

The best interest of the women's movement is that of the poorest, most brutally exploited woman. We must repudiate all privileges that separate us from other women. In fighting for women's liberation we will always [...] take the side of women without asking what is 'reformist' and what is 'revolutionary'.

A successful women's revolution would mean liberation politically, economically, socially, psychologically and sexually and would entail a transformation of the entire structure of social relationships.

[...] We agree with the Radical Feminists that neither Capitalism nor any other economic system is the cause of female oppression. Nor do we believe that female oppression will disappear as a result of a purely economic revolution. Women must unite to achieve their final liberation from male supremacy through political struggle."⁶⁴

⁶² FIR, p. 232.

⁶³ FIR, pp. 232-234.

⁶⁴ ROB, pp. 237-238.

Les choses sont plus claires du côté des “politiques”, c’est-à-dire des marxistes. Le principe de base était énoncé dès 1848 par Elisabeth Blackwell qui pourtant n’était pas marxiste:

“If [...] society will not admit of woman’s free development, then society must be remodeled.”⁶⁵

Pour E. Goldman et Elizabeth Gurley Flynn, le féminisme restait une lutte secondaire, subordonnée à la lutte des classes. E. Flynn pensait que, bien qu’on puisse obtenir certaines améliorations sous le capitalisme, la libération des femmes ne peut être obtenue et ne pourra s’obtenir qu’avec une révolution socialiste.⁶⁶ Pour Mother Jones, la femme n’avait pas besoin de lutter pour des droits tels que le suffrage, car, disait-elle, “You don’t need a vote to raise hell.”⁶⁷ La lutte des femmes passe par la lutte des classes. Sur ce point, Emma Goldman n’était pas d’accord: le droit de vote ne sert à rien.

“The right to vote, or equal civil rights, may be good demands, but true emancipation begins neither at the polls nor in courts. It begins in woman’s soul. History tells us that every oppressed class gain true liberation from its masters through its own efforts. It is necessary that woman learn that lesson, that she realize that her freedom will reach as far as her power to achieve her freedom reaches. It is, therefore, far more important for her to begin with her inner regeneration, to cut loose from the weight of prejudices, traditions, and customs.”⁶⁸

Mais, en bref, elle préconisait les groupes de prise de conscience et rejoint en cela les féministes marxistes d’aujourd’hui, plus nuancées: il faut mener de front luttes de femmes et luttes des classes, car la dictature du prolétariat n’amène pas automatiquement la libération des femmes. Lénine est souvent cité à cet effet:

“The experience of all emancipation movements shows that the success of the revolution depends on the extent to which the women participate in it.”⁶⁹

ainsi que Engels:

“In every society the degree of liberation of women is a natural criterion of general liberation.”⁷⁰

Une chose est certaine: elles ne se contenteront pas de “droits” bien qu’elles aussi formulent des revendications immédiates mais qui ne devraient être qu’un pas vers la libération totale, un outil.

⁶⁵ E. BLACKWELL “Woman’s Free Development”, TAN, p. 47.

⁶⁶ E. GURLEY FLYNN, *The Rebel Girl*, p. 57.

⁶⁷ ONEI, p. 54.

⁶⁸ A. SHULMAN, “Emma Goldman, Feminist and Anarchist”, *Women, A Journal of Liberation*, printemps 1970, p. 24.

⁶⁹ C. COHEN, “Women of China”, MOR, p. 394.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 389.

“We don’t want a piece of the capitalist pie; we don’t want to be integrated into a system that offers us little beyond the labor awaiting us in the nuclear family or the system. Rather, we want freedom to realize our identities as women and individuals. This freedom, for us and for blacks, can come only through transforming the white male economic system [...] The immediate aims are means of survival which will give us time and space for immediate ends. Radicals have often been confused on this point. We are so afraid of being co-opted by satisfaction of demands that *can* be met that we refuse to tempt our purity by articulating immediate goals at all. But if we trust our own ideology, we must realize that the capitalist system cannot provide justice for all.”⁷¹

Car si le capitalisme peut fort bien s’accommoder de certaines revendications féministes, il ne peut aller au-delà d’un certain point.⁷²

Roxanne Dunbar admet la notion de caste pour les femmes, nous l’avons vu. Les femmes ont eu un développement historique différent des hommes à cause de leur fonction de reproduction. Le sexisme existe chez tous les hommes, leur profite à tous, à des degrés divers. Elle reprend l’analyse d’Engels sur l’origine de la famille. La famille patriarcale est étroitement liée à la propriété privée et à l’État, et l’idéologie masculine fait du foyer et du pays des valeurs de base. La classe ouvrière, aujourd’hui, a adopté ces valeurs et n’est plus révolutionnaire. Chez les opprimés, les Irlandais, les Italiens, les Polonais, les Portoricains, les Mexicains, l’église catholique maintient la valeur de la famille. Il faut donc une révolution féministe.

“By destroying the present society, and building a society on feminist principles, men will be forced to live in the human community on terms very different from the present. For that to happen, feminism must be asserted, by women, as the basis of revolutionary social change. Women and other oppressed people must lead and structure the revolutionary movement and the society to assure the dominance of feminist principles. Our present female liberation movement in preparing us for that task, as is the black liberation movement preparing black people for their revolutionary leadership role.”⁷³

Le mouvement féministe fait partie d’un mouvement plus large de libération.

“We can demand that men change. We can consider leading a social revolution, not just working in supportive positions, and hope for the justness, benevolence, and change of heart of men.”⁷⁴

C’est déjà un peu plus clair: les femmes toutes seules ne vont pas changer le monde, mais elles ont un rôle important à jouer.⁷⁵

⁷¹ *Ibid.*, “I am Furious (Female)”, GAR, p. 190, p. 193.

⁷² *Women’s Liberation (ex-Rat)* 23, 14 juin-10 juillet 1971, p. 6.

⁷³ R. DUNBAR, “Female Liberation as the Basis for Social Revolution”, MOR, pp. 490-491.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 492.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 477-492.

Il y a un problème. La classe ouvrière est peut-être celle dont le chauvinisme mâle est le plus fort. Les plus opprimés sont aussi les plus hostiles au WLM. Ils se coupent ainsi de leurs alliées naturelles.⁷⁶

Parmi les groupes d'extrême gauche, le SWP et la YSA, trotskistes, se sont très tôt intéressés au WLM. Ils ont souvent été accusés de vouloir récupérer le mouvement, d'ailleurs. *Female Liberation* de Boston compte beaucoup de membres de la YSA. Leur position est claire: une révolution socialiste sera seule capable d'établir des institutions non basées sur l'oppression des femmes.

“The question of how to end the oppression of women is tied to the question of how to end class society. The strategy of the feminist movement must flow from an analysis of how capitalism perpetuates itself, and what forces must be mobilized in struggle to eliminate it.”⁷⁷

Le sexisme fait partie intégrante du capitalisme au même titre que le racisme.⁷⁸

Cependant, il faut que les femmes aient un mouvement indépendant, avant et après la révolution, pour s'assurer que leurs besoins seront satisfaits. Les femmes de la YSA ne croient pas que la révolution apportera automatiquement la libération des femmes, les exemples ne manquant pas, en U.R.S.S., à Cuba et même en Chine pour soutenir cette thèse. Les femmes organisées entre elles, seront mieux à même de participer activement à la révolution.⁷⁹

Dans un premier temps, le SWP-YSA se propose de formuler un certain nombre de revendications afin de mobiliser les masses contre la classe dirigeante. Nous en avons vu un certain nombre. Souvent, leurs demandes sont moins radicales, plus réformistes que celles des féministes radicales. Elles rejettent la notion de classe opprimée pour les femmes, mais sans nier l'oppression de toutes les femmes.

“The truth is that women are at the same time united by sexist oppression and divided by class society. There is an objective basis for a unified struggle of women of different nationalities and classes because all women are oppressed as women by capitalism. Sisterhood is powerful because of this universal female oppression, and this is the basis for the existence of an independent, nonexclusive, mass feminist movement with an anti-capitalist logic.”⁸⁰

Toutes les luttes (féministes, pacifistes, ethniques, ouvrières) ont le même but: la destruction du système capitaliste. Les femmes ont besoin d'alliés mais doivent garder un mouvement indépendant car personne ne luttera pour elles et à leur place.

⁷⁶ “I am Furious (Female)”, GAR, p. 192.

⁷⁷ “Towards a Mass feminist Movement”, JEN, p. 139.

⁷⁸ C. JAQUITH, “Where is the Women’s Political Caucus Going?”, *International Socialist Review*, mai 1972, p. 5.

⁷⁹ C. LUND, “Female Liberation and Socialism, an Interview”, JEN, pp. 14-15.

⁸⁰ “Towards a Mass Feminist Movement”, JEN, pp. 145-146.

Jusque-là, l'analyse semble correcte. Mais le bât commence à blesser quand le SWP-YSA se définit comme leader de tous ces mouvements.

“Revolutionary socialists want to be the best builders of the campus women’s groups. Black and Chicana groups, high school groups, women’s caucuses within unions and on the job, and all the other kinds of women’s organizations that will develop as women begin to struggle. We will want to be involved in and build the varied activities of such organizations – conferences, actions, publications, and educational and consciousness-raising activities.”⁸¹

Car les socialistes révolutionnaires ce sont eux/elles et rien qu’eux/elles. Bien sûr, elles attaquent les deux partis traditionnels et les réformistes. Cela se conçoit. Mais elles attaquent aussi: la nouvelle gauche (SDS) qu’elles traitent d’ultra-gauche et accusent de sectarisme; les “féministes de salon”, telles *Cell 16* (on se souvient des démêlés entre *Cell 16* et *Female Liberation*) qui voient en l’oppression des femmes la base de toute oppression et prônent une révolution culturelle (pourtant par ailleurs, la prise de conscience leur paraît importante, mais il faut bien trouver des arguments); l’établissement de “contre-institutions” telles que les garderies d’enfants, les *self-help clinics*, les communautés qui devraient au contraire exiger ces mêmes services du gouvernement; elles attaquent aussi en vrac tous les autres partis socialistes, le parti communiste, *Progressive Labor* (maoïste), *International Socialists* (trotskistes). Ensuite, elles se plaignent d’être attaquées par tout le monde! On connaît le même problème en France.

Ce qui est gênant aussi dans le SWP-YSA, c’est son manque de critique à son propre égard. Ses écrits se terminent toujours par une note d’auto-satisfaction, un chant de gloire à son organisation. Pas de doute: il possède la “ligne juste”. Par exemple:

“In fact, the SWP has a record of being the most consistent fighter for the maintenance of democratic procedures within the movement [...] The best of the new generation of feminists will be attracted to the socialist Workers Party and the Young Socialists Alliance; within the SWP they can develop into revolutionary socialist politicians in the fullest sense.”⁸²

Ou encore, plus simplement:

“Il n’y a pas d’organisation dans ce pays, pas même l’organisation féministe, dont le programme pour la libération des femmes soit meilleur que celui de la YSA.”⁸³

En 1972, le SWP-YSA faisait de l’avortement son cheval de bataille dans l’immédiat.

“A successful fight to make abortions available to all women would have a tremendously liberating effect and help to raise the whole movement to a higher level. It could serve as an inspiration and an example for struggles over other

⁸¹ *Ibid.*, p. 147.

⁸² *Ibid.*, p. 155, p. 159; B. STONE, *Sisterhood is Powerful*, pp.13-14.

⁸³ “La lutte pour la libération des femmes: stratégie pour un mouvement de masse”, *Partisans* 57, janvier-février 1971, p. 31.

issues and enable the movement to take the next powerful steps forward around further demands.”⁸⁴

Rien n’est moins sûr. Se concentrer sur une lutte peut attirer un grand nombre de femmes qui ne se battront pas forcément sur d’autres points. On l’a trop bien vu pour le suffrage. Et puis, les femmes du SWP-YSA sont tombées dans le piège de l’importance de la campagne présidentielle de 1971-1972 comme le meilleur véhicule de leur analyse. Il est vrai qu’elles présentaient une candidate à la présidence, Linda Jenness.

Le SWP a aussi une conception élitiste du parti.

“Only a revolutionary Marxist party, composed of *the most conscious fighters* from all the oppressed and exploited of our society, and based on a transitional program capable of mobilizing a mass anticapitalist struggle can hope to lead this revolutionary struggle to victory. Only such a party can develop a perspective and program for bringing together the diverse struggles that are emerging so that their potential anticapitalist striking power can be unified.

[...] We try to win *the best of the new generation of feminists* to the Socialist Workers Party, to raise their consciousness to revolutionary socialist consciousness, and to organize and inspire the masses of women to fight to change society.”⁸⁵ (*Italiques ajoutés.*)

Le parti ne recrute que les meilleures et sert de leader. On est aux antipodes du féminisme radical en ce qui concerne la stratégie.⁸⁶

Essayons de faire le point. Après tout, il n’est pas facile d’établir un lien entre sexisme, racisme et impérialisme autrement qu’en paroles. De plus, une théorie ne s’élabore pas en un jour. La première génération de féministes était certainement radicale; il est difficile de l’appeler révolutionnaire car elle s’est arrêtée en chemin. Mais à cette époque, critiquer, remettre en question le mariage, l’église, le patriarcat, l’état (la loi) alors que les femmes ne possédaient pratiquement aucun droit était révolutionnaire, du moins dans le sens où l’entendent souvent les Américains. Tout le monde parle de révolution, de Martin Luther King à Malcolm X, de Betty Friedan au SWP, sans toutefois donner le même sens à ce terme. E.C. Stanton et S.B. Anthony ont appelé leur journal *The Revolution*. Il s’agissait pour elles d’une remise en question totale de la société. E.C. Stanton écrivait:

“It is germane to our platform to discuss every invidious distinction of sex. [...] covering the whole range of human experience.”⁸⁷

⁸⁴ “Towards a Mass Feminist Movement”, JEN, p. 157.

⁸⁵ *Ibid.*, pp. 159-160.

⁸⁶ *Ibid.*, pp. 129-160; B. STONE, *op. cit.*, p. 15.

⁸⁷ SCH, p. 155.

“How can woman’s position be changed from that of a subordinate to an equal without opposition, without the broadest discussion of all the questions involved in her present degradation?”⁸⁸

S. Anthony croyait en la nécessité de discuter tous les problèmes.

“You had better organize one woman on a broad platform than 10,000 on a narrow platform of intolerance and bigotry.”⁸⁹

Les obstacles qu’elles ont rencontrés n’ont rien de commun avec les quelques quolibets lancés aux féministes actuelles. À cette époque, pour être féministe, il fallait être très forte, très sûre de soi. S. Grimké avait tort de penser qu’il suffit d’expliquer pour que les droits des femmes soient reconnus; elle faisait trop confiance à la logique et à la raison.⁹⁰ Le mouvement a peut-être glissé vers le réformisme à cause du manque de femmes de cette trempe. Bien sûr, le mouvement ne prêchait pas la révolution mais il visait à une révolution culturelle et sociale profonde et accomplit beaucoup pour l’émancipation des femmes. Il a permis une évolution beaucoup plus rapide de la condition féminine. Les féministes d’aujourd’hui profitent des droits acquis grâce à la première génération et se trouvent ainsi mieux à même de remettre plus totalement la société en question. De toutes façons, à n’importe quelle époque, la libération des femmes effraie toujours.

“The liberation of women – and the subsequent liberation of men is a frightening idea. To uninitiated women, it says that their values and the very mode of their lives is hypocritical; to men it points out quite definitely that the time has come to move over – and fast. For some women, of course, the experience will be an exciting and liberating one, but for many the initial exposure is frightening.”⁹¹

Ce premier mouvement radical, stoppé par la Guerre de Sécession, s’enlisa ensuite dans le réformisme. Mais, à cette époque, la division radicales/réformistes posait déjà problème et était clairement perçue, surtout quand la CU (puis le WP) naquit, apportant avec elle non seulement une tactique militante, très souvent novatrice aux États-Unis (comme les piquets de grève autour de la Maison Blanche), mais aussi des ambitions plus larges que le droit de vote. Cela fit contraste avec le conservatisme de la NAWSA. Une suffragiste anglaise définissait ainsi la différence:

“One may divide the women in the woman’s movement into two groups: the Feminists and the reformers who are not in the least Feminists; who do not care tuppence about equality for itself [...] Now, almost every women’s organization recognizes that reformers are far more common than Feminists, that the passion to decide to look after your fellow-men, and especially women, to do good to them

⁸⁸ E.C. STANTON, “The Woman’s Bible”, KRA, pp. 115-116.

⁸⁹ KRAD, p. 84.

⁹⁰ S. GRIMKÉ, “Letters on the Equality of the Sexes and the Condition of Woman”, SCH, p. 39.

⁹¹ S. WOOD, “Questions I Should Have Answered Better”, TAN, p. 143.

in your way is far more common than the desire to put into everyone's hand the power to look after themselves.”⁹²

Aujourd'hui, la situation est un peu plus confuse. L'analyse marxiste ne peut plus être ignorée des féministes et, bon gré mal gré, il leur faut se déterminer par rapport à elle.

Les féministes radicales reprochent à l'analyse marxiste d'être incomplète, de ne pas tenir compte suffisamment des femmes, de compter sur la révolution pour régler le problème de la femme. S. Sontag écrit:

“La pensée marxiste ne parvient pas à concevoir les profonds troubles du sentiment anti-féministe, de ce que j'appellerai le ‘sexisme’, pas plus d'ailleurs que son analyse de l'impérialisme ne saisit toute la dimension du racisme.”⁹³

Ce à quoi certaines répondent qu'à l'époque de Marx, le WLM n'existait pas, donc on ne saurait lui faire grief de l'ignorer.⁹⁴ Ce qui n'est pas tout à fait juste: le WLM existait depuis 1848 aux États-Unis, mais sa renommée ne devait guère avoir dépassé les frontières. Les “radicales” se méfient moins du marxisme d'ailleurs, que souvent elles considèrent comme un **outil** d'analyse intéressant, que des partis politiques qui s'en réclament:

“We have come to see women's liberation as an independent revolutionary movement, potentially representing half the population. We intend to make our own analysis of the system and put our interests first, whether or not it is convenient for the (male-dominated) Left. Although we may cooperate with radical men on matters of common concern, we are not simply part of the left. We do not assume that radical men are our allies or that we want the same kind of revolution they want.”⁹⁵

Une analyse anticapitaliste et anti-impérialiste est insuffisante pour rendre compte de l'oppression des femmes. Celle-ci a précédé le capitalisme de quelques deux mille ans au moins et se perpétue dans les pays socialistes. Les féministes radicales ont bien souvent plus de choses en commun avec les réformistes qu'avec les hommes de la gauche.

“We will never organize the mass of women by subordinating their concrete interests to a ‘higher’ ideology. To believe that concentrating on women's issues is not really revolutionary is self-depreciation. Our demand for freedom involves not only the overthrow of capitalism but the destruction of the patriarchal family system.”⁹⁶

Par exemple, dit Carol Hanisch, pourquoi se battre pour le contrôle ouvrier si les femmes continuent à faire le ménage? Le patriarcat renforce le capitalisme mais peut survivre sans lui.⁹⁷

⁹² ONEI, p. 288.

⁹³ T.M., p. 911.

⁹⁴ E. SERRANO, “Barefoot and Pregnant”, *Notes on Women's Liberation*, p. 25.

⁹⁵ E. WILLIS, “Women and the Left”, *NOTES* 2, p. 55.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁹⁷ C. HANISCH “Hard Knocks: Working for Women's Liberation in a Mixed (Male-Female) Movement

Irène Peslikis pense qu'il ne suffit pas d'une analyse politique pour provoquer une révolution. Elle dénonce de fausses idées.

“Thinking you can educate the people. This implies that you are educated and you will get a revolution going by teaching other people what you know. Education does not bring on revolutions; but consciousness of our own oppression and struggle might. Unfortunately formal education and political consciousness do not usually coincide. Even formal education in Marxism-Leninism tends to make people think that they know more than they really know. When we think of what it is that politicizes people it is not so much books or ideas but experience.”⁹⁸

Même la YSA est d'accord sur ce point.

“Spécifier que les femmes doivent être ‘anti-impérialistes’ pour rejoindre le mouvement ne sert qu’à le limiter et à l’affaiblir en excluant des masses de femmes qui ne comprennent pas encore l’impérialisme, mais sont prêtes à se battre contre l’oppression qu’elles ressentent en tant que femmes.”⁹⁹

Mais, à partir de sa propre oppression, on peut en arriver à explorer la signification de l’impérialisme.¹⁰⁰

À l’opposé, on trouve des femmes pour qui la lutte des classes passe avant la lutte des femmes.

Jessie Ashley, une des rares femmes socialistes et en même temps membre de la NAWSA (elle en fut même trésorière) accusait le mouvement suffragiste de ne pas se préoccuper des problèmes des femmes de la classe ouvrière. Celles-ci en effet se désintéressaient du mouvement suffragiste et du WRM en général. Des slogans tels que “Taxation without representation is tyranny” ne pouvaient les toucher puisqu’elles ne payaient pas d’impôts; le droit de vote ne leur semblait pas le moyen le plus adapté pour protéger leurs enfants: elles auraient préféré des salaires décents. Les suffragistes montraient ainsi leur incompréhension des problèmes de la classe ouvrière et leur appartenance de classe.¹⁰¹

Aujourd’hui, on entend les mêmes critiques:

“How much good will it do an assembly line worker or file clerk stuck in her job to be able to taste her own menstrual blood without flinching? [...] How much good will it do a welfare mother to be told that in order to improve their condition women must not marry?”¹⁰²

La tendance “lutte des classes” pense que seules les femmes qui travaillent peuvent mener à bien la libération des femmes.

Group”, *NOTES* 2, p. 62.

⁹⁸ I. PESLIKIS, “Resistances to Consciousness”, TAN, p. 235.

⁹⁹ “La lutte pour la libération des femmes”, *Partisans* 57, janvier-février 1971, p. 27.

¹⁰⁰ *T.M.*, p. 922.

¹⁰¹ J. ASHLEY, “Relation of Suffragism to Working Class Women”, KRA, pp. 278-282.

¹⁰² A. DIAMOND, “Elizabeth Janeway and Germaine Greer”, EDW, p. 276.

“The primary role of women throughout bourgeois class society has been that of mother, including the important role of socialization of children. This definition of women in relation to reproduction rather than production has been basic to her subordination and has assured its continuance. Women who are isolated and atomized in their homes are powerless and unable to develop a consciousness of themselves as a group, and thereby to move in an organized, coherent manner towards self-liberation. Only working women, because of the amassing of significant numbers of women at the work-place and the real power thus gained, have been able to achieve this consciousness. Historically, most reforms won in terms of legal and political rights for women have been won because of the struggles of working women. For this reason we look to women workers as the one group both able to lead *and maintain* the struggles for the liberation of the female sex.”¹⁰³

Cette analyse est complètement fautive. Les femmes qui conquièrent les droits essentiels de la femme au 19^{ème} siècle ne travaillaient pas, sinon dans l’enseignement, et aujourd’hui on compte peu d’ouvrières dans le mouvement. La majorité des femmes du mouvement sont soit des femmes au foyer, soit des femmes qui travaillent dans des emplois plutôt privilégiés. Ceci serait donc un appel à la bourgeoisie, mais là n’est certainement pas l’intention de l’auteur**. Il ne suffit pas de prononcer le mot *historically* pour faire une analyse vraie.

Bread and Roses s’alignent aussi sur l’idée que les femmes de la classe ouvrière doivent former une avant-garde du mouvement, le mener.

“Unlike most radical women, working class women have no freedom of alternatives, no chance of achieving some slight degree of individual liberation. It is these women, through their struggle, who will develop a revolutionary women’s liberation movement.

A women’s liberation movement will be necessary if unity of the working class is ever to be achieved. Until working men see their female co-workers and their own wives as equal in their movement, and until those women see that it is in their own interests and that of their families to ‘dare to win’, the position of women will continue to undermine every working class struggle.”¹⁰⁴

Les femmes des Panthères Noires voient la lutte contre le sexisme comme seconde par rapport à la lutte des classes.

“The contradiction between men and women is a contradiction that has to be worked out within the revolutionary forces. It is not at all comparable to the class contradictions. It’s the class struggle that takes priority. To the extent that women’s organizations don’t address themselves to the class struggle or to national liberation struggles they are not really furthering the women’s liberation movement, because in order for women to be truly emancipated in this country there’s going to have to be a socialist revolution. And there’s going to have to be an ideological struggle for decades and probably for centuries before male chauvinism is overcome. If women don’t understand this, they’re not going to truly be able to overcome their special oppression.

¹⁰³ I. WINKLER, “Woman Workers, The Forgotten Third of the Working-class”, p. 1.

¹⁰⁴ K. McAFEE, M. WOOD, “Bread and Roses”, SAL, p. 165.

[...] Women can only become emancipated, not through their own efforts as a particular group, but through their participation on an equal plane in the existing organizations which are comprised of men and women who are struggling for the same cause. It's not a separate struggle and women's liberation does not take priority, but in fact is part and parcel of the overall struggle.

[...] You can't solve the problem apart from the problem. You can't be liberated from male chauvinism if you don't even deal with it – if you run away from it. And I think forming any separate organization with that in mind is negating or contradicting what you're setting out to do. I think any type of inside organization that deals with women's liberation should take into consideration that women's liberation is important, but what is primary is the People's Liberation. If they want a women's club, those have existed for centuries – they should form that, instead of calling themselves revolutionaries.”¹⁰⁵

C'est une analyse quelque peu injuste envers le WLM. On peut refuser de se battre contre le sexisme dans une organisation politique mais se battre constamment dans la société. Il n'y a pas de lieu privilégié de lutte. Réformer les “révolutionnaires” devrait être une tâche superflue; ils pourraient le faire seuls si leur analyse était cohérente.

On trouve, bien sûr, des positions intermédiaires entre le féminisme radical et le féminisme socialiste. Marlene Dixon écrivait en 1969:

“Male supremacy, marriage, and the structure of wage labor – each of these aspects of women's oppression has been crucial to the resurgence of the women's struggle. It must be abundantly clear that radical social change must occur before there can be significant improvement in the social position of women. Some form of socialism is a minimum requirement, considering the changes that must come in the institutions of marriage and the family alone. The intrinsic radicalism of the struggle for women's liberation necessarily links women with all other oppressed groups.”¹⁰⁶

La lutte des femmes fait partie de la lutte des classes et de tous les mouvements de libération.

Le *Fourth World Manifesto* fait remarquer que chercher qui est le plus opprimé dans la société et vouloir s'organiser à partir de là est un jeu futile et qui ne mène à rien.

“Let us suppose for a moment, that we are in a male Left meeting and they are trying to decide who is ‘most oppressed’, therefore who most deserves their solicitous attentions and rhetoric. First of all they decide that blacks are most oppressed. But then someone says that black females are more oppressed than black males. Someone else counters that black females in Third World countries are even more oppressed than are black females in the U.S. Then another person realizes that a black female in the Third World who is in the working class is more oppressed. But someone else says that a black female in the Third World country who is in the working class and under eighteen years of age is even *more* oppressed. But the *most* oppressed, and therefore logically and morally the only people they should try to ‘organize’ and work with, are black females in Third

¹⁰⁵ *Black Panther Sisters Talk about Women's Liberation.*

¹⁰⁶ M. DIXON, “Why Women's Liberation”, GAR p. 177.

World countries, in the working class, under eighteen years of age, pregnant, and culturally defined as ugly [...] The fact that has to be faced by the male Left at some point is that *everyone* in the society – including the white male – is both oppressor and oppressed. Psychologically this could be a revolutionary concept for the Left. If we can only identify with our oppression and not see how we also oppress others we are fooling ourselves. If we feel only guilty about being oppressors we are also fooling ourselves.”¹⁰⁷

Depuis quelque temps, le féminisme radical est quelque peu remis en question par certaines qui considèrent qu’il a abouti à une impasse.

Varda One, faisant le point sur le mouvement, écrit:

“We have had little impact upon the mass of women. To them we are still only a bizarre threat, a crowd of complainers with nothing positive to offer. We are still scorned by most black and brown women because they believe we ignore areas of concern to them – poverty, racism, and repression – and concentrate solely on sexual role-playing which is not central to their lives. We are still not understood by many women in social movements because we have failed to show the direct link between sexism, fascism, and imperialism. We have totally turned off older women because we seem only to point a finger of reproach at them for wasting their lives ‘sucking up to their oppressor’. And we have completely left out men, indicting all under a blanket label of male chauvinism.

Such negativism might be understandable after millenia of nothingness but it is counterproductive now. It is time to take the huge harvest of resentment and despair and turn it into positive energy. If we don’t do that the movement will continue to do what it has been doing – die. We are becoming indexed, cataloged, microfilmed, and anthologized. In other words, academic rather than vital. In order to start growing again we must move to a new stage of maturity.”¹⁰⁸

Varda One conteste quelques idées chères aux féministes radicales. Nous avons vu les critiques qu’elle leur adresse. Elle propose quelques solutions pour sortir de l’impasse. D’abord, ouvrir le mouvement aux hommes qui seraient en accord avec ses idées. Ensuite, cesser de considérer l’abolition du mariage comme une panacée: la plupart des gens sont mariés, et les célibataires ont aussi des problèmes de relations entre sexes. Troisièmement, il faut agir, tous les jours, à tous les niveaux, pour combattre le sexisme, cesser de se plaindre et agir. Enfin, il faut cesser de s’accuser les unes les autres d’élitisme ou d’individualisme et laisser chaque individu** se développer. De là, elle passe à une vision idéale du futur, sans transition (les habitudes sont dures à déraciner). Mais envisager la participation des hommes au mouvement, c’est une démarche nouvelle.¹⁰⁹

¹⁰⁷ B. BURRIS, “The Fourth World Manifesto”, *NOTES* 3, pp. 107-108

¹⁰⁸ VARDA ONE, “Women’s Liberation/Human Liberation”, *Everywoman*, 30 juillet 1971, p. 13.

¹⁰⁹ *Ibid.*

Ellen Willis va un peu plus loin. Elle prit conscience du problème quand, dans une réunion de femmes de la classe moyenne où l'on discutait du travail et de ce que serait une meilleure répartition, une femme dit: "Frankly, if Women's Liberation means sacrificing what I have, I'm not interested".¹¹⁰ Le fait que le WLM transcende les barrières de classe et de race fait sa force mais aussi sa faiblesse. Le mouvement féministe ne va pas amener une révolution économique. Seuls les plus exploités, hommes et femmes, en ont le désir et sont en nombre suffisant pour le réaliser. Ellen Willis ne nie pas le besoin d'un mouvement de femmes indépendant mais pense qu'il est temps de se poser des questions sur les relations entre les femmes et le système économique. Le mouvement a peu de contact avec les femmes les plus exploitées (on n'a pas voulu les écouter) et a laissé de côté les questions de classe et de race, enthousiasmé par l'idée neuve de la possibilité de créer un mouvement de masse en unissant toutes les femmes. De plus, la notion de classe est assez floue aux États-Unis, même si les classes existent. Il est vrai qu'une femme peut être aisée un jour (de par son mari) et pauvre le lendemain. Mais les filles de la classe la plus aisée auront toujours plus de chances de s'en sortir que les autres, à cause de leur éducation, de leurs relations. Les mariages se font encore à l'intérieur d'une même classe et une femme des classes moyennes peut exiger davantage de son mariage qu'une femme pauvre.

"A woman who lives in material comfort – whatever its source – is simply better off than anyone, male or female who does not [...] A working-class housewife may be the dependent and servant of her blue-collar husband, but in their, struggle to pay the rent and feed, clothe and educate their children, they have more in common than either of them has with the boss's wife or the 'liberated women' they see on television."

Pour les femmes de la classe ouvrière, un changement économique est prioritaire. E. Willis pose donc une question:

"If Women's Liberation requires an economic revolution and an economic revolution requires the participation of working class men, does this mean that Women's Liberation can only be accomplished through an alliance with men?"¹¹¹

Elle conçoit donc un mouvement de femmes indépendant mais qui s'allierait au mouvement ouvrier, les deux se renforçant mutuellement. Les femmes s'allieraient à **lui à condition** qu'il soit d'accord pour promouvoir la libération de la femme. Mais E. Willis reste pessimiste: une révolution de la classe ouvrière n'est pas pour demain.¹¹²

L'évolution constante de la pensée féministe est une caractéristique du mouvement. Par exemple, entre 1969 et 1972, M. Dixon a beaucoup évolué dans sa théorie sur le féminisme

¹¹⁰ E. WILLIS, "Economic Reality and the Limits of Feminism", *Ms.*, 1973, p. 90.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 111.

¹¹² *Ibid.*

puisqu'elle a éprouvé le besoin d'écrire une suite à son article, "Why Women's Liberation" où elle aboutit à la conclusion que la lutte des classes est prioritaire. Ellen Willis aussi, nous l'avons vu, cherche à dépasser le féminisme radical des premières années. D'ailleurs, dans un même article, on peut quelquefois suivre l'évolution de la pensée de l'auteur**. Par exemple, dans le "Fourth World Manifesto", Barbara Burris exalte d'abord la femme.

"We are proud of the female culture of emotion, intuition, love, personal relationships, etc., as the most essential human characteristics. It is our male colonizers – it is the male culture – who have defined essential humanity out of their identity and who are culturally deprived."¹¹³

Elle définit là la ligne pro-femme. Quelques lignes plus loin, elle revient sur cette position dans un post-scriptum.

"We need also to sift out what is good in what has been defined as male and therefore denied expression in us. We need no more glorification of the oppressed and their 'supersoul' and 'superior' culture, for that will blind us to our weaknesses and only lead us back into the same mire from which we have been trying to free ourselves. Neither the male culture nor the female culture is a model for a human society."¹¹⁴

Cette évolution constante de l'analyse, cette remise en question permanente de toutes les idées est certainement un signe encourageant de vitalité pour le mouvement. Il ne stagne pas, il cherche toujours.

Le débat luttes de femmes/luttes de classes n'est pas fermé. Il évolue constamment. On pourrait citer un poème de C.P. Gilman pour illustrer ce conflit de façon humoristique:

THE SOCIALIST AND THE SUFFRAGIST

Said the Socialist to the Suffragist:
'My cause is greater than yours!
You only work for a Special Class,
We for the gain of the General Mass,
Which every good ensures!'
Said the Suffragist to the Socialist:
'You underrate my Cause!
While women remain a Subject Class,
You never can move the General Mass,
With your Economic laws!'
Said the Socialist to the Suffragist:
'You misinterpret facts!
There is no room for doubt or schism

¹¹³ B. BURRIS, *op. cit.*, NOTES 3, p. 118.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 119.

In Economic Determinism
It governs all our acts!’
Said the Suffragist to the Socialist:
‘You men will always find
That this old world will never move
More swiftly in its ancient groove
While women stay behind!’
‘A lifted world lifts women up,’
The Socialist explained.
‘You cannot lift the world at all
While half of it is kept so small,’
The suffragist maintained.
The world awoke and tartly spoke:
‘Your work is all the same;
Work together or work apart,
Work, each of you, with all your heart
Just get into the game.’”¹¹⁵

¹¹⁵ P. MIGDAL GLAZER, *op. cit.*, EDW, p. 39.

Conclusion

“So long as women are slaves, men will be knaves.”

E.C. Stanton¹

“We who like the children of Israel have been wandering in the wilderness of prejudice and ridicule for forty years feel a peculiar tenderness for the young women on whose shoulders we are about to leave our burdens [...] The younger women are starting with great advantages over us. They have the results of our experience; they have superior opportunities for education; they will find a more enlightened public sentiment for discussion; they will have more courage to take the rights which belong to them [...] Thus far women have been the mere echoes of men. Our laws and constitutions, our creeds and codes, and the customs of social life are of masculine origin. The true woman is yet a dream of the future.”

E.C. Stanton²

¹ KRAD, p. 114.

² SCH, page de garde.

La position des femmes aux États-Unis, l'évolution de leur rôle, l'évolution du féminisme ne suivent pas une course linéaire mais au contraire une course en dents de scie, avec des hauts et des bas.

Du début de la colonisation à la révolution industrielle, la femme américaine jouit d'un certain statut: la main-d'œuvre manque, les femmes sont rares. Beaucoup de femmes, par conséquent, se trouvent employées dans des "métiers d'hommes" et la plupart jouent un rôle capital dans l'économie et la famille. Énormément de restrictions légales pèsent sur elles, mais elles sont plus libres en pratique qu'en théorie, surtout dans l'Ouest. Avec la révolution industrielle, les femmes sortent du foyer et commencent à former un prolétariat féminin. Par contre, les femmes de la bourgeoisie se retrouvent confinées chez elles, sans responsabilités, sans statut, sans d'autre rôle à jouer que produire des enfants et superviser la bonne marche de la maison. D'abord, l'idéologie de la classe dominante accentue encore les différences entre hommes et femmes. Mais ces mêmes femmes se rebellent. Et le mouvement féministe naît. D'abord, il est une remise en cause quasi globale du rôle de la femme. Les femmes luttent pour l'éducation, le droit au travail, etc., sortent de chez elles. Puis le mouvement se sclérose en se concentrant sur le droit de vote. Parallèlement, fleurit et prospère un féminisme social qui se concentre sur certaines réformes sans remettre en cause radicalement la position de la femme dans la famille et dans la société. Après la deuxième guerre mondiale, les femmes rentrent à nouveau au foyer. Elles ne se réveillent que dans les années 60 et de nouveau remettent en question le rôle de la femme dans la société. Conscientes des dangers de réformisme, de récupération, elles essaient d'avoir une vue plus globale de la situation. Elles reviennent donc au point de départ, à une analyse générale du rôle de la femme. Nous en sommes là.

Le mouvement féministe, ni historiquement, ni ponctuellement, n'a jamais été uni. Il a toujours existé des divergences d'un individu** à l'autre, d'un groupe à un autre. Mais malgré les différences de point de vue, une constante émerge qui peut définir le mouvement: la répartition des rôles entre les sexes, dont la femme est victime, est insupportable. Il faut donc la détruire et instaurer une société plus égalitaire. Les problèmes se posent à partir de là, car si on s'est posé les questions, on n'a pas encore trouvé la réponse. La situation est intolérable, mais comment la changer?

Le féminisme à l'heure actuelle, n'est plus l'affaire d'une minorité. S'il n'a pas bouleversé la société, il la fait constamment évoluer car la société ne peut pas l'ignorer.

Women's lib est devenu un terme familier pour 80 % d'Américains**. Tout le monde en parle, que ce soit dans des congrès, les journaux, à la radio ou à la télévision. Bien sûr, on en parle souvent pour s'en moquer ou le dénigrer mais cela montre son importance, autrement on l'ignorerait. En fait, c'est un sujet qui soulève les passions. Et puis, les mouvements de libération des femmes deviennent petit à petit un phénomène mondial, même si l'accent d'un pays à l'autre est mis sur un problème spécifique; cela peut aller de l'avortement et du divorce à la polygamie et à une remise en cause globale des relations entre les sexes. L'ONU fera de l'année 1975 l'année internationale de la femme.

Et les hommes? On a tendance un peu à les oublier quand on parle de féminisme. Il faut reconnaître que la plupart ont une réaction défensive. Mais certains ont essayé de former des groupes de libération des hommes, car eux aussi se considèrent victimes du sexisme, emprisonnés dans leur rôle de "mâles". Par exemple, en 1971, un groupe d'hommes à San Francisco protesta contre le sexisme de *Playboy* et son exploitation des femmes en investissant le *Playboy Club*, se moquant des hommes qui y entraient et présentant un sketch dénonçant le magazine.³ Beaucoup de féministes se montrent très méfiantes à l'égard de ces hommes. Après tout, disent-elles, si les hommes ne veulent pas être sexistes, ça leur est facile. Mais la libération des femmes, dans un premier temps, va leur enlever quelques privilèges (même si à long terme ils y gagnent); alors, leurs intentions sont-elles sincères ou veulent-ils se libérer pour mieux exploiter les femmes?⁴ D'autres pensent que peut-être ces hommes sont sincères et qu'il faut attendre de voir si vraiment ils vont aider le WLM à combattre la suprématie masculine. Il peut être bon qu'ils se retrouvent entre eux, remettent eux aussi leur rôle en question.⁵ Claire Moriarty écrit: "Just as the 'Negro problem' is, in reality a white problem, chauvinism should be the concern of men".⁶ Mais ces groupes sont fort peu nombreux.

De toutes façons, les mentalités évoluent, bon gré mal gré. La plus grande contribution du féminisme américain est certainement d'avoir fait accepter l'idée des **droits** de la femme. Une société qui croit au progrès ne peut que l'accepter... simplement, cela se fera petit à petit. Ceci rentre bien dans la tradition du libéralisme, de l'individualisme et de la démocratie.

Mais le libéralisme s'arrête là. Si les femmes s'avisent de vouloir aller plus loin, de détruire la société, l'opposition et la répression pourraient se faire plus violentes. Or, jusque-

³ *Everywoman*, 18 juin 1971, p. 4.

⁴ R. MORGAN, "Goodbye to all that", ROS, p. 245.

⁵ B. JONES, J. BROWN, *Towards a Female Liberation Movement*, p. 30.

⁶ R. DUNAYEVSKAYA, "The Women's Liberation Movement as Reason and as Revolutionary Force", *Notes on Women's Liberation*, p. 82.

là, le WLM n'a guère exprimé sa volonté de changement radical autrement qu'en paroles. Les manifestations diverses choquent mais ne menacent pas l'ordre établi. Des femmes ont fait de la prison. Aucune n'est morte au combat. Les femmes ne sont pas passées à la lutte armée, donc on ne les considère pas comme aussi dangereuses que le *Black Panther Party*, SDS ou *Weatherman*.

Il est peu vraisemblable que les femmes prennent le pouvoir seules. Or, si elles se veulent partie prenante d'un mouvement révolutionnaire, il leur faut se déterminer sur leurs alliances. Avec qui s'unir? Sur quelles bases? Tous les groupes révolutionnaires sont dominés par des hommes et ceux-ci ne s'alignent pas toujours, loin de là sur des positions féministes. Là est le dilemme. Là est le problème que doit résoudre le WLM s'il ne veut pas s'enliser dans le réformisme ou la révolution en chambre. Les féministes savent que la société leur accordera quelques satisfactions mais pas le bouleversement qu'elles souhaitent. Le mouvement se trouve donc à un tournant. Les femmes savent ce qu'elles veulent mais n'en ont pas encore trouvé les moyens. D'ailleurs, on peut remarquer à l'heure actuelle un temps d'arrêt. Le mouvement cherche son deuxième souffle. Le trouvera-t-il?

Une tâche immense reste à accomplir: mettre en pratique le slogan, si simple et si évident à première vue: il n'y aura pas de libération des femmes sans révolution; il n'y aura pas de révolution sans libération des femmes.

Bibliographie

Les ouvrages marqués d'un astérisque renvoient à des articles comprenant entre deux et trente pages.

OUVRAGES D'INTERET GENERAL

- BEARD, Mary (dir.). *America through Women's Eyes*. New York: Macmillan & Co, 1934.
- . *On Understanding Women*. Londres: Longman, Green, 1931.
- BEAUVOIR, Simone de. *Le Deuxième sexe*. Paris: Gallimard, 1949.
- BENNETT, Margaret. *Alice in Womanland, or, The Feminine Mistake*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1967.
- BROWN, Helen Gurley. *Sex and the Single Girl*. Londres: Four Square Books, 1962.
- CASSARE, Beverly B. (dir.). *American Women: The Changing Image*. Boston: Beacon, Press, 1962.
- CITIZENS ADVISORY COUNCIL ON THE STATUS OF WOMAN. *American Women*. Washington, D.C.: Department of Labor, 1968.
- DUNN, Nell. *Talking to Women*. New York: Ballantine Books, 1968.
- FARBER, Seymour & Roger H.L. WILSON (dir.). *The Potential of Woman*. New York: McGraw-Hill, 1963.
- FRIEDAN, Betty. *The Feminine Mystique*. New York: Dell Publishing Co., 1963.
- GILMAN, Charlotte Perkins. *The Manmade World: Our Androcentric Culture*. New York, 1911.
- HERSCHBERGER, Ruth. *Adam's Rib*. New-York: Harper & Row, 1948.
- HUNT, Morton. *Her Infinite Variety: The American Woman as Lover, Rival and Mate*. New York: Harper & Row, 1962.
- KOMISAR, Lucy. *The New Feminism*. New York: Warner Paperback Library, 1971.
- LIFTON, Robert (dir.). *The Woman in America*. Boston, 1965.
- MENCKEN, H.L. *In Defense of Women*. New York: Knopf, 1922.
- MERRIAM, Eve. *American Women in the 1960's: The Unfinished Revolution*. Cleveland: World Publishing Co., 1964.
- MILL, John Stuart. *On the Subjection of Women*. Londres: Dent, 1869.
- MILLETT, Kate. *Sexual Politics*. Londres: Rupert Hart-Davis, 1969.
- RAM, Edith de. *The Love Fraud*. New York: Clarkson M. Potter, 1965.
- RUSSEL, Dora. *Hypathia, or, Woman and Knowledge*. New York: Dutton, 1925.
- WOLLESTONECRAFT, Mary. *A Vindication of the Rights of Women*. Londres: Dent, 1792.
- WOOLF, Virginia. *A Room of One's Own*. Harmondsworth, GB: Penguin Books, 1929.

ANTHOLOGIES

- ADAMS, Elsie & Mary-Louise BRISCOE (dir.). *Up Against the Wall, Mother...* Beverly Hills, CA: Glencoe Press, 1971.
- ALTBACH, E. Hoshino (dir.). *From Feminism to Liberation*. Cambridge, Mass.: Schenkman Publishing Co., 1971.
- (dir.). *Women in America*, Lexington, Mass.: D.C. Heath & Co., 1974.
- BABCOX, Deborah & Madeline BELKIN (dir.). *Liberation Now!* New York: Dell, 1971.
- BLAU DUPLESSIS, R. (dir.). *American Women*. Paris: Masson & Cie., 1972.
- BRUNETTE, P. & C. MAREUIL (dir.). *Documents de Civilisation*, vol. b (États-Unis). Gap: Ophrys, 1972.
- CADE, Toni (dir.). *The Black Woman*. New York: Signet Books, 1970.
- **Come out! Selections from the Radical Gay Liberation Newspaper*. New York: Times Change Press, 1971.
- COOKE, Joanne, Charlotte BUNCH-WEEKS, Robin MORGAN (dir.). *The New Women*. New York: Fawcett, 1971.
- *DENSMORE, Dana. *Sex Roles and Female Oppression*. Boston: New England Free Press.
- EPSTEIN, Cynthia Fuchs & William J. GOODE (dir.). *The Other Half: Roads to Women's Equality*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1971.
- EDWARDS, Lee R., Mary HEATH, Lisa BASKIN (dir.). *Woman: An Issue*. Boston: Little, Brown, 1972.
- **The Female State, A Journal of Female Liberation* 4. Cambridge, Mass., avril 1970.
- FIRESTONE, Shulamith & Anne KOEDT (dir.). *Notes from the Second Year*. New York: Notes from the Second Year, 1970.
- . *Notes from the Third Year*. New York: Notes from the Second Year, 1971.
- The First Revolution, A Journal of Female Liberation* 5. Cambridge, Mass., juillet 1971.
- GARSKOFF, Michele Hoffnung (dir.). *Roles Women Play: Readings towards Women's Liberation*. Belmont, CA: Brooke/Cole, 1971.
- GORNICK, Vivian & Barbara K. MORAN (dir.). *Women in Sexist Society, Studies in Power and Powerlessness*. New York: New American Library, 1971.
- HUBER, Joan (dir.). *Changing Women in a Changing Society*. Chicago: University of Chicago Press, 1973.
- JENNESS, Linda (dir.). *Feminism and Socialism*. New York: Pathfinder Press, 1972.
- KLAGSBRUN, Francine (dir.). *The First Ms. Reader*. New York: Warner Books, 1973.
- KRADITOR, Aileen S. (dir.). *Up from the Pedestal, Selected Writings in the History of American Feminism*. Chicago: Quadrangle Books, 1968.
- Libération des Femmes, Année Zéro*. Paris: Maspéro, *Partisans* 54-55, juillet-octobre 1970.
- Libération des Femmes* 2. Paris: Maspéro, *Partisans* 57, janvier-février 1971.
- MORGAN, Robin (dir.). *Sisterhood is Powerful, an Anthology of Writings from the Women's Liberation Movement*. New York: Random House, 1970.

No more Fun and Games, a Journal of Female Liberation 3. Cambridge, Mass., novembre 1969.

Notes on Women's Liberation. Detroit: News and Letters, 1970.

RED PAPERS. *Women Fight for Liberation* 3. San Francisco: Bay Area Revolutionary Union.

ROSZAK, Betty & Theodore (dir.). *Masculine/Feminine, Readings in the Sexual Mythology and the Liberation of Women*. New York: Harper & Row, 1969.

SALPER, Roberta (dir.). *Female Liberation, History and Current Politics*. New York: Alfred A. Knopf, 1972.

SCHNEIR, Miriam (dir.). *Feminism: The Essential Historical Writings*. New York: Random House, 1972.

SCOTT, Anne F. (dir.). *The American Woman: Who was she?* Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1971.

STAMBLER, Sookie (dir.). *Women's Liberation: Blueprint for the Future*. New York: Ace Books, 1970.

STANSILL, P. & D.Z. MAIROWITZ (dir.). *Bamn, Outlaw Manifesto and Ephemera, 1965-1970*. Harmondsworth, GB: Penguin Books, 1971.

TANNER, Leslie B. (dir.). *Voices from Women's Liberation*. New York: New American Library, 1970.

THOMPSON, Mary Lou (dir.). *Voices of the New Feminism*. Boston: Beacon Press, 1970.

ÉTUDES HISTORIQUES

ABBOTT, Edith. *Women in Industry: A Study in American Economic History*. New York: D. Appleton & Co., 1928.

ADAMS, Mildred. *The Right to Be People*. Philadelphie: Lippincott, 1967.

ANTHONY, S.B., E.C. STANTON, I.H. HARPER. *History of Woman Suffrage*. New York, 1881-1922.

ARIÈS, Philippe. *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris: Plon, 1960.

*ATKINS, Martha. *The Hidden History of the Female: The Early Feminist Movement in the United States*. Boston: New England Free Press.

BEARD, Mary R. *Woman as Force in History*. New York: Collier Books, 1946.

BENSON, Mary. *Woman in 18th Century America*. New York, 1935.

BLACKBURN, Helen. *Women's Suffrage*. Londres, 1902.

CARTER, Marion H. *The Woman with Empty Hands: The Evolution of a Suffragette*. New York, 1913.

CATT, C.C. & Nettie SHULER. *Woman Suffrage and Politics*. New York: Scribner's, 1926.

*COWLEY, Joyce. *Pioneers of Women's Liberation*. New York: Pathfinder Press, 1955.

DAVIS, Paulina Wright. *A History of the National Women's Rights Movement*. New York, 1871.

- DEGLER, Carl L. *Out of our Past*. New York: Harper & Row, 1958.
- DEXTER, Elisabeth A. *Colonial Women of Affairs*. Boston: Houghton Mifflin, 1931.
- . *Career Women of America, 1776-1840*. Frankestown, NH: Marshall Jones, 1950.
- DINER, Helen. *Mothers and Amazons, The First Feminine History of Culture*. New York: Anchor Press/Doubleday, 1965.
- DINGWALL, Eric J. *The American Woman*. Londres: G. Duckworth & Co., 1956.
- DITZION, Sidney. *Marriage, Morals and Sex in America, A History of Ideas*. 1953.
- DRINKER, Leonard & HOLDEN. *The American Woman in Colonial and Revolutionary Times, 1565-1800*. Philadelphie: University of Pennsylvania, 1962.
- FAWCETT, Millicent. *Woman's Suffrage: A Short History of a Great Movement*. Londres.
- FLEXNER, Eleanor. *Century of Struggle, the Women's Rights Movement in the United States*. Harvard University Press, 1959, 1968.
- FLYNN, Elisabeth Gurley. *Women in the War*. New York: Workers Library, 1942.
- FOWLER, William W. *Woman on the American Frontier*. Hartford: S.S. Scranton & Co., 1877.
- GATTEY, Charles N. *The Bloomer Girls*. New York: Cavard-McCann, 1968.
- GORDON, L. *Towards a Radical Feminist History*. Pittsburgh: KNOW Inc.
- GRIMES, Alan P. *The Puritan Ethic and Woman Suffrage*. New York, Oxford University Press, 1967.
- HALE, Beatrice. *What Women Want, An Interpretation of the Feminist Movement*. New York, 1914.
- HIRSCH, A.H. *The Love Elite: The Story of Woman's Emancipation and her Drive for Sexual Fulfillment*. New York: Julian, 1963.
- HOLLIDAY, Carl. *Women's Life in Colonial Days*. New York: F. Ungar, 1922.
- IRWIN, Inez H. *Up Hill with Banner Flying: The Story of the Woman's Party*. New York: Harcourt Brace, 1921.
- . *Angels and Amazons: 100 Years of American Women*. Garden City: Doubleday 1933.
- JENSEN, Olivier. *The Revolt of American Women: A Pictorial History*. New York: Harcourt, Brace Jovanovich, 1952, 1971.
- KEMBLE, Frances A. *Journal of a Residence of a Georgian Plantation*. New York: Knopf, 1961.
- KRADITOR, Aileen S. *The Ideas of the Woman Suffrage Movement, 1890-1920*. New York: Columbia University Press, 1965.
- LAMONT, Corliss (dir.). *The Trial of Elizabeth Gurley Flynn by the American Civil Liberties Union*. New York: Modern Reader Paperbacks, 1968.
- LANGDON-DAVIES, John. *A Short History of Women*. Londres: Watts & Co., 1928.
- LERNER, Gerda. *The Woman in American History*. New York: Addison- Wesley, 1971.
- LLOYD, Trevor. *Suffragettes International, The World-Wide Campaign for Women's Rights*. New York: American Heritage Press, 1971.

- LUTZ, Alma. *Crusade for Freedom: Women in the Antislavery Movement*. Boston: Beacon Press, 1968.
- MARTINEAU, Harriet. *Society in America*, New York: Saunders & Otley, 1837.
- MASSEY, Mary S. *Bonnet Brigades*. New York: Knopf, 1967.
- MORGAN, Edmund S. *The Puritan Family*. Boston: Trustees of the Public Library, 1944.
- NATIONAL WOMAN SUFFRAGE ASSOCIATION. *Victory: How Women Won it; A Centennial Symposium, 1840-1940*. New York, 1940.
- NEWCOMER, Mabel. *A Century of Higher Education for Women*, 1959.
- NOUN, Louise, R. *Strong-minded Women, The Emergence of the Woman Suffrage Movement in Iowa*. Ames, Iowa: Iowa State University Press, 1969.
- O'CONNOR, Lillian. *Pioneer Women Orators*. New York: Columbia University Press, 1954.
- O'MEARA, Walter. *Daughters of the Country: The Women of the Fur Traders and Mountain Men*. New York, 1968.
- O'NEILL, William L. *The Woman Movement: Feminism in the United States and England*. New York: Barnes & Noble, 1969.
- . *Everyone was Brave: The Rise and Fall of Feminism in America*. Chicago: Quadrangle Books, 1969.
- PAULSON, Rose E. *Women's Suffrage and Prohibition: A Comparative Study of Equality and Social Control*. Glenview, Ill.: Scott, Foresman & Co., 1973.
- PINCHBECK, Ivy. *Women Workers in the Industrial Revolution, 1750-1850*. Londres: G. Routledge, 1930.
- PUTNAM-JACOBI, Mary. "*Common Sense*" *Applied to Woman Suffrage*. New York: Putnam, 1894.
- PUTNAM, Emily James. *The Lady, Studies of Certain Significant Phases of her History*. Chicago: University of Chicago Press, 1910.
- RIEGEL, Robert. *American Women: A Story of Social Change*. Rutherford, NJ: Fairleigh Dickinson University Press, 1970.
- SCOTT, Anne. *The Southern Lady: From Pedestal to Politics*. Chicago: University of Chicago Press, 1971.
- SEVERN, Bill. *Free but not Equal: How Women Won the Right to Vote*. New York: J. Messner, 1967.
- SILLEN, Samuel. *Women against Slavery*. New York: Masses & Mainstream, 1955.
- SINCLAIR, Andrew. *The Better Half: the Emancipation of the American Women*. New York: Harper & Row, 1965.
- SMITH, Page. *Daughters of the Promised Land: Women in American History*. Boston: Little, Brown, 1970.
- SPRAGUE, William. *Women and the West*. Boston: Christopher, 1940.
- SPRUILL, J.C. *Women's Life and Work in the Southern Colonies*. Chapel Hill, NC: University of North Carolina Press, 1938.
- TAYLOR, Gordon R. *Sex in History*. New York: Vanguard, 1954.

- THOMPSON, Eleanor W. *Education for Ladies, 1834-1860: Ideas on Education in Magazines for Women*. New York, 1947.
- WELD, Theodore, Angelina & Sarah GRIMKÉ. *Letters of..., 1822-1844*. Gloucester, Mass.: P. Smith, 1965.
- WELLINGTON, Amy. *Women have Told; Studies in the Feminist Tradition*. Boston, 1930.
- *WOODROOFE, Debbie. *Sisters in Struggle, 1848-1920*. New York: Pathfinder Press, 1971.
- WOODWARD, Helen. *The Lady Persuaders*. New York: Astor-Honor, 1960.
- WOODY, Thomas. *History of Women's Education in the United States*. New York: The Science Press, 1929.
- WRIGHT, Sir Almoth. *The Unexpurgated Case against Woman's Suffrage*. New York: Paul B. Hoeker, 1913.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET AUTOBIOGRAPHIQUES

- ADDAMS, Jane. *Twenty Years at Hull House*. New York: Signet Books, 1960.
- ANDERSON, Mary. *Woman at Work: The Autobiography of Mary Anderson as Told to Mary N. Winslow*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1951.
- ANTHONY, Katharine. *Susan B. Anthony: Her Personal History and her Era*. New York: Doubleday, 1954.
- BACON, Martha. *Puritan Promenade*. Cambridge: Houghton Mifflin, 1964
- BAGAN, Florence H. Susan B. *Anthony, Champion of Woman's Rights*. New York, 1947.
- BAKER, Paul R. *Frances Wright, Views of Society and Manners in America*. Cambridge: Harvard University Press, 1963.
- BALABANOFF, Angelina. *My life as a Rebel*.
- BARTLETT, Irving H. *Wendell Phillips: Brahmin Radical*. Boston: Beacon Press, 1961.
- BAYLOR, Ruth M. *Elizabeth Palmer Peabody: Kindergarten Pioneer*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1965.
- BLACKWELL, Alice. *Lucy Stone: Pioneer of Women's Rights*. Boston: Little, Brown, 1930.
- BLAKE, Katherine D. & Margaret L. WALLACE. *Champion of Women: The Life of Lillie Devereux Blake*. New York: Fleming H. Revell, 1943.
- BLATCH, H.S. & Theodore STANTON (dir.). *E.C. Stanton as Revealed in her Letters, Diary and Reminiscences*. New York: Harper, 1922.
- BLATCH, H. S. & Alma LUTZ. *Challenging Years: The Memoirs of Harriot Stanton Blatch*. New York, 1940.
- BRADFORD, Sarah. *Harriet Tubman, the Moses of her People*. New York: Corinth, 1961.
- CHACE, Elizabeth B. & Lucy B. LOVELL. *Two Quaker Sisters*. New York: Liveright Publishing Co., 1937.
- CONRAD, Earl. *Harriet Tubman, Negro Soldier and Abolitionist*. New York: International Publishers, 1942.
- CROMWELL, Otelia. *Lucretia Mott*. Cambridge: Harvard University Press, 1958.

- DANNET, Sylvia. *Profiles of Negro Womanhood*. Chicago & New York: Educational Heritage, Inc., 1964.
- DAY, Dorothy. *The Long Loneliness*. New York, 1952.
- DELL, Floyd. *Women as World Builders: Studies in Modern Feminism*. Chicago: Forbes & Co., 1913.
- DEMING, Barbara. *Prison Notes*. New York: Grossman, 1965.
- DORR, Rheta L. *Susan B. Anthony, the Woman who Changed the Mind of a Nation*. New York: F.A. Stokes, 1928.
- DOUGLASS, Emily T. *Remember the Ladies: The Story of Great Women who Helped Shape America*. New York: G.P. Putnam's Sons, 1966.
- DRINNON, Richard. *Rebel in Paradise, a Biography of Emma Goldman*. Boston: Beacon Press, 1961.
- *DUBOIS, Ellen. *Struggling into Existence: The Feminism of Sarah and Angelina Grimké*. Boston: New England Free Press, 1970.
- DUNCAN, Isadora. *My Life*. New York: Liveright & Co., 1933.
- DUNIWAY, Abigail S. *Path Breaking, an Autobiographical History of the Equal Suffrage Movement in Pacific Coast States*. New York: Schocken Books, 1914.
- DUSTER, Alfreda M. (dir.). *Crusader for Justice: The Autobiography of Ida B. Wells*. Chicago: University of Chicago Press, 1970.
- EARHART, Mary. *Frances Willard; From Prayer to Politics*. Chicago: University of Chicago Press, 1944.
- FAUSET, Arthur. *Sojourner Truth, God's Faithful Pilgrim*. Chapel Hill: North Carolina University Press, 1938.
- FIELDS, Annie (dir.). *Harriet Beecher Stowe: Life and Letters*. Boston: Houghton Mifflin, 1898.
- *FINCH, Edith. *Carey Thomas of Bryn Mawr*. New York, 1947.
- *FINKE, B.F. *Angela Davis, Traitor or Martyr to the Freedom of Expression*. New York: Samhar Press, 1972.
- FLYNN, Elizabeth G. *I Speak my Own Piece*. New York: International Publishers, 1935.
- . *The Rebel Girl, an Autobiography: My First Life (1906-1926)*. New York: International Publishers, 1955.
- . *My Life as a Political Prisoner*. New York: International Publishers, 1963.
- FORTEN, Charlotte, *Journal: A Free Negro in the Slave Era*. New York: Collier Books, 1961.
- GERSH, Harry. *Women who Made America Great*. New York: J.B. Lippincott, 1962.
- GILBERT, Olive. *Narrative of Sojourner Truth, a Northern Slave*. Boston: The Author, 1850.
- GILMAN, Charlotte P. *The Living of C.P. Gilman*. New York: Appleton Century, Croft, 1935.
- GOLDMAN, Emma. *Living my Life*. New York: Dover Publications, 1931.

- GOLDMARK, Josephine. *Impatient Crusader: Florence Kelley's Life Story*. Urbana, Ill.: University of Illinois Press, 1953.
- GOODMAN, Clavia. *Bitter Harvest: Laura Clay's Suffrage Work*. Lexington, KY: Bur Press, 1946.
- GREENBIE, Marjorie B. *My Dear Lady, the Story of Anna Ella Carroll, "the Great Unrecognized Member of Lincoln's Cabinet"*. New York: Whittlesey House, 1940.
- HALE, Josepha S. *Woman's Record; or, Sketches of all Distinguished Women, from the Creation to A.D. 1854*. New York, 1860.
- HARLOW, Ralph V. *Gerrit Smith, Philanthropist and Reformer*. New York: H. Holt & Co., 1939.
- HARPER, Ida H. *The Life and Work of Susan B. Anthony*. Indianapolis: Hollenbeck Press, 1898, 1908.
- HARVESON, Mary E. *Catherine Esther Beecher, Pioneer Educator*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1932.
- HAYS, Elinor R. *Morning Star: a Biography of Lucy Stone, 1818-1893*. New York: Tower Publications, 1961.
- HOLT, Rackam. *Mary McLeod Bethune: A Biography*. New York: Doubleday, 1964.
- JESUS, Carolina Maria de. *Child of the Dark*. New York: Signet Books, 1964.
- JOHNSTON, Johanna. *Mrs. Satan: The Incredible Saga of Victoria C. Woodhull*. New York: P. Putnam's Sons, 1967.
- JONES, Mother. *Autobiography*. Chicago: Charles H. Kerr & Co., 1925.
- KENNEDY, David M. *Birth Control in America: The Career of Margaret Sanger*. New Haven: Yale University Press, 1970.
- KISNER, Arlene. *The Lives and Writings of Notorious Victoria Woodhull and her Sister Tennessee Claflin*. Washington: Times Change Press, 1972.
- *KURLAND, Gerald. *Lucretia Mott, Early Leader of the Women's Liberation Movement*. New York: Samhar Press, 1972.
- LADER, Lawrence. *The Margaret Sanger Story and the Fight for Birth Control*. New York: Doubleday, 1955.
- LASCH, Christopher (dir.). *The Social Thought of Jane Addams*. New York: Bobbs Merrill, 1965.
- LERNER, Gerda. *The Grimké Sisters from South Carolina, Pioneers for Woman's Rights and Abolition*. New York: Schocken Books, 1967.
- LINN, James W. *Jane Addams*. New York: D. Appleton-Century, 1935.
- . *Emma Willard, Daughter of Democracy*. New York: Houghton Mifflin, 1929.
- . *Created Equal*. New York: John Day, 1940.
- . *Susan B. Anthony*. Boston: Beacon, Press, 1959.

- . *Emma Willard, Pioneer Educator of American Women*. Boston: Beacon Press, 1964.
- LYON, Mary. *The Life and Labors of Mary Lyon*. New York: American Tract Society, 1885.
- McCARTHY, Mary. *Memories of a Catholic Girlhood*. New York: Harcourt Brace Jovanovich Inc., 1946, 1957.
- MARSHALL, Helen E. *Dorothea Dix*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1937.
- MELTZER, Milton. *Tongue of Flame: The Life of Lydia Maria Child*. New York: Thomas Y. Crowell Co., 1965.
- MERRIAM, Eve (dir.). *Growing up Female in America: Ten Lives*. New York: Dell, 1971.
- MERRILL, Walter M. *Against Wind and Tide: A Biography of William Lloyd Garrison*. Cambridge: Harvard University Press, 1963.
- MILLET, Kate. *Flying*. New York: Knopf, 1974.
- MOTT, Lucretia. *Diary from England*.
- NEVILL, R. *Women of some Importance*. Londres: Herbert Jenkins, Ltd., 1929.
- NIN, Anais. *The Diaries of Anais Nin*. New York: Harcourt Brace, 1966.
- OAKLEY, Mary-Anne B. *Elizabeth Cady Stanton*. New York: The Feminist Press, 1972.
- PECK, Mary G. *Carrie Chapman Catt*. New York: H.W. Wilson, 1944.
- PEEL, Robert. *Mary Baker Eddy: The Years of Discovery*. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1966.
- PERKINS, A.J.G. & T. WOLFSON. *Frances Wright, Free Enquirer*. New York: Harper & Brothers, 1939.
- POWERS, Thomas. *Diana, the Making of a Terrorist*. New York: Bantam Books, 1971.
- RICHARDSON, Dorothy. *Pilgrimage*. Londres: Dent, 1967.
- RIEGEL, Robert E. *American Feminists*. Lawrence: University Press of Kansas, 1963.
- ROOSEVELT, Eleanor. *The Autobiography of Eleanor Roosevelt*. New York: Harper Brothers, 1958.
- ROSS, Nancy W. *Westward the Women*. New York: Knopf, 1944.
- *SALSINI, Barbara. *Susan B. Anthony, a Crusader for Women's Rights*. New York: Samhar Press, 1973.
- *---. *Elizabeth Stanton, a Leader of the Women's Suffrage Movement*. New York: Samhar Press, 1973.
- SANGER, Margaret. *My Fight for Birth Control*. New York: Farrar & Rinehart, 1931.
- . *An Autobiography*. New York: Dover Publications, 1938.
- SCHNEIDER, I. *Isadora Duncan: The Russian Years*. New York, 1969.
- SHAW, Anna H. *The Story of a Pioneer*. New York: Harper & Brothers, 1915.
- STANTON, Elizabeth C. *Eighty Years and More, Reminiscences, 1815-1897*. New York: Schocken Books, 1898.
- STERN, Madeleine B. *Life of Margaret Fuller*. New York: Dutton, 1942.
- STERNE, Emma G. *Mary McLeod Bethune*. New York: Knopf, 1957

- * STEVENS, Doris. *Jailed for Freedom*. New York, 1920.
- SUHL, Yuri. *Ernestine L. Rose and the Battle for Human Rights*. New York: Reynal & Co., 1959.
- TERREL, Mary C. *A Colored Woman in a White World*. Washington D.C.: Randsell Publishing Co., 1940.
- THOMAS, John L. *The Liberator: W.L. Garrison; A Biography*. Boston: Little, Brown, 1963.
- THORPE, Margaret, F. *Female Persuasion: Six Strong-minded Women*. New Haven: Yale University Press, 1949.
- WADE, Mason. *The Writings of Margaret Fuller*. New York: Viking Press, 1941.
- WILSON, Forrest. *Crusader in Crinoline: The Life of Harriet Beecher Stowe*. Philadelphia: J.B. Lippincott, 1941.
- YOST, Edna. *Women of Modern Science*. New York: Dodd Mead, 1959.

ANTHROPOLOGIE, RELIGION, PHILOSOPHIE

- BRIFFAULT, Robert. *The Mothers: The Matriarchal Theory of Social Origins*. 1927.
- CALLAHAN, Sidney. *The Illusion of Eve*. New York: Sheed & Ward, 1965.
- DAHLSTRON, Edmund (dir.). *The Changing Roles of Men and Women*. Londres: Duckworth, 1967.
- DALY, Mary. *The Church and the Second Sex*. New York: Harper & Row, 1968.
- HALL, Edward T. *The Silent Language*. New York: Premier, 1963.
- HARP, H.R. *The Dangerous Sex: The Myth of Feminine Evil*. Londres: Putnam, 1964.
- LUDOVICI, L.T. *The Final Inequality*. New York: Norton, 1965.
- MEAD, Margaret. *Coming of Age in Samoa*. Harmondsworth, GB: Penguin Books, 1928.
- . *And Keep your Powder Dry*. New York: Morrow, 1943.
- . *Male and Female, a Study of the Sexes in a Changing World*. New York: The New American Library, 1949, 1955.
- . *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*. New York: Peter Smith, 1967.
- MORGAN, Elaine. *The Descent of Woman*. Londres: Transworld Publishers, 1972.
- PATAI, Raphael (dir.). *Women in the Modern World*. New York: Free Press, 1967.
- *REED, Evelyn. *The Myth of Women's Inferiority*. Boston: New England Free Press, 1954.
- *---. *Is Biology Woman's Destiny?* New York: Pathfinder Press, 1971.
- STANTON, Elizabeth C. *et al. The Woman's Bible*. New York: European Publishing Co., 1895-1898.

PSYCHOLOGIE, PSYCHIATRIE

- BARDWICK, Judith M. *Psychology of Women: A Study of Biocultural Conflicts*. New York: Harper & Row, 1971.
- BERNARD, Jessie. *The Sex Game*. Englewoods Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1968.
- BETTELHEIM, Bruno. *Symbolic Wounds*. New York: Collier, 1962.
- BRENTON, Myron. *The American Male*. New York: Coward, 1966.
- *CHESLER, Phyllis. *Marriage and Psychotherapy*. Pittsburgh: KNOW Inc.
- DEUTSH, Helen. *The Psychology of Women*. New York: Grune & Stratton, 1944.
- FREUD, Sigmund. *New introductory Lectures of Psychoanalysis*.
---. *Three Essays on the Theory of Sexuality*.
- HARDING, Esther. *Psychic Energy*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
---. *The Way of all Women*. New York: Longmans, Green, 1933.
---. *Women's Mysteries*. New York: Pantheon, 1955.
- HILLIARD Marion. *Woman and Fatigue*. New York: Doubleday, 1960.
- HORNEY, Karen. *New Ways in Psychoanalysis*. New York: Norton, 1939
---. *Feminine Psychology*. New York: Norton, 1965.
- KLEIN, Viola. *The Feminine Character: History of an Ideology*. New York: International Universities Press, 1946-1948.
- LAING, Ronald D. *The Politics of Experience*. New York: Ballantine Books, 1968.
---. *The Divided Self: An Existential Study in Insanity and Madness*. New York: Pantheon Book, 1969.
- LEGMAN, Gershon. *The Rationale of the Dirty Joke: An Analysis of Sexual Humor*. New York: Grove Press, 1968.
- LUNDBERG, Ferdinand & Marynia F. FARNHAM. *Modern Woman, the Lost Sex*. New York: Grosset & Dunlap, 1947.
- MACCOBY, Eleanor (dir.). *The Development of Sex Differences*. Stanford: Stanford University Press, 1966.
- MASLOW, Abraham H. *Motivation and Personality*. New York: Harper & Row, 1954.
- MONEY, John (dir.). *Sex Research, New Developments*. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1965.
- MONTAGU, Ashley. *The Natural Superiority of Women*. New York: Collier, 1953.
- PEARCE, Jane & Saul NEWTON. *The Conditions of Human Growth*. New York: The Citadel Press, 1963.
- REIK, Theodore. *The Creation of Woman, a Psychoanalytic Inquiry into the Myth of Eve*. New York: McGraw-Hill, 1960.
- RHEINGOLD, J.C. *The Fear of Being a Woman: A Theory of Maternal Destructiveness*. New York: Grune & Stratton, 1964.
- RUITENBEEK, Hendrik M. *The Male Myth*. New York: Dell, 1967.

- SAMPSON, Ronald V. *The Psychology of Power*. New York: Pantheon Books, 1965.
- STERN, Karl. *The Flight from Woman*. New York: Noonday, 1963.
- STROLLER, Robert J. *Sex and Gender: On the Development of Masculinity and Femininity*. New York: Science House, 1968.
- THOMPSON, Clara B. *Interpersonal Psychoanalysis*. New York: Basic Books, 1964.
- VAN DEN BERG, J.H. *The Changing Nature of Man*. New York: Norton, 1961.
- *WEISSTEIN, Naomi. *Psychology Constructs the Female or, the Fantasy Life of the Male Psychologist*. Boston: New England Free Press, 1971.

ÉTUDES SOCIOLOGIQUES

- *ASIMOV, Isaac. *Uncertain, Coy and Hard to Please*. Boston: New England Free Press, 1970.
- BENDER, Marylin. *The Beautiful People*. New York: Coward, 1967.
- BERGER, Bennett. *Working Class Suburb*. Berkeley: University of California, 1960.
- BERNARD, Jessie. *Remarriage: A Study of Marriage*. New York: Dryden Press, 1956.
- . *Academic Women*. University Park: Pennsylvania State University, 1964.
- BETTELHEIM, Bruno. *Dialogue with Mothers*. The Free Press of Glencoe Inc., 1962.
- . *The Children of the Dream: Communal Childrearing and American Education*. New York: Macmillan, 1969.
- BLAKE, Judith. *Family Structure in Jamaica: The Social Context of Reproduction*. 1961.
- BURGESS, Ernest W. *et al. The Family*. New York, 1960.
- CALHOUN, Arthur W. *A Social History of the American Family, 1917-1919*.
- CARLANDER, Ingrid. *Les Américaines*. Paris: Grasset & Fasquelle, 1973.
- COHN, David L. *Love in America: An Informal Study of Manners and Morals in American Marriage*. New York: Simon & Schuster, 1943.
- *COMER, Lee. *The Myth of Motherhood*. Nottingham: Russell Press Ltd.
- . *Wedlocked Women*. Leeds: Feminist Books, 1974.
- COSER, Rose. *The Family: Its Structure and Functions*. New York: St Martins, 1964.
- CROSS, Barbara (dir.). *The Educated Woman in America*. New York: Teachers College Press, Columbia University, 1965.
- DICKSON, Ruth. *Marriage is a Bad Habit*. New York: Award Books, 1969.
- DOLLARD, John. *Caste and Class in a Southern Town*. New Haven: Yale University, Press, 1937.
- DRINKER, Sophie. *Music and Women*.
- FELDMAN, Harold. *Development of the Husband-Wife Relationship*. Ithaca: Cornell, 1965.
- FERGUSON, Charles W. *The Male Attitude*. Boston: Little, Brown, 1966.
- FIGES, Eva. *Patriarchal Attitudes, Women in Society*. Londres: Panther Books, 1970.

- FOLSOM, Joseph K. *The Family and the Democratic Society*. New York, 1943.
- FRAZIER, Nancy & Myra SADKER. *Sexism in School and Society*. New York: Harper & Row, 1973.
- FULLER, Margaret. *Woman in the 19th Century*. New York: W.W. Norton & Co.
- GALLION, Jane. *Woman as Nigger*. CA: Weiss, Day & Lord, 1970.
- GANS, Herbert J. *The Urban Villagers*. New York: Free Press, 1962.
- . *The Levittowners*. New York: Pantheon, 1967.
- GAVRON, Hannah. *The Captive Wife*. Penguin Books, 1966.
- GILMAN, Charlotte P. *The Home: Its Work and Influence*. Chicago: University of Illinois Press, 1903.
- GINZBERG, Eli & Alice YOHELEM. *Educated American Women: Self-Portraits*. New York: Columbia University Press, 1966.
- GOODE, William J. *After Divorce*. Glencoe, Illinois: Free Press, 1956.
- GOODMAN, Percival & Paul. *Communitas*. New York: Random, 1944.
- *GORDON, Linda. *Families*. Boston: New England Free Press, 1970.
- *GROSS, Louise & Phyllis MACEWAN. *On Day Care*. Boston: New England Free Press, 1970.
- GRUNDERG, Martin. *Women in American Politics*. Wisconsin: Academia Press, 1968.
- HACKER, Helen. *Women as a Minority Group*. Bobbs-Merrill Reprint Series in the Social Sciences.
- HAWES, Elizabeth. *Fashion is Spinach*. New York: Random, 1930.
- . *It's still Spinach*. Boston: Little, Brown, 1939.
- . *Men Can Take it*. New York: Random House, 1939.
- . *Why Women Cry or, Wenches with Wrenches*. New York: Reynal & Hitchcock, 1943.
- HENRY, Jules. *Culture against Man*. New York: Random House, 1963.
- HUDSON, Kenneth. *Men and Women, Feminism and Anti-Feminism Today*. Bristol: David & Charles, 1968.
- JACOBS, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York: Random, 1961.
- JANEWAY, Elizabeth. *Man's World Woman's Place, a Study in Social Mythology*. Londres: Michael Joseph, 1971.
- KENNEDY, Robert W. *The House and the Art of its Design*. New York: Reinhold, 1953.
- KIRA, Alexander. *The Bathroom: Criteria for Design*. Ithaca: Cornell, 1966.
- KOMAROVSKY, Mirra. *Women in the Modern World*. New York: Little, Brown, 1953.
- . *Blue-Collar Marriage*. New York: Random House, 1962, 1967.
- LAING, Ronald D. *The Politics of the Family and Other Essays*. Londres: Tavistock Publications, 1969, 1971.
- LANISON, Peggy. *Few are Chosen: American Women in Political Life Today*. Boston: Houghton Mifflin, 1968.

- LEVER, Janet & Pepper SCHWARTZ. *Women at Yale, Liberating a College Campus*. New York: Bobbs-Merrill, 1971.
- *LIMPUS, Laurel. *Liberation of Women; Sexual Repression and the Family*. Boston: New England Free Press.
- LOPATA, Helena Z. *Occupation: Housewife*. Oxford: Oxford University Press, 1971.
- *LUND, Caroline. *The Family: Revolutionary or Oppressive Force?* New York: Pathfinder Press, 1970.
- LYNES, Russell. *The Domesticated Americans*. New York: Harper & Row, 1957-1963.
- *MAINARDI, Pat. *The Politics of Housework*. Boston: New England Free, Press.
- MANNES, Marya. *More in Anger*. Philadelphie: Lippincott, 1958.
- MARCUSE, Herbert. *Eros and Civilization*. Boston: Beacon Press, 1955.
- MASTERS R.E.L. & L. EDWARD. *The Anti-Sex: The Belief in the Natural Inferiority of Women, Studies in Male Frustration and Sexual Conflict*. New York: Julian Press, 1964.
- MAY, Edgar. *The Wasted Americans*. New York: Signet Books, 1964.
- McLUHAN, Marshall. *The Mechanical Bride*. New York, 1951.
- MEAD, Margaret. *Culture and Commitment, a Study of the Generation Gap*. Londres: Panther Books, 1970.
- MYRDAL, Alva & Viola KLEIN. *Women's Two Roles: Home and Work*. Londres: Routledge & Kegan Paul, 1956, 1968.
- O'NEILL, William. *Divorce in the Progressive Era*. New Haven: Yale University Press, 1967.
- PARKER, Elizabeth. *The Seven Ages of Woman*. Londres: Darton, Longman & Todd, 1960.
- PERUTZ, Katherine. *Beyond the Looking Glass, Life in the Beauty Culture*. Harmondsworth, GB: Penguin Books, 1970.
- POLLAK, Otto. *The Criminality of Women*. Philadelphie: University of Pennsylvania, 1950.
- POTTER, David. *American Women and American Character*. Stetson University, 1962.
- RAINWATER, Lee, Richard P. COLEMAN, Gerald HANDEL. *Workingman's Wife: her Personality, World, and Life Style*. New York: Oceana, 1959.
- REICH, Wilhelm. *La Psychologie de masse du fascisme*. Paris: Maspéro, 1946.
- REPORT OF THE NEW YORK CITY COMMISSION ON HUMAN RIGHTS. *Women's Roles in Contemporary Society*. New York: Avon Books, 1972.
- RHAM, Edith de. *How could she do that?* New York: Clarkson N. Potter, 1969.
- *RIEGEL, Robert. "Women's Clothes and Women's Rights". *American Quarterly*, automne 1963.
- RISSMAN, David. *The Lonely Crowd, a Study of the Changing American Character*. New Haven: Yale University Press, 1950, 1953.
- RUDOFISKY, Bernard. *Are Clothes Modern? An Essay on Contemporary Apparel*. Chicago: Theobald, 1947.
- RUSSEL, Bertrand. *Marriage and Morals*. New York, 1929.

- SANFORD, Nevitt (dir.). *The American College*. New York: Wiley, 1962.
- SCHUR, Edwin. *The Family and the Sexual Revolution*. Bloomington: Indiana University, 1964.
- SCOTT-MAXWELL, Florida. *Women, and Sometimes Men*. New York: Harper & Row, 1957, 1971.
- SEXTON, Patricia C. *The Feminized Male*. New York: Random, 1969.
- SIMPSON, George. *People in Families: Sociology, Psychoanalysis and the American Family*. New York: World Publishing Co., 1960.
- SKINNER, B.F. *Walden Two*. New York: Macmillan, 1949.
- SPENCER, Anna Garlin. *Woman's Share in Social Culture*. New York: Mitchell Kennedy, 1913.
- SPOCK, Benjamin. *Baby and Child Care*. Londres: New English Library, 1946.
- TAVES, Isabelle. *Women Alone*. New York: Funk & Wagnalls, 1968.
- *TAX, Meredith. *Woman and her Mind: The Story of Daily Life*. Boston: New England Free Press, 1970.
- THOMAS, William I. *Sex and Society*. Chicago: University of Chicago, 1906.
- *VEBLEN, Thorstein. "The Economic Theory of Women's Dress". *Popular Science Monthly* 46, novembre 1894.
- VILAR, Esther. *The Manipulated Man*. Londres: Transworld Publishers, 1971.
- *WARRIOR, Betsy. *Females and Welfare*. Boston: New England Free Press.
- WELLS, Lynn. *American Women: Their Use and Abuse*. Boston: New England Free Press, 1969.
- WHITE, Lynn. *Educating our Daughters*. 1950.
- WIETH-KNUDSEN, K.A. *Feminism, a Sociological Study of the Woman Question from Ancient Times to the Present Day*. Londres: Constable, 1928.
- WRIGHT, Frances. *Course of Popular Lectures*. New York, 1929.
- WYLIE, Philip. *Generation of Vipers*. New York: Rinehart, 1942.

CONDITION DES FEMMES: ECONOMIE, TRAVAIL, LOIS

- BEECHER, Catherine E. *A Treatise on Domestic Economy*. Boston: Marsh, Copen, Lyon & Webb, 1841.
- BENJAMIN, Lois. *So you Want to Be a Working Mother!* New York: McGraw-Hill, 1966.
- *BENSTON, Margaret. *The Political Economy of Women's Liberation*. Boston: New England Free Press, 1969.
- BERNARD, Jessie. *The Sex Game*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1968.
- BIRD, Caroline & Sara WELLES-BRILLER. *Born Female: The High Cost of Keeping Women down*. New York: Simon & Schuster, 1968, 1971.
- BOONE, Gladys. *The Woman's Trade Union Leagues in Great-Britain and the United States of America*. New York: Columbia University Press, 1942.

- CUSSLER, Margaret. *The Woman Executive*. New York: Harcourt, Brace & World, 1958.
- EPSTEIN, Cynthia. F., *Woman's Place: Options and Limits in Professional Careers*. Berkeley: University of California Press, 1970.
- FLEXNER, Eleanor. *Woman's Work in America*.
- FRANCIS, Phillip. *Legal Status of Women*. New York: Oceana, 1963.
- GILMAN, Charlotte P. *Women and Economics*. New York: Harper & Row, 1898.
- GREENWALD, Harold. *The Call Girl*. New York: Ballantine Books, 1958.
- GRIMKÉ, Sarah. *Letters on the Equality of the Sexes and the Condition, of Women*. New York: Burt Franklin, 1838.
- HENRY, Alice. *Women and the Labor Movement*. New York: G.H. Doran Co., 1923.
- HUTCHINS, Grace. *What Every Working Woman Wants*. New York, 1934.
- *JORDAN, Joan. *The Place of American Women, Economic Exploitation of Women*. Boston: New England Free Press, 1968.
- KANOWITZ, Leo. *Women and the Law; The Unfinished Revolution*. Albuquerque: University of New-Mexico, 1969.
- KREPS, Juanita. *Sex in the Marketplace: American Women at Work*. Baltimore: The John Hopkins Press, 1971.
- *LANGER, Elinor. *The Women of the Telephone Company*. Boston: New England Free Press, 1970.
- MATTFELD, Jacquelyn A. & Carol G. VAN AKEN (dir.). *Women and the Scientific Professions*. Cambridge, Mass.: MIT Symposium, 1965.
- MEAD, Margaret & Frances B. KAPLAN, (dir.). *American Women: The Report of the President's Commission on the Status of Women*. New York, 1965.
- MOORE, Bernice M. & W.H. HOLTZMAN. *Tomorrow's Parents*. Austin: University of Texas, 1965.
- *MULL, Brenda. *Blue Ridge, the History of our Struggle against Levi-Strauss*. Boston: New England Free Press.
- NATIONAL MANPOWER COUNCIL. *Womanpower*. New York: Columbia University Press, 1957.
- . *Work in the Lives of Married Women*. New York: Columbia University Press, 1957.
- NYE, F.I. & L.W. HOFFMAN (dir.). *The Employed Mother in America*. New York: Rand McNally, 1963.
- **On-the-Job Oppression of Working Women*. Boston: New England Free Press.
- *PIERCY, Marge. *The Grand Coolie Dam*. Boston: New England Free Press, 1969.
- PILPEL, Harriet & Theodora ZAVIN. *Your Marriage and the Law*. New York: Collier, 1965.
- PRUETTE, L. *Women and Leisure: A Study of Waste*. New York: Dutton, 1924.
- *ROWNTREE, Mickey & John. *More on the Political Economy of Women's Liberation*. Toronto: New Hogtown Press, 1970.
- SCHREINER, Olive. *Women and Labour*. Londres: Fisher Unwin, 1911.

- SMITH, Georgina. *Help Wanted, Female*. New York: Columbia University Press, 1959.
- SMUTS, Robert W. *Women and Work in America*. New York, 1959.
- TURNER, Marjorie B. *Women and Work*. Los Angeles, 1964.
- U.S. DEPARTEMENT OF LABOUR, WOMEN'S BUREAU. *The Fuller Utilization of the Woman Physician*. 1968.
- . *Handbook on Women Workers*. (annuel)
- . *Know your Rights*.
- . *Recommendations of the Four Task Forces of the Citizens Advisory Council on the Status of Women*.
- . Etc. (Le *Women's Bureau* envoie quantités de documents similaires sur simple demande.)
- *VOGEL, Lise. *Women Workers, Some Basic Statistics*. Boston: New England Free Press, 1971.
- *WINKLER, Ilene. *Women Workers, the Forgotten Third of the Working Class*. Boston: New England Free Press.
- WOLFF, Janet. *What Makes Women Buy*. New York: McGraw-Hill, 1958.

SEXUALITÉ

- BASSET, Marion. *A New Sex Ethics and Marriage Structure*. New York, 1961.
- BELLIVEAU, Fred & Lin RICHTER. *Understanding "Human Sexual Inadequacy"*. New York: Little, Brown, 1970.
- BERGLER, Edmund & W.S KROGER. *Kinsey's Myth of Female Sexuality: The Medical Facts*. New York: Grune & Stratton, 1954.
- BONAPARTE, Marie. *Female Sexuality*.
- BOSTON WOMEN'S HEALTH BOOK COLLECTIVE. *Our Bodies, Ourselves, a Book by and for Women*. New York: Simon & Schuster, 1973.
- BRECHER, Ruth & Edward. *An Analysis of "Human Sexual Response"*. Boston: Little, Brown, 1966.
- BULLOUGH, Vern L. *The History of Prostitution*. New York: University Books, 1964.
- CHARTHAM, Robert. *Husband and Lover*. New American Library.
- . *Mainly for Wives; The Art of Sex for Women*. New American Library, 1969.
- CHERNIAK, D. & A. FEINGOLD. *VD Handbook*. Montréal: Handbook Collective, 1972.
- EJLERSEN, Mette. *I accuse!* Award Books, 1969.
- ELLIS, Albert. *The American Sexual Tragedy*. New York: Twayne, 1954, 1962.
- ELLIS, Havelock. *Man and Woman*. New York: Houghton Mifflin, 1908.
- FAREWELL, Nina. *The Unfair Sex*. New York: Simon & Schuster, 1953.
- FROMM, Erich. *The Art of Loving*. New York, 1965.
- HENRIQUES, Fernando. *Love in Action: The Sociology of Sex*. New York: Dutton, 1960.

- . *Prostitution and Society*. New York: Citadel 1962.
- . *Stews and Strumpets: A Survey of Prostitution*. Londres: Mac Gibbon & Kee, 1961.
- GRAY, Madeline. *The Normal Woman*. New York: Scribner's, 1967.
- GREENE, Gail. *Sex and the College Girl*, 1965.
- HEGELER, Inge & Sten. *An ABZ of Love*.
- HERNTON, Calvin C. *Sex and Racism*. Londres: Paladin, 1965.
- HIMELHOCH, Jerome & Sylvia F. FAVA (dir.). *Sexual Behaviour in American Society*. New York: Norton, 1955.
- JEANNIERE, Abel. *The Anthropology of Sex*. New York: Harper, 1967.
- KINSEY, Alfred. *Sexual Behaviour in the Human Male*. Philadelphie: Saunders, 1949.
- . *Sexual Behaviour in the Human Female*. Philadelphie: Saunders, 1953.
- *KOEDT, Anne. *The Myth of the Vaginal Orgasm*. Boston: New England Free Press, 1970.
- KRONHAUSEN, Phyllis & Eberhard. *The Sexually Responsive Female*. New York: Ballantine, 1964.
- MARTINO de & MANFRED, F. (dir.). *Sexual Behaviour and Personality Characteristics*, New York: Citadel, 1963, 1966.
- MASTERS William H. & Virginia JOHNSON. *Human Sexual Response*. Boston: Little, Brown, 1966.
- . *Human Sexual Inadequacy*.
- MCCAFFREY, Joseph A., (dir.). *The Homosexual Dialectic*. Englewoods Cliffs, N.J.: Prentice Hall, 1972.
- MILLETI, Kate. *The Prostitution Papers, a Candid Dialogue*. New York: Avon Books, 1971.
- MORRIS, Desmond. *The Naked Ape*. Londres: Transworld Publishers, 1967.
- PACKARD, Vance. *The Sexual Wilderness*. Londres: Longmans, 1968.
- *RADICALESBIANS. *Woman-Identified Woman*. Boston: New England Free Press, 1970.
- *REED, Evelyn. *An Answer to "The Naked Ape" and Other Books on Aggression*. New York: Pathfinder Press, 1970.
- REICH, Wilhelm. *The Function of the Orgasm*. Londres: Panther Books, 1942.
- SEAMAN, Barbara. *Free and Female: The New Sexual Role of Women*. Greenwich, Conn.: Fawcett Publications, 1972.
- STEARNS, Jess. *The Grapevine*. New York: Macfadden, 1965.
- THURBER, James & E.B WHITE. *Is Sex necessary?* Penguin Books, 1929.
- *WITTMAN, Carl. *A Gay Manifesto*. Boston: New England Free Press.
- *YOUNG, Allen. *Out of the Closet: A Gay Manifesto*. Boston: New England Free Press, 1971.
- YOUNG, Wayland. *Eros Denied: Sex in Western Society*. New York: Grove Press, 1964.

REPRODUCTION ET SON CONTRÔLE

- BATES, Jerome B. & B.S. ZADWADZKI. *Criminal Abortion: A Study in Medical Sociology*. Springfield, Ill.: Thomas, 1964.
- CALIFORNIA CONFERENCE ON ABORTION. *Abortion Law Reform*. Santa Barbara, CA, 1968.
- CHERNIAK, D. & A. FEINGOLD. *Birth Control Handbook*. Montréal: Arts and Science Undergraduate Society of McGill University, 1970.
- DAY, Lincoln H. & Alice T. *Too Many Americans: Tomorrow's Issue*. Boston: Houghton Mifflin, 1964.
- DICK-READ, Grantly. *Childbirth without Fear, the Principles and Practices of Natural Childbirth*. New York: Dell, 1944.
- DOCTOR W. *Doctor X, the Abortionist – As told to Lucy Freeman*. New York: Doubleday, 1962.
- FARBER, Seymour & Roger H.L. WILSON (dir.). *The Challenge to Women*. New York: Basic Books, 1966.
- GEBNARD, Paul H. *Pregnancy, Birth and Abortion*. New York: Harper, 1958.
- GRAHAM, Harvey. *Eternal Eve: The History of Gynecology and Obstetrics*. New York: Doubleday, 1951.
- HARDIN, Garrett. *Population, Evolution and Birth Control*. San Francisco: Freeman, 1969.
- HAVEMANN, Ernest K. *Birth Control: A Special Time-Life Report*. New York: Time-Life, 1967.
- HIMES, Norman A. *A Medical History of Contraception*. Baltimore, 1936, 1963.
- INTERNATIONAL CONFERENCE ON ABORTION, PROCEEDINGS. *The Terrible Voice: The Abortion Dilemma*. New York: Bantam, 1968.
- *JENNESS, L., C. LUND, A. MORELL, M. WILLIAMS. *Abortion: Women Fight for the Right to Choose*. New York: Pathfinder Press, 1971.
- *JENNESS, L., C. LUND, C. JAQUITH. *Abortion: A Woman's Right*. New York: Pathfinder, Press, 1971.
- KARMEL, Marjorie. *Thank you, Dr. Lamaze*. Philadelphie: Lippincott 1959.
- *KEAST, Laura. *The Abortion Controversy*. New York: Samhar Press, 1973.
- LADER, Lawrence. *Abortion*. Indianapolis: Bobbs-Merrill, 1966.
- LASAGNA, Louis. *Life, Death and the Doctor*. New York: Knopf, 1968.
- LEE, Nancy H. *The Search for an Abortionist*. Chicago: University of Chicago Press, 1969.
- MEAD, Margaret *et al.* *The Peaceful Revolution: Birth Control and the Changing Status of Women*. Planned Parenthood-World Population, 1967.
- NEUBARDT, Selig. *A Concept of Contraception*. New York: Trident, 1967.
- OSOFSKY, Howard. *The Pregnant Teenager*. Springfield, Ill.: Thomas, 1968.
- PETERSEN, William. *The Politics of Population*. New York: Doubleday, 1964.

- PHELAN, Lana C. & Patricia T. MAGINNIS. *The Abortion Handbook for Responsible Women*. Contact Books, 1969.
- RAINWATER, Lee & Karol WEINSTEIN. *And the Poor Get Children*. Chicago: Quadrangle Books, 1960.
- . *Family Design: Marital Sexuality, Family Size and Contraception*. Chicago: Aldine, 1965.
- *REED, Evelyn & Claire MORIARTY. *Abortion and the Catholic Church: Two Feminists Defend Women's Rights*. New York: Pathfinder Press, 1973.
- SCHULDER, Diana & Florynce KENNEDY. *Avortement, droit des femmes*. Paris: Maspéro, 1971. Titre original: *Abortion Rap*: New York: McGraw-Hill, 1971.
- VINCENT, Clark. *Unmarried Mothers*. New York: Free Press, 1961.
- WILKE, J.C. *Le Livre rouge de l'avortement*. Paris: France-Empire, 1972.

LE MOUVEMENT FEMINISTE CONTEMPORAIN

- *ALLEN, Pamela. *Free Space, a Perspective on the Small Group in Women's Liberation*. New York: Times Change Press, 1970.
- BALLORAIN, Rolande. *Le Nouveau féminisme américain*. Paris: Denoël-Gonthier, 1972.
- *BENSTON, Margaret. *The Political Economy of Women's Liberation*. Boston: New England Free Press, 1969.
- *BROWN, Judith & Beverly JONES. *Toward a Female Liberation Movement*. Boston: New England Free Press, 1968.
- *BURRIS, Barbara. *The Fourth World Manifesto*. Londres: Agit-Prop.
- CROW, Karen de. *Young Woman's Guide to Liberation*. New York: Bobbs, 1971.
- CUDLIPP, Edythe. *Understanding Women's Liberation*. New York: Paperback Library, 1971.
- DAVIS, Angela. *If they Come in the Morning, Voices of Resistance*. Londres: Orbach & Chambers, 1971.
- DECTER, Midge. *The New Chastity and Other Arguments against Women's Liberation*. New York: Coward, McCann & Geoghegan, 1972.
- *DUNBAR, Roxanne. *Female Liberation as the Basis for Social Revolution*. Boston: New England, Free Press.
- ELLIS, Julie. *Revolt of the Second Sex*. New York: Lancer Books, 1971.
- FIRESTONE, Shulamith. *The Dialectic of Sex: The Case for Feminist Revolution*. Londres: Jonathan Cape, 1970.
- *FREEMAN, Jo. "The New Feminists". *Nation* 208 : 8, 24 février 1969, pp. 241-244.
- FRIEDAN, Betty. *Les Femmes à la recherche d'une quatrième dimension*. Paris: Denoël-Gonthier, 1969.
- GORNICK, Vivian & Barbara K. MORAN (dir.). *51%: The Case for Women's Liberation*. New York: Basic Books, 1971.
- HOLE, Judith & Ellen LEVINE. *Rebirth of Feminism*. New York: Quadrangle Books, 1971.

- *HOPPER, P. & S. FOLDZ. *I Don't Want to Change my Life Style – I Want to Change my Life*. Boston: New England Free Press.
- JACOBS, H. (dir.). *Weatherman*. Berkeley, CA: Ramparts Press, 1970.
- *KAUFER, K. & T. CHRISTOFFEL. *The Political Economy of Male Chauvinism*. Boston: New England Free Press.
- LUND, Caroline & Betsy STONE. *Women and the Equal Rights Amendment*. New York: Pathfinder Press, 1970.
- MASNATA-RUBATTEL, Claire. *La Révolte des Américaines, analyse du féminisme contemporain*. Paris: Aubier-Montaigne, 1972.
- *McAFEE, Kathy & Myrna WOOD. *What is the Revolutionary Potential of Women's Liberation?* Boston: New England Free Press, 1969.
- MERRIAM, Eve. *After Nora Slammed the Door*. New York: World Publishing Co., 1958, 1964.
- *MILLER, R., M.A. WATERS, E. REED. *In Defense of the Women's Movement*. New York: Pathfinder Press, 1970.
- *MORGAN, Robin. *Goodbye to all that*. Pittsburgh: KNOW Inc.
- (dir.). *Women in Revolt*. New York, 1970.
- NEGRIN, Su. *A Graphic Notebook on Feminism*. New York: Times Change Press, 1971.
- NOVACK, George. *Revolutionary Dynamics of Women's Liberation*. New York: Merit Publishers, 1969.
- REED, Evelyn. *Problems of Women's Liberation: A Marxist Approach*. New York: Pathfinder Press, 1969.
- ROBINS, Joan (dir.). *Handbook of Women's Liberation*. Hollywood, CA: NOW Library Press, 1970.
- SHOWALTER, Elaine. *Women's Liberation: A Source Book of Feminism and Literature*. New York: Harcourt Brace Jovanovich, 1971.
- *SONTAG, Susan. "Réflexions sur la libération des femmes". *Les Temps Modernes* 317, décembre 1972, pp. 907-944.
- SOLANAS, Valerie. *S.C.U.M. Manifesto*. Londres: Olympia Press, 1967.
- STONE, Betsy. *Sisterhood is Powerful*. New York: Pathfinder Press, 1970.
- SUELZLE, Marijean. *What Every Woman Should Know about the Women's Liberation Movement*. CA: Amazon Graphics, 1971.
- TANNER, Leslie B. (dir.). *The Women's Liberation Movement*. New York: New American Library, 1971.
- WARE, Cellestine. *Woman Power: The Movement for Women's Liberation*. New York, 1970.
- *WATERS, Mary-Alice. *The Politics of Women's Liberation Today*. New York: Pathfinder Press 1970.
- WILLIS, Ellen. *Up from Radicalism: A Feminist Journal*. New York, 1969.

LES FEMMES ET LE SOCIALISME

- BALABANOFF, Angelina. *Impression of Lenin*. Ann Arbor: University of Michigan, 1964.
- BEAUVOIR, Simone de. *La longue marche*.
- BEBEL, August. *Woman and Socialism*. New York: Schocken Books, 1891.
- . *Woman in the Past, Present and Future*. Londres: Modern Press, 1885.
- *BELDEN, J. *Gold Flower's Story*. Boston: New England Free Press. 1949.
- CASTRO, Fidel. *Address to the Confederation of American Women*. 1966.
- Chinese Women in the Great Leap Forward*. Pékin: Foreign Language Press, 1960.
- COLON, Clara. *Enter Fighting: Today's Woman, a Marxist-Leninist View*. New York: New Outlook Publishers, 1970.
- COWELL, Margaret. *Women and Equality*. New York: Workers' Library, 1935.
- COWELL, Margaret. *Women's Place in the Fight for a Better World*. New York: New Century, 1947.
- *DAWSON, K. et al. *Kate Millett's "Sexual Politics": A Marxist Appreciation*. New York: Pathfinder Press, 1971.
- ENGELS, Friedrich. *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Paris: Éditions Sociales, 1884.
- FANON, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris: Maspéro, 1961.
- FONER, Philip S. (dir.). *Helen Keller: Her Socialist Years*. New York: International Publishers, 1967.
- GOLDMAN, Emma. *The Traffic in Women and other Essays on Feminism*, New York: Times Change Press, 1970.
- GUETTEL, Charnie. *Marxism and Feminism*. Canadian Women's Educational Press, 1974.
- HERRESHOFF, David. *American Disciples of Marx from the Age of Jackson to the Progressive Era*. Détroit: Wayne State University, 1967.
- INMAN, Mary. *In Woman's Defense*. New York, 1940.
- . *Woman Power*. New York, 1942.
- KRUPSKAYA, N.K. (dir.). *The Emancipation of Women, from the Writings of V.I. Lenin*. New York: International Publishers, 1934.
- LANDY, Avron. *Marxism and the Woman Question*. Toronto: Progress Publishing, 1943.
- LENIN, V.I. *The Emancipation of Women*. New York: International Publishers.
- MAO TSE TUNG. *On Practice*.
- . *Quotations from Chairman Mao*.
- NATTL, J.P. *Rosa Luxemburg*. Oxford: Oxford University Press, 1966.
- SHAW, George B. *The Intelligent Woman's Guide to Socialism and Capitalism*. Londres: Constable, 1928.
- SHULMAN, Alix K. *Red Emma Speaks: Selected Writings and Speeches by Emma Goldman*. New York: Random House, 1972.

- TROTSKY, Leo. *Women and the Family*. New York: Pathfinder Press, 1970.
- VEBLEN, Thorstein. *The Theory of the Leisure Class*. Londres: Unwin Books, 1899.
- The Woman Question, Selections from the Writings of Marx, Engels, Lenin, Stalin*. New York: International Publishers, 1951.
- ZETKIN, Clara. *Lenin on the Woman Question*. New York: International Publishers.

LES FEMMES DES MINORITES ETHNIQUES

- **Black Panther Sisters Talk about Women's Liberation*. Boston: New England Free Press, 1969.
- CADE, Toni. *The Black Woman*. New York: New American Library, 1970.
- CARSON, Josephine. *Silent Voices: The Southern Negro Woman Today*. New York: Dell, 1969.
- CLEAVER, Eldridge. *Soul on Ice*. New York, 1968.
- FRAZIER, Franklin E. *The Negro Family in the United States*. Chicago, 1939, 1966.
- GRIMKÉ, Angelina. *Appeal to the Christian Women of the South*. New York: American Anti-Slavery Society, 1836.
- . *Letters to Catherine E. Beecher, in Reply to an Essay on Slavery and Abolitionism*. Boston: Isaac Knapp, 1838.
- LADNER, Joyce A. *Tomorrow's Tomorrow: The Black Woman*. New York: Doubleday, 1971.
- LERNER, Gerda (dir.). *Black Women in White America, a Documentary History*. New York: Random House, 1972.
- *SHELL, Louise. *The Lonely Girl in the Big City*. Boston: New England Free Press, 1971.
- *VENCEREMOS BRIGADE. *Third World Women Speak on the Women's Liberation Movement*. Boston: New England Free Press.
- *VIDAL, Mirra. *Women: New Voice of La Raza*. New York: Pathfinder Press, 1971.
- WALKER, A. *In Love and Trouble, Stories of Black Women*. New York: Morrow, 1970.

LITTERATURE ET CRITIQUE LITTERAIRE

- ALCOTT, Louisa M. *Good Wives*. Londres: Nelson & Sons, 1868-1869.
- ALDRIDGE, John. *The Search of Heresy: American Literature in an Age of Conformity*. New York: Kennikot, 1956.
- ARISTOPHANES. *Lysistrata*. Londres: Faber.
- ARNOLD, June. *The Cook and the Carpenter*. Plainfield, VT: Daughters, Inc., 1971.
- ARROWSMITH, Pat. *Somewhere like this*. Londres: Panther Books, 1970.
- BENGIS, Ingrid. *Combat in the Erogenous Zone*. Londres: Wildwood House, 1972.
- BERG, S. & S.J. MARKS. *About Women; An Anthology of Contemporary Fiction, Poetry and Essays*. Greenwich, Connecticut: Fawcett Publications, 1973.

BOYD, Blanche M. *Nerves*. Plainfield, VT: Daughters, Inc.

BROPHY, Brigid. *Don't Never Forget: Collected Views and Reviews*. New York: Holt, 1966.

*BURCH, Pat. *Early Losses*. Plainfield, VT: Daughters, Inc., 1973.

*---. *I'm Running away from Home but I'm not Allowed to Cross the Street*. Pittsburgh: KNOW, Inc., 1972.

CALDWELL, Erskine. *Men and Women*. New York: The New American Library, 1929.

COLEBROOK, Joan. *The Cross of Lassitude*. New York: Knopf, 1967.

DICKINSON, Emily. *Collected Works*.

*DRABBLE, Margaret. *The Garrick Year*. Penguin Books, 1964.

---. *The Millstone*. New York: Morrow, 1965.

*DREISER, Theodore. *An American Tragedy*. 1925.

---. *Sister Carrie*. New York: Bantam Books, 1900.

EDWARDS, L.R. & A. DIAMOND (dir.). *American Voices, American Women*. New York: Avon Books, 1973.

ELIOT, George. *Middlemarch*. Penguin Books, 1871-1872.

---. *The Mill on the Floss*. Penguin Books.

ELLMANN, Mary. *Thinking about Women*. New York: Harcourt, Brace & World, 1968.

EVANS, Mari. *I Am a Black Woman*. New York: Morrow, 1964-1970.

FARRAR, Rowena. *A Wondrous Moment then*. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1968.

FENTON, Elizabeth (dir.). *Boston Women's Poetry Anthology*. Boston: New England Free Press, 1970.

FIEDLER, Leslie. *Love and Death in the American Novel*. New York: Dell, 1967.

*GILMAN, Charlotte P. *The Yellow Wallpaper*. New York: The Feminist Press, 1890.

GELLHORN, Martha. *Two by Two*. New York: Simon & Schuster, 1958.

GOULD, Lois. *Such Good Friends*. New York: Random House, 1970.

HALL, Radclyffe. *The Well of Loneliness*. Londres: Transworld Publishers, 1928.

KAUFMAN, Myron S. *Thy Daughter's Nakedness*. Londres: Transworld Publishers, 1968.

KAUFMAN, Sue. *Diary of a Mad Housewife*. New York: Random, 1967.

---. *Green Holly*. Londres: Scribner's, 1961.

LAGERLÖF, Selma. *The Treasure*. Plainfield, VT: Daughters, Inc.

LAMB, Myrna. *The Mod Donna and Scyklon 2*. New York: Pathfinder Press, 1969-1970.

LESSING, Doris. *The Black Madonna*. Londres: Panther Books, 1966.

---. *Briefing for a Descent into Hell*. Londres: Panther Books, 1971.

---. *Children of Violence*. Londres: Panther Books, 1965.

---. *Five Short Novels*. Londres: Panther Books, 1953.

---. *The Golden Notebook*. New York: Ballantine, 1968.

---. *The Grass is Singing*. Penguin Books, 1950.

---. *The Habit of Loving*. Penguin Books, 1957.

---. *A Man and Two Women*. Londres: Panther Books, 1958.

---. *Winter in July*. Londres: Panther Books, 1966.

LEWIS, Sinclair. *Main Street*, 1920.

LOWELL, Amy. *Collected Poems*.

MAILER, Norman. *Advertisements for Myself*. Londres: Panther Books, 1968.

---. *The Prisoner of Sex*. Londres: Sphere Books, 1971.

---. *An American Dream*. Londres: Mayflower Books, 1966

McCARTHY, Mary. *The Company she Keeps*. New York: Dell, 1955.

---. *The Group*. New York: Signet Books, 1954, 1963.

---. *A Charmed Life*. New York: Signet Books, 1954, 1955.

MERRIAM, Eve. *The Double Bed from the Feminine Side*. New York: Marzani & Munsell, 1958.

MILLAY, Edna St Vincent. *Collected Poetry*.

MOODY, Anne. *Coming of Age in Mississippi*. New York: Dell, 1970.

MORGAN, Robin. *Monster*. Édition pirate, 1961-1972.

MORTIMER, Penelope. *The Pumpkin Eater*. Penguin Books.

NIN, Anais. *Ladders to Fire*. Chicago: Swallow, 1959.

O'NEILL, Eugene. *Abortion*. New York: New Fathoms, 1950.

PALEY, Grace. *The Little Disturbances of Man*. New York: Viking, 1968.

PARKER, Dorothy. *Collected Short Stories and Poetry*.

PARKER, Gail (dir.). *The Oven Birds, American Women on Womanhood, 1820-1920*. New York: Doubleday, 1972.

PIERCY, Marge. *Breaking Camp*. Middletown, Conn.: Wesleyan University Press, 1968.

PLATH, Sylvia. *The Bell Jar*. Londres: Faber, 1963.

---. *Ariel*. New York: Harper & Row, 1966.

RHYS, Jean. *Good Morning, Midnight*. New York: Harper & Row, 1970.

RILEY, Madeline. *Brought to Bed*. New York: Barnes, 1968.

ROBERTS, Elizabeth M. *The Great Meadow*. New York: The New American Library, 1930.

ROGERS, Katharine, M. *The Troublesome Helpmate; A History of Misogyny in Literature*. Seattle: University of Washington, 1966.

RUMENS, Carol. *A Strange Girl in Bright Colours*. Londres: Quartet Books, 1973.

SCHWARTZ, Francie. *Body Count*. San Francisco: Straight Arrow Books, 1972.

SHAW, George B. *Getting Married*.

- SHOWALTER, Elaine. *Women's Liberation and Literature*. New York: Harcourt & Brace, 1971.
- SMEDLEY, Agnes. *Daughter of Earth*. New York: The Feminist Press, 1943.
- SONTAG, Susan. *Death Kit*. Londres: Secker & Warburg, 1967.
- STEAD, Christina. *The Man who Loved Children*. New York: Holt, Rinehart & Winston, 1965.
- THOMSON, P. *The Victorian Heroine, a Changing Ideal, 1837-1873*. New York: Oxford University Press, 1956.
- WELLES, Patricia. *Babyhip*. Londres: Michael Joseph, 1967.
- WELLS, H.G. *Ann Veronica: A Modern Love Story*. New York: Harper 1909.
- WERTENBAKER, Lael T. *The Afternoon Women*. 1966.
- WHARTON, Edith. *Ethan Frome*. Harmondsworth, GB: Penguin Books, 1911.
- . *The House of Mirth*. New York: The New American Library, 1905.
- . *Women, Feminist Stories by Nine New Authors*. New York: The Eakins Press, 1955-1972.
- WOOLF, Virginia. *Mrs Dalloway*. Penguin, Books, 1925.
- . *To the Lighthouse*. Penguin Books, 1927.
- . *The Years*. Penguin Books, 1937.
- . *Orlando*.

LES FEMMES DANS LE MONDE

- ANER, Kerstin. *Swedish Women Today: A Personal Appraisal*. Stockholm: Swedish Institute for Cultural Relations with Foreign Countries. 1966.
- ANTHONY, Katherine. *Feminism in Germany and Scandinavia*. New York, 1915.
- BESANT, Annie. *An Autobiography*. Londres: Fisher Unwin, 1893.
- BROWN, Donald (dir.). *Role and Status of Women in Soviet Russia*. New York: Columbia University Press, 1968.
- BROYELLE, Claudie. *La Moitié du ciel*. Paris: Denoël-Gonthier, 1973.
- CLEVERDON, Catherine. *The Woman Suffrage Movement in Canada*. Toronto, 1950.
- GREER, Germaine. *The Female Eunuch*. Londres: Paladin, 1970.
- HINTON, William. *Fanshen, a Documentary of Revolution in a Chinese Village*. New York: Vintage Books, 1966.
- HOBBS, Mary. *Born to Struggle*. Londres: Quartet Books, 1973.
- IBARRURI, Dolores. *They Will not Pass, the Autobiography of La Passionaria*. New York: International Press, 1966.
- JAMES, Selma. *The Power of Women and the Subversion of the Community*. Bristol: The Falling Wall Press, 1972.
- KAMM, Josephine. *Rapiers and Battleaxes*. Londres, 1966.

- LEWIS, Oscar. *The Children of Sanchez*. New York: Vintage Books, 1961.
- . *La Vida*. New York: Vintage Books, 1965.
- LINNER, Birgitta. *Sex and Society in Sweden*. New York: Pantheon, 1967.
- MARDER, Herbert. *Feminism and Art: A Study of Virginia Woolf*. Chicago: University of Chicago Press, 1968.
- MITCHELL, Juliet. *Woman's Estate*. Penguin Books, 1966-1971.
- MYRDAL, Jean. *Report from a Chinese Village*. New York: Vintage Books, 1967.
- PANKHURST, Emmeline. *My Own Story*. Londres: Eveleigh Mash, 1914.
- PANKHURST, Sylvia. *The Suffrage Movement: An Intimate Account of Persons and Ideals*. Londres: Longmans, Green, 1931.
- RAEBURN, Antonia. *Militant Suffragettes*. Londres: New English Library, 1973.
- RAMELSON, Marion. *The Petticoat Rebellion: A Century of Struggle for Women's Rights*. Londres: Lawrence & Wishart, 1967.
- RANDALL, Margaret. *Cuban Women Now*. Toronto: The Women's Press, 1974.
- ROOKE, Patrice. *Women's Rights*. Londres: Wayland Ltd., 1972.
- ROSSI, Alice (dir.). *J.S. Mill and Harriet Taylor Mill, Essays on Sex Equality*. Chicago: University of Chicago Press, 1971.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Émile ou de l'éducation*. Paris: Garnier-Flammarion, 1762.
- ROWBOTHAM, Sheila. *Women, Resistance and Revolution*. Harmondsworth, GB: Penguin Books, 1972.
- . *Hidden from History: 300 Years of Women's Oppression and the Fight against it*. Londres: Pluto Press, 1973.
- SANDLUND, Maj-Britt. *Status of Women in Sweden*. 1968.
- SCHLESINGER, Rudolf. *Changing Attitudes in Soviet Russia: The Family*. New York: Humanities, 1949.
- SIDEL, Ruth. *Women and Child Care in China*. Baltimore: Penguin Books, 1972.
- SNOW, Edgar. *The Other Side of the River: Red China Today*. New York: Random House, 1961.
- SNOW, Helen F. *Women in Modern China*. New York: Humanities Press, 1968.
- THONNESSEN, Werner. *The Emancipation of Women, Germany, 1863-1933*. Londres: Pluto Press, 1969.
- VAN VORIS, Jacqueline. *Constance de Markievicz*. New York: The Feminist Press, 1972.
- Vietnamese Women*. Hanoi: Vietnamese Studies.
- WANDOR, Micheline. *The Body Politic, Writings from the Women's Liberation Movement in Britain, 1969-1972*. Londres: Stage 1, 1972.
- WARDLE, Ralph. *Mary Wollstonecraft: A Critical Biography*. Lawrence: University of Kansas Press, 1951.
- Women Unite!. An Anthology of the Canadian Women's Movement*. Toronto: Canadian Women's Educational Press, 1972.

DIVERS

COWAN, Lore & Maurice. *The Wit of Women*. Londres: Leslie Frewin, 1969.

Dialogue on Women. New York: Bobbs-Merrill, 1967.

OFFSTEIN, Jerrold N. *Self-Defense for Women*. Palo Alto, CA: National Press Books, 1972.

ROVER, Constance. *The Punch Book of Women's Rights*. New York: Barnes, 1967.

Women Pro and Con. New York: Peter Pauper Press, 1958.

Liste des abréviations bibliographiques

ALT	ALTBACH, B.H. (dir.). <i>From Feminism to Liberation</i> .
BAL	BALLORAIN, R. <i>Le Nouveau féminisme américain</i> .
BLA	BLAU DUPLESSIS, R. (dir.) <i>American Women</i> .
BRI	ADAMS, B. & M.L. BRISCOE (dir.). <i>Up against the Wall, Mother...</i>
CAR	CARLANDER, I. <i>Les Américaines</i> .
DUN	DUNIWAY, A.S. <i>Path Breaking</i> .
EDW	EDWARDS, L.R., M. HEATH, L. BASKIN (dir.). <i>Woman, an Issue</i> .
EPS	EPSTEIN, C.F. & W.J. GOODE (dir.). <i>The Other Half</i> .
FAR	FARBER, S.M. & R.H.L. WILSON (dir.). <i>The Potential of Woman</i> .
FIG	FIGES, E. <i>Patriarchal Attitudes</i> .
FIR	FIRESTONE, S. <i>The Dialectic of Sex</i> .
FLE	FLEXNER, E. <i>Century of Struggle</i> .
FRA	FRAZIER, N. & M. SADKER. <i>Sexism in School and Society</i> .
FRI	FRIEDAN, B. <i>The Feminine Mystique</i> .
GIL	GILMAN, C.P. <i>Women and Economics</i> .
GILM	GILMAN, C.P. <i>The Home</i> .
GAR	GARSKOFF, M.H. (dir.). <i>Roles Women Play</i> .
GOL	GOLDMAN, E. <i>My Life</i> .
GOR	GORNICK, V. & B.K. MORAN (dir.). <i>Woman in sexist Society</i> .
HER	HERSCHBERGER, R. <i>Adam's Rib</i> .
HOL	HOLE, J. & E. LEVINE. <i>Rebirth of Feminism</i> .
JEN	JENNESS, L. (dir.). <i>Feminism and Socialism</i> .
JENS	JENSEN, O. <i>The Revolt of American Women</i> .
KOM	KOMISAR, L. <i>The New Feminism</i> .
KRA	KRADITOR, A.S. (dir.). <i>Up from the Pedestal</i> .
KRAD	KRADITOR, A.S. <i>The Ideas of the Woman Suffrage Movement</i> .
LER	LEARNER, G. <i>The Woman in American History</i> .
LUN	LUNDBERG, F. & M. P. FARNHAM. <i>Modern Woman, the Lost Sex</i> .
MAS	MASNATA-RUBATTEL, C. <i>La Révolte des Américaines</i> .
MEA	MEAD, M. <i>Male and Female</i> .
MIL	MILLET, K. <i>Sexual Politics</i> .
MOR	MORGAN, R. (dir.). <i>Sisterhood is Powerful</i> .
MYR	MYRDAL, A. & V. KLEIN. <i>Women's Two Roles</i> .
NOTES 2	KOEDT, A. & S. FIRESTONE (dir.). <i>Notes from the Second Year</i> .
NOTES 3	KOEDT, A. & S. FIRESTONE (dir.). <i>Notes from the Third Year</i> .
ONE	O'NEILL, W. <i>The Woman Movement</i> .
ONEI	O'NEILL, W. <i>Everyone was Brave</i> .
PAC	PACKARD, V. <i>The Sexual Wilderness</i> .
RIE	RIEGEL, R. <i>American Feminists</i> .
ROB	ROBINS, J.. <i>Handbook of Women's Liberation</i> .
ROS	ROSZAK, B. & T. (dir.). <i>Masculine/Feminine</i> .
SAL	SALPER, R. (dir.). <i>Female Liberation</i> .
SAN	SANGER, M. <i>An Autobiography</i> .
SCH	SCHNEIR, M. (dir.). <i>Feminism: The Essential Historical Writings</i> .
STA	STAMBLER, S. (dir.). <i>Women's Liberation</i> .
TAN	TANNER, L. B. (dir.). <i>Voices from Women's Liberation</i> .
THO	THOMPSON, M.L. <i>Voices of the New Feminism</i> .
T.M.	SONTAG, S. "Réflexions sur la libération des femmes", <i>Les Temps Modernes</i> 317, déc. 1972.

Table des sigles courants

AF of L	American Federation of Labor
AWSA	American Woman Suffrage Association
CC	Congressional Committee
CIO	Congress of Industrial Organisations
CU	Congressional Union
DOB	Daughters of Bilitis
EEOC	Equal Employment Opportunity Commission
ERA	Equal Rights Amendment
GAA	Gay Activists Alliance
GFWC	General Federation of Women's Clubs
GLF	Gay Liberation Front
IFTU	International Federation of Trade Unions
IFWW	International Federation of Working Women
IWW	International Workers of the World
LNS	Liberated News Service
LWW	League of Women Voters
MORAL	Massachusetts Association to Repeal Abortion Laws
NAACP	National Association for the Advancement of Colored People
NAWSA	National American Woman Suffrage Association
NBFO	National Black Feminist Organization
NOW	National Organization for Women
NWP	National Woman's Party
NWPC	National Women's Political Caucus
NWSA	National Woman Suffrage Association
NWTUL	National Women's Trade Union League
NYRF	New York Radical Feminists
NYRW	New York Radical Women
OWL	Older Women's Liberation
SDS	Students for a Democratic Society
SNCC	Students National Coordinating Committee
SWP	Socialist Workers Party
WCTU	Women's Christian Temperance Union
WEAL	Women's Equity Action League
WITCH	Women's International Terrorist Conspiracy from Hell
WLM	Women's Liberation Movement
WONAAC	Women's National Abortion Action Coalition
WP	Woman's Party
WPP	Woman's Peace Party
WRM	Women's Rights Movement

Sommaire

Avertissement	1
Introduction	3
I - L'historique du mouvement	15
<i>Introduction: L'Amérique a-t-elle découvert les femmes?</i>	17
1. Quelques voix dans le désert (1607-1848)	23
2. Le “vieux” féminisme (1848-1920)	47
3. Cinquante années de dérision (1920-1966)	99
4. Le “nouveau” féminisme (1966-1974)	111
II - La rhétorique du mouvement	129
<i>Introduction: Le sexisme</i>	131
1. La femme et l'homme	163
2. La femme et l'enfant	205
3. La femme et son corps	253
4. La femme et sa tête	291
5. La femme et la société	333
<i>Conclusion: Le choix intolérable</i>	349
III - La stratégie du mouvement	355
<i>Introduction</i>	357
1. Organisation du mouvement	367
2. Les femmes forment-elles une classe?	393
3. Lutte des femmes et lutte des classes	415
Conclusion	443
Bibliographie sélective	449
Table des abréviations bibliographiques	477
Table des sigles courants	479
Table des matières	481